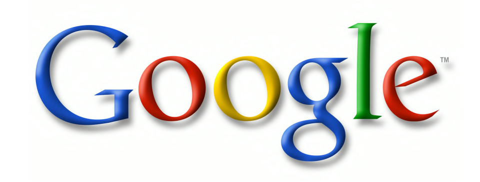
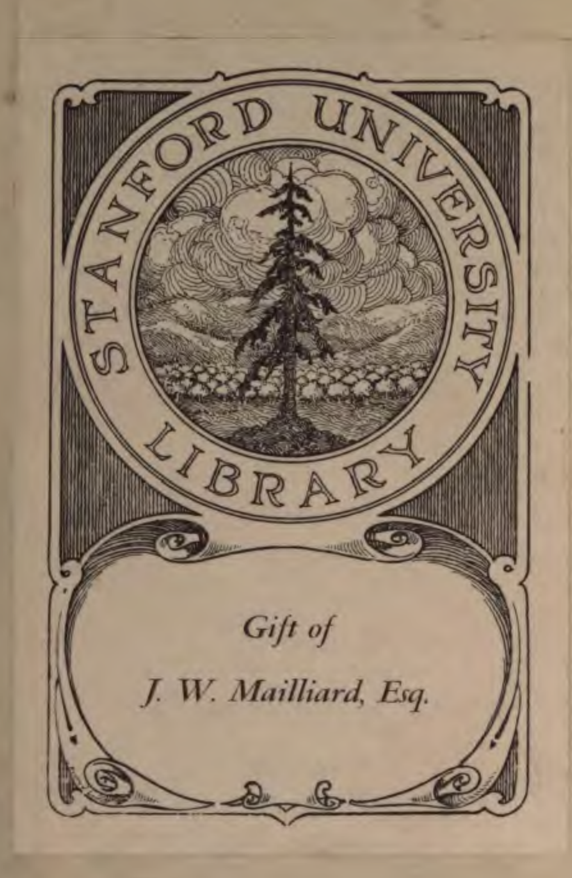






LES
MYSTÈRES DE PARIS.

LES

MYSTÈRES DE PARIS

PAR

Eugène Sue

TOME II



BRUXELLES.

MELINE, CANS ET COMPAGNIE.

LIBRAIRIE, IMPRIMERIE ET FONDERIE.

1844

LES

MYSTÈRES DE PARIS.

I

LA LAITIÈRE.

La scène que nous allons raconter se passait dans une des cours de la ferme, en présence des laboureurs et des femmes de service qui rentraient de leurs travaux pour prendre leur repas de midi.

Sous un hangar, on voyait une petite charrette attelée d'un âne, et contenant le rustique et pauvre mobilier de la veuve; un petit garçon de douze ans, aidé de deux enfants moins âgés, commençait à décharger cette voiture.

La laitière, complétement vêtue de noir, était une femme de quarante ans environ, à la figure rude, virile et résolue ; ses paupières étaient rougies par des larmes récentes. En apercevant Fleur de Marie, elle jeta d'abord un cri d'effroi ; mais bientôt la douleur, l'indignation, la colère, contractèrent ses traits ; elle se précipita sur la Goualeuse, la prit brutalement par le bras, et s'écria en la montrant aux gens de la ferme :

— Voilà une malheureuse qui connaît l'assassin de mon pauvre mari... je l'ai vue vingt fois parler à ce brigand ! quand je vendais du lait au coin de la rue de la Vieille Draperie, elle venait m'en acheter pour un sou tous les matins ; elle doit savoir quel est le scélérat qui a fait le coup ; comme toutes ses pareilles, elle est de la clique de ces bandits... Oh ! tu ne m'échapperas pas, coquine que tu es !... s'écria la laitière exas-

pérée par d'injustes soupçons. Et elle saisit l'autre bras de Fleur de Marie, qui, tremblante, éperdue, voulait fuir.

Clara, stupéfaite de cette brusque agression, n'avait pu jusqu'alors dire un mot; mais, à ce redoublement de violence, elle s'écria en s'adressant à la veuve :

— Mais vous êtes folle!... le chagrin vous égare... vous vous trompez!

— Je me trompe!... reprit la paysanne avec une ironie amère, je me trompe!... Oh que non!... je ne me trompe pas... Tenez, regardez comme la voilà déjà pâle... la misérable!... comme ses dents claquent!... La justice te forcera de parler; tu vas venir avec moi chez M. le maire... entends-tu?... Oh! il ne s'agit pas de résister... j'ai une bonne poigne... je t'y porterai plutôt!...

— Insolente que vous êtes! s'écria Clara exaspérée, sortez d'ici... Osez ainsi manquer à mon amie, à ma sœur!

— Votre sœur... mademoiselle, allons donc!... c'est vous, vous qui êtes folle! répondit grossièrement la veuve. Votre sœur!... une fille des rues, que, durant six mois, j'ai vue traîner dans la Cité!...

A ces mots, les laboureurs firent entendre de longs murmures contre Fleur de Marie; ils prenaient naturellement parti pour la laitière, qui était de leur classe et dont le malheur les intéressait.

Les trois enfants, entendant leur mère élever la voix, accoururent auprès d'elle et l'entourèrent en pleurant, sans savoir de quoi il s'agissait. L'aspect de ces pauvres petits, aussi vêtus de deuil, redoubla la sympathie qu'inspirait la veuve et augmenta l'indignation des paysans contre Fleur de Marie.

Clara, effrayée de ces démonstrations presque menaçantes, dit aux gens de la ferme, d'une voix émue :

— Faites sortir cette femme d'ici; je vous répète que le chagrin l'égare. Marie, Marie, pardon! Mon Dieu, cette folle ne sait pas ce qu'elle dit...

La Goualeuse, pâle, la tête baissée pour échapper à tous les regards, restait muette, anéantie, inerte, et ne faisait pas un mouvement pour échapper aux rudes étreintes de la robuste laitière.

Clara, attribuant cet abattement à l'effroi qu'une pareille scène devait inspirer à son amie, dit de nouveau aux laboureurs :

— Vous ne m'entendez donc pas? Je vous ordonne de chasser cette femme... Puisqu'elle persiste dans ses injures, pour la punir de son insolence, elle n'aura pas ici la place que ma mère lui avait promise ; de sa vie, elle ne mettra les pieds à la ferme.

Aucun laboureur ne bougea pour obéir aux ordres de Clara ; l'un d'eux osa même dire :

— Dame !... mademoiselle, si c'est une fille des rues et qu'elle connaisse l'assassin du mari de cette pauvre femme... faut qu'elle vienne s'expliquer chez le maire...

— Je vous répète que vous n'entrerez jamais à la ferme, dit Clara à la laitière, à moins qu'à l'instant vous ne demandiez pardon à mademoiselle Marie de vos grossièretés.

— Vous me chassez, mademoiselle!... A la bonne heure, répondit la veuve avec amertume. Allons, mes pauvres orphelins, ajouta-t-elle en embrassant ses enfants, rechargez la charrette, nous irons gagner notre pain ailleurs, le bon Dieu aura pitié de nous ; mais au moins, en nous en allant, nous emmènerons chez M. le maire cette malheureuse, qui va bien être forcée de dénoncer l'assassin de mon pauvre mari... puisqu'elle connaît toute la bande!... Parce que vous êtes riche, mademoiselle, reprit-elle en regardant insolemment Clara, parce que vous avez des amies dans ces créatures-là... faut pas pour cela... être si dure aux pauvres gens !

— C'est vrai, dit un laboureur, la laitière a raison...

— Pauvre femme !

— Elle est dans son droit...

— On a assassiné son mari... faut-il pas qu'elle soit contente ?

— On ne peut pas l'empêcher de faire son possible pour découvrir les brigands qui ont fait le coup.

— C'est une injustice de la renvoyer.

— Est-ce que c'est sa faute, à elle, si l'amie de mademoiselle Clara se trouve être... une fille des rues?

— On ne met pas à la porte une honnête femme... une mère de famille... à cause d'une malheureuse pareille!

Et les murmures devenaient menaçants lorsque Clara s'écria :

— Dieu soit loué !... voici ma mère...

En effet, madame Dubreuil, revenant du pavillon du verger, traversait la cour.

— Eh bien, Clara ! eh bien, Marie ! dit la fermière en se rapprochant du groupe, venez-vous déjeuner ?... Allons, mes enfants... il est déjà tard !

— Maman, s'écria Clara, défendez ma sœur des insultes de cette femme (et elle montra la veuve) ; de grâce, renvoyez-la d'ici... Si vous saviez toutes les insolences qu'elle a l'audace de dire à Marie...

— Comment ?... elle oserait...?

— Oui, maman... Voyez, pauvre petite sœur, comme elle est tremblante... elle peut à peine se soutenir... Ah ! c'est une honte pour nous... qu'une telle scène se passe chez nous... Marie, pardonne-nous... je t'en supplie !...

— Mais qu'est-ce que cela signifie ? demanda madame Dubreuil en regardant autour d'elle d'un air inquiet, après avoir remarqué l'accablement de la Goualeuse.

— Madame sera juste, elle... bien sûr..., murmurèrent les laboureurs.

— Voilà madame Dubreuil... c'est toi qui vas être mise à la porte, dit la veuve à Fleur de Marie.

— Il est donc vrai ! s'écria madame Dubreuil à la laitière, qui tenait toujours Fleur de Marie par le bras ; vous osez parler de la sorte à l'amie de ma fille ! Est-ce ainsi que vous reconnaissez mes bontés ? Voulez-vous laisser cette jeune personne tranquille ?

— Je vous respecte, madame, et j'ai de la reconnaissance pour vos bontés, dit la veuve en abandonnant le bras de Fleur de Marie. Mais avant de m'accuser et de me chasser de chez vous avec mes enfants, interrogez donc cette malheureuse... Elle n'aura peut-être pas le front de nier que je la connais et qu'elle me connaît aussi...

— Mon Dieu, Marie ! entendez-vous ce que dit cette femme ? s'écria madame Dubreuil au comble de la surprise.

— T'appelles-tu, oui ou non, la Goualeuse ? dit la laitière à Marie.

— Oui..., dit la malheureuse à voix basse, d'un air atterré et sans regarder madame Dubreuil. Oui, on m'appelait ainsi...

— Ah! voyez-vous! s'écrièrent les laboureurs courroucés. Elle l'avoue!... elle l'avoue!...

— Elle avoue... mais, quoi? qu'avoue-t-elle ? s'écria madame Dubreuil à demi effrayée de l'aveu de Fleur de Marie.

— Laissez-la répondre, madame, reprit la veuve, elle va encore avouer qu'elle était dans une maison infâme de la rue aux Fèves, dans la Cité, où je lui vendais pour un sou de lait tous les matins; elle va encore avouer qu'elle a souvent parlé devant moi à l'assassin de mon pauvre mari... Oh! elle le connaît bien, j'en suis sûre... Un jeune homme pâle qui fumait toujours et qui portait une casquette, une blouse et de grands cheveux; elle doit savoir son nom... Est-ce vrai?... répondras-tu, malheureuse? s'écria la laitière.

— J'ai pu parler à l'assassin de votre mari; car il y a malheureusement plus d'un meurtrier dans la Cité, dit Fleur de Marie d'une voix défaillante; mais je ne sais de qui vous voulez parler.

— Comment?... que dit-elle? s'écria madame Dubreuil avec effroi. Elle a parlé à des assassins!...

— Les créatures comme elle ne connaissent que ça..., répondit la veuve.

D'abord stupéfaite d'une si étrange révélation, confirmée par les dernières paroles de Fleur de Marie, madame Dubreuil, comprenant tout alors, se recula avec dégoût et horreur, attira violemment et brusquement à elle sa fille Clara, qui s'était rapprochée de la Goualeuse pour la soutenir, et s'écria :

— Ah! quelle abomination!... Clara, prenez garde!... n'approchez pas de cette malheureuse... Mais comment madame George a-t-elle pu la recevoir chez elle? comment a-t-elle osé me la présenter, et souffrir que ma fille...? Mon Dieu! mon Dieu! Mais c'est horrible cela! C'est à peine si je peux croire ce que je vois! Mais non, non, madame George est incapable d'une telle indignité! Elle aura été trompée comme nous... Sans cela... oh! ce serait abominable de sa part!

Clara, désolée, effrayée de cette scène cruelle, croyait rêver.

Dans sa candide ignorance, elle ne comprenait pas les terribles récriminations dont on accablait son amie ; son cœur se brisa, ses yeux se remplirent de larmes en voyant la stupeur de la Goualeuse, muette, atterrée comme une criminelle devant ses juges.

— Viens... viens, ma fille, dit madame Dubreuil à Clara.

Puis, se retournant vers Fleur de Marie :

— Et vous, indigne créature, le bon Dieu vous punira de votre infâme hypocrisie. Oser souffrir que ma fille... un ange de vertu... vous appelle son amie, sa sœur !... Son amie !... sa sœur !... vous... le rebut de ce qu'il y a de plus vil au monde ! quelle effronterie !... Oser vous mêler aux honnêtes gens, quand vous méritez sans doute d'aller rejoindre vos semblables en prison !...

— Oui, oui, s'écrièrent les laboureurs ; il faut qu'elle aille en prison... Elle connaît l'assassin.

— Elle est peut-être sa complice, seulement !

— Vois-tu qu'il y a une justice au ciel ? dit la veuve en montrant le poing à la Goualeuse.

— Quant à vous, ma brave femme, dit madame Dubreuil à la laitière, loin de vous renvoyer, je reconnaîtrai le service que vous me rendez en dévoilant cette malheureuse.

— A la bonne heure ! notre maîtresse est juste, elle..., murmurèrent les laboureurs.

— Viens, Clara, reprit la fermière ; madame George va nous expliquer sa conduite, ou sinon je ne la revois de ma vie ; car si elle n'a pas été trompée, elle se conduit envers nous d'une manière affreuse !

— Mais, ma mère... voyez donc cette pauvre Marie...

— Qu'elle crève de honte, si elle veut, tant mieux ! Méprise-la... je ne veux pas que tu restes un moment auprès d'elle... C'est une de ces créatures auxquelles une jeune fille comme toi ne parle pas sans se déshonorer.

— Mon Dieu ! mon Dieu ! maman, dit Clara en résistant à sa mère, qui voulait l'emmener, je ne sais pas ce que cela signifie... Marie peut être coupable, puisque vous le dites ; mais voyez, voyez... elle est défaillante... ayez pitié d'elle, au moins...

— Oh ! mademoiselle Clara, vous êtes bonne, vous me pardonnez... C'est bien malgré moi, croyez-le, que je vous ai trompée... je me le suis bien souvent reproché..., dit Fleur de Marie en jetant sur sa protectrice un regard de reconnaissance ineffable.

— Mais, ma mère, vous êtes donc sans pitié ! s'écria Clara d'une voix déchirante.

— De la pitié... pour elle ?... Allons donc... sans madame George, qui va nous en débarrasser... je ferais jeter cette misérable à la porte de la ferme comme une pestiférée, répondit durement madame Dubreuil. Et elle entraîna sa fille qui, se retournant une dernière fois vers la Goualeuse, s'écria :

— Marie ! ma sœur ! je ne sais pas de quoi l'on t'accuse, mais je suis sûre que tu n'es pas coupable, et je t'aime toujours...

— Tais-toi... tais-toi..., dit madame Dubreuil en mettant sa main sur la bouche de sa fille, tais-toi ; heureusement que tout le monde est témoin qu'après cette odieuse révélation tu n'es pas restée un moment seule avec cette fille perdue... n'est-ce pas, mes amis ?

— Oui, oui, madame..., dit le laboureur, nous sommes témoins que mademoiselle Clara n'est pas restée un moment avec cette fille, qui est bien sûr une voleuse, puisqu'elle connaît des assassins.

Madame Dubreuil entraîna Clara.

La Goualeuse resta seule au milieu du groupe menaçant qui s'était formé autour d'elle.

Malgré les reproches dont l'accablait madame Dubreuil, la présence de la fermière et de Clara avait quelque peu rassuré Fleur de Marie sur les suites de cette scène ; mais, après le départ des deux femmes, se trouvant à la merci des paysans, les forces lui manquèrent ; elle fut obligée de s'appuyer sur le parapet du profond abreuvoir des chevaux de la ferme.

Rien de plus touchant que la pose de cette infortunée.

Rien de plus menaçant que les paroles, que l'attitude des paysans qui l'entouraient.

Assise presque debout sur cette margelle de pierre, la tête baissée, cachée entre ses deux mains, son cou et son sein voilés

par les bouts carrés du mouchoir d'indienne rouge qui entourait son petit bonnet rond, la Goualeuse, immobile, offrait l'expression la plus saisissante de la douleur et de la résignation.

A quelques pas d'elle, la veuve de l'assassiné, triomphante et encore exaspérée contre Fleur de Marie par les imprécations de madame Dubreuil, montrait la jeune fille à ses enfants et aux laboureurs avec des gestes de haine et de mépris...

Les gens de la ferme, groupés en cercle, ne dissimulaient pas les sentiments hostiles qui les animaient; leurs rudes et grossières physionomies exprimaient à la fois l'indignation, le courroux et une sorte de raillerie brutale et insultante; les femmes se montraient les plus furieuses, les plus révoltées. La beauté touchante de la Goualeuse n'était pas une des moindres causes de leur acharnement contre elle.

Hommes et femmes ne pouvaient pardonner à Fleur de Marie d'avoir été jusqu'alors traitée d'égal à égal par leurs maîtres.

Et puis encore, quelques laboureurs d'Arnouville n'ayant pu justifier d'assez bons antécédents pour obtenir à la ferme de Bouqueval une de ces places si enviées dans le pays, il existait chez ceux-là, contre madame George, un sourd mécontentement dont sa protégée devait se ressentir.

Les premiers mouvements des natures incultes sont toujours extrêmes...

Excellents ou détestables.

Mais ils deviennent horriblement dangereux lorsqu'une multitude croit ses brutalités autorisées par les torts réels ou apparents de ceux que poursuit sa haine ou sa colère...

Quoique la plupart des laboureurs de cette ferme n'eussent peut-être pas tous les droits possibles à afficher une susceptibilité farouche à l'endroit de la Goualeuse, ils semblaient contagieusement souillés par sa seule présence; leur pudeur se révoltait en songeant à quelle classe avait appartenu cette infortunée, qui, de plus, avouait qu'elle parlait souvent à des assassins.

En fallait-il davantage pour exalter la colère de ces campa-

gnards, encore excités par l'exemple de madame Dubreuil?

— Il faut la conduire chez le maire, s'écria l'un.

— Oui, oui... et si elle ne veut pas marcher... *on la poussera...*

— Et ça ose s'habiller comme nous autres honnêtes filles de campagne! ajouta une des plus laides maritornes de la ferme.

— Avec son air de sainte-nitouche, reprit un autre, on lui aurait donné le bon Dieu sans confession.

— Est-ce qu'elle n'avait pas le front d'aller à la messe?

— L'effrontée!... pourquoi pas communier tout de suite?

— Et il lui fallait frayer avec les maîtres encore...

— Comme si nous étions de trop petites gens pour elle!...

— Heureusement chacun a son tour.

— Oh! il faudra bien que tu parles et que tu dénonces l'assassin!... s'écria la veuve. Vous êtes tous de la même bande... Je ne suis pas même bien sûre... de ne pas t'avoir vue ce jour-là avec eux. Allons, allons, il ne s'agit pas de pleurnicher, maintenant que tu es reconnue. Montre-nous ta face, elle est belle à voir!

Et la veuve abaissa brutalement les deux mains de la jeune fille, qui cachait son visage baigné de larmes.

La Goualeuse, d'abord écrasée de honte, commençait à trembler d'effroi en se trouvant seule à la merci de ces furieux; elle joignit les mains, tourna vers la laitière ses yeux suppliants et craintifs, et dit, de sa voix douce :

— Mon Dieu, madame... il y a deux mois que je suis retirée à la ferme de Bouqueval... Je n'ai donc pas pu être témoin du malheur dont vous parlez... et...

La timide voix de Fleur de Marie fut couverte par ces cris menaçants :

— Menons-la chez M. le maire... elle s'expliquera.

— Allons, en marche, la belle!

Et le groupe menaçant se rapprochant de plus en plus de la Goualeuse, celle-ci, croisant ses mains par un mouvement machinal, regardait de côté et d'autre avec épouvante, et semblait implorer du secours.

— Oh! reprit la laitière, tu as beau chercher autour de toi,

mademoiselle Clara n'est plus là pour te défendre ; tu ne nous échapperas pas.

— Hélas ! madame, dit-elle toute tremblante, je ne veux pas vous échapper ; je ne demande pas mieux que de répondre à ce qu'on me demandera... puisque cela peut vous être utile... Mais quel mal ai-je fait à toutes les personnes qui m'entourent et me menacent ?...

— Tu nous as fait que tu as eu le front d'aller avec nos maîtres, quand nous, qui valons mille fois mieux que toi, nous n'y allons pas... Voilà ce que tu nous as fait.

— Et puis, pourquoi as-tu voulu que l'on chasse d'ici cette pauvre veuve et ses enfants ? dit un autre.

— Ce n'est pas moi, c'est mademoiselle Clara... qui voulait...

— Laisse-nous donc tranquilles, reprit le laboureur en l'interrompant, tu n'as pas seulement demandé grâce pour elle ; tu étais contente de lui voir ôter son pain !

— Non, non, elle n'a pas demandé grâce !

— Est-elle mauvaise !

— Une pauvre veuve... mère de trois enfants !

— Si je n'ai pas demandé sa grâce, dit Fleur de Marie, c'est que je n'avais pas la force de dire un mot...

— Tu avais bien la force de parler à des assassins !

Ainsi qu'il arrive toujours dans les émotions populaires, ces paysans, plus bêtes que méchants, s'irritaient, s'excitaient, se *grisaient* au bruit de leurs propres paroles, et s'animaient en raison des injures et des menaces qu'ils prodiguaient à leur victime.

Ainsi le populaire arrive quelquefois, à son insu, par une exaltation progressive, à l'accomplissement des actes les plus injustes et les plus féroces.

Le cercle menaçant des métayers se rapprochait de plus en plus de Fleur de Marie ; tous gesticulaient en parlant ; la veuve du forgeron ne se possédait plus.

Seulement séparée du profond abreuvoir par le parapet où elle s'appuyait, la Goualeuse eut peur d'être renversée dans l'eau, et s'écria en étendant vers eux des mains suppliantes :

— Mais, mon Dieu ! que voulez-vous de moi? Par pitié, ne me faites pas de mal !...

Et comme la laitière gesticulait toujours en s'approchant de plus en plus, lui mettant ses deux poings presque sur le visage, Fleur de Marie s'écria en se renversant en arrière avec effroi :

— Je vous en supplie, madame... n'approchez pas autant; vous allez me faire tomber à l'eau.

Ces paroles de Fleur de Marie éveillèrent chez ces gens grossiers une idée cruelle. Ne pensant qu'à faire une de ces *plaisanteries* de paysans, qui souvent vous laissent à moitié mort sur la place, un des plus forcenés s'écria :

— Un plongeon !... Donnons-lui un plongeon !...

— Oui... oui... A l'eau !... à l'eau !... répéta-t-on avec des éclats de rire et des applaudissements frénétiques.

— C'est ça, un bon plongeon !... Elle n'en mourra pas !

— Ça lui apprendra à venir se mêler aux honnêtes gens!

— Oui, oui !... A l'eau! à l'eau !

— Justement on a cassé la glace ce matin.

— La fille des rues se souviendra des braves gens de la ferme d'Arnouville !

Entendant ces cris inhumains, ces railleries barbares, voyant l'exaspération de toutes ces figures stupidement irritées qui s'avançaient pour l'enlever, Fleur de Marie se crut morte.

A son premier effroi succéda bientôt une sorte de contentement amer : elle entrevoyait l'avenir sous de si noires couleurs, qu'elle remercia mentalement le ciel d'abréger ses peines ; elle ne prononça plus un mot de plainte, se laissa glisser à genoux, croisa religieusement ses deux mains sur sa poitrine, ferma les yeux et attendit en priant.

Les laboureurs, surpris de l'attitude et de la résignation muette de la Goualeuse, hésitèrent un moment à accomplir leur projet sauvage; mais, gourmandés sur leur faiblesse par la partie féminine de l'assemblée, ils recommencèrent de vociférer pour se donner le courage d'accomplir leur méchant dessein.

Deux des plus furieux allaient saisir Fleur de Marie, lorsqu'une voix émue, vibrante, leur cria :

— Arrêtez !

Au même instant madame George, qui s'était frayé un passage au milieu de cette foule, arriva auprès de la Goualeuse toujours agenouillée, la prit dans ses bras, la releva en s'écriant :

— Debout, mon enfant!... debout, ma fille chérie! on ne s'agenouille que devant Dieu.

L'expression, l'attitude de madame George fut si courageusement impérieuse, que la foule recula, et resta muette.

L'indignation colorait vivement les traits de madame George, ordinairement pâles. Elle jeta sur les laboureurs un regard ferme, et leur dit d'une voix haute et menaçante :

— Malheureux!... n'avez-vous pas honte de vous porter à de telles violences contre cette malheureuse enfant?...

— C'est une...

— C'est ma fille! s'écria madame George en interrompant un des laboureurs. M. l'abbé Laporte, que tout le monde bénit et vénère, l'aime et la protége, et ceux qu'il estime doivent être respectés par tout le monde!

Ces simples paroles imposèrent aux laboureurs.

Le curé de Bouqueval était, dans le pays, regardé comme un saint; plusieurs paysans n'ignoraient pas l'intérêt qu'il portait à la Goualeuse. Pourtant quelques sourds murmures se firent encore entendre; madame George en comprit le sens, et s'écria :

— Cette malheureuse jeune fille fût-elle la dernière des créatures, fût-elle abandonnée de tous, votre conduite envers elle n'en serait pas moins odieuse! De quoi voulez-vous la punir? Et de quel droit d'ailleurs? Quelle est votre autorité? La force? N'est-il pas lâche, honteux à des hommes de prendre pour victime une jeune fille sans défense? Viens, Marie, viens, mon enfant bien-aimée, retournons chez nous; là du moins tu es connue et appréciée...

Madame George prit le bras de Fleur de Marie; les laboureurs, confus et reconnaissant la brutalité de leur conduite, s'écartèrent respectueusement.

La veuve seule s'avança et dit résolûment à madame George :

— Cette fille ne sortira pas d'ici qu'elle n'ait fait sa déposition chez le maire au sujet de l'assassinat de mon pauvre mari.

— Ma chère amie, dit madame George en se contraignant,

ma fille n'a aucune déposition à faire ici; plus tard, si la justice trouve bon d'invoquer son témoignage, on la fera appeler, et je l'accompagnerai... Jusque-là personne n'a le droit de l'interroger.

— Mais, madame... je vous dis...

Madame George interrompit la laitière et lui répondit sévèrement :

— Le malheur dont vous êtes victime peut à peine excuser votre conduite ; un jour vous regretterez les violences que vous avez si imprudemment excitées ; mademoiselle Marie demeure avec moi à la ferme de Bouqueval, instruisez-en le juge qui a reçu votre première déclaration, nous attendrons ses ordres.

La veuve ne put rien répondre à ces sages paroles ; elle s'assit sur le parapet de l'abreuvoir, et se mit à pleurer amèrement en embrassant ses enfants.

Quelques minutes après cette scène, Pierre amenait le cabriolet ; madame George et Fleur de Marie y montèrent pour retourner à Bouqueval.

En passant devant la maison de la fermière d'Arnouville, la Goualeuse aperçut Clara ; elle pleurait, à demi cachée derrière une persienne entr'ouverte, et fit à Fleur de Marie un signe d'adieu avec son mouchoir.

II

CONSOLATIONS.

— Ah ! madame, quelle honte pour moi ! Quel chagrin pour vous ! dit Fleur de Marie à sa mère adoptive, lorsqu'elle se retrouva seule avec elle dans le petit salon de la ferme de Bouqueval. Vous êtes sans doute pour toujours fâchée avec madame Dubreuil, et cela à cause de moi. Oh ! mes pressentiments !...

ce qui est arrivé à la ferme d'Arnouville... Un exprès lui portera ma lettre... puis j'irai vous rejoindre chez notre bon abbé... car il est urgent que nous causions tous trois.

Peu d'instants après, la Goualeuse sortait de la ferme afin de se rendre au presbytère par le chemin creux où, la veille, le Maître d'école et Tortillard étaient convenus de se rejoindre.

III

RÉFLEXION.

. . . .

Ainsi qu'on a pu le voir par ses entretiens avec madame George et avec le curé de Bouqueval, Fleur de Marie avait si noblement profité des conseils de ses bienfaiteurs, s'était tellement assimilé leurs principes, qu'elle se désespérait de plus en plus en songeant à son abjection passée.

Malheureusement encore son esprit s'était développé à mesure que ses excellents instincts grandissaient, fructifiaient au milieu de l'atmosphère d'honneur et de pureté où elle vivait.

D'une intelligence moins élevée, d'une sensibilité moins exquise, d'une imagination moins vive, Fleur de Marie se serait facilement consolée.

Elle s'était repentie, un vénérable prêtre l'avait pardonnée, elle aurait oublié les horreurs de la Cité au milieu des douceurs de la vie rustique qu'elle partageait avec madame George; elle se fût enfin livrée sans crainte à l'amitié que lui témoignait mademoiselle Dubreuil, et cela, non par insouciance des fautes qu'elle avait commises, mais par confiance aveugle dans la parole de ceux dont elle reconnaissait l'excellence.

Ils lui disaient: « Maintenant votre bonne conduite vous rend l'égale des honnêtes gens; » elle n'aurait vu aucune différence entre elle et les honnêtes gens.

La scène douloureuse de la ferme d'Arnouville l'eût péniblement affectée, mais elle n'aurait pas, pour ainsi dire, prévu, devancé cette scène, en versant des larmes amères, en éprouvant de vagues remords, à la vue de Clara dormant innocente et pure dans la même chambre que l'ancienne pensionnaire de l'ogresse.

Pauvre fille!... ne s'était-elle pas bien souvent adressé à elle-même, dans le silence de ses longues insomnies, des récriminations bien plus poignantes que celles dont les habitants de la ferme l'avaient accablée?...

Ce qui tuait lentement Fleur de Marie, c'était l'analyse, c'était l'examen incessant de ce qu'elle se reprochait... C'était surtout la comparaison constante de l'avenir que l'inexorable passé lui imposait, et de l'avenir qu'elle eût rêvé sans cela.

L'esprit d'analyse, d'examen et de comparaison est presque toujours inhérent à la supériorité de l'intelligence. Chez les âmes altières et orgueilleuses, cet esprit amène le doute et la révolte contre les autres...

Chez les âmes timides et délicates, cet esprit amène le doute et la révolte contre soi...

On condamne les premiers, ils s'absolvent.

On absout les seconds, ils se condamnent.

Le curé de Bouqueval malgré sa sainteté, madame George malgré ses vertus, ou plutôt tous deux à cause de leurs vertus et de leur sainteté, ne pouvaient imaginer ce que souffrait la Goualeuse depuis que son âme, dégagée de ses souillures, pouvait contempler toute la profondeur de l'abîme où on l'avait plongée.

Ils ne savaient pas que les affreux souvenirs de la Goualeuse avaient presque la puissance, la force de la réalité : ils ne savaient pas que cette jeune fille, d'une sensibilité exquise, d'une imagination rêveuse et poétique, d'une finesse d'impressions douloureuse à force de susceptibilité, ils ne savaient pas que cette jeune fille ne passait pas un jour non sans se rappeler, mais presque sans ressentir, avec une souffrance mêlée de dégoût et d'épouvante, les honteuses misères de son existence d'autrefois.

Qu'on se figure une enfant de seize ans, candide et pure, ayant la conscience de sa candeur et de sa pureté, jetée par quelque pouvoir infernal dans l'infâme taverne de l'ogresse, et invinciblement soumise au pouvoir de cette mégère!... Telle était pour Fleur de Marie la réaction du passé sur le présent.

Ferons-nous ainsi comprendre l'espèce de ressentiment rétrospectif, ou plutôt le *contre-coup* moral dont la Goualeuse souffrait si cruellement, qu'elle regrettait plus souvent qu'elle n'avait osé l'avouer à l'abbé de n'être pas morte étouffée dans la fange?

Pour peu qu'on réfléchisse et qu'on ait d'expérience de la vie, on ne prendra pas ce que nous allons dire pour un paradoxe :

Ce qui rendait Fleur de Marie digne d'intérêt et de pitié, c'est que non-seulement elle n'avait jamais aimé, mais que ses sens étaient toujours restés endormis et glacés. Si bien souvent, chez des femmes peut-être même moins délicatement douées que Fleur de Marie, de chastes répulsions succèdent longtemps au mariage, s'étonnera-t-on que cette infortunée, enivrée par l'ogresse, et jetée à seize ans au milieu de la horde de bêtes sauvages ou féroces qui infestaient la Cité, n'ait éprouvé qu'horreur et effroi, et soit sortie moralement pure de ce cloaque?...

Les naïves confidences de Clara Dubreuil, au sujet de son candide amour pour le jeune fermier qu'elle devait épouser, avaient navré Fleur de Marie ; elle aussi... sentait qu'elle aurait aimé vaillamment, qu'elle aurait éprouvé l'amour dans tout ce qu'il avait de dévoué, de noble, de pur et de grand ; et pourtant il ne lui était pas permis d'inspirer ou d'éprouver ce sentiment. Car si elle aimait... elle choisirait en raison de l'élévation de son âme... et plus ce choix serait digne d'elle, plus elle devait s'en croire indigne.

IV

RENÇONTRE.

Le soleil se couchait à l'horizon, la plaine était déserte, silencieuse.

Fleur de Marie approchait de l'entrée du chemin creux qu'il lui fallait traverser pour se rendre au presbytère, lorsqu'elle vit sortir de la ravine un petit garçon boiteux, vêtu d'une blouse grise et d'une casquette bleue; il semblait éploré, et du plus loin qu'il aperçut la Goualeuse il accourut près d'elle.

— Oh! ma bonne dame, ayez pitié de moi, s'il vous plaît, s'écria-t-il en joignant les mains d'un air suppliant.

— Que voulez-vous?... Qu'avez-vous, mon enfant? lui demanda la Goualeuse avec intérêt.

— Hélas! ma bonne dame, ma pauvre grand'mère, qui est bien vieille, bien vieille, est tombée là-bas, en descendant le ravin; elle s'est fait beaucoup de mal... j'ai peur qu'elle se soit cassé la jambe... Je suis trop faible pour l'aider à se relever... Mon Dieu! comment faire, si vous ne venez pas à mon secours? Pauvre grand'mère! elle va mourir peut-être.

La Goualeuse, touchée de la douleur du petit boiteux, s'écria :

— Je ne suis pas très-forte non plus, mon enfant, mais je pourrai peut-être vous aider à secourir votre grand'mère... Allons vite près d'elle... Je demeure à cette ferme là-bas... Si la pauvre vieille ne peut s'y transporter avec nous, je l'enverrai chercher...

— Oh! ma bonne dame, le bon Dieu vous bénira bien sûr... C'est par ici... à deux pas dans le chemin creux; comme je vous le disais, c'est en descendant la berge qu'elle a tombé.

— Vous n'êtes donc pas du pays? demanda la Goualeuse en suivant Tortillard que l'on a sans doute déjà reconnu.

— Non, ma bonne dame, nous venons d'Écouen.

— Et où alliez-vous?

— Chez un bon curé qui demeure sur la colline là-bas..., dit le fils de Bras-Rouge, pour augmenter la confiance de Fleur de Marie.

— Chez M. l'abbé Laporte, peut-être?

— Oui, ma bonne dame... chez M. l'abbé Laporte; ma pauvre grand'mère le connaît beaucoup, beaucoup...

— J'allais justement chez lui; quelle rencontre! dit Fleur de Marie en s'enfonçant de plus en plus dans le chemin creux.

— Grand'maman!... me voilà, me voilà!... Prends patience... je t'amène du secours..., cria Tortillard, pour prévenir le Maître d'école et la Chouette de se tenir prêts à saisir leur victime.

— Votre grand'mère n'est donc pas tombée loin d'ici? demanda la Goualeuse.

— Non, ma bonne dame, derrière ce gros arbre là-bas, où le chemin tourne, à vingt pas d'ici.

Tout à coup Tortillard s'arrêta.

Le bruit du galop d'un cheval retentit dans le silence de la plaine.

— Tout est encore perdu! se dit Tortillard.

Le chemin faisait un coude très-prononcé à quelques toises de l'endroit où le fils de Bras-Rouge se trouvait avec la Goualeuse.

Un cavalier parut à ce détour; lorsqu'il fut auprès de la jeune fille il s'arrêta.

On entendit alors le trot d'un autre cheval, et quelques moments après survint un domestique vêtu d'une redingote brune à boutons d'argent, de culottes de peau blanche et de bottes à revers. Une étroite ceinture de cuir fauve serrait derrière sa taille le *mackintosh* de son maître.

Le maître, vêtu simplement d'une épaisse redingote bronze et d'un pantalon gris clair, montait avec une grâce parfaite un cheval bai, de pur sang, d'une beauté singulière; malgré la longue course qu'il venait de faire, le lustre éclatant de sa robe à reflets dorés ne se ternissait pas même d'une légère moiteur.

Le cheval du groom, qui resta immobile à quelques pas de son maître, était aussi plein de race et de distinction.

Dans ce cavalier, d'une figure brune et charmante, Tortillard reconnut M. le vicomte de Saint-Remy, que l'on supposait être l'amant de madame la duchesse de Lucenay.

— Ma jolie fille, dit le vicomte à la Goualeuse, dont la beauté le frappa, auriez-vous l'obligeance de m'indiquer la route du village d'Arnouville ?

Marie, baissant les yeux devant le regard noir et hardi de ce jeune homme, répondit :

— En sortant du chemin creux, monsieur, vous prendrez le premier sentier à main droite : ce sentier vous conduira à une avenue de cerisiers qui mène directement à Arnouville.

— Mille grâces, ma belle enfant... Vous me renseignez mieux qu'une vieille femme que j'ai trouvée à deux pas d'ici, étendue au pied d'un arbre; je n'ai pu tirer d'elle autre chose que des gémissements.

— Ma pauvre grand'mère..., murmura Tortillard d'une voix dolente.

— Maintenant encore un mot, reprit M. de Saint-Remy en s'adressant à la Goualeuse; pouvez-vous me dire si je trouverai facilement à Arnouville la ferme de M. Dubreuil ?

La Goualeuse ne put s'empêcher de tressaillir à ces mots qui lui rappelaient la pénible scène de la matinée; elle répondit :

— Les bâtiments de la ferme bordent l'avenue que vous allez suivre pour vous rendre à Arnouville, monsieur.

— Encore une fois merci, ma belle enfant ! dit M. de Saint-Remy. Et il partit au galop, suivi de son groom.

Les traits charmants du vicomte s'étaient quelque peu déridés pendant qu'il parlait à Fleur de Marie; dès qu'il fut seul, ils redevinrent sombres et contractés par une inquiétude profonde.

Fleur de Marie, se souvenant de la personne inconnue pour qui l'on préparait à la hâte un pavillon de la ferme d'Arnouville, par les ordres de madame de Lucenay, ne douta pas qu'il ne s'agît de ce jeune et beau cavalier.

Le galop des chevaux ébranla quelque temps encore la terre durcie par la gelée; il s'amoindrit, cessa...

Tout redevint silencieux.

Tortillard respira.

Voulant rassurer et avertir ses complices, dont l'un, le Maître d'école, s'était dérobé à la vue des cavaliers, le fils de Bras-Rouge s'écria :

— Grand'mère !... me voilà... avec une bonne dame qui vient à ton secours !...

— Vite, vite, mon enfant ! Ce monsieur à cheval nous a fait perdre quelques minutes..., dit la Goualeuse en hâtant le pas afin d'atteindre le tournant du chemin creux.

A peine y arriva-t-elle, que la Chouette, qui s'y tenait embusquée, dit à voix basse :

— A moi, fourline !

Puis, sautant sur la Goualeuse, la borgnesse la saisit au cou d'une main, et de l'autre lui comprima les lèvres, pendant que Tortillard, se jetant aux pieds de la jeune fille, se cramponnait à ses jambes pour l'empêcher de faire un pas.

Ceci s'était passé si rapidement que la Chouette n'avait pas eu le temps d'examiner les traits de la Goualeuse ; mais dans le peu d'instants qu'il fallut au Maître d'école pour sortir du trou où il s'était tapi et pour venir à tâtons avec son manteau, la vieille reconnut son ancienne victime.

— La Pégriotte !... s'écria-t-elle, d'abord stupéfaite.

Puis elle ajouta avec une joie féroce :

— C'est encore toi !... Ah ! c'est le boulanger qui t'envoie... C'est ton sort de retomber toujours sous ma griffe !... J'ai mon vitriol dans le fiacre... Cette fois ta jolie frimousse y passera... car tu m'*enrhumes* avec ta figure de vierge... A toi, mon homme !... Prends garde qu'elle ne te morde, et tiens-la bien pendant que nous allons l'embaluchonner...

De ses deux mains puissantes le Maître d'école saisit la Goualeuse, et avant qu'elle eût pu pousser un cri, la Chouette lui jeta le manteau sur la tête et l'enveloppa étroitement.

En un instant, Fleur de Marie, liée, bâillonnée, fut mise dans l'impossibilité de faire un mouvement ou d'appeler à son secours.

— Maintenant, à toi le paquet, fourline..., dit la Chouette.

Eh! eh! eh! c'est seulement pas si lourd que la *négresse* de la femme noyée du canal Saint-Martin... n'est-ce pas, mon homme?

Et comme le brigand tressaillit à ces mots qui lui rappelaient son épouvantable rêve de la nuit, la borgnesse reprit :

—Ah çà! qu'est-ce que tu as donc, fourline?... on dirait que tu grelottes?... Depuis ce matin, par instants, les dents te claquent comme si tu avais la fièvre, et alors tu regardes en l'air comme si tu y cherchais quelque chose.

— Gros *feignant!*... Il regarde les mouches voler, dit Tortillard.

— Allons, vite, filons, mon homme! Emballe-moi la Pégriotte... A la bonne heure! ajouta la Chouette en voyant le brigand prendre Fleur de Marie entre ses bras comme on prend un enfant endormi. Vite, au fiacre... vite!

— Mais qui est-ce qui va me conduire... moi? demanda le Maître d'école d'une voix sourde en étreignant son souple et léger fardeau dans ses bras d'Hercule.

— Vieux têtard! il pense à tout, dit la Chouette.

Et, écartant son châle, elle dénoua un foulard rouge qui couvrait son cou décharné, tordit à moitié ce mouchoir dans sa longueur, et dit au Maître d'école :

— Ouvre la gargoine, prends le bout de ce foulard entre tes quenottes; serre bien... Tortillard prendra l'autre bout à la main; tu n'auras qu'à le suivre... A bon aveugle, bon chien... Ici, moutard!

Le petit boiteux fit une gambade, murmura à voix basse un jappement imitatif et grotesque, prit dans sa main l'autre bout du mouchoir, et conduisit ainsi le Maître d'école, pendant que la Chouette hâtait le pas pour aller prévenir Barbillon.

Nous avons renoncé à peindre la terreur de Fleur de Marie, lorsqu'elle s'était vue au pouvoir de la Chouette et du Maître d'école. Elle se sentit défaillir et ne put opposer la moindre résistance.

Quelques minutes après, la Goualeuse était transportée dans le fiacre conduit par Barbillon; quoiqu'il fit nuit, les stores de cette voiture furent soigneusement fermés, et les trois complices

se dirigèrent, avec leur victime presque expirante, vers la plaine Saint-Denis, où Tom les attendait.

V

CLÉMENCE D'HARVILLE.

Le lecteur nous excusera d'abandonner une de nos héroïnes dans une situation si critique, situation dont nous dirons plus tard le dénoûment.

Les exigences de ce récit multiple, malheureusement trop varié dans son unité, nous forcent de passer incessamment d'un personnage à un autre, afin de faire, autant qu'il est en nous, marcher et progresser l'intérêt général de l'œuvre (si toutefois il y a de l'intérêt dans cette œuvre aussi difficile que consciencieuse et imparfaite).

Nous avons encore à suivre quelques-uns des acteurs de ce récit dans ces mansardes où frissonne de froid et de faim une misère timide, résignée, probe et laborieuse;...

Dans les prisons d'hommes et de femmes, prisons souvent coquettes et fleuries, souvent noires et funèbres, mais toujours vastes écoles de perdition, atmosphère nauséabonde et viciée, où l'innocence s'étiole et se flétrit... sombres pandémoniums où un prévenu peut entrer pur, mais d'où il sort presque toujours corrompu;...

Dans les hôpitaux, où le pauvre, traité parfois avec une touchante humanité, regrette aussi parfois le grabat solitaire qu'il trempait de la sueur glacée de la fièvre;...

Dans ces mystérieux asiles, où la fille séduite et délaissée met au jour, en l'arrosant de larmes amères, l'enfant qu'elle ne doit plus revoir;...

Dans ces lieux terribles, où la folie, touchante, grotesque, stupide, hideuse ou féroce, se montre sous des aspects tou-

jours effrayants... depuis l'insensé paisible qui rit tristement de ce rire qui fait pleurer... jusqu'au frénétique qui rugit comme une bête féroce en s'accrochant aux grilles de son cabanon.

Nous avons enfin à explorer...

Mais à quoi bon cette trop longue énumération? Ne devons-nous pas craindre d'effrayer le lecteur? Il a déjà bien voulu nous faire la grâce de nous suivre en des lieux assez étranges, il hésiterait peut-être à nous accompagner dans de nouvelles pérégrinations...

Cela dit, passons.

. . . .

On se souvient que la veille du jour où s'accomplissaient les événements que nous venons de raconter (l'enlèvement de la Goualeuse par la Chouette), Rodolphe avait sauvé madame d'Harville d'un danger imminent, danger suscité par la jalousie de Sarah, qui avait prévenu M. d'Harville du rendez-vous si imprudemment accordé par la marquise à M. Charles Robert.

Rodolphe, profondément ému de cette scène, était rentré chez lui en sortant de la maison de la rue du Temple, remettant au lendemain la visite qu'il comptait faire à mademoiselle Rigolette et à la famille de malheureux artisans dont nous avons parlé, car il les croyait à l'abri du besoin, grâce à l'argent qu'il avait remis pour eux à la marquise afin de rendre sa prétendue visite de charité plus vraisemblable aux yeux de M. d'Harville. Malheureusement Rodolphe oubliait que Tortillard s'était emparé de cette bourse, et l'on sait comment le petit boiteux avait commis ce vol audacieux.

Vers les quatre heures, le prince reçut la lette suivante.

Une femme âgée l'avait apportée, et s'en était allée sans attendre la réponse.

« Monseigneur,

« Je vous dois plus que la vie; je voudrais vous exprimer aujourd'hui même ma profonde reconnaissance. Demain peut-être la honte me rendrait muette... Si vous pouviez me faire l'honneur de venir chez moi ce soir, vous finiriez cette journée

comme vous l'avez commencée, monseigneur... par une généreuse action.

« D'ORBIGNY D'HARVILLE. »

« *P. S.* Ne prenez pas la peine de me répondre, monseigneur; je serai chez moi toute la soirée. »

Rodolphe, heureux d'avoir rendu à madame d'Harville un service éminent, regrettait pourtant l'espèce d'intimité forcée que cette circonstance établissait tout à coup entre lui et la marquise.

Incapable de trahir l'amitié de M. d'Harville, mais profondément touché de la grâce spirituelle et de l'attrayante beauté de Clémence, Rodolphe, s'apercevant de son goût trop vif pour elle, avait presque renoncé à la voir, après un mois d'assiduités.

Aussi se rappelait-il avec émotion l'entretien qu'il avait surpris à l'ambassade de *** entre Tom et Sarah... Celle-ci, pour motiver sa haine et sa jalousie, avait affirmé, non sans raison, que madame d'Harville ressentait toujours presque à son insu une sérieuse affection pour Rodolphe; Sarah était trop sagace, trop fine, trop initiée à la connaissance du cœur humain pour n'avoir pas compris que Clémence, se croyant négligée, dédaignée peut-être par un homme qui avait fait sur elle une impression profonde, que Clémence, dans son dépit, cédant aux obsessions d'une amie perfide, avait pu s'intéresser, presque par surprise, aux malheurs imaginaires de M. Charles Robert, sans pour cela oublier complétement Rodolphe.

D'autres femmes, fidèles au souvenir de l'homme qu'elles avaient d'abord distingué, seraient restées indifférentes aux mélancoliques regards du *commandant.* Clémence d'Harville fut donc doublement coupable, quoiqu'elle n'eût cédé qu'à la séduction du malheur, et qu'un vif sentiment du devoir joint peut-être au souvenir du prince, souvenir salutaire qui veillait au fond de son cœur, l'eût préservée d'une faute irréparable.

Rodolphe, en songeant à son entrevue avec madame d'Harville, était en proie à de bizarres contradictions. Bien résolu de résister au penchant qui l'entraînait vers elle, tantôt il s'esti- heureux de pouvoir la *désaimer* en lui reprochant un

aussi fâcheux que celui de M. Charles Robert, tantôt, au contraire, il regrettait amèrement de voir tomber le prestige dont il l'avait jusqu'alors entourée.

. . . .

Clémence d'Harville attendait aussi cette entrevue avec anxiété; les deux sentiments qui prédominaient en elle étaient une douloureuse confusion lorsqu'elle pensait à Rodolphe... une aversion profonde lorsqu'elle pensait à Charles Robert.

Beaucoup de raisons motivaient cette aversion, cette haine.

Une femme risquera son repos, son honneur pour un homme; mais elle ne lui pardonnera jamais de l'avoir mise dans une position humiliante ou ridicule.

Or, madame d'Harville, en butte aux sarcasmes et aux insultants regards de madame Pipelet, avait failli mourir de honte.

Ce n'était pas tout.

Recevant de Rodolphe l'avis du danger qu'elle courait, Clémence avait monté précipitamment au cinquième; la direction de l'escalier était telle, qu'en le gravissant elle aperçut M. Charles Robert vêtu de son éblouissante robe de chambre, au moment où, reconnaissant le pas léger de la femme qu'il attendait, il entre-bâillait sa porte d'un air souriant, confiant et conquérant... L'insolente fatuité du costume *significatif* du *commandant* apprit à la marquise combien elle s'était grossièrement trompée sur cet homme. Entraînée par la bonté de son cœur, par la générosité de son caractère, à une démarche qui pouvait la perdre, elle lui avait accordé ce rendez-vous non par amour, mais seulement par commisération, afin de le consoler du rôle ridicule que le mauvais goût de M. le duc de Lucenay lui avait fait jouer devant elle à l'ambassade de ***.

Qu'on juge de la déconvenue, du dégoût de madame d'Harville à l'aspect de M. Charles Robert... vêtu en triomphateur!...

Neuf heures venaient de sonner à la pendule du petit salon où madame d'Harville se tenait habituellement.

Les modistes et les cabaretiers ont tellement abusé du style Louis XV et du style *Renaissance*, que la marquise, femme de
ait prohibé de son appartement cette espèce

de luxe devenu si vulgaire, le reléguant dans la partie de l'hôtel d'Harville destinée aux grandes réceptions.

Rien de plus élégant et de plus distingué que l'ameublement du salon où la marquise attendait Rodolphe.

La tenture et les rideaux, sans pente ni draperies, étaient d'une étoffe de l'Inde, couleur paille; sur ce fond brillant se dessinaient, brodées en soie mate de même nuance, des arabasques du goût le plus charmant et le plus capricieux. De doubles rideaux de point d'Alençon cachaient entièrement les vitres.

Les portes, en bois de rose, étaient rehaussées de moulures d'argent doré très-délicatement ciselées qui encadraient dans chaque panneau un médaillon ovale en porcelaine de Sèvres de près d'un pied de diamètre, représentant des oiseaux et des fleurs d'un fini, d'un éclat admirables. Les bordures des glaces et les baguettes de la tenture étaient aussi de bois de rose relevé des mêmes ornements d'argent doré.

La frise de la cheminée de marbre blanc et ses deux cariatides, d'une beauté antique et d'une grâce exquise, étaient dues au ciseau magistral de Marochetti, cet artiste éminent ayant consenti à sculpter ce délicieux petit chef-d'œuvre, se souvenant sans doute que Benvenuto ne dédaignait pas de modeler des aiguières et des armes.

Deux candélabres et deux flambeaux de vermeil, dus au précieux travail de *Gouttière,* accompagnaient la pendule, bloc carré de lapis-lazuli, élevé sur un socle de jaspe oriental et surmonté d'une large et magnifique coupe d'or émaillée, enrichie de perles et de rubis, et appartenant au plus beau temps de la renaissance florentine.

Plusieurs excellents tableaux de l'école vénitienne, de moyenne grandeur, complétaient un ensemble d'une haute magnificence.

Grâce à une innovation charmante, ce joli salon était doucement éclairé par une lampe dont le globe de cristal dépoli disparaissait à demi au milieu d'une touffe de fleurs naturelles contenues dans une profonde et immense coupe du Japon bleue, pourpre et or, suspendue au plafond, comme un lustre, par trois grosses chaînes de vermeil, auxquelles s'enroulaient les tiges vertes de plusieurs plantes grimpantes; quelques-uns de

leurs rameaux flexibles et chargés de fleurs débordant la coupe retombaient gracieusement, comme une frange de fraîche verdure, sur la porcelaine émaillée d'or, de pourpre et d'azur.

Nous insistons sur ces détails, sans doute puérils, pour donner une idée du bon goût naturel de madame d'Harville (symptôme presque toujours sûr d'un bon esprit), et parce que certaines misères ignorées, certains mystérieux malheurs semblent encore plus poignants lorsqu'ils contrastent avec les apparences de ce qui fait, aux yeux de tous, la vie heureuse et enviée.

Plongée dans un grand fauteuil totalement recouvert d'étoffe couleur paille, comme les autres meubles, Clémence d'Harville, coiffée en cheveux, portait une robe de velours noir montante, sur laquelle se découpait le merveilleux travail de son large col et de ses manchettes plates en point d'Angleterre, qui empêchaient le noir du velours de trancher trop crûment sur l'éblouissante blancheur de ses mains et de son cou.

A mesure qu'approchait le moment de son entrevue avec Rodolphe, l'émotion de la marquise redoublait; pourtant sa confusion fit place à des pensées plus résolues; après de longues réflexions, elle prit le parti de confier à Rodolphe un grand... un cruel secret, espérant que son extrême franchise lui concilierait peut-être une estime dont elle se montrait si jalouse.

Ravivé par la reconnaissance, son premier penchant pour Rodolphe se réveillait avec une nouvelle force. Un de ces pressentiments qui trompent rarement les cœurs aimants lui disait que le hasard seul n'avait pas amené le prince si à point pour la sauver, et qu'en cessant depuis quelques mois de la voir, il avait cédé à un sentiment tout autre qu'à celui de l'aversion. Un vague instinct élevait aussi dans l'esprit de Clémence des doutes sur la sincérité de l'affection de Sarah.

Au bout de quelques minutes, un valet de chambre, après avoir discrètement frappé, entra et dit à Clémence :

— Madame la marquise veut-elle recevoir madame Ashton et *mademoiselle ?*

— Mais sans doute, comme toujours..., répondit madame d'Harville, et sa fille alors entra lentement dans le salon.

C'était une enfant de quatre ans, qui eût été d'une figure charmante sans sa pâleur maladive et sa maigreur extrême. Madame Ashton, sa gouvernante, la tenait par la main; Claire (c'était le nom de l'enfant), malgré sa faiblesse, se hâta d'accourir vers sa mère en lui tendant les bras. Deux nœuds de ruban cerise rattachaient au-dessus de chaque tempe ses cheveux bruns, nattés et roulés de chaque côté de son front; sa santé était si frêle qu'elle portait une petite douillette de soie brune ouatée, au lieu d'une de ces jolies robes de mousseline blanche, garnies de rubans pareils à la coiffure, et bien décolletées, afin qu'on puisse voir ces bras roses, ces épaules fraîches et satinées, si charmants chez les enfants bien portants.

Les grands yeux noirs de cette enfant semblaient énormes, tant ses joues étaient creuses. Malgré cette apparence débile, un sourire plein de gentillesse et de grâce épanouit les traits de Claire lorsqu'elle fut placée sur les genoux de sa mère qui l'embrassait avec une sorte de tendresse triste et passionnée.

— Comment a-t-elle été depuis tantôt, madame Ashton? demanda madame d'Harville à la gouvernante.

— Assez bien, madame la marquise, quoiqu'un moment j'aie craint...

— Encore! s'écria Clémence en serrant sa fille contre son cœur avec un mouvement d'effroi involontaire.

— Heureusement, madame, je m'étais trompée, dit la gouvernante; l'accès n'a pas eu lieu, mademoiselle Claire s'est calmée; elle n'a éprouvé qu'un moment de faiblesse... Elle a peu dormi cette après-dînée, mais elle n'a pas voulu se coucher sans venir embrasser madame la marquise.

— Pauvre petit ange aimé! dit madame d'Harville en couvrant sa fille de baisers.

Celle-ci lui rendait ses caresses avec une joie enfantine, lorsque le valet de chambre ouvrit les deux battants de la porte du salon, et annonça :

— Son Altesse Sérénissime monseigneur le grand-duc de Gerolstein!

Claire, montée sur les genoux de sa mère, lui avait jeté ses deux bras autour du cou et l'embrassait étroitement. A l'aspect

de Rodolphe, Clémence rougit, posa doucement sa fille sur le tapis, fit signe à madame Ashton d'emmener l'enfant et se leva.

— Vous me permettrez, madame, dit Rodolphe en souriant après avoir salué respectueusement la marquise, de renouveler connaissance avec mon ancienne petite amie, qui, je le crains, m'aura oublié.

Et, se courbant un peu, il tendit sa main à Claire.

Celle-ci attacha d'abord curieusement sur lui ses deux grands yeux noirs; puis, le reconnaissant, elle fit un gentil signe de tête, et lui envoya un baiser au bout de ses doigts amaigris.

— Vous reconnaissez monseigneur, mon enfant? demanda Clémence à Claire; celle-ci baissa la tête affirmativement, et envoya un nouveau baiser à Rodolphe.

— Sa santé paraît s'être améliorée depuis que je l'ai vue, dit le prince avec intérêt en s'adressant à Clémence.

— Monseigneur, elle va un peu mieux, quoique toujours souffrante.

La marquise et Rodolphe, aussi embarrassés l'un que l'autre en songeant à leur prochain entretien, étaient presque satisfaits de le voir reculé de quelques minutes par la présence de Claire; mais la gouvernante ayant discrètement emmené l'enfant, Rodolphe et Clémence se trouvèrent seuls.

VI

LES AVEUX.

Le fauteuil de madame d'Harville était placé à droite de la cheminée, où Rodolphe, resté debout, s'accoudait légèrement.

Jamais Clémence n'avait été plus frappée du noble et gracieux ensemble des traits du prince; jamais sa voix ne lui avait semblé plus douce et plus vibrante.

Sentant combien il était pénible pour la marquise de commencer cette conversation, Rodolphe lui dit :

— Vous avez été, madame, victime d'une trahison indigne : une lâche délation de la comtesse Sarah Mac-Gregor a failli vous perdre.

— Il serait vrai ! monseigneur? s'écria Clémence. Mes pressentiments ne me trompaient donc pas... Et comment Votre Altesse a-t-elle pu savoir...?

— Hier, par hasard, au bal de la comtesse ***, j'ai découvert le secret de cette infamie. J'étais assis dans un endroit écarté du jardin d'hiver. Ignorant qu'un massif de verdure me séparait d'eux et me permettrait de les entendre, la comtesse Sarah et son frère vinrent s'entretenir près de moi de leurs projets et du piége qu'ils vous tendaient. Voulant vous prévenir du péril dont vous étiez menacée, je me rendis à la hâte au bal de madame de Nerval, croyant vous y trouver; vous n'y aviez pas paru. Vous écrire ici ce matin, c'était exposer ma lettre à tomber entre les mains du marquis, dont les soupçons devaient être éveillés. J'ai préféré aller vous attendre, rue du Temple, pour déjouer la trahison de la comtesse Sarah. Vous me pardonnez, n'est-ce pas? de vous entretenir si longtemps d'un sujet qui doit vous être désagréable ? Sans la lettre que vous avez eu la bonté de m'écrire... de ma vie je ne vous eusse parlé de tout ceci...

Après un moment de silence, madame d'Harville dit à Rodolphe :

— Je n'ai qu'une manière, monseigneur, de vous prouver ma reconnaissance... c'est de vous faire un aveu que je n'ai fait à personne... Cet aveu ne me justifiera pas à vos yeux, mais il vous fera peut-être trouver ma conduite moins coupable.

— Franchement, madame, dit Rodolphe en souriant, ma position envers vous est très-embarrassante...

Clémence, étonnée de ce ton presque léger, regarda Rodolphe avec surprise.

— Comment, monseigneur?

— Grâce à une circonstance que vous devinerez sans doute, je suis obligé de faire... un peu le grand parent, à propos d'une

aventure qui, dès que vous aviez échappé au piége odieux de la comtesse Sarah, ne méritait pas d'être prise si gravement... Mais, ajouta Rodolphe avec une nuance de gravité douce et affectueuse, votre mari est pour moi presque un frère; mon père avait voué à son père la plus affectueuse gratitude... c'est donc très-sérieusement que je vous félicite d'avoir rendu à votre mari le repos et la sécurité.

— Et c'est aussi parce que vous honorez M. d'Harville de votre amitié, monseigneur, que je tiens à vous apprendre la vérité tout entière... et sur un choix qui doit vous sembler aussi malheureux qu'il l'est réellement... et sur ma conduite, qui offense celui que Votre Altesse appelle presque son frère...

— Je serai toujours, madame, heureux et fier de la moindre preuve de votre confiance. Cependant, permettez-moi de vous dire, à propos du choix dont vous parlez, que je sais que vous avez cédé autant à un sentiment de pitié sincère qu'à l'obsession de la comtesse Sarah Mac-Gregor, qui avait ses raisons pour vouloir vous perdre... Je sais encore que vous avez hésité longtemps avant de vous résoudre à la démarche que vous regrettez tant à cette heure.

Clémence regarda le prince avec surprise.

— Cela vous étonne? Je vous dirai mon secret un autre jour, afin de ne pas passer à vos yeux pour sorcier, reprit Rodolphe en souriant. Mais votre mari est-il complétement rassuré?

— Oui, monseigneur, dit Clémence en baissant les yeux avec confusion; et, je l'avoue, il m'est pénible de l'entendre me demander pardon de m'avoir soupçonnée, et s'extasier sur mon modeste silence à propos de mes bonnes œuvres.

— Il est heureux de son illusion, ne vous la reprochez pas; maintenez-le toujours, au contraire, dans sa douce erreur... S'il ne m'était interdit de parler légèrement de cette aventure, et s'il ne s'agissait pas de vous, madame... je dirais que jamais une femme n'est plus charmante pour son mari que lorsqu'elle a quelque tort à dissimuler. On n'a pas idée de toutes les séduisantes câlineries qu'une mauvaise conscience inspire, on n'imagine pas toutes les fleurs ravissantes que fait souvent éclore une perfidie... Quand j'étais *jeune*, ajouta Rodolphe en souriant,

j'éprouvais toujours, malgré moi, une vague défiance lors de certains redoublements de tendresse; et comme de mon côté je ne me sentais jamais plus à mon avantage que lorsque j'avais quelque chose à me faire pardonner, dès qu'on se montrait pour moi aussi perfidement aimable que je voulais le paraître, j'étais bien sûr que ce charmant accord... cachait une infidélité mutuelle.

Madame d'Harville s'étonnait de plus en plus d'entendre Rodolphe parler en raillant d'une aventure qui aurait pu avoir pour elle des suites si terribles; mais, devinant bientôt que le prince, par cette affectation de légèreté, tâchait d'amoindrir l'importance du service qu'il lui avait rendu, elle lui dit, profondément touchée de cette délicatesse :

— Je comprends votre générosité, monseigneur... Permis à vous maintenant de plaisanter et d'oublier le péril auquel vous m'avez arrachée... Mais ce que j'ai à vous dire, moi, est si grave, si triste, cela a tant de rapport avec les événements de ce matin, vos conseils peuvent m'être si utiles, que je vous supplie de vous rappeler que vous m'avez sauvé l'honneur et la vie... oui, monseigneur, la vie... Mon mari était armé; il me l'a avoué dans l'excès de son repentir; il voulait me tuer!...

— Grand Dieu! s'écria Rodolphe avec une vive émotion.

— C'était son droit..., reprit amèrement madame d'Harville.

— Je vous en conjure, madame, répondit Rodolphe très-sérieusement cette fois, croyez-moi, je suis incapable de rester indifférent à ce qui vous intéresse; si tout à l'heure j'ai plaisanté, c'est que je ne voulais pas appesantir tristement votre pensée sur cette matinée, qui a dû vous causer une si terrible émotion. Maintenant, madame, je vous écoute religieusement, puisque vous me faites la grâce de me dire que mes conseils peuvent vous être bons à quelque chose.

— Oh ! bien utiles, monseigneur! Mais, avant de vous les demander, permettez-moi de vous dire quelques mots d'un passé que vous ignorez... des années qui ont précédé mon mariage avec M. d'Harville.

Rodolphe s'inclina, Clémence continua :

— A seize ans je perdis ma mère, dit-elle sans pouvoir rete-

nir une larme ; je ne vous dirai pas combien je l'adorais ; figurez-vous, monseigneur, l'idéal de la bonté sur la terre ; sa tendresse pour moi était extrême ; elle y trouvait une consolation profonde à d'amers chagrins... Aimant peu le monde, d'une santé délicate, naturellement très-sédentaire, son plus grand plaisir avait été de se charger seule de mon instruction ; car ses connaissances solides, variées, lui permettaient de remplir mieux que personne la tâche qu'elle s'était imposée.

Jugez, monseigneur, de son étonnement, du mien, lorsqu'à seize ans, au moment où mon éducation était presque terminée, mon père, prétextant de la faiblesse de la santé de ma mère, nous annonça qu'une jeune veuve fort distinguée, que de grands malheurs rendaient très-intéressante, se chargerait d'achever ce que ma mère avait commencé... Ma mère se refusa d'abord au désir de mon père. Moi-même je le suppliai de ne pas mettre entre elle et moi une étrangère ; il fut inexorable, malgré nos larmes. Madame Roland, veuve d'un colonel mort dans l'Inde..., disait-elle, vint habiter avec nous, et fut chargée de remplir auprès de moi les fonctions d'institutrice...

— Comment ! c'est cette madame Roland que M. votre père a épousée presque aussitôt après votre mariage ?

— Oui, monseigneur.

— Elle était donc très-belle ?

— Médiocrement jolie, monseigneur.

— Très-spirituelle, alors ?

— De la dissimulation... de la ruse... rien de plus... Elle avait vingt-cinq ans environ, des cheveux blonds très-pâles, des cils presque blancs, de grands yeux ronds d'un bleu clair... sa physionomie était humble et doucereuse ; son caractère, perfide jusqu'à la cruauté, était en apparence prévenant jusqu'à la bassesse.

— Et son instruction ?

— Complétement nulle, monseigneur, et je ne puis comprendre comment mon père, jusqu'alors si esclave des convenances, n'avait pas songé que l'incapacité de cette femme trahirait scandaleusement le véritable motif de sa présence chez lui. Ma mère lui fit observer que madame Roland était d'une igno-

rance profonde; il lui répondit avec un accent qui n'admettait pas de réplique, que, savante ou non, cette jeune et intéressante veuve garderait chez lui... la position qu'il lui avait faite. Je l'ai su plus tard : de ce moment ma pauvre mère comprit tout, et s'affecta profondément, déplorant moins, je pense, l'infidélité de mon père que des désordres intérieurs que cette liaison devait amener... et dont le bruit pouvait parvenir jusqu'à moi.

— Mais, en effet, même au point de vue de sa folle passion, M. votre père faisait, ce me semble, un mauvais calcul en introduisant cette femme chez lui.

— Votre étonnement redoublerait encore, monseigneur, si vous saviez que mon père est l'homme du caractère le plus formaliste et le plus entier que je connaisse; il fallait, pour l'amener à un pareil oubli de toute convenance... l'influence excessive de madame Roland, influence d'autant plus certaine qu'elle la dissimulait sous les dehors d'une violente passion pour lui.

— Mais quel âge avait donc alors monsieur votre père?

— Soixante ans environ.

— Et il croyait à l'amour de cette jeune femme?

— Mon père a été un des hommes le plus à la mode de son temps... Madame Roland, obéissant à son instinct ou à d'habiles conseils...

— Des conseils?... Et qui pouvait la conseiller?

— Je vous le dirai tout à l'heure, monseigneur. Devinant qu'un homme à bonnes fortunes, lorsqu'il atteint la vieillesse, aime d'autant plus à être flatté sur ses agréments extérieurs que ces louanges lui rappellent le plus beau temps de sa vie, cette femme, le croiriez-vous, monseigneur? flatta mon père sur la grâce et sur le charme de ses traits, sur l'élégance inimitable de sa taille et de sa tournure; et il avait soixante ans... tout le monde apprécie sa haute intelligence, et il a donné aveuglément dans ce piége grossier. Telle a été, telle est encore, je n'en doute pas, la cause de l'influence de cette femme sur lui... Tenez, monseigneur, malgré mes triste préoccupations, je ne puis m'empêcher de sourire en me rappelant d'avoir, avant mon mariage, souvent entendu dire et soutenir par madame Roland, que ce qu'elle appelait *la maturité réelle* était le plus bel âge de

a vie... cette *maturité réelle* ne commençait guère, il est vrai, que vers cinquante-cinq ou soixante ans.

— L'âge de monsieur votre père?

— Oui, monseigneur... Alors seulement, disait madame Roland, l'esprit et l'expérience atteignaient leur dernier développement; alors seulement un homme éminemment placé dans le monde jouissait de toute la considération qu'il pouvait prétendre; alors seulement aussi l'ensemble de ses traits, la bonne grâce de ses manières atteignaient leur perfection; la physionomie offrant, à cette époque de la vie, un rare et divin mélange de gracieuse sérénité et de douce gravité. Enfin une légère teinte de mélancolie, causée par les déceptions qu'amène toujours l'expérience... complétait le charme irrésistible de la *maturité réelle,* charme seulement appréciable, se hâtait d'ajouter madame Roland, pour les femmes d'esprit et de cœur qui ont le bon goût de hausser les épaules aux éclats de jeunesse effarée de ces petits étourdis de quarante ans dont le caractère n'offre aucune sûreté et dont les traits d'une insignifiante juvénilité ne sont pas encore poétisés par cette majestueuse expression qui décèle la science profonde de la vie.

Rodolphe ne put s'empêcher de sourire de la verve ironique avec laquelle madame d'Harville traçait le portrait de sa belle-mère.

— Il est une chose que je ne pardonne jamais aux gens ridicules, dit-il à la marquise.

— Quoi donc, monseigneur?

— C'est d'être méchants... cela empêche de rire d'eux tout à son aise.

— C'est peut-être un calcul de leur part, dit Clémence.

— Je le croirais assez, et c'est dommage; car, par exemple, si je pouvais oublier que cette madame Roland vous a nécessairement fait beaucoup de mal, je m'amuserais fort de cette invention de *maturité réelle* opposée à la folle jeunesse de ces étourneaux de quarante ans qui, selon cette femme, semblent à peine *sortir de page,* comme auraient dit nos grands parents.

— Du moins mon père est, je crois, heureux des illusions dont, à cette heure, ma belle-mère l'entoure.

— Et sans doute, dès à présent punie de sa fausseté, elle subit les conséquences de son semblant d'amour passionné; monsieur votre père l'a prise au mot, il l'entoure de solitude et d'amour... Or, permettez-moi de vous le dire, la vie de votre belle-mère doit être aussi insupportable que celle de son mari doit être heureuse; figurez-vous l'orgueilleuse joie d'un homme de soixante ans, habitué aux succès, qui se croit encore assez passionnément aimé d'une jeune femme, pour lui inspirer le désir de s'enfermer avec lui dans un complet isolement.

— Aussi, monseigneur, puisque mon père se trouve heureux, je n'aurais peut-être pas à me plaindre de madame Roland; mais son odieuse conduite envers ma mère... mais la part malheureusement trop active qu'elle a prise... à mon mariage, causent mon aversion pour elle, dit madame d'Harville après un moment d'hésitation.

Rodolphe la regarda avec surprise.

— M. d'Harville est votre ami, monseigneur, reprit Clémence d'une voix ferme. Je sais la gravité des paroles que je viens de prononcer... Tout à l'heure vous me direz si elles sont justes. Mais je reviens à madame Roland, établie auprès de moi comme institutrice, malgré son incapacité reconnue. Ma mère eut, à ce sujet, une explication pénible avec mon père, et lui signifia que, voulant au moins protester contre l'intolérable position de cette femme, elle ne paraîtrait plus désormais à table, si madame Roland ne quittait pas à l'instant la maison. Ma mère était la douceur, la bonté même; mais elle devenait d'une indomptable fermeté lorsqu'il s'agissait de sa dignité personnelle. Mon père fut inflexible. Elle tint sa promesse, de ce moment nous vécûmes complétement retirées dans son appartement. Mon père me témoigna dès lors autant de froideur qu'à ma mère pendant que madame Roland faisait presque publiquement les honneurs de notre maison, toujours en qualité de mon institutrice.

— A quelles extrémités une folle passion ne porte-t-elle pas les esprits les plus éminents! Et puis on nous enorgueillit bien plus en nous louant des qualités ou des avantages que nous ne possédons pas ou que nous ne possédons plus, qu'en nous louant de ceux que nous avons. Prouver à un homme de soixante ans qu'il

n'en a que trente, c'est l'*a b c* de la flatterie... et plus une flatterie est grossière, plus elle a de succès... Hélas! nous autres princes, nous savons cela.

— On fait à ce sujet tant d'expériences sur vous, monseigneur...

— Sous ce rapport, monsieur votre père a été traité en roi... Mais votre mère devait horriblement souffrir.

— Plus encore pour moi que pour elle, monseigneur, car elle songeait à l'avenir... Sa santé, déjà très-délicate, s'affaiblit encore; elle tomba gravement malade, la fatalité voulut que le médecin de la maison, M. Sorbier, mourût; ma mère avait toute confiance en lui, elle le regretta vivement. Madame Roland avait pour médecin et pour ami un docteur italien d'un grand mérite, disait-elle; mon père circonvenu le consulta quelquefois, s'en trouva bien, et le proposa à sa mère, qui le prit, hélas! et ce fut lui qui la soigna pendant sa dernière maladie...

A ces mots, les yeux de madame d'Harville se remplirent de larmes.

— J'ai honte de vous avouer cette faiblesse, monseigneur, ajouta-t-elle, mais par cela seulement que ce médecin avait été donné à mon père par madame Roland, il m'inspirait (alors sans aucune raison) un éloignement involontaire; je vis avec une sorte de crainte ma mère lui accorder sa confiance; pourtant sous le rapport de la science, le docteur Polidori...

— Que dites-vous, madame? s'écria Rodolphe.

— Qu'avez-vous, monseigneur? dit Clémence stupéfaite de l'expression des traits de Rodolphe.

— Mais, non, se dit le prince en se parlant à lui-même, je me trompe sans doute... il y a cinq ou six ans de cela... tandis que l'on m'a dit que Polidori n'était à Paris que depuis deux ans environ, caché sous un faux nom... C'est bien lui que j'ai revu hier... ce charlatan Bradamanti... Pourtant... deux médecins de ce nom [1]... quelle singulière rencontre!... Madame, quelques mots sur Polidori, dit Rodolphe à madame d'Harville,

[1] Nous rappellerons au lecteur que Polidori était médecin distingué lorsqu'il se chargea de l'éducation de Rodolphe.

qui le regardait avec une surprise croissante; quel âge avait cet Italien?

— Mais cinquante ans environ.

— Et sa figure... sa physionomie?

— Sinistre... je n'oublierai jamais ses yeux d'un vert clair... son nez recourbé comme le bec d'un aigle...

— C'est lui!... c'est bien lui!... s'écria Rodolphe. Et croyez-vous, madame, que le docteur Polidori habite encore Paris? demanda le prince à madame d'Harville.

— Je ne sais, monseigneur. Environ un an après le mariage de mon père, il a quitté Paris; une femme de mes amies, dont cet Italien était aussi le médecin à cette époque... madame de Lucenay...

— La duchesse de Lucenay! s'écria Rodolphe.

— Oui, monseigneur... Pourquoi cet étonnement?

— Permettez-moi de vous en taire la cause... Mais à cette époque, que vous disait madame de Lucenay sur cet homme?

— Qu'il lui arrivait souvent, depuis son départ de Paris, des lettres fort spirituelles sur les pays qu'il visitait; car il voyageait beaucoup... Maintenant... je me rappelle qu'il y a un mois environ, demandant à madame de Lucenay si elle recevait toujours des nouvelles de M. Polidori, elle me répondit d'un air embarrassé que depuis longtemps on n'en entendait plus parler, qu'on ignorait ce qu'il était devenu, que quelques personnes même le croyaient mort...

— C'est singulier..., dit Rodolphe, se souvenant de la visite de madame de Lucenay au charlatan Bradamanti.

— Vous connaissez donc cet homme, monseigneur?

— Oui, malheureusement pour moi... Mais, de grâce, continuez votre récit; plus tard je vous dirai ce que c'est que ce Polidori...

— Comment? ce médecin...

— Dites plutôt cet homme souillé des crimes les plus odieux.

— Des crimes!... s'écria madame d'Harville avec effroi; il a commis des crimes, cet homme... l'ami de madame Roland et le médecin de ma mère! Ma mère est morte entre ses mains

après quelques jours de maladie !... Ah ! monseigneur, vous m'épouvantez !... vous m'en dites trop... ou pas assez !...

— Sans accuser cet homme d'un crime de plus, sans accuser votre belle-mère d'une effroyable complicité... je dis que vous devez peut-être remercier Dieu de ce que votre père, après son mariage avec madame Roland, n'a pas eu besoin des soins de Polidori.

— Oh ! mon Dieu ! s'écria madame d'Harville avec une expression déchirante, mes pressentiments ne me trompaient donc pas ?

— Vos pressentiments ?

— Oui... tout à l'heure, je vous parlais de l'éloignement que m'inspirait ce médecin parce qu'il avait été introduit chez nous par madame Roland... je ne vous disais pas tout, monseigneur...

— Comment ?

— Je craignais d'accuser un innocent, de trop écouter l'amertume de mes regrets. Mais je vais tout vous dire, monseigneur. La maladie de ma mère durait depuis cinq jours ; je l'avais toujours veillée. Un soir j'allai respirer l'air du jardin sur la terrasse de notre maison. Au bout d'un quart d'heure, je rentrai par un long corridor obscur. A la faible clarté d'une lumière qui s'échappait de la porte de l'appartement de madame Roland, je vis sortir M. Polidori ; cette femme l'accompagnait. J'étais dans l'ombre : ils ne m'apercevaient pas. Madame Roland lui dit à voix très-basse quelques mots que je ne pus entendre. Le médecin répondit d'un ton plus haut ces seuls mots : *Après-demain*. Et comme madame Roland lui parlait encore à voix basse, il reprit avec un accent singulier : *Après-demain, vous dis-je, après-demain...*

— Que signifiaient ces paroles ?

— Ce que cela signifiait, monseigneur ? Le mercredi soir, M. Polidori disait : *Après-demain...* Le vendredi... ma mère était morte !...

— Oh ! c'est affreux !...

— Lorsque je pus réfléchir et me souvenir, ces mots, *après-demain,* qui semblaient avoir prédit l'époque de la mort de ma mère, me revinrent à la pensée ; je crus que M. Polidori, instruit par la science du peu de temps que ma mère avait encore à

vivre, s'était hâté d'en aller instruire madame Roland... madame Roland, qui avait tant de raisons de se réjouir de cette mort... Cela seul m'avait fait prendre cet homme et cette femme en horreur... Mais jamais je n'aurais osé supposer... Oh ! non, non, encore à cette heure, je ne puis croire à un pareil crime !

— Polidori est le seul médecin qui ait donné ses soins à votre malheureuse mère ?

— La veille du jour où je l'ai perdue, cet homme avait amené en consultation un de ses confrères. Selon ce que m'apprit ensuite mon père, ce médecin avait trouvé ma mère dans un état très-dangereux... Après ce funeste événement, on me conduisit chez une de nos parentes. Elle avait tendrement aimé ma mère. Oubliant la réserve que mon âge lui commandait, cette parente m'apprit sans ménagement combien j'avais de raisons de haïr madame Roland. Elle m'éclaira sur les ambitieuses espérances que cette femme devait dès lors concevoir.

Cette révélation m'accabla ; je compris enfin tout ce que ma mère avait dû souffrir. Lorsque je revis mon père, mon cœur se brisa : il venait me chercher pour m'emmener en Normandie, nous devions y passer les premiers temps de notre deuil. Pendant la route il pleura beaucoup, et me dit qu'il n'avait que moi pour l'aider à supporter ce coup affreux. Je lui répondis avec expansion qu'il ne me restait non plus que lui depuis la perte de la plus adorée des mères... Après quelques mots sur l'embarras où il se trouverait s'il était forcé de me laisser seule pendant les absences que ses affaires le forçaient de faire de temps à autre, il m'apprit sans transition, et comme la chose la plus naturelle du monde, que, par bonheur pour lui et pour moi, madame Roland consentait à prendre la direction de sa maison et à me servir de guide et d'amie.

L'étonnement, la douleur, l'indignation me rendirent muette, je pleurai en silence ; mon père me demanda la cause de mes larmes ; je m'écriai, avec trop d'amertume sans doute, que jamais je n'habiterais la même maison que madame Roland ; car je méprisais cette femme autant que je la haïssais à cause des chagrins qu'elle avait causés à ma mère. Il resta calme, combattit ce qu'il appelait mon enfantillage, et me dit froidement

que sa résolution était inébranlable, et que je m'y soumettrais.

Je le suppliai de me permettre de me retirer au Sacré-Cœur, où j'avais quelques amies ; j'y resterais jusqu'au moment où il jugerait à propos de me marier. Il me fit observer que le temps était passé où l'on se mariait à la grille d'un couvent ; que mon empressement à le quitter lui serait très-sensible, s'il ne voyait dans mes paroles une exaltation excusable, mais peu sensée, qui se calmerait nécessairement ; puis il m'embrassa au front, en m'appelant mauvaise tête.

Hélas! en effet il fallait me soumettre. Jugez, monseigneur, de ma douleur! Vivre de la vie de chaque jour avec une femme à qui je reprochais presque la mort de ma mère... Je prévoyais les scènes les plus cruelles entre mon père et moi, aucune considération ne pouvant m'empêcher de témoigner mon aversion à madame Roland. Il me semblait qu'ainsi je vengerais ma mère... tandis que la moindre parole d'affection dite à cette femme m'eût paru une lâcheté sacrilége.

— Mon Dieu, que cette existence dut vous être pénible!... Que j'étais loin de penser que vous eussiez déjà tant souffert! Lorsque j'avais le plaisir de vous voir davantage, jamais un mot de vous ne m'avait fait soupçonner...

— C'est qu'alors, monseigneur, je n'avais pas à m'excuser à vos yeux d'une faiblesse impardonnable... Si je vous parle si longuement de cette époque de ma vie, c'est pour vous faire comprendre dans quelle position j'étais lorsque je me suis mariée... et pourquoi, malgré un avertissement qui aurait dû m'éclairer... j'ai épousé M. d'Harville.

En arrivant *aux Aubiers* (c'est le nom de la terre de mon père), la première personne qui vint à notre rencontre fut madame Roland. Elle avait été s'établir dans cette terre le jour de la mort de ma mère. Malgré son air humble et doucereux, elle laissait déjà percer une joie triomphante mal dissimulée. Je n'oublierai jamais le regard à la fois ironique et méchant qu'elle me jeta lors de notre arrivée ; elle semblait me dire : Je suis ici chez moi, c'est vous qui êtes l'étrangère. Un nouveau chagrin m'était réservé : soit manque de tact impardonnable, soit impudence éhontée, cette femme occupait l'appartement de ma mère.

Dans mon indignation, je me plaignis à mon père d'une pareille inconvenance; il me répondit sévèrement que cela devait d'autant moins m'étonner qu'il fallait m'habituer à considérer madame Roland comme une seconde mère. Je lui dis que ce serait profaner ce nom sacré, et à son grand courroux je ne manquai aucune occasion de témoigner mon aversion à madame Roland; plusieurs fois il s'emporta et me réprimanda durement devant cette femme. Il me reprochait mon ingratitude, ma froideur envers l'ange de consolation que la Providence *nous* avait envoyé.

« — Je vous en prie, mon père, parlez pour vous, » lui dis-je un jour.

Il me traita cruellement. Madame Roland, de sa voix mielleuse, intercéda pour moi avec une profonde hypocrisie.

« — Soyez indulgent pour Clémence, disait-elle; les regrets que lui inspire l'excellente personne que nous pleurons tous sont si naturels, si louables, qu'il faut avoir égard à sa douleur, et la plaindre même dans ses emportements.

« — Eh bien ! me disait mon père en me montrant madame Roland avec admiration, vous l'entendez ! est-elle assez bonne ! assez généreuse ! C'est en vous jetant dans ses bras que vous devriez lui répondre.

« — Cela est inutile, mon père, madame me hait... je la hais.

« — Ah ! Clémence... vous me faites bien du mal... mais je vous pardonne, ajouta madame Roland en levant les yeux au ciel.

« — Mon amie ! ma noble amie ! s'écria mon père d'une voix émue, calmez-vous, je vous en conjure; par égard pour moi, ayez pitié d'une folle assez à plaindre pour vous méconnaître ainsi ! »

Puis me lançant des regards irrités :

« — Tremblez, s'écria-t-il, si vous osez encore outrager l'âme la plus belle qu'il y ait au monde ! Faites-lui à l'instant vos excuses.

« — Ma mère me voit et m'entend... elle ne me pardonnerait pas cette lâcheté, » dis-je à mon père; et je sortis, le laissant occupé de consoler madame Roland et d'essuyer ses larmes menteuses...

Pardon, monseigneur, de m'appesantir sur ces puérilités, mais elles peuvent seules vous donner une idée de la vie que je menais alors.

— Je crois assister à ces scènes intérieures si tristement et si humainement vraies... Dans combien de familles elles ont dû se renouveler, et combien de fois elles se renouvelleront encore!... Rien de plus vulgaire, et partant rien de plus habile que la conduite de madame Roland; cette simplicité de moyens dans la perfidie la met à la portée de tant d'intelligences médiocres... et encore ce n'est pas cette femme qui était habile, c'est votre père qui était faible, aveugle; mais en quelle qualité présentait-il madame Roland au voisinage?

— Comme mon institutrice et son amie... et on l'acceptait ainsi.

— Je n'ai pas besoin de vous demander s'il vivait dans le même isolement?

— A l'exception de quelques rares visites, forcées par des relations de voisinage et d'affaires, nous ne voyions personne; mon père, complétement dominé par sa passion et cédant sans doute aux instances de madame Roland, quitta, au bout de trois mois à peine, le deuil de sa mère, sous prétexte que le deuil... se portait dans le cœur... Sa froideur pour moi augmenta de plus en plus; son indifférence allait à ce point qu'il me laissait une liberté incroyable pour une jeune personne de mon âge. Je le voyais à l'heure du déjeuner; il rentrait ensuite chez lui avec madame Roland qui lui servait de secrétaire pour sa correspondance d'affaires, puis il sortait avec elle en voiture ou à pied, et ne rentrait qu'une heure avant le dîner... Madame Roland faisait une fraîche et charmante toilette, mon père s'habillait avec une recherche étrange à son âge; quelquefois, après dîner, il recevait les gens qu'il ne pouvait s'empêcher de voir; il faisait ensuite, jusqu'à dix heures, une partie de trictrac avec madame Roland, puis il lui offrait le bras pour la conduire à la chambre de ma mère, lui baisait respectueusement la main, et se retirait. Quant à moi, je pouvais disposer de ma journée, monter à cheval suivie d'un domestique, ou faire à ma guise de longues promenades dans les bois qui environnaient le château;

quelquefois, accablée de tristesse, je ne parus pas au déjeuner, mon père ne s'en inquiéta même pas...

— Quel singulier oubli !... quel abandon !...

— Ayant plusieurs fois de suite rencontré un de nos voisins dans les bois où je montais ordinairement à cheval, je renonçai à ces promenades et je ne sortis plus du parc.

— Mais quelle était la conduite de cette femme envers vous, lorsque vous étiez seule avec elle?

— Elle ainsi que moi évitions autant que possible ces rencontres. Une seule fois, faisant allusion à quelques paroles dures que je lui avais adressées la veille, elle me dit froidement :

« — Prenez garde ; vous voulez lutter avec moi... vous serez brisée.

« — Comme ma mère? lui dis-je ; il est fâcheux, madame, que M. Polidori ne soit pas là pour vous affirmer que ce sera... *après-demain.* »

Ces mots firent sur madame Roland une impression profonde qu'elle surmonta bientôt. Maintenant que je sais, grâce à vous, monseigneur, ce que c'est que le docteur Polidori, et de quoi il est capable, l'espèce d'effroi que témoigna madame Roland en m'entendant lui rappeler ces mystérieuses paroles, confirmerait peut-être d'horribles soupçons... Mais non, non, je ne veux pas croire cela... Je serais trop épouvantée en songeant que mon père est à cette heure presque à la merci de ma belle-mère.

— Et que vous répondit-elle lorsque vous lui avez rappelé ces mots de Polidori ?

— Elle rougit d'abord, puis, surmontant son émotion, elle me demanda froidement ce que je voulais dire.

« — Quand vous serez seule, madame, interrogez-vous à ce sujet, vous vous répondrez. »

A peu de temps de là eut lieu une scène qui décida pour ainsi dire de mon sort. Parmi un grand nombre de tableaux de famille ornant un salon où nous nous rassemblions le soir, se trouvait le portrait de ma mère. Un jour je m'aperçus de sa disparition. Deux de nos voisins avaient dîné avec nous : l'un d'eux, M. Dorval, notaire du pays, avait toujours témoigné à ma mère la plus profonde vénération. En arrivant dans le salon :

« — Où est donc le portrait de ma mère? dis-je à mon père.

« — La vue de ce tableau me causait trop de regrets, me répondit-il d'un air embarrassé, en me montrant d'un coup d'œil les étrangers témoins de cet entretien.

« — Et où est ce portrait maintenant, mon père? »

Se tournant vers madame Roland et l'interrogeant du regard avec un mouvement d'impatience :

« — Où a-t-on mis le portrait? lui demanda-t-il.

« — Au garde-meuble, répondit-elle en me jetant cette fois un coup d'œil de défi, croyant que la présence de nos voisins m'empêcherait de lui répondre.

« — Je conçois, madame, lui dis-je froidement, que le regard de ma mère devait vous peser beaucoup; mais ce n'était pas une raison pour reléguer au grenier le portrait d'une femme qui, lorsque vous étiez misérable, vous a charitablement permis de vivre dans sa maison. »

— Très-bien!... s'écria Rodolphe. Ce dédain glacial était écrasant.

« — Mademoiselle! s'écria mon père.

« — Vous avouerez pourtant, lui dis-je en l'interrompant, qu'une personne qui insulte lâchement à la mémoire d'une femme qui lui a fait l'aumône, ne mérite que dédain et aversion. »

Mon père resta un moment stupéfait; madame Roland devint pourpre de honte et de colère; les voisins, très-embarrassés, baissèrent les yeux et gardèrent le silence.

« — Mademoiselle! reprit mon père, vous oubliez que madame était l'amie de votre mère; vous oubliez que madame a veillé et veille encore sur votre éducation avec une sollicitude maternelle... vous oubliez enfin que je professe pour elle la plus respectueuse estime... Et puisque vous vous permettez une si inconvenante sortie devant ces messieurs, je vous dirai, moi, que les ingrats et les lâches sont ceux qui, oubliant les soins les plus tendres, osent reprocher une noble infortune à une personne qui mérite l'intérêt et le respect...

« — Je ne me permettrai pas de discuter cette question avec vous, mon père, dis-je d'une voix soumise.

« — Peut-être, mademoiselle, serai-je plus heureuse, moi!

s'écria madame Roland, emportée cette fois par la colère au delà des bornes de sa prudence habituelle. Peut-être me ferez-vous la grâce, non de discuter, reprit-elle, mais d'avouer que, loin de devoir la moindre reconnaissance à votre mère, je n'ai à me souvenir que de l'éloignement qu'elle m'a toujours témoigné; car c'est bien contre sa volonté que j'ai...

« — Ah! madame, lui dis-je en l'interrompant, par respect pour mon père, par pudeur pour vous... dispensez-nous de ces honteuses révélations... vous me feriez regretter de vous avoir exposée à de si humiliants aveux...

« — Comment, mademoiselle!... s'écria-t-elle presque insensée de colère, vous osez dire...

« — Je dis, madame, repris-je en l'interrompant encore, je dis que ma mère, en daignant vous permettre de vivre chez elle au lieu de vous en faire chasser, selon son droit, a dû vous prouver par son mépris que sa tolérance à votre égard lui était imposée... »

— De mieux en mieux! s'écria Rodolphe; c'était une exécution complète. Et cette femme?...

— Madame Roland, par un moyen fort vulgaire, mais fort commode, termina cet entretien; elle s'écria: « Mon Dieu! mon Dieu! » et se trouva mal... Grâce à cet incident, les deux témoins de cette scène sortirent sous le prétexte d'aller chercher des secours; je les imitai, pendant que mon père prodiguait à madame Roland les soins les plus empressés.

— Quel dut être le courroux de votre père lorsque ensuite vous l'avez revu!

— Il vint chez moi le lendemain matin, et me dit: « Afin qu'à l'avenir des scènes pareilles à celle d'hier ne se renouvellent plus, je vous déclare que, dès que le temps rigoureux de mon deuil et du vôtre sera expiré, j'épouserai madame Roland. Vous aurez donc désormais à la traiter avec le respect et les égards que mérite... ma *femme*... Pour des raisons particulières, il est nécessaire que vous vous mariiez avant moi; la fortune de votre mère s'élève à plus d'un million, c'est votre dot. Dès ce jour je m'occuperai activement de vous assurer une union convenable en donnant suite à quelques propositions qui m'ont été faites à

votre sujet. La persistance avec laquelle vous attaquez, malgré mes prières, une personne qui m'est si chère, me donne la mesure de votre attachement pour moi. Madame Roland dédaigne ces attaques; mais je ne souffrirai pas que de telles inconvenances se renouvellent devant des étrangers, dans ma propre maison. Désormais vous n'entrerez ou ne resterez dans le salon que lorsque madame Roland ou moi nous y serons seuls. »

Après ce dernier entretien, je vécus encore plus isolée. Je ne voyais mon père qu'aux heures des repas, qui se passaient dans un morne silence. Ma vie était si triste que j'attendais avec impatience le moment où mon père me proposerait un mariage quelconque, pour l'accepter... Madame Roland, ayant renoncé à mal parler de ma mère, se vengeait en me faisant souffrir un supplice de tous les instants; elle affectait, pour m'exaspérer, de se servir de mille choses qui avaient appartenu à ma mère : son fauteuil, son métier à tapisserie, les livres de sa bibliothèque particulière, jusqu'à un écran à tablette que j'avais brodé pour elle, et au milieu duquel se voyait son chiffre. Cette femme profanait tout...

— Oh! je conçois l'horreur que ces profanations devaient vous causer.

— Et puis l'isolement rend les chagrins plus douloureux encore...

— Et vous n'aviez personne... personne à qui vous confier?

— Personne... Pourtant je reçus une preuve d'intérêt qui me toucha, et qui aurait dû m'éclairer sur l'avenir : un des deux témoins de cette scène où j'avais si durement traité madame Roland était M. Dorval, vieux et honnête notaire, à qui ma mère avait rendu quelques services en s'intéressant à une de ses nièces. D'après la défense de mon père, je ne descendais jamais au salon lorsque des étrangers s'y trouvaient... je n'avais donc pas revu M. Dorval, lorsque, à ma grande surprise, il vint un jour, d'un air mystérieux, me trouver dans une allée du parc, lieu habituel de ma promenade.

« — Mademoiselle, me dit-il, je crains d'être surpris par M. le comte, lisez cette lettre, brûlez-la ensuite, il s'agit d'une chose très-importante pour vous...

Et il disparut.

Dans cette lettre, il me disait qu'il s'agissait de me marier à M. le marquis d'Harville; ce parti semblait convenable de tous points; on me répondait des bonnes qualités de M. d'Harville; il était jeune, fort riche, d'un esprit distingué, d'une figure agréable... Et pourtant les familles de deux jeunes personnes que M. d'Harville avait dû épouser successivement avaient brusquement rompu le mariage projeté... Le notaire ne pouvait me dire la raison de cette rupture, mais il croyait de son devoir de me prévenir, sans toutefois prétendre que la cause de ces ruptures fut préjudiciable à M. d'Harville. Les deux jeunes personnes dont il s'agissait étaient filles, l'une de M. de Beauregard, pair de France, l'autre de lord Boltrop. M. Dorval me faisait cette confidence, parce que mon père, très-impatient de conclure mon mariage, ne paraissait pas attacher assez d'importance aux circonstances qu'on me signalait.

— En effet, dit Rodolphe après quelques moments de réflexion, je me souviens maintenant que votre mari, à une année d'intervalle, me fit successivement part de deux mariages projetés, qui, près de se conclure, avaient été brusquement rompus, m'écrivait-il, pour quelques discussions d'intérêt...

Madame d'Harville sourit avec amertume, et répondit:

— Vous saurez la vérité tout à l'heure, monseigneur... Après avoir lu la lettre du vieux notaire, je ressentis autant de curiosité que d'inquiétude. Qui était M. d'Harville? Mon père ne m'en avait jamais parlé. J'interrogeais en vain mes souvenirs; je ne me rappelais pas ce nom. Bientôt madame Roland, à mon grand étonnement, partit pour Paris. Son voyage devait durer huit jours au plus; pourtant mon père ressentit un profond chagrin de cette séparation passagère; son caractère s'aigrit; il redoubla de froideur envers moi. Il lui échappa même de me répondre, un jour que je lui demandais comment il se portait:

« — Je suis souffrant, et c'est de votre faute.

« — De ma faute, mon père?

« — Certes. Vous savez combien je suis habitué à la société de madame Roland, et cette admirable femme que vous avez

outragée fait dans votre seul intérêt ce voyage qui la retient loin de moi. »

Cette marque d'*intérêt* de madame Roland m'effraya ; j'eus vaguement l'instinct qu'il s'agissait de mon mariage. Je vous laisse à penser, monseigneur, la joie de mon père au retour de ma future belle-mère. Le lendemain il me fit prier de passer chez lui ; il était seul avec elle.

« — J'ai, me dit-il, depuis longtemps songé à votre établissement. Votre deuil finit dans un mois. Demain arrivera ici M. le marquis d'Harville, jeune homme extrêmement distingué, fort riche, et en tout capable d'assurer votre bonheur. Il vous a vue dans le monde ; il désire vivement cette union ; toutes les affaires d'intérêt sont réglées. Il dépendra donc absolument de vous d'être mariée avant six semaines. Si, au contraire, par un caprice que je ne veux pas prévoir, vous refusiez ce parti presque inespéré, je me marierais toujours selon mon intention, dès que le temps de mon deuil serait expiré. Dans ce dernier cas, je dois vous le déclarer... votre présence chez moi ne me serait agréable que si vous me promettiez de témoigner *à ma femme* la tendresse et le respect qu'elle mérite.

« — Je vous comprends, mon père. Si je n'épouse pas M. d'Harville, vous vous mariez ; et alors, pour vous et pour... madame, il n'y a plus aucun inconvénient à ce que je me retire au Sacré-cœur.

« — Aucun, » me répondit-il froidement.

— Ah ! ce n'est plus de la faiblesse, c'est de la cruauté !... s'écria Rodolphe.

— Savez-vous, monseigneur, ce qui m'a toujours empêchée de garder contre mon père le moindre ressentiment ? C'est qu'une sorte de prévision m'avertissait qu'un jour il payerait, hélas ! bien cher son aveugle passion pour madame Roland... Et, Dieu merci ! ce jour est encore à venir...

— Et ne lui dites-vous rien de ce que vous avait appris le vieux notaire sur les deux mariages si brusquement rompus par les familles auxquelles M. d'Harville devait s'allier ?

— Si, monseigneur... Ce jour-là même je priai mon père de m'accorder un moment d'entretien particulier.

« — Je n'ai pas de secrets pour madame Roland, vous pouvez parler devant elle, » me répondit-il.

Je gardai le silence.

Il reprit sévèrement :

« — Encore une fois, je n'ai pas de secrets pour madame Roland. Expliquez-vous donc clairement.

« — Si vous le permettez, mon père, j'attendrai que vous soyez seul. »

Madame Roland se leva brusquement et sortit.

« — Vous voilà satisfaite..., me dit-il. Eh bien ! parlez.

« — Je n'éprouve aucun éloignement pour l'union que vous me proposez, mon père ; seulement j'ai appris que M. d'Harville ayant été deux fois sur le point d'épouser...

« — Bien, bien, reprit-il en m'interrompant ; je sais ce que c'est. Ces ruptures ont eu lieu ensuite de discussions d'intérêt dans lesquelles d'ailleurs la délicatesse de M. d'Harville a été complétement à couvert. Si vous n'avez pas d'autre objection que celle-là, vous pouvez vous regarder comme mariée... et heureusement mariée, car je ne veux que votre bonheur. »

— Sans doute madame Roland fut ravie de cette union?

— Ravie? Oui, monseigneur, dit amèrement Clémence, oh ! bien ravie !... car cette union était son œuvre. Elle en avait donné la première idée à mon père... Elle savait la véritable cause de la rupture des deux premiers mariages de M. d'Harville... voilà pourquoi elle tenait tant à me le faire épouser.

— Mais dans quel but?

— Elle voulait se venger de moi en me vouant ainsi à un sort affreux...

— Mais votre père...

— Trompé par madame Roland, il crut qu'en effet des discussions d'intérêt avaient seules fait manquer les projets de M. d'Harville.

— Quelle horrible trame !... Mais cette raison mystérieuse ?

— Tout à l'heure je vous la dirai, monseigneur. M. d'Harville arriva aux Aubiers ; ses manières, son esprit, sa figure me plurent : il avait l'air bon, son caractère était doux, un peu triste. Je remarquai en lui un contraste qui m'étonnait et m'agréait

à la fois ; son esprit était très-cultivé, sa fortune très-enviable, sa naissance illustre, et pourtant quelquefois sa physionomie, ordinairement énergique et résolue, exprimait une sorte de timidité presque craintive, d'abattement et de défiance de soi, qui me touchait beaucoup. J'aimais aussi à le voir témoigner une bonté charmante à un très-vieux valet de chambre qui l'avait élevé, et duquel seul il voulait recevoir des soins. Quelque temps après son arrivée, M. d'Harville resta deux jours renfermé chez lui ; mon père désira le voir... Le vieux domestique s'y opposa, prétextant que son maître avait une migraine si violente, qu'il ne pouvait recevoir absolument personne. Lorsque M. d'Harville reparut, je le trouvai très-pâle, très-changé... Plus tard il éprouvait toujours une sorte d'impatience presque chagrine lorsqu'on lui parlait de cette indisposition passagère... A mesure que je connaissais M. d'Harville, je découvrais en lui des qualités qui m'étaient sympathiques... Il avait tant de raisons d'être heureux, que je lui savais gré de sa modestie dans le bonheur... L'époque de notre mariage convenue, il alla toujours au-devant de mes moindres volontés dans nos projets d'avenir. Si quelquefois je lui demandais la cause de sa mélancolie, il me parlait de sa mère, de son père, qui eussent été fiers et ravis de le voir marié selon son cœur et son goût. J'aurais eu mauvaise grâce à ne pas admettre des raisons si flatteuses pour moi... M. d'Harville devina les rapports dans lesquels j'avais jusqu'alors vécu avec madame Roland et avec mon père, quoique celui-ci, heureux de mon mariage, qui hâtait le sien, fût redevenu pour moi d'une grande tendresse. Dans plusieurs entretiens, M. d'Harville me fit sentir avec beaucoup de tact et de réserve qu'il m'aimait peut-être encore davantage en raison de mes chagrins passés... Je crus devoir, à ce sujet, le prévenir que mon père songeait à se remarier ; et comme je lui parlais du changement que cette union apporterait dans ma fortune, il ne me laissa pas achever, et fit preuve du plus noble désintéressement. Les familles auxquelles il avait été sur le point de s'allier devaient être bien sordides, pensai-je alors, pour avoir eu de graves difficultés d'intérêt avec lui.

— Le voilà bien tel que je l'ai toujours connu, dit Rodolphe, rempli de cœur, de dévouement, de délicatesse... Mais ne lui avez-vous jamais parlé de ses deux mariages rompus?

— Je vous l'avoue, monseigneur, le voyant si loyal, si bon, plusieurs fois cette question me vint aux lèvres... mais bientôt, de crainte même de blesser cette loyauté, cette bonté, je n'osai aborder un tel sujet... Plus le jour fixé pour notre mariage approchait, plus M. d'Harville se disait heureux... Cependant deux ou trois fois je le vis accablé d'une morne tristesse... Un jour, entre autres, il attacha sur moi ses yeux où roulait une larme : il semblait oppressé, on eût dit qu'il voulait et qu'il n'osait me confier un secret important... Le souvenir de la rupture de ses deux mariages me revint à la pensée... Je l'avoue, j'eus peur... Un secret pressentiment m'avertit qu'il s'agissait peut-être du malheur de ma vie entière... mais j'étais si torturée chez mon père que je surmontai mes craintes...

— Et M. d'Harville ne vous confia rien ?

— Rien... Quand je lui demandais la cause de sa mélancolie, il me répondait :

« Pardonnez-moi, mais j'ai le bonheur triste... »

Ces mots, prononcés d'une voix touchante, me rassurèrent un peu... Et puis, comment oser... à ce moment même, où ses yeux étaient baignés de larmes, lui témoigner une défiance outrageante à propos du passé?

Les témoins de M. d'Harville, M. de Lucenay et M. de Saint-Remy, arrivèrent aux Aubiers quelques jours avant mon mariage; mes plus proches parents y furent seuls invités. Nous devions, aussitôt après la messe, partir pour Paris... Je n'éprouvais pas d'amour pour M. d'Harville; mais je ressentais pour lui de l'intérêt : son caractère m'inspirait de l'estime... Sans les événements qui suivirent cette fatale union, un sentiment plus tendre m'aurait sans doute pour jamais attachée à lui... Nous fûmes mariés...

A ces mots, madame d'Harville pâlit légèrement, sa résolution parut l'abandonner. Puis elle reprit :

— Aussitôt après mon mariage, mon père me serra tendrement dans ses bras, madame Roland aussi m'embrassa, je ne

pouvais devant tant de monde me dérober à cette nouvelle hypocrisie; de sa main sèche et blanche elle me serra la main à me faire mal, et me dit à l'oreille, d'une voix doucereusement perfide, ces paroles que je n'oublierai jamais :

« — Songez quelquefois à moi au milieu de votre bonheur, *car c'est moi qui fais votre mariage...* »

Hélas! j'étais loin de comprendre alors le véritable sens de ses paroles. Notre mariage avait eu lieu à onze heures; aussitôt après nous montâmes en voiture... suivis d'une femme à moi et du vieux valet de chambre de M. d'Harville; nous voyagions si rapidement que nous devions être à Paris avant dix heures du soir.

J'aurais été étonnée du silence et de la mélancolie de M. d'Harville, si je n'avais su qu'il avait, comme il disait, le *bonheur triste*. J'étais moi-même péniblement émue, je revenais à Paris pour la première fois depuis la mort de ma mère; et puis, quoique je n'eusse guère de raison de regretter la maison paternelle, j'y étais chez moi... et je la quittais pour une maison où tout me serait nouveau, inconnu, où j'allais arriver seule avec mon mari, que je connaissais à peine depuis six semaines, et qui la veille encore ne m'eût pas dit un mot qui ne fût empreint d'une formalité respectueuse. Peut-être ne tient-on pas assez compte de la crainte que nous cause ce brusque changement de ton et de manières, auquel les hommes bien élevés sont même sujets dès que nous leur appartenons... On ne songe pas que la jeune femme ne peut en quelques heures oublier sa timidité, ses scrupules de jeune fille.

— Rien ne m'a toujours paru plus barbare et plus sauvage que cette coutume d'emporter brutalement une jeune femme comme une proie, tandis que le mariage ne devrait être que la consécration du droit d'employer toutes les ressources de l'amour, toutes les séductions de la tendresse passionnée pour se faire aimer.

— Vous comprenez alors, monseigneur, le brisement de cœur et la vague frayeur avec lesquels je revenais à Paris, dans cette ville où ma mère était morte il y avait un an à peine. Nous arrivons à l'hôtel d'Harville...

L'émotion de la jeune femme redoubla; ses joues se couvrirent d'une rougeur brûlante, et elle ajouta d'une voix déchirante :

— Il faut pourtant que vous sachiez tout... sans cela... je vous paraîtrais trop méprisable... Eh bien! reprit-elle avec une résolution désespérée, on me conduisit dans l'appartement qui m'était destiné... on m'y laissa seule... M. d'Harville vint m'y rejoindre... Malgré ses protestations de tendresse, je me mourais d'effroi... les sanglots me suffoquaient... j'étais à lui... il fallut me résigner... Mais bientôt mon mari me saisit le bras à me le briser, en poussant un cri terrible... Je veux en vain me délivrer de cette étreinte de fer... implorer sa pitié... il ne m'entend plus... son visage est contracté par d'effrayantes convulsions... ses yeux roulent dans leur orbite avec une rapidité qui me fascine... sa bouche contournée est remplie d'une écume sanglante... Sa main m'étreint toujours... je fais un effort désespéré... ses doigts roidis abandonnent enfin mon bras... et je m'évanouis au moment où M. d'Harville se débat dans le paroxysme de cette attaque... Voilà ma nuit de noces, monseigneur... Voilà la vengeance de madame Roland!...

— Malheureuse femme! dit Rodolphe avec accablement, je comprends... épileptique!... Ah! c'est affreux!...

— Et ce n'est pas tout...., ajouta Clémence d'une voix déchirante. Oh! que cette nuit fatale... soit à jamais maudite!... Ma fille... ce pauvre petit ange a hérité de cette épouvantable maladie...

— Votre fille... aussi? Comment!... sa pâleur... sa faiblesse?...

— C'est cela... mon Dieu!... c'est cela... et les médecins pensent que le mal est incurable!... parce qu'il est héréditaire...

Madame d'Harville cacha sa tête dans ses mains; accablée par cette douloureuse révélation, elle n'avait plus le courage de dire une parole.

Rodolphe aussi resta muet.

Sa pensée reculait effrayée devant les terribles mystères de cette première nuit de noces... Il se figurait cette jeune fille

déjà si attristée par son retour dans la ville où sa mère était morte, arrivant dans cette maison inconnue, seule avec un homme pour qui elle ressentait de l'intérêt, de l'estime, mais pas d'amour, mais rien de ce qui trouble délicieusement, rien de ce qui enivre, rien de ce qui fait qu'une femme oublie son chaste effroi dans le ravissement d'une passion légitime et partagée.

Non, non, tremblante d'une crainte pudique, Clémence arrivait là... triste, froide, le cœur brisé, le front pourpre de honte, les yeux remplis de larmes... Elle se résigne... et puis, au lieu d'entendre des paroles remplies de reconnaissance, d'amour et de tendresse qui la consolent du bonheur qu'elle a donné... elle voit rouler à ses pieds un homme égaré, qui se tord, écume, rugit, dans les affreuses convulsions d'une des plus effrayantes infirmités dont l'homme soit incurablement frappé!

Et ce n'est pas tout... Sa fille... pauvre petit ange innocent, est aussi flétrie en naissant...

Ces douloureux et tristes aveux faisaient naître chez Rodolphe des réflexions amères.

Telle est la loi de ce pays, se disait-il : une jeune fille belle et pure, loyale et confiante, victime d'une funeste dissimulation, unit sa destinée à celle d'un homme atteint d'une épouvantable maladie, héritage fatal qu'il doit transmettre à ses enfants. La malheureuse femme découvre cet horrible mystère : que peut-elle? rien...

Rien que souffrir et pleurer, rien que tâcher de surmonter son dégoût et son effroi... rien que passer ses jours dans des angoisses, dans des terreurs infinies... rien que chercher peut-être des consolations coupables en dehors de l'existence désolée qu'on lui a faite.

Encore une fois, disait Rodolphe, ces lois étranges forcent quelquefois à des rapprochements honteux, écrasants pour l'humanité...

Dans ces lois, les animaux semblent toujours supérieurs à l'homme par les soins qu'on leur donne, par les améliorations dont on les poursuit, par la protection dont on les entoure, par les garanties dont on les couvre...

Ainsi achetez un animal quelconque ; qu'une infirmité prévue se déclare chez lui après l'emplette... la vente est nulle.., C'est qu'aussi, voyez donc, quelle indignité ! quel crime de lèse-société ! condamner un homme à conserver un animal qui parfois tousse, corne ou boite ! mais c'est un scandale, mais c'est une monstruosité sans pareille ! Jugez donc, être forcé de garder, mais de garder toujours, toute leur vie durant, un mulet qui tousse, un cheval qui corne, un âne qui boite ! Quelles effroyables conséquences cela ne peut-il pas entraîner pour le salut de l'humanité tout entière !... Aussi il n'y a pas là de marché qui tienne, de parole qui fasse, de contrat qui engage... La loi toute-puissante vient délier ce qui était lié.

Mais qu'il s'agisse d'une créature faite à l'image de Dieu, mais qu'il s'agisse d'une jeune fille qui dans son innocente foi à la loyauté d'un homme s'est unie à lui, et qui se réveille la compagne d'un épileptique, d'un malheureux que frappe une maladie terrible dont les conséquences morales et physiques sont effroyables ; une maladie qui peut jeter le désordre et l'aversion dans la famille, perpétuer un mal horrible, vicier des générations...

Oh ! cette loi si inexorable à l'endroit des animaux boitant, cornant ou toussant, cette loi, si admirablement prévoyante, qui ne veut pas qu'un cheval taré soit apte à la reproduction... cette loi se gardera bien de délier la victime d'une pareille union...

Ces liens sont sacrés... indissolubles ; c'est offenser les hommes et Dieu que de les briser.

En vérité, disait Rodolphe, l'homme est quelquefois d'une humilité bien honteuse et d'un égoïsme d'orgueil bien exécrable... Il se ravale au-dessous de la bête en la couvrant de garanties qu'il se refuse, et il impose, consacre, perpétue ses plus redoutables infirmités en les mettant sous la sauvegarde de l'immutabilité des lois divines et humaines.

VII

LA CHARITÉ.

Rodolphe blâmait beaucoup M. d'Harville, mais il se promit de l'excuser aux yeux de Clémence, quoique bien convaincu, d'après les tristes révélations de celle-ci, que le marquis s'était à jamais aliéné son cœur.

De pensées en pensées, Rodolphe se dit :

Par devoir, je me suis éloigné d'une femme que j'aimais... et qui déjà peut-être ressentait pour moi un secret penchant. Soit désœuvrement de cœur, soit commisération, elle a failli perdre l'honneur, la vie, pour un sot qu'elle croyait malheureux. Si, au lieu de m'éloigner d'elle, je l'avais entourée de soins, d'amour et de respects, ma réserve eût été telle, que sa réputation n'aurait pas reçu la plus légère atteinte; les soupçons de son mari n'eussent jamais été éveillés, tandis qu'à cette heure elle est presque à la merci de la fatuité de M. Charles Robert, et il sera, je le crains, d'autant plus indiscret qu'il a moins de raisons de l'être.

Et puis encore, qui sait maintenant si, malgré les périls qu'elle a courus, le cœur de madame d'Harville restera toujours inoccupé? Tout retour vers son mari est désormais impossible... Jeune, belle, entourée, d'un caractère sympathique à tout ce qui souffre... pour elle que de dangers! que d'écueils! Pour M. d'Harville, que d'angoisses! que de chagrins! A la fois jaloux et amoureux de sa femme, qui ne peut vaincre l'éloignement, la frayeur qu'il lui inspire depuis la première et funeste nuit de son mariage... quel sort est le sien!

Clémence, le front appuyé sur sa main, les yeux humides, la joue brûlante de confusion, évitait le regard de Rodolphe, tant cette révélation lui avait coûté.

—Ah! maintenant, reprit Rodolphe après un long silence, je

comprends la cause de la tristesse de M. d'Harville, tristesse que je ne pouvais pénétrer... Je comprends ses regrets...

— Ses regrets! s'écria Clémence, dites donc ses remords, monseigneur... s'il en éprouve... car jamais crime pareil n'a été plus froidement médité...

— Un crime!... madame.

— Et qu'est-ce donc, monseigneur, que d'enchaîner à soi, par des liens indissolubles, une jeune fille qui se fie à votre honneur, lorsqu'on se sait fatalement frappé d'une maladie qui inspire l'épouvante et l'horreur? Qu'est-ce donc que de vouer sûrement un malheureux enfant aux mêmes misères?... Qui forçait M. d'Harville à faire deux victimes?... une passion aveugle, insensée?... Non, il trouvait à son gré ma naissance, ma fortune et ma personne... Il a voulu faire un *mariage convenable*, parce que la vie de garçon l'ennuyait sans doute...

— Madame... de la pitié au moins...

— De la pitié!... Savez-vous qui la mérite, ma pitié? C'est ma fille... Pauvre victime de cette odieuse union, que de nuits, que de jours j'ai passés près d'elle! Que de larmes amères m'ont arrachées ses douleurs!

— Mais son père... souffrait des mêmes douleurs imméritées.

— Mais c'est son père qui l'a condamnée à une enfance maladive, à une jeunesse flétrie, et, si elle vit, à une vie d'isolement et de chagrins; car elle ne se mariera pas. Oh! non, je l'aime trop pour l'exposer un jour à pleurer sur son enfant fatalement frappé, comme je pleure sur elle... J'ai trop souffert de cette trahison pour me rendre coupable ou complice d'une trahison pareille!

— Oh! vous aviez raison... la vengeance de votre belle-mère est horrible... Patience!... Peut-être, à votre tour, serez-vous vengée..., dit Rodolphe après un moment de réflexion.

— Que voulez-vous dire, monseigneur? lui demanda Clémence étonnée de l'inflexion de sa voix.

— J'ai presque toujours eu... le bonheur de voir punir, oh! cruellement punir les méchants que je connaissais, ajouta-t-il avec un accent qui fit tressaillir Clémence. Mais le lendemain de cette malheureuse nuit, que vous dit votre mari?

— Il m'avoua, avec une étrange naïveté, que les familles auxquelles il devait s'allier avaient découvert le secret de sa maladie et rompu les unions projetées... Ainsi, après avoir été repoussé deux fois... il a encore... oh! cela est infâme!... Et voilà pourtant ce qu'on appelle dans le monde un gentilhomme de cœur et d'honneur!

— Vous, toujours si bonne, vous êtes cruelle!...

— Je suis cruelle, parce que j'ai été indignement trompée... M. d'Harville me savait bonne, que ne s'adressait-il loyalement à ma bonté, en me disant toute la vérité?

— Vous l'eussiez refusé...

— Ce mot le condamne, monseigneur; sa conduite était une trahison indigne, s'il avait cette crainte.

— Mais il vous aimait!...

— S'il m'aimait, devait-il me sacrifier à son égoïsme?... Mon Dieu! j'étais si tourmentée, j'avais tant de hâte de quitter la maison de mon père, que, s'il eût été franc, peut-être m'aurait-il touchée, émue par le tableau de l'espèce de réprobation dont il était frappé, de l'isolement auquel le vouait un sort affreux et fatal... Oui, le voyant à la fois si loyal, si malheureux, peut-être n'aurais-je pas eu le courage de le refuser; et, si j'avais pris ainsi l'engagement sacré de subir les conséquences de mon dévouement, j'aurais vaillamment tenu ma promesse. Mais vouloir forcer mon intérêt et ma pitié en me mettant d'abord dans sa dépendance, mais exiger cet intérêt, cette pitié au nom de mes devoirs de femme, lui qui a trahi ses devoirs d'honnête homme, c'est à la fois une folie et une lâcheté!... Maintenant, monseigneur, jugez de ma vie! jugez de mes cruelles déceptions! J'avais foi dans la loyauté de M. d'Harville, et il m'a indignement trompée... Sa mélancolie douce et timide m'avait intéressée, et cette mélancolie, qu'il disait causée par de pieux souvenirs, n'était que la conscience de son incurable infirmité...

— Mais enfin, vous fût-il étranger, ennemi, la vue de ses souffrances doit vous apitoyer : votre cœur est noble et généreux.

— Mais puis-je les calmer, ces souffrances! Si encore ma voix

était entendue, si un regard reconnaissant répondait à mon regard attendri!... Mais non... Oh! vous ne savez pas, monseigneur, ce qu'il y a d'affreux dans ces crises où l'homme se débat dans une furie sauvage, ne voit rien, n'entend rien, ne sent rien, et ne sort de cette frénésie que pour tomber dans une sorte d'accablement farouche. Quand ma fille succombe à une de ces attaques, je ne puis que me désoler; mon cœur se déchire, je baise en pleurant ses pauvres petits bras roidis par les convulsions qui la tuent... Mais c'est ma fille... c'est ma fille!... et quand je la vois souffrir ainsi, je maudis mille fois plus encore son père. Si les douleurs de mon enfant se calment, mon irritation contre mon mari se calme aussi;... alors... oui... alors, je le plains, parce que je suis bonne; à mon aversion succède un sentiment de pitié douloureuse... Mais enfin, me suis-je mariée à dix-sept ans pour n'éprouver jamais que ces alternatives de haine et de commisération pénible? pour pleurer sur un malheureux enfant que je ne conserverai peut-être pas? Et à propos de ma fille, monseigneur, permettez-moi d'aller au-devant d'un reproche que je mérite sans doute, et que peut-être vous n'osez pas me faire. Elle est si intéressante qu'elle aurait dû suffire à occuper mon cœur, car je l'aime passionnément; mais cette affection navrante est mêlée de tant d'amertumes présentes, de tant de craintes pour l'avenir, que ma tendresse pour ma fille se résout toujours par des larmes. Auprès d'elle mon cœur est continuellement brisé, torturé, désespéré, car je suis impuissante à conjurer ses maux, que l'on dit incurables. Eh bien! pour sortir de cette atmosphère accablante et sinistre... j'avais rêvé un attachement dans la douceur duquel je me serais réfugiée, reposée... Hélas! je me suis abusée, indignement abusée, je l'avoue, et je retombe dans l'existence douloureuse que mon mari m'a faite. Dites, monseigneur, était-ce cette vie que j'avais le droit d'attendre? Suis-je donc seule coupable des torts que M. d'Harville voulait ce matin me faire payer de ma vie? Ces torts sont grands... je le sais, d'autant plus grands que j'ai à rougir de mon choix. Heureusement pour moi, monseigneur, ce que vous avez surpris de l'entretien de la comtesse Sarah et de son frère, au sujet de M. Charles Robert,

m'épargnera la honte de ce nouvel aveu... Mais j'espère au moins que maintenant je vous semble mériter autant de pitié que de blâme, et que vous voudrez bien me conseiller dans la cruelle position où je me trouve...

— Je ne puis vous exprimer, madame, combien votre récit m'a ému; depuis la mort de votre mère jusqu'à la naissance de votre fille, que de chagrins dévorés, que de tristesses cachées!... Vous si brillante, si admirée, si enviée!...

— Oh! croyez-moi, monseigneur, lorsqu'on souffre de certains malheurs, il est affreux de s'entendre dire : Est-elle heureuse!...

— N'est-ce pas? rien n'est plus pénible; eh bien! vous n'êtes pas seule à souffrir de ce cruel contraste entre ce qui est et ce qui paraît...

— Comment, monseigneur?

— Aux yeux de tous votre mari doit sembler encore plus heureux que vous... puisqu'il vous possède... Et pourtant n'est-il pas aussi bien à plaindre? Est-il au monde une vie plus atroce que la sienne?... Ses torts envers vous sont grands... mais il en est affreusement puni. Il vous aime comme vous méritez d'être aimée... et il sait que vous ne pouvez avoir pour lui qu'un insurmontable éloignement... Dans sa fille souffrante, maladive, il voit un reproche incessant... Ce n'est pas tout, la jalousie vient encore le torturer...

— Et que puis-je à cela, monseigneur?... ne pas lui donner le droit d'être jaloux... soit; mais parce que mon cœur n'appartiendra à personne, lui appartiendra-t-il davantage? Il sait que non. Depuis l'affreuse scène que je vous ai racontée, nous vivons séparés; mais aux yeux du monde j'ai pour lui les égards que les convenances commandent... et je n'ai dit à personne, si ce n'est à vous, monseigneur, un mot de ce fatal secret.

— Et je vous assure, madame, que si le service que je vous ai rendu méritait une récompense, je me croirais mille fois payé par votre confiance. Mais puisque vous voulez bien me demander mes conseils, et que vous me permettez de vous parler franchement...

— Oh ! je vous en supplie, monseigneur...

— Laissez-moi vous dire que, faute de bien employer une de vos plus précieuses qualités... vous perdez de grandes jouissances qui, non-seulement satisferaient au besoin de votre cœur, mais vous distrairaient de vos chagrins domestiques, et répondraient encore à ce besoin d'émotions vives, poignantes, et j'oserais presque ajouter (pardonnez-moi ma mauvaise opinion des femmes) à ce goût naturel pour le mystère et pour l'intrigue qui a tant d'empire sur elles...

— Que voulez-vous dire, monseigneur?

— Je veux dire que si vous vouliez *vous amuser* à faire le bien, rien ne vous plairait, rien ne vous intéresserait davantage.

Madame d'Harville regarda Rodolphe avec étonnement.

— Et vous comprenez, reprit-il, que je ne vous parle pas d'envoyer avec insouciance, presque avec dédain, une riche aumône à des malheureux que vous ne connaissez pas, et qui souvent ne méritent pas vos bienfaits. Mais si vous vous *amusiez* comme moi *à jouer* de temps à autre *à la Providence,* vous avoueriez que certaines *bonnes œuvres* ont quelquefois tout le piquant d'un roman.

— Je n'avais jamais songé, monseigneur, à cette manière d'envisager la charité sous le point de vue... *amusant,* dit Clémence en souriant à son tour.

— C'est une découverte que j'ai due à mon horreur de tout ce qui est ennuyeux ; horreur qui m'a été surtout inspirée par mes conférences politiques avec mes ministres. Mais pour revenir à notre bienfaisance *amusante,* je n'ai pas, hélas ! la vertu de ces gens désintéressés qui confient à d'autres le soin de placer leurs aumônes. S'il s'agissait simplement d'envoyer un de mes chambellans porter quelques centaines de louis à chaque arrondissement de Paris, j'avoue à ma honte que je ne prendrais pas grand goût à la chose ; tandis que faire le bien comme je l'entends, c'est au monde ce qu'il y a de plus *amusant.* Je tiens à ce mot, parce que pour moi il dit tout... ce qui plaît, tout ce qui charme, tout ce qui attache... Et vraiment, madame, si vous vouliez devenir ma complice dans

quelques *ténébreuses intrigues* de ce genre, vous verriez, je vous le répète, qu'à part même la noblesse de l'action, rien n'est souvent plus curieux, plus attachant, plus attrayant... quelquefois même plus divertissant, que ces aventures charitables... Et puis, que de mystères pour cacher son bienfait !... Que de précautions à prendre pour n'être pas connu !... Que d'émotions diverses et puissantes... à la vue de pauvres et bonnes gens qui pleurent de joie en nous voyant !... Mon Dieu ! cela vaut autant quelquefois que la figure maussade d'un amant jaloux ou infidèle, et ils ne sont guère que cela... tour à tour... Tenez ! les émotions dont je vous parle sont à peu près celles que vous avez ressenties ce matin en allant rue du Temple... Vêtue bien simplement pour n'être pas remarquée, vous sortiriez aussi de chez vous le cœur palpitant, vous monteriez aussi tout inquiète dans un modeste fiacre dont vous baisseriez les stores pour ne pas être vue, et puis, jetant aussi les yeux de côté et d'autre de crainte d'être surprise, vous entreriez furtivement dans quelque maison de misérable apparence... tout comme ce matin, vous dis-je... La seule différence, c'est que vous vous disiez : « Si l'on me découvre, je suis perdue ; » et que vous vous diriez : « Si l'on me découvre... je serai bénie ! » Mais, comme vous avez la modestie de vos adorables qualités... vous emploieriez les ruses les plus perfides, les plus... diaboliques... pour n'être pas bénie.

— Ah ! monseigneur, s'écria madame d'Harville avec attendrissement, vous me sauvez !... Je ne puis vous dire les nouvelles idées, les consolantes espérances que vos paroles éveillent en moi. Vous dites bien vrai... occuper son cœur et son esprit à se faire adorer de ceux qui souffrent, c'est presque aimer... Que dis-je ?... c'est mieux qu'aimer... Quand je compare l'existence que j'entrevois à celle qu'une honteuse erreur m'aurait faite, les reproches que je m'adresse deviennent plus amers encore...

— J'en serais désolé, reprit Rodolphe en souriant, car tout mon désir serait de vous aider à oublier le passé, et de vous prouver seulement que le choix des distractions de cœur est nombreux... Les *moyens* du bien et du mal sont souvent à peu

près les mêmes... la *fin* seule diffère... En un mot... si le bien est aussi attrayant, aussi *amusant* que le mal, pourquoi préférer celui-ci ? Tenez, je vais faire une comparaison bien vulgaire. Pourquoi beaucoup de femmes prennent-elles pour amants des hommes qui ne valent pas leurs maris?... Parce que le plus grand charme de l'amour est l'attrait affriandant du fruit défendu... Avouez que si on retranchait de cet amour les craintes, les angoisses, les difficultés, les mystères, les dangers, il ne resterait rien ou peu de chose, c'est-à-dire l'amant... dans sa simplicité première; en un mot, ça serait toujours plus ou moins l'aventure de cet homme à qui l'on disait :

« — Pourquoi n'épousez-vous donc pas cette veuve, votre maîtresse ?

« — Hélas ! j'y ai bien pensé, répondait-il, mais c'est qu'alors je ne saurais plus où aller passer mes soirées. »

— C'est un peu trop vrai, monseigneur, dit madame d'Harville en souriant.

— Eh bien ! si je trouve le moyen de vous faire ressentir ces craintes, ces angoisses, ces inquiétudes qui vous affriandent ; si j'utilise votre goût naturel pour le mystère et pour les aventures, votre penchant à la dissimulation et à la ruse (toujours mon exécrable opinion des femmes, vous voyez, qui perce malgré moi !), ajouta gaiement Rodolphe, ne changerai-je pas en qualités généreuses des instincts impérieux, inexorables, excellents si on les emploie bien, funestes si on les emploie mal ?... Voyons, dites, voulez-vous que nous ourdissions à nous deux toutes sortes de machinations bienfaisantes, de roueries charitables, dont seront victimes, comme toujours, de très-bonnes gens ? Nous aurions nos rendez-vous, notre correspondance... nos secrets, et surtout, nous nous cacherions bien du marquis ; car votre visite de ce matin chez les Morel l'aura mis bien en éveil ; enfin, si vous le vouliez, nous serions... en intrigue réglée.

— J'accepte avec joie, avec reconnaissance, cette association *ténébreuse*, monseigneur, dit gaiement Clémence. Et, pour commencer notre roman, je retournerai dès demain chez ces infortunés, auxquels ce matin je n'ai pu malheureusement apporter que quelques paroles de consolation ; car, profitant de

mon trouble et de mon effroi, un petit garçon boiteux m'a volé la bourse que vous m'aviez remise... Ah ! monseigneur, ajouta Clémence (et sa physionomie perdit l'expression de douce gaieté qui l'avait un moment animée), si vous saviez quelle misère !... quel horrible tableau !... Non... non... je ne croyais pas qu'il pût exister de telles infortunes ! Et je me plains !... et j'accuse ma destinée !...

Rodolphe, ne voulant pas laisser voir à madame d'Harville combien il était touché de ce retour sur elle-même qui prouvait la beauté de son âme, reprit gaiement :

— Si vous le permettez, j'excepterai les Morel de notre communauté : vous me laisserez me charger de ces pauvres gens, et vous me promettrez surtout de ne pas retourner dans cette triste maison... car j'y demeure...

— Vous, monseigneur ?... quelle plaisanterie !...

— Rien de plus sérieux... un logement modeste, il est vrai... deux cents francs par an ; de plus six francs pour mon ménage libéralement accordés chaque mois à la portière, madame Pipelet, cette horrible vieille que vous savez ; ajoutez à cela que j'ai pour voisine la plus jolie grisette du quartier du Temple, mademoiselle Rigolette, et vous conviendrez que pour un commis marchand qui gagne dix-huit cents francs (je passe pour un commis), c'est assez sortable...

— Votre présence... si inespérée dans cette fatale maison, me prouve que vous parlez sérieusement, monseigneur... quelque généreuse action vous attire là sans doute ; mais pour quelle bonne œuvre me réservez-vous donc ? quel sera le rôle que vous me destinez ?

— Celui d'un ange de consolation, et, passez-moi ce vilain mot, d'un démon de finesse et de ruse... car s'il y a certaines blessures délicates et douloureuses que la main d'une femme peut seule soigner et guérir, il est aussi des infortunes si fières, si ombrageuses, si cachées, qu'il faut une rare pénétration pour les découvrir et un charme irrésistible pour attirer leur confiance.

— Et quand pourrai-je déployer cette pénétration, cette habileté que vous me supposez ? demanda impatiemment madame d'Harville.

— Bientôt, je l'espère, vous aurez à faire une conquête digne de vous ; mais il faudra employer vos ressources les plus machiavéliques.

— Et quel jour, monseigneur, me confierez-vous ce grand secret ?

— Voyez... nous voilà déjà aux rendez-vous... Pouvez-vous me faire la grâce de me recevoir dans quatre jours ?

— Si tard !... dit naïvement Clémence.

— Et le mystère ? et les convenances ? Jugez donc ! si l'on nous croyait complices, on se défierait de nous ; mais j'aurai peut-être à vous écrire... Quelle est cette femme âgée qui m'a apporté ce soir votre lettre ?

— Une ancienne femme de chambre de ma mère : la sûreté, la discrétion même.

— C'est donc à elle que j'adresserai mes lettres, elle vous les remettra. Si vous avez la bonté de me répondre, écrivez : *A Monsieur Rodolphe, rue Plumet*. Votre femme de chambre mettra vos lettres à la poste.

— Je les mettrai moi-même, monseigneur, en faisant comme d'habitude ma promenade à pied...

— Vous sortez souvent seule et à pied ?

— Quand il fait beau, presque chaque jour.

— A merveille ! C'est une habitude que toutes les femmes devraient prendre dès les premiers mois de leur mariage... Dans de bonnes... ou dans de mauvaises prévisions... l'usage existe... C'est un *précédent*, comme disent les procureurs, et plus tard ces promenades habituelles ne donnent jamais lieu à des interprétations dangereuses... Si j'avais été femme (et entre nous j'aurais été, je le crains, à la fois très-charitable et très-légère), le lendemain de mon mariage, j'aurais pris le plus innocemment du monde les allures les plus mystérieuses... Je me serais ingénument enveloppée des apparences les plus compromettantes... toujours pour établir ce *précédent* que j'ai dit, afin de pouvoir un jour rendre visite à mes pauvres... ou à mon amant.

— Mais voilà qui est d'une affreuse perfidie, monseigneur ! dit en souriant madame d'Harville.

— Heureusement pour vous, madame, vous n'avez jamais été à même de comprendre la sagesse et l'utilité de ces prévoyances-là...

Madame d'Harville ne sourit plus ; elle baissa les yeux, rougit, et dit tristement :

— Vous n'êtes pas généreux, monseigneur !...

D'abord Rodolphe regarda la marquise avec étonnement, puis il reprit :

— Je vous comprends, madame... Mais, une fois pour toutes, posons bien nettement votre position à l'égard de M. Charles Robert. Un jour, une femme de vos amies vous montre un de ces mendiants piteux qui roulent des yeux languissants, et jouent généralement de la clarinette d'un ton désespéré pour apitoyer les pasants :

« — C'est un *bon pauvre,* vous dit votre amie, il a au moins sept enfants et une femme aveugle, sourde, muette, etc., etc...

« — Ah ! le malheureux ! » dites-vous en lui faisant charitablement l'aumône, et chaque fois que vous rencontrez le mendiant, du plus loin qu'il vous aperçoit, ses yeux implorent, sa clarinette rend des sons lamentables, et votre aumône tombe dans son bissac. Un jour, de plus en plus apitoyée sur ce *bon pauvre*, par votre amie, qui méchamment abusait de votre cœur, vous vous résignez à aller charitablement visiter votre infortuné au milieu de ses misères... Vous arrivez ; hélas ! plus de clarinette mélancolique, plus de regard piteux et implorant... mais un drôle alerte, jovial et dispos, qui entonne une chanson de cabaret... Aussitôt le mépris succède à la pitié... car vous avez pris un *mauvais pauvre* pour un *bon pauvre,* rien de plus, rien de moins. Est-ce bien vrai ?

Madame d'Harville ne put s'empêcher de sourire de ce singulier apologue, et répondit à Rodolphe :

— Si acceptable que soit cette justification, monseigneur, elle me semble trop facile.

— Ce n'est pourtant, après tout, qu'une noble et généreuse imprudence que vous avez commise... Il vous reste trop de moyens de la réparer pour la regretter. Mais ne verrai-je pas ce soir M. d'Harville ?

VIII

MISÈRE.

On n'a peut-être pas oublié qu'une famille malheureuse dont le chef, ouvrier lapidaire, se nommait Morel, occupait la mansarde de la maison de la rue du Temple.

Nous conduirons le lecteur dans ce triste logis.

Il est cinq heures du matin.

Au dehors le silence est profond, la nuit noire, glaciale, il neige.

Une chandelle, soutenue par deux brins de bois sur une petite planche carrée, perce à peine de sa lueur jaune blafarde les ténèbres de la mansarde; réduit étroit, bas, aux deux tiers lambrissé par la pente rapide du toit qui forme avec le plancher un angle très-aigu. Partout on voit le dessous des tuiles verdâtres.

Les cloisons recrépies de plâtre noirci par le temps, et crevassé de nombreuses lézardes, laissent apercevoir les lattes vermoulues qui forment ces minces parois; dans l'une d'elles, une porte disjointe s'ouvre sur l'escalier.

Le sol, d'une couleur sans nom, infect, gluant, est semé çà et là de brins de paille pourrie, de haillons sordides, et de ces gros os que le pauvre achète aux plus infimes revendeurs de viande corrompue pour ronger les cartilages qui y adhèrent encore [1]...

Une si effroyable incurie annonce toujours ou l'inconduite, ou une misère honnête, mais si écrasante, si désespérée, que l'homme anéanti, dégradé, ne sent plus ni la volonté, ni la force, ni le besoin de sortir de sa fange : il y croupit comme une bête dans sa tanière...

Durant le jour, ce taudis est éclairé par une lucarne étroite,

[1] On trouve fréquemment dans les quartiers populeux des débitants de veau mort-né, de bestiaux morts de maladie, etc.

oblongue, pratiquée dans la partie déclive de la toiture, et garnie d'un châssis vitré qui s'ouvre et se ferme au moyen d'une crémaillère.

A l'heure dont nous parlons une couche épaisse de neige recouvrait cette lucarne.

La chandelle, posée à peu près au centre de la mansarde, sur l'établi du lapidaire, projette en cet endroit une sorte de zone de pâle lumière qui, se dégradant peu à peu, se perd dans l'ombre où reste enseveli le galetas, ombre au milieu de laquelle se dessinent vaguement quelques formes blanchâtres.

Sur l'établi, lourde table carrée en chêne brut grossièrement équarri, tachée de graisse et de suif, fourmillent, étincellent, scintillent une *poignée* de diamants et de rubis d'une grosseur et d'un éclat admirable.

Morel était lapidaire *en fin*, et non pas *lapidaire en faux*, comme il le disait, et comme on le pensait dans la maison de la rue du Temple... Grâce à cet innocent mensonge, les pierreries qu'on lui confiait semblaient de si peu de valeur, qu'il pouvait les garder chez lui sans crainte d'être volé.

Tant de richesses, mises à la merci de tant de misère, nous dispensent de parler de la probité de Morel...

Assis sur un escabeau sans dossier, vaincu par la fatigue, par le froid, par le sommeil, après une longue nuit d'hiver passée à travailler, le lapidaire a laissé tomber sur son établi sa tête appesantie, ses bras engourdis; son front s'appuie à une large meule, placée horizontalement sur la table, et ordinairement mise en mouvement par une petite roue à main; une scie de fin acier, quelques autres outils sont épars à côté; l'artisan, dont on ne voit que le crâne chauve, entouré de cheveux gris, est vêtu d'une vieille veste de tricot brun qu'il porte à nu sur la peau, et d'un mauvais pantalon de toile; ses chaussons de lisière en lambeaux cachent à peine ses pieds bleuis posés sur le carreau.

Il fait dans cette mansarde un froid si glacial, si pénétrant, que l'artisan, malgré l'espèce de somnolence où le plonge l'épuisement de ses forces, frissonne parfois de tout son corps.

La longueur et la carbonisation de la mèche de la chandelle

annoncent que Morel sommeille depuis quelque temps; on n'entend que sa respiration oppressée; car les six autres habitants de cette mansarde ne dorment pas...

Oui, dans cette étroite mansarde vivent sept personnes...

Cinq enfants, dont le plus jeune a quatre ans... le plus âgé douze ans à peine...

Et puis leur mère infirme...

Et puis une octogénaire idiote... la mère de leur mère.

La froidure est bien âpre, puisque la chaleur naturelle de sept personnes entassées dans un si petit espace n'attiédit pas cette atmosphère glacée; c'est qu'aussi ces corps frêles, chétifs, grelottants, épuisés, depuis le petit enfant jusqu'à l'aïeule... *dégagent peu de calorique,* comme dirait un savant.

Excepté le père de famille, un moment assoupi, parce que ses forces sont à bout, personne ne dort; non, parce que le froid, la faim, la maladie tiennent les yeux ouverts... bien ouverts...

On ne sait pas combien est rare et précieux pour le pauvre le sommeil profond, salutaire, dans lequel il répare ses forces et oublie ses maux. Il s'éveille si allègre, si dispos, si vaillant au plus rude labeur, après une de ces nuits bienfaisantes, que les moins religieux, dans le sens catholique du mot, éprouvent un vague sentiment de gratitude, sinon envers Dieu, du moins envers... le sommeil; et qui bénit l'effet bénit la cause.

A l'aspect de l'effrayante misère de cet artisan, comparée à la valeur des pierreries qu'on lui confie, on est frappé d'un de ces contrastes qui, tout à la fois, désolent et élèvent l'âme.

Incessamment cet homme a sous les yeux le déchirant spectacle des douleurs des siens; tout les accable, depuis la faim jusqu'à la folie, et il respecte ces pierreries, dont une seule arracherait sa femme, ses enfants, aux privations qui les tuent lentement.

Sans doute il fait son devoir... simplement son devoir d'honnête homme; mais parce que ce devoir est simple, son accomplissement est-il moins grand, moins beau? Les conditions dans lesquelles s'exerce le devoir ne peuvent-elles pas d'ailleurs en rendre la pratique plus méritoire encore?

Et puis cet artisan, restant si malheureux et si probe au-

près de ce trésor, ne représente-t-il pas l'immense et formidable majorité des hommes qui, voués à jamais aux privations, mais paisibles, laborieux, résignés, voient chaque jour sans haine et sans envie amère... resplendir à leurs yeux la magnificence des riches?

N'est-il pas enfin noble, consolant de songer que ce n'est pas la force, que ce n'est pas la terreur, mais le bon sens moral qui seul contient ce redoutable océan populaire dont le débordement pourrait engloutir la société tout entière, se jouant de ses lois, de sa puissance, comme la mer en furie se joue des digues et des remparts?

Ne sympathise-t-on pas alors de toutes les forces de son âme et de son esprit avec ces généreuses intelligences qui demandent *un peu de place au soleil* pour tant d'infortune, tant de courage, tant de résignation?

. . . .

Revenons à ce spécimen, hélas! trop réel, d'épouvantable misère que nous essayerons de peindre dans son effrayante nudité.

Le lapidaire ne possédait plus qu'un mince matelas et un morceau de couverture dévolus à la grand'mère idiote, qui, dans son stupide et farouche égoïsme, ne voulait partager son grabat avec personne.

Au commencement de l'hiver, elle était devenue furieuse, et avait presque étouffé le plus jeune des enfants qu'on avait voulu placer à côté d'elle... une petite fille de quatre ans, depuis quelque temps phthisique, et qui souffrait trop du froid *dans* la paillasse où elle couchait avec ses frères et sœurs.

Tout à l'heure nous expliquerons ce mode de *couchage*, fréquemment usité chez les pauvres... Auprès d'eux, les animaux sont traités en sybarites : on change leur litière.

Tel est le tableau complet que présente la mansarde de l'artisan, lorsque l'œil perce la pénombre où viennent mourir les faibles lueurs de la chandelle :

Le long du mur d'appui, moins humide que les autres cloisons, est placé sur le carreau le matelas où repose la vieille idiote.

Comme elle ne peut rien supporter sur sa tête, ses cheveux blancs, coupés très-ras, dessinent la forme de son crâne au front aplati ; ses épais sourcils gris ombragent ses orbites profondes où luit un regard d'un éclat sauvage ; ses joues caves, livides, plissées de mille rides, se collent à ses pommettes et aux angles saillants de sa mâchoire ; couchée sur le côté, repliée sur elle-même, son menton touchant presque ses genoux, elle tremble sous une couverture de laine grise, trop petite pour l'envelopper entièrement, et qui laisse apercevoir ses jambes décharnées et le bas d'un vieux jupon en lambeaux dont elle est vêtue... Ce grabat exhale une odeur fétide...

A peu de distance du chevet de la grand'mère s'étend aussi, parallèlement au mur, la paillasse qui sert de lit aux cinq enfants.

Et voici comment :

On a fait deux incisions à la toile, dans le sens de sa largeur, l'une à un bout, l'autre à l'autre, puis on a glissé les enfants dans une paille humide et nauséabonde ; la toile d'enveloppe leur sert ainsi de drap et de couverture.

Deux petites filles, dont l'une est gravement malade, grelottent d'un côté, trois petits garçons de l'autre ;

Celles-ci et ceux-là couchés tout vêtus, si quelques misérables haillons peuvent s'appeler des vêtements.

D'épaisses chevelures blondes, ternes, emmêlées, hérissées, que leur mère laisse croître parce que cela les garantit toujours un peu du froid, couvrent à demi leurs figures pâles, étiolées, souffrantes. L'un des garçons, de ses doigts roidis, tire à soi jusqu'à son menton l'enveloppe de la paillasse pour se mieux couvrir ;... l'autre, de crainte d'exposer ses mains au froid, tient la toile entre ses dents qui se choquent ; le troisième se serre contre ses deux frères.

La seconde des deux filles, minée par la phthisie, appuie languissamment sa pauvre petite figure, déjà d'une lividité bleuâtre et morbide, sur la poitrine glacée de sa sœur, âgée de cinq ans... qui tâche en vain de la réchauffer entre ses bras et la veille avec une sollicitude inquiète...

Sur une autre paillasse, placée au fond du taudis et en retour

de celle des enfants, la femme de l'artisan est étendue gisante, épuisée par une fièvre lente et par une infirmité douloureuse qui ne lui permet pas de se lever depuis plusieurs mois.

Madeleine Morel a trente-six ans. Un vieux mouchoir de cotonnade bleue, serré autour de son front déprimé, fait ressortir davantage encore la pâleur bilieuse de son visage osseux. Un cercle brun cerne ses yeux caves, éteints; des gerçures saignantes fendent ses lèvres blafardes.

Sa physionomie chagrine, abattue, ses traits insignifiants décèlent un de ces caractères doux, mais sans ressort, sans énergie, qui ne luttent pas contre la mauvaise fortune, mais qui se courbent, s'affaissent et se lamentent.

Faible, inerte, bornée, elle était restée honnête parce que son mari était honnête; livrée à elle-même, le malheur aurait pu la dépraver et la pousser au mal. Elle aimait ses enfants, son mari; mais elle n'avait ni le courage, ni la force de retenir ses plaintes amères sur leur commune infortune. Souvent le lapidaire, dont le labeur opiniâtre soutenait seul cette famille, était forcé d'interrompre son travail pour venir consoler, apaiser la pauvre valétudinaire.

Par-dessus un méchant drap de grosse toile bise trouée qui recouvrait sa femme, Morel, pour la réchauffer, avait étendu quelques hardes si vieilles, si rapetassées, que le rêteur sur gages n'avait pas voulu les prendre.

Un fourneau, un poêlon et une marmite de terre égueulée, deux ou trois tasses fêlées éparses çà et là sur le carreau, un baquet, une planche à savonner et une grande cruche de grès placée sous l'angle du toit, près de la porte disjointe que le vent ébranle à chaque instant, voilà ce que possède cette famille.

Ce tableau désolant est éclairé par la chandelle dont la flamme, agitée par la bise qui siffle à travers les interstices des tuiles, jette tantôt sur ces misères ses lueurs pâles et vacillantes, tantôt fait scintiller de mille feux, petiller de mille étincelles prismatiques l'éblouissant fouillis de diamants et de rubis exposés sur l'établi o[illegible] [illegible]e.

Par un mouvem[illegible] [illegible]ux de ces infortunés... to[illegible] [illegible]le jus-

qu'au plus petit enfant, s'attachaient instinctivement sur le lapidaire, leur seul espoir, leur seule ressource.

Dans leur naïf égoïsme, ils s'inquiétaient de le voir inactif et affaissé sous le poids du travail.

La mère songeait à ses enfants ;

Les enfants songeaient à eux ;

L'idiote paraissait ne songer à rien...

Pourtant tout à coup elle se dressa sur son séant, croisa sur sa poitrine de squelette ses longs bras secs et jaunes comme du buis, regarda la lumière en clignotant, puis se leva lentement, entraînant après elle comme un suaire son lambeau de couverture.

Elle était de très-grande taille : sa tête rasée paraissait démesurément petite ; un mouvement spasmodique agitait sa lèvre inférieure, épaisse et pendante : ce masque hideux offrait le type d'un hébétement farouche.

L'idiote s'avança sournoisement près de l'établi, comme un enfant qui va commettre un méfait.

Quand elle fut à portée de la chandelle, elle approcha de la flamme ses deux mains tremblantes ; leur maigreur était telle que la lumière qu'elles abritaient leur donnait une sorte de transparence livide.

Madeleine Morel suivait de son grabat les moindres mouvements de la vieille ; celle-ci, en continuant de se réchauffer à la flamme de la chandelle, baissait la tête et considérait, avec une curiosité imbécile, le chatoiement des rubis et des diamants qui scintillaient sur la table.

Absorbée par cette contemplation, l'idiote ne maintint pas ses mains à une distance suffisante de la flamme, elle se brûla... et poussa un cri rauque.

A ce bruit, Morel se réveilla en sursaut et releva vivement la tête.

Il avait quarante ans, une physionomie ouverte, intelligente et douce, mais flétrie, mais creusée par la misère ; une barbe grise de plusieurs semaines couvrait le bas de son visage couturé par la petite vérole ; des rides précoces sillonnaient son front déjà chauve ; ses paupières enflammées étaient rougies par l'abus des veilles.

Un de ces phénomènes fréquents chez les ouvriers d'une constitution débile, et voués à un travail sédentaire qui les contraint à demeurer tout le jour dans une position presque invariable, avait déformé sa taille chétive... Continuellement forcé de se tenir courbé sur son établi et de se pencher du côté droit, afin de mettre sa meule en mouvement, le lapidaire, pour ainsi dire pétrifié, ossifié dans cette position qu'il gardait douze à quinze heures par jour, s'était voûté et déjeté tout d'un côté.

Puis, son bras droit, incessamment exercé par le pénible maniement de la meule, avait acquis un développement musculaire considérable, tandis que le bras et la main gauche, toujours inertes et appuyés sur l'établi pour présenter les facettes des diamants à l'action de la meule, étaient réduits à un état de maigreur et de marasme effrayants; les jambes grêles, presque annihilées par le manque complet d'exercice, pouvaient à peine soutenir ce corps épuisé dont toute la substance, toute la viabilité, toute la force semblaient s'être concentrées dans la seule partie que le travail exerce continuellement.

Et, comme disait Morel avec une poignante résignation :

— C'est moins pour moi que je tiens à manger... que pour renforcer le bras qui tourne la meule...

. . . .

Réveillé en sursaut, le lapidaire se trouva face à face avec l'idiote.

— Qu'avez-vous? que voulez-vous, la mère? lui dit Morel.

Puis il ajouta d'une voix plus basse, craignant d'éveiller sa famille qu'il croyait endormie :

— Allez vous coucher, la mère... Ne faites pas de bruit, Madeleine et les enfants dorment.

— Je ne dors pas... je tâche de réchauffer Adèle, dit l'aînée des petites filles.

— J'ai trop faim pour dormir, reprit un des garçons; ça n'était pas mon tour d'aller souper hier comme mes frères avec mademoiselle Rigolette.

— Pauvres enfants! dit Morel avec accablement, je croyais que vous dormiez... au moins.

— J'avais peur de t'éveiller, Morel, dit la femme; sans cela

je t'aurais demandé de l'eau; j'ai bien soif, je suis dans mon accès de fièvre.

— Tout de suite, répondit l'ouvrier; seulement il faut que je fasse d'abord recoucher ta mère... Voyons, laissez donc mes pierres tranquilles! dit-il à la vieille qui voulait s'emparer d'un gros rubis dont le scintillement fixait son attention. Allez donc vous coucher, la mère! répéta-t-il.

— Ça... ça..., répondit l'idiote en montrant la pierre précieuse qu'elle convoitait.

— Nous allons nous fâcher! dit Morel en grossissant sa voix, pour effrayer sa belle-mère dont il repoussa doucement la main.

— Mon Dieu! mon Dieu! Morel, que j'ai donc soif!... murmura Madeleine. Viens donc me donner à boire!...

— Mais comment veux-tu que je fasse aussi?... Je ne puis pas laisser ta mère toucher à mes pierres... pour qu'elle me perde encore un diamant... comme il y a un an. Et Dieu sait... Dieu sait ce qu'il nous coûte... ce diamant... et ce qu'il nous coûtera peut-être encore!

Et le lapidaire porta sa main à son front d'un air sombre; puis il ajouta, en s'adressant à un de ses enfants :

— Félix, va donner à boire à ta mère, puisque tu ne dors pas.

— Non, non, j'attendrai; il va prendre froid, reprit Madeleine.

— Je n'aurai pas plus froid dehors que dans la paillasse, dit l'enfant en se levant.

— Ah çà! voyons, allez-vous finir! s'écria Morel d'une voix menaçante, pour chasser l'idiote, qui ne voulait pas s'éloigner de l'établi et s'obstinait à s'emparer d'une des pierres.

— Maman, l'eau de la cruche est gelée! cria Félix.

— Casse la glace, alors, dit Madeleine.

— Elle est trop épaisse... je ne peux pas.

— Morel, casse donc la glace de la cruche, dit Madeleine d'une voix dolente et impatiente, puisque je n'ai pas autre chose à boire que de l'eau... que j'en puisse boire au moins... tu me laisses mourir de soif...

—Oh! mon Dieu! mon Dieu! quelle patience! Mais comment

veux-tu que je fasse?... j'ai ta mère sur les bras..., s'écria le malheureux lapidaire.

Il ne pouvait parvenir à se débarrasser de l'idiote, qui, commençant à s'irriter de la résistance qu'elle rencontrait, faisait entendre une sorte de grondement courroucé.

— Appelle-la donc, dit Morel à sa femme; elle t'écoute quelquefois toi...

— Ma mère, allez vous coucher; si vous êtes sage... je vous donnerai du café, que vous aimez bien.

— Ça !... ça !... reprit l'idiote en cherchant cette fois à s'emparer violemment du rubis qu'elle convoitait.

Morel la repoussa avec ménagement, mais en vain.

— Mon Dieu ! tu sais bien que tu n'en finiras pas avec elle, si tu ne lui fais pas peur avec le fouet ! s'écria Madeleine; il n'y a que ce moyen-là de la faire rester tranquille.

— Il le faut bien; mais quoiqu'elle soit folle... menacer une vieille femme de coups de fouet... ça me répugne toujours, dit Morel.

Puis, s'adressant à la vieille, qui tâchait de le mordre, et qu'il contenait d'une main, il s'écria de sa voix la plus terrible :

— Gare au fouet... si vous n'allez pas vous coucher tout de suite !

Ces menaces furent encore vaines.

Il prit un fouet sous son établi, le fit claquer violemment, et en menaça l'idiote, lui disant :

— Couchez-vous tout de suite, couchez-vous !

Au bruit retentissant du fouet, la vieille s'éloigna d'abord brusquement de l'établi, puis s'arrêta, gronda entre ses dents et jeta des regards irrités sur son gendre.

— Au lit !... au lit !... répéta celui-ci en s'avançant et en faisant de nouveau claquer son fouet.

Alors l'idiote regagna lentement sa couche à reculons, en montrant le poing au lapidaire.

Celui-ci, désirant terminer cette scène cruelle pour aller donner à boire à sa femme, s'avança très-près de l'idiote, fit une dernière fois brusquement résonner son fouet, sans la toucher néanmoins, et répéta d'une voix menaçante :

— Au lit, tout de suite!...

La vieille, dans son effroi, se mit à pousser des hurlements affreux, se jeta sur sa couche, et s'y blottit comme un chien dans son chenil, sans cesser de hurler.

Les enfants épouvantés, croyant que leur père avait frappé la vieille, lui crièrent en pleurant :

— Ne bats pas grand'mère, ne la bats pas!...

Il est impossible de rendre l'effet sinistre de cette scène nocturne, accompagnée des cris suppliants des enfants, des hurlements furieux de l'idiote et des plaintes douloureuses de la femme du lapidaire.

IX

LA DETTE.

Morel le lapidaire avait souvent assisté à des scènes aussi tristes que celle que nous venons de raconter; pourtant il s'écria, dans un accès de désespoir, en jetant son fouet sur son établi :

— Oh! quelle vie! quelle vie!

— Est-ce ma faute, à moi, si ma mère est idiote? dit Madeleine en pleurant.

— Est-ce la mienne? dit Morel. Qu'est-ce que je demande? De me tuer de travail pour vous tous... Jour et nuit je suis à l'ouvrage... Je ne me plains pas... tant que j'en aurai la force, j'irai; mais je ne peux pas non plus faire mon état et être en même temps gardien de fou, de malade et d'enfants!... Non, le ciel n'est pas juste, à la fin! non, il n'est pas juste!... C'est trop de misère pour un seul homme! dit le lapidaire avec un accent déchirant.

Et, accablé, il retomba sur son escabeau, la tête cachée dans ses mains.

— Puisqu'on n'a pas voulu prendre ma mère à l'hospice,

parce qu'elle n'était pas assez folle, qu'est-ce que tu veux que j'y fasse, moi... la? dit Madeleine de sa voix traînante, indolente et plaintive. Quand tu te tourmenteras de ce que tu ne peux pas empêcher, à quoi ça t'avancera-t-il?

— A rien, dit l'artisan, et il essuya ses yeux qu'une larme avait mouillés; à rien... tu as raison. Mais quand tout vous accable, on n'est quelquefois pas maître de soi...

— Oh! mon Dieu, mon Dieu, que j'ai soif!... je frissonne et la tête me brûle..., dit Madeleine.

— Attends, je vais te donner à boire.

Morel alla prendre la cruche sous le toit. Après avoir difficilement brisé la glace qui recouvrait l'eau, il remplit une tasse de ce liquide gelé et s'approcha du grabat de sa femme, qui étendait vers lui ses mains impatientes.

Mais après un moment de réflexion, il lui dit:

— Non, ça serait par trop froid... dans un accès de fièvre... ça te ferait du mal...

— Ça me fera du mal? tant mieux, donne vite alors..., reprit Madeleine avec amertume, ça sera plus tôt fini... ça te débarrassera de moi... tu n'auras plus qu'à être gardien de fou et d'enfants; la malade sera de moins.

— Pourquoi me parler comme cela, Madeleine? Je ne le mérite pas..., dit tristement Morel. Tiens, ne me fais pas de chagrin; c'est tout juste s'il me reste assez de raison et de force pour travailler... je n'ai pas la tête bien solide... elle n'y résisterait pas... et alors qu'est-ce que vous deviendriez tous? C'est pour vous que je parle... s'il ne s'agissait que de moi, je ne m'embarrasserais guère de demain... Dieu merci, la rivière coule pour tout le monde!

— Pauvre Morel! dit Madeleine attendrie; c'est vrai, j'ai eu tort de te dire d'un air fâché que je voudrais te débarrasser de moi. Ne m'en veux pas... mon intention était bonne... oui, car enfin... je vous suis inutile à toi et à nos enfants... depuis seize mois je suis alitée... Oh! mon Dieu! que j'ai soif!... je t'en prie, donne-moi à boire!

— Tout à l'heure, je tâche de réchauffer la tasse entre mes mains...

— Es-tu bon !... et moi qui te dis des choses dures, encore !...

— Pauvre femme... tu souffres, ça aigrit le caractère... dis-moi tout ce que tu voudras, mais ne me dis pas que tu voudrais me débarrasser de toi...

— Mais à quoi te suis-je bonne ?

— A quoi nous sont bons nos enfants ?...

— A te surcharger de travail.

— Sans doute ! aussi grâce à vous autres, je trouve la force d'être à l'ouvrage quelquefois vingt heures par jour, à ce point que j'en suis devenu difforme et estropié... Est-ce que tu crois que sans cela je ferais pour l'amour de moi tout seul le métier que je fais ? Oh ! non, la vie n'est pas assez belle, j'en finirais avec elle.

— C'est comme moi, reprit Madeleine ; sans les enfants, il y a longtemps que je t'aurais dit : Morel, tu en as assez, moi aussi, le temps d'allumer un réchaud de charbon, on se moque de la misère... Mais ces enfants !... ces enfants !...

— Tu vois donc bien qu'ils sont bons à quelque chose, dit Morel avec une admirable naïveté. Allons, tiens... bois... mais par petites gorgées, car c'est encore bien froid...

— Oh ! merci, Morel, dit Madeleine en buvant avec avidité.

— Assez... assez...

— C'était trop froid... mon frisson redouble..., dit Madeleine en lui rendant la tasse.

— Mon Dieu ! mon Dieu ! je te l'avais bien dit... tu souffres...

— Je n'ai plus la force de trembler... il me semble que je suis saisie de tous les côtés dans un gros glaçon, voilà tout...

Morel ôta sa veste, la mit sur les pieds de sa femme, et resta le torse nu. Le malheureux n'avait pas de chemise.

— Mais tu vas geler... Morel !

— Tout à l'heure, si j'ai trop froid, je reprendrai ma veste un moment.

— Pauvre homme !... ah ! tu as bien raison, le ciel n'est pas juste... Qu'est-ce que nous avons fait pour être si malheureux... tandis que d'autres...

— Chacun a ses peines... les grands comme les petits...

— Oui... mais les grands ont des peines... qui ne leur creu-

sent pas l'estomac et qui ne les font pas grelotter... Tiens, quand je pense qu'avec le prix d'un de ces diamants que tu polis, nous aurions de quoi vivre dans l'aisance, nous et nos enfants, ça révolte... Et à quoi ça leur sert-il, ces diamants?

— S'il n'y avait qu'à dire : *A quoi ça sert-il aux autres*, on irait loin... C'est comme si tu disais : A quoi ça sert-il à ce monsieur, que madame Pipelet appelle *le commandant*, d'avoir loué et meublé le premier étage de cette maison, où il ne vient jamais?... A quoi ça lui sert-il d'avoir là de bons matelas, de bonnes couvertures, puisqu'il loge ailleurs?

— C'est bien vrai... Il y aurait là de quoi nipper pour longtemps plus d'un pauvre ménage comme le nôtre... Sans compter que tous les jours madame Pipelet fait du feu pour empêcher ses meubles d'être abîmés par l'humidité... Tant de bonne chaleur perdue... tandis que nous et nos enfants nous gelons... Mais tu me diras à ça : Nous ne sommes pas des meubles... Oh! ces riches! c'est si dur!...

— Pas plus durs que d'autres, Madeleine... Mais ils ne savent pas, vois-tu, ce que c'est que la misère... Ça naît heureux, ça vit heureux, ça meurt heureux : à propos de quoi veux-tu que ça pense à nous?... Et puis, je te dis... ils ne savent pas... Comment se feraient-ils une idée des privations des autres? Ont-ils grand'faim, grande est leur joie... ils n'en dînent que mieux... Fait-il grand froid, tant mieux, ils appellent ça une *belle gelée;* c'est tout simple : s'ils sortent à pied, ils rentrent ensuite au coin d'un bon foyer, et la froidure leur fait trouver le feu meilleur; ils ne peuvent donc pas nous plaindre beaucoup, puisque à eux la faim et le froid leur tournent à plaisir?... Ils ne savent pas, vois-tu, ils ne savent pas!... A leur place, nous ferions comme eux.

— Les pauvres gens sont donc meilleurs qu'eux tous, puisqu'ils s'entr'aident... Cette bonne petite mademoiselle Rigolette, qui nous a si souvent veillés, moi ou les enfants, pendant nos maladies, a emmené hier Jérôme et Pierre pour partager son souper. Et son souper, ça n'est guère : une tasse de lait et du pain. A son âge, on a bon appétit; bien sûr, elle se sera privée...

— Pauvre fille! Oui, elle est bien bonne. Et pourquoi? parce

qu'elle connaît la peine... Et comme je dis toujours : Si les riches savaient! si les riches savaient!

— Et cette petite dame qui est venue hier d'un air si effaré nous demander si nous avions besoin de quelque chose, maintenant, elle sait, celle-là, ce que c'est que des malheureux... eh bien ! elle n'est pas revenue.

— Elle reviendra peut-être; car, malgré sa figure effrayée, elle avait l'air bien doux et bien comme il faut.

— Oh ! avec toi, dès qu'on est riche, on a toujours raison... On dirait que les riches sont faits d'une autre pâte que nous!

— Je ne dis pas cela, reprit doucement Morel; je dis au contraire qu'ils ont leurs défauts... nous les nôtres... Le malheur est... qu'ils ne savent pas... Le malheur est encore qu'il y a, par exemple, beaucoup d'agents pour découvrir les gueux qui ont commis des crimes, et qu'il n'y a pas d'agents pour découvrir les honnêtes ouvriers accablés de famille qui sont dans la dernière des misères... et qui, faute d'un peu de secours donné à point, se laissent quelquefois tenter... C'est bon de punir le mal, ça serait peut-être meilleur de l'empêcher... Vous êtes resté probe jusqu'à cinquante ans, mais l'extrême misère, la faim, vous poussent au mal... et voilà un coquin de plus... tandis que si on avait su... Mais à quoi bon penser à cela?... Le monde est comme il est... Je suis pauvre et désespéré, je parle ainsi... ; je serais riche, je parlerais de fêtes et de plaisirs... Eh bien ! pauvre femme, comment vas-tu?

— Toujours la même chose... Je ne sens plus mes jambes... Mais toi tu trembles... reprends donc ta veste... et souffle cette chandelle qui brûle pour rien... voilà le jour.

En effet, une lueur blafarde, glissant péniblement à travers la neige dont était obstrué le carreau de la lucarne, commençait à jeter une triste clarté dans l'intérieur de ce réduit, et rendait son aspect plus affreux encore... l'ombre de la nuit voilait au moins une partie de ces misères...

— Je vais attendre qu'il fasse assez clair pour me remettre à travailler, dit le lapidaire en s'asseyant sur le bord de la paillasse de sa femme et en appuyant son front dans ses deux mains.

Après quelques moments de silence, Madeleine lui dit :

— Quand madame Mathieu doit-elle revenir chercher les pierres auxquelles tu travailles?

— Ce matin... Je n'ai plus qu'une facette d'un diamant faux à polir.

— Un diamant faux!... toi qui ne tailles que des pierres fines, malgré ce qu'on croit dans la maison!

— Comment? tu ne sais pas?... Mais c'est juste, quand l'autre jour madame Mathieu est venue, tu dormais... Elle m'a donné dix diamants faux, dix cailloux du Rhin à tailler, juste de la même grosseur et de la même manière que le même nombre de pierres fines qu'elle m'apportait, celles qui sont là avec des rubis... Je n'ai jamais vu des diamants d'une plus belle eau; ces dix pierres-là valent certainement plus de soixante mille francs.

— Et pourquoi te les fait-elle imiter en faux?

— Une grande dame à qui ils appartiennent... une duchesse, je crois, a chargé M. Baudouin le joaillier de vendre sa parure... et de lui faire faire à la place une parure en pierres fausses. Madame Mathieu, la courtière en pierreries de M. Baudouin, m'a appris cela en m'apportant les pierres vraies, afin que je donne aux fausses la même coupe et la même forme; madame Mathieu a chargé de la même besogne quatre autres lapidaires, car il y a quarante ou cinquante pierres à tailler... Je ne pouvais pas tout faire... cela devait être prêt ce matin, il faut à M. Baudouin le temps de remonter les pierres fausses. Madame Mathieu dit que souvent les dames font ainsi en cachette remplacer leurs diamants par des cailloux du Rhin.

— Tu vois bien, les fausses pierres font le même effet que les vraies, et les grandes dames qui mettent seulement ça pour se parer, n'auraient jamais l'idée de sacrifier un diamant au soulagement de malheureux comme nous!

— Pauvre femme! sois donc raisonnable, le chagrin te rend injuste... Qui est-ce qui sait que nous, les Morel, sommes malheureux?

— Oh! quel homme! quel homme!... On te couperait en morceaux, toi, que tu dirais merci.

Morel haussa les épaules avec compassion.

— Combien te devra ce matin madame Mathieu? reprit Madeleine.

— Rien, puisque je suis en avance avec elle de cent vingt francs...

— Rien! Mais nous avons fini avant-hier nos derniers vingt sous...

— Oui, dit Morel d'un air abattu.

— Et comment allons-nous faire?

— Je ne sais pas...

— Et le boulanger ne veut plus nous fournir à crédit...

— Non... puisque hier j'ai emprunté le quart d'un pain à madame Pipelet.

— La mère Burette ne nous prêterait rien?

— Nous prêter!... Maintenant qu'elle a tous nos effets en gage, sur quoi nous prêterait-elle?... sur nos enfants?... dit Morel avec un sourire amer.

— Mais ma mère, les enfants et toi, vous n'avez mangé hier qu'une livre et demie de pain à vous tous!... Vous ne pouvez pas mourir de faim non plus!... Aussi, c'est ta faute... tu n'as pas voulu te faire inscrire cette année au bureau de charité.

— On n'inscrit que les pauvres qui ont des meubles... et nous n'en avons plus... On nous regarde comme en garni. Et puis il aurait fallu aller, retourner peut-être vingt fois au bureau, puisque nous n'avons pas de protections... ça me ferait perdre plus de temps que ça ne vaudrait...

— Mais comment faire, alors?...

— Peut-être cette petite dame qui est venue hier ne nous oubliera pas...

— Oui... comptes-y... Mais madame Mathieu te prêtera bien cent sous... tu travailles pour elle depuis dix ans... elle ne peut pas laisser dans une pareille peine un honnête ouvrier chargé de famille.

— Je ne crois pas qu'elle puisse nous prêter quelque chose. Elle a fait tout ce qu'elle a pu en m'avançant petit à petit cent vingt francs... c'est une grosse somme pour elle. Parce qu'elle est courtière en diamants et qu'elle en a quelquefois pour cin-

quante mille francs dans son cabas, elle n'en est pas plus riche. Quand elle gagne cent francs par mois, elle est bien contente, car elle a des charges... deux nièces à élever. Cent sous pour elle, vois-tu, c'est comme cent sous pour nous... et il y a des moments où on ne les a pas... tu le sais bien. Étant déjà de beaucoup en avance avec moi, elle ne peut s'ôter le pain de la bouche à elle et aux siens.

— Vois ce que c'est que de travailler pour des courtiers au lieu de travailler pour les forts joailliers ; ils sont moins regardants quelquefois... Mais tu te laisses toujours manger la laine sur le dos... c'est ta faute.

— C'est ma faute ! s'écria le malheureux, exaspéré par cet absurde reproche ; est-ce ta mère ou non qui est cause de toutes nos misères ? S'il n'avait pas fallu payer le diamant qu'elle a perdu, ta mère... nous serions en avance, nous aurions le prix de mes journées, nous aurions les onze cents francs que nous avons retirés de la caisse d'épargne pour les joindre aux treize cents francs que nous a prêtés ce M. Jacques Ferrand, que Dieu maudisse !

— Tu t'obstines encore à ne rien lui demander à celui-là... Après ça, il est si avare... que ça ne servirait peut-être à rien... mais enfin on essaye toujours...

— A lui !... à lui !... m'adresser à lui !... s'écria Morel, j'aimerais mieux me laisser brûler à petit feu... Tiens, ne me parle pas de cet homme-là... tu me rendrais fou...

En disant ces mots, la physionomie du lapidaire, ordinairement douce et résignée, prit une expression de sombre énergie ; son pâle visage se colora légèrement, il se leva brusquement du grabat où il était assis, et marcha dans la mansarde avec agitation. Malgré son apparence grêle, difforme, l'attitude et les traits de cet homme respiraient alors une généreuse indignation.

— Je ne suis pas méchant, s'écria-t-il ; de ma vie je n'ai fait de mal à personne... mais, vois-tu... ce notaire [1] ! oh ! je lui souhaite autant de mal qu'il m'en a fait.

[1] Le lecteur se souvient peut-être que Fleur de Marie avait été confiée

Puis mettant ses deux mains sur son front, il murmura d'une voix douloureuse :

— Mon Dieu! pourquoi donc faut-il qu'un mauvais sort, que je n'ai pas mérité, me livre, moi et les miens, pieds et poings liés, à cet hypocrite?... Aura-t-il donc le droit d'user de sa richesse pour perdre, corrompre et désoler ceux qu'il veut perdre, corrompre et désoler?

— C'est ça, c'est ça, dit Madeleine, déchaîne-toi contre lui... tu seras bien avancé, quand il t'aura fait mettre en prison... comme il peut le faire d'un jour à l'autre pour ce billet de treize cents francs, pour lequel il a obtenu jugement contre toi depuis trois mois... il te tient comme un oiseau au bout d'un fil; je le déteste aussi, ce notaire; mais puisque nous sommes dans sa dépendance... il faut bien...

— Laisser déshonorer notre fille! n'est-ce pas?... s'écria le lapidaire d'une voix foudroyante.

— Mon Dieu! tais-toi donc, ces enfants sont éveillés... ils t'entendent...

— Bah! bah! tant mieux! reprit Morel avec une effrayante ironie, ça sera d'un bon exemple pour nos deux petites filles... ça les préparera... il n'a, un jour, qu'à en avoir aussi la fantaisie, le notaire!... Ne sommes-nous pas dans sa dépendance, comme tu dis toujours?... Voyons... Répète donc encore qu'il peut me faire mettre en prison... Voyons, parle franchement... il faut lui abandonner notre fille, n'est-ce pas?...

Puis le malheureux termina son imprécation en éclatant en sanglots; car cette honnête et bonne nature ne pouvait longtemps soutenir ce ton de douloureux sarcasme.

— Oh! mes enfants, s'écria-t-il en fondant en larmes, mes pauvres enfants, ma Louise!... ma bonne et belle Louise!... trop belle... trop belle... c'est aussi de là que viennent tous nos malheurs... si elle n'avait pas été si belle, cet homme ne m'aurait pas proposé de me prêter cet argent... je suis laborieux et honnête, le joaillier m'aurait donné du temps, je n'aurais pas d'obligation à ce vieux monstre, et il n'abuserait pas du service

toute jeune à ce notaire, et que sa femme de charge abandonna l'enfant à la Chouette qui devait s'en charger moyennant 1,000 fr. une fois payés.

qu'il nous a rendu... pour tâcher de déshonorer ma fille... je ne l'aurais pas laissée un jour chez lui... mais il le faut... il le faut... il me tient dans sa dépendance... Oh! la misère... la misère... que d'outrages elle fait dévorer!

— Mais, comment faire aussi? Il a dit à Louise : Si tu t'en vas de chez moi, je fais mettre ton père en prison...

— Oui, il la tutoie comme la dernière des créatures.

— Si ce n'était que cela, on se ferait une raison; mais si elle quitte le notaire, il te fera prendre, et alors, pendant que tu seras en prison, que veux-tu que je devienne, toute seule, moi avec nos enfants et ma mère? Quand Louise gagnerait vingt francs par mois dans une autre place, est-ce que nous pouvons vivre six personnes là-dessus?

— Oui, c'est pour vivre que nous laissons peut-être déshonorer Louise!...

— Tu exagères toujours : le notaire la poursuit, c'est vrai... elle nous l'a dit, mais elle est honnête, tu le sais bien.

— Oh! oui, elle est honnête, et active, et bonne!... Quand ce diamant a été perdu, et que, nous voyant dans la gêne, elle a voulu entrer en place pour ne pas nous être à charge, je ne t'ai pas dit, va, ce que ça m'a coûté!... Elle servante... maltraitée, humiliée!... elle si fière naturellement, qu'en riant... (te souviens-tu? nous riions alors), nous l'appelions *la princesse*, parce qu'elle disait toujours qu'à force de propreté elle rendrait notre pauvre réduit comme un petit palais... Chère enfant! ça aurait été mon luxe de la garder près de nous, quand j'aurais dû passer les nuits au travail... C'est qu'aussi, quand je voyais sa bonne figure rose et ses jolis yeux bruns devant moi, là, près de mon établi, et que je l'écoutais chanter, ma tâche ne me paraissait pas lourde!... Pauvre Louise! si laborieuse, et avec ça si gaie!.. Jusqu'à ta mère dont elle faisait ce qu'elle voulait!... Mais dame aussi! quand elle vous parlait, quand elle vous regardait, il n'y avait pas moyen de ne pas dire comme elle... Et toi, comme elle te soignait! comme elle t'amusait!... Et ses frères et ses sœurs, s'en occupait-elle assez!... Elle trouvait le temps de tout faire ; aussi, avec Louise, tout notre bonheur... tout s'en est allé.

— Tiens, Morel, ne me rappelle pas ça... tu me fends le cœur, dit Madeleine en pleurant à chaudes larmes.

— Et quand je pense que peut-être ce vieux monstre... Tiens, vois-tu... à cette pensée la tête me tourne... il me prend des envies d'aller le tuer et de me tuer après...

— Et nous, qu'est-ce que nous deviendrions? Et puis, encore une fois, tu exagères... Le notaire aura peut-être dit cela à Louise comme... en plaisantant... D'ailleurs il va à la messe tous les dimanches ; il fréquente beaucoup de prêtres... Il y a bien des gens qui disent qu'il est plus sûr de placer l'argent chez lui qu'à la caisse d'épargne.

— Qu'est-ce que cela prouve ?... qu'il est riche et hypocrite... Je connais bien Louise... elle est honnête... Oui... mais elle nous aime comme on n'aime pas ; son cœur saigne de notre misère. Elle sait que, sans moi, vous mourriez tout à fait de faim ; et si le notaire l'a menacée de me faire mettre en prison... la malheureuse a été peut-être capable... Oh ! ma tête... C'est à devenir fou!

— Mon Dieu, si cela était arrivé, le notaire lui aurait donné de l'argent, des cadeaux, et bien sûr elle n'aurait rien gardé pour elle ; elle nous en aurait fait profiter.

— Tais-toi... je ne comprends pas seulement que tu aies des idées pareilles... Louise accepter !... Louise !...

— Mais pas pour elle... pour nous...

— Tais-toi... encore une fois... tais-toi !... tu me fais frémir... Sans moi... je ne sais pas ce que tu serais devenue... et mes enfants aussi, avec des raisons pareilles...

— Quel mal est-ce que je dis?

— Aucun...

— Eh bien! pourquoi crains-tu que...?

Le lapidaire interrompit impatiemment sa femme.

— Je crains... parce que je remarque que depuis trois mois, chaque fois que Louise vient ici et qu'elle m'embrasse... elle rougit.

— Du plaisir de te voir.

— Ou de honte... Elle est de plus en plus triste...

— Parce qu'elle nous voit de plus en plus malheureux ; et

puis, quand je lui parle du notaire, elle dit que maintenant il ne la menace plus de la prison pour toi.

— Oui, mais à quel prix ne la menace-t-il plus? elle ne le dit pas, et elle rougit en m'embrassant... Oh! mon Dieu! ça serait pourtant déjà bien mal à un maître de dire à une pauvre fille honnête, dont le pain dépend de lui : « Cède, ou je te chasse; et, si l'on vient s'informer de toi, je répondrai que tu es un mauvais sujet, pour t'empêcher de te placer ailleurs... » Mais lui dire : « Cède, ou je fais mettre ton père en prison, » lui dire cela lorsqu'on sait que toute une famille vit du travail de ce père, oh! c'est mille fois plus criminel encore!

— Et quand on pense qu'avec un des diamants qui sont là sur ton établi tu pourrais avoir de quoi rembourser le notaire, faire sortir notre fille de chez lui, et la garder chez nous!... dit lentement Madeleine.

— Quand tu me répéteras cent fois la même chose, à quoi bon?... Certainement que si j'étais riche, je ne serais pas pauvre, reprit Morel avec une douloureuse impatience.

La probité était tellement naturelle et pour ainsi dire tellement organique chez cet homme, qu'il ne lui venait pas à l'esprit que sa femme, abattue, aigrie par le malheur, pût concevoir quelque arrière-pensée mauvaise et voulût tenter son irréprochable honnêteté.

Il reprit amèrement :

— Il faut se résigner. Heureux ceux qui peuvent avoir leurs enfants auprès d'eux, et les défendre des piéges! mais une fille du peuple, qui la garantit? Personne... Est-elle en âge de gagner quelque chose, elle part le matin à son atelier, rentre le soir; pendant ce temps-là la mère travaille de son côté, le père du sien. Le temps, c'est notre fortune, et le pain est si cher qu'il ne nous reste pas le loisir de veiller à la conduite de nos enfants; et puis on crie à l'inconduite des filles pauvres... comme si leurs parents avaient le moyen de les garder chez eux, ou le temps de les surveiller quand elles sont dehors... Les privations ne nous sont rien auprès du chagrin de quitter notre femme, notre enfant, notre père... C'est surtout à nous, pauvres gens, que la vie de famille serait salutaire et consolante... Et dès que nos

enfants sont en âge de raison, nous sommes forcés de nous en séparer.

A ce moment on frappa bruyamment à la porte de la mansarde.

X

LE JUGEMENT.

Étonné... le lapidaire se leva et alla ouvrir.

Deux hommes entrèrent dans la mansarde.

L'un, maigre, grand, à figure ignoble et bourgeonnée, encadrée d'épais favoris noirs grisonnants, tenait à la main une grosse canne plombée, portait un chapeau déformé et une longue redingote verte crottée, étroitement boutonnée. Son col de velours noir râpé laissait voir un cou long, rouge, pelé comme celui d'un vautour... Cet homme s'appelait Malicorne.

L'autre, plus petit, et de mine aussi basse, roux, gros et trapu, était vêtu avec une sorte de somptuosité grotesque. Des boutons de brillants attachaient les plis de sa chemise d'une propreté douteuse, et une longue chaîne d'or serpentait sur un gilet écossais d'étoffe passée, que laissait voir un paletot de panne d'un gris jaunâtre... Cet homme s'appelait Bourdin.

— Oh! que ça pue la misère et la mort ici! dit Malicorne en s'arrêtant au seuil.

— Le fait est que ça ne sent pas le musc! Quelles pratiques! reprit Bourdin en faisant un geste de dégoût et de mépris; puis il s'avança vers l'artisan qui le regardait avec autant de surprise que d'indignation.

A travers la porte laissée entre-bâillée, on vit s'avancer la figure méchante, attentive et rusée de Tortillard, qui, ayant suivi ces inconnus à leur insu, regardait, épiait, écoutait.

— Que voulez-vous? dit brusquement le lapidaire, révolté de la grossièreté des deux hommes.

— Jérôme Morel ? leur demanda Bourdin.

— C'est moi...

— Ouvrier lapidaire ?

— C'est moi...

— Bien sûr ?

— Encore une fois, c'est moi... Vous m'impatientez... que voulez-vous ?... expliquez-vous, ou sortez !...

— Que ça d'honnêteté ?... merci !... Dis donc, Malicorne, reprit l'homme en se retournant vers son camarade, il n'y a pas *gras*... ici... c'est pas comme chez le vicomte de Saint-Remy ?

— Oui... mais quand il y a *gras*, on trouve visage de bois... comme nous l'avons trouvé rue de Chaillot. Le moineau avait filé la veille... et roide encore, tandis que des vermines pareilles, ça reste collé à son chenil.

— Je crois bien ; ça ne demande qu'à être *serré* [1] pour avoir la pâtée.

— Faut encore que le *loup* [2] soit bon enfant ; ça lui coûtera plus que ça ne vaut... mais ça le regarde.

— Tenez, dit Morel avec indignation, si vous n'étiez pas ivres comme vous en avez l'air, on se mettrait en colère... Sortez de chez moi à l'instant !

— Ah ! ah ! il est fameux, le *déjeté !* s'écria Bourdin en faisant une allusion insultante à la déviation de la taille du lapidaire. Dis donc, Malicorne, il a le toupet d'appeler ça un *chez-soi*... un bouge où je ne voudrais pas mettre mon chien...

— Mon Dieu ! mon Dieu ! s'écria Madeleine, si effrayée qu'elle n'avait pas jusqu'alors pu dire une parole, appelle donc au secours... c'est peut-être des malfaiteurs... prends garde à tes diamants...

En effet, voyant ces deux inconnus de mauvaise mine s'approcher de plus en plus de l'établi où étaient encore exposées les pierreries, Morel craignit quelque mauvais dessein, courut à sa table, et de ses deux mains couvrit les pierres précieuses.

Tortillard, toujours aux écoutes et aux aguets, retint les

[1] Emprisonné.

[2] Le créancier.

paroles de Madeleine, remarqua le mouvement de l'artisan et se dit :

— Tiens... tiens... tiens... on le-disait lapidaire en faux; si les pierres étaient fausses il n'aurait pas peur d'être volé... Bon à savoir : alors la mère Mathieu qui vient souvent ici est donc aussi courtière en *vrai*... C'est donc de vrais diamants qu'elle a dans son cabas... Bon à savoir : je dirai ça à la Chouette, dit le fils de Bras-Rouge en chantonnant.

— Si vous ne sortez pas de chez moi, je crie à la garde, dit Morel.

Les enfants effrayés de cette scène commencèrent à pleurer, et la vieille idiote se dressa sur son séant.

— S'il y a quelqu'un qui ait le droit de crier à la garde... c'est nous... entendez-vous, monsieur le déjeté! dit Bourdin.

— Vu que la garde doit nous prêter main-forte pour vous conduire si vous regimbez, ajouta Malicorne; nous n'avons pas de juge de paix avec nous; c'est vrai; mais si vous tenez à jouir de sa société, on va vous en servir un sortant de son lit, tout chaud, tout bouillant... Bourdin va aller le chercher...

— En prison... moi? s'écria Morel frappé de stupeur.

— Oui, à Clichy...

— A Clichy? répéta l'artisan d'un air hagard.

— A-t-il la boule dure, celui-là! dit Malicorne.

— A la prison pour dettes... aimez-vous mieux ça? reprit Bourdin.

— Vous... vous... seriez... Comment!... le notaire... Ah! mon Dieu!

Et l'ouvrier, pâle comme la mort, retomba sur son escabeau, sans pouvoir ajouter une parole.

— Nous sommes gardes du commerce pour vous pincer, si nous en étions capables... Y êtes-vous, *pays?*

— Morel... le billet du maître de Louise!... Nous sommes perdus! s'écria Madeleine d'une voix déchirante.

— Voilà le jugement, dit Malicorne en tirant de son portefeuille un acte timbré.

Après avoir psalmodié, comme d'habitude, une partie de cette requête d'une voix presque inintelligible, il articula net-

tement les derniers mots, malheureusement trop significatifs pour l'artisan :

Jugeant en dernier ressort, le tribunal condamne le sieur Jérôme Morel à payer au sieur Jacques Ferrand, notaire à Paris, par toutes voies de droit, et même par corps, la somme de treize cents francs, avec l'intérêt à dater du jour du protêt, et le condamne en outre aux dépens.

Fait et jugé à Paris, le 13 *septembre* 1838.

— Et Louise, alors? et Louise? s'écria Morel presque égaré, sans paraître entendre ce grimoire, où est-elle? Elle est donc sortie de chez le notaire, puisqu'il me fait emprisonner?... Louise... mon Dieu! qu'est-elle devenue?

— Qui ça, Louise? dit Bourdin.

— Laisse-le donc, reprit brutalement Malicorne, est-ce que tu ne vois pas qu'il bat la breloque? Allons (et il s'approcha de Morel), allons, par file à gauche... en avant marche, décanillons; j'ai besoin de prendre l'air, ça empoisonne ici.

— Morel, n'y va pas. Défends-toi! s'écria Madeleine avec égarement. Tue-les, ces gueux-là. Oh! es-tu poltron!... Tu te laisseras emmener, tu nous abandonneras!...

— Faites comme chez vous, madame, dit Bourdin d'un air sardonique. Mais si votre homme lève la main sur moi, je l'étourdis.

Seulement préoccupé de Louise, Morel n'entendait rien de ce qu'on disait autour de lui. Tout à coup une expression de joie amère éclaira son visage, il s'écria :

— Louise a quitté la maison du notaire... j'irai en prison de bon cœur...

Mais jetant un regard autour de lui, il s'écria :

— Et ma femme... et sa mère... et mes autres enfants... qui les nourrira? On ne voudra pas me confier de pierres pour travailler en prison... on croira que c'est mon inconduite qui m'y envoie... mais c'est donc la mort des miens, notre mort à tous qu'il veut, le notaire?

— Une fois! deux fois! finirons-nous? dit Bourdin, ça nous embête, à la fin... habillez-vous, et filons!

— Mes bons messieurs, pardon de ce que je vous ai dit tout

à l'heure! s'écria Madeleine toujours couchée. Vous n'aurez pas le cœur d'emmener Morel... qu'est-ce que vous voulez que je devienne avec mes cinq enfants et ma mère qui est folle? Tenez, la voyez-vous... là, accroupie sur son matelas?... Elle est folle, mes bons messieurs!... elle est folle!...

— La vieille tondue?

— Tiens! c'est vrai, elle est tondue, dit Malicorne; moi, je croyais qu'elle avait un serre-tête blanc...

— Mes enfants, jetez-vous aux genoux de ces bons messieurs, s'écria Madeleine, voulant, par un dernier effort, attendrir les recors; priez-les de ne pas emmener votre pauvre père... notre seul gagne-pain...

Malgré les ordres de leur mère, les enfants pleuraient, effrayés, n'osant pas sortir de leur grabat.

A ce bruit inaccoutumé, à l'aspect des deux recors qu'elle ne connaissait pas, l'idiote commença de jeter des hurlements sourds en se rencognant contre la muraille.

Morel semblait étranger à ce qui se passait autour de lui; ce coup était si affreux, si inattendu; les conséquences de cette arrestation lui apparaissaient si épouvantables, qu'il ne pouvait y croire... Déjà affaibli par des privations de toutes sortes, les forces lui manquaient; il restait pâle, hagard, assis sur son escabeau, affaissé sur lui-même, les bras pendants, la tête baissée sur sa poitrine...

— Ah çà! mille tonnerres!... ça finira-t-il?... s'écria Malicorne. Est-ce que vous croyez qu'on est à la noce ici? Marchons, ou je vous empoigne!

Le recors mit sa main sur l'épaule de l'artisan et le secoua rudement.

Cette menace, ce geste, inspirèrent une grande frayeur aux enfants; les trois petits garçons sortirent de leur paillasse, à moitié nus, et vinrent, éplorés, se jeter aux pieds des gardes du commerce, joignant les mains, et criant d'une voix déchirante :

— Grâce!... ne tuez pas notre père!

A la vue de ces malheureux enfants frissonnants de froid et d'épouvante, Bourdin, malgré sa dureté naturelle et son habitude de pareilles scènes, se sentit presque ému. Son camarade,

impitoyable, dégagea brutalement sa jambe des étreintes des enfants qui s'y cramponnaient suppliants.

— Eh! hu donc les moutards!... Quel chien de métier si on avait toujours affaire à des mendiants pareils!...

Un épisode horrible rendit cette scène plus affreuse encore.

L'aînée des petites filles, restée couchée dans la paillasse avec sa sœur malade, s'écria tout à coup :

— Maman, maman, je ne sais pas ce qu'elle a... Adèle... Elle est toute froide! Elle me regarde toujours... et elle ne respire plus...

La pauvre enfant phthisique venait d'expirer doucement, sans une plainte, son regard toujours attaché sur celui de sa sœur, qu'elle aimait tendrement...

Il est impossible de rendre le cri que jeta la femme du lapidaire à cette affreuse révélation, car elle comprit tout.

Ce fut un de ces cris pantelants, convulsifs, arrachés du plus profond des entrailles d'une mère.

— Ma sœur a l'air d'être morte!... mon Dieu! mon Dieu! j'en ai peur! s'écria l'enfant en se précipitant hors de la paillasse et courant épouvantée se jeter dans les bras de sa mère.

Celle-ci oublia que ses jambes presque paralysées ne pouvaient la soutenir, fit un violent effort pour se lever et courir auprès de sa fille morte; mais les forces lui manquèrent; elle tomba sur le carreau en poussant un dernier cri de désespoir.

Ce cri trouva un écho dans le cœur de Morel; il sortit de sa stupeur, d'un bond fut à la paillasse, y saisit sa fille âgée de quatre ans...

Il la trouva morte...

Le froid, le besoin avaient hâté sa fin... quoique sa maladie, fruit de la misère, fût mortelle.

Ses pauvres petits membres étaient déjà roidis et glacés...

XI

LOUISE.

Morel, ses cheveux gris hérissés par le désespoir et par l'effroi, restait immobile, tenant sa fille morte entre ses bras. Il la contemplait d'un œil fixe, sec et rouge.

— Morel, Morel... donne-moi Adèle! s'écria la malheureuse mère en étendant les bras vers son mari. Ce n'est pas vrai... non, elle n'est pas morte... tu vas voir, je vais la réchauffer.

La curiosité de l'idiote fut excitée par l'empressement des deux recors à s'approcher du lapidaire qui ne voulait pas se séparer du corps de son enfant. La vieille cessa de hurler, se leva de sa couche, s'approcha lentement, passa sa tête hideuse et stupide par-dessus l'épaule de Morel... et pendant quelques moments l'aïeule contempla le cadavre de sa petite-fille...

Ses traits gardèrent leur expression habituelle d'hébétement farouche ; au bout d'une minute, l'idiote fit entendre une sorte de bâillement caverneux, rauque, comme celui d'une bête affamée; puis, retournant à son grabat, elle s'y jeta en criant :

— A faim ! a faim !

— Vous voyez, messieurs, vous voyez, une pauvre petite fille de quatre ans, Adèle... Elle s'appelle Adèle. Je l'ai embrassée hier soir encore; et ce matin... voilà! Vous me direz que c'est toujours celle-là de moins à nourrir, et que j'ai du bonheur, n'est-ce pas? dit l'artisan d'un air hagard.

Sa raison commençait à s'ébranler sous tant de coups réitérés.

— Morel, je veux ma fille; je la veux! s'écria Madeleine.

— C'est vrai, chacun son tour, répondit le lapidaire.

Et il alla poser l'enfant dans les bras de sa femme. Puis il cacha sa figure dans ses mains, en poussant un long gémissement.

Madeleine, non moins égarée que son mari, enfouit dans la

paille de son grabat le corps de sa fille, le couvant des yeux avec une sorte de jalousie sauvage, pendant que les autres enfants, agenouillés, éclataient en sanglots.

Les recors, un moment émus par la mort de l'enfant, retombèrent bientôt dans leur habitude de dureté brutale.

— Ah çà ! voyons, camarade, dit Malicorne au lapidaire, votre fille est morte, c'est un malheur ; nous sommes tous mortels ; nous n'y pouvons rien, ni vous non plus... Il faut nous suivre ; nous avons encore un particulier à pincer, car le gibier donne aujourd'hui...

Morel n'entendait pas cet homme.

Complétement égaré dans de funèbres pensées, l'artisan se disait d'une voix sourde et saccadée :

— Il va pourtant falloir ensevelir ma petite fille... la veiller... ici... jusqu'à ce qu'on vienne l'emporter... L'ensevelir... mais avec quoi ? nous n'avons rien... Et le cercueil... qui est-ce qui nous fera crédit ? Oh ! un cercueil tout petit... pour un enfant de quatre ans... ça ne doit pas être cher... Et puis pas de corbillard... on prend ça sous son bras... Ah ! ah ! ah ! ajouta-t-il avec un éclat de rire effrayant, comme j'ai du bonheur !... Elle aurait pu mourir à dix-huit ans, à l'âge de Louise, et on ne m'aurait pas fait crédit d'un grand cercueil...

— Ah çà ! mais minute ; ce gaillard-là est capable d'en perdre la boule, dit Bourdin à Malicorne ; regarde donc ses yeux... il fait peur... Allons, bon !... et la vieille idiote qui hurle la faim !... Quelle famille !

— Faut pourtant en finir... Quoique l'arrestation de ce mendiant-là ne soit tarifée qu'à 76 francs 75 centimes, nous enflerons, comme de juste, les frais à 240 ou 250 francs. C'est le *loup*[1] qui paye...

— Dis donc qui avance ; car c'est ce moineau-là qui payera les violons... puisque c'est lui qui va la danser...

— Quand celui-là aura de quoi payer à son créancier 2,500 francs pour capital, intérêts, frais et tout... il fera chaud...

— Ça ne sera pas comme ici, car on gèle..., dit le recors en

[1] Le créancier.

soufflant dans ses doigts. Finissons-en, emballons-le, il pleurnichera en chemin... Est-ce que c'est de notre faute, à nous, si sa petite est crevée?...

— Quand on est aussi gueux que ça, on ne fait pas d'enfants.

— Ça lui apprendra, ajouta Malicorne; puis, frappant sur l'épaule de Morel : Allons, allons, camarade, nous n'avons pas le temps d'attendre; puisque vous ne pouvez pas payer, en prison!

— En prison M. Morel! s'écria une voix jeune et pure.

Et une jeune fille brune, fraîche, rose et coiffée en cheveux, entra vivement dans la mansarde.

— Ah! mademoiselle Rigolette, dit un des enfants en pleurant, vous êtes si bonne! Sauvez papa, on veut l'emmener en prison, et notre petite sœur est morte...

— Adèle est morte! s'écria la jeune fille, dont les grands yeux noirs et brillants se voilèrent de larmes. Votre père en prison! ça ne se peut pas...

Et, immobile, elle regardait tour à tour le lapidaire, sa femme et les recors.

Bourdin s'approcha de Rigolette.

— Voyons, ma belle enfant, vous qui avez votre sang-froid, faites entendre raison à ce brave homme; sa petite fille est morte, à la bonne heure! mais il faut qu'il nous suive à Clichy... à la prison pour dettes : nous sommes gardes du commerce...

— C'est donc vrai? s'écria la jeune fille.

— Très-vrai, la mère a la petite dans son lit, on ne peut pas la lui ôter... ça l'occupe... Le père devrait profiter de ça pour filer.

— Mon Dieu, mon Dieu, quel malheur! s'écria Rigolette, quel malheur! comment faire?

— Payer ou aller en prison, il n'y a pas de milieu; avez-vous deux ou trois billets de *mille* à leur prêter? demanda Malicorne d'un air goguenard; si vous les avez, passez à votre caisse, et aboulez les *noyaux,* nous ne demandons pas mieux.

— Ah! c'est affreux! dit Rigolette avec indignation. Oser plaisanter devant un pareil malheur...

— Eh bien ! sans plaisanterie, reprit l'autre recors, puisque vous voulez être bonne à quelque chose, tâchez que la femme ne nous voie pas emmener le mari. Vous leur éviterez à tous les deux un mauvais quart d'heure.

Quoique brutal, le conseil était bon ; Rigolette le suivit, et s'approcha de Madeleine. Celle-ci, égarée par le désespoir, n'eut pas l'air de voir la jeune fille, qui s'agenouilla auprès du grabat avec les autres enfants.

Morel n'était revenu de son égarement passager que pour tomber sous le coup des réflexions les plus accablantes ; plus calme, il put contempler l'horreur de sa position. Décidé à cette extrémité, le notaire devait être impitoyable ; les recors faisaient leur métier.

L'artisan se résigna.

— Ah çà ! marchons-nous, à la fin ? lui dit Bourdin.

— Je ne puis pas laisser ces diamants ici ; ma femme est à moitié folle, dit Morel en montrant les diamants épars sur son établi. La courtière pour qui je travaille doit venir les chercher ce matin ou dans la journée ; il y en a pour une somme considérable.

— Bon, dit Tortillard, qui était toujours resté auprès de la porte entre-bâillée, bon, bon, bon, la Chouette saura ça.

— Accordez-moi seulement jusqu'à demain, reprit Morel, afin que je puisse remettre ces diamants à la courtière.

— Impossible ! finissons tout de suite.

— Mais je ne peux pas, en laissant ces diamants ici, les exposer à être perdus.

— Emportez-les avec vous ; notre fiacre est en bas, vous le payerez avec les frais. Nous irons chez votre courtière ; si elle n'y est pas, vous déposerez ces pierreries au greffe de Clichy ; ils seront aussi en sûreté là qu'à la banque... Voyons, dépêchons ; nous filerons sans que votre femme et vos enfants vous aperçoivent.

— Accordez-moi jusqu'à demain... que je puisse faire enterrer mon enfant ? demanda Morel d'une voix suppliante et altérée par les larmes qu'il contraignait.

— Non !... voilà plus d'une heure que nous perdons ici...

— Cet enterrement vous attristerait encore, ajouta Malicorne.

— Ah ! oui... cela m'attristerait, dit Morel avec amertume... Vous craignez tant d'attrister les gens !... Alors... un dernier mot...

— Voyons, sacrebleu ! dépêchez-vous !... dit Malicorne avec une impatience brutale.

— Depuis quand avez-vous ordre de m'arrêter ?

— Le jugement a été rendu il y a quatre mois... mais c'est hier que notre huissier a reçu l'ordre du notaire de le mettre à exécution...

— Hier ?... si tard ?

— Est-ce que je sais, moi !... Allons, votre paquet !

— Hier !... et Louise n'a pas paru ici : où est-elle ? Qu'est-elle devenue ? dit le lapidaire en tirant de l'établi une boîte de carton remplie de coton, dans laquelle il rangea les pierres. Mais ne pensons pas à cela... En prison j'aurai le temps d'y songer.

— Voyons, faites vite votre paquet, et habillez-vous.

— Je n'ai pas de paquet à faire, je n'ai que ces diamants à emporter, pour les consigner au greffe.

— Habillez-vous alors !

— Je n'ai pas d'autres vêtements que ceux-là.

— Vous allez sortir avec ces guenilles ? dit Bourdin.

— Je vous ferai honte, sans doute ? dit le lapidaire avec amertume.

— Non, puisque nous allons dans votre fiacre, répondit Malicorne.

— Papa, maman t'appelle ! dit un des enfants.

— Écoutez, murmura rapidement Morel en s'adressant à un des recors... ne soyez pas inhumain... accordez-moi une dernière grâce... Je n'ai pas le courage de dire adieu à ma femme, à mes enfants... mon cœur se briserait... S'ils vous voient m'emmener, ils accourront auprès de moi... Je voudrais éviter cela. Je vous en supplie, dites-moi tout haut que vous reviendrez dans trois ou quatre jours, et feignez de vous en aller... Vous m'attendrez à l'étage au-dessous... Je sortirai cinq minutes

après... ça m'épargnera les adieux... je n'y résisterais pas, je vous assure... je deviendrais fou... j'ai manqué le devenir tout à l'heure.

— Connu! vous voulez me *faire voir le tour!...* dit Malicorne... vous voulez filer... vieux farceur!

— Oh! mon Dieu! mon Dieu! s'écria Morel avec une douloureuse indignation.

— Je ne crois pas qu'il blague, dit tout bas Bourdin à son compagnon; faisons ce qu'il demande, sans ça nous ne sortirons jamais d'ici; je vais d'ailleurs rester là en dehors de la porte... Il n'y a pas d'autre sortie à la mansarde, il ne peu pas nous échapper.

— A la bonne heure, mais que le tonnerre l'emporte!... quelle chenille!... quelle chenille!...

Puis, s'adressant à voix basse à Morel:

— C'est convenu, nous vous attendons au quatrième... faites votre frime, et dépêchons!

— Je vous remercie, dit Morel.

— Eh bien, à la bonne heure! reprit Bourdin à voix haute en regardant l'artisan d'un air d'intelligence, puisque c'est comme ça, et que vous nous promettez de payer, nous vous laissons: nous reviendrons dans cinq ou six jours... mais alors soyez exact!

— Oui, messieurs, j'espère alors pouvoir payer, répondit Morel.

Les recors sortirent.

Tortillard, de peur d'être surpris, avait disparu dans l'escalier au moment où les gardes du commerce sortaient de la mansarde.

— Madame Morel! entendez-vous? dit Rigolette en s'adressant à la femme du lapidaire pour l'arracher à sa lugubre contemplation; on laisse votre mari tranquille; ces deux hommes sont sortis.

— Maman, entends-tu? on n'emmène pas mon père, reprit l'aîné des garçons.

— Morel! écoute... écoute... prends un des gros diamants, on ne le saura pas... et nous sommes sauvés, murmura Made-

leine tout à fait en délire. Notre petite Adèle n'aura plus froid, elle ne sera plus morte...

Profitant d'un instant où aucun des siens ne le regardait, le lapidaire sortit avec précaution.

Le garde du commerce l'attendait en dehors, sur une espèce de petit palier, aussi plafonné par le toit.

Sur ce palier s'ouvrait la porte d'un grenier qui prolongeait en partie la mansarde des Morel, et dans lequel M. Pipelet serrait ses provisions de cuir. En outre (nous l'avons dit) le digne portier appelait ce réduit *sa loge de mélodrame*, parce qu'au moyen d'un trou pratiqué à la cloison entre deux lattes, il allait quelquefois assister aux tristes scènes qui se passaient chez les Morel.

Le recors remarqua la porte du grenier; un instant il pensa que peut-être son prisonnier avait compté sur cette issue pour fuir ou pour se cacher.

— Allons, en route, mauvaise troupe! dit-il en mettant le pied sur la première marche de l'escalier, et il fit signe au lapidaire de le suivre.

— Une minute encore, par grâce!... dit Morel.

Il se mit à genoux sur le carreau; à travers une des fentes de la porte, il jeta un dernier regard sur sa famille, joignit les mains, et dit tout bas d'une voix déchirante en pleurant à chaudes larmes :

— Adieu! mes pauvres enfants... adieu! ma pauvre femme... adieu!...

— Ah çà! finirez-vous vos antiennes? dit brutalement Bourdin. Malicorne a bien raison, quelle chenille!... quelle chenille!...

Morel se releva, il allait suivre le recors, lorsque ces mots retentirent dans l'escalier :

— Mon père! mon père!

— Louise! s'écria le lapidaire en levant les mains au ciel, je pourrai donc l'embrasser avant de partir!

— Merci, mon Dieu! j'arrive à temps..., dit la voix en se rapprochant de plus en plus.

Et on entendit la jeune fille monter précipitamment l'escalier.

— Soyez tranquille, ma petite, dit une troisième voix, aigre, poussive, essoufflée, partant d'une région plus inférieure, je m'embusquerai, s'il le faut, dans l'allée, nous deux mon balai et mon vieux chéri, et ils ne sortiront pas d'ici que vous ne leur ayez parlé... les gueusards !

On a sans doute reconnu madame Pipelet, qui, moins ingambe que Louise, la suivait lentement.

Quelques minutes après, la fille du lapidaire était dans les bras de son père.

— C'est toi, Louise ! ma bonne Louise ! disait Morel en pleurant. Mais comme tu es pâle ! Mon Dieu ! qu'as-tu ?

ien... rien..., répondit Louise en balbutiant. J'ai couru

... Voici l'argent.

mment !...

u es libre !

u savais donc... ?

ui, oui... Prenez, monsieur, voici l'argent, dit la jeune

donnant un rouleau d'or à Malicorne.

lais cet argent, Louise ! cet argent !...

'u sauras tout... sois tranquille... Viens rassurer ma

[illegible]

ion, tout à l'heure ! s'écria Morel en se plaçant devant la

. Il pensait à la mort de sa petite fille que Louise igno-

core. Attends, il faut que je te parle... Mais cet argent ?...

— Minute ! dit Malicorne en finissant de compter les pièces d'or qu'il empocha. Soixante-quatre, soixante-cinq ; ça fait treize cents francs. Est-ce que vous n'avez que ça, la petite mère ?

— Mais tu ne dois que treize cents francs ? dit Louise stupéfaite en s'adressant à son père.

— Oui, dit Morel.

— Minute !... reprit le recors ; le billet est de treize cents francs, bon, voilà le billet payé... mais les frais ?... sans l'arrestation, il y en a déjà pour onze cent quarante francs.

— Oh ! mon Dieu ! mon Dieu ! s'écria Louise, je croyais que ce n'était que treize cents francs. Mais, monsieur... plus tard on vous payera le reste... voilà un assez fort à-compte..., n'est-ce pas, mon père ?

— Plus tard... à la bonne heure!... apportez l'argent au greffe et on lâchera votre père... Allons, marchons!...

— Vous l'emmenez!

— Et roide... C'est un à-compte... qu'il paye le reste, il sera libre... Passe, Bourdin, et en route!...

— Grâce... grâce!... s'écria Louise.

— Ah! quelle scie!... voilà les geigneries qui commencent; c'est à vous faire suer en plein hiver... ma parole d'honneur! dit brutalement le recors.

Puis, s'avançant vers Morel :

— Si vous ne marchez pas de suite, je vous empoigne au collet et je vous fais descendre bon train; c'est embêtant, à la fin.

— Oh! mon pauvre père... moi qui le croyais sauvé au moins! dit Louise avec accablement.

— Non... non... Dieu n'est pas juste!... s'écria le lapidaire d'une voix désespérée en frappant du pied avec rage.

— Si... Dieu est juste... il a toujours pitié des honnêtes gens qui souffrent, dit une voix douce et vibrante.

Au même instant Rodolphe parut à la porte du petit réduit, d'où il avait invisiblement assisté à plusieurs des scènes que nous venons de raconter.

Il était pâle et profondément ému.

A cette apparition subite, les recors reculèrent. Morel et sa fille regardèrent le prince avec stupeur.

Tirant de la poche de son gilet un petit paquet de billets de banque pliés, Rodolphe en prit trois, et, les présentant à Malicorne, lui dit :

— Voici deux mille cinq cents francs, rendez à cette jeune fille l'or qu'elle vous a donné!

De plus en plus étonné, le recors prit les billets en hésitant, les examina en tous sens, les tourna, les retourna, finalement les empocha. Puis, sa grossièreté reprenant le dessus à mesure que son étonnement mêlé de frayeur se dissipait, il toisa Rodolphe et lui dit :

— Ils sont bons, vos billets; mais comment avez-vous entre les mains une somme pareille? Est-elle bien à vous, au moins? ajouta-t-il.

Rodolphe était très-modestement vêtu et couvert de poussière, grâce à son séjour dans le grenier de M. Pipelet.

— Je t'ai dit de rendre cet or... à cette jeune fille, répondit Rodolphe d'une voix brève et dure.

— Je t'ai dit !... Et pourquoi donc que tu me tutoies !... s'écria le recors en s'avançant vers Rodolphe d'un air menaçant.

— Cet or !... cet or !... dit le prince en saisissant et en serrant si violemment le poignet de Malicorne, que celui-ci se plia sous cette étreinte de fer et s'écria :

— Oh ! mais vous me faites mal... lâchez-moi...

— Rends donc cet or !... Tu es payé, va-t'en... sans dire d'insolences, ou je te jette en bas de l'escalier.

— Eh bien ! le voilà, cet or, dit Malicorne en remettant le rouleau à la jeune fille... mais ne me tutoyez pas et ne me maltraitez pas... parce que vous êtes plus fort que moi...

— C'est vrai... qui êtes-vous pour vous donner ces airs-là ? dit Bourdin en s'abritant derrière son confrère, qui êtes-vous ?

— Qui ça est, malappris !... c'est mon locataire... le roi des locataires... malembouchés que vous êtes ! s'écria madame Pipelet, qui apparut enfin tout essoufflée, et toujours coiffée de sa perruque blonde à la Titus.

La portière tenait à la main un poêlon de terre rempli de soupe fumante, qu'elle apportait charitablement aux Morel.

— Qu'est-ce qu'elle veut, cette vieille fouine ? dit Bourdin.

— Si vous attaquez mon physique, je me jette sur vous et je vous mords, s'écria madame Pipelet, et par là-dessus mon locataire, mon roi des locataires, vous fichera du haut en bas des escaliers comme il le dit... Et je vous balayerai comme un tas d'ordures que vous êtes.

— Cette vieille est capable d'ameuter la maison contre nous. Nous sommes payés, nous avons fait nos frais, filons ! dit Bourdin à Malicorne.

— Voici vos pièces ! dit celui-ci en jetant un dossier aux pieds de Morel.

— Ramasse !... On te paye pour être honnête, dit Rodolphe ; et, arrêtant le recors d'une main vigoureuse, de l'autre il lui montra les papiers.

Sentant, à cette nouvelle et redoutable étreinte, qu'il ne pourrait lutter contre un pareil adversaire, le garde du commerce se baissa en murmurant, ramassa le dossier, et le remit à Morel, qui le prit machinalement.

Il croyait rêver.

— Vous, quoique vous ayez une poigne de fort de la halle, ne tombez jamais sous notre coupe! dit Malicorne.

Et après avoir montré le poing à Rodolphe, d'un saut il enjamba dix marches, suivi de son complice, qui regardait derrière lui avec un certain effroi.

Madame Pipelet se mit en mesure de venger Rodolphe des menaces du recors; regardant son poêlon d'un air inspiré, elle s'écria héroïquement :

— Les dettes des Morel sont payées... ils vont avoir de quoi manger, ils n'ont plus besoin de ma pâtée, gare là-dessous!

Et, se penchant sur la rampe, la vieille vida le contenu de son poêlon sur le dos des deux recors, qui arrivaient à ce moment au premier étage.

— Et allllez... donc! ajouta la portière, les voilà trempés... comme une soupe... comme deux soupes... eh! eh! eh! c'est le cas de le dire...

— Mille millions de tonnerres! s'écria Malicorne inondé de la préparation culinaire de madame Pipelet, voulez-vous faire attention là-haut... vieille gaupe!...

— Alfred! riposta madame Pipelet en criant à tue-tête d'une voix aiguë à percer le tympan d'un sourd... Alfred! tape dessus, vieux chéri!... Ils ont voulu faire les Bédouins avec ta *Stasie* (Anastasie). C'est deux indécents... ils m'ont saccagée... tape dessus à grands coups de balai... Dis à l'écaillère et au rogomiste de t'aider... A vous! à vous! à vous! au chat! au chat!... au voleur!... Kiss! kiss!... kiss!... Brrrrrr... Hou... hou!... Tape dessus!... vieux chéri! Boum!... boum!...

Et pour clore formidablement ces onomatopées qu'elle avait accompagnées de trépignements furieux, madame Pipelet, emportée par l'ivresse de la victoire, lança du haut en bas de l'escalier son poêlon de faïence, qui, se brisant avec un bruit épouvantable au moment où les recors, étourdis de ces cris affreux,

descendaient *quatre à quatre* les dernières marches, augmenta prodigieusement leur effroi.

— Et alllllez donc! s'écria Anastasie en riant aux éclats et en se croisant les bras dans une attitude triomphante.

. . . .

Pendant que madame Pipelet poursuivait les recors de ses injures et de ses huées, Morel s'était jeté aux pieds de Rodolphe.

— Ah! monsieur, vous nous sauvez la vie!... A qui devons-nous ce secours inespéré?...

— A Dieu; vous le voyez, il a toujours pitié des honnêtes gens [1].

[1] Voici quelques faits curieux sur la contrainte par corps, cités dans *le Pauvre Jacques*, journal publié sous le patronage de la SOCIÉTÉ DE LA MORALE CHRÉTIENNE (*Comité des prisons*):

« Un protêt et une signification de contrainte par corps, tarifés par la loi, le premier à 4 francs 35 c., et la seconde à 4 fr. 70 c., sont généralement portés par les huissiers, le premier à 10 fr. 40 c., le second à 16 francs 40 c. Les huissiers font donc illégalement payer 26 fr. 80 c. ce qui est tarifé par la loi à 9 fr. 50 c.

« Pour une arrestation, la loi accorde aux gardes du commerce : timbre et enregistrement, 3 fr. 50 c.; le fiacre, 5 fr.; l'arrestation et l'écrou, 60 fr. 25 c.; droit de greffe, 8 fr. Total : 76 fr. 75 c.

« Une note de frais citée comme moyenne de ce que réclament ordinairement les gardes du commerce pour une arrestation, porte ces frais à 240 fr. environ, au lieu de 76 fr. légalement dus. »

On lit enfin dans le même journal :

« Le garde du commerce *** est venu nous prier de rectifier l'article de *la Femme pendue*. Ce n'est pas moi, dit-il, *qui lui ai donné la mort*. Nous n'avons pas dit que *** eût tué cette malheureuse femme. Nous reproduisons textuellement notre article :

« Le garde du commerce *** va pour arrêter un menuisier rue de la Lune; le « menuisier l'aperçoit dans la rue; il crie :

« — Je suis perdu, on vient pour m'arrêter!

« Sa femme l'entend, ferme la porte, et le menuisier va se cacher dans son « grenier. Le garde du commerce va chercher le juge de paix et un serrurier; « la porte de la chambre de la femme est enfoncée... *la femme s'était pendue!* « Le garde du commerce ne s'arrête pas à la vue du cadavre; il continue sa « perquisition, et trouve enfin le mari.

« — Je vous arrête.

« — Je n'ai pas d'argent.

« — En ce cas, en prison!

« — Je vous suis; laissez-moi dire adieu à ma femme.

« — *Ça n'est pas la peine; votre femme s'est pendue.*

« Qu'avez-vous à dire, M*** ? ajoute le journal que nou

XII

RIGOLETTE.

Louise, la fille du lapidaire, était remarquablement belle, d'une beauté grave : svelte et grande, elle tenait de la Junon antique par la régularité de ses traits sévères, et de la Diane chasseresse par l'élégance de sa taille élevée. Malgré le hâle de son teint, malgré la rougeur rugueuse de ses mains d'un très-beau galbe, mais durcies par les travaux domestiques, malgré ses humbles vêtements, cette jeune fille avait un extérieur plein de noblesse, que l'artisan, dans son admiration paternelle, appelait un *air de princesse.*

Nous n'essayerons pas de peindre la reconnaissance et la stupeur joyeuse de cette famille, si brusquement arrachée à un sort épouvantable. Un moment même, dans cet enivrement subit, la mort de la petite fille fut oubliée.

fait que copier votre procès-verbal d'écrou, dans lequel vous avez horriblement et minutieusement décrit cette épouvantable histoire. »

Enfin le même journal cite deux ou trois cents faits dont le suivant est pour ainsi dire la moyenne :

« *Sur un billet de* 300 *fr. de capital, un huissier a fait* 964 *fr. de frais. Le débiteur, ouvrier, père de cinq enfants, est en prison depuis sept mois.* »

Pour deux raisons l'auteur de ce livre emprunte ces citations au *Pauvre Jacques :*

D'abord pour montrer que le chapitre qu'on vient de lire est, dans son invention, encore au-dessous de la réalité ;

Puis surtout pour prouver que seulement, au point de vue philanthropique, le maintien d'un tel état de choses (l'exorbitance des frais illégalement et impunément perçus par certains officiers publics) paralyse souvent les plus généreuses intentions... Ainsi, avec 1,000 fr. on pourrait arracher à la prison et rendre à leur famille trois ou quatre honnêtes et malheureux ouvriers presque toujours incarcérés pour des sommes de 250 ou 300 fr. ; mais ces sommes étant triplées par une déplorable exagération de frais, souvent les personnes les plus charitables reculent devant une bonne œuvre, en songeant que les deux tiers de leur libéralité doivent profiter aux huissiers et à leurs recors.

Et pourtant il est peu de misères plus dignes d'intérêt et de pitié que des infortunés dont nous venons de parler.

Rodolphe seul remarqua l'extrême pâleur de Louise et la sombre préoccupation dont elle semblait toujours accablée, malgré la délivrance de son père.

Voulant rassurer complétement les Morel sur leur avenir et expliquer une libéralité qui pouvait compromettre son incognito, Rodolphe dit au lapidaire qu'il emmena sur le palier, pendant que Rigolette préparait Louise à apprendre la mort de sa sœur :

— Avant-hier matin, une jeune dame est venue chez vous?

— Oui, monsieur, et elle a paru bien peinée de l'état où elle nous voyait.

— Après Dieu, c'est elle que vous devez remercier, non pas moi...

— Il serait vrai, monsieur? Cette jeune dame...

— Est votre bienfaitrice. J'ai souvent porté des étoffes chez elle : avant-hier, en venant louer ici une chambre au quatrième, j'ai appris par la portière votre cruelle position... comptant sur la charité de cette dame, j'ai couru chez elle... avant-hier elle était ici, afin de juger par elle-même l'étendue de votre malheur : elle en a été douloureusement émue; mais comme ce malheur pouvait être le fruit de l'inconduite, elle m'a chargé de prendre moi-même, et le plus tôt possible, des renseignements sur vous, désirant proportionner ses bienfaits à votre probité.

— Bonne et excellente dame! j'avais bien raison de dire...

— De dire à Madeleine : *Si les riches savaient!* n'est-ce pas?

— Comment, monsieur, connaissez-vous le nom de ma femme?... Qui vous a appris que...?

— Depuis ce matin six heures, dit Rodolphe en interrompant Morel, je suis caché dans le petit grenier qui avoisine votre mansarde.

— Vous... monsieur!...

— Et j'ai tout entendu, tant honnête et excellent homme!

— Mon Dieu!... Mais c[illegible] -vous là?

— En [illegible] re mieux renseigné que [illegible] entendre à votre insu... [illegible] éduit en me pro-

posant de me le céder pour en faire un bûcher. Ce matin je lui ai demandé à le visiter, j'y suis resté une heure, et j'ai pu me convaincre qu'il n'y avait pas un caractère plus probe, plus noble, plus courageusement résigné que le vôtre.

— Mon Dieu! monsieur, il n'y a pas grand mérite : je suis né comme ça, et je ne pourrais pas faire autrement...

— Je le sais; aussi je ne vous loue pas, je vous apprécie. J'allais sortir de ce réduit pour vous délivrer des recors, lorsque j'ai entendu la voix de votre fille. J'ai voulu lui laisser le plaisir de vous sauver... Malheureusement la rapacité des gardes du commerce a enlevé cette douce satisfaction à la pauvre Louise; alors j'ai paru. J'avais fait hier le recouvrement de quelques sommes qui m'étaient dues, et j'ai été à même de faire une avance à votre bienfaitrice en payant pour vous cette malheureuse dette. Mais votre infortune a été si grande, si honnête, si digne, que l'intérêt qu'on vous porte, et que vous méritez, ne s'arrêtera pas là. Je puis, au nom de votre ange sauveur, vous répondre d'un avenir paisible, heureux pour vous et pour les vôtres...

— Il serait possible!... Mais, au moins, son nom, monsieur? son nom, à cet ange sauveur, comme vous l'appelez?

— Oui, c'est un ange... Et vous aviez encore raison de dire que grands et petits avaient leurs peines.

— Cette dame serait malheureuse?

— Qui n'a pas ses chagrins? Mais je ne vois aucune raison de vous taire son nom... Cette dame s'appelle...

Songeant que madame Pipelet n'ignorait pas que madame d'Harville était venue dans la maison pour demander le *commandant*, Rodolphe, craignant l'indiscret bavardage de la portière, reprit après un moment de silence :

— Je vous dirai le nom de cette dame... à une condition...

— Oh! parlez, monsieur!...

— C'est que vous ne le répéterez à personne... vous entendez? à personne...

— Oh! je vous le jure. Mais ne pourrai-je pas au moins la remercier, cette providence des malheureux?

— Je le demanderai à madame d'Harville, je ne doute pas qu'elle y consente...

— Cette dame se nomme?

— Madame la marquise d'Harville.

— Oh ! je n'oublierai jamais ce nom-là. Ce sera ma sainte... mon adoration. Quand je pense que, grâce à elle, ma femme, mes enfants sont sauvés !... Sauvés ! pas tous... pas tous... ma pauvre petite Adèle, nous ne la reverrons plus!... Hélas! mon Dieu, il faut se dire qu'un jour ou l'autre nous l'aurions perdue, qu'elle était condamnée...

Et le lapidaire essuya ses larmes...

— Quant aux derniers devoirs à rendre à cette pauvre petite, si vous m'en croyez... voilà ce qu'il faut faire... Je n'occupe pas encore ma chambre ; elle est grande, saine, aérée ; il y a déjà un lit, on y transportera ce qui sera nécessaire pour que vous et votre famille vous puissiez vous établir là, en attendant que madame d'Harville ait trouvé à vous caser convenablement... Le corps de votre enfant restera dans la mansarde, où il sera cette nuit, comme il convient, gardé et veillé par un prêtre. Je vais prier M. Pipelet de s'occuper de ces tristes détails.

— Mais, monsieur... vous priver de votre chambre !... ça n'est pas la peine... Maintenant que nous voilà tranquilles, que je n'ai plus peur d'aller en prison... notre pauvre logis me semblera un palais, surtout si ma Louise nous reste... pour tout soigner comme par le passé...

— Votre Louise ne vous quittera plus... Vous disiez que ce serait votre luxe de l'avoir toujours auprès de vous... Ce sera mieux... ce sera votre récompense...

— Mon Dieu... monsieur, est-ce possible ? ça me paraît un rêve... Je n'ai jamais été dévot... mais un tel coup du sort... un secours si providentiel... ça vous ferait croire !

— Croyez toujours... qu'est-ce que vous risquez ?...

— C'est vrai, répondit naïvement Morel, qu'est-ce qu'on risque?...

— Si la douleur d'un père pouvait reconnaître des compensations, je vous dirais qu'une de vos filles vous est retirée, mais que l'autre vous est rendue.

— C'est juste, monsieur, nous aurons notre Louise maintenant...

— Vous acceptez ma chambre, n'est-ce pas? Sinon comment faire pour cette triste veillée mortuaire?... Songez donc à votre femme, dont la tête est déjà si faible... lui laisser pendant vingt-quatre heures un si douloureux spectacle sous les yeux!

— Vous songez à tout... à tout... Combien vous êtes bon, monsieur!

— C'est votre ange bienfaiteur qu'il faut remercier, sa bonté m'inspire. Je vous dis ce qu'il vous dirait; il m'approuvera, j'en suis sûr... Ainsi vous acceptez... c'est convenu... Maintenant, dites-moi, ce Jacques Ferrand...?

Un sombre nuage passa sur le front de Morel.

— Ce Jacques Ferrand, reprit Rodolphe, est-ce bien Jacques Ferrand, notaire, qui demeure rue du Sentier?

— Oui, monsieur... Est-ce que vous le connaissez ?

Puis, assailli de nouveau par ses craintes au sujet de Louise, Morel s'écria :

— Puisque vous m'avez entendu, monsieur, dites... dites... ai-je le droit d'en vouloir à cet homme?... Et qui sait... si ma fille... ma Louise...?

Il ne put achever et cacha sa figure dans ses mains.

Rodolphe comprit ses craintes.

— La démarche même du notaire, lui dit-il, doit vous rassurer : il vous faisait sans doute arrêter pour se venger des dédains de votre fille; du reste, j'ai tout lieu de croire que c'est un malhonnête homme... S'il en est ainsi, dit Rodolphe après un moment de silence, comptons sur la Providence pour le punir...

— Il est bien riche et bien hypocrite, monsieur!

— Vous étiez bien pauvre et bien désespéré!... la Providence vous a-t-elle failli?

— Oh! non, monsieur... Grand Dieu!... ne croyez pas que je dise cela par ingratitude...

— Un ange sauveur est venu à vous... un vengeur inexorable atteindra peut-être le notaire... s'il est coupable.

A ce moment Rigolette sortit de la mansarde, en essuyant ses yeux.

Rodolphe dit à la jeune fille :

— N'est-ce pas, ma voisine, que M. Morel fera bien d'occuper ma chambre avec sa famille, en attendant que son bienfaiteur, dont je ne suis que l'agent, lui ait trouvé un logement convenable?

Rigolette regarda Rodolphe d'un air étonné.

— Comment, monsieur... vous serez assez généreux?...

— Oui, mais à une condition... qui dépend de vous, ma voisine...

— Oh ! tout ce qui dépendra de moi...

— J'avais quelques comptes très-pressés à régler pour mon patron... on doit venir les chercher tantôt... mes papiers sont en bas. Si, en qualité de voisine, vous vouliez me permettre de m'occuper de ce travail chez vous... sur un coin de votre table... pendant que vous travaillerez? je ne vous dérangerais pas, et la famille Morel pourrait tout de suite, avec l'aide de M. et madame Pipelet, s'établir chez moi.

— Oh! si ce n'est que cela, monsieur, bien volontiers; entre voisins on doit s'entr'aider... Vous donnez l'exemple par ce que vous faites pour ce bon M. Morel... A votre service, monsieur...

— Appelez-moi *mon voisin*... sans cela ça me gênera... et je n'oserai pas accepter, dit Rodolphe en souriant.

— Qu'à cela ne tienne!... Je puis bien vous appeler mon voisin, puisque vous l'êtes.

— Papa, maman te demande... viens! viens! dit un des petits garçons en sortant de la mansarde.

— Allez, mon cher M. Morel : quand tout sera prêt en bas, on vous en fera prévenir.

Le lapidaire rentra précipitamment chez lui.

— Maintenant, ma voisine, dit Rodolphe à Rigolette, il faut encore que vous me rendiez un service.

— De tout mon cœur, si c'est possible, mon voisin.

— Vous êtes, j'en suis sûre, une excellente petite ménagère; il s'agirait d'acheter à l'instant ce qui est nécessaire pour que la famille Morel soit convenablement vêtue, couchée et établie dans ma chambre, où il n'y a encore que mon mobilier de gar-

çon (et il n'est pas lourd), qu'on a apporté hier... Comment allons-nous faire pour nous procurer tout de suite ce que je désire pour les Morel?

Rigolette réfléchit un moment, et répondit :

— Avant deux heures vous aurez ça, de bons vêtements tout faits, bien chauds, bien propres, du bon linge bien blanc pour toute la famille, deux petits lits pour les enfants, un pour la grand'mère, tout ce qu'il faut enfin... mais, par exemple, cela coûtera beaucoup, beaucoup d'argent.

— Et combien?

— Oh! au moins... au moins de cinq à six cents francs...

— Pour le tout?

— Hélas! oui... vous voyez, c'est bien de l'argent! dit Rigolette en ouvrant de grands yeux et en secouant la tête...

— Et nous aurions ça?

— Avant deux heures.

— Mais vous êtes donc une fée, ma voisine?

— Mon Dieu, non; c'est bien simple... Le *Temple* est à deux pas d'ici, et vous y trouverez tout ce dont vous aurez besoin.

— Le Temple?

— Oui... le Temple.

— Qu'est-ce que cela?

— Vous ne connaissez pas le Temple, mon voisin?

— Non, ma voisine.

— C'est pourtant là où les gens comme vous et moi se meublent et se nippent, quand ils sont économes. C'est bien moins cher qu'ailleurs et c'est aussi bon...

— Vraiment?

— Je le crois bien. Tenez, je suppose... combien avez-vous payé votre redingote?

— Je ne vous dirai pas précisément...

— Comment! mon voisin, vous ne savez pas ce que coûte votre redingote?

— Je vous avouerai en confidence, ma voisine, dit Rodolphe souriant, que je la dois... Alors, vous comprenez... je ne peux pas savoir....

— Ah ! mon voisin... mon voisin... vous me faites l'effet de ne pas avoir beaucoup d'ordre !

— Hélas ! non, ma voisine.

— Il faudra vous corriger de ça, si vous voulez que nous soyons amis... et je vois déjà que nous le serons... vous avez l'air si bon ! Vous verrez que vous ne serez pas fâché de m'avoir pour voisine. Vous m'aiderez... je vous aiderai... on est voisin, c'est pour ça... J'aurai bien soin de votre linge... vous me donnerez un coup de main pour cirer ma chambre... Je suis matinale, je vous réveillerai, afin que vous ne soyez pas en retard à votre magasin. Je frapperai à votre cloison jusqu'à ce que vous m'ayez dit : Bonjour, voisine !

— C'est convenu, vous m'éveillerez, vous aurez soin de mon linge, et je cirerai votre chambre.

— Et vous aurez de l'ordre ?

— Certainement...

— Et quand vous aurez quelques effets à acheter, vous irez au Temple ; car, tenez, un exemple : votre redingote vous coûte 80 francs, je suppose ; eh bien ! vous l'auriez eue au Temple pour 30 francs.

— Mais c'est merveilleux !... Ainsi, vous croyez qu'avec cinq ou six cents francs ces pauvres Morel...

— Seraient nippés de tout, et très-bien, et pour longtemps.

— Ma voisine, une idée !...

— Voyons l'idée !

— Vous vous connaissez en objets de ménage ?

— Mais oui... un peu, dit Rigolette avec une nuance de fatuité.

— Prenez mon bras, et allons au Temple acheter de quoi nipper les Morel, ça va-t-il ?

— Oh ! quel bonheur !... pauvres gens !... Mais de l'argent ?

— J'en ai.

— Cinq cents francs ?

— Le bienfaiteur des Morel m'a donné carte blanche, il n'épargnera rien pour que ces braves gens soient bien... S'il y a même un endroit où l'on trouve de meilleures fournitures qu'au Temple...

— On ne trouve nulle part rien de mieux, et puis il y a de tout et tout fait; de petites robes pour les enfants, des robes pour leur mère.

— Allons au Temple, alors, ma voisine...

— Ah! mon Dieu, mais...

— Quoi donc?

— Rien... c'est que, voyez-vous... mon temps... c'est tout mon avoir, je me suis déjà même un peu arriérée... en venant un peu par-ci par-là veiller la pauvre femme Morel; et vous concevez, une heure d'un côté, une heure de l'autre, ça fait petit à petit une journée; une journée, c'est trente sous, et quand on ne gagne rien un jour, il faut vivre tout de même... Mais, bah! c'est égal... je prendrai cela sur ma nuit... Et puis, tiens! les parties de plaisir sont rares, et je me fais une joie de celle-là... il me semblera que je suis riche, et que c'est avec mon argent que j'achète toutes ces bonnes choses pour ces pauvres Morel... Eh bien! voyons, le temps de mettre mon châle, un bonnet, et je suis à vous, mon voisin.

— Si vous n'avez que ça à mettre, ma voisine... voulez-vous que pendant ce temps-là j'apporte mes papiers chez vous?

— Bien volontiers, ça fait que vous verrez ma chambre, dit Rigolette avec orgueil, car mon ménage est déjà fait, ce qui vous prouve que je suis matinale, et que si vous êtes dormeur et paresseux... tant pis pour vous, je vous serai un mauvais voisinage...

Et, légère comme un oiseau, Rigolette descendit l'escalier, suivie de Rodolphe qui alla chez lui se débarrasser de la poussière du grenier de M. Pipelet.

Nous dirons plus tard pourquoi Rodolphe n'était pas encore prévenu de l'enlèvement de Fleur de Marie, qui avait eu lieu la veille à la ferme de Bouqueval.

Nous rappellerons de plus au lecteur que mademoiselle Rigolette sachant seule la nouvelle adresse de François Germain, fils de madame George, Rodolphe avait un grand intérêt à pénétrer cet important secret.

La promenade au Temple qu'il venait de proposer à la grisette devait la mettre en confiance avec lui, et le distraire des tristes

pensées qu'avait éveillées en lui la mort de la petite fille de l'artisan.

L'enfant que Rodolphe regrettait amèrement avait dû mourir à peu près à cet âge...

C'était, en effet, à cet âge que Fleur de Marie avait été livrée à la Chouette par la femme de charge du notaire Jacques Ferrand.

Nous dirons plus tard dans quel but et dans quelles circonstances.

Rodolphe armé, par manière de contenance, d'un formidable rouleau de papiers, entra dans la chambre de Rigolette.

Rigolette était à peu près du même âge que la Goualeuse, son ancienne amie de prison.

Il y avait entre ces deux jeunes filles la différence qu'il y a entre le rire et les larmes;

Entre l'insouciance joyeuse et la rêverie mélancolique;

Entre l'imprévoyance la plus audacieuse et une sombre, une incessante préoccupation de l'avenir;

Entre une nature délicate, exquise, élevée, poétique, douloureusement sensible, incurablement blessée par le remords... et une nature gaie, vive, heureuse, mobile, prosaïque, irréfléchie, quoique bonne et compatissante.

Car, loin d'être égoïste, Rigolette n'avait de chagrins que ceux des autres; elle y sympathisait de toutes ses forces, se dévouait corps et âme à ce qui souffrait, mais n'y songeait plus, *le dos tourné*, comme on dit vulgairement.

Souvent elle s'interrompait de rire aux éclats pour pleurer sincèrement, et elle s'interrompait de pleurer pour rire encore.

En véritable enfant de Paris, Rigolette préférait l'étourdissement au calme, le mouvement au repos, l'âpre et retentissante harmonie de l'orchestre des bals de *la Chartreuse* ou du *Colisée* au doux murmure du vent, des eaux et du feuillage...

Le tumulte assourdissant des carrefours de Paris à la solitude des champs...

L'éblouissement des feux d'artifice, le flamboiement du *bouquet*, le fracas des bombes, à la sérénité d'une belle nuit pleine d'étoiles, d'ombre et de silence.

Hélas! oui, la bonne fille préférait franchement la boue noir

des rues de la *capitale* au verdoiement des prés fleuris, ses pavés fangeux ou brûlants à la mousse fraîche et veloutée des sentiers des bois parfumés de violettes; la poussière suffocante des barrières ou des boulevards au balancement des épis d'or, émaillés de l'écarlate des pavots sauvages et de l'azur des bluets...

Rigolette ne quittait sa chambre que le dimanche, et le matin de chaque jour, pour faire sa provision *de mouron, de pain, de lait et de chènevis pour elle et ses deux oiseaux*, comme disait madame Pipelet; mais elle vivait à Paris pour Paris. Elle eût été au désespoir d'habiter ailleurs que dans la *capitale*.

Autre anomalie : malgré ce goût des plaisirs parisiens, malgré la liberté, ou plutôt l'abandon où elle se trouvait, étant seule au monde... malgré l'économie fabuleuse qu'il lui fallait mettre dans ses moindres dépenses pour vivre avec environ trente sous par jour, malgré la plus piquante, la plus espiègle, la plus adorable petite figure du monde, jamais Rigolette ne choisissait ses amoureux... (nous ne dirons pas ses amants; l'avenir prouvera si l'on doit considérer les *propos* de madame Pipelet, au sujet des voisins de la grisette, comme des calomnies ou des indiscrétions), Rigolette, disons-nous, ne choisissait ses amoureux que dans sa classe, c'est-à-dire ne choisissait que ses voisins... et cette égalité devant le loyer était loin d'être chimérique.

Un opulent et célèbre artiste, un moderne *Raphaël* dont Cabrion était le *Jules Romain*, avait vu un portrait de Rigolette, qui, dans cette *étude* d'après nature, n'était aucunement flattée. Frappé des traits charmants de la jeune fille, le maître soutint à son élève qu'il avait poétisé, idéalisé son modèle; Cabrion, fier de sa jolie voisine, proposa à son maître de la lui faire voir *comme objet d'art*, un dimanche, au bal de l'Ermitage. Le *Raphaël*, charmé de cette ravissante figure, fit tous ses efforts pour supplanter son *Jules Romain*. Les offres les plus séduisantes, les plus splendides, furent faites à la grisette : elle les refusa héroïquement, tandis que le dimanche, sans façon et sans scrupule, elle acceptait d'un voisin un modeste dîner au

Méridien (cabaret renommé du boulevard du Temple) et une place de galerie à *la Gaîeté* ou à *l'Ambigu*.

De telles intimités étaient fort compromettantes, et pouvaient faire singulièrement soupçonner la vertu de Rigolette.

Sans nous expliquer encore à ce sujet, nous ferons remarquer qu'il est dans certaines délicatesses relatives des secrets et des abîmes impénétrables.

Quelques mots de la figure de la grisette, et nous introduirons Rodolphe dans la chambre de sa voisine.

Rigolette avait dix-huit ans à peine, une taille moyenne, petite même, mais si gracieusement tournée, si finement cambrée, si voluptueusement arrondie... mais qui répondait si bien à sa démarche à la fois leste et furtive; qu'elle paraissait accomplie : un pouce de plus lui eût fait beaucoup perdre de son gracieux ensemble; le mouvement de ses petits pieds toujours irréprochablement chaussés de bottines de casimir noir à semelle un peu épaisse, rappelait l'allure alerte, coquette et discrète de la caille ou de la bergeronnette. Elle ne semblait pas marcher, elle effleurait le pavé; elle glissait rapidement à sa surface.

Cette démarche particulière aux grisettes, à la fois agile, agaçante et légèrement effarouchée, doit être sans doute attribuée à trois causes :

A leur désir d'être trouvées jolies;

A leur crainte d'une admiration traduite... par une pantomime trop expressive;

Au désir qu'elles ont toujours de perdre le moins de temps possible dans leurs pérégrinations.

Rodolphe n'avait encore vu Rigolette qu'au sombre jour de la mansarde des Morel ou sur un palier non moins obscur; il fut donc ébloui de l'éclatante fraîcheur de la jeune fille lorsqu'il entra doucement dans une chambre éclairée par deux larges croisées. Il resta un moment immobile, frappé du gracieux tableau qu'il avait sous les yeux.

Debout devant une glace placée au-dessus de sa cheminée, Rigolette finissait de nouer sous son menton les brides de rubans d'un petit bonnet de tulle brodé, orné d'une légère garniture piquée de faveurs cerise; ce bonnet très-étroit de passe,

posé très en arrière, laissait bien à découvert deux larges et épais bandeaux de cheveux lisses, brillants comme du jais, tombant très-bas sur le front; ses sourcils fins, déliés, semblaient tracés à l'encre et s'arrondissaient au-dessus de deux grands yeux noirs éveillés et malins; ses joues fermes et pleines se veloutaient du plus frais incarnat, frais à la vue, frais au toucher comme une pêche vermeille imprégnée de la froide rosée du matin!

Son petit nez relevé, espiègle, effronté, eût fait la fortune d'une Lisette ou d'une Marton; sa bouche un peu grande, aux lèvres bien roses, bien humides, aux petites dents blanches, serrées, perlées, était rieuse et moqueuse; de trois charmantes fossettes qui donnaient une grâce mutine à sa physionomie, deux se creusaient aux joues, l'autre au menton, non loin d'un grain de beauté, petite mouche d'ébène, *meurtrièrement* posée au coin de la bouche.

Entre un col garni, largement rabattu, et le fond du petit bonnet froncé par un ruban cerise, on voyait la naissance d'une forêt de beaux cheveux si parfaitement tordus et relevés, que leur racine se dessinait aussi nette, aussi noire que si elle eût été peinte sur l'ivoire de ce charmant cou.

Une robe de mérinos raisin de Corinthe, à dos plat et à manches justes, faite *avec amour* par Rigolette, révélait une taille tellement mince et svelte, que la jeune fille ne portait jamais de corset... par économie. Une souplesse, une désinvolture inaccoutumée dans les moindres mouvements des épaules et du corsage, qui rappelait la moelleuse ondulation des allures de la chatte, trahissait cette particularité.

Qu'on se figure une robe étroitement collée aux formes rondes et polies du marbre, et l'on conviendra que Rigolette pouvait parfaitement se passer de l'accessoire de toilette dont nous avons parlé. La ceinture d'un petit tablier de lévantine gros vert entourait sa taille, qui eût tenu entre les dix doigts.

Confiante dans la solitude où elle croyait être, car Rodolphe restait toujours à la porte, immobile et inaperçu, Rigolette, après avoir lustré ses bandeaux du plat de sa main mignonne, blanche et parfaitement soignée, mit son petit pied sur une chaise

et se courba pour resserrer le lacet de sa bottine. Cette opération intime ne put s'accomplir sans exposer aux yeux indiscrets de Rodolphe un bas de coton blanc comme la neige, et la moitié d'une jambe d'un galbe pur et irréprochable.

D'après le récit détaillé que nous avons fait de sa toilette, on devine que la grisette avait choisi son plus joli bonnet et son plus joli tablier, pour faire *honneur* à son voisin dans leur visite au Temple.

Elle trouvait le prétendu commis marchand fort à son gré : sa figure à la fois bienveillante, fière et hardie, lui plaisait beaucoup ; puis il se montrait si compatissant envers les Morel, en leur cédant généreusement sa chambre, que, grâce à cette preuve et peut-être aussi grâce à l'agrément de ses traits, Rodolphe avait sans s'en douter fait un pas de géant dans la confiance de la couturière.

Celle-ci, d'après ses idées pratiques sur l'intimité forcée et les obligations réciproques qu'impose le voisinage, s'estimait très-franchement heureuse de ce qu'un voisin tel que Rodolphe venait succéder au commis voyageur, à Cabrion et à François Germain ; car elle commençait à trouver que l'autre chambre restait bien longtemps vacante, et elle craignait surtout de ne pas la voir occupée d'une manière *convenable.*

Rodolphe profitait de son invisibilité pour jeter un coup d'œil curieux dans ce logis qu'il trouvait encore au-dessus des louanges que madame Pipelet avait accordées à l'excessive propreté du modeste ménage de Rigolette.

Rien de plus gai, de mieux ordonné que cette pauvre chambrette.

Un papier gris, à bouquets verts, couvrait les murs ; le carreau mis en couleur, d'un beau rouge, luisait comme un miroir. Un poêle de faïence blanche était placé dans la cheminée, où l'on avait symétriquement rangé une petite provision de bois coupé si court, si menu, que, sans hyperbole, on pouvait comparer chaque morceau à une énorme allumette.

Sur la cheminée de pierre figurant du marbre gris on voyait pour ornements deux pots à fleurs ordinaires, peints d'un beau vert émeraude, et dès le printemps toujours remplis de fleurs

communes, mais odorantes; un petit cartel de buis renfermant une montre d'argent tenait lieu de pendule; d'un côté brillait un bougeoir de cuivre étincelant comme de l'or, garni d'un bout de *bougie;* de l'autre côté brillait non moins resplendissante une de ces lampes formées d'un cylindre et d'un réflecteur de cuivre monté sur une tige d'acier et sur un pied de plomb. Une assez grande glace carrée, encadrée d'une bordure de bois noir, surmontait la cheminée.

Des rideaux en toile perse, grise et verte, bordés d'un galon de laine, coupés, ouvrés, garnis par Rigolette, et aussi posés par elle sur leurs légères tringles de fer noircies, drapaient les croisées et le lit, recouvert d'une courte-pointe pareille; deux cabinets à vitrage, peints en blanc, placés de chaque côté de l'alcôve, renfermaient sans doute les ustensiles de ménage : le fourneau portatif, la fontaine, les balais, etc., etc., car aucun de ces objets ne déparait l'aspect coquet de cette chambre.

Une commode d'un beau bois de noyer bien veiné, bien lustré, quatre chaises du même bois, une grande table à repasser et à travailler, recouverte d'une de ces couvertures de laine verte que l'on voit dans quelques chaumières de paysans, un fauteuil de paille avec son tabouret pareil, siége habituel de la couturière; tel était ce modeste mobilier.

Enfin, dans l'embrasure d'une des croisées, on voyait la cage de deux serins, fidèles commensaux de Rigolette...

Par une de ces idées industrieuses qui ne viennent qu'aux pauvres, cette cage était posée au milieu d'une grande caisse de bois d'un pied de profondeur, placée sur une table; cette caisse, que Rigolette appelait le jardin de ses oiseaux, était remplie de terre, recouverte de mousse pendant l'hiver; au printemps on y semait du gazon et de petites fleurs.

Rodolphe considérait ce réduit avec intérêt et curiosité; il comprenait parfaitement l'air de joyeuse humeur de cette jeune fille.

Il se figurait cette solitude égayée par le gazouillement des oiseaux et par le chant de Rigolette; l'été elle travaillait sans doute auprès de sa fenêtre ouverte, à demi voilée par un verdoyant rideau de pois de senteur roses, de capucines orange,

de volubilis bleus et blancs ; l'hiver elle veillait au coin de son petit poêle à la clarté douce de sa lampe...

Puis chaque dimanche elle se distrayait de cette vie laborieuse par une franche et bonne journée de plaisirs partagés avec un voisin jeune, gai, insouciant, amoureux comme elle... (Rodolphe n'avait alors aucune raison de croire à la vertu de la grisette.)

Le lundi elle reprenait ses travaux, en songeant aux plaisirs passés et aux plaisirs à venir. Rodolphe sentit alors la poésie de ces refrains vulgaires sur *Lisette* et *sa chambrette*, sur ces folles amours qui nichent gaiement dans quelque mansarde, car cette poésie qui embellit tout, qui d'un taudis de pauvres gens fait un joyeux nid d'amoureux, c'est la riante, fraîche et verte jeunesse... et personne mieux que Rigolette ne pouvait représenter cette adorable divinité.

. . . .

Rodolphe en était là de ses réflexions, lorsque, regardant machinalement la porte, il y aperçut un énorme verrou...

Un verrou qui n'eût pas déparé la porte d'une prison.

Ce verrou le fit réfléchir...

Il pouvait avoir deux significations, deux usages bien distincts...

Fermer la porte *aux* amoureux...

Fermer sa porte *sur* les amoureux...

L'un de ces usages ruinait radicalement les assertions de madame Pipelet.

L'autre les confirmait.

Rodolphe en était là de ses interprétations, lorsque Rigolette, tournant la tête, l'aperçut, et, sans changer d'attitude, lui dit :

— Tiens, voisin, vous étiez donc là ?

XIII

VOISIN ET VOISINE.

Le brodequin lacé, la jolie jambe disparut sous les amples plis de la robe raisin de Corinthe, et Rigolette reprit :

— Ah ! vous étiez là, monsieur le sournois?...

— J'étais là... admirant en silence...

— Et qu'admiriez-vous... mon voisin ?

— Cette gentille petite chambre... car vous êtes logée comme une reine, ma voisine...

— Dame ! voyez-vous... c'est mon luxe... je ne sors jamais... c'est bien le moins que je me plaise chez moi...

— Mais, je n'en reviens pas... Quels jolis rideaux !... Et cette commode... aussi belle que de l'acajou !... Vous avez dû dépenser furieusement d'argent ici ?

— Ne m'en parlez pas !... J'avais à moi quatre cent vingt-cinq francs en sortant de prison ;... presque tout y a passé...

— En sortant de prison !... vous ?

— Oui... c'est toute une histoire !... Vous pensez bien, n'est-ce pas, que je n'étais pas en prison pour avoir fait mal?

— Sans doute... mais comment ?

— Après le choléra, je me suis trouvée toute seule au monde... J'avais alors, je crois, dix ans...

— Mais, jusque-là, qui avait pris soin de vous ?

— Oh ! de bien braves gens !... mais ils sont morts du choléra... (Ici, les grands yeux noirs de Rigolette devinrent humides.) On a vendu le peu qu'ils possédaient pour payer quelques petites dettes, et je me suis trouvée sans personne qui voulût me recueillir ; ne sachant comment faire, je suis allée à un corps de garde qui était en face de notre maison, et j'ai dit au factionnaire :

« — Monsieur le soldat, mes parents sont morts, je ne sais où aller; qu'est-ce qu'il faut que je fasse? »

Là-dessus l'officier est venu; il m'a fait conduire chez le commissaire, qui m'a fait mettre en prison comme vagabonde, et j'en suis sortie à seize ans.

— Mais vos parents?

— Je ne sais pas qui était mon père; j'avais six ans quand j'ai perdu ma mère, qui m'avait retirée des Enfants trouvés, où elle avait été forcée de me mettre d'abord. Les braves gens dont je vous ai parlé demeuraient dans notre maison; ils n'avaient pas d'enfants: me voyant orpheline, ils m'ont prise avec eux.

— Et quel était leur état, leur position?

— Papa Crétu, je l'appelais comme ça, était peintre en bâtiments, et sa femme bordeuse...

— Étaient-ce au moins des ouvriers aisés?

— Comme dans tous les ménages, quand je dis ménage... ils n'étaient pas mariés, mais ils s'appelaient mari et femme... il y avait des hauts et des bas; aujourd'hui dans l'abondance, si le travail donnait; demain dans la gêne, s'il ne donnait pas; mais ça n'empêchait pas l'homme et la femme d'être contents de tout et toujours gais. (À ce souvenir la physionomie de Rigolette redevint sereine.) Il n'y avait pas dans le quartier un ménage pareil; toujours en train, toujours chantants; avec ça bons comme il n'est pas possible: ce qui était à eux était aux autres. Maman Crétu était une grosse réjouie de trente ans, propre comme un sou, vive comme une anguille, joyeuse comme un pinson. Son mari était un autre Roger-Bontemps: il avait un grand nez, une grande bouche, toujours un bonnet de papier sur la tête, et une figure si drôle, mais si drôle, qu'on ne pouvait le regarder sans rire! Une fois revenu à la maison, après l'ouvrage, il ne faisait que chanter, grimacer, gambader comme un enfant; il me faisait danser, sauter sur ses genoux; il jouait avec moi comme s'il avait été de mon âge; et sa femme me gâtait que c'était une bénédiction! Tous deux ne me demandaient qu'une chose, d'être de bonne humeur; et ce n'était pas ça, Dieu merci! qui me manquait. Aussi ils m'ont baptisée *Rigolette*, et le nom m'en est resté. Quant à la gaieté, ils me

donnaient l'exemple ; jamais je ne les ai vus tristes. S'ils se faisaient des reproches, c'était la femme qui disait à son mari :

« — Tiens, Crétu, c'est bête, tu me fais trop rire ! »

Ou bien c'était lui qui disait à sa femme :

« — Tiens, tais-toi, *Ramonette* (je ne sais pas pourquoi il l'appelait Ramonette), tais-toi, tu me fais mal, tu es trop drôle !... »

Et moi je riais de les voir rire...

Voilà comme j'ai été élevée, et comme ils m'ont formé le caractère !... J'espère que j'ai profité !

— A merveille, ma voisine !... Ainsi entre eux jamais de disputes ?

— Jamais, au grand jamais !... Le dimanche, le lundi, quelquefois le mardi, ils faisaient, comme ils disaient, *la noce*, et ils m'emmenaient toujours avec eux... Papa Crétu était très-bon ouvrier : quand il voulait travailler, il gagnait ce qu'il lui plaisait ; sa femme aussi. Dès qu'ils avaient de quoi faire le dimanche et le lundi, et vivre au courant tant bien que mal, ils étaient contents. Après ça, fallait-il chômer ? ils étaient contents tout de même... Je me rappelle que quand nous n'avions que du pain et de l'eau, papa Crétu prenait dans sa bibliothèque...

— Il avait une bibliothèque ?

— Il appelait ainsi un petit casier où il mettait tous les recueils de chansons nouvelles... il les achetait, et il les savait toutes. Quand il n'y avait donc que du pain à la maison, il prenait dans sa bibliothèque un vieux livre de cuisine, et il nous disait : Voyons, qu'est-ce que nous allons manger aujourd'hui ? Ceci ? cela ?... Et il nous lisait le titre d'une foule de bonnes choses ; chacun choisissait son plat ; papa Crétu prenait une casserole vide, et, avec des mines et des plaisanteries les plus drôles du monde, il avait l'air de mettre dans la casserole tout ce qu'il fallait pour composer un bon ragoût, et puis il faisait semblant de verser ça dans un plat vide aussi, qu'il posait sur la table, toujours avec des grimaces à nous faire tenir les côtes ; il reprenait ensuite son livre, et pendant qu'il nous lisait, par exemple, le récit d'une bonne fricassée de poulet que nous avions choisie, et qui nous faisait venir l'eau à la bouche... nous

mangions notre pain... avec sa lecture, en riant comme des fous.

— Et ce joyeux ménage avait des dettes?

— Jamais!... Tant qu'il y avait de l'argent, on noçait; quand il n'y en avait pas... on dînait en *détrempe*, comme disait papa Crétu, à cause de son état.

— Et l'avenir? Il n'y songeait pas?

— Ah bien, oui! l'avenir, pour nous, c'était le dimanche et le lundi; l'été, nous les passions aux barrières; l'hiver, dans le faubourg.

— Puisque les bonnes gens se convenaient si bien, puisqu'ils faisaient si fréquemment la *noce*... comment ne se mariaient-ils pas?

— Un de leurs amis leur a demandé ça une fois devant moi...

— Eh bien!...

— Ils ont répondu : « Si nous avons un jour des enfants, à la bonne heure!... mais, pour nous deux, nous nous trouvons bien comme ça... A quoi bon nous forcer à faire ce que nous faisons de bon cœur?... Ça serait des frais, et nous n'avons pas d'argent de trop... » Mais, voyez un peu, reprit Rigolette, comme je bavarde... C'est qu'aussi, une fois que je suis sur le compte de ces braves gens, qui ont été si bons pour moi, je ne peux pas m'empêcher d'en parler longuement... Tenez, mon voisin, soyez assez gentil pour prendre mon châle sur mon lit et pour me l'attacher là, sous le col de ma chemisette, avec cette grosse épingle, et nous allons descendre, car il nous faut le temps de choisir au Temple ce que vous voulez acheter pour ces pauvres Morel.

Rodolphe s'empressa d'obéir aux ordres de Rigolette : il prit sur le lit un grand châle tartan de couleur brune, à larges raies ponceau, et le posa soigneusement sur les charmantes épaules de Rigolette.

— Maintenant, mon voisin, relevez un peu mon col, *pincez* bien la robe et le châle ensemble, enfoncez l'épingle, et surtout prenez garde de me piquer.

Pour exécuter ces nouveaux commandements il fallut que Rodolphe touchât presque ce cou d'ivoire, où se dessinait, si

noire et si nette, l'attache des beaux cheveux d'ébène de Rigolette.

Le jour était bas, Rodolphe s'approcha... très-près... trop près sans doute, car la grisette jeta un petit cri effarouché.

Nous ne saurions dire la cause de ce petit cri...

Était-ce la pointe de l'épingle, était-ce la bouche de Rodolphe qui avait effleuré ce cou blanc, frais et poli? Toujours est-il que Rigolette se retourna vivement et s'écria, d'un air moitié riant, moitié triste, qui fit presque regretter à Rodolphe l'innocente liberté qu'il avait prise :

— Mon voisin, je ne vous prierai plus jamais d'attacher mon châle.

— Pardon, ma voisine... je suis si maladroit!...

— Au contraire... monsieur... et c'est ce dont je me plains... Voyons, votre bras... mais soyez sage... ou nous nous fâcherons!...

— Vrai, ma voisine, ce n'est pas ma faute... Votre joli cou était si blanc, que j'ai eu comme un éblouissement... Malgré moi ma tête s'est baissée... et...

— Bien, bien! à l'avenir j'aurai soin de ne plus vous donner de ces éblouissements-là, dit Rigolette en le menaçant du doigt; puis elle ferma sa porte. Tenez, mon voisin, prenez ma clef... elle est si grosse, qu'elle crèverait ma poche. C'est un vrai pistolet!

Et de rire.

Rodolphe se chargea (c'est le mot) d'une énorme clef qui aurait pu glorieusement figurer sur un de ces plats allégoriques que les vaincus viennent humblement offrir aux vainqueurs d'une ville.

Quoique Rodolphe se crût assez changé par les années pour n'être pas reconnu par Polidori, avant de passer devant la porte du charlatan, il releva le collet de son paletot.

— Mon voisin, n'oubliez pas de prévenir M. Pipelet qu'on va apporter des effets qu'il faudra monter dans votre chambre, dit Rigolette.

— Vous avez raison, ma voisine, nous allons entrer un moment dans la loge du portier.

M. Pipelet, son éternel chapeau tromblon sur la tête, était, comme toujours, vêtu de son habit vert et gravement assis devant une table couverte de morceaux de cuir et de débris de chaussures de toutes sortes; il s'occupait alors de ressemeler une botte, avec le sérieux et la conscience qu'il mettait à toutes choses... Anastasie était absente de la loge.

— Eh bien! M. Pipelet, lui dit Rigolette, j'espère que voilà du nouveau!... Grâce à mon voisin, les pauvres Morel sont hors de peine... Quand on pense qu'on allait conduire le pauvre ouvrier en prison!... Oh! ces gardes du commerce sont de vrais sans-cœur!

— Et des *sans-mœurs*... mademoiselle, ajouta M. Pipelet d'un ton courroucé, en gesticulant avec une botte en réparation, dans laquelle il avait introduit sa main et son bras gauche. Non, je ne crains pas de le répéter à la face du ciel et des hommes, ce sont de grands *sans-mœurs;* ils ont profité des ténèbres de l'escalier pour oser porter leurs gestes indécents jusque sur la taille de mon épouse... En entendant les cris de sa pudeur offensée, malgré moi, j'ai cédé à la vivacité de mon caractère... Je ne le cache pas, mon premier mouvement a été... de rester immobile... et de devenir pourpre de honte, en songeant aux odieux attentats dont Anastasie venait d'être victime... comme me le prouvait l'égarement de sa raison, puisque dans son délire elle avait jeté son poêlon de faïence du haut en bas de l'escalier. A cet instant, ces affreux débauchés ont passé devant ma loge...

— Vous les avez poursuivis, j'espère, M. Pipelet! dit Rigolette, qui avait assez de peine à conserver son sérieux.

— J'y songeais, répondit M. Pipelet avec un profond soupir, lorsque j'ai réfléchi qu'il me faudrait affronter leurs regards, peut-être même leurs propos licencieux: cela m'a révolté, m'a mis hors de moi. Je ne suis pas plus méchant qu'un autre; mais quand ces éhontés ont passé devant la loge, mon sang n'a fait qu'un tour, et je n'ai pu m'empêcher... de mettre brusquement ma main devant mes yeux pour me dérober la vue de ces luxurieux malfaiteurs! Mais cela ne m'étonne pas, il devait m'arriver quelque chose de malheureux aujourd'hui... j'avais rêvé de ce monstre de Cabrion!

Rigolette sourit, et le bruit des soupirs de M. Pipelet se confondit avec les coups de marteau qu'il appliquait sur la semelle de sa vieille botte.

D'après les réflexions d'Alfred, il résultait qu'Anastasie s'était outrageusement vantée, imitant à sa manière le coquet manége de ces femmes qui, pour raviver les feux de leurs maris ou de leurs amants, se disent incessamment et dangereusement courtisées.

— Mon voisin, dit tout bas Rigolette à Rodolphe, laissez croire à ce pauvre M. Pipelet qu'on a agacé sa femme : intérieurement ça le flatte.

Ne voulant pas, en effet, détruire l'illusion dont se berçait M. Pipelet, Rodolphe lui dit :

— Vous avez sagement pris le parti des sages, mon cher M. Pipelet, celui du mépris... D'ailleurs la vertu de madame Pipelet est au-dessus de toute atteinte...

— Sa vertu, monsieur!... sa vertu!... (et Alfred recommença de gesticuler avec sa botte au bras), j'en porterais ma tête sur l'échafaud! La gloire du grand Napoléon... et la vertu d'Anastasie... j'en peux répondre comme de mon propre honneur, monsieur.

— Et vous avez raison, M. Pipelet... Mais oubliez ces misérables recors; veuillez, je vous prie, me rendre un service.

— L'homme est né pour s'entr'aider, répliqua M. Pipelet d'un ton sentencieux et mélancolique; à plus forte raison, lorsqu'il est question d'un aussi bon locataire que monsieur.

— Il s'agirait de faire monter chez moi différents objets qu'on apportera tout à l'heure... Ils sont destinés aux Morel.

— Soyez tranquille, monsieur, je surveillerai cela.

— Puis, reprit tristement Rodolphe, il faudrait demander un prêtre pour veiller la petite fille qu'ils ont perdue cette nuit; aller déclarer son décès, et en même temps commander un service et un convoi décents... Voici de l'argent... ne ménagez rien ; le bienfaiteur de Morel, dont je ne suis que l'agent, veut que tout soit fait pour le mieux...

— Fiez-vous-en à moi, monsieur... Anastasie est allée ache-

ter notre dîner ; dès qu'elle rentrera, je lui ferai garder la loge, et je m'occuperai de vos commissions.

A ce moment un homme si complétement *embossé* dans son manteau, comme disent les Espagnols, qu'on apercevait à peine ses yeux, s'informa, sans trop s'approcher de la loge, et restant le plus possible dans l'ombre, si madame Burette, marchande d'objets d'occasion, était chez elle.

— Venez-vous de Saint-Denis? lui demanda M. Pipelet d'un air d'intelligence.

— Oui, en une heure un quart.

— C'est bien cela... alors, montez...

L'homme au manteau disparut rapidement dans l'escalier.

— Qu'est-ce que cela signifie ? dit Rodolphe à M. Pipelet.

— Il se manigance quelque chose chez la mère Burette... c'est des allées, des venues continuelles... Elle m'a dit ce matin : « Vous demanderez à toutes les personnes qui viendront pour moi : *Venez-vous de Saint-Denis ?* celles qui répondront : *Oui, en une heure un quart*, vous les laisserez monter... mais pas d'autres... »

— C'est un véritable mot d'ordre ! dit Rodolphe, assez intrigué.

— Justement... monsieur ; aussi me suis-je dit à part moi : il se manigance quelque chose chez la mère Burette ; sans compter que Tortillard, un mauvais garnement, un petit boiteux, qui est employé chez M. César Bradamanti, est rentré cette nuit à deux heures, avec une vieille femme borgne qu'on appelle la Chouette. Celle-ci est restée jusqu'à quatre heures du matin chez la mère Burette, pendant qu'un fiacre l'attendait à la porte... D'où venait cette femme borgne ? Que venait faire cette femme borgne à une heure aussi indue? Telles sont les deux questions que je me suis posées sans pouvoir y répondre, ajouta gravement M. Pipelet.

— Et cette femme que vous appelez la Chouette est repartie à quatre heures du matin en fiacre?... demanda Rodolphe.

— Oui, monsieur, et elle va sans doute revenir ; car la mère Burette m'a dit que la consigne ne regardait pas la borgnesse.

Rodolphe pensa, non sans raison, que la Chouette machinait quelque nouveau méfait; mais, hélas! il était loin de songer à quel point cette nouvelle trame l'intéressait.

— C'est donc bien convenu, mon cher M. Pipelet; n'oubliez pas tout ce que je vous ai recommandé pour les Morel, et priez aussi votre femme de leur faire apporter un bon repas de chez le meilleur traiteur voisin.

— Soyez bien tranquille, dit M. Pipelet; aussitôt que mon épouse sera de retour, j'irai à la mairie, à l'église et chez le traiteur... A l'église pour le mort... chez le traiteur pour les vivants..., ajouta philosophiquement et poétiquement M. Pipelet. C'est comme fait, monsieur... c'est comme fait...

A la porte de l'allée, Rodolphe et Rigolette se trouvèrent face à face avec Anastasie, qui revenait du marché, rapportant un lourd panier de provisions.

— A la bonne heure! s'écria la portière en regardant le voisin et la voisine d'un air narquois et significatif; vous voilà déjà bras dessus bras dessous... Ça va!... chaud!... chaud!... Tiens... faut bien que jeunesse se passe!... à jolie fille beau garçon... Vive l'amour!... et allllllez donc!...

Et la vieille disparut dans les profondeurs de l'allée en criant:

— Alfred, ne geins pas, vieux chéri, voilà ta Stasie qui t'apporte du nanan... gros friand!...

Rodolphe, offrant son bras à Rigolette, sortit avec elle de la maison de la rue du Temple.

XIV

LE BUDGET DE RIGOLETTE.

A la neige de la nuit avait succédé un vent très-froid; le pavé de la rue, ordinairement fangeux, était presque sec. Rigolette et Rodolphe se dirigèrent vers l'immense et singulier bazar que

l'on nomme *le Temple*. La jeune fille s'appuyait sans façon au bras de son cavalier, aussi peu gênée avec lui que s'ils eussent été liés par une longue intimité.

— Est-elle drôle, cette madame Pipelet, avec ses remarques! dit la grisette à Rodolphe.

— Ma foi, ma voisine, je trouve qu'elle a raison...

— En quoi, mon voisin?

— Elle a dit : *Il faut que jeunesse se passe... vive l'amour, et allez donc!*

— Eh bien!

— C'est justement ma manière de voir...

— Comment?

— Je voudrais passer ma jeunesse avec vous... pouvoir crier vive l'amour... et aller où vous voudriez me conduire.

— Je le crois bien... vous n'êtes pas difficile!

— Où serait le mal?... nous sommes voisins.

— Si nous n'étions pas voisins, je ne sortirais pas avec vous comme ça...

— Vous me dites donc d'espérer?

— D'espérer quoi?

— Que vous m'aimerez?

— Je vous aime déjà.

— Vraiment?

— C'est tout simple, vous êtes bon, vous êtes gai; quoique pauvre vous-même, vous faites ce que vous pouvez pour ces pauvres Morel, en intéressant des gens riches à leur malheur; vous avez une figure qui me revient beaucoup, une jolie tournure, ce qui est toujours agréable et flatteur pour moi, qui vous donne le bras et qui vous le donnerai souvent. Voilà, je crois, assez de raisons pour que je vous aime.

Puis, s'interrompant pour rire aux éclats, Rigolette s'écria :

— Regardez donc, regardez donc cette grosse femme avec ses vieux souliers fourrés; on dirait qu'elle est traînée par deux chats sans queues.

Et de rire encore.

— Je préfère vous regarder, ma voisine; je suis si heureux de penser que vous m'aimez déjà.

— Je vous le dis, parce que ça est... Vous ne me plairiez pas, je vous le dirais tout de même... Je n'ai pas à me reprocher d'avoir jamais trompé personne, ni été coquette; quand on me plaît, je le dis tout de suite...

Puis s'interrompant encore pour s'arrêter devant une boutique, la grisette s'écria :

— Oh ! voyez donc la jolie pendule et les deux beaux vases ! J'avais pourtant déjà trois livres dix sous d'économie dans ma tirelire pour en acheter de pareils ! En cinq ou six ans, j'aurais pu y atteindre.

— Des économies, ma voisine ! et vous gagnez...?

— Au moins trente sous par jour, quelquefois quarante ; mais je ne compte jamais que sur trente, c'est plus prudent, et je règle mes dépenses là-dessus, dit Rigolette d'un air aussi important que s'il se fût agi de l'équilibre financier d'un budget formidable.

— Mais avec trente sous par jour... comment pouvez-vous vivre ?

— Le compte n'est pas long... Voulez-vous que je vous le fasse, mon voisin ? Vous m'avez l'air d'un dépensier, ça vous servira d'exemple...

— Voyons, ma voisine...

— Mes trente sous par jour me font 45 francs par mois, n'est-ce pas ?

— Oui.

— Là-dessus j'ai 12 francs de loyer et 23 francs de nourriture.

— Vingt-trois francs de nourriture !...

— Mon Dieu, oui, tout autant ! Avouez que pour une mauviette comme moi... c'est énorme !... Par exemple, je ne me refuse rien.

— Voyez-vous la petite gourmande !...

— Ah ! mais aussi là dedans je compte la nourriture de mes oiseaux...

— Il est certain que si vous vivez trois là-dessus, c'est moins exorbitant. Mais voyons le détail par jour... toujours pour mon instruction.

— Écoutez bien : une livre de pain, c'est quatre sous ; deux sous de lait, ça fait six ; quatre sous de légumes l'hiver, ou de fruits et de salade dans l'été ; j'adore la salade, parce que c'est, comme les légumes, propre à arranger, ça ne salit pas les mains ; voilà donc déjà dix sous ; trois sous de beurre ou d'huile et de vinaigre pour assaisonnement, treize ; une voie de belle eau claire, oh ! ça c'est mon luxe, ça me fait mes quinze sous, s'il vous plaît... Ajoutez-y par semaine deux ou trois sous de chènevis et de mouron pour régaler mes oiseaux, qui mangent ordinairement un peu de mie de pain et de lait, c'est vingt-deux à vingt-trois francs par mois, ni plus ni moins.

— Et vous ne mangez jamais de viande ?...

— Ah bien oui... de la viande !... elle coûte des dix douze sous la livre, est-ce qu'on peut y songer ? Et puis ça sent la cuisine, le pot-au-feu ; au lieu que du lait, des légumes, des fruits, c'est tout de suite prêt... Tenez, un plat que j'adore, qui n'est pas embarrassant, et que je fais dans la perfection...

— Voyons le plat...

— Je mets de belles pommes de terre jaunes dans le four de mon poêle ; quand elles sont cuites, je les écrase avec un peu de beurre et de lait... une pincée de sel... c'est un manger des dieux... Si vous êtes gentil, je vous en ferai goûter.

— Arrangé par vos jolies mains, ça doit être excellent. Mais voyons, comptons, ma voisine... Nous avons déjà 23 fr. de nourriture, 12 fr. de loyer ; c'est 35 fr. par mois...

— Pour aller à 45 ou 50 fr. que je gagne, il me reste 10 ou 15 fr. pour mon bois et mon huile pendant l'hiver, pour mon entretien et mon blanchissage... c'est-à-dire pour mon savon ; car, excepté mes draps, je me blanchis moi-même... c'est encore mon luxe... une blanchisseuse de fin me coûterait les yeux de la tête... tandis que je repasse très-bien, et je me tire d'affaire... Pendant les cinq mois d'hiver, je brûle une voie et demie de bois... et je dépense pour quatre ou cinq sous d'huile par jour pour ma lampe... ça me fait environ 80 fr. par an pour mon chauffage et mon éclairage.

— De sorte que c'est au plus s'il vous reste 100 fr. pour votre entretien ?

— Oui, et c'est là-dessus que j'avais économisé mes 3 fr. 10 sous.

— Mais vos robes, vos chaussures, ce joli bonnet?

— Mes bonnets, je n'en mets que quand je sors, et ça ne me ruine pas, car je les monte moi-même; chez moi, je me contente de mes cheveux... Quant à mes robes, à mes bottines... est-ce que le Temple n'est pas là?

— Ah! oui... ce bienheureux Temple... Eh bien! vous trouvez là...

— Des robes excellentes et très-jolies. Figurez-vous que les grandes dames ont l'habitude de donner leurs vieilles robes à leurs femmes de chambre... Quand je dis vieilles... c'est-à-dire qu'elles les ont portées un mois ou deux en voiture... et les femmes de chambre vont les vendre au Temple... pour presque rien... Ainsi, tenez... j'ai là une robe de très-beau mérinos raisin de Corinthe que j'ai eue pour 15 francs; elle en avait peut-être coûté 60, elle avait été à peine portée; je l'ai refaite à ma taille... et j'espère qu'elle me fait honneur?

— C'est vous qui lui faites honneur, ma voisine... Mais, avec la ressource du Temple, je commence à comprendre que vous puissiez suffire à votre entretien avec 100 fr. par an.

— N'est-ce pas? On a là des robes d'été charmantes pour 5 ou 6 francs, des brodequins comme ceux que je porte, presque neufs, pour 2 ou 3 francs. Tenez, ne dirait-on pas qu'ils ont été faits pour moi? dit Rigolette, qui s'arrêta et montra le bout de son joli pied, véritablement très-bien chaussé.

— Le pied est charmant, c'est vrai; mais vous devez difficilement lui trouver des chaussures... Après ça, vous me direz sans doute qu'on vend au Temple des souliers d'enfant...

— Vous êtes un flatteur, mon voisin, mais avouez qu'une petite fille toute seule, et bien rangée, peut vivre avec trente sous par jour! Il faut dire aussi que les 450 francs que j'ai emportés de la prison m'ont joliment aidée pour m'établir... Une fois qu'on m'a vue *dans mes meubles*, ça a inspiré de la confiance, et on m'a donné de l'ouvrage chez moi, mais il a fallu attendre longtemps avant d'en trouver; heureusement j'avais gardé de quoi vivre trois mois sans compter sur mon travail.

— Avec votre petit air étourdi, savez-vous que vous avez beaucoup d'ordre et de raison, ma voisine?

— Dame! quand on est toute seule au monde et qu'on ne veut avoir d'obligation à personne, faut bien s'arranger et faire son nid, comme on dit.

— Et votre nid est charmant.

— N'est-ce pas? Car enfin je ne me refuse rien; j'ai même un loyer au-dessus de mon état; j'ai des oiseaux; l'été, toujours au moins deux pots de fleurs sur ma cheminée, sans compter les caisses de ma fenêtre et celle de ma cage; et pourtant, comme je vous disais, j'avais déjà 3 francs 10 sous dans ma tirelire, afin de pouvoir un jour *parvenir* à une garniture de cheminée.

— Et que sont devenues ces économies?

— Mon Dieu, dans les derniers temps j'ai vu ces pauvres Morel si malheureux, si malheureux, que j'ai dit : Il n'y a pas de bon sens d'avoir trois bêtes de pièces de vingt sous à paresser dans une tirelire, quand d'honnêtes gens meurent de faim à côté de vous!... alors j'ai prêté mes trois francs aux Morel. Quand je dis prêté... c'était pour ne pas les humilier, car je les leur aurais donnés de bon cœur.

— Vous entendez bien, ma voisine, que, puisque les voilà à leur aise, ils vous les rembourseront.

— C'est vrai, ça ne sera pas de refus... ça sera toujours un commencement pour acheter une garniture de cheminée... c'est mon rêve!

— Et puis, enfin, il faut toujours songer un peu à l'avenir.

— A l'avenir?

— Si vous tombiez malade, par exemple...

— Moi... malade?

Et Rigolette de rire aux éclats.

De rire si fort, qu'un gros homme qui marchait devant elle, portant un chien sous son bras, se retourna tout interloqué, croyant qu'il s'agissait de lui.

Rigolette, sans discontinuer de rire, lui fit une demi-révérence accompagnée d'une petite mine si espiègle, que Rodolphe ne put s'empêcher de partager l'hilarité de sa compagne.

Le gros homme continua son chemin en grommelant.

— Êtes-vous folle!... allez, ma voisine! dit Rodolphe en reprenant son sérieux.

— C'est votre faute aussi...

— Ma faute?

— Oui, vous me dites des bêtises...

— Parce que je vous dis que vous pourriez tomber malade?

— Malade, moi?

Et de rire encore.

— Pourquoi pas?

— Est-ce que j'ai l'air de ça?

— Jamais je n'ai vu figure plus rose et plus fraîche.

— Eh bien, alors... pourquoi voulez-vous que je tombe malade?

— Comment?

— A dix-huit ans, avec la vie que je mène... est-ce que c'est possible?... Je me lève à cinq heures, hiver comme été; je me couche à dix ou onze; je mange à ma faim, qui n'est pas grande, c'est vrai; je ne souffre pas du froid, je travaille toute la journée, je chante comme une alouette, je dors comme une marmotte, j'ai le cœur libre, joyeux, content; je suis sûre de ne jamais manquer d'ouvrage. A propos de quoi voulez-vous que je sois malade?... ça serait par trop drôle, aussi...

Et de rire encore.

Rodolphe, frappé de cette aveugle et bienheureuse confiance dans l'avenir, se reprocha d'avoir risqué de l'ébranler... Il songeait avec une sorte d'effroi qu'une maladie d'un mois pouvait ruiner cette riante et paisible existence.

Cette foi profonde de Rigolette dans son courage et dans ses dix-huit ans... ses seuls biens... semblait à Rodolphe respectable et sainte...

De la part de la jeune fille... ce n'était plus de l'insouciance, de l'imprévoyance; c'était une créance instinctive à la commisération et à la justice divine, qui ne pouvait abandonner une créature laborieuse et bonne, une pauvre fille dont le seul tort était de compter sur la jeunesse et sur la santé qu'elle tenait de Dieu...

Au printemps, quand d'une aile agile les oiseaux du ciel, joyeux et chantants, effleurent les luzernes roses, ou fendent l'air tiède et azuré... s'inquiètent-ils du sombre hiver?

— Ainsi, dit Rodolphe à la grisette, vous n'ambitionnez rien?

— Rien.

— Absolument rien?...

— Non... c'est-à-dire, entendons-nous, ma garniture de cheminée... et je l'aurai... je ne sais pas quand... mais j'ai mis dans ma tête de l'avoir... et ça sera... je prendrai plutôt sur mes nuits...

— Et sauf cette garniture?...

— Je n'ambitionne rien... seulement depuis aujourd'hui...

— Pourquoi cela?...

— Parce qu'avant-hier encore j'ambitionnais un voisin qui me plût... afin de faire avec lui, comme j'ai toujours fait... bon ménage... afin de lui rendre de petits services pour qu'il m'en rende à son tour...

— C'est déjà convenu, ma voisine... vous soignerez mon linge, et je cirerai votre chambre... sans compter que vous m'éveillerez de bonne heure... en frappant à ma cloison....

— Et vous croyez que ce sera tout?

— Qu'y a-t-il encore?

— Ah bien! vous n'êtes pas au bout. Est-ce qu'il ne faudra pas que le dimanche vous me meniez promener aux barrières ou sur les boulevards?... Je n'ai que ce jour-là de récréation...

— C'est ça, l'été nous irons à la campagne.

— Non, je déteste la campagne; je n'aime que Paris... Pourtant, dans le temps, par complaisance, j'ai fait quelques parties à Saint-Germain avec une de mes camarades de prison, qu'on appelait la Goualeuse, parce qu'elle chantait toujours; une bien bonne petite fille!

— Et qu'est-elle devenue?

— Je ne sais pas; elle dépensait son argent de prison sans avoir l'air de s'amuser beaucoup; elle était toujours triste, mais douce et charitable... Quand nous sortions ensemble, je n'avais pas encore d'ouvrage; quand j'en ai eu, je n'ai plus bougé de chez moi; je lui ai donné mon adresse, elle n'est pas venue me

voir ; sans doute elle est occupée de son côté... C'était pour vous dire, mon voisin, que j'aime Paris plus que tout. Aussi, quand vous le pourrez, le dimanche, vous me mènerez dîner chez le traiteur, quelquefois au spectacle... sinon, si vous n'avez pas d'argent, vous me mènerez voir les boutiques dans les beaux passages, ça m'amuse presque autant. Mais, soyez tranquille... dans nos petites parties fines je vous ferai honneur... Vous verrez comme je serai gentille avec ma jolie robe de levantine gros bleu, que je ne mets que le dimanche ! Elle me va comme un amour ; j'ai avec ça un petit bonnet garni de dentelles, avec des nœuds orange, qui ne font pas trop mal sur mes cheveux noirs, des bottines de satin turc que j'ai fait faire pour moi... un charmant châle de bourre de soie façon cachemire. Allez, allez, mon voisin, on se retournera plus d'une fois pour nous voir passer. Les hommes diront : *Mais c'est qu'elle est gentille, cette petite, parole d'honneur !* Et les femmes diront de leur côté : *Mais c'est qu'il a une très-jolie tournure, ce grand jeune homme mince... son air est très-distingué... et ses petites moustaches brunes lui vont très-bien...* Et je serai de l'avis de ces dames, car j'adore les moustaches... Malheureusement M. Germain n'en portait pas à cause de son bureau. M. Cabrion en avait, mais elles étaient rouges comme sa grande barbe, et je n'aime pas les grandes barbes ; et puis il faisait par trop le gamin dans les rues et tourmentait trop ce pauvre M. Pipelet. Par exemple, M. Giraudeau (mon voisin d'avant M. Cabrion) avait une très-bonne tenue, mais il était louche... Dans les commencements ça me gênait beaucoup, parce qu'il avait toujours l'air de regarder quelqu'un à côté de moi, et, sans y penser, je me retournais pour voir qui...

Et de rire.

Rodolphe écoutait ce babil avec curiosité ; il se demandait pour la troisième ou quatrième fois ce qu'il devait penser de la *vertu* de Rigolette.

Tantôt la liberté même des paroles de la grisette et le souvenir du gros verrou lui faisaient presque croire qu'elle aimait ses voisins en *frères*, en camarades, et que madame Pipelet l'avait calomniée ; tantôt il souriait de ses velléités de crédulité,

en songeant qu'il était peu probable qu'une fille aussi jeune, aussi jolie, aussi abandonnée, eût échappé aux séductions de MM. Giraudeau, Cabrion et Germain. Pourtant la franchise, l'originale familiarité de Rigolette, éveillaient en lui de nouveaux doutes.

— Vous me charmez, ma voisine, en disposant ainsi de mes dimanches, reprit gaiement Rodolphe ; soyez tranquille, nous ferons de fameuses parties...

— Un instant, monsieur le dépensier, c'est moi qui tiendrai la bourse, je vous en préviens. L'été nous pourrons dîner très-bien... mais très-bien !... pour trois francs, à la Chartreuse ou à l'Ermitage Montmartre : une demi-douzaine de contredanses ou de valses par là-dessus, et quelques courses sur les chevaux de bois... j'adore monter à cheval... ça vous fera vos cent sous, pas un liard de plus... Valsez-vous ?

— Très-bien.

— A la bonne heure ! M. Cabrion me marchait toujours sur les pieds, et puis par farce il jetait des pois fulminants par terre, ça fait qu'on n'a plus voulu de nous à la Chartreuse.

Et de rire.

— Soyez tranquille, je vous réponds de ma réserve à l'égard des pois fulminants ; mais, l'hiver, que ferons-nous ?

— L'hiver, comme on a moins faim, nous dînerons parfaitement pour quarante sous, et il nous restera trois francs pour le spectacle, car je ne veux pas que vous dépassiez vos cent sous. C'est déjà bien assez cher, mais tout seul vous dépenseriez au moins ça à l'estaminet, au billard, avec de mauvais sujets qui sentent la pipe comme des horreurs. Est-ce qu'il ne vaut pas mieux passer gaiement la journée avec une petite amie, bien bonne enfant, bien rieuse, qui trouvera encore le temps de vous économiser quelques dépenses en vous ourlant vos cravates, en soignant votre ménage ?

— Mais c'est un gain tout clair, ma voisine. Seulement, si mes amis me rencontrent avec ma gentille petite amie sous le bras ?

— Eh bien ! ils diront : Il n'est pas malheureux, ce diable de Rodolphe !

— Vous savez mon nom?

— Quand j'ai appris que la chambre voisine était louée, j'ai demandé à qui.

— Et mes amis diront : Il est très-heureux, ce Rodolphe!... Et ils m'envieront.

— Tant mieux!

— Ils me croiront heureux.

— Tant mieux!... tant mieux!

— Et si je ne le suis pas autant que je le paraîtrai?

— Qu'est-ce que ça vous fait, pourvu qu'on le croie?... Aux hommes il ne leur en faut pas davantage.

— Mais votre réputation?

Rigolette partit d'un grand éclat de rire.

— La réputation d'une grisette! est-ce qu'on croit à ces *météores*-là? reprit-elle. Si j'avais père ou mère, frère ou sœur, je tiendrais pour eux au qu'en-dira-t-on... Je suis toute seule, ça me regarde...

— Mais, moi, je serai très-malheureux.

— De quoi?

— De passer pour être heureux, tandis qu'au contraire je vous aimerai... à peu près comme vous dîniez chez le papa Crétu... en mangeant votre pain sec à la lecture d'un livre de cuisine.

— Bah! bah! vous vous y ferez : je serai pour vous si douce, si reconnaissante, si peu gênante, que vous vous direz : Après tout, autant faire mon dimanche avec elle qu'avec un camarade... Si vous êtes libre le soir dans la semaine, et que ça ne vous ennuie pas, vous viendrez passer la soirée avec moi, vous profiterez de mon feu et de ma lampe; vous louerez des romans, vous me ferez la lecture... Autant ça que d'aller perdre votre argent au billard; sinon, si vous êtes occupé tard chez votre patron, ou que vous aimiez mieux aller au café, vous me direz bonsoir en rentrant, si je veille encore. Si je suis couchée, le lendemain matin, je vous dirai bonjour à travers votre cloison pour vous éveiller... Tenez, M. Germain, mon dernier voisin, passait toutes ses soirées comme ça avec moi; il ne s'en plaignait pas!... Il m'a lu tout Walter Scott... C'est ça qui était amu-

sant! Quelquefois, le dimanche, quand il faisait mauvais, au lieu d'aller au spectacle et de sortir, il allait acheter quelque chose, nous faisions une vraie dînette dans ma chambre, et puis après nous lisions... Ça m'amusait presque autant que le théâtre. C'est pour vous dire que je ne suis pas difficile à vivre, et que je fais tout ce qu'on veut. Et puis vous, qui parlez d'être malade, si jamais vous l'étiez... C'est moi qui suis une vraie petite sœur grise!... demandez aux Morel... Tenez, vous ne savez pas votre bonheur, M. Rodolphe... c'est un vrai quine à la loterie de m'avoir pour voisine.

— C'est vrai, j'ai toujours eu du bonheur; mais, à propos de M. Germain, où est-il donc maintenant?

— A Paris, je pense.

— Vous ne le voyez plus?

— Depuis qu'il a quitté la maison, il n'est pas revenu chez moi.

— Mais où demeure-t-il? Que fait-il?

— Pourquoi ces questions-là, mon voisin?

— Parce que je suis jaloux de lui, dit Rodolphe en souriant, et que je voudrais...

— Jaloux! (Et Rigolette de rire.) Il n'y a pas de quoi, allez... pauvre garçon!...

— Sérieusement, ma voisine, j'aurais le plus grand intérêt à savoir où rencontrer M. Germain; vous connaissez sa demeure, et, sans me vanter, vous devez me croire incapable d'abuser du secret que je vous demande, je vous le jure, dans son intérêt...

— Sérieusement, mon voisin, je crois que vous pouvez vouloir beaucoup de bien à M. Germain, mais il m'a fait promettre de ne dire son adresse à personne... et puisque je ne vous la dis pas, à vous, c'est que ça m'est impossible... cela ne doit pas vous fâcher contre moi... Si vous m'aviez confié un secret, vous seriez content, n'est-ce pas, de me voir agir comme je fais?

— Mais...

— Tenez, mon voisin, une fois pour toutes, ne me parlez plus de cela... J'ai fait une promesse, je la tiendrai, et, quoi que vous me puissiez dire, je vous répondrais toujours la même chose...

Malgré son étourderie, sa légèreté, la jeune fille accentua ces derniers mots si fièrement, que Rodolphe comprit, à son grand regret, qu'il n'obtiendrait peut-être pas d'elle ce qu'il désirait savoir. Il lui répugnait d'employer la ruse pour surprendre la confiance de Rigolette; il attendit, et reprit gaiement :

— N'en parlons plus, ma voisine. Diable! vous gardez si bien les secrets des autres, que je ne m'étonne plus que vous gardiez les vôtres.

— Des secrets, moi! Je voudrais bien en avoir, ça doit être très-amusant.

— Comment! vous n'avez pas un petit secret de cœur?

— Un secret de cœur!

— Enfin... vous n'avez jamais aimé? dit Rodolphe en regardant bien fixement Rigolette pour tâcher de deviner la vérité.

— Comment! jamais aimé?... et M. Giraudeau? et M. Cabrion? et M. Germain? et vous donc?...

— Vous ne les avez pas aimés plus que moi... autrement que moi?

— Ma foi! non; moins peut-être, car il a fallu m'habituer aux yeux louches de M. Giraudeau, à la barbe rousse et aux farces de M. Cabrion, et à la tristesse de M. Germain, car il était bien triste ce pauvre jeune homme. Vous, au contraire, vous m'avez plu tout de suite...

—Voyons, ma voisine, ne vous fâchez pas; je vais vous parler... en vrai camarade...

— Allez... allez... j'ai le caractère bien fait... Et puis, vous êtes si bon que vous n'auriez pas le cœur, j'en suis sûre, de me dire quelque chose qui me fasse de la peine...

— Sans doute... Mais voyons, franchement, vous n'avez jamais eu... d'amant?

— Des amants!... ah! bien oui! est-ce que j'ai le temps?

— Qu'est-ce que le temps fait à cela?

— Ce que ça fait! mais tout... D'abord je serais jalouse comme un tigre; je me ferais sans cesse des peines de cœur; eh bien! est-ce que je gagne assez d'argent pour pouvoir perdre deux ou trois heures par jour à pleurer, à me désoler? Et si on me trompait... que de larmes, que de chagrins!... Ah bien! par exem-

ple... c'est pour le coup que ça m'arriérerait joliment !

— Mais tous les amants ne sont pas infidèles, ne font pas pleurer leur maîtresse.

— Ce serait encore pis... s'il était par trop gentil. Est-ce que je pourrais vivre un moment sans lui?... Et comme il faudrait probablement qu'il soit toute la journée à son bureau, à son atelier, ou à sa boutique, je serais comme une pauvre âme en peine pendant son absence; je me forgerais mille chimères... je me figurerais que d'autres l'aiment... qu'il est auprès d'elles... Et s'il m'abandonnait?... jugez donc!... Est-ce que je sais enfin... tout ce qui pourrait m'arriver?... Tant il y a que certainement mon travail s'en ressentirait... et alors, qu'est-ce que je deviendrais? C'est tout juste si, tranquille comme je suis, je puis me tenir au courant en travaillant douze à quinze heures par jour... Voyez donc si je perdais trois ou quatre journées par semaine à me tourmenter... comment jamais rattraper ce temps-là?... Impossible!... Il faudrait donc me mettre aux ordres de quelqu'un?... Oh! ça, non!... j'aime trop ma liberté...

— Votre liberté ?

— Oui, je pourrais entrer comme première ouvrière chez la maîtresse couturière pour qui je travaille... j'aurais quatre cents francs, logée, nourrie.

— Et vous n'acceptez pas ?

— Non sans doute... je serais à gages chez les autres, au lieu que, si pauvre que soit mon chez-moi, au moins je suis chez moi; je ne dois rien à personne... j'ai du courage, du cœur, de la santé, de la gaieté... un bon voisin comme vous : qu'est-ce qu'il me faut de plus?

— Et vous n'avez jamais songé à vous marier ?

— Me marier!... je ne peux me marier qu'à un pauvre comme moi. Voyez les malheureux Morel... voilà où ça mène... tandis que quand on n'a à répondre que pour soi... on s'en retire toujours...

— Ainsi, vous ne faites jamais de châteaux en Espagne, de rêves ?

— Si... je rêve ma garniture de cheminée... Excepté ça... qu'est-ce que vous voulez que je désire?

— Mais si un parent vous avait laissé une petite fortune ?... douze cents francs de rente, je suppose... à vous qui vivez avec cinq cents francs ?

— Dame !... ça serait peut-être un bien, peut-être un mal.

— Un mal ?

— Je suis heureuse comme je suis : je connais la vie que je mène, je ne sais pas celle que je mènerais si j'étais riche. Tenez, mon voisin, quand après une bonne journée de travail je me couche le soir, que ma lumière est éteinte, et qu'à la lueur du petit peu de braise qui reste dans mon poêle je vois ma chambre bien proprette, mes rideaux, ma commode, mes chaises, mes oiseaux, ma montre, ma table chargée d'étoffes qu'on m'a confiées, et que je me dis : « Enfin tout ça est à moi, je ne le dois qu'à moi... » vrai, mon voisin... ces idées-là me bercent bien câlinement, allez ! et quelquefois je m'endors orgueilleuse et toujours contente. Eh bien !... je devrais mon chez-moi à l'argent d'un vieux parent... que ça ne me ferait pas autant de plaisir, j'en suis sûre... Mais tenez, nous voici au Temple ; avouez que c'est un superbe coup d'œil !

XV

LE TEMPLE.

Quoique Rodolphe ne partageât pas la profonde admiration de Rigolette à la vue du Temple, il fut néanmoins frappé de l'aspect singulier de cet énorme bazar, qui a ses quartiers et ses passages.

Vers le milieu de la rue du Temple, non loin d'une fontaine qui se trouve à l'angle d'une grande place, on aperçoit un immense parallélogramme, construit en charpentes et surmonté d'un comble recouvert d'ardoises.

C'est le Temple...

Borné à gauche par la rue du Petit-Thouars, à droite par la rue Percée, il aboutit à un vaste bâtiment circulaire, colossale rotonde, entourée d'une galerie à arcades.

Une longue voie, coupant le parallélogramme dans son milieu et dans sa longueur, le partage en deux parties égales; celles-ci sont à leur tour divisées, subdivisées à l'infini par une multitude de petites ruelles latérales et transversales qui se croisent en tous sens, et sont abritées de la pluie par le toit de l'édifice.

Dans ce bazar toute marchandise neuve est généralement prohibée; mais la plus infime rognure d'étoffe quelconque, mais le plus mince débris de fer, de cuivre, de fonte ou d'acier y trouve son vendeur ou son acheteur.

Il y a là des négociants en bribes de drap de toutes couleurs, de toutes nuances, de toutes qualités, de tout *âge*, destinées à assortir les pièces que l'on met aux habits troués ou déchirés.

Il est des magasins où l'on découvre des montagnes de savates éculées, percées, tordues, fendues, choses sans nom, sans forme, sans couleur, parmi lesquelles apparaissent çà et là quelques semelles *fossiles*, épaisses d'un pouce, constellées de clous comme des portes de prison, dures comme le sabot d'un cheval, véritables squelettes de chaussures, dont toutes les adhérences ont été dévorées par le temps; tout cela est moisi, racorni, troué, corrodé, et tout cela s'achète : il y a des *négociants* qui vivent de ce commerce.

Il existe des détaillants de ganses, de franges, crêtes, cordons, effilés de soie, de coton ou de fil, provenant de la *démolition* de rideaux complétement hors de service.

D'autres industriels s'adonnent au commerce des chapeaux de femmes : ces chapeaux n'arrivent jamais à leur boutique que dans les sacs des revendeuses, après les pérégrinations les plus étranges, les transformations les plus violentes, les décolorations les plus incroyables. Afin que les marchandises ne tiennent pas trop de place dans un magasin ordinairement grand comme une énorme boîte, on plie bien proprement ces chapeaux en deux, après quoi on les aplatit et on les empile excessivement serrés; sauf la saumure, c'est absolument le même procédé que pour la conservation des harengs; aussi ne peut-on se figurer

combien, grâce à ce mode d'arrimage, il tient de ces choses dans un espace de quatre pieds carrés.

L'acheteur se présente-t-il, on soustrait ces chiffons à la haute pression qu'ils subissent; la marchande donne d'un air dégagé un petit coup de poing dans le fond de la forme pour la relever, défripe la passe sur son genou, et vous avez sous les yeux un objet bizarre, fantastique, qui rappelle confusément à votre souvenir ces coiffures fabuleuses, particulièrement dévolues aux ouvreuses de loges, aux tantes de figurantes ou aux duègnes de théâtres de province.

Plus loin, à l'enseigne du *Goût du jour,* sous les arcades de la rotonde élevée au bout de la large voie qui sépare le Temple en deux parties, sont appendues comme des *ex-voto* des myriades de vêtements de couleurs, de formes et de tournures encore plus exorbitantes, encore plus énormes que celles des vieux chapeaux de femmes.

Ainsi on trouve des fracs gris-de-lin crânement rehaussés de trois rangées de boutons de cuivre à la hussarde, et chaudement ornés d'un bon petit collet fourré en poil de renard...

Des redingotes primitivement *vert-bouteille,* que le temps a rendues *vert-pistache*, bordées d'un cordonnet noir et rajeunies par une doublure écossaise bleue et jaune du plus riant effet...

Des habits dits autrefois *à queue de morue,* couleur d'amadou, à riche collet de panne, ornés de boutons jadis argentés, mais alors d'un rouge cuivreux.

On y remarque encore des polonaises marron, à collet de peau de chat, côtelées de brandebourgs et d'agréments de coton noir éraillés ; non loin d'*icelles,* des robes de chambre artistement faites avec de vieux carricks dont on a ôté les triples collets, et qu'on a intérieurement garnis de morceaux de cotonnade imprimée; les mieux *portés* sont bleu ou vert sordide, ornés de pièces nuancées, brodés de fil passé, et doublés d'étoffe rouge à rosaces orange, parements et collet pareils; une cordelière, faite d'un vieux cordon de sonnette en laine tordue, sert de ceinture à ces élégants déshabillés, dans lesquels Robert Macaire se fût prélassé avec un orgueilleux bonheur.

Nous ne parlerons que pour mémoire d'une foule de costumes de *Frontin* plus ou moins équivoques, plus ou moins barbares, au milieu desquels on trouve pourtant çà et là quelques authentiques livrées royales ou princières que les révolutions de toutes sortes ont traînées du palais aux sombres arceaux de la rotonde du Temple.

Ces exhibitions de vieilles chaussures, de vieux chapeaux et de vieux habits ridicules, sont le côté grotesque de ce bazar; c'est le quartier des guenilles prétentieusement parées et déguisées ; mais on doit avouer ou plutôt on doit proclamer que ce vaste établissement est d'une haute utilité pour les classes pauvres ou peu aisées. Là elles achètent, à vingt ou trente pour cent de rabais, d'excellentes choses presque neuves, dont la dépréciation est, pour ainsi dire, imaginaire.

Un des côtés du Temple, destiné aux objets de couchage, était rempli de monceaux de couvertures, de draps, de matelas, d'oreillers. Plus loin c'étaient des tapis, des rideaux, des ustensiles de ménage de toutes sortes; ailleurs des vêtements, des chaussures, des coiffures pour toutes les conditions, pour tous les âges. Ces objets, généralement d'une extrême propreté, n'offraient à la vue rien de répugnant.

On ne saurait croire, avant d'avoir visité ce bazar, combien il faut peu de temps et peu d'argent pour remplir une charrette de tout ce qui est nécessaire au complet établissement de deux ou trois familles qui manquent de tout.

Rodolphe fut frappé de la manière à la fois empressée, prévenante et joyeuse, avec laquelle les marchands, debout en dehors de leurs boutiques, sollicitaient la pratique des passants ; ces façons, empreintes d'une sorte de familiarité respectueuse, semblaient appartenir à un autre âge.

Rodolphe donnait le bras à Rigolette. A peine parut-il dans le grand passage où se tenaient les marchands d'objets de literie, qu'il fut poursuivi des offres les plus séduisantes.

— Monsieur, entrez donc voir mes matelas, c'est comme neuf ; je vais vous en découdre un coin, vous verrez la fourniture : on dirait de la laine d'agneau, tant c'est doux et blanc !

— Ma jolie petite dame, j'ai des draps de belle toile, meil-

leurs que neufs, car leur première rudesse est passée : c'est souple comme un gant, fort comme une trame d'acier.

— Mes gentils mariés, achetez-moi donc de ces couvertures; voyez, c'est moelleux, chaud et léger; on dirait de l'édredon, c'est remis à neuf, ça n'a pas servi vingt fois; voyons, ma petite dame, décidez votre mari... donnez-moi votre pratique, je vous monterai votre ménage pas cher... vous serez contents, vous reviendrez voir la mère Bouvard, vous trouverez de tout chez moi... Hier, j'ai eu une occasion superbe... vous allez voir ça... Allons, entrez donc!... la vue n'en coûte rien.

— Ma foi! ma voisine, dit Rodolphe à Rigolette, cette bonne grosse femme aura la préférence... Elle nous prend pour de jeunes mariés, ça me flatte... je me décide pour sa boutique.

— Va pour la bonne grosse femme! dit Rigolette, sa figure me revient aussi...

La grisette et son compagnon entrèrent chez la mère Bouvard.

Par une magnanimité peut-être sans exemple ailleurs qu'au Temple, les rivales de la mère Bouvard ne se révoltèrent pas de la préférence qu'on lui accordait; une de ses voisines poussa même la générosité jusqu'à dire :

— Autant que ce soit la mère Bouvard qu'une autre qui ait cette aubaine; elle a de la famille, et c'est la doyenne et l'honneur du Temple.

Il était d'ailleurs impossible d'avoir une figure plus avenante, plus ouverte et plus réjouie que la doyenne du Temple.

— Tenez, ma jolie petite dame, dit-elle à Rigolette, qui examinait plusieurs objets d'un œil très-connaisseur, voilà l'occasion dont je vous parlais; deux garnitures de lit complètes, c'est comme tout neuf. Si par hasard vous voulez un vieux petit secretaire, pas cher, en voilà un (la mère Bouvard l'indiqua du geste), je l'ai eu du même lot. Quoique je n'achète pas ordinairement de meubles, je n'ai pu refuser de le prendre; les personnes de qui je tiens tout ça avaient l'air si malheureuses! Pauvre dame!... c'était surtout la vente de cette antiquaille qui semblait lui saigner le cœur... Il paraît que c'était un meuble de famille...

A ces mots, et pendant que la marchande débattait avec Rigo

lette les prix des différentes fournitures, Rodolphe considéra plus attentivement le meuble que la mère Bouvard lui avait montré.

C'était un de ces anciens secrétaires en bois de rose, d'une forme presque triangulaire, fermés par un panneau antérieur qui, rabattu et soutenu par deux longues charnières de cuivre, sert de table à écrire. Au milieu de ce panneau, orné de marqueterie de bois de couleurs variées, Rodolphe remarqua un chiffre incrusté en ébène et composé d'un M et d'un R entrelacés, surmontés d'une couronne de comte. Il supposa que le dernier possesseur de ce meuble appartenait à une classe élevée de la société. Sa curiosité redoubla, il regarda le secrétaire avec une nouvelle attention : il visitait machinalement les tiroirs les uns après les autres, lorsque, éprouvant quelque difficulté à ouvrir le dernier, et cherchant la cause de cet obstacle, il découvrit et attira à lui avec précaution une feuille de papier à moitié engagée entre le casier et le fond du meuble.

Pendant que Rigolette terminait ses achats avec la mère Bouvard, Rodolphe examinait curieusement sa découverte.

Aux nombreuses ratures qui couvraient ce papier, on reconnaissait le brouillon d'une lettre inachevée.

Rodolphe lut ce qui suit avec assez de peine :

« Monsieur,

« Soyez persuadé que le malheur le plus effroyable peut seul me contraindre à la démarche que je tente auprès de vous. Ce n'est pas une fierté mal placée qui cause mes scrupules, c'est le manque absolu de titres au service que j'ose vous demander. La vue de ma fille, réduite comme moi au plus affreux dénûment, me fait surmonter mon embarras. Quelques mots seulement sur la cause des désastres qui m'accablent.

« Après la mort de mon mari, il me restait pour fortune trois cent mille francs placés par mon frère chez M. Jacques Ferrand, notaire. Je recevais à Angers, où j'étais retirée avec ma fille, les intérêts de cette somme par l'entremise de mon frère. Vous savez, monsieur, l'épouvantable événement qui a mis fin à ses jours ; ruiné, à ce qu'il paraît, par de secrètes et mal-

heureuses spéculations, il s'est tué il y a huit mois. Lors de ce funeste événement, je reçus de lui quelques lignes désespérées. Lorsque je les lirais, me disait-il, il n'existerait plus. Il terminait cette lettre en me prévenant qu'il ne possédait aucun titre relativement à la somme placée en mon nom chez M. Jacques Ferrand; ce dernier ne donnant jamais de reçu, car il était l'honneur, la piété même, il me suffirait de me présenter chez lui pour que cette affaire fût convenablement réglée.

« Lorsqu'il me fut possible de songer à autre chose qu'à la mort affreuse de mon frère, je vins à Paris, où je ne connaissais personne que vous, monsieur, et encore indirectement par les relations que vous aviez eues avec mon mari. Je vous l'ai dit, la somme déposée chez M. Jacques Ferrand formait toute ma fortune; et mon frère m'envoyait tous les six mois l'intérêt échu de cet argent : plus d'une année était révolue depuis le dernier payement; je me présentai donc chez M. Jacques Ferrand pour lui demander un revenu dont j'avais le plus grand besoin.

« A peine m'étais-je nommée, que, sans respect pour ma douleur, il accusa mon frère de lui avoir emprunté deux mille francs que sa mort lui faisait perdre, ajoutant que non-seulement son suicide était un crime devant Dieu et devant les hommes, mais encore que c'était un acte de spoliation dont lui, M. Jacques Ferrand, se trouvait victime.

« Cet odieux langage m'indigna; l'éclatante probité de mon frère était bien connue; il avait, il est vrai, à l'insu de moi et de ses amis, perdu sa fortune dans des spéculations hasardées; mais il était mort avec une réputation intacte, regretté de tous, et ne laissant aucune dette, sauf celle du notaire.

« Je répondis à M. Ferrand que je l'autorisais à prendre à l'instant, sur les trois cent mille francs dont il était le dépositaire, les deux mille francs que lui devait mon frère... A ces mots, il me regarda d'un air stupéfait, et me demanda de quels trois cent mille francs je voulais parler.

« — De ceux que mon frère a placés chez vous depuis dix-huit mois, monsieur, et dont jusqu'à présent vous m'avez fait parvenir les intérêts par son entremise, lui dis-je, ne comprenant pas sa question.

« Le notaire haussa les épaules, sourit de pitié comme si mes paroles n'eussent pas été sérieuses, et me répondit que, loin de placer de l'argent chez lui, mon frère lui avait emprunté deux mille francs.

« Il m'est impossible de vous exprimer mon épouvante à cette réponse.

« — Mais alors qu'est devenue cette somme? m'écriai-je. Ma fille et moi nous n'avons pas d'autre ressource; si elle nous est enlevée, il ne nous reste rien que la misère la plus profonde. Que deviendrons-nous?

« — Je n'en sais rien, répondit froidement le notaire. Il est probable que votre frère, au lieu de placer cette somme chez moi, comme il vous l'a dit, l'aura mangée dans les spéculations malheureuses auxquelles il s'adonnait à l'insu de tout le monde.

« — C'est faux, c'est infâme, monsieur! m'écriai-je. Mon frère était la loyauté même. Loin de me dépouiller, moi et ma fille, il se fût sacrifié pour nous. Il n'avait jamais voulu se marier, pour laisser ce qu'il possédait à mon enfant.

« — Oseriez-vous donc prétendre, madame, que je suis capable de nier un dépôt qui m'aurait été confié? me demanda le notaire avec une indignation qui me parut si honorable et si sincère, que je lui répondis :

« — Non sans doute, monsieur; votre réputation de probité est connue; mais je ne puis pourtant accuser mon frère d'un aussi cruel abus de confiance.

« — Sur quels titres vous fondez-vous pour me faire cette réclamation? me demanda M. Ferrand.

« — Sur aucun, monsieur. Il y a dix-huit mois, mon frère, qui voulait bien se charger de mes affaires, m'a écrit : « J'ai un excellent placement à six pour cent; envoie-moi ta procuration pour vendre tes rentes; je déposerai trois cent mille francs, que je compléterai, chez M. Jacques Ferrand, notaire. « J'ai envoyé ma procuration à mon frère; peu de jours après, il m'a annoncé que le placement était fait chez vous, que vous ne donniez jamais de reçu, et au bout de six mois il m'a envoyé les intérêts échus.

« — Et au moins avez-vous quelques lettres de lui à ce sujet, madame ?

« — Non, monsieur. Elles traitaient seulement d'affaires ; je ne les conservais pas.

« — Je ne puis malheureusement rien à cela, madame, me répondit le notaire. Si ma probité n'était pas au-dessus de tout soupçon, de toute attaque, je vous dirais : Les tribunaux vous sont ouverts ; attaquez-moi : les juges auront à choisir entre la parole d'un homme honorable, qui depuis trente ans jouit de l'estime des gens de bien, et la déclaration posthume d'un homme qui, après s'être sourdement ruiné dans les entreprises les plus folles, n'a trouvé de refuge que dans le suicide... Je vous dirais enfin : Attaquez-moi, madame, si vous l'osez, et la mémoire de votre frère sera déshonorée. Mais je crois que vous aurez le bon sens de vous résigner à un malheur fort grand sans doute, mais auquel je suis étranger.

« — Mais enfin, monsieur, je suis mère ! Si ma fortune m'est enlevée, moi et ma fille nous n'avons d'autre ressource qu'un modeste mobilier... Cela vendu, c'est la misère, monsieur... l'affreuse misère !

« — Vous avez été dupe, c'est un malheur ; je n'y puis rien, me répondit le notaire. Encore une fois, madame, votre frère vous a trompée. Si vous hésitez entre sa parole et la mienne, attaquez-moi : les tribunaux vous sont ouverts ; ils prononceront.

« Je sortis de chez le notaire la mort dans le cœur. Que me restait-il à faire dans cette extrémité ? Sans titre pour prouver la validité de ma créance, convaincue de la sévère probité de mon frère, confondue par l'assurance de M. Ferrand, n'ayant personne à qui m'adresser pour demander conseil (vous étiez alors en voyage), sachant qu'il faut de l'argent pour avoir les avis des gens de loi, et voulant précieusement conserver le peu qui me restait, je n'osai entreprendre un tel procès. Ce fut alors... »

Ce brouillon de lettre s'arrêtait là ; car d'indéchiffrables ratures couvraient quelques lignes qui suivaient encore ; enfin,

au bas et dans un coin de la page, Rodolphe lut cette espèce de *memento :*

« *Écrire à madame la duchesse de Lucenay.* »

Rodolphe resta pensif après la lecture de ce fragment de lettre.

Quoique la nouvelle infamie dont on semblait accuser Jacques Ferrand ne fût pas prouvée, cet homme s'était montré si impitoyable envers le malheureux Morel, si infâme envers Louise, sa fille, qu'un déni de dépôt, protégé par une impunité certaine, pouvait à peine étonner de la part d'un pareil misérable.

Cette mère, qui réclamait cette fortune si étrangement disparue, était sans doute habituée à l'aisance. Ruinées par un coup subit, ne connaissant personne à Paris, disait le projet de lettre, quelle devait être l'existence de ces deux femmes dénuées de tout peut-être, seules au milieu de cette ville immense ?

Rodolphe avait, on le sait, promis *quelques intrigues* à madame d'Harville, en lui assignant même au hasard, et pour occuper son esprit, un rôle à jouer dans une bonne œuvre à venir, certain d'ailleurs de trouver, avant son prochain rendez-vous avec la marquise, quelque malheur à soulager.

Il pensa que peut-être le hasard le mettait sur la voie d'une noble infortune qui pourrait, selon son projet, intéresser le cœur et l'imagination de madame d'Harville.

Le projet de lettre qu'il tenait entre ses mains et dont la copie n'avait pas sans doute été envoyée à la personne dont on implorait l'assistance, annonçait un caractère fier et résigné que l'offre d'une aumône révolterait sans doute. Alors que de précautions, que de détours, que de ruses délicates pour cacher la source d'un généreux secours ou pour le faire accepter !...

Et puis que d'adresse pour s'introduire chez cette femme afin de juger si elle méritait véritablement l'intérêt qu'elle semblait devoir inspirer ! Rodolphe entrevoyait là une foule d'émotions neuves, curieuses, touchantes, qui devaient singulièrement *amuser* madame d'Harville, ainsi qu'il le lui avait promis.

— Eh bien ! mon *mari*, dit gaiement Rigolette à Rodolphe, qu'est-ce que c'est donc que le chiffon de papier que vous lisez là ?

— Ma petite *femme*, répondit Rodolphe, vous êtes très-curieuse !... je vous dirai cela tantôt... Avez-vous terminé vos achats ?

— Certainement, et vos protégés seront établis comme des rois. Il ne s'agit plus que de payer : madame Bouvard est bien arrangeante, faut être juste...

— Ma petite *femme*, une idée !... Pendant que je vais payer, si vous alliez choisir des vêtements pour madame Morel et pour ses enfants ? Je vous avoue mon ignorance au sujet de ces emplettes. Vous diriez d'apporter cela ici : on ne ferait qu'un voyage, et nos pauvres gens auraient ainsi tout à la fois.

— Vous avez toujours raison, mon *mari*. Attendez-moi ; ça ne sera pas long... Je connais deux marchandes dont je suis la pratique habituelle : je trouverai chez elles tout ce qu'il me faudra.

Et Rigolette sortit.

Mais elle se retourna pour dire :

— Madame Bouvard, je vous confie mon *mari* ; n'allez pas lui faire les yeux doux, au moins !

Et de rire et disparaître prestement.

XVI

DÉCOUVERTE.

— Faut avouer, monsieur, dit la mère Bouvard à Rodolphe, après le départ de Rigolette, faut avouer que vous avez là une fameuse petite ménagère. Peste !... elle s'entend joliment à acheter ; et puis est-elle gentille ! Rose et blanche, avec de grands beaux yeux noirs et des cheveux pareils... c'est rare !...

— N'est-ce pas qu'elle est charmante, et que je suis un heureux mari, madame Bouvard ?

— Aussi heureux mari qu'elle est heureuse femme... j'en suis bien sûre.

— Vous ne vous trompez guère ; mais, dites-moi, combien vous dois-je ?

— Votre petite ménagère n'a pas voulu démordre de trois cent trente francs pour le tout. Comme il n'y a qu'un Dieu, je ne gagne que quinze francs, car je n'ai pas payé ces objets aussi bon marché que j'aurais pu... je n'ai pas eu le cœur de les marchander... les gens qui vendaient avaient l'air par trop malheureux !

— Vraiment? Ne sont-ce pas les mêmes personnes à qui vous avez aussi acheté ce petit secrétaire ?

— Oui, monsieur... Tenez, ça fend le cœur, rien que d'y songer ! Figurez-vous qu'avant-hier il arrive ici une dame jeune et belle encore, mais si pâle, si maigre, qu'elle faisait peine à voir... et puis nous connaissons ça, nous autres. Quoiqu'elle fût, comme on dit, tirée à quatre épingles, son vieux châle de laine noir râpé, sa robe d'alépine aussi noire et tout éraillée, son chapeau de paille au mois de janvier (cette dame était en deuil), annonçaient ce que nous appelons une *misère bourgeoise*, car je suis sûre que c'est une dame très comme il faut; enfin elle me demande en rougissant si je veux acheter la fourniture de deux lits complets et un vieux petit secrétaire ; je lui réponds que puisque je vends, faut bien que j'achète; que si ça me convient, c'est une affaire faite, mais que je voudrais voir les objets. Elle me prie alors de venir chez elle, pas loin d'ici, de l'autre côté du boulevard, dans une maison sur le quai du canal Saint-Martin. Je laisse ma boutique à ma nièce, je suis la dame, nous arrivons dans une maison à petites gens, comme on dit, tout au fond de la cour ; nous montons au quatrième, la dame frappe, une jeune fille de quatorze ans vient ouvrir ; elle était aussi en deuil, et aussi bien pâle et bien maigre ; mais malgré ça, belle comme le jour... si belle que j'en restai en extase.

— Et cette belle jeune fille... ?

— Était la fille de la dame en deuil... Malgré le froid, une pauvre robe de cotonnade noire à pois blancs, et un petit châle de deuil tout usé, voilà ce qu'elle avait sur elle.

— Et leur logis était misérable ?

— Figurez-vous, monsieur, deux pièces bien propres, mais nues, mais glaciales que ça en donnait la petite mort; d'abord une cheminée où on ne voyait pas une miette de cendre; il n'y avait pas eu de feu là depuis bien longtemps. Pour tout mobilier, deux lits, deux chaises, une commode, une vieille malle, et le petit secrétaire; sur la malle un paquet dans un foulard... Ce petit paquet, c'était tout ce qui restait à la mère et à la fille, une fois leur mobilier vendu. Le propriétaire s'arrangeait des deux bois de lit, des chaises, de la malle et de la table pour ce qu'on lui devait, nous dit le portier, qui était monté avec nous. Alors cette dame me pria bien honnêtement d'estimer les matelas, les draps, les rideaux, les couvertures. Foi d'honnête femme, monsieur, quoique mon état soit d'acheter bon marché et de vendre cher, quand j'ai vu cette pauvre demoiselle les yeux tout pleins de larmes, et sa mère qui, malgré son sang-froid, avait l'air de pleurer en dedans, j'ai estimé à quinze francs près ce que ça valait, et ça bien au juste, je vous le jure. J'ai même consenti, pour les obliger, à prendre ce petit secrétaire, quoique ce ne soit pas ma partie...

— Je vous l'achète, madame Bouvard...

— Ma foi! tant mieux, monsieur; il me serait resté bien longtemps sur les bras... Je ne m'en étais chargée que pour lui rendre service à cette pauvre dame. Je lui dis donc le prix que j'offrais de ces effets... Je m'attendais qu'elle allait marchander, demander plus... ah bien oui! C'est encore à ça que j'ai vu que ce n'était pas une dame du commun; *misère bourgeoise*, allez, monsieur, bien sûr! Je lui dis donc : C'est tant. Elle me répond : C'est bien. Retournons chez vous, vous me payerez, car je ne dois plus revenir dans cette maison. Alors elle dit à sa fille, qui pleurait assise sur la malle : Claire, prends le paquet... (Je me suis bien souvenue du nom; elle l'a appelée Claire.) La jeune demoiselle se lève; mais, en passant à côté du petit secrétaire, voilà qu'elle se jette à genoux devant, et qu'elle se met à sangloter. Mon enfant, du courage! on nous regarde, lui dit sa mère à demi-voix; ce qui ne m'a pas empêchée de l'entendre. Vous concevez, monsieur, c'est des pauvres gens, mais fiers malgré ça. Quand la dame m'a donné la clef du petit secrétaire, j'ai vu

aussi une larme dans ses yeux rougis ; le cœur avait l'air de lui saigner en se séparant de ce vieux meuble ; mais elle tâchait de garder son sang-froid et sa dignité devant des étrangers. Enfin elle a averti le portier que je viendrais enlever tout ce que le propriétaire ne gardait pas, et nous sommes revenues ici. La jeune demoiselle donnait le bras à sa mère, et portait à sa main le petit paquet renfermant tout ce qu'elles possédaient. Je leur ai compté leur argent, trois cent quinze francs, et je ne les ai plus revues.

— Mais leur nom ?

— Je ne le sais pas, la dame m'avait vendu ses effets en présence du portier ; je n'avais pas besoin de m'informer de son nom.... Ce qu'elle vendait était bien à elle.

— Mais leur nouvelle adresse ?

— Je n'en sais rien non plus.

— Sans doute on la connaît dans son ancien logement ?

— Non, monsieur. Quand j'y ai retourné pour chercher mes effets, le portier m'a dit, en me parlant de la mère et de la fille : « C'étaient des personnes bien tranquilles, bien respectables et bien malheureuses ; pourvu qu'il ne leur arrive pas malheur ! Elles ont l'air comme ça calmes : mais, au fond, je suis sûre qu'elles sont désespérées.

« — Et où vont-elles aller loger à cette heure ? que je lui demande.

« — Ma foi ! je n'en sais rien, qu'il me répond ; elles sont parties sans me le dire... bien sûr qu'elles ne reviendront plus. »

Les espérances que Rodolphe avait un moment conçues s'évanouirent. Comment découvrir ces deux malheureuses femmes, ayant pour tout indice le nom de la jeune fille *Claire*, et ce fragment de brouillon de lettre dont nous avons parlé, au bas duquel se trouvaient ces mots :

« Écrire à *madame de Lucenay*. »

La seule et bien faible chance de retrouver les traces de ces infortunées reposait donc sur madame de Lucenay qui se trouvait heureusement de la société de madame d'Harville.

— Tenez, madame, payez-vous, dit Rodolphe à la marchande en lui présentant un billet de cinq cents francs.

— Je vas vous rendre, monsieur...

— Où trouverons-nous une charrette pour transporter ces effets?

— Si ça n'est pas trop loin, une grande charrette à bras suffira... il y a celle du père Jérôme, ici près : c'est mon commissionnaire habituel... Quelle est votre adresse, monsieur?

— Rue du Temple, numéro 17.

— Rue du Temple, numéro 17?... oh! bien, bien, je ne connais que ça!

— Vous êtes allée dans cette maison?

— Plusieurs fois... d'abord, j'ai acheté des hardes à une prêteuse sur gages qui demeure là... c'est vrai qu'elle ne fait pas un beau métier... mais ça ne me regarde pas... Elle vend, j'achète, nous sommes quittes... Une autre fois, il n'y a pas six semaines, j'y suis retournée pour le mobilier d'un jeune homme qui demeurait au quatrième, et qui déménageait...

— M. François Germain, peut-être? s'écria Rodolphe.

— Juste. Vous le connaissez?

— Beaucoup; malheureusement il n'a pas laissé rue du Temple sa nouvelle adresse, et je ne sais plus où le trouver.

— Si ce n'est que ça, je peux vous tirer d'embarras.

— Vous savez où il demeure?

— Pas précisément, mais je sais où vous pourrez bien sûr le rencontrer.

— Et où cela?

— Chez le notaire où il travaille.

— Un notaire?

— Oui, qui demeure rue du Sentier.

— M. Jacques Ferrand! s'écria Rodolphe.

— Lui-même, un bien saint homme; il y a un crucifix et du buis bénit dans son étude; ça sent la sacristie comme si on y était.

— Mais comment avez-vous su que M. Germain travaillait chez le notaire?

— C'est toute une histoire. Ce jeune homme est venu me proposer d'acheter en bloc son petit mobilier. Cette fois-là encore, quoique ça ne soit pas ma partie, j'ai fait affaire du tout et j'ai ensuite détaillé ici; puisque ça l'arrangeait, ce jeune

homme, je ne voulais pas lui refuser. Je lui achète donc son mobilier de garçon... bon...; je lui paye... bon... Il avait sans doute été content de moi, car au bout de quinze jours il revient pour m'acheter une garniture de lit. Une petite charrette et un commissionnaire l'accompagnaient : on emballe le tout, bon...; mais voilà qu'au moment de payer il s'aperçoit qu'il a oublié sa bourse. Il avait l'air d'un si honnête jeune homme, que je lui dis :

« — Emportez tout de même les effets, je passerai chez vous pour le payement.

« — Très-bien, me dit-il, mais je ne suis jamais chez moi : venez demain, rue du Sentier, chez M. Jacques Ferrand, notaire, où je suis employé, je vous payerai. »

J'y suis allée le lendemain, il m'a payée; seulement, ce que je trouve de drôle, c'est qu'il ait vendu son mobilier pour en acheter un autre quinze jours après.

Rodolphe crut deviner et devina la raison de cette singularité; Germain voulait faire perdre ses traces aux misérables qui le poursuivaient. Craignant sans doute que son déménagement ne les mît sur la voie de sa nouvelle demeure, il avait préféré, pour éviter ce danger, vendre ses meubles et en racheter ensuite.

Rodolphe tressaillit de joie, en songeant au bonheur de madame George, qui allait enfin revoir ce fils si longtemps, si vainement cherché.

Rigolette rentra bientôt, l'œil joyeux, la bouche souriante.

— Eh bien, quand je vous le disais! s'écria-t-elle, je ne me suis pas trompée... nous aurons dépensé en tout six cent quarante francs et les Morel seront établis comme des princes... Tenez... tenez... voyez les marchands qui arrivent... sont-ils chargés! Rien ne manquera au ménage de la famille; il y a tout ce qu'il faut, jusqu'à un gril, deux belles casseroles étamées à neuf, et une cafetière... Je me suis dit : Puisqu'on veut faire les choses en grand, faisons les choses en grand!... Et, avec tout ça, c'est au plus si j'aurai perdu trois heures... Mais payez vite, mon voisin, et allons-nous-en... Voilà bientôt midi : il va falloir que mon aiguille aille un fameux train pour rattraper cette matinée-là!

Rodolphe paya, et quitta le Temple avec Rigolette.

XVII

APPARITION.

Au moment où la grisette et son compagnon entrèrent dans l'allée de leur maison, ils furent presque renversés par madame Pipelet, qui accourait, troublée, éperdue, effarée...

— Ah! mon Dieu! dit Rigolette... qu'est-ce que vous avez donc, madame Pipelet? Où courez-vous comme cela?

— C'est vous! mademoiselle Rigolette..., s'écria Anastasie, c'est le bon Dieu qui vous envoie... aidez-moi à sauver la vie d'Alfred...

— Que dites-vous?

— Ce pauvre vieux chéri est évanoui, ayez pitié de nous!... courez-moi chercher pour deux sous d'absinthe chez le rogomiste... de la plus forte... c'est son remède quand il est indisposé... du pylore... ça le remettra peut être; soyez charitable, ne me refusez pas, je pourrai retourner auprès d'Alfred. Je suis tout ahurie.

Rigolette abandonna le bras de Rodolphe et courut chez le rogomiste.

— Mais qu'est-il arrivé, madame Pipelet? demanda Rodolphe en suivant la portière qui retournait à la loge.

— Est-ce que je sais, mon digne monsieur? J'étais sortie pour aller à la mairie, à l'église et chez le traiteur, pour éviter ces trottes-là à Alfred. Je rentre... qu'est-ce que je vois?... ce vieux chéri les quatre fers en l'air! Tenez, M. Rodolphe, dit Anastasie en ouvrant la porte de sa tanière, voyez si ça ne fend pas le cœur.

Lamentable spectacle!... Toujours coiffé de son chapeau tromblon, plus coiffé même que d'habitude, car le *castor* douteux, enfoncé violemment sans doute (à en juger par une cassure transversale), cachait les yeux de M. Pipelet, assis par terre, et adossé au pied de son lit.

L'évanouissement avait cessé; Alfred commençait à faire quelques légers mouvements des mains, comme s'il eût voulu repousser quelqu'un ou quelque chose; puis il essaya de se débarrasser de sa visière improvisée.

— Il gigotte!... c'est bon signe!... il revient!... s'écria la portière.

Et, se baissant, elle lui cria aux oreilles :

— Qu'est-ce que tu as, mon Alfred?... C'est ta Stasie qui est là... Comment vas-tu?... On va t'apporter de l'absinthe, ça te remettra...

Puis, prenant une voix de fausset des plus caressantes, elle ajouta :

— On l'a donc écharpé, assassiné! ce pauvre vieux chéri à sa maman, hein?

Alfred poussa un profond soupir et laissa échapper comme un gémissement ce mot fatidique :

— Cabrion !

Et ses mains frémissantes semblèrent vouloir de nouveau repousser une vision effrayante.

— Cabrion! encore ce gueux de peintre! s'écria madame Pipelet. Alfred en a tant rêvé toute la nuit, qu'il m'a abîmée de coups de pied. Ce monstre-là est son cauchemar! Non-seulement il a empoisonné ses jours, mais il empoisonne ses nuits; il le poursuit jusque dans son sommeil; oui, monsieur, comme si Alfred serait un malfaiteur, et que ce Cabrion, que Dieu confonde! serait son remords acharné.

Rodolphe sourit discrètement, prévoyant quelque nouveau tour de l'ancien voisin de Rigolette.

— Alfred... réponds-moi, ne fais pas le muet, tu me fais peur, dit madame Pipelet; voyons, remets-toi... Aussi pourquoi vas-tu penser à ce gredin-là!... tu sais bien que quand tu y songes, ça te fait le même effet que les choux... ça te porte au pylore et ça t'étouffe.

— Cabrion! répéta M. Pipelet en relevant avec effort son chapeau démesurément enfoncé sur ses yeux, qu'il roula autour de lui d'un air égaré.

Rigolette entra, portant une petite bouteille d'absinthe.

— Merci, mamzelle, êtes-vous complaisante! dit la vieille.

Puis elle ajouta :

— Tiens, vieux chéri, *siffle*-moi ça, ça va te remettre.

Et Anastasie, approchant vivement la fiole des lèvres de M. Pipelet, entreprit de lui faire avaler l'absinthe.

Alfred eut beau se débattre courageusement; sa femme, profitant de la faiblesse de sa victime, lui maintint la tête d'une main ferme, et de l'autre lui introduisit le goulot de la petite bouteille entre les dents et le força de boire l'absinthe; après quoi elle s'écria triomphalement :

— Et allez donc! te voilà sur tes pattes, vieux chéri!

En effet, Alfred, après s'être essuyé la bouche du revers de la main, ouvrit les yeux, se leva debout et demanda d'un ton encore effarouché :

— L'avez-vous vu?

— Qui?

— Est-il parti?

— Mais qui, Alfred?

— Cabrion!

— Il a osé...! s'écria la portière.

M. Pipelet, aussi muet que la statue du commandeur, baissa, comme le spectre, deux fois la tête d'un air affirmatif.

— M. Cabrion est venu ici? demanda Rigolette en retenant une violente envie de rire.

— Ce monstre-là est-il déchaîné après Alfred! s'écria madame Pipelet. Oh! si j'avais été là avec mon balai!... il l'aurait mangé jusqu'au manche. Mais parle donc, Alfred... raconte-nous donc ton malheur.

Pipelet fit signe de la main qu'il allait parler.

On écouta l'homme au chapeau tromblon dans un religieux silence.

Il s'exprima en ces termes, d'une voix profondément émue :

— Mon épouse venait de me quitter pour m'éviter la peine d'aller, selon le commandement de monsieur (il s'inclina devant Rodolphe), à la mairie, à l'église et chez le traiteur.

— Ce vieux chéri avait eu le cauchemar toute la nuit... j'ai préféré lui éviter ça, dit Anastasie.

— Ce cauchemar m'était envoyé comme un avertissement d'en haut, reprit religieusement le portier. J'avais peur... aujourd'hui... je devais souffrir de Cabrion... le tourment avait commencé par un attentat sur la taille de mon épouse...

— Alfred... Alfred... tais-toi donc, ça me gêne devant le monde..., dit madame Pipelet en minaudant tout en baissant les yeux d'un air pudique.

— Je croyais avoir payé ma dette de malheur à cette journée de malheur après le départ de ces infâmes malfaiteurs, reprit M. Pipelet, lorsque... oh! mon Dieu, mon Dieu...

— Voyons, Alfred, du courage...

— J'en aurai, répondit dignement M. Pipelet; il m'en faut... j'en aurai... J'étais donc là... assis tranquillement devant ma table, réfléchissant à un changement que je voulais opérer dans l'empeigne de cette botte... confiée à mon ministère... lorsque j'entends un bruit... un frôlement au carreau de ma loge... Fut-ce un pressentiment?... un avis d'en haut?... mon cœur se serra, je levai la tête... et à travers la vitre... je vis... je vis...

— Cabrion! s'écria Anastasie en joignant les mains.

— Cabrion! répondit sourdement M. Pipelet. Sa figure hideuse était là, collée à la fenêtre, me regardant avec ses yeux de chat... qu'est-ce que je dis?... de tigre!... juste comme dans mon rêve... Je voulus parler : ma langue était collée à mon palais; je voulus me lever : j'étais collé à mon siége... ma botte me tomba des mains, et, comme dans tous les événements critiques et importants de ma vie... je restai complétement immobile!... Alors la clef tourna dans la serrure, la porte s'ouvrit, Cabrion entra!...

— Il entra?... Quel front!... reprit madame Pipelet, aussi atterrée que son mari de cette audace.

— Il entra lentement..., reprit Alfred, s'arrêta un moment à la porte comme pour me fasciner de son regard... atroce... puis il s'avança vers moi, s'arrêtant à chaque pas, me transperçant de l'œil, sans dire un mot, droit, muet, menaçant comme un fantôme!...

— C'est-à-dire que j'en ai le dos qui m'en hérisse, dit Anastasie.

— Je restais de plus en plus immobile et assis sur ma chaise... Cabrion s'avançait toujours lentement... me tenant sous son regard comme le serpent l'oiseau... car il me faisait horreur... et malgré moi je le fixais... Il arrive tout près de moi... je ne puis davantage supporter son aspect révoltant!... c'était trop fort... je n'y tiens plus... je ferme les yeux... alors je le sens qui ose porter ses mains sur mon chapeau, il le prend par le haut... l'ôte lentement de dessus ma tête... et me met le chef à nu... Je commençais à être saisi d'un vertige... ma respiration était suspendue... les oreilles me bourdonnaient... j'étais de plus en plus collé à mon siége... je fermais les yeux de plus en plus fort... Alors Cabrion se baisse... me prend ma tête chauve, que j'ai le droit de dire ou plutôt que j'avais le droit de dire vénérable avant son attentat... il me prend donc la tête entre ses mains froides comme des mains de mort... et sur mon front glacé de sueur il dépose... un baiser effronté! l'impudique!

Anastasie leva les bras au ciel.

— Mon ennemi le plus acharné venir me baiser au front!... me forcer à subir ses dégoûtantes caresses, après m'avoir odieusement persécuté pour posséder de mes cheveux... Une pareille monstruosité me donna beaucoup à penser et me paralysa... Cabrion profita de ma stupeur pour me remettre mon chapeau sur la tête, puis d'un coup de poing il me l'enfonça jusque sur les yeux, comme vous l'avez vu. Ce dernier outrage me bouleversa, la mesure fut comblée, tout tourna autour de moi, et je m'évanouis au moment où je le voyais, par-dessous le bord de mon chapeau, sortir de la loge aussi tranquillement, aussi lentement qu'il y était entré.

Puis, comme si ce récit eût épuisé ses forces, M. Pipelet retomba sur sa chaise en levant les mains au ciel en manière de muette imprécation.

Rigolette sortit brusquement, son courage était à bout, son envie de rire l'étouffait : elle ne put se contraindre plus longtemps. Rodolphe avait lui-même difficilement gardé son sérieux.

Tout à coup cette rumeur confuse qui annonce l'arrivée d'un rassemblement populaire, retentit dans la rue; on entendit un

grand tumulte au dehors de la porte de l'allée, et bientôt des crosses de fusil résonnèrent sur le seuil de la porte.

XVIII

L'ARRESTATION.

— Mon Dieu ! M. Rodolphe, s'écria Rigolette en accourant pâle et tremblante, il y a là un commissaire de police et la garde !...

— La justice divine veille sur moi ! dit M. Pipelet dans un élan de religieuse reconnaissance ; on vient arrêter Cabrion... malheureusement il est trop tard !

Un commissaire de police, reconnaissable à l'écharpe que l'on apercevait sous son habit noir, entra dans la loge. Sa physionomie était grave, digne et sévère.

— M. le commissaire, il est trop tard... le malfaiteur s'est évadé ! dit tristement M. Pipelet ; mais je puis vous donner son signalement... Sourire atroce... regard effronté... manières...

— De qui parlez-vous ? demanda le magistrat.

— De Cabrion, M. le commissaire... Mais, en se hâtant, il serait peut-être encore temps de l'atteindre, répondit M. Pipelet.

— Je ne sais pas ce que c'est que Cabrion, dit impatiemment le magistrat ; le nommé Jérôme Morel, ouvrier lapidaire, demeure dans cette maison ?

— Oui, mon commissaire, dit madame Pipelet se mettant au *port d'armes*.

— Conduisez-moi à son logement.

— Morel le lapidaire ! reprit la portière au comble de la surprise ; mais c'est la brebis du bon Dieu... Il est incapable de...

— Jérôme Morel demeure-t-il ici, oui ou non ?

— Il y demeure, mon commissaire... avec sa famille, dans une mansarde.

— Conduisez-moi donc à cette mansarde.

Puis, s'adressant à un homme qui l'accompagnait, le magistrat lui dit :

— Que les deux gardes municipaux attendent en bas et ne quittent pas l'allée. Envoyez Justin chercher un fiacre.

L'homme s'éloigna pour exécuter ces ordres.

— Maintenant, reprit le magistrat en s'adressant à M. Pipelet, conduisez-moi chez Morel.

— Si ça vous est égal, mon commissaire, je remplacerai Alfred ; il est indisposé des suites de Cabrion... qui, comme les choux, lui reste sur le pylore...

— Vous ou votre mari, peu importe, allons...

Et, précédé de madame Pipelet, il commença de monter l'escalier ; mais bientôt il s'arrêta, se voyant suivi par Rodolphe et par Rigolette.

— Qui êtes-vous? que voulez-vous? leur demanda-t-il.

— C'est les deux locataires du quatrième, dit madame Pipelet.

— Pardon, monsieur, j'ignorais que vous fussiez de la maison, dit-il à Rodolphe.

Celui-ci, augurant bien des manières polies du magistrat, lui dit :

— Vous allez trouver une famille désespérée, monsieur ; je ne sais quel nouveau coup menace ce malheureux artisan, mais il a été cruellement éprouvé cette nuit... Une de ses filles, déjà épuisée par la maladie, est morte... sous ses yeux... morte de froid et de misère...

— Serait-il possible !

— C'est la vérité, mon commissaire, dit madame Pipelet. Sans monsieur, qui vous parle, et qui est le roi des locataires, puisqu'il a sauvé par ses bienfaits le pauvre Morel de la prison, toute la famille du lapidaire serait morte de faim.

Le commissaire regardait Rodolphe avec autant d'intérêt que de surprise.

— Rien de plus simple, monsieur, reprit celui-ci ; une personne très-charitable, sachant que Morel, dont je vous garantis l'honneur et la probité, était dans une position aussi déplorable que peu méritée, m'a chargé de payer une lettre de change

pour laquelle les recors allaient traîner en prison ce pauvre ouvrier, seul soutien d'une famille nombreuse.

A son tour, frappé de la noble physionomie de Rodolphe et de la dignité de ses manières, le magistrat lui répondit :

— Je ne doute pas de la probité de Morel ; je regrette seulement d'avoir à remplir une pénible mission devant vous, monsieur, qui vous intéressez vivement à cette famille.

— Que voulez-vous dire, monsieur ?

— D'après les services que vous avez rendus aux Morel, d'après votre langage, je vois, monsieur, que vous êtes un galant homme. N'ayant d'ailleurs aucune raison de cacher l'objet du mandat d'amener que j'ai à exercer, je vous avouerai qu'il s'agit de l'arrestation de Louise Morel, la fille du lapidaire.

Le souvenir du rouleau d'or offert aux gardes du commerce par la jeune fille revint à la pensée de Rodolphe.

— De quoi est-elle donc accusée, mon Dieu ?

— Elle est sous le coup d'une prévention d'infanticide.

— Elle ! elle !... Oh ! son pauvre père !

— D'après ce que vous m'apprenez, monsieur, je conçois que, dans les tristes circonstances où se trouve cet artisan, ce nouveau coup lui sera terrible... Malheureusement je dois obéir aux ordres que j'ai reçus.

— Mais il s'agit seulement d'une simple prévention ? s'écria Rodolphe. Les preuves manquent sans doute ?

— Je ne puis m'expliquer davantage à ce sujet... La justice a été mise sur la voie de ce crime, ou plutôt de cette présomption, par la déclaration d'un homme respectable à tous égards... le maître de Louise Morel...

— Jacques Ferrand le notaire ? dit Rodolphe indigné.

— Oui, monsieur... Mais pourquoi cette vivacité?

— M. Jacques Ferrand est un misérable, monsieur !

— Je vois avec peine que vous ne connaissez pas celui dont vous parlez, monsieur ; M. Jacques Ferrand est l'homme le plus honorable du monde ; il est d'une piété exemplaire et d'une probité reconnue de tous.

— Je vous répète, monsieur, que ce notaire est un misérable... il a voulu faire emprisonner Morel parce que sa fille a repoussé

ses propositions infâmes... Si Louise n'est accusée que sur la dénonciation d'un pareil homme... avouez, monsieur, que cette présomption mérite peu de créance.

— Il ne m'appartient pas, monsieur, et il ne me convient pas de discuter la valeur des déclarations de M. Ferrand, dit froidement le magistrat; la justice est saisie de cette affaire, les tribunaux décideront : quant à moi, j'ai l'ordre de m'assurer de la personne de Louise Morel, et j'exécute mon mandat.

— Vous avez raison, monsieur, je regrette qu'un mouvement d'indignation peut-être légitime m'ait fait oublier que ce n'était en effet ni le lieu ni le moment d'élever une discussion pareille. Un mot seulement : le corps de l'enfant que Morel a perdu est resté dans sa mansarde; j'ai offert ma chambre à cette famille, pour lui épargner le triste spectacle de ce cadavre; c'est donc chez moi que vous trouverez le lapidaire et probablement sa fille. Je vous en conjure, monsieur, au nom de l'humanité, n'arrêtez pas brusquement Louise au milieu de ces infortunés, à peine arrachés à un sort épouvantable. Morel a éprouvé tant de secousses cette nuit, que sa raison n'y résisterait pas; sa femme est aussi dangereusement malade, un tel coup la tuerait.

— J'ai toujours, monsieur, exécuté mes ordres avec tous les ménagements possibles. J'agirai de même dans cette circonstance.

— Si vous me permettiez, monsieur, de vous demander une grâce, voici ce que je vous proposerais : La jeune fille qui nous suit avec la portière occupe une chambre voisine de la mienne; je ne doute pas qu'elle ne la mette à votre disposition; vous pourriez d'abord y mander Louise, puis, s'il le faut, Morel, pour que sa fille lui fasse ses adieux... au moins vous éviterez à une pauvre mère malade et infirme une scène déchirante.

— Si cela peut s'arranger ainsi, monsieur, volontiers.

La conversation que nous venons de rapporter avait eu lieu à demi-voix, pendant que Rigolette et madame Pipelet se tenaient discrètement à plusieurs marches de distance du commissaire et de Rodolphe; celui-ci descendit auprès de la grisette, que la présence du commissaire rendait toute tremblante, et lui dit :

— Ma pauvre voisine, j'attends de vous un nouveau service; il faudrait me laisser libre de disposer de votre chambre pendant une heure.

— Tant que vous voudrez, M. Rodolphe... vous avez ma clef. Mais, mon Dieu! qu'est-ce qu'il y a donc?

— Je vous l'apprendrai tantôt. Ce n'est pas tout, il faudrait être assez bonne pour retourner au Temple dire qu'on n'apporte que dans une heure ce que nous avons acheté.

— Bien volontiers, M. Rodolphe; mais est-ce qu'il arrive encore malheur aux Morel?

— Hélas! oui, il leur arrive quelque chose de bien triste. Vous ne le saurez que trop tôt.

— Allons, mon voisin, je cours au Temple... Mon Dieu! moi qui, grâce à vous, croyais ces braves gens hors de peine!... dit la grisette; et elle descendit rapidement l'escalier.

Rodolphe avait voulu surtout épargner à Rigolette le triste tableau de l'arrestation de Louise.

— Mon commissaire, dit madame Pipelet, puisque mon roi des locataires vous conduit, je peux aller retrouver Alfred? Il m'inquiète; c'est à peine si tout à l'heure il était remis de son indisposition de Cabrion.

— Allez... allez, dit le magistrat; et il resta seul avec Rodolphe.

Tous deux arrivèrent sur le palier du quatrième, en face de la porte de la chambre où étaient alors provisoirement établis le lapidaire et sa famille.

Tout à coup cette porte s'ouvrit.

Louise pâle, éplorée, sortit brusquement.

— Adieu, adieu, mon père! s'écria-t-elle, je reviendrai, il faut que je parte.

— Louise, mon enfant, écoute-moi donc, reprit Morel en suivant sa fille et en tâchant de la retenir.

A la vue de Rodolphe, du magistrat, Louise et le lapidaire restèrent immobiles.

— Ah! monsieur, vous notre sauveur, dit l'artisan en reconnaissant Rodolphe, aidez-moi donc à empêcher Louise de partir. Je ne sais ce qu'elle a, elle me fait peur; elle veut s'en aller.

N'est-ce pas, monsieur, qu'il ne faut plus qu'elle retourne chez son maître? N'est-ce pas que vous m'avez dit : « Louise ne vous quittera plus, ce sera votre récompense. » Oh ! à cette bienheureuse promesse, je l'avoue, un moment j'ai oublié la mort de ma pauvre petite Adèle; mais aussi n'être plus séparé de toi, Louise, jamais! jamais!

Le cœur de Rodolphe se brisa, il n'eut pas la force de répondre une parole.

Le commissaire dit sévèrement à Louise :

— Vous vous appelez Louise Morel?

— Oui, monsieur, répondit la jeune fille interdite.

Rodolphe avait ouvert la chambre de Rigolette.

— Vous êtes Jérôme Morel, son père? ajouta le magistrat en s'adressant au lapidaire.

— Oui... monsieur... mais...

— Entrez là avec votre fille.

Et le magistrat montra la chambre de Rigolette, où se trouvait déjà Rodolphe.

Rassurés par la présence de ce dernier, le lapidaire et Louise, étonnés, troublés, obéirent au commissaire; celui-ci ferma la porte, et dit à Morel avec émotion :

— Je sais combien vous êtes honnête et malheureux; c'est donc à regret que je vous apprends qu'au nom de la loi... je viens arrêter votre fille.

— Tout est découvert... je suis perdue!... s'écria Louise épouvantée en se jetant dans les bras de son père.

— Qu'est-ce que tu dis?... qu'est-ce que tu dis?... reprit Morel stupéfait. Tu es folle... Pourquoi perdue?... T'arrêter!... Pourquoi t'arrêter?... Qui viendrait t'arrêter?...

— Moi... au nom de la loi!

Et le commissaire montra son écharpe.

— Oh! malheureuse!... malheureuse!... s'écria Louise en tombant agenouillée.

— Comment! au nom de la loi? dit l'artisan, dont la raison, fortement ébranlée par ce nouveau coup, commençait à s'affaiblir; pourquoi arrêter ma fille au nom de la loi?... Je réponds de Louise, moi; c'est ma fille, ma digne fille... pas vrai, Louise?

Comment! t'arrêter, quand notre bon ange te rend à nous pour nous consoler de la mort de ma petite Adèle? Allons donc! ça ne se peut pas!... Et puis, M. le commissaire, parlant par respect, on n'arrête que les misérables, entendez-vous... Et Louise, ma fille, n'est pas une misérable. Bien sûr, vois-tu, mon enfant, ce monsieur se trompe... Je m'appelle Morel; il y a plus d'un Morel... tu t'appelles Louise, il y a plus d'une Louise... C'est ça, voyez-vous, M. le commissaire, il y a erreur, certainement il y a erreur!

— Il n'y a malheureusement pas erreur!... Louise Morel, faites vos adieux à votre père.

— Vous m'enlèverez ma fille, vous!... s'écria l'ouvrier furieux de douleur, en s'avançant vers le magistrat d'un air menaçant.

Rodolphe saisit le lapidaire par le bras, et lui dit:

— Calmez-vous, espérez; votre fille vous sera rendue... son innocence sera prouvée; elle n'est sans doute pas coupable.

— Coupable de quoi?... Elle ne peut être coupable de rien... Je mettrais ma main au feu que...

Puis, se souvenant de l'or que Louise avait apporté pour payer la lettre de change, Morel s'écria:

— Mais cet argent!... cet argent de ce matin, Louise!

Et il jeta sur sa fille un regard terrible.

Louise comprit.

— Moi, voler! s'écria-t-elle; et ses joues colorées d'une généreuse indignation, son accent, son geste rassurèrent son père.

— Je le savais bien! s'écria-t-il. Vous voyez, M. le commissaire... elle le nie... et de sa vie elle n'a menti, je vous le jure... Demandez à tous ceux qui la connaissent, ils vous l'affirmeront comme moi. Elle mentir! ah bien oui... elle est trop fière pour ça; d'ailleurs, la lettre de change a été payée par notre bienfaiteur... Cet or, elle ne veut pas le garder; elle allait le rendre à la personne qui le lui a prêté, en lui défendant de la nommer... n'est-ce pas, Louise?

— On n'accuse pas votre fille d'avoir volé, dit le magistrat.

— Mais, mon Dieu! de quoi l'accuse-t-on, alors? Moi, son

père, je vous jure que, de quoi qu'on puisse l'accuser, elle est innocente; et de ma vie non plus, je n'ai menti.

— A quoi bon connaître cette accusation? lui dit Rodolphe, ému de ses douleurs; l'innocence de Louise sera prouvée: la personne qui s'intéresse vivement à vous protégera votre fille... Allons, du courage... cette fois encore la Providence ne vous faillira pas. Embrassez vôtre fille, vous la reverrez bientôt...

— M. le commissaire, s'écria Morel sans écouter Rodolphe, on n'enlève pas une fille à son père sans lui dire au moins de quoi on l'accuse! Je veux tout savoir... Louise, parleras-tu?

— Votre fille est accusée... d'infanticide..., dit le magistrat.

— Je... je... ne comprends pas... je... vous...

Et Morel, atterré, balbutia quelques mots sans suite.

— Votre fille est accusée d'avoir tué son enfant, reprit le commissaire, profondément ému de cette scène. Mais il n'est pas encore prouvé qu'elle ait commis ce crime.

— Oh! non, cela n'est pas, monsieur... cela n'est pas..., s'écria Louise avec force en se relevant. Je vous jure qu'il était mort! Il ne respirait plus... il était glacé... j'ai perdu la tête... voilà mon crime... Mais tuer mon enfant, oh! jamais!...

— Ton enfant, misérable!!! s'écria Morel en levant ses deux mains sur Louise, comme s'il eût voulu l'anéantir sous ce geste et sous cette imprécation terrible.

— Grâce, mon père! grâce!... s'écria-t-elle.

Après un moment de silence effrayant, Morel reprit avec un calme plus effrayant encore:

— M. le commissaire, emmenez cette créature... ce n'est pas là ma fille...

Le lapidaire voulut sortir; Louise se jeta à ses genoux, qu'elle embrassa de ses deux bras, et, la tête renversée en arrière, éperdue et suppliante, elle s'écria:

— Mon père! écoute-moi seulement... écoute-moi!

— M. le commissaire, emmenez-la donc, je vous l'abandonne! disait le lapidaire en faisant tous ses efforts pour se dégager des étreintes de Louise.

— Écoutez-la!... lui dit Rodolphe en l'arrêtant, ne soyez pas maintenant impitoyable.

— Elle! mon Dieu! mon Dieu!... Elle! répétait Morel en portant ses deux mains à son front, elle déshonorée!... Oh! l'infâme!... l'infâme!

— Et si elle s'est déshonorée pour vous sauver?... lui dit tout bas Rodolphe.

Ces mots firent sur Morel une impression foudroyante; il regarda sa fille éplorée, toujours agenouillée à ses pieds; puis l'interrogeant d'un coup d'œil impossible à peindre, il s'écria d'une voix sourde, les dents serrées par la rage :

— Le notaire?

Une réponse vint sur les lèvres de Louise... Elle allait parler; mais, la réflexion l'arrêtant sans doute, elle baissa la tête en silence et resta muette.

— Mais non... il voulait me faire emprisonner ce matin, reprit Morel en éclatant, ce n'est donc pas lui!... Oh! tant mieux!... tant mieux!... elle n'a pas même d'excuse à sa faute, je ne serai pour rien dans son déshonneur... je pourrai sans remords la maudire!...

— Non! non!... ne me maudissez pas, mon père!... à vous je dirai tout... à vous seul; et vous verrez... vous verrez si je ne mérite pas votre pardon...

— Écoutez-la, par pitié! lui dit Rodolphe.

— Que m'apprendra-t-elle? son infamie?... elle va être publique; j'attendrai...

— Monsieur!... s'écria Louise en s'adressant au magistrat, par pitié, laissez-moi dire quelques mots à mon père... avant de le quitter pour jamais, peut-être... Et devant vous aussi, notre sauveur, je parlerai... mais seulement devant vous et devant mon père...

— J'y consens, dit le magistrat.

— Serez-vous donc insensible? refuserez-vous cette dernière consolation à votre enfant? demanda Rodolphe à Morel. Si vous croyez me devoir quelque reconnaissance pour les bontés que j'ai attirées sur vous... rendez-vous à la prière de votre fille...

Après un moment de farouche et morne silence, Morel répondit :

— Allons!...

— Mais... où irons-nous? demanda Rodolphe, votre famille est à côté...

— Où nous irons? s'écria le lapidaire avec une ironie amère; où nous irons? Là-haut... là-haut... dans la mansarde... à côté du corps de ma fille... Le lieu est bien choisi pour cette confession... n'est-ce pas? Allons... nous verrons si Louise osera mentir en face du cadavre de sa sœur. Allons!

Et Morel sortit précipitamment, d'un air égaré, sans regarder Louise.

— Monsieur, dit tout bas le commissaire à Rodolphe, de grâce, dans l'intérêt de ce pauvre père, ne prolongez pas cet entretien... Vous disiez vrai, sa raison n'y résisterait pas; tout à l'heure son regard était presque celui d'un fou...

— Hélas! monsieur, je crains comme vous un terrible et nouveau malheur; je vais abréger autant que possible ces adieux déchirants.

Et Rodolphe rejoignit le lapidaire et sa fille.

Si étrange, si lugubre que fût la détermination de Morel, elle était d'ailleurs, pour ainsi dire, commandée par les localités; le magistrat consentait à attendre l'issue de cet entretien dans la chambre de Rigolette, la famille Morel occupait le logement de Rodolphe, il ne restait que la mansarde.

Ce fut dans ce funèbre réduit que se rendirent Louise, son père et Rodolphe.

XIX

CONFESSION.

Sombre et cruel spectacle!

Au milieu de la mansarde telle que nous l'avons dépeinte, reposait, sur la couche de l'idiote, le corps de la petite fille morte le matin; un lambeau de drap la recouvrait.

La rare et vive clarté filtrée par l'étroite lucarne jetait sur les figures des trois acteurs de cette scène des lumières et des ombres durement tranchées.

Rodolphe, debout et adossé au mur, était péniblement ému.

Morel, assis sur le bord de son établi, la tête baissée, les mains pendantes, le regard fixe, farouche, ne quittait pas des yeux le matelas où étaient déposés les restes de la petite Adèle.

A cette vue, le courroux, l'indignation du lapidaire s'affaiblirent, et se changèrent en une tristesse d'une amertume inexprimable; son énergie l'abandonnait, il s'affaissait sous ce nouveau coup.

Louise, d'une pâleur mortelle, se sentait défaillir, la révélation qu'elle devait faire l'épouvantait... Pourtant elle se hasarda à prendre en tremblant la main de son père, cette pauvre main amaigrie, déformée par l'excès du travail.

Il ne la retira pas; alors sa fille, éclatant en sanglots, la couvrit de baisers, et la sentit bientôt se presser légèrement contre ses lèvres. La colère de Morel avait cessé; ses larmes, longtemps contenues, coulèrent enfin.

— Mon père! si vous saviez! s'écria Louise, si vous saviez comme je suis à plaindre!

— Oh! tiens, vois-tu, ce sera le chagrin de toute ma vie, Louise, de toute ma vie, répondit le lapidaire en pleurant. Toi, mon Dieu!... toi en prison... sur le banc des criminelles... toi, si fière... quand tu avais le droit d'être fière... Non! reprit-il dans un nouvel accès de douleur désespérée, non! je préférerais te voir sous le drap de mort à côté de ta pauvre petite sœur...

— Et moi aussi, je voudrais y être! répondit Louise.

— Tais-toi, malheureuse enfant, tu me fais mal... J'ai eu tort de te dire cela; j'ai été trop loin... Allons, parle; mais, au nom de Dieu, ne mens pas... Si affreuse que soit la vérité, dis-moi-la... que je l'apprenne de toi... elle me paraîtra moins cruelle... Parle, hélas! les moments nous sont comptés; en bas... on *t'attend*. Oh! les tristes... tristes adieux, juste ciel!

— Mon père, je vous dirai tout..., reprit Louise s'armant de résolution; mais promettez-moi, et que notre sauveur me promette aussi, de ne répéter ceci à personne... à personne... S'il

savait que j'ai parlé, voyez-vous... Oh ! ajouta-t-elle en frissonnant de terreur, vous seriez perdus... perdus comme moi... car vous ne savez pas la puissance et la férocité de cet homme

— De quel homme ?

— De mon maître...

— Le notaire ?

— Oui..., dit Louise à voix basse et en regardant autour d'elle, comme si elle eût craint d'être entendue.

— Rassurez-vous, reprit Rodolphe ; cet homme est cruel et puissant ; peu importe.., nous le combattrons ! Du reste, si je révélais ce que vous allez nous dire, ce serait seulement dans votre intérêt ou dans celui de votre père !

— Et moi aussi, Louise, si je parlais, ce serait pour tâcher de te sauver. Mais qu'a-t-il encore fait ce méchant homme ?

— Ce n'est pas tout, dit Louise après un moment de réflexion, dans ce récit il sera question de quelqu'un qui m'a rendu un grand service... qui a été pour mon père et pour notre famille plein de bonté ; cette personne était employée chez M. Ferrand lorsque j'y suis entrée ; elle m'a fait jurer de ne pas la nommer.

Rodolphe, pensant qu'il s'agissait peut-être de Germain, dit à Louise :

— Si vous voulez parler de François Germain... soyez tranquille, son secret sera bien gardé par votre père et par moi.

Louise regarda Rodolphe avec surprise.

— Vous le connaissez ? dit-elle.

— Comment ! ce bon, cet excellent jeune homme qui a demeuré ici pendant trois mois, était employé chez le notaire quand tu y es entrée ? dit Morel. La première fois que tu l'as vu ici, tu as eu l'air de ne pas le connaître ?

— Cela était convenu entre nous, mon père ; il avait de graves raisons pour cacher qu'il travaillait chez M. Ferrand. C'est moi qui lui avais indiqué la chambre du quatrième qui était à louer ici, sachant qu'il serait pour vous un bon voisin.

— Mais, reprit Rodolphe, qui a donc placé votre fille chez le notaire ?

— Lors de la maladie de ma femme, j'avais dit à madame

faire souscrire une lettre de Burelle, la prêteuse sur gages, qui ment rapprochée que vous entrer en maison pour nous aider. Ma... pçons? lui demanda la femme de charge du notaire ; elle m'a ... lettre où elle lui recommandait Louise comm... it ses sûretés, sujet. Maudite... maudite soit cette lettre !... elle s besoin de nos malheurs... Enfin, monsieur, voilà comment ; tous les entrée chez le notaire. change

— Quoique je sois instruit de quelques-uns des faits q... on causé la haine de M. Ferrand contre votre père, dit Rodolphe... Louise, je vous prie, racontez-moi en peu de mots ce qui s'est passé entre vous et le notaire depuis votre entrée à son service... cela pourra servir à vous défendre.

— Pendant les premiers temps de mon séjour chez M. Ferrand, reprit Louise, je n'ai pas eu à me plaindre de lui. J'avais beaucoup de travail, la femme de charge me rudoyait souvent, la maison était triste, mais j'endurais tout avec patience; le service est le service, ailleurs j'aurais eu d'autres désagréments. M. Ferrand avait une figure sévère, il allait à la messe, il recevait souvent des prêtres; je ne me défiais pas de lui, dans les commencements il me regardait à peine, il me parlait très-durement, surtout en présence des étrangers.

Excepté le portier qui logeait sur la rue, dans le corps de logis où est l'étude, j'étais seule de domestique avec madame Séraphin la femme de charge. Le pavillon que nous occupions était une grande masure isolée, entre la cour et le jardin. Ma chambre était tout en haut. Bien souvent j'avais peur, restant le soir toujours seule, ou dans la cuisine qui est souterraine, ou dans ma chambre. La nuit, il me semblait quelquefois entendre des bruits sourds et extraordinaires à l'étage au-dessous de moi, que personne n'habitait, et où seulement M. Germain venait souvent travailler dans le jour; deux des fenêtres de cet étage étaient murées, et une des portes, très-épaisse, était renforcée de lames de fer. La femme de charge m'a dit depuis que dans cet endroit se trouvait la caisse de M. Ferrand.

Un jour, j'avais veillé très-tard pour finir des raccommodages pressés; j'allais pour me coucher, lorsque j'entendis marcher doucement dans le petit corridor, au bout duquel était ma chambre;

savait que j'ai parlé, voyez-vo[...]ord je supposai que c'était la femme
nant de terreur, vous se[...] on n'entrait pas, cela me fit peur ; je
car vous ne savez pas [...]utais, on ne remuait pas, j'étais pourtant
— De quel hom[...]it quelqu'un derrière ma porte ; je demande
— De mon [...]s qui était là... on ne répondit rien... De plus en
— Le not[...]e, je poussai ma commode contre la porte, qui n'a-
— Oui[...]rrou, ni serrure. J'écoutais toujours, rien ne bougea ;
d'elle, [...]t d'une demi-heure, qui me parut bien longue, je me
jetai sur mon lit, la nuit se passa tranquillement. Le lende-
main, je demandai à la femme de charge la permission de faire mettre un verrou à ma chambre, qui n'avait pas de serrure, lui racontant ma peur de la nuit ; elle me répondit que j'avais rêvé ; qu'il fallait d'ailleurs m'adresser à M. Ferrand pour ce verrou ; à ma demande il haussa les épaules, me dit que j'étais folle ; je n'osai plus en parler.

A quelque temps de là, arriva le malheur du diamant. Mon père, désespéré, ne savait comment faire. Je contai son chagrin à madame Séraphin ; elle me répondit :

« — *Monsieur* est si charitable, qu'il fera peut-être quelque chose pour votre père. »

Le soir même, je servais à table ; M. Ferrand me dit brusquement :

« — Ton père a besoin de treize cents francs ; va ce soir lui dire de passer demain à mon étude, il aura son argent. C'est un honnête homme, il mérite qu'on s'intéresse à lui. »

A cette marque de bonté, je fondis en larmes ; je ne savais comment remercier mon maître ; il me dit avec sa brusquerie ordinaire :

« — C'est bon, c'est bon ; ce que je fais est tout simple... »

Le soir, après mon ouvrage, je vins annoncer cette bonne nouvelle à mon père, et le lendemain...

— J'avais les treize cents francs contre une lettre de change à trois mois de date, acceptée en blanc par moi, dit Morel ; je fis comme Louise, je pleurai de reconnaissance ; j'appelai cet homme mon bienfaiteur... mon sauveur. Oh ! il a fallu qu'il fût bien méchant pour détruire la reconnaissance et la vénération que je lui avais vouées...

· Cette précaution de vous faire souscrire une lettre de ge en blanc à une échéance tellement rapprochée que vous ouviez la payer, n'éveilla pas vos soupçons? lui demanda olphe.

Non, monsieur; j'ai cru que le notaire prenait ses sûretés, tout; d'ailleurs, il me dit que je n'avais pas besoin de er à rembourser cette somme avant deux ans; tous les mois je lui renouvellerais seulement la lettre de change plus de régularité; cependant à la première échéance, on résentée ici, elle n'a pas été payée; il a obtenu jugement e moi sous le nom d'un tiers; mais il m'a fait dire que ça vait pas m'inquiéter... que c'était une erreur de son huis-

Il voulait ainsi vous tenir en sa puissance..., dit Ro-

...ieur; car ce fut à dater de ce jugement ...ais continue, Louise... continue... Je ... la tête me tourne... j'ai comme des ...rai fou!... C'est par trop, aussi... c'est

... lapidaire, Louise reprit :

... de zèle, afin de reconnaître, comme je pou- ... de M. Ferrand pour nous. La femme de charge ...ors en grande aversion; elle trouvait du plaisir à ...nter, à me mettre dans mon tort en ne me répétant ...dres que M. Ferrand lui donnait pour moi; je souffrais ... désagréments, j'aurais préféré une autre place; mais ...gation que mon père avait à mon maître m'empêchait de aller. Depuis trois mois M. Ferrand avait prêté cet argent; ntinuait de me brusquer devant madame Séraphin; cepen- il me regardait quelquefois à la dérobée d'une manière n'embarrassait, et il souriait en me voyant rougir.

Vous comprenez, monsieur, il était alors en train d'obte- ontre moi une contrainte par corps.

Un jour, reprit Louise, la femme de charge sort après le , contre son habitude; les clercs quittent l'étude; ils lo- nt dehors. M. Ferrand envoie le portier en commission, je

savait que j'ai parlé, voyez-vo ord je supposai que c'était la femm e
nant de terreur, vous ser e on n'entrait pas, cela me fit peur ; je
car vous ne savez pas utais, on ne remuait pas, j'étais pourta nt
— De quel hom nt quelqu'un derrière ma porte ; je deman le
— De mon s qui était là... on ne répondit rien... De plus e n
— Le not e, je poussai ma commode contre la porte, qui n'a -
— Oui, errou, ni serrure. J'écoutais toujours, rien ne bougea ;
d'elle, nt d'une demi-heure, qui me parut bien longue, je m e
jetai sur mon lit, la nuit se passa tranquillement. Le lende-
main, je demandai à la femme de charge la permission de faire
mettre un verrou à ma chambre, qui n'avait pas de serrure, lui
racontant ma peur de la nuit ; elle me répondit que j'avais rêvé,
qu'il fallait d'ailleurs m'adresser à M. Ferrand pour ce verrou ;
à ma demande il haussa les épaules, me dit que j'étais folle ; je
n'osai plus en parler.

A quelque temps de là, arriva le malheur du diamant. Mon père, désespéré, ne savait comment faire. Je contai son chagrin à madame Séraphin ; elle me répondit :

« — *Monsieur* est si charitable, qu'il fera peut-être quelque chose pour votre père. »

Le soir même, je servais à table ; M. Ferrand me dit brusquement :

« — Ton père a besoin de treize cents francs ; va ce soir lui dire de passer demain à mon étude, il aura son argent. C'est un honnête homme, il mérite qu'on s'intéresse à lui. »

A cette marque de bonté, je fondis en larmes ; je ne savais comment remercier mon maître ; il me dit avec sa brusquerie ordinaire :

« — C'est bon, c'est bon ; ce que je fais est tout simple... »

Le soir, après mon ouvrage, je vins annoncer cette bonne nouvelle à mon père, et le lendemain...

— J'avais les treize cents francs contre une lettre de change à trois mois de date, acceptée en blanc par moi, dit Morel ; je fis comme Louise, je pleurai de reconnaissance ; j'appelai cet homme mon bienfaiteur... mon sauveur. Oh ! il a fallu qu'il fût bien méchant pour détruire la reconnaissance et la vénération que je lui avais vouées...

Cette précaution de vous faire souscrire une lettre de
: en blanc à une échéance tellement rapprochée que vous
ıviez la payer, n'éveilla pas vos soupçons? lui demanda
›he.
on, monsieur; j'ai cru que le notaire prenait ses sûretés,
;out; d'ailleurs, il me dit que je n'avais pas besoin de
à rembourser cette somme avant deux ans; tous les
ıois je lui renouvellerais seulement la lettre de change
lus de régularité; cependant à la première échéance, on
sentée ici, elle n'a pas été payée; il a obtenu jugement
moi sous le nom d'un tiers; mais il m'a fait dire que ça
ait pas m'inquiéter... que c'était une erreur de son huis-

Il voulait ainsi vous tenir en sa puissance..., dit Ro-
l.
Hélas! oui, monsieur; car ce fut à dater de ce jugement
ommença de... Mais continue, Louise... continue... Je
plus où j'en suis... la tête me tourne... j'ai comme des
es... j'en deviendrai fou!... C'est par trop, aussi... c'est
›p!...
olphe calma le lapidaire, Louise reprit :
Je redoublai de zèle, afin de reconnaître, comme je pou-
s bontés de M. Ferrand pour nous. La femme de charge
t dès lors en grande aversion; elle trouvait du plaisir à
ırmenter, à me mettre dans mon tort en ne me répétant
ordres que M. Ferrand lui donnait pour moi; je souffrais
désagréments, j'aurais préféré une autre place; mais
ation que mon père avait à mon maître m'empêchait de
ıller. Depuis trois mois M. Ferrand avait prêté cet argent;
inuait de me brusquer devant madame Séraphin; cepen-
me regardait quelquefois à la dérobée d'une manière
embarrassait, et il souriait en me voyant rougir.
Vous comprenez, monsieur, il était alors en train d'obte-
ntre moi une contrainte par corps.
Un jour, reprit Louise, la femme de charge sort après le
contre son habitude; les clercs quittent l'étude; ils lo-
t dehors. M. Ferrand envoie le portier en commission, je

on s'arrêta à ma porte; d'abord je supposai que c'était la femme de charge; mais, comme on n'entrait pas, cela me fit peur; je n'osais bouger, j'écoutais, on ne remuait pas, j'étais pourtant sûre qu'il y avait quelqu'un derrière ma porte; je demande par deux fois qui était là... on ne répondit rien... De plus en plus effrayée, je poussai ma commode contre la porte, qui n'avait ni verrou, ni serrure. J'écoutais toujours, rien ne bougea; au bout d'une demi-heure, qui me parut bien longue, je me jetai sur mon lit, la nuit se passa tranquillement. Le lendemain, je demandai à la femme de charge la permission de faire mettre un verrou à ma chambre, qui n'avait pas de serrure, lui racontant ma peur de la nuit; elle me répondit que j'avais rêvé, qu'il fallait d'ailleurs m'adresser à M. Ferrand pour ce verrou; à ma demande il haussa les épaules, me dit que j'étais folle; je n'osai plus en parler.

A quelque temps de là, arriva le malheur du diamant. Mon père, désespéré, ne savait comment faire. Je contai son chagrin à madame Séraphin; elle me répondit :

« — *Monsieur* est si charitable, qu'il fera peut-être quelque chose pour votre père. »

Le soir même, je servais à table; M. Ferrand me dit brusquement :

« — Ton père a besoin de treize cents francs; va ce soir lui dire de passer demain à mon étude, il aura son argent. C'est un honnête homme, il mérite qu'on s'intéresse à lui. »

A cette marque de bonté, je fondis en larmes; je ne savais comment remercier mon maître; il me dit avec sa brusquerie ordinaire :

« — C'est bon, c'est bon; ce que je fais est tout simple... »

Le soir, après mon ouvrage, je vins annoncer cette bonne nouvelle à mon père, et le lendemain...

— J'avais les treize cents francs contre une lettre de change à trois mois de date, acceptée en blanc par moi, dit Morel; je fis comme Louise, je pleurai de reconnaissance; j'appelai cet homme mon bienfaiteur... mon sauveur. Oh! il a fallu qu'il fût bien méchant pour détruire la reconnaissance et la vénération que je lui avais vouées...

— Cette précaution de vous faire souscrire une lettre de change en blanc à une échéance tellement rapprochée que vous ne pouviez la payer, n'éveilla pas vos soupçons? lui demanda Rodolphe.

—Non, monsieur ; j'ai cru que le notaire prenait ses sûretés, voilà tout; d'ailleurs, il me dit que je n'avais pas besoin de songer à rembourser cette somme avant deux ans; tous les trois mois je lui renouvellerais seulement la lettre de change pour plus de régularité ; cependant à la première échéance, on l'a présentée ici, elle n'a pas été payée ; il a obtenu jugement contre moi sous le nom d'un tiers ; mais il m'a fait dire que ça ne devait pas m'inquiéter... que c'était une erreur de son huissier.

— Il voulait ainsi vous tenir en sa puissance..., dit Rodolphe.

— Hélas ! oui, monsieur ; car ce fut à dater de ce jugement qu'il commença de... Mais continue, Louise... continue... Je ne sais plus où j'en suis... la tête me tourne... j'ai comme des absences... j'en deviendrai fou !... C'est par trop, aussi... c'est par trop !...

Rodolphe calma le lapidaire, Louise reprit :

— Je redoublai de zèle, afin de reconnaître, comme je pouvais, les bontés de M. Ferrand pour nous. La femme de charge me prit dès lors en grande aversion ; elle trouvait du plaisir à me tourmenter, à me mettre dans mon tort en ne me répétant pas les ordres que M. Ferrand lui donnait pour moi ; je souffrais de ces désagréments, j'aurais préféré une autre place ; mais l'obligation que mon père avait à mon maître m'empêchait de m'en aller. Depuis trois mois M. Ferrand avait prêté cet argent ; il continuait de me brusquer devant madame Séraphin ; cependant il me regardait quelquefois à la dérobée d'une manière qui m'embarrassait, et il souriait en me voyant rougir.

— Vous comprenez, monsieur, il était alors en train d'obtenir contre moi une contrainte par corps.

— Un jour, reprit Louise, la femme de charge sort après le dîner, contre son habitude ; les clercs quittent l'étude ; ils logeaient dehors. M. Ferrand envoie le portier en commission, je

reste à la maison seule avec mon maître; je travaillais dans l'antichambre, il me sonne. J'entre dans sa chambre à coucher, il était debout devant la cheminée, je m'approche de lui, il se retourne brusquement, me prend dans ses bras;... sa figure était rouge comme du sang, ses yeux brillaient. J'eus une peur affreuse, la surprise m'empêcha d'abord de faire un mouvement; mais quoiqu'il soit très-fort, je me débattis si vivement que je lui échappai, je me sauvai dans l'antichambre, dont je poussai la porte, la tenant de toutes mes forces; la clef était de son côté.

— Vous l'entendez, monsieur... vous l'entendez..., dit Morel à Rodolphe, voilà la conduite de ce digne bienfaiteur.

— Au bout de quelques moments, la porte céda sous ses efforts, reprit Louise; heureusement la lampe était à ma portée, j'eus le temps de l'éteindre. L'antichambre était éloignée de la pièce où il se tenait; il se trouva tout à coup dans l'obscurité, il m'appela; je ne répondis pas; il me dit alors, d'une voix tremblante de colère:

« — Si tu essayes de m'échapper, ton père ira en prison pour les treize cents francs qu'il me doit et qu'il ne peut payer. »

Je le suppliai d'avoir pitié de moi, je lui promis de faire tout au monde pour le bien servir, pour reconnaître ses bontés, mais je lui déclarai que rien ne me forcerait à m'avilir.

— C'est pourtant bien là le langage de Louise, dit Morel, de ma Louise, quand elle avait le droit d'être fière... Mais comment...? Enfin continue... continue...

— Je me trouvais toujours dans l'obscurité; j'entends, au bout d'un moment, fermer la porte de sortie de l'antichambre, que mon maître avait trouvée à tâtons. Il me tenait ainsi en son pouvoir; il court chez lui, et revient bientôt avec une lumière... Je n'ose vous dire, mon père, la lutte nouvelle qu'il me fallut soutenir: ses menaces, ses poursuites de chambre en chambre: heureusement le désespoir, la peur, la colère me donnèrent des forces; ma résistance le rendait furieux, il ne se possédait plus... Il me maltraita, me frappa; j'avais la figure en sang...

— Mon Dieu!... mon Dieu!... s'écria le lapidaire en levant

ses mains au ciel, ce sont là des crimes pourtant... et il n'y a pas de punition pour un tel monstre... il n'y en a pas...

— Peut-être..., dit Rodolphe qui semblait réfléchir profondément; puis, s'adressant à Louise : Courage! dites tout...

— Cette lutte durait depuis longtemps; mes forces m'abandonnaient, lorsque le portier, qui était rentré, sonna deux coups; c'était une lettre qu'on annonçait. Craignant, si je n'allais pas la chercher, que le portier ne l'apportât lui-même, M. Ferrand me dit :

« — Va-t'en!... Dis un mot, et ton père est perdu; si tu cherches à sortir de chez moi, il est encore perdu; si on vient aux renseignements sur toi, je t'empêcherai de te placer, en laissant entendre, sans l'affirmer, que tu m'as volé. Je dirai de plus que tu es une détestable servante... »

Le lendemain de cette scène, malgré les menaces de mon maître, j'accourus ici tout dire à mon père... Il voulait me faire à l'instant quitter cette maison... mais la prison était là... Le peu que je gagnais devenait indispensable à notre famille, depuis la maladie de ma mère... Et les mauvais renseignements que M. Ferrand me menaçait de donner sur moi, m'auraient empêchée de me placer ailleurs pendant bien longtemps peut-être...

— Oui, dit Morel avec une sombre amertume, nous avons eu la lâcheté, l'égoïsme, de laisser notre enfant retourner là... Oh! je vous le disais bien, la misère... la misère... que d'infamies elle fait commettre!...

— Hélas! mon père, n'avez-vous pas essayé de toutes manières de vous procurer ces treize cents francs? Cela étant impossible, il a bien fallu nous résigner.

— Va, va, continue... les tiens ont été tes bourreaux, nous sommes plus coupables que toi du malheur qui t'arrive..., dit le lapidaire en cachant sa figure dans ses mains.

— Lorsque je revis mon maître, reprit Louise, il fut pour moi comme il avait été avant la scène dont je vous ai parlé, brusque et dur; il ne me dit pas un mot du passé; la femme de charge continua de me tourmenter; elle me donnait à peine ce qui m'était nécessaire pour me nourrir, enfermait le pain sous

clef; quelquefois par méchanceté elle souillait devant moi les restes du repas qu'on me laissait; car presque toujours elle mangeait avec M. Ferrand. La nuit je dormais à peine, je craignais à chaque instant de voir le notaire entrer dans ma chambre, qui ne fermait pas : il m'avait fait ôter la commode que je mettais devant ma porte pour me garder; il ne me restait qu'une chaise, une petite table et ma malle. Je tâchais de me barricader avec cela comme je pouvais, et je me couchais tout habillée... Pendant quelque temps, il me laissa tranquille; il ne me regardait même pas. Je commençais à me rassurer un peu, pensant qu'il ne songeait plus à moi. Un dimanche, il m'avait permis de sortir; je vins annoncer cette bonne nouvelle à mon père et à ma mère. Nous étions tous bien heureux!... C'est jusqu'à ce moment que vous avez tout su, mon père... Ce qui me reste à vous dire... (et la voix de Louise trembla) est affreux... je vous l'ai toujours caché.

— Oh! j'en étais bien sûr... bien sûr... que tu me cachais un secret..., s'écria Morel avec une sorte d'égarement et une singulière volubilité d'expressions qui étonna Rodolphe. Ta pâleur, tes traits... auraient dû m'éclairer... Cent fois je l'ai dit à ta mère... mais bah! bah! bah! elle me rassurait... La voilà bien! la voilà bien! pour échapper au mauvais sort, laisser notre fille chez ce monstre!... Et notre fille, où va-t-elle? Sur le banc des criminels... La voilà bien! Ah! mais aussi... enfin... qui sait?... Au fait... parce qu'on est pauvre... Oui... mais les autres?... Bah!... bah!... les autres...

Puis s'arrêtant comme pour rassembler ses pensées qui lui échappaient, Morel se frappa le front, et s'écria :

— Tiens! je ne sais plus ce que je dis... la tête me fait un mal horrible... il me semble que je suis gris...

Et il cacha sa figure dans ses deux mains.

Rodolphe ne voulut pas laisser voir à Louise combien il était effrayé de l'incohérence du langage du lapidaire; il reprit gravement :

— Vous n'êtes pas juste, Morel; ce n'est pas pour elle seule, mais pour sa mère, pour ses enfants, pour vous-même, que votre pauvre femme redoutait les funestes conséquences de la sor-

tie de Louise de chez le notaire... N'accusez personne... Que toutes les malédictions, que toutes les haines retombent sur un seul homme... sur ce monstre d'hypocrisie, qui plaçait une fille entre le déshonneur et la ruine... la mort peut-être de son père et de sa famille; sur ce maître qui abusait d'une manière infâme de son pouvoir de maître... Mais patience, je vous l'ai dit, la Providence réserve souvent au crime des vengeances surprenantes et épouvantables...

Les paroles de Rodolphe étaient, pour ainsi dire, empreintes d'un tel caractère de certitude et de conviction, en parlant de cette vengeance providentielle, que Louise regarda son sauveur avec surprise, presque avec crainte.

— Continuez, mon enfant, reprit Rodolphe en s'adressant à Louise, ne nous cachez rien... cela est plus important que vous ne le pensez.

— Je commençais donc à me rassurer un peu, dit Louise, lorsqu'un soir M. Ferrand et la femme de charge sortirent, chacun de leur côté. Ils ne dînèrent pas à la maison, je restai seule; comme d'habitude, on me laissa ma ration d'eau, de pain et de vin, après avoir fermé à clef les buffets; mon ouvrage terminé, je dînai, et puis, ayant peur toute seule dans les appartements, je remontai dans ma chambre, après avoir allumé la lampe de M. Ferrand. Quand il sortait le soir, on ne l'attendait jamais; je me mis à travailler, et, contre mon ordinaire, peu à peu le sommeil me gagna... Ah! mon père, s'écria Louise en s'interrompant avec crainte, vous allez ne pas me croire... vous allez... m'accuser de mensonge... et pourtant, tenez, sur le corps de ma pauvre petite sœur, je vous jure que je vous dis bien la vérité...

— Expliquez-vous, dit Rodolphe.

— Hélas! monsieur, depuis sept mois je cherche en vain à m'expliquer à moi-même cette nuit affreuse... sans pouvoir y parvenir; j'ai manqué perdre la raison en tâchant d'éclaircir ce mystère.

— Mon Dieu! mon Dieu! que va-t-elle dire?... s'écria le lapidaire, sortant de l'espèce de stupeur indifférente qui l'accablait par intermittence depuis le commencement de ce récit.

— Je m'étais, contre mon habitude, endormie sur ma chaise...,

reprit Louise. Voilà la dernière chose dont je me souviens. Avant... avant... oh ! mon père, pardon... Je vous jure que je ne suis pas coupable, pourtant...

— Je te crois !... je te crois... mais parle !

— Je ne sais pas depuis combien de temps je dormais, lorsque je m'éveillai, toujours dans ma chambre... mais couchée et déshonorée par M. Ferrand, qui était auprès de moi...

— Tu mens !... tu mens !... s'écria le lapidaire furieux. Avoue-moi que tu as cédé à la violence, à la peur de me voir traîner en prison !... mais ne mens pas ainsi.

— Mon père, je vous jure...

— Tu mens ! tu mens !... Pourquoi le notaire aurait-il voulu me faire emprisonner, puisque tu lui avais cédé ?

— Cédé ! oh ! non, mon père !... Mon sommeil fut si profond que j'étais comme morte... Cela vous semble extraordinaire, impossible... Mon Dieu, je le sais bien ; car à cette heure je ne peux encore le comprendre.

— Et moi je comprends tout, reprit Rodolphe en interrompant Louise, ce crime manquait à cet homme... N'accusez pas votre fille de mensonge, Morel... Dites-moi, Louise, en dînant, avant de monter dans votre chambre, n'avez-vous pas remarqué quelque goût étrange à ce que vous avez bu ? Tâchez de bien rappeler cette circonstance.

Après un moment de réflexion, Louise répondit :

— Je me souviens en effet que le mélange d'eau et de vin que madame Séraphin me laissa, selon son habitude, avait un goût un peu amer ; je n'y ai pas alors fait attention parce que quelquefois la femme de charge s'amusait à mettre du sel ou du poivre dans ce que je buvais...

— Et ce jour-là cette boisson vous a semblé amère ?

— Oui, monsieur, mais pas assez pour m'empêcher de la boire ; j'ai cru que le vin était tourné.

Morel, l'œil fixe, un peu hagard, écoutait les questions de Rodolphe et les réponses de Louise sans paraître comprendre leur portée.

— Avant de vous endormir sur votre chaise... n'avez-vous pas ressenti votre tête pesante... vos jambes alourdies ?

— Oui, monsieur... les tempes me battaient, j'avais un léger frisson, j'étais bien mal à mon aise.

— Oh! le misérable!... le misérable!... s'écria Rodolphe. Savez-vous, Morel, ce que cet homme a fait boire à votre fille?

L'artisan regarda Rodolphe sans lui répondre.

— La femme de charge, sa complice, avait mêlé dans le breuvage de Louise un soporifique, de l'opium, sans doute; les forces, la pensée de votre fille ont été paralysées pendant quelques heures; en sortant de ce sommeil léthargique... elle était déshonorée.

— Ah! maintenant, s'écria Louise, mon malheur s'explique... Vous le voyez, mon père, je suis moins coupable que je ne le paraissais. Mon père... mon père... réponds-moi donc!

Le regard du lapidaire était d'une effrayante fixité.

Une si horrible perversité ne pouvait entrer dans l'esprit de cet homme naïf et honnête. Il comprenait à peine cette affreuse révélation.

Et puis, faut-il le dire? depuis quelques moments sa raison lui échappait... par instants, ses idées s'obscurcissaient; alors il tombait dans ce néant de la pensée qui est à l'intelligence ce que la nuit est à la vue... formidable symptôme de l'aliénation mentale.

Pourtant Morel reprit d'une voix sourde, brève et précipitée :

— Oh! oui, c'est bien mal... bien mal... très-mal.

Et il retomba dans son apathie.

Rodolphe le regarda avec anxiété, il crut que l'énergie de l'indignation commençait à s'épuiser chez ce malheureux; de même qu'ensuite des violents chagrins, souvent les larmes manquent.

Voulant terminer le plus tôt possible ce triste entretien, Rodolphe dit à Louise :

— Courage, mon enfant, achevez de nous dévoiler ce tissu d'horreurs.

— Hélas! monsieur, ce que vous avez entendu n'est rien encore... En voyant M. Ferrand auprès de moi, je jetai un cri de frayeur. Je voulus fuir, il me retint de force; je me sentais encore si faible, si appesantie, sans doute à cause du breuvage

dont vous m'avez parlé, que je ne pus m'échapper de ses mains.

« — Pourquoi te sauves-tu maintenant? me dit M. Ferrand d'un air étonné qui me confondit. Quel est ce caprice? Ne suis-je pas là de ton consentement?

« — Ah! monsieur, c'est indigne! m'écriai-je, vous avez abusé de mon sommeil pour me perdre! mon père le saura. »

Mon maître éclata de rire.

« — J'ai abusé de ton sommeil, moi! mais tu plaisantes? A qui feras-tu croire ce mensonge? Il est quatre heures du matin. Je suis ici depuis dix heures; tu aurais dormi bien longtemps et bien opiniâtrément. Avoue donc plutôt que je n'ai fait que profiter de ta bonne volonté. Allons, ne sois pas ainsi capricieuse, ou nous nous fâcherons. Ton père est en mon pouvoir; tu n'as plus de raisons maintenant pour me repousser; sois soumise et nous serons bons amis; sinon, prends garde.

« — Je dirai tout à mon père! m'écriai-je; il saura me venger. Il y a une justice!... »

M. Ferrand me regarda avec surprise.

« — Mais tu es donc décidément folle? Et que diras-tu à ton père? Qu'il t'a convenu de me recevoir ici? Libre à toi... tu verras comme il t'accueillera.

« — Mon Dieu! mais cela n'est pas vrai... Vous savez bien que vous êtes ici malgré moi!...

« — Malgré toi? Tu aurais l'effronterie de soutenir ce mensonge, de parler de violences? Veux-tu une preuve de ta fausseté? J'avais ordonné à Germain, mon caissier, de revenir hier soir, à dix heures, terminer un travail pressé; il a travaillé jusqu'à une heure du matin dans une chambre au-dessous de celle-ci. N'aurait-il pas entendu tes cris, le bruit d'une lutte pareille à celle que j'ai soutenue en bas contre toi, méchante, quand tu n'étais pas aussi raisonnable qu'aujourd'hui? Eh bien! interroge demain Germain, il affirmera ce qui est : que cette nuit tout a été parfaitement tranquille dans la maison. »

— Oh! toutes les précautions étaient prises pour assurer son impunité! dit Rodolphe.

— Oui, monsieur; car j'étais atterrée. A tout ce que me disait M. Ferrand, je ne trouvais rien à répondre. Ignorant quel breu-

vage il m'avait fait prendre, je ne m'expliquais pas à moi-même la persistance de mon sommeil. Les apparences étaient contre moi. Si je me plaignais, tout le monde m'accuserait; cela devait être, puisque pour moi-même cette nuit affreuse était un mystère impénétrable.

XX

LE CRIME.

Rodolphe restait confondu de l'effroyable hypocrisie de M. Ferrand.

— Ainsi, dit-il à Louise, vous n'avez pas osé vous plaindre à votre père de l'odieux attentat du notaire?

— Non, monsieur; il m'aurait crue sans doute la complice de M. Ferrand; et puis je craignais que, dans sa colère, mon père n'oubliât que sa liberté, que l'existence de notre famille dépendaient toujours de mon maître.

— Et probablement, reprit Rodolphe, pour éviter à Louise une partie de ces pénibles aveux, cédant à la contrainte, à la frayeur de perdre votre père par un refus, vous avez continué d'être la victime de ce misérable?

Louise baissa les yeux en rougissant.

— Et ensuite sa conduite fut-elle moins brutale envers vous?

— Non, monsieur; pour éloigner les soupçons, lorsque par hasard il avait le curé de Bonne-Nouvelle et son vicaire à dîner, mon maître m'adressait devant eux de durs reproches; il priait M. le curé de m'admonester; il lui disait que tôt ou tard je me perdrais, que j'avais des manières trop libres avec les clercs de l'étude, que j'étais fainéante, qu'il me gardait par charité pour mon père, un honnête père de famille qu'il avait obligé... Sauf le service rendu à mon père, tout cela était faux. Jamais je ne

voyais les clercs de l'étude; ils travaillaient dans un corps de logis séparé du nôtre.

— Et quand vous vous trouviez seule avec M. Ferrand, comment expliquait-il sa conduite à votre égard devant le curé?

— Il m'assurait qu'il plaisantait... Mais le curé prenait ces accusations au sérieux, il me disait sévèrement qu'il faudrait être doublement vicieuse pour se perdre dans une sainte maison où j'avais continuellement sous les yeux de religieux exemples. A cela je ne savais que répondre, je baissais la tête en rougissant, mon silence, ma confusion tournaient encore contre moi; la vie m'était si à charge que bien des fois j'ai été sur le point de me détruire; mais je pensais à mon père, à ma mère, à mes frères et sœurs que je soutenais un peu... Je me résignais; au milieu de mon avilissement je trouvais une consolation : au moins mon père était sauvé de la prison. Un nouveau malheur m'accabla, je devins mère... je me vis perdue tout à fait. Je ne sais pourquoi je pressentis que M. Ferrand, en apprenant un événement qui aurait pourtant dû le rendre moins cruel pour moi, redoublerait de mauvais traitements à mon égard; j'étais pourtant loin encore de supposer ce qui allait arriver...

Morel, revenu de son aberration momentanée, regarda autour de lui avec étonnement, passa sa main sur son front, rassembla ses souvenirs, et dit à sa fille :

— Il me semble que j'ai eu un moment d'absence... la fatigue... le chagrin... Que disais-tu?...

— Lorsque M. Ferrand apprit que j'étais mère...

Le lapidaire fit un geste de désespoir, Rodolphe le calma d'un regard.

— Allons, j'écouterai jusqu'au bout, dit Morel. Va... va...

Louise reprit :

— Je demandai à M. Ferrand par quels moyens je cacherais ma honte, et les suites d'une faute dont il était l'auteur... Hélas! c'est à peine si vous me croirez, mon père...

— Eh bien?...

— M'interrompant avec indignation... et une feinte surprise, il eut l'air de ne pas me comprendre, il me demanda si j'étais folle. Effrayée, je m'écriai :

« — Mais, mon Dieu, que voulez-vous donc que je devienne maintenant? Si vous n'avez pas pitié de moi, ayez au moins pitié de votre enfant.

« — Quelle horreur! s'écria M. Ferrand en levant les mains au ciel. Comment, misérable! tu as l'audace de m'accuser d'être assez bassement corrompu pour descendre jusqu'à une fille de ton espèce... tu es assez effrontée pour m'attribuer les suites de tes débordements, moi qui t'ai cent fois répété devant les témoins les plus respectables que tu te perdrais, vile débauchée! Sors de chez moi à l'instant; je te chasse... »

Rodolphe et Morel restaient frappés d'épouvante... une hypocrisie si infernale les foudroyait.

— Oh! je l'avoue..., dit Rodolphe, cela passe les prévisions les plus horribles.

Morel ne dit rien, ses yeux s'agrandirent d'une manière effrayante, un spasme convulsif contracta ses traits, il descendit de l'établi où il était assis, ouvrit brusquement un tiroir, y prit une forte lime très-longue, très-acérée, emmanchée dans une poignée en bois, et s'élança vers la porte.

Rodolphe devina sa pensée, le saisit par le bras et l'arrêta.

— Morel, où allez-vous?... Vous vous perdez, malheureux!

— Prenez garde! s'écria l'artisan furieux en se débattant, je ferai deux malheurs au lieu d'un!

Et l'insensé menaça Rodolphe.

— Mon père... c'est notre sauveur!... s'écria Louise.

— Il se moque bien de nous!... Bah! bah! il veut sauver... le notaire! répondit Morel complétement égaré, en luttant contre Rodolphe.

Au bout d'une seconde, celui-ci le désarma avec ménagement, ouvrit la porte et jeta la lime sur l'escalier.

Louise courut au lapidaire, le serra dans ses bras, et lui dit :

— Mon père... c'est notre bienfaiteur!... tu as levé la main sur lui; reviens donc à toi.

Ces mots rappelèrent Morel à lui-même, il cacha sa figure dans ses mains, et, muet, il tomba aux genoux de Rodolphe.

— Relevez-vous, pauvre père, reprit Rodolphe avec bonté. Patience... patience... je comprends votre fureur, je partage

votre haine; mais au nom même de votre vengeance, ne la compromettez pas...

— Mon Dieu! mon Dieu! s'écria le lapidaire en se relevant. Mais que peut la justice... la loi... contre cela? Pauvres gens que nous sommes! Quand nous irons accuser cet homme riche, puissant, respecté, on nous rira au nez, ah, ah, ah!

Et il se prit à rire d'un rire convulsif.

— Et on aura raison... Où seront nos preuves? oui, nos preuves! On ne nous croira pas. Aussi, je vous dis, moi, s'écria-t-il dans un redoublement de folle fureur, je vous dis que je n'ai de confiance que dans l'impartialité du couteau...

— Silence, Morel..., la douleur vous égare, lui dit tristement Rodolphe. Laissez parler votre fille... les moments sont précieux, le magistrat l'attend, il faut que je sache tout... vous dis-je... tout... Continuez, mon enfant.

Morel retomba sur son escabeau avec accablement.

— Il est inutile, monsieur, reprit Louise, de vous dire mes larmes, mes prières; j'étais anéantie. Ceci s'était passé à dix heures du matin dans le cabinet de M. Ferrand; le curé devait venir déjeuner avec lui ce jour-là; il entra au moment où mon maître m'accablait de reproches et d'outrages... il parut vivement contrarié à la vue du prêtre.

— Et que dit-il alors?...

— Il eut bientôt pris son parti; il s'écria en me montrant:

« — Eh bien! M. l'abbé, je le disais bien que cette malheureuse se perdrait... Elle est perdue... à tout jamais perdue; elle vient de m'avouer sa faute et sa honte... en me priant de la sauver. Et penser que j'ai, par pitié, reçu dans ma maison une telle misérable!

« — Comment! me dit M. l'abbé avec indignation, malgré les conseils salutaires que votre maître vous a donnés maintes fois devant moi... vous vous êtes avilie à ce point! Oh! cela est impardonnable... Mon ami, après les bontés que vous avez eues pour cette malheureuse et pour sa famille, de la pitié serait faiblesse... Soyez inexorable, » dit l'abbé, dupe comme tout le monde de l'hypocrisie de M. Ferrand.

— Et vous n'avez pas à cet instant démasqué l'infâme? dit Rodolphe.

— Mon Dieu ! monsieur, j'étais terrifiée, ma tête se perdait, je n'osais, je ne pouvais prononcer une parole; pourtant je voulus parler, me défendre :

« — Mais, monsieur..., m'écriai-je.

« — Pas un mot de plus, indigne créature, me dit M. Ferrand en m'interrompant. Tu as entendu M. l'abbé... De la pitié serait de la faiblesse... Dans une heure tu auras quitté ma maison. »

Puis, sans me laisser le temps de répondre, il emmena l'abbé dans une autre pièce.

— Après le départ de M. Ferrand, reprit Louise, je fus un moment comme en délire, je me voyais chassée de chez lui, ne pouvant me replacer ailleurs, à cause de l'état où je me trouvais, et des mauvais renseignements que mon maître donnerait sur moi; je ne doutais pas non plus que dans sa colère il ne fît emprisonner mon père; je ne savais que devenir, j'allai me réfugier et pleurer dans ma chambre.

Au bout de deux heures, M. Ferrand y parut :

« — Ton paquet est-il fait? me dit-il.

« — Grâce! lui dis-je en tombant à ses pieds, ne me renvoyez pas de chez vous dans l'état où je suis. Que vais-je devenir? Je ne puis me placer nulle part.

« — Tant mieux, Dieu te punit ainsi de ton libertinage et de tes mensonges.

« — Vous osez dire que je mens! m'écriai-je indignée. Vous osez dire que ce n'est pas vous qui m'avez perdue !

« — Sors à l'instant de chez moi, infâme, puisque tu persistes dans tes calomnies! s'écria-t-il d'une voix terrible. Et pour te punir, demain je ferai emprisonner ton père.

« — Eh bien! non, non, lui dis-je épouvantée, je ne vous accuserai plus, monsieur, je vous le promets, mais ne me chassez pas... Ayez pitié de mon père; le peu que je gagne ici soutient ma famille... Gardez-moi chez vous... je ne dirai rien... Je tâcherai qu'on ne s'aperçoive de rien, et quand je ne pourrai plus cacher ma triste position, eh bien! alors seulement vous me renverrez. »

Après de nouvelles supplications de ma part, M. Ferrand consentit à me garder chez lui; je regardai cela comme un grand service, tant mon sort était affreux. Pourtant pendant les cinq mois qui suivirent cette scène cruelle, je fus bien malheureuse, bien maltraitée; quelquefois seulement M. Germain, que je voyais rarement, m'interrogeait avec bonté au sujet de mes chagrins; mais la honte m'empêchait de lui rien avouer.

— N'est-ce pas à peu près à cette époque qu'il vint habiter ici?

— Oui, monsieur, il cherchait une chambre du côté de la rue du Temple ou de l'Arsenal; il y en avait une à louer ici, je lui ai enseigné celle que vous occupez maintenant, monsieur; elle lui a convenu. Lorsqu'il l'a quittée, il y a près de deux mois, il m'a priée de ne pas dire ici sa nouvelle adresse, que l'on savait chez M. Ferrand.

L'obligation où était Germain d'échapper aux poursuites dont il était l'objet expliquait ces précautions aux yeux de Rodolphe.

— Et vous n'avez jamais songé à faire vos confidences à Germain? demanda-t-il à Louise.

— Non, monsieur, il était aussi dupe de l'hypocrisie de M. Ferrand; il le disait dur, exigeant; mais il le croyait le plus honnête homme de la terre.

— Germain, lorsqu'il logeait ici, n'entendait-il pas votre père accuser quelquefois le notaire d'avoir voulu vous séduire?

— Mon père ne parlait jamais de ses craintes devant des étrangers, et d'ailleurs, à cette époque, je trompais ses inquiétudes; je le rassurais en lui disant que M. Ferrand ne songeait plus à moi... Hélas! mon pauvre père, maintenant vous me pardonnerez ces mensonges. Je ne les faisais que pour vous tranquilliser; vous le voyez bien, n'est-ce pas?

Morel ne répondit rien; le front appuyé à ses deux bras croisés sur son établi, il sanglotait.

Rodolphe fit signe à Louise de ne pas adresser de nouveau la parole à son père. Elle continua :

— Je passai ces cinq mois dans des larmes, dans des angoisses continuelles; à force de précautions, j'étais parvenue à cacher

mon état à tous les yeux, mais je ne pouvais espérer de le dissimuler ainsi pendant les deux derniers mois qui me séparaient du terme fatal... L'avenir était pour moi de plus en plus effrayant; M. Ferrand m'avait déclaré qu'il ne voulait plus me garder chez lui... J'allais être ainsi privée du peu de ressources qui aidaient notre famille à vivre. Maudite, chassée par mon père, car, d'après les mensonges que je lui avais faits jusqu'alors pour le rassurer, il me croirait complice et non victime de M. Ferrand... que devenir? où me réfugier? où me placer... dans la position où j'étais? J'eus alors une idée bien criminelle. Heureusement j'ai reculé devant son exécution; je vous fais cet aveu, monsieur, parce que je ne veux rien cacher, même de ce qui peut m'accuser, et aussi pour vous montrer à quelles extrémités m'a réduite la cruauté de M. Ferrand. Si j'avais cédé à une funeste pensée, n'aurait-il pas été le complice de mon crime?

Après un moment de silence, Louise reprit avec effort d'une voix tremblante :

— J'avais entendu dire par la portière qu'un charlatan demeurait dans la maison... et...

Elle ne put achever.

Rodolphe se rappela qu'à sa première entrevue avec madame Pipelet il avait reçu du facteur, en l'absence de la portière, une lettre écrite sur gros papier, d'une écriture contrefaite, et sur laquelle il avait remarqué les traces de quelques larmes.

— Et vous lui avez écrit, malheureuse enfant... il y a de cela trois jours!... Sur cette lettre vous aviez pleuré, votre écriture était déguisée.

Louise regardait Rodolphe avec effroi...

— Comment savez-vous, monsieur?...

— Rassurez-vous. J'étais seul dans la loge de madame Pipelet, quand on a apporté cette lettre, et, par hasard, je l'ai remarquée...

— Eh bien! oui, monsieur. Dans cette lettre sans signature, j'écrivais à M. Bradamanti que n'osant pas aller chez lui, je le priais de se trouver le soir près du Château-d'Eau... J'avais la tête perdue. Je voulais lui demander ses affreux conseils... Je

sortis de chez mon maître dans l'intention de les suivre, mais au bout d'un instant la raison me revint, je compris quel crime j'allais commettre... Je regagnai la maison et je manquai ce rendez-vous. Ce soir-là se passa une scène dont les suites ont causé le dernier malheur qui m'accable.

M. Ferrand me croyait sortie pour deux heures, tandis qu'au bout de très-peu de temps j'étais de retour. En passant devant la petite porte du jardin, à mon grand étonnement je la vis entr'ouverte ; j'entrai par là, et je rapportai la clef dans le cabinet de M. Ferrand, où on la déposait ordinairement. Cette pièce précédait sa chambre à coucher, le lieu le plus retiré de la maison ; c'était là qu'il donnait ses audiences secrètes, traitant ses affaires courantes dans le bureau de son étude. Vous allez savoir, monsieur, pourquoi je vous donne ces détails : connaissant très-bien les êtres du logis, après avoir traversé la salle à manger qui était éclairée, j'entrai sans lumière dans le salon, puis dans le cabinet qui précédait sa chambre à coucher. La porte de cette dernière pièce s'ouvrit au moment où je posais la clef sur une table. A peine mon maître m'eut-il aperçue à la clarté de la lampe qui brûlait dans sa chambre, qu'il referma brusquement la porte sur une personne que je ne pus apercevoir, puis malgré l'obscurité il se précipita sur moi, me saisit au cou comme s'il eût voulu m'étrangler, et me dit à voix basse... d'un ton à la fois furieux et effrayé :

« — Tu espionnais, tu écoutais à la porte ! Qu'as-tu entendu ?... Réponds ! réponds ! ou je t'étouffe. »

Mais changeant d'idée, sans me donner le temps de dire un mot, il me fit reculer dans la salle à manger : l'office était ouverte, il m'y jeta brutalement et la referma.

— Et vous n'aviez rien entendu de sa conversation ?

— Rien, monsieur ; si je l'avais su dans sa chambre avec quelqu'un, je me serais bien gardée d'entrer dans le cabinet : il le défendait même à madame Séraphin.

— Et lorsque vous êtes sortie de l'office, que vous a-t-il dit?

— C'est la femme de charge qui est venue me délivrer, et je n'ai pas revu M. Ferrand ce soir-là. Le saisissement, l'effroi que j'avais eus me rendirent très-souffrante ; le lendemain, au mo-

ment où je descendais, je rencontrai M. Ferrand, je frissonnai en songeant à ses menaces de la veille : quelle fut ma surprise! il me dit presque avec calme :

« — Tu sais pourtant que je défends d'entrer dans mon cabinet, quand j'ai quelqu'un dans ma chambre; mais pour le peu de temps que tu as à rester ici, il est inutile que je te gronde davantage. »

Et il se rendit à son étude.

Cette modération m'étonnait après ses violences de la veille. Je continuai mon service, selon mon habitude; j'allai mettre en ordre sa chambre à coucher... J'avais beaucoup souffert toute la nuit : je me trouvais faible, abattue. En rangeant quelques habits dans un cabinet très-obscur situé près de l'alcôve, je fus tout à coup prise d'un étourdissement douloureux; je sentis que je perdais connaissance... En tombant, je voulus machinalement me retenir en saissant un manteau suspendu à la cloison, et dans ma chute j'entraînai ce vêtement, dont je fus presque entièrement couverte.

Quand je revins à moi, la porte vitrée de ce cabinet d'alcôve était fermée... j'entendis la voix de M. Ferrand... Il parlait très-haut... Me souvenant de la scène de la veille, je me crus morte si je faisais un mouvement; je supposai que, cachée sous le manteau qui était tombé sur moi, mon maître, en fermant la porte de ce vestiaire obscur, ne m'avait pas aperçue. S'il me découvrait, comment lui faire croire à ce hasard presque inexplicable? Je retins donc ma respiration, et malgré moi j'entendis la fin de cet entretien sans doute commencé depuis quelque temps.

XXI

L'ENTRETIEN.

— Et quelle était la personne qui, enfermée dans la chambre du notaire, causait avec lui ? demanda Rodolphe à Louise.

— Je l'ignore, monsieur ; je ne connaissais pas cette voix.

— Et que disaient-ils?

— La conversation durait depuis quelque temps sans doute, car voici seulement ce que j'entendis :

« — Rien de plus simple, disait cette voix inconnue ; un drôle, nommé *Bras-Rouge*, contrebandier déterminé, m'a mis, pour l'affaire dont je vous parlais tout à l'heure, en rapport avec une famille de *pirates d'eau douce* [1] établie à la pointe d'une petite île près d'Asnières ; ce sont les plus grands bandits de la terre : le père et le grand-père ont été guillotinés, deux des fils sont aux galères à perpétuité ; mais il reste la mère, trois garçons et deux filles, tout aussi scélérats les uns que les autres. On dit que la nuit, pour voler sur les deux rives de la Seine, ils font quelquefois des descentes en bateau jusqu'à Bercy. Ce sont des gens à tuer le premier venu pour un écu ; mais nous n'avons pas besoin d'eux, il suffit qu'ils donnent l'hospitalité à votre dame de province. Les Martial (c'est le nom de mes pirates) passeront à ses yeux pour une honnête famille de pêcheurs ; j'irai de votre part faire deux ou trois visites à votre jeune dame ; je lui ordonnerai certaines potions... et au bout de huit jours, elle fera connaissance avec le cimetière d'Asnières. Dans les villages, les décès passent comme une lettre à la poste, tandis qu'à Paris on y regarde de trop près. Mais quand enverrez-vous votre provinciale à l'île d'Asnières, afin que j'aie le temps de prévenir les Martial du rôle qu'ils ont à jouer?

[1] On verra plus tard les mœurs singulières de ces pirates parisiens.

« — Elle arrivera demain ici, après-demain elle sera chez eux, reprit M. Ferrand, et je la préviendrai que le docteur Vincent ira lui donner ses soins de ma part.

« — Va pour le nom de Vincent, dit la voix ; j'aime autant celui-là qu'un autre... »

— Quel est ce nouveau mystère de crime et d'infamie ? dit Rodolphe de plus en plus surpris.

— Nouveau ? non, monsieur ; vous allez voir qu'il se rattachait à un autre crime que vous connaissez, reprit Louise.

Et elle continua :

— J'entendis le mouvement des chaises, l'entretien était terminé.

« — Je ne vous demande pas le secret, dit M. Ferrand.

« — Vous me tenez comme je vous tiens, ce qui fait que nous pouvons nous servir et jamais nous nuire, répondit la voix. Voyez mon zèle ! j'ai reçu votre lettre hier à dix heures du soir, ce matin je suis chez vous ; au revoir, complice ; n'oubliez pas l'île *d'Asnières*, le pêcheur *Martial* et le docteur *Vincent*. Grâce à ces trois mots magiques, votre provinciale n'en a pas pour huit jours.

« — Attendez, dit M. Ferrand, que j'aille tirer le verrou de précaution que j'avais mis à mon cabinet et que je voie s'il n'y a personne dans l'antichambre pour que vous puissiez sortir par la ruelle du jardin comme vous y êtes entré... »

M. Ferrand sortit un moment, puis il revint, et je l'entendis enfin s'éloigner avec la personne dont j'avais entendu la voix...

Vous devez comprendre ma terreur, monsieur, pendant cet entretien, et mon désespoir d'avoir malgré moi surpris un tel secret. Deux heures après cette conversation, madame Séraphin vint me chercher dans ma chambre où j'étais montée toute tremblante et plus malade que je ne l'avais été jusqu'alors.

« — Monsieur vous demande, me dit-elle ; vous avez plus de bonheur que vous n'en méritez ; allons, descendez. Vous êtes bien pâle, ce qu'il va vous apprendre vous donnera des couleurs. »

Je suivis madame Séraphin ; M. Ferrand était dans son cabinet. En le voyant, je frissonnai malgré moi, pourtant il avait

l'air moins méchant que d'habitude ; il me regarda longtemps fixement, comme s'il eût voulu lire au fond de ma pensée. Je baissai les yeux.

« — Vous paraissez très-souffrante ? me dit-il.

« — Oui, monsieur, lui répondis-je, très-étonnée de ce qu'il ne me tutoyait pas comme d'habitude.

« — C'est tout simple, ajouta-t-il, c'est la suite de votre état et des efforts que vous avez faits pour le dissimuler ; mais, malgré vos mensonges, votre mauvaise conduite et votre indiscrétion d'hier, reprit-il d'un ton plus doux, j'ai pitié de vous ; dans quelques jours il vous serait impossible de cacher votre grossesse. Quoique je vous aie traitée comme vous le méritez devant le curé de la paroisse, un tel événement aux yeux du public serait la honte d'une maison comme la mienne ; de plus, votre famille serait au désespoir... Je consens, dans cette circonstance, à venir à votre secours.

« — Ah ! monsieur, m'écriai-je, ces mots de bonté de votre part me font tout oublier !

« — Oublier quoi ? me demanda-t-il durement.

« — Rien, rien... pardon, monsieur, repris-je, de crainte de l'irriter et le croyant dans de meilleures dispositions à mon égard.

« — Écoutez-moi donc, reprit-il, vous irez voir votre père aujourd'hui, vous lui annoncerez que je vous envoie deux ou trois mois à la campagne pour garder une maison que je viens d'acheter ; pendant votre absence, je lui ferai parvenir vos gages. Demain vous quitterez Paris ; je vous donnerai une lettre de recommandation pour madame *Martial*, mère d'une honnête famille de pêcheurs qui demeure près d'Asnières. Vous aurez soin de dire que vous venez de province, sans vous expliquer davantage. Vous saurez plus tard le but de cette recommandation, toute dans votre intérêt. La mère Martial vous traitera comme son enfant ; un médecin de mes amis, le docteur *Vincent*, ira vous donner les soins que nécessite votre position... Vous voyez combien je suis bon pour vous ! »

— Quelle horrible trame ! s'écria Rodolphe. Je comprends tout maintenant. Croyant que la veille vous aviez surpris un se-

cret sans doute terrible pour lui, il voulait se défaire de vous... Il avait probablement un intérêt à tromper son complice, en vous désignant à lui comme une femme de province. Quelle dut être votre frayeur à cette proposition!

— Cela me porta un coup violent; j'en fus bouleversée. Je ne pouvais répondre; je regardais M. Ferrand avec effroi; ma tête s'égarait. J'allais peut-être risquer ma vie en lui disant que le matin j'avais entendu ses projets, lorsque heureusement je me rappelai les nouveaux dangers auxquels cet aveu m'exposerait.

« — Vous ne me comprenez donc pas? me demanda-t-il avec impatience.

« — Si... monsieur... mais, lui dis-je en tremblant, je préférerais ne pas aller à la campagne.

« — Pourquoi cela? Vous serez parfaitement traitée là où je vous envoie.

« — Non! non! je n'irai pas; j'aime mieux rester à Paris, ne pas m'éloigner de ma famille; j'aime mieux tout lui avouer, mourir de honte, s'il le faut.

« — Tu me refuses! dit M. Ferrand, contenant encore sa colère et me regardant avec attention. Pourquoi as-tu si brusquement changé d'avis? Tu acceptais tout à l'heure... »

Je vis que, s'il me devinait, j'étais perdue; je lui répondis que je ne croyais pas qu'il fût question de quitter Paris, ma famille.

« — Mais tu la déshonores ta famille, misérable! » s'écria-t-il.

Et, ne se possédant plus, il me saisit par le bras et me poussa si violemment qu'il me fit tomber.

« — Je te donne jusqu'à après-demain! s'écria-t-il; demain tu sortiras d'ici pour aller chez les Martial ou pour aller apprendre à ton père que je t'ai chassée et qu'il ira le jour même en prison... »

Je restai seule, étendue par terre; je n'avais pas la force de me relever. Madame Séraphin était accourue en entendant son maître élever la voix; avec son aide, et faiblissant à chaque pas, je pus regagner ma chambre. En rentrant je me jetai sur mon lit; j'y restai jusqu'à la nuit; tant de secousses m'avaient porté un coup terrible! Aux douleurs atroces qui me surprirent vers

une heure du matin, je sentis que j'allais mettre au monde ce malheureux enfant bien avant terme.

— Pourquoi n'avez-vous pas appelé à votre secours?

— Oh! je n'ai pas osé. M. Ferrand voulait se défaire de moi, il aurait bien sûr envoyé chercher le docteur Vincent qui m'aurait tuée chez mon maître, au lieu de me tuer chez les Martial... ou bien M. Ferrand m'aurait étouffée pour dire ensuite que j'étais morte en couches. Hélas! monsieur, ces terreurs étaient peut-être folles... mais dans ce moment elles m'ont assaillie, c'est ce qui a causé mon malheur; sans cela j'aurais bravé la honte, et je ne serais pas accusée d'avoir tué mon enfant. Au lieu d'appeler du secours et de peur qu'on n'entendît mes cris de douleur, je les étouffais en mordant mes draps. Enfin, après des souffrances horribles... seule au milieu de l'obscurité, je donnai le jour à cette malheureuse créature dont la mort fut sans doute causée par cette délivrance prématurée... car je ne l'ai pas tué, mon Dieu... je ne l'ai pas tué... oh non! Au milieu de cette nuit affreuse, j'ai eu un moment de joie amère; c'est quand j'ai pressé mon enfant dans mes bras...

Et la voix de Louise s'éteignit dans les sanglots.

Morel avait écouté le récit de sa fille avec une apathie, une indifférence morne qui effrayèrent Rodolphe.

Pourtant, la voyant fondre en larmes, le lapidaire qui, toujours accoudé sur son établi, tenait ses deux mains collées à ses tempes, regarda Louise fixement, et dit :

— Elle pleure... elle pleure... pourquoi donc qu'elle pleure?

Puis il reprit après un moment d'hésitation :

— Ah! oui... je sais, je sais... le notaire... Continue, ma pauvre Louise... tu es ma fille... je t'aime toujours... Tout à l'heure... je ne te reconnaissais plus... mes larmes étaient comme obscures. Oh mon Dieu! mon Dieu! ma tête... elle me fait bien mal...

— Vous voyez que je ne suis pas coupable, n'est-ce pas, mon père?

— Oui... oui...

— C'est un grand malheur... mais j'avais si peur du notaire!...

— Le notaire?... oh! je te crois... il est si méchant, si méchant!...

— Vous me pardonnez maintenant?

— Oui...

— Bien vrai?

— Oui... bien vrai... Oh! je t'aime toujours... va... quoique... je ne puisse... pas dire... vois-tu... parce que... Oh! ma tête... ma tête...

Louise regarda Rodolphe avec frayeur.

— Il souffre, laissez-le un peu se calmer... Continuez...

Louise reprit, après avoir deux ou trois fois regardé Morel avec inquiétude :

— Je serrais mon enfant contre moi... j'étais étonnée de ne pas l'entendre respirer, mais je me disais : La respiration d'un si petit enfant... ça s'entend à peine... Et puis aussi il me semblait bien froid... je ne pouvais me procurer de lumière, on ne m'en laissait jamais... J'attendis qu'il fît clair, tâchant de le réchauffer comme je pouvais, mais il me semblait de plus en plus glacé. Je me disais encore : Il gèle si fort, que c'est le froid qui l'engourdit ainsi. Au point du jour, j'approchai mon enfant de ma fenêtre... je le regardai... il était... roide... glacé... Je collai ma bouche à sa bouche pour sentir son souffle... je mis ma main sur son cœur... il ne battait pas... il était mort!...

Et Louise fondit en larmes.

— Oh! dans ce moment, reprit-elle, il se passa en moi quelque chose d'impossible à rendre. Je ne me souviens plus du reste que confusément, comme d'un rêve; c'était à la fois du désespoir, de la terreur, de la rage, et, par-dessus tout, j'étais saisie d'une autre épouvante ; je ne redoutais plus que M. Ferrand m'étouffât, mais je craignais que si l'on trouvait mon enfant mort à côté de moi on ne m'accusât de l'avoir tué ; alors je n'eus plus qu'une seule pensée, celle de cacher son corps à tous les yeux ; comme cela, mon déshonneur ne serait pas connu, je n'aurais plus à redouter la colère de mon père, j'échapperais à la vengeance de M. Ferrand, puisque je pourrais, étant ainsi délivrée, quitter sa maison, me placer ailleurs et continuer de gagner de quoi soutenir ma famille...

Hélas ! monsieur, telles sont les raisons qui m'ont engagée à ne rien avouer, à soustraire le corps de mon enfant à tous les yeux... J'ai eu tort, sans doute ; mais dans la position où j'étais, accablée de tous côtés, brisée par la souffrance, presque en délire, je n'ai pas réfléchi à quoi je m'exposais si j'étais découverte...

— Quelles tortures !... quelles tortures !... dit Rodolphe avec accablement.

— Le jour grandissait, reprit Louise, je n'avais plus que quelques moments avant qu'on fût éveillé dans la maison... Je n'hésitai plus ; j'enveloppai mon enfant du mieux que je pus ; je descendis bien doucement ; j'allai au fond du jardin afin de faire un trou dans la terre pour l'ensevelir, mais il avait gelé toute la nuit, la terre était trop dure. Alors, je cachai le corps au fond d'une espèce de cave qui servait de réserve, et où on n'entrait jamais pendant l'hiver ; je le recouvris d'une caisse à fleurs vide, et je rentrai dans ma chambre sans que personne m'eût vue sortir.

De tout ce que je vous dis, monsieur, il ne me reste qu'une idée confuse. Faible comme j'étais, je suis encore à m'expliquer comment j'ai eu le courage et la force de faire tout cela. A neuf heures, madame Séraphin vint savoir pourquoi je n'étais pas encore levée ; je lui dis que j'étais si malade, que je la suppliais de me laisser couchée pendant la journée ; le lendemain je quitterais la maison, puisque M. Ferrand me renvoyait. Au bout d'une heure, il vint lui-même.

« — Vous êtes plus souffrante : voilà les suites de votre entêtement, me dit-il ; si vous aviez profité de mes bontés, aujourd'hui vous auriez été établie chez de braves gens qui auraient de vous tous les soins possibles ; du reste, je ne serai pas assez inhumain pour vous laisser sans secours dans l'état où vous êtes ; ce soir le docteur Vincent viendra vous voir. »

A cette menace je frissonnai de peur. Je répondis à M. Ferrand que la veille j'avais eu tort de refuser ses offres, que je les acceptais ; mais qu'étant encore trop souffrante pour partir, je me rendrais seulement le surlendemain chez les Martial, et qu'il était inutile de demander le docteur Vincent. Je ne vou-

lais que gagner du temps ; j'étais bien décidée à quitter la maison et aller le surlendemain chez mon père : j'espérais qu'ainsi il ignorerait tout. Mais, rassuré par ma promesse, M. Ferrand fut presque affectueux pour moi, et me recommanda, pour la première fois de sa vie, aux soins de madame Séraphin.

Je passai la journée dans des transes mortelles, tremblant à chaque minute que le hasard ne fît découvrir le corps de mon enfant... Je ne désirais qu'une chose, que le froid cessât, afin que, la terre n'étant plus aussi dure, il me fût possible de la creuser... Il tomba de la neige... cela me donna de l'espoir... Je restai tout le jour couchée.

La nuit venue, j'attendis que tout le monde fût endormi ; j'eus la force de me lever, d'aller au bûcher chercher une hachette à fendre du bois, pour faire un trou dans la terre couverte de neige... Après des peines infinies, j'y parvins... Alors je pris le corps, je pleurai encore bien sur lui, et je l'ensevelis comme je pus dans la petite caisse à fleurs... Je ne savais pas la prière des morts, je dis un *Pater* et un *Ave*, priant le bon Dieu de le recevoir dans son paradis... Je crus que le courage me manquerait lorsqu'il fallut couvrir de terre l'espèce de bière que je lui avais faite... Une mère... enterrer son enfant !... Enfin j'y parvins... Oh ! que cela m'a coûté, mon Dieu ! Je remis de la neige par-dessus la terre, pour qu'on ne s'aperçût de rien... La lune m'avait éclairée. Quand tout fut fini, je ne pouvais me résoudre à m'en aller... Pauvre petit ! dans la terre glacée... sous la neige... Quoiqu'il fût mort... il me semblait qu'il devait ressentir le froid... Enfin, je revins dans ma chambre... je me couchai avec une fièvre violente. Au matin, M. Ferrand envoya savoir comment je me trouvais ; je répondis que je me sentais un peu mieux, et que je serais bien sûr en état de partir le lendemain pour la campagne... Je restai encore cette journée couchée, afin de reprendre un peu de force... Sur le soir, je me levai, je descendis à la cuisine pour me chauffer ; j'y restai tard, toute seule. J'allai au jardin dire une dernière prière.

Au moment où je remontais dans ma chambre, je rencontrai M. Germain sur le palier du cabinet où il travaillait quelque-

fois ; il était très-pâle... il me dit bien vite, en me mettant un rouleau dans la main :

« — On doit arrêter votre père demain de grand matin, pour une lettre de change de treize cents francs, il est hors d'état de la payer... voilà l'argent... à peine fera-t-il jour, courez chez lui... D'aujourd'hui seulement je connais M. Ferrand... c'est un méchant homme... je le démasquerai... Surtout ne dites pas que vous tenez cet argent de moi... »

Et M. Germain ne me laissa pas le temps de le remercier ; il descendit en courant.

XXII

LA FOLIE.

— Ce matin, reprit Louise, avant que personne fût levé chez M. Ferrand, je suis venue ici avec l'argent que m'avait donné M. Germain pour sauver mon père ; mais la somme ne suffisait pas, et sans votre générosité je n'aurais pu le délivrer des mains des recors... Probablement, après mon départ de chez M. Ferrand, on sera monté dans ma chambre... et on aura trouvé des traces qui auront mis sur la voie de cette funeste découverte... Un dernier service, monsieur, dit Louise en tirant le rouleau d'or de sa poche : voudrez-vous faire remettre cet argent à M. Germain ?... Je lui avais promis de ne dire à personne qu'il était employé chez M. Ferrand ; mais puisque vous le saviez, je n'ai pas été indiscrète... Maintenant, monsieur, je vous le répète... devant Dieu qui m'entend, je n'ai pas dit un mot qui ne fût vrai... Je n'ai pas cherché à affaiblir mes torts, et...

Mais, s'interrompant brusquement, Louise effrayée s'écria :

— Monsieur ! regardez mon père... regardez... qu'est-ce qu'il a donc ?

Morel avait écouté la dernière partie de ce récit avec une sombre indifférence que Rodolphe s'était expliquée, l'attribuant à l'accablement de ce malheureux... Après des secousses si violentes, si rapprochées, ses larmes avaient dû se tarir, sa sensibilité s'émousser ; il ne devait même plus lui rester la force de s'indigner, pensait Rodolphe.

Rodolphe se trompait.

Ainsi que la flamme tour à tour mourante et renaissante d'un flambeau qui s'éteint, la raison de Morel, déjà fortement ébranlée, vacilla quelque temps, jeta çà et là quelques dernières lueurs d'intelligence, puis tout à coup... s'obscurcit.

Absolument étranger à ce qui se disait, à ce qui se passait autour de lui, depuis quelques instants le lapidaire était devenu fou.

Quoique sa meule fût placée de l'autre côté de son établi, et qu'il n'eût entre les mains ni pierreries ni outils, l'artisan attentif, occupé, simulait les opérations de son travail habituel à l'aide d'instruments imaginaires.

Il accompagnait cette pantomime d'une sorte de frôlement de sa langue contre son palais, afin d'imiter le bruit de la meule dans ses mouvements de rotation.

— Mais, monsieur, reprit Louise avec une frayeur croissante, regardez donc mon père !

Puis, s'approchant de l'artisan, elle lui dit :

— Mon père !... mon père !...

Morel regarda sa fille de ce regard troublé, vague, distrait, infini, particulier aux aliénés...

Sans discontinuer sa manœuvre insensée, il répondit tout bas, d'une voix douce et triste :

— Je dois treize cents francs au notaire... le prix du sang de Louise... Il faut travailler, travailler, travailler ! Oh ! je payerai, je payerai, je payerai...

— Mon Dieu, monsieur, mais ce n'est pas possible... cela ne peut pas durer !... il n'est pas tout à fait fou, n'est-ce pas? s'écria Louise d'une voix déchirante. Il va revenir à lui... ce n'est qu'un moment d'absence !...

— Morel!... mon ami! lui dit Rodolphe, nous sommes là... Votre fille est auprès de vous, elle est innocente...

— Treize cents francs..., dit le lapidaire sans regarder Rodolphe, et il continua son simulacre de travail.

— Mon père..., dit Louise en se jetant à ses genoux et serrant malgré lui ses mains dans les siennes, c'est moi, Louise!

— Treize cents francs..., répéta-t-il en se dégageant avec effort des étreintes de sa fille. Treize cents francs...! ou sinon, ajouta-t-il à voix basse et comme en confidence, ou sinon... Louise est guillotinée...

Et il se remit à feindre de tourner sa meule.

Louise poussa un cri terrible.

— Il est fou! s'écria-t-elle, il est fou!... et c'est moi... c'est moi qui en suis cause... Oh, mon Dieu! mon Dieu! ce n'est pas ma faute pourtant... je ne voulais pas mal faire... c'est ce monstre!...

— Allons, pauvre enfant, du courage! dit Rodolphe, espérons... cette folie ne sera que momentanée. Votre père... a trop souffert; tant de chagrins précipités étaient au-dessus de la force d'un homme... Sa raison faiblit un moment... elle reprendra le dessus.

— Mais ma mère... ma grand'mère... mes sœurs... mes frères... que vont-ils devenir? s'écria Louise, les voilà privés de mon père et de moi... Ils vont donc mourir de faim, de misère et de désespoir!

— Ne suis-je pas là?... Soyez tranquille, ils ne manqueront de rien. Courage! vous dis-je; votre révélation provoquera la punition d'un grand criminel. Vous m'avez convaincu de votre innocence, elle sera reconnue, proclamée, je n'en doute pas.

— Ah! monsieur, vous le voyez... le déshonneur, la folie, la mort... Voilà les maux qu'il cause, cet homme! et on ne peut rien contre lui!... rien!... Ah! cette pensée complète tous mes maux!...

— Loin de là, que la pensée contraire vous aide à les supporter.

— Que voulez-vous dire, monsieur?

— Emportez avec vous la certitude que votre père, que vous et les vôtres vous serez vengés.

— Vengés !...

— Oui !... Et je vous jure, moi, répondit Rodolphe avec solennité, je vous jure que, ses crimes prouvés, cet homme expiera cruellement le déshonneur, la folie, la mort qu'il a causés. Si les lois sont impuissantes à l'atteindre, si sa ruse et son adresse égalent ses forfaits, à sa ruse on opposera la ruse, à son adresse l'adresse, à ses forfaits des forfaits; mais qui seront aux siens ce que le supplice juste et vengeur, infligé au coupable par une main inexorable, est au meurtre lâche et caché.

— Ah ! monsieur, que Dieu vous entende !... Ce n'est plus moi que je voudrais venger, c'est mon père insensé... c'est mon enfant mort en naissant...

Puis, tentant un dernier effort pour tirer Morel de sa folie, Louise s'écria encore :

— Mon père, adieu !... On m'emmène en prison... je ne te verrai plus !... C'est ta Louise qui te dit adieu... Mon père !... mon père !... mon père !....

A ces appels déchirants rien ne répondit.

Rien ne retentit dans cette pauvre âme anéantie... rien...

Les cordes paternelles, toujours les dernières brisées, ne vibrèrent pas...

. . . .

La porte de la mansarde s'ouvrit.

Le commissaire entra.

— Mes moments sont comptés, monsieur, dit-il à Rodolphe. Je vous déclare à regret qu'il m'est impossible de laisser cet entretien se prolonger plus longtemps.

— Cet entretien est terminé, monsieur, répondit amèrement Rodolphe en montrant le lapidaire. Louise n'a plus rien à dire à son père... il n'a plus rien à entendre de sa fille... Il est fou...

— Grand Dieu !... voilà ce que je redoutais !... Ah ! c'est affreux ! s'écria le magistrat.

Et, s'approchant vivement de l'ouvrier, au bout d'une minute d'examen il fut convaincu de cette triste réalité.

— Ah! monsieur, dit-il tristement à Rodolphe, je faisais déjà des vœux sincères pour que l'innocence de cette jeune fille fût reconnue!... Mais, après un tel malheur, je ne me bornerai pas à des vœux... non, non; je dirai cette famille si probe, si désolée; je dirai l'affreux et dernier coup qui l'accable, et, n'en doutez pas, les juges auront un motif de plus de trouver une innocente dans l'accusée...

— Bien, bien, monsieur, dit Rodolphe; en agissant ainsi, ce ne sont pas des fonctions que vous remplissez, c'est un sacerdoce que vous exercez...

— Croyez-moi, monsieur, notre mission est presque toujours si pénible, que c'est avec bonheur, avec reconnaissance que nous nous intéressons à ce qui est honnête et bon...

— Un mot encore, monsieur; les révélations de Louise Morel m'ont évidemment prouvé son innocence... Pouvez-vous m'apprendre comment son prétendu crime a été découvert ou plutôt dénoncé?

— Ce matin, dit le magistrat, une femme de charge au service de M. Ferrand, notaire, est venue me déclarer qu'après le départ précipité de Louise Morel, qu'elle savait grosse de sept mois, elle était montée dans la chambre de cette jeune fille, et qu'elle y avait trouvé des traces d'un accouchement clandestin; après quelques investigations, des pas marqués sur la neige avaient conduit à la découverte du corps d'un enfant nouveau-né enterré dans le jardin.

Après la déclaration de cette femme je me suis transporté rue du Sentier; j'ai trouvé M. Jacques Ferrand indigné de ce qu'un tel scandale se fût passé chez lui. M. le curé de l'église Bonne-Nouvelle, qu'il avait envoyé chercher, m'a aussi déclaré que la fille Morel avait avoué sa faute, devant lui, un jour qu'elle implorait à ce propos l'indulgence et la pitié de son maître, que de plus il avait souvent entendu M. Ferrand donner à Louise Morel les avertissements les plus sévères, lui prédisant que tôt ou tard elle se perdrait, prédiction qui venait de se réaliser si malheureusement, ajouta l'abbé. L'indignation de M. Ferrand, reprit le magistrat, me parut si légitime que je la partageai. Il me dit que sans doute Louise Morel était réfugiée

chez son père. Je me rendais ici à l'instant : le crime était flagrant, j'avais le droit de procéder à une arrestation immédiate.

Rodolphe se contraignit en entendant parler de l'indignation de M. Ferrand, il dit au magistrat :

— Je vous remercie mille fois, monsieur, de votre obligeance et de l'appui que vous voudrez bien prêter à Louise ; je vais faire conduire ce malheureux dans une maison de fous, ainsi que la mère de sa femme...

Puis s'adressant à Louise qui, toujours agenouillée près de son père, tâchait en vain de le rappeler à la raison :

— Résignez-vous, mon enfant, à partir sans embrasser votre mère... épargnez-lui des adieux déchirants... Soyez rassurée sur son sort, rien ne manquera désormais à votre famille ; on trouvera une femme qui soignera votre mère et s'occupera de vos frères et sœurs sous la surveillance de votre bonne voisine mademoiselle Rigolette. Quant à votre père, rien ne sera épargné pour que sa guérison soit aussi rapide que complète... Courage ! Croyez-moi, les honnêtes gens sont souvent rudement éprouvés par le malheur, mais ils sortent toujours de ces luttes plus purs, plus forts, plus vénérés.

. . . .

Deux heures après l'arrestation de Louise, le lapidaire et la vieille idiote furent, par les ordres de Rodolphe, conduits par David à Bicêtre ; ils devaient y être traités en chambre et recevoir des soins particuliers.

Morel quitta la maison de la rue du Temple sans résistance : indifférent, il alla où on le mena ; sa folie était douce, inoffensive et triste.

La grand'mère avait faim ; on lui montra de la viande et du pain, elle suivit ce pain et cette viande.

Les pierreries du lapidaire, confiées à sa femme, furent le même jour remises à madame Mathieu, la courtière, qui vint les chercher.

Malheureusement cette femme fut épiée et suivie par Tortillard, qui connaissait la valeur des pierres prétendues fausses, par l'entretien qu'il avait surpris lors de l'arrestation de Morel

par les recors... Le fils de Bras-Rouge s'assura que la courtière demeurait boulevard Saint-Denis, 11.

Rigolette apprit à Madeleine Morel avec beaucoup de ménagements l'accès de folie du lapidaire, et l'emprisonnement de Louise. D'abord Madeleine pleura beaucoup, se désola... poussa des cris désespérés; puis, cette première effervescence de douleur passée, la pauvre créature, faible et mobile, se consola peu à peu en se voyant, elle et ses enfants, entourés du bien-être qu'ils devaient à la générosité de leur bienfaiteur.

Quant à Rodolphe, ses pensées étaient amères en songeant aux révélations de Louise.

— Rien de plus fréquent, disait-il, que cette corruption plus ou moins violemment imposée par le maître à la servante : ici par la terreur ou par la surprise; là par l'impérieuse nature des relations que crée la servitude.

« Cette dépravation par ordre, descendant du riche au pauvre, et méprisant, pour s'assouvir, l'inviolabilité tutélaire du foyer domestique, cette dépravation, toujours déplorable quand elle est acceptée volontairement, devient hideuse, horrible, lorsqu'elle est forcée.

« C'est un asservissement impur et brutal, un ignoble et barbare esclavage de la créature, qui, dans son effroi, répond aux désirs du maître par des larmes, à ses baisers par le frisson du dégoût et de la peur.

« Et puis, disait encore Rodolphe, pour la femme quelles conséquences! presque toujours l'avilissement, la misère, la prostitution, le vol, quelquefois l'infanticide!

« Et c'est encore à ce sujet que les lois sont étranges!

« Tout complice d'un crime porte la peine de ce crime.

« Tout recéleur est assimilé au voleur.

« Cela est juste.

« Mais qu'un homme, par désœuvrement, séduise une jeune fille innocente et pure, la rende mère, l'abandonne, ne lui laisse que honte, infortune, désespoir, et la pousse ainsi à l'infanticide, crime qu'elle doit payer de sa tête...

« Cet homme sera-t-il regardé comme son complice?

« Allons donc!

« Qu'est-ce que cela? Rien, moins que rien, une amourette, un caprice d'un jour pour un minois chiffonné... Le tour est fait... A une autre!

« Bien plus, pour peu que cet homme soit d'un caractère original et narquois (au demeurant le meilleur fils du monde), il peut aller voir sa victime à la barre des assises.

« S'il est d'aventure cité comme témoin, il peut s'amuser à dire à ces gens très-curieux de faire guillotiner la jeune fille le plus tôt possible, pour la plus grande gloire de la morale publique :

« — J'ai quelque chose d'important à révéler à la justice.

« — Parlez.

« — Messieurs les jurés, cette malheureuse était vertueuse et pure, c'est vrai... Je l'ai séduite, c'est encore vrai... Je lui ai fait un enfant, c'est toujours vrai... Après quoi, comme elle était blonde, je l'ai complétement abandonnée pour une autre qui était brune, c'est de plus en plus vrai; mais en cela j'ai usé d'un droit imprescriptible, d'un droit sacré que la société me reconnaît et m'accorde...

« — Le fait est que ce garçon est complétement dans son droit, se diront tout bas les jurés les uns aux autres. Il n'y a pas de loi qui défende de faire un enfant à une jeune fille blonde et de l'abandonner ensuite pour une jeune fille brune. C'est tout bonnement un gaillard...

« — Maintenant, messieurs les jurés, cette malheureuse prétend avoir tué son enfant... je dirai même notre enfant, parce que je l'ai abandonnée... parce que se trouvant seule, et dans la plus profonde misère, elle s'est épouvantée, elle a perdu la tête. Et pourquoi? Parce qu'ayant, disait-elle, à soigner, à nourrir son enfant, il lui devenait impossible d'aller de longtemps travailler dans son atelier, et de gagner ainsi sa vie et celle du résultat de notre amour. Mais je trouve ces raisons-là pitoyables, permettez-moi de vous le dire, MM. les jurés. Est-ce que mademoiselle ne pouvait pas aller accoucher à la Bourbe... s'il y avait de la place? Est-ce que mademoiselle ne pouvait pas, au moment critique, se rendre à temps chez le commissaire de son quartier, lui faire sa déclaration de... honte, afin d'être

autorisée à déposer son enfant aux Enfants trouvés? Est-ce qu'enfin mademoiselle, pendant que je faisais la poule à l'estaminet, en attendant mon autre maîtresse, ne pouvait pas trouver moyen de se tirer d'affaire par un procédé moins sauvage? Car, je l'avouerai, MM. les jurés, je trouve trop commode et trop cavalière cette façon de se débarrasser du fruit de plusieurs moments d'erreur et de plaisir, et d'échapper ainsi aux soucis de l'avenir. Que diable! ce n'est pas tout pour une jeune fille que de perdre l'honneur, de braver le mépris, l'infamie, et de porter un enfant illégitime neuf mois dans son sein... il lui faut encore l'élever cet enfant! le soigner, le nourrir, lui donner un état, en faire enfin un honnête homme comme son père, ou une honnête fille qui ne se débauche pas comme sa mère... Car enfin la maternité a des devoirs sacrés, que diable! Et les misérables qui les foulent aux pieds, ces devoirs sacrés, sont des mères dénaturées qui méritent un châtiment exemplaire et terrible... En foi de quoi, MM. les jurés, livrez-moi lestement cette scélérate au bourreau, et vous ferez acte de citoyens vertueux, indépendants, fermes et éclairés. *Dixi!*

« — Ce monsieur envisage la question sous un point de vue très-moral, dira d'un air paterne quelque bonnetier enrichi ou quelque vieil usurier déguisé en chef de jury. Il a fait, pardieu! ce que nous aurions tous fait à sa place, car elle est fort gentille cette petite blondinette, quoique un peu pâlotte... Ce gaillard-là, comme dit Joconde, *a courtisé la brune et la blonde*, il n'y a pas de loi qui le défende; quant à cette malheureuse, après tout, c'est sa faute! Pourquoi ne s'est-elle pas défendue? Elle n'aurait pas eu à commettre un crime... un... crime monstrueux qui fait... qui fait... rougir la société... jusque dans ses fondements...

« Et ce bonnetier enrichi ou cet usurier aura raison, parfaitement raison.

« En vertu de quoi ce monsieur peut-il être incriminé? De quelle complicité directe ou indirecte, morale ou matérielle, peut-on l'accuser?

« Cet heureux coquin a séduit une jolie fille, ensuite il l'a plantée là, il l'avoue; où est la loi qui défend ceci et cela?

« La société en cas pareil ne dit-elle pas comme ce père de je ne sais plus quel conte grivois :

« — *Prenez garde à vos poules... mon coq est lâché, je m'en lave les mains !*

« Mais qu'un pauvre misérable, autant par besoin que par stupidité, contrainte, ou ignorance des lois qu'il ne sait pas lire, achète sciemment une guenille provenant de vol... il ira vingt ans aux galères comme recéleur, si le voleur va vingt ans aux galères.

« Ceci est un raisonnement logique, puissant.

« Sans recéleurs il n'y aurait pas de voleurs.

« Sans voleurs pas de recéleurs.

« Non... pas plus de pitié... moins de pitié, même... pour celui qui excite au mal que pour celui qui fait le mal...

« Que la plus légère complicité soit donc punie d'un châtiment terrible...

« Bien... il y a là une pensée sévère et féconde, haute et morale.

« On va s'incliner devant la société qui a dicté cette loi... mais on se souvient que cette société si inexorable envers les moindres complicités de crime *contre les choses* est ainsi faite, qu'un homme simple et naïf qui essayerait de prouver qu'il y a au moins solidarité morale, complicité matérielle entre le séducteur inconstant et la fille séduite et abandonnée, passerait pour un visionnaire.

« Et si cet homme simple se hasardait d'avancer que sans père... il n'y aurait peut-être pas d'enfant, la société crierait à l'atrocité, à la folie.

« Et elle aurait raison, toujours raison ; car, après tout, ce monsieur qui pourrait dire de si belles choses au jury, pour peu qu'il fût amateur d'émotions tragiques, pourrait aller tranquillement voir couper le cou de sa maîtresse, exécutée pour crime d'infanticide, crime dont il est complice, disons mieux... l'auteur... par son horrible abandon...

« Cette charmante protection accordée à la partie masculine de la société pour certaines friponnes espiègleries relevant du petit dieu d'amour, ne montre-t-elle pas que le Français sacrifie

encore aux Grâces, et qu'il est toujours le peuple le plus galant de l'univers? »

XXIII

JACQUES FERRAND.

Au temps où se passaient les événements que nous racontons, à l'une des extrémités de la rue du Sentier s'étendait un long mur crevassé, chaperonné d'une couche de plâtre hérissée de morceaux de bouteilles : ce mur, bornant de ce côté le jardin de Jacques Ferrand, le notaire, aboutissait à un corps de logis bâti sur la rue et élevé seulement d'un étage surmonté de greniers.

Deux larges écussons de cuivre doré, insignes du notariat, flanquaient la porte cochère vermoulue, dont on ne distinguait plus la couleur primitive sous la boue qui la couvrait.

Cette porte conduisait à un passage couvert ; à droite se trouvait la loge d'un vieux portier à moitié sourd, qui était au corps des tailleurs ce que M. Pipelet était au corps des bottiers ; à gauche, une écurie servant de cellier, de buanderie, de bûcher et d'établissement à une naissante colonie de lapins, parqués dans la mangeoire par le portier, qui se distrayait des chagrins d'un récent veuvage par l'élève de ces animaux domestiques.

A côté de la loge s'ouvrait la baie d'un escalier tortueux, étroit, obscur, conduisant à l'étude, ainsi que l'annonçait aux clients une main peinte en noir, dont l'index se dirigeait vers ces mots aussi peints en noir sur le mur : *L'étude est au premier.*

D'un côté d'une grande cour pavée, envahie par l'herbe, on voyait des remises inoccupées ; de l'autre côté, une grille de fer rouillé, qui fermait le jardin ; au fond le pavillon, seulement habité par le notaire.

Un perron de huit ou dix marches de pierres disjointes, branlantes, moussues, verdâtres, usées par le temps, conduisait à ce pavillon carré, composé d'une cuisine et autres dépendances souterraines, d'un rez-de-chaussée, d'un premier et d'un comble, où avait habité Louise.

Ce pavillon paraissait aussi dans un grand état de délabrement : de profondes lézardes sillonnaient les murs ; les fenêtres et les persiennes, autrefois peintes en gris, étaient, avec les années, devenues presque noires ; les six croisées du premier étage, donnant sur la cour, n'avaient pas de rideaux ; une espèce de rouille grasse et opaque couvrait les vitres ; au rez-de-chaussée on voyait à travers les carreaux, plus transparents, des rideaux de cotonnade jaune passée à rosaces rouges.

Du côté du jardin, le pavillon n'avait que quatre fenêtres, deux étaient murées.

Ce jardin, encombré de broussailles parasites, semblait abandonné ; on n'y voyait pas une plate-bande, pas un arbuste ; un bouquet d'ormes, cinq ou six gros arbres verts, quelques acacias et sureaux, un gazon clair et jaune, rongé par la mousse et par le soleil d'été ; des allées de terre crayeuse, embarrassées de ronces ; au fond une resserre à demi souterraine ; pour horizon, les grands murs nus et gris des maisons mitoyennes, percés çà et là de jours de souffrance, grillés comme des fenêtres de prison ; tel était le triste ensemble du jardin et de l'habitation du notaire.

A cette apparence, ou plutôt à cette réalité, M. Ferrand attachait une grande importance.

Aux yeux du vulgaire, l'insouciance du bien-être passe presque toujours pour du désintéressement ; la malpropreté pour de l'austérité.

Comparant le gros luxe financier de quelques notaires, ou les toilettes fabuleuses de mesdames leurs notairesses, à la sombre maison de M. Ferrand, si dédaigneux de l'élégance, de la recherche et de la somptuosité, les *clients* éprouvaient une sorte de respect ou plutôt de confiance aveugle pour cet homme, qui, d'après sa nombreuse clientèle et la fortune qu'on lui supposait, aurait pu dire, comme maint confrère : Mon *équipage*

(cela se dit ainsi), mon *rout* (*sic*), ma *campagne* (*sic*), mon *jour* à l'Opéra (*sic*), etc., et qui, loin de là, vivait avec une sévère économie; aussi dépôts, placements, fidéicommis, toutes ces affaires enfin qui reposent sur l'intégrité la plus reconnue, sur la bonne foi la plus retentissante, affluaient-elles chez M. Ferrand.

En vivant de peu, ainsi qu'il vivait, le notaire cédait à son goût... il détestait le monde, le faste, les plaisirs chèrement achetés; en eût-il été autrement, il aurait sans hésitation sacrifié ses penchants les plus vifs à l'apparence qu'il lui importait de se donner.

Quelques mots sur le caractère de cet homme.

C'était un des fils de la grande famille des avares.

On montre presque toujours l'avare sous un jour ridicule ou grotesque; les plus méchants ne vont pas au delà de l'égoïsme ou de la dureté.

La plupart augmentent leur fortune en thésaurisant; quelques-uns, en bien petit nombre, s'aventurent à prêter au denier trente; à peine les plus déterminés osent-ils sonder du regard le gouffre de l'agiotage... mais il est presque inouï qu'un avare, pour acquérir de nouveaux biens, aille jusqu'au crime, jusqu'au meurtre.

Cela se conçoit.

L'avarice est surtout une passion négative, passive.

L'avare, dans ses combinaisons incessantes, songe bien plus à s'enrichir en ne dépensant pas, en rétrécissant de plus en plus autour de lui les limites du strict nécessaire, qu'il ne songe à s'enrichir aux dépens d'autrui : il est, avant tout, le martyr de la conservation.

Faible, timide, rusé, défiant, surtout prudent et circonspect, jamais offensif, indifférent aux maux du prochain, du moins l'avare ne causera pas ces maux; il est avant tout et surtout l'homme de la certitude, du positif, ou plutôt il n'est l'avare que parce qu'il ne croit qu'au *fait*, qu'à l'or qu'il tient en caisse.

Les spéculations, les prêts les plus sûrs le tentent peu; car si improbable qu'elle soit, ils offrent toujours une chance de perte,

et il aime mieux encore sacrifier l'intérêt de son argent que d'exposer le capital.

Un homme aussi timoré, aussi contempteur des possibilités, aura donc rarement la sauvage énergie du scélérat qui risque le bagne ou sa tête pour s'approprier une fortune.

Risquer est un mot rayé du vocabulaire de l'avare.

C'est donc en ce sens que Jacques Ferrand était, disons-nous, une assez curieuse exception, une variété peut-être nouvelle de l'*espèce avare*.

Car Jacques Ferrand *risquait*, et beaucoup.

Il comptait sur sa finesse, elle était extrême ; sur son hypocrisie, elle était profonde ; sur son esprit, il était souple et fécond ; sur son audace, elle était infernale, pour assurer l'impunité de ses crimes, et ils étaient déjà nombreux.

Jacques Ferrand était une double exception.

Ordinairement aussi ces gens aventureux, énergiques, qui ne reculent devant aucun forfait pour se procurer de l'or, sont harcelés par des passions fougueuses, le jeu, le luxe, la table, la grande débauche.

Jacques Ferrand ne connaissait aucun de ces besoins violents, désordonnés ; fourbe et patient comme un faussaire, cruel et déterminé comme un meurtrier, il était sobre et régulier comme Harpagon.

Une seule passion... ou plutôt un seul appétit, mais honteux, mais ignoble, mais presque féroce dans son animalité, l'exaltait souvent jusqu'à la frénésie.

C'était la luxure.

La luxure de la bête, la luxure du loup ou du tigre.

Lorsque ce ferment âcre et impur fouettait le sang de cet homme robuste, des chaleurs dévorantes lui montaient à la face, l'effervescence charnelle obstruait son intelligence ; alors, oubliant quelquefois sa prudence rusée, il devenait, nous l'avons dit, tigre ou loup ; témoin ses premières violences envers Louise.

Le soporifique, l'audacieuse hypocrisie avec laquelle il avait nié son crime, étaient, si cela peut se dire, beaucoup plus dans *sa manière* que la force ouverte.

Désir grossier, ardeur brutale, dédain farouche, voilà les différentes phases de *l'amour* chez cet homme.

C'est dire, ainsi que l'a prouvé sa conduite avec Louise, que la prévenance, la bonté, la générosité, lui étaient absolument inconnues ; le prêt de treize cents francs fait à Morel à gros intérêts était à la fois pour Ferrand un piége, un moyen d'oppression et une bonne affaire. Sûr de la probité du lapidaire, il savait être remboursé tôt ou tard ; cependant il fallut que la beauté de Louise eût produit sur lui une impression bien profonde pour qu'il se dessaisît d'une somme si avantageusement placée.

Sauf cette faiblesse, Jacques Ferrand n'aimait que l'or.

Il aimait l'or pour l'or ;

Non pour les jouissances qu'il procurait, il était stoïque ;

Non pour les jouissances qu'il *pouvait* procurer, il n'était pas assez poëte pour agir spéculativement comme certains avares. Quant à ce qui lui appartenait, il aimait la possession pour la possession. Quant à ce qui appartenait aux autres, s'il s'agissait d'un riche dépôt, par exemple, loyalement remis à sa seule probité, il éprouvait à rendre ce dépôt le même déchirement, le même désespoir qu'éprouvait Cardillac à se séparer d'une parure dont son goût exquis avait fait un chef-d'œuvre d'art.

C'est que pour le notaire c'était aussi un *chef-d'œuvre d'art* que son éclatante réputation de probité... c'est qu'un dépôt était aussi pour lui un joyau, dont il ne pouvait se dessaisir qu'avec des regrets furieux.

Que de soins, que d'hypocrisie, que de ruses, que d'habileté, que *d'art*, en un mot, n'avait-il pas employés pour attirer cette somme dans son coffre ! pour parfaire cette étincelante renommée d'intégrité où les plus précieuses marques de confiance venaient, pour ainsi dire, s'enchâsser, ainsi que les perles et les diamants dans l'or des diadèmes de Cardillac !

Plus le célèbre orfévre se perfectionnait, dit-on, plus il attachait de prix à ses parures, regardant toujours la dernière comme son chef-d'œuvre, et se désolant de l'abandonner.

Plus Jacques Ferrand se perfectionnait dans le crime, plus il tenait aux marques de confiance *sonnantes et trébuchantes*

qu'on lui accordait... regardant toujours aussi sa dernière fourberie comme son chef-d'œuvre...

On verra par la suite de cette histoire à l'aide de quels moyens, vraiment prodigieux de composition et de machination, il parvint à s'approprier impunément plusieurs sommes très-considérables.

Sa vie souterraine, mystérieuse, lui donnait les émotions incessantes, terribles que le jeu donne au joueur.

Contre la fortune de tous, Jacques Ferrand mettait pour enjeu son hypocrisie, sa ruse, son audace, sa tête... et il jouait sur le velours, comme on dit ; car, hormis l'atteinte de la justice humaine, qu'il caractérisait vulgairement et énergiquement d'une *cheminée qui pouvait lui tomber sur la tête*, perdre pour lui c'était ne pas gagner ; et encore était-il si criminellement doué, que, dans son ironie amère, il voyait un gain continu dans l'estime sans bornes, dans la confiance illimitée qu'il inspirait non-seulement à la foule de ses riches clients, mais encore à la petite bourgeoisie, et aux ouvriers de son quartier.

Un grand nombre d'entre eux plaçaient de l'argent chez lui, disant : « Il n'est pas charitable, c'est vrai ; il est dévot, c'est un malheur ; mais il est plus sûr que le gouvernement et que les caisses d'épargne. »

Malgré sa rare habileté, cet homme avait commis deux de ces erreurs auxquelles les plus rusés criminels n'échappent presque jamais.

Forcé par les circonstances, il est vrai, il s'était adjoint deux complices ; cette *faute* immense, ainsi qu'il disait, avait été réparée en partie : nul des deux complices ne pouvait le perdre sans se perdre lui-même, et tous deux n'auraient retiré de cette extrémité d'autre profit que celui de dénoncer à la vindicte publique eux-mêmes et le notaire.

Il était donc, de ce côté, assez tranquille.

Du reste, n'étant pas au bout de ses crimes, les inconvénients de la complicité étaient balancés par l'aide criminelle qu'il en retirait parfois encore.

Quelques mots maintenant du *physique* de M. Ferrand, et

nous introduirons le lecteur dans l'étude du notaire, où nous retrouverons les principaux personnages de ce récit.

M. Ferrand avait au plus cinquante ans, et il n'en paraissait pas quarante; il était de stature moyenne, voûté, large d'épaules, vigoureux, carré, trapu, roux, velu comme un ours.

Ses cheveux s'aplatissaient sur ses tempes, son front était chauve, ses sourcils à peine indiqués; son teint bilieux disparaissait presque sous une innombrable quantité de taches de rousseur; mais, lorsqu'une vive émotion l'agitait, ce masque fauve et terreux s'injectait de sang et devenait d'un rouge livide.

Sa figure était plate comme une *tête de mort*, ainsi que dit le vulgaire, son nez camus et punais, ses lèvres si minces, si imperceptibles, que sa bouche semblait incisée dans sa face; lorsqu'il souriait d'un air méchant et sinistre, on voyait le bout de ses dents presque toutes noires et gâtées. Toujours rasé jusqu'aux tempes, ce visage blafard avait une expression à la fois austère et béate, impassible et rigide, froide et réfléchie; ses petits yeux noirs, vifs, perçants, mobiles, disparaissaient sous de larges lunettes vertes.

Jacques Ferrand avait une vue excellente, mais, abrité par ses lunettes, il pouvait, avantage immense! observer sans être observé; il savait combien un coup d'œil est souvent et involontairement significatif. Malgré son imperturbable audace, il avait rencontré deux ou trois fois dans sa vie certains regards puissants, magnétiques, devant lesquels il avait été forcé de baisser la vue; or, dans quelques circonstances souveraines, il est funeste de baisser les yeux devant l'homme qui vous interroge, vous accuse, ou vous juge.

Les larges lunettes de M. Ferrand étaient donc une sorte de retranchement couvert, d'où il examinait attentivement les moindres manœuvres de l'*ennemi*... car tout le monde était l'ennemi du notaire, parce que tout le monde était plus ou moins sa dupe, et que les accusateurs ne sont que des dupes éclairées ou révoltées.

Il affectait dans son habillement une négligence qui allait jusqu'à la malpropreté, ou plutôt il était naturellement sordide;

Son visage rasé tous les deux ou trois jours, son crâne sale et rugueux, ses ongles plats cerclés de noir, son odeur de bouc, ses vieilles redingotes râpées, ses chapeaux graisseux, ses cravates en corde, ses bas de laine noirs, ses gros souliers recommandaient encore singulièrement sa vertu auprès de ses clients en donnant à cet homme un air de détachement du monde, un parfum de philosophe pratique qui les charmait.

A quels goûts, à quelle passion, à quelle faiblesse le notaire aurait-il, disait-on, sacrifié la confiance qu'on lui témoignait?... Il gagnait peut-être soixante mille francs par an, et sa maison se composait d'une servante et d'une vieille femme de charge; son seul plaisir était d'aller chaque dimanche à la messe et à vêpres; il ne connaissait pas d'opéra comparable au chant grave de l'orgue, pas de société mondaine qui valût une soirée paisiblement passée au coin de son feu avec le curé de sa paroisse, après un dîner frugal; il mettait enfin sa joie dans la probité, son orgueil dans l'honneur, sa félicité dans la religion.

Tel était le jugement que les contemporains de M. Jacques Ferrand portaient sur ce rare et grand homme de bien.

XXIV

L'ÉTUDE.

L'*étude* de M. Ferrand ressemblait à toutes les études, ses clercs à tous les clercs. On y arrivait par une antichambre meublée de quatre vieilles chaises. Dans l'étude proprement dite, entourée de casiers garnis des cartons renfermant les dossiers des clients de M. Ferrand, cinq jeunes gens, courbés sur des pupitres de bois noir, riaient, causaient, ou griffonnaient incessamment.

Une salle d'attente, encore remplie de cartons, et dans laquelle se tenait d'habitude monsieur le premier clerc, puis une

autre pièce vide, qui, pour plus de secret, séparait le cabinet du notaire de cette salle d'attente, tel était l'ensemble de ce *laboratoire* d'actes de toutes sortes.

Deux heures venaient de sonner à une antique pendule à coucou placée entre les deux fenêtres de l'étude; une certaine agitation régnait parmi les clercs; quelques fragments de leur conversation feront connaître la cause de cet émoi.

— Certainement, si quelqu'un m'avait soutenu que François Germain était un voleur, dit l'un des jeunes gens, j'aurais répondu : Vous en avez menti!

— Moi aussi!...

— Moi aussi!...

— Moi, ça m'a fait un tel effet de le voir arrêté et emmener par la garde, que je n'ai pas pu déjeuner... J'en ai été récompensé, car ça m'a épargné de manger la ratatouille quotidienne de la mère Séraphin.

— Dix-sept mille francs, c'est une somme!

— Une fameuse somme!

— Dire que depuis quinze mois que Germain est caissier, il n'avait pas manqué un centime à la caisse du patron!...

— Moi je trouve que le patron a eu tort de faire arrêter Germain, puisque ce pauvre garçon jurait ses grands dieux qu'il n'avait pris que treize cents francs en or.

— D'autant plus qu'il les rapportait ce matin pour les remettre dans la caisse, ces treize cents francs, au moment où le patron venait d'envoyer chercher la garde...

— Voilà le désagrément des gens d'une probité féroce comme le patron, ils sont impitoyables.

— C'est égal, on doit y regarder à deux fois avant de perdre un pauvre jeune homme qui s'est bien conduit jusque-là.

— M. Ferrand dit à cela que c'est pour l'exemple.

— L'exemple de quoi? Ça ne sert à rien à ceux qui sont honnêtes, et ceux qui ne le sont pas savent bien qu'ils sont exposés à être découverts, s'ils volent.

— La maison est tout de même une bonne pratique pour le commissaire.

— Comment?

— Dame! ce matin cette pauvre Louise... tantôt Germain...

— Moi, l'affaire de Germain ne me paraît pas claire...

— Puisqu'il a avoué...

— Il a avoué qu'il a pris treize cents francs, oui; mais il soutient comme un enragé qu'il n'a pas pris les autres quinze mille francs en billets de banque et les autres sept cents francs qui manquent à la caisse.

— Au fait, puisqu'il avoue une chose, pourquoi n'avouerait-il pas l'autre?

— C'est vrai, on est aussi puni pour cinq cents francs que pour quinze mille.

— Oui, mais on garde les quinze mille, et, en sortant de prison, ça fait un petit établissement, dirait un coquin.

— Pas si bête!...

— On aura beau dire et beau faire, il y a quelque chose là-dessous.

— Et Germain qui défendait toujours le patron, quand nous l'appelions jésuite!

— C'est pourtant vrai; pourquoi le patron n'aurait-il pas le droit d'aller à la messe? nous disait-il, vous avez bien le droit de n'y pas aller.

— Tiens, voilà Chalamel qui rentre de course; c'est lui qui va être étonné!

— De quoi! de quoi! mes braves, est-ce qu'il y a quelque chose de nouveau sur cette pauvre Louise?

— Tu le saurais, flâneur, si tu n'étais pas resté si longtemps en course.

— Tiens, vous croyez peut-être qu'il n'y a qu'un *pas de clerc* d'ici à la rue de Chaillot.

— Oh! mauvais!... mauvais!...

— Eh bien! ce fameux vicomte de Saint-Remy?

— Il n'est pas encore venu?

— Non.

— Tiens, sa voiture était attelée, et il m'a fait dire par son valet de chambre qu'il allait venir tout de suite; mais il n'avait pas l'air content, a dit le domestique... Ah! messieurs, voilà un joli petit hôtel... un crâne luxe... on dirait d'une de ces pe-

tites maisons des seigneurs d'autrefois... dont on parle dans Faublas. Oh! Faublas... voilà mon héros! mon modèle! dit Chalamel en déposant son parapluie et en désarticulant ses socques.

— Je crois bien alors qu'il a des dettes et des contraintes par corps, ce vicomte.

— Une recommandation de trente-quatre mille francs que l'huissier a envoyée ici, puisque c'est à l'étude qu'on doit venir payer; le créancier aime mieux ça, je ne sais pourquoi.

— Il faut bien qu'il puisse payer maintenant, ce beau vicomte, puisqu'il est revenu hier soir de la campagne où il était caché depuis trois jours pour échapper aux gardes du commerce.

— Mais comment n'a-t-on pas déjà saisi chez lui?

— Lui, pas bête! la maison n'est pas à lui, son mobilier est au nom de son valet de chambre, qui est censé lui louer en garni, de même que ses chevaux et ses voitures sont au nom de son cocher qui dit, lui, qu'il donne à loyer au vicomte des équipages magnifiques à tant par mois. Oh! c'est un malin, allez, M. de Saint-Remy. Mais, qu'est-ce que vous disiez? qu'il est arrivé encore du nouveau ici?

— Figure-toi qu'il y a deux heures, le patron entre ici comme un furieux :

« — Germain n'est pas là? nous crie-t-il.

« — Non, monsieur.

« — Eh bien! le misérable m'a volé hier soir dix-sept mille francs, » reprit le patron.

— Germain... voler... allons donc.

— Tu vas voir.

« — Comment donc, monsieur, vous êtes sûr? Mais ce n'est pas possible! que nous nous écrions.

« — Je vous dis, messieurs, que j'avais mis hier dans le tiroir du bureau où il travaille quinze billets de mille francs, plus deux mille francs en or dans une petite boîte : tout a disparu. »

A ce moment, voilà le père Marriton, le portier, qui arrive en disant :

« — Monsieur, la garde va venir. »

— Et Germain?

— Attends donc...

Le patron dit au portier :

« — Dès que M. Germain viendra, envoyez-le ici, à l'étude, sans lui rien dire... Je veux le confondre devant vous, messieurs, » reprend le patron.

Au bout d'un quart d'heure le pauvre Germain arrive comme si de rien n'était ; la mère Séraphin venait d'apporter notre ratatouille ; il salue le patron, nous dit bonjour très-tranquillement.

« — Germain, vous ne déjeunez pas ? dit M. Ferrand.

« — Non, monsieur, merci, je n'ai pas faim.

« — Vous venez bien tard ?

« — Oui, monsieur... j'ai été obligé d'aller à Belleville ce matin.

« — Sans doute pour cacher l'argent que vous m'avez volé, » s'écria M. Ferrand d'une voix terrible.

— Et Germain ?...

— Voilà le pauvre garçon qui devient pâle comme un mort et qui répond tout de suite en balbutiant :

« — Monsieur, je vous en supplie, ne me perdez pas... »

— Il avait volé ?

— Mais attends donc, Chalamel.

« — Ne me perdez pas ! dit-il au patron.

« — Vous avouez donc, misérable ?

« — Oui, monsieur... mais voici l'argent qui manque. Je croyais pouvoir le remettre ce matin avant que vous fussiez levé ; malheureusement une personne qui avait à moi une petite somme, et que je croyais trouver hier soir chez elle, était à Belleville depuis deux jours ; il m'a fallu y aller ce matin... C'est ce qui a causé mon retard... Grâce, monsieur, ne me perdez pas ! En prenant cet argent, je savais bien que je pourrais le remettre ce matin. Voici les treize cents francs en or.

« — Comment ! les treize cents francs ! s'écria M. Ferrand. Il s'agit bien de treize cents francs ! Vous m'avez volé, dans le bureau de la chambre du premier, quinze billets de mille francs dans un portefeuille vert, et deux mille francs en or...

« — Moi !... jamais ! s'écria ce pauvre Germain d'un air renversé. Je vous avais pris treize cents francs en or... mais pas un

sou de plus... Je n'ai pas vu de portefeuille dans le tiroir; il n'y avait que deux mille francs en or dans une boîte.

« — Oh!... l'infâme menteur!... s'écria le patron. Vous avez volé treize cents francs, vous pouvez bien en avoir volé davantage; la justice prononcera... Oh! je serai impitoyable pour un si affreux abus de confiance. Ce sera un exemple... »

Enfin, mon pauvre Chalamel, la garde arrive sur ce coup de temps-là, avec le secrétaire du commissaire, pour dresser procès-verbal; on empoigne Germain, et voilà!

— C'est-il bien possible? Germain, la crème des honnêtes gens!

— Ça nous a paru aussi bien singulier.

— Après ça, il faut avouer une chose: Germain était maniaque, il ne voulait jamais dire où il demeurait.

— Ça, c'est vrai.

— Il avait toujours l'air mystérieux.

— Ce n'est pas une raison pour qu'il ait volé dix-sept mille francs.

— Sans doute.

— C'est une remarque que je fais.

— Ah bien! voilà une nouvelle!... c'est comme si on me donnait un coup de poing sur la tête... Germain... Germain... qui avait l'air si honnête... à qui on aurait donné le bon Dieu sans confession!

— On dirait qu'il avait comme un pressentiment de son malheur...

— Pourquoi?

— Depuis quelque temps il avait censé comme quelque chose qui le rongeait.

— C'était peut-être à propos de Louise.

— De Louise?

— Après ça, je ne fais que répéter ce que disait ce matin la mère Séraphin.

— Quoi donc? quoi donc?

— Qu'il était l'amant de Louise... et le père de l'enfant...

— Voyez-vous le sournois!

— Tiens, tiens, tiens!

— Ah bah !

— Ça n'est pas vrai !

— Comment sais-tu cela, Chalamel ?

— Il n'y a pas quinze jours que Germain m'a dit, en confidence, qu'il était amoureux fou, mais fou, fou d'une petite ouvrière, bien honnête, qu'il avait connue dans une maison où il avait logé; il avait les larmes aux yeux en me parlant d'elle.

— Ohé, Chalamel ! ohé, Chalamel ! est-il rococo !

— Il dit que Faublas est son héros, et il est assez bon enfant, assez cruche, assez *actionnaire,* pour ne pas comprendre qu'on peut être amoureux de l'une, et être l'amant de l'autre.

— Je vous dis, moi, que Germain parlait sérieusement...

A ce moment, le maître clerc entra dans l'étude.

— Eh bien ! dit-il, Chalamel, avez-vous fait toutes les courses ?

— Oui, M. Dubois, j'ai été chez M. de Saint-Remy, il va venir tout à l'heure pour payer.

— Et chez madame la comtesse Mac-Gregor ?

— Aussi... voilà la réponse.

— Et chez la comtesse d'Orbigny ?

— Elle remercie bien le patron ; elle est arrivée hier matin de Normandie ; elle ne s'attendait pas à avoir sitôt sa réponse ; voilà sa lettre. J'ai aussi passé chez l'intendant de M. le marquis d'Harville, comme il l'avait demandé, pour les frais du contrat que j'ai été faire signer l'autre jour à l'hôtel.

— Vous lui aviez bien dit que ce n'était pas si pressé ?

— Oui ; mais l'intendant a voulu payer tout de même. Voilà l'argent... Ah ! j'oubliais cette carte qui était ici, en bas chez le portier, avec un mot au crayon écrit dessus (pas sur le portier); ce monsieur a demandé le patron, il a laissé cela :

— Walter Murph, lut le maître clerc ; et plus bas, au crayon : *Reviendra à trois heures, pour affaires importantes*. Je ne connais pas ce nom.

— Ah ! j'oubliais encore, reprit Chalamel, M. Badinot a dit que c'était bon, que M. Ferrand fasse comme il l'entendrait, que ça serait toujours bien.

— Il n'a pas donné de réponse par écrit ?

— Non, monsieur, il a dit qu'il n'avait pas le temps.

— Très-bien.

— M. Charles Robert viendra aussi dans la journée parler au patron ; il parait qu'il s'est battu hier en duel avec le duc de Lucenay.

— Et est-il blessé ?

— Je ne crois pas, on me l'aurait dit chez lui.

— Tiens ! une voiture qui s'arrête...

— Oh ! les beaux chevaux ! Sont-ils fougueux !

— Et ce gros cocher anglais, avec sa perruque blanche et sa livrée brune à galons d'argent, et ses épaulettes comme un colonel !

— C'est un ambassadeur, bien sûr.

— Et le chasseur, en a-t-il aussi de cet argent sur le corps !

— Et de grandes moustaches !

— Tiens, dit Chalamel, c'est la voiture du vicomte de Saint-Remy.

— Que ça de genre ? merci !...

Bientôt après M. de Saint-Remy entrait dans l'étude.

XXV

M. DE SAINT-REMY.

Nous avons dépeint la charmante figure, l'élégance exquise, la tournure ravissante de M. de Saint-Remy, arrivé la veille de la ferme d'Arnouville (propriété de madame la duchesse de Lucenay), où il avait trouvé un refuge contre les poursuites des gardes du commerce Malicorne et Bourdin.

M. de Saint-Remy entra brusquement dans l'étude, son chapeau sur la tête, l'air haut et fier, fermant à demi les yeux, et demandant d'un air souverainement impertinent, sans regarder personne :

— Le notaire ? où est-il ?

— M. Ferrand travaille dans son cabinet, dit le maître clerc ; si vous voulez attendre un instant, monsieur, il pourra vous recevoir.

— Comment, attendre ?

— Mais, monsieur...

— Il n'y a pas de mais, monsieur ; allez lui dire que M. de Saint-Remy est là... Je trouve encore singulier que ce notaire me fasse faire antichambre... ça empeste le poêle ici !

— Veuillez passer dans la pièce à côté, monsieur, dit le premier clerc, j'irai tout de suite prévenir M. Ferrand.

M. de Saint-Remy haussa les épaules, et suivit le maître clerc.

Au bout d'un quart d'heure, qui lui sembla fort long et qui changea son dépit en colère, M. de Saint-Remy fut introduit dans le cabinet du notaire.

Rien de plus curieux que le contraste de ces deux hommes, tous deux profondément physionomistes et généralement habitués à juger presque du premier coup d'œil à qui ils avaient affaire.

M. de Saint-Remy voyait Jacques Ferrand pour la première fois. Il fut frappé du caractère de cette figure blafarde, rigide, impassible, au regard caché par d'énormes lunettes vertes, au crâne disparaissant à demi sous un vieux bonnet de soie noire.

Le notaire était assis devant son bureau, sur un fauteuil de cuir, à côté d'une cheminée dégradée, remplie de cendres, où fumaient deux tisons noircis. Des rideaux de percaline verte, presque en lambeaux, ajustés à de petites tringles de fer sur les croisées, cachaient les vitres inférieures et jetaient dans ce cabinet, déjà sombre, un reflet livide et sinistre. Des casiers de bois noir remplis de cartons étiquetés, quelques chaises de merisier recouvertes de velours d'Utrecht jaune, une pendule d'acajou, un carrelage jaunâtre, humide et glacial, un plafond sillonné de crevasses et orné de guirlandes de toiles d'araignée, tel était le *sanctus sanctorum* de M. Jacques Ferrand.

Le vicomte n'avait pas fait deux pas dans ce cabinet, n'avait pas dit une parole, que le notaire, qui le connaissait de *réputation*, le haïssait déjà. D'abord il voyait en lui, pour ainsi

dire, un rival en fourberies ; et puis, quoique M. Ferrand fût d'une mine basse et ignoble, il n'en détestait pas moins chez les autres l'élégance, la grâce et la jeunesse, surtout lorsqu'un air suprêmement insolent accompagnait ces avantages.

Le notaire affectait ordinairement une sorte de brusquerie rude, presque grossière, envers ses clients, qui n'en ressentaient que plus d'estime pour lui en raison de ces manières de paysan du Danube. Il se promit de redoubler de brutalité envers M. de Saint-Remy.

Celui-ci, ne connaissant aussi Jacques Ferrand que de *réputation*, s'attendait à trouver en lui une sorte de tabellion, bonhomme ou ridicule, le vicomte se représentant toujours sous des dehors presque niais les hommes de probité proverbiale, dont Jacques Ferrand était, disait-on, le type achevé.

Loin de là, la physionomie, l'attitude du *tabellion* imposaient au vicomte un ressentiment indéfinissable, moitié crainte, moitié haine, quoiqu'il n'eût aucune raison sérieuse de le craindre ou de le haïr. Aussi, en conséquence de son caractère résolu, M. de Saint-Remy exagéra-t-il encore son insolence et sa fatuité habituelles. Le notaire gardait son bonnet sur sa tête, le vicomte garda son chapeau, et s'écria dès la porte, d'une voix haute et mordante :

— Il est, pardieu! fort étrange, monsieur, que vous me donniez la peine de venir ici, au lieu d'envoyer chercher chez moi l'argent des traites que j'ai souscrites à ce Badinot, et pour lesquelles ce drôle-là m'a poursuivi... Vous me dites, il est vrai, qu'en outre vous avez une communication très-importante à me faire... soit... mais alors vous ne devriez pas m'exposer à attendre un quart d'heure dans votre antichambre : cela n'est pas poli, monsieur.

M. Ferrand, impassible, termina un calcul qu'il faisait, essuya méthodiquement sa plume sur l'éponge imbibée d'eau qui entourait son encrier de faïence ébréchée, et leva vers le vicomte sa face glaciale, terreuse et camuse, chargée d'une paire de lunettes.

On eût dit une tête de mort dont les orbites auraient été remplacées par de larges prunelles fixes, glauques et vertes.

Après l'avoir considéré un moment en silence, le notaire dit au vicomte, d'une voix brusque et brève :

— Où est l'argent ?

Ce sang-froid exaspéra M. de Saint-Remy.

Lui... lui l'idole des femmes, l'envie des hommes, le parangon de la meilleure compagnie de Paris, le duelliste redouté, ne pas produire plus d'effet sur un misérable notaire ! cela était odieux ; quoiqu'il fût tête à tête avec Jacques Ferrand, son orgueil intime se révoltait.

— Où sont les traites ? reprit-il aussi brièvement.

Du bout d'un de ses doigts durs comme du fer et couverts de poils roux, le notaire, sans répondre, frappa sur un large portefeuille de cuir posé près de lui.

Décidé à être aussi laconique, mais frémissant de colère, le vicomte prit dans la poche de sa redingote un petit agenda de cuir de Russie fermé par des agrafes d'or, en tira quarante billets de mille francs et les montra au notaire.

— Combien ? demanda celui-ci.

— Quarante mille francs !

— Donnez...

— Tenez, et finissons vite, monsieur ; faites votre métier, payez-vous, remettez-moi les traites, dit le vicomte en jetant impatiemment le paquet de billets de banque sur la table.

Le notaire les prit, se leva, les examina près de la fenêtre, les tournant et les retournant un à un, avec une attention si scrupuleuse, et pour ainsi dire si insultante pour M. de Saint-Remy, que ce dernier en blêmit de rage.

Le notaire, comme s'il eût deviné les pensées qui agitaient le vicomte, hocha la tête, se tourna à demi vers lui, et lui dit avec un accent indéfinissable :

— Ça s'est vu...

Un moment interdit, M. de Saint-Remy reprit sèchement :

— Quoi ?

— Des billets de banque faux, répondit le notaire en continuant de soumettre ceux qu'il tenait à un examen attentif.

— A propos de quoi me faites-vous cette remarque, monsieur ?

Jacques Ferrand s'arrêta un moment, regarda fixement le vicomte à travers ses lunettes; puis, haussant imperceptiblement les épaules, il se remit à inventorier les billets sans prononcer une parole.

— Mordieu ! M. le notaire, sachez que lorsque j'interroge on me répond! s'écria M. de Saint-Remy irrité par le calme de Jacques Ferrand.

— *Ceux-là* sont bons..., dit le notaire en retournant vers son bureau où il prit une petite liasse de papiers timbrés auxquels étaient annexées deux lettres de change ; il mit ensuite un des billets de mille francs et trois rouleaux de cent francs sur le dossier de la créance, puis il dit à M. de Saint-Remy, en lui indiquant du bout du doigt l'argent et les titres :

— Voici ce qui vous revient des quarante mille francs ; mon client m'a chargé de percevoir la note des frais.

Le vicomte s'était contenu à grand'peine pendant que Jacques Ferrand établissait ses comptes. Au lieu de lui répondre et de prendre l'argent, il s'écria d'une voix tremblante de colère :

— Je vous demande, monsieur, pourquoi vous m'avez dit, à propos des billets de banque que je viens de vous remettre, *qu'on en avait vu de faux ?*

— Pourquoi ?

— Oui.

— Parce que... je vous ai mandé ici pour une affaire de faux.

Et le notaire braqua ses lunettes vertes sur le vicomte.

— Et en quoi cette affaire de faux me concerne-t-elle?

Après un moment de silence, M. Ferrand dit au vicomte, d'un air triste et sévère :

— Vous rendez-vous compte, monsieur, des fonctions que remplit un notaire?

— Le compte et les fonctions sont parfaitement simples, monsieur. J'avais tout à l'heure quarante mille francs, il m'en reste treize cents...

— Vous êtes très-plaisant, monsieur... Je vous dirai, moi, qu'un notaire est aux affaires temporelles ce qu'un confesseur est aux affaires spirituelles... Par état, il connaît souvent d'ignobles secrets.

— Après, monsieur ?...

— Il se trouve souvent forcé d'être en relation avec des fripons...

— Ensuite, monsieur ?...

— Il doit, autant qu'il le peut, empêcher un nom honorable d'être traîné dans la boue.

— Qu'ai-je de commun avec tout cela ?

— Votre père vous avait laissé un nom respecté que vous déshonorez, monsieur !...

— Qu'osez-vous dire ?

— Sans l'intérêt qu'inspire ce nom à tous les honnêtes gens, au lieu d'être cité ici, devant moi, vous le seriez à cette heure devant le juge d'instruction.

— Je ne vous comprends pas.

— Il y a deux mois, vous avez escompté, par l'intermédiaire d'un agent d'affaires, une traite de cinquante-huit mille francs, souscrite par la maison Meulaert et Ce, de Hambourg, au profit d'un William Smith, et payable dans trois mois, chez M. Grimaldi, banquier à Paris.

— Eh bien !

— Cette traite est fausse.

— Cela n'est pas vrai...

— Cette traite est fausse !... la maison Meulaert n'a jamais contracté d'engagement avec William Smith ; elle ne le connaît pas.

— Serait-il vrai ! s'écria M. de Saint-Remy avec autant de surprise que d'indignation ; mais alors j'ai été horriblement trompé, monsieur... car j'ai reçu cette valeur comme argent comptant.

— De qui ?

— De M. William Smith lui-même ; la maison Meulaert est si connue... je connaissais moi-même tellement la probité de M. William Smith, que j'ai accepté cette traite en payement d'une somme qu'il me devait...

— William Smith n'a jamais existé... c'est un personnage imaginaire...

— Monsieur, vous m'insultez !

— Sa signature est fausse et supposée comme le reste.

— Je vous dis, monsieur, que M. William Smith existe; mais j'ai sans doute été dupe d'un horrible abus de confiance.

— Pauvre jeune homme!...

— Expliquez-vous!

— En quatre mots, le dépositaire actuel de la traite est convaincu que vous avez commis le faux...

— Monsieur!...

— Il prétend en avoir la preuve; avant-hier il est venu me prier de vous mander chez moi et de vous proposer de vous rendre cette fausse traite... moyennant transaction... Jusque-là tout était loyal; voici qui ne l'est plus, et je ne vous en parle qu'à titre de renseignements : il demande cent mille francs... écus... aujourd'hui même, ou sinon demain, à midi, le faux est déposé au parquet du procureur du roi.

— C'est une indignité!

— Et de plus une absurdité... Vous êtes ruiné, vous étiez poursuivi pour une somme que vous venez de me payer, grâce à je ne sais quelle ressource... voilà ce que j'ai déclaré à ce tiers porteur... Il m'a répondu à cela... que certaine grande dame très-riche ne vous laisserait pas dans l'embarras...

— Assez! monsieur!... assez...!

— Autre indignité, autre absurdité! d'accord.

— Enfin, monsieur... que veut-on?

— Indignement exploiter une action indigne. J'ai consenti à vous faire savoir cette proposition, tout en la flétrissant comme un honnête homme doit la flétrir. Maintenant cela vous regarde. Si vous êtes coupable, choisissez entre la cour d'assises ou la rançon qu'on vous impose... Ma démarche est tout officieuse, et je ne me mêlerai pas davantage d'une affaire aussi sale. Le tiers porteur s'appelle M. Petit-Jean, négociant en huiles; il demeure sur le bord de la Seine, quai de Billy, 10. Arrangez-vous avec lui. Vous êtes dignes de vous entendre... si vous êtes faussaire, comme il l'affirme.

M. de Saint-Remy était entré chez Jacques Ferrand le verbe insolent, la tête haute. Quoiqu'il eût commis dans sa vie quelques actions honteuses, il restait encore en lui une certaine

fierté de race, un courage naturel qui ne s'était jamais démenti; au commencement de cet entretien, regardant le notaire comme un adversaire indigne de lui, il s'était contenté de le persifler.

Lorsque Jacques Ferrand eut parlé de faux... le vicomte se sentit écrasé. A son tour il se trouvait dominé par le notaire.

Sans l'empire absolu qu'il avait sur lui-même, il n'aurait pu cacher l'impression terrible que lui causa cette révélation inattendue; car elle pouvait avoir pour lui des suites incalculables... que le notaire ne soupçonnait même pas...

Après un moment de silence et de réflexion, il se résigna, lui si orgueilleux, si irritable, si vain de sa bravoure, à implorer cet homme grossier qui lui avait si rudement parlé l'austère langage de la probité.

— Monsieur, vous me donnez une preuve d'intérêt dont je vous remercie; je regrette la vivacité de mes premières paroles..., dit M. de Saint-Remy d'un ton cordial.

— Je ne m'intéresse pas du tout à vous, reprit brutalement le notaire. Votre père était l'honneur même, je n'aurais pas voulu voir son nom à la cour d'assises : voilà tout.

— Je vous répète, monsieur, que je suis incapable de l'infamie dont on m'accuse.

— Vous direz cela à M. Petit-Jean.

— Mais, je l'avoue, l'absence de M. Smith qui a indignement abusé de ma bonne foi...

— Infâme Smith !

— L'absence de M. Smith me met dans un cruel embarras; je suis innocent; qu'on m'accuse, je le prouverai; mais une telle accusation flétrit toujours un galant homme.

— Après ?

— Soyez assez généreux pour employer la somme que je viens de vous remettre à désintéresser en partie la personne qui a cette traite entre les mains.

— Cet argent appartient à mon client, il est sacré !

— Mais dans deux ou trois jours je le rembourserai.

— Vous ne le pourrez pas.

— J'ai des ressources.

— Aucunes... d'avouables du moins. Votre mobilier, vos chevaux ne vous appartiennent plus, dites-vous... ce qui m'a l'air d'une fraude indigne.

— Vous êtes bien dur, monsieur. Mais en admettant cela, ne ferai-je pas argent de tout dans une extrémité aussi désespérée! Seulement, comme il m'est impossible de me procurer d'ici à demain midi cent mille francs, je vous en conjure, employez l'argent que je viens de vous remettre à retirer cette malheureuse traite. Ou bien... vous qui êtes si riche... faites-moi cette avance, ne me laissez pas dans une position pareille...

— Moi, répondre de cent mille francs pour vous? ah çà! vous êtes donc fou?

— Monsieur, je vous en supplie... au nom de mon père... dont vous m'avez parlé... soyez assez bon pour...

— Je suis bon pour ceux qui le méritent, dit rudement le notaire; honnête homme, je hais les escrocs, et je ne serais pas fâché de voir un de ces beaux fils sans foi ni loi, impies et débauchés, une bonne fois attaché au pilori pour servir d'exemple aux autres... Mais j'entends vos chevaux qui s'impatientent, M. le vicomte, dit le notaire en souriant du bout de ses dents noires.

A ce moment on frappa à la porte du cabinet.

— Qu'est-ce? dit Jacques Ferrand.

— Madame la comtesse d'Orbigny, dit le maître clerc.

— Priez-la d'attendre un moment.

— C'est la belle-mère de la marquise d'Harville! s'écria M. de Saint-Remy.

— Oui, monsieur... elle a rendez-vous avec moi; ainsi, serviteur.

— Pas un mot de ceci, monsieur! s'écria M. de Saint-Remy d'un ton menaçant.

— Je vous ai dit, monsieur, qu'un notaire était aussi discret qu'un confesseur.

Jacques Ferrand sonna, le clerc parut.

— Faites entrer madame d'Orbigny...

Puis, s'adressant au vicomte :

— Prenez ces treize cents francs, monsieur, ce sera toujours un à-compte pour M. Petit-Jean.

Madame d'Orbigny (autrefois madame Roland) entra au moment où M. de Saint-Remy sortait, les traits contractés par la rage de s'être inutilement humilié devant le notaire.

— Eh! bonjour, M. de Saint-Remy, lui dit madame d'Orbigny; combien il y a longtemps que je ne vous ai vu!...

— En effet, madame, depuis le mariage de d'Harville, dont j'étais témoin, je n'ai pas eu l'honneur de vous rencontrer, dit M. de Saint-Remy en s'inclinant et en donnant tout à coup à ses traits une expression affable et souriante. Depuis lors vous êtes toujours restée en Normandie?

— Mon Dieu! oui; M. d'Orbigny ne veut vivre maintenant qu'à la campagne... et ce qu'il aime, je l'aime... Aussi vous voyez en moi une vraie provinciale : je ne suis pas venue à Paris depuis le mariage de ma chère belle-fille avec cet excellent M. d'Harville... Le voyez-vous souvent?

— D'Harville est devenu très-sauvage... et très-morose... On le rencontre assez peu dans le monde, dit M. de Saint-Remy avec une nuance d'impatience; car cet entretien lui était insupportable, et par son inopportunité, et parce que le notaire semblait s'en amuser beaucoup. Mais la belle-mère de madame d'Harville, enchantée de cette rencontre avec un *élégant*, n'était pas femme à lâcher sitôt sa proie.

— Et ma chère belle-fille, reprit-elle, n'est pas, je l'espère, aussi sauvage que son mari?

— Madame d'Harville est fort à la mode et toujours fort entourée, ainsi qu'il convient à une jolie femme; mais je crains, madame, d'abuser de vos moments, et...

— Mais pas du tout, je vous assure. C'est une bonne fortune pour moi de rencontrer l'élégant des élégants, le roi de la mode; en dix minutes, je vais être au fait de Paris, comme si je ne l'avais jamais quitté... Et votre cher M. de Lucenay, qui était avec vous témoin du mariage de M. d'Harville?

— Plus original que jamais : il part pour l'Orient, et il en revient juste à temps pour recevoir hier matin un coup d'épée, fort innocent du reste.

— Ce pauvre duc! Et sa femme, toujours belle et ravissante?

— Vous savez, madame, que j'ai l'honneur d'être un de ses meilleurs amis, mon témoignage à ce sujet serait suspect... Veuillez, madame, à votre retour aux Aubiers, me faire la grâce de ne pas m'oublier auprès de M. d'Orbigny.

— Il sera très-sensible, je vous assure, à votre aimable souvenir; car il s'informe souvent de vous, de vos succès... Il dit toujours que vous lui rappelez le duc de Lauzun.

— Cette comparaison seule est tout un éloge; mais malheureusement pour moi elle est beaucoup plus bienveillante que vraie. Adieu, madame; car je n'ose espérer que vous puissiez me faire l'honneur de me recevoir avant votre départ.

— Je serais désolée que vous prissiez la peine de venir chez moi. Je suis tout à fait campée pour quelques jours en hôtel garni; mais si, cet été ou cet automne, vous passez sur notre route, en allant à quelqu'un de ces châteaux à la mode où les merveilleuses se disputent le plaisir de vous recevoir... accordez-nous quelques jours seulement par curiosité de contraste, et pour vous reposer, chez de pauvres campagnards, de l'étourdissement de cette vie de château si élégante et si folle... car c'est toujours fête où vous allez !...

— Madame...

— Je n'ai pas besoin de vous dire combien M. d'Orbigny et moi nous serons heureux de vous recevoir; mais, adieu, monsieur; je crains que le bourru bienfaisant (elle montra le notaire) ne s'impatiente de nos bavardages.

— Bien au contraire, madame, bien au contraire, dit Ferrand avec un accent qui redoubla la rage contenue de M. de Saint-Remy.

— Avouez que M. Ferrand est un homme terrible..., reprit madame d'Orbigny en faisant l'évaporée; mais, prenez garde, puisqu'il est, heureusement pour vous, chargé de vos affaires, il vous grondera furieusement, c'est un homme impitoyable. Mais que dis-je?... au contraire... un merveilleux comme vous... avoir M. Ferrand pour notaire... mais c'est un brevet d'amendement; car on sait bien qu'il ne laisse jamais faire de folies à

ses clients, sinon il leur rend leurs comptes... Oh! il ne veut pas être le notaire de tout le monde...

Puis, s'adressant à Jacques Ferrand :

— Savez-vous, M. le puritain, que c'est une superbe conversion que vous avez faite là?... rendre sage l'élégant par excellence, le roi de la mode!

— C'est justement une conversion, madame... M. le vicomte sort de mon cabinet tout autre qu'il n'y était entré.

— Quand je vous dis que vous faites des miracles!... Ce n'est pas étonnant, vous êtes un saint.

— Ah! madame... vous me flattez..., dit Jacques Ferrand avec componction.

M. de Saint-Remy salua profondément madame d'Orbigny; puis, au moment de quitter le notaire, voulant tenter une dernière fois de l'apitoyer, il lui dit d'un ton dégagé, qui laissait pourtant deviner une anxiété profonde :

— Décidément... mon cher M. Ferrand... vous ne voulez pas m'accorder ce que je vous demande?

— Quelque folie... sans doute?... Soyez inexorable, mon cher puritain, s'écria madame d'Orbigny en riant.

— Vous entendez... monsieur... je ne puis contrarier une aussi belle dame...

— Mon cher M. Ferrand, parlons sérieusement... des choses sérieuses... et vous savez que celle-là... l'est beaucoup... Décidément vous me refusez? demanda le vicomte avec une angoisse à peine dissimulée.

Le notaire fut assez cruel pour paraître hésiter. M. de Saint-Remy eut un moment d'espoir.

— Comment, homme de fer, vous cédez? dit en riant la belle-mère de madame d'Harville, vous subissez aussi le charme de l'irrésistible!...

— Ma foi, madame, j'étais sur le point de céder, comme vous dites, mais vous me faites rougir de ma faiblesse, reprit M. Ferrand; puis, s'adressant au vicomte, il lui dit, avec une expression dont celui-ci comprit toute la signification : La, *sérieusement* (et il appuya sur ce mot), c'est impossible... Je ne souffrirai pas que, par caprice, vous fassiez une étourderie pareille...

M. le vicomte, je me regarde comme le tuteur de mes clien
je n'ai pas d'autre famille, et je me regarderais comme compl
des folies que je leur laisserais faire.

— Oh! le puritain! voyez-vous le puritain! dit madame d'O
bigny.

— Du reste, voyez M. Petit-Jean; il pensera, j'en suis s
absolument comme moi; et, comme moi, il vous dira... non!

M. de Saint-Remy sortit désespéré.

Après un moment de réflexion, il dit :

— Il le faut!

Puis, à son chasseur, qui tenait ouverte la portière de sa voiture :

— A l'hôtel de Lucenay!

Pendant que M. de Saint-Remy se rend chez la duchesse, nous ferons assister le lecteur à l'entretien de M. Ferrand et de la belle-mère de madame d'Harville.

XXVI

LE TESTAMENT.

Le lecteur a peut-être oublié le portrait de la belle-mère de madame d'Harville, tracé par celle-ci.

Répétons que madame d'Orbigny est une petite femme blonde, mince, ayant les cils presque blancs, les yeux ronds et d'un bleu pâle; sa parole est mielleuse, son regard hypocrite, ses manières insinuantes et insidieuses. En étudiant sa physionomie fausse et perfide, on y découvre quelque chose de sournoisement cruel.

— Quel charmant jeune homme, que M. de Saint-Remy! dit madame d'Orbigny à Jacques Ferrand, lorsque le vicomte fut sorti.

— Charmant... Mais, madame, causons d'affaires... Vous

m'avez écrit de Normandie que vous vouliez me consulter sur de graves intérêts...

— N'avez-vous pas toujours été mon conseil, depuis que ce bon docteur Polidori m'a adressée à vous?... A propos, avez-vous de ses nouvelles? demanda madame d'Orbigny d'un air parfaitement détaché.

— Depuis son départ de Paris, il ne m'a pas écrit une seule fois, répondit non moins indifféremment le notaire.

Avertissons le lecteur que ces deux personnages se mentaient effrontément l'un à l'autre. Le notaire avait vu récemment Polidori (un de ses deux complices) et lui avait proposé d'aller à Asnières, chez les Martial, pirates d'eau douce dont nous parlerons plus tard, d'aller, disons-nous, empoisonner Louise Morel, sous le nom du *docteur Vincent*.

La belle-mère de madame d'Harville se rendait à Paris afin d'avoir aussi une conférence secrète avec ce scélérat, depuis assez longtemps caché, nous l'avons dit, sous le nom de César Bradamanti.

— Mais il ne s'agit pas du bon docteur, reprit la belle-mère de madame d'Harville; vous me voyez très-inquiète : mon mari est indisposé; sa santé s'affaiblit de plus en plus. Sans me donner de craintes graves... son état me tourmente, ou plutôt le tourmente... dit madame d'Orbigny en essuyant ses yeux légèrement humectés.

— De quoi s'agit-il?

— Il parle incessamment de dernières dispositions à prendre... de testament...

Ici madame d'Orbigny cacha son visage dans son mouchoir pendant quelques minutes.

— Cela est triste, sans doute, reprit le notaire, mais cette précaution n'a en elle-même rien de fâcheux... Quelles seraient d'ailleurs les intentions de M. d'Orbigny, madame?...

— Mon Dieu, que sais-je?... Vous sentez bien que lorsqu'il met la conversation sur ce sujet, je ne l'y laisse pas longtemps.

Mais, enfin, à ce propos, ne vous a-t-il rien dit de positif?

— Je crois, reprit madame d'Orbigny d'un air parfaitement désintéressé, je crois qu'il veut non-seulement me donner tout

ce que la loi lui permet de me donner... mais... Oh! tenez, je vous en prie, ne parlons pas de cela...

— De quoi parlerons-nous?

— Hélas! vous avez raison, homme impitoyable!... il faut, malgré moi, revenir au triste sujet qui m'amène auprès de vous. Eh bien! M. d'Orbigny pousse la bonté jusqu'à vouloir... dénaturer une partie de sa fortune et me faire don... d'une somme considérable.

— Mais sa fille... sa fille? s'écria sévèrement M. Ferrand. Je dois vous déclarer que depuis un an M. d'Harville m'a chargé de ses affaires... Je lui ai dernièrement encore fait acheter une terre magnifique... Vous connaissez ma rudesse en affaires... peu m'importe que M. d'Harville soit un client; ce que je plaide, c'est la [cause de la justice; si votre mari veut prendre envers sa fille, madame d'Harville, une détermination qui ne me semble pas convenable... je vous le dirai brutalement, il ne faudra pas compter sur mon concours... Nette et droite, telle a toujours été ma ligne de conduite.

— Et la mienne donc! Aussi je répète sans cesse à mon mari ce que vous me dites là : « Votre fille a de grands torts envers vous, soit... mais ce n'est pas une raison pour la déshériter. »

— Très-bien... à la bonne heure... Et que répond-il?

— Il répond : « Je laisserai à ma fille vingt-cinq mille francs de rente. Elle a eu plus d'un million de sa mère; son mari a personnellement une fortune énorme; ne puis-je pas vous abandonner le reste, à vous, ma tendre amie, le seul soutien, la seule consolation de mes vieux jours, mon ange gardien? »

Je vous répète ces paroles trop flatteuses, dit madame d'Orbigny avec un soupir de modestie, pour vous montrer combien M. d'Orbigny est bon pour moi; mais, malgré cela, j'ai toujours refusé ses offres; ce que voyant, il s'est décidé à me prier de venir vous trouver.

— Mais je ne connais pas M. d'Orbigny.

— Mais lui, comme tout le monde, connaît votre loyauté.

— Mais comment vous a-t-il adressée à moi?

— Pour couper court à mes refus, à mes scrupules, il m'a dit:

« — Je ne vous propose pas de consulter mon notaire, vous le croiriez trop à ma dévotion ; mais je m'en rapporterai absolument à la décision d'un homme dont le rigorisme de probité est proverbial, M. Jacques Ferrand. S'il trouve votre délicatesse compromise par votre acquiescement à mes offres, nous n'en parlerons plus... sinon vous vous résignerez.

« — J'y consens, » dis-je à M. d'Orbigny.

Et voilà comme vous êtes devenu notre arbitre.

« — S'il m'approuve, ajouta mon mari, je lui enverrai un plein pouvoir pour réaliser, en mon nom, mes valeurs de rentes et de portefeuille ; il gardera cette somme en dépôt, et après moi, ma tendre amie, vous aurez au moins une existence digne de vous. »

Jamais peut-être M. Ferrand ne sentit plus qu'en ce moment l'utilité de ses lunettes. Sans elles, madame d'Orbigny eût sans doute été frappée du regard étincelant du notaire, dont les yeux semblèrent s'illuminer à ce mot de *dépôt*.

Il répondit néanmoins d'un ton bourru :

— C'est impatientant... voici la dixième ou douzième fois qu'on me choisit ainsi pour arbitre... toujours sous le prétexte de ma probité... On n'a que ce mot à la bouche... Ma probité ! ma probité !... Bel avantage... ça ne me vaut que des ennuis... que des tracas...

— Mon bon M. Ferrand... voyons... ne me rudoyez pas. Vous écrirez donc à M. d'Orbigny ; il attend votre lettre afin de vous adresser ses pleins pouvoirs... pour réaliser cette somme...

— Combien, à peu près ?...

— Il m'a parlé, je crois, de quatre à cinq cent mille francs.

— La somme est moins considérable que je ne le croyais ; après tout, vous vous êtes dévouée à M. d'Orbigny... Sa fille est fort riche... vous n'avez rien... je puis approuver cela ; il me semble que loyalement vous devez accepter...

— Vrai... vous croyez ? dit madame d'Orbigny, dupe comme tout le monde de la probité proverbiale du notaire, et qui n'avait pas été détrompée à cet égard par Polidori.

— Vous pouvez accepter..., répéta-t-il.

— J'accepterai donc, dit madame d'Orbigny avec un soupir.

Le premier clerc frappa à la porte.

— Qu'est-ce ? demanda M. Ferrand.

— Madame la comtesse Mac-Gregor.

— Faites attendre un moment...

— Je vous laisse donc, mon cher M. Ferrand, dit madame d'Orbigny, vous écrirez à mon mari... puisqu'il le désire, et il vous enverra ses pleins pouvoirs demain...

— J'écrirai...

— Adieu, mon digne et bon conseil...

— Ah ! vous ne savez pas, vous autres gens du monde, combien il est désagréable de se charger de pareils dépôts... la responsabilité qui pèse sur nous... Je vous dis qu'il n'y a rien de plus détestable que cette belle réputation de probité, qui ne vous attire que des corvées !

— Et l'admiration des gens de bien !...

— Dieu merci ! je place ailleurs qu'ici-bas la récompense que j'ambitionne ! dit M. Ferrand d'un ton béat.

. . . .

A madame d'Orbigny succéda Sarah Mac-Gregor.

XXVII

LA COMTESSE MAC-GREGOR.

Sarah entra dans le cabinet du notaire avec son sang-froid et son assurance habituels ; Jacques Ferrand ne la connaissait pas, il ignorait le but de sa visite ; il s'observa davantage encore que de coutume, dans l'espoir de faire une nouvelle dupe... Il regarda très-attentivement la comtesse, et malgré l'impassibilité de cette femme au front de marbre, il remarqua un léger tressaillement des sourcils, qui lui parut trahir un embarras contraint.

Le notaire se leva de son fauteuil, avança une chaise, la montra du geste à Sarah et lui dit :

— Vous m'avez demandé, madame, un rendez-vous pour aujourd'hui ; j'ai été très-occupé hier, je n'ai pu vous répondre que ce matin, je vous en fais mille excuses.

— Je désirais vous voir, monsieur... pour une affaire de la plus haute importance... Votre réputation de probité, de bonté, d'obligeance, m'a fait espérer le succès de la démarche que je tente auprès de vous...

Le notaire s'inclina légèrement sur sa chaise.

— Je sais, monsieur, que votre discrétion est à toute épreuve...

— C'est mon devoir, madame.

— Vous êtes, monsieur, un homme rigide et incorruptible.

— Oui, madame.

— Pourtant, si l'on vous disait : « Monsieur... il dépend de vous de rendre la vie... plus que la vie... la raison à une malheureuse mère, » auriez-vous le courage de refuser ?...

— Précisez des faits... madame, je répondrai.

— Il y a quatorze ans environ, à la fin du mois de décembre 1824, un homme jeune encore et vêtu de deuil... est venu vous proposer de prendre en viager la somme de cent cinquante mille francs, que l'on voulait placer à fonds perdus sur la tête d'un enfant de trois ans, dont les parents désiraient rester inconnus.

— Ensuite, madame? dit le notaire, s'épargnant ainsi de répondre affirmativement.

— Vous avez consenti à vous charger de ce placement, et de faire assurer à cet enfant une rente viagère de huit mille francs ; la moitié de ce revenu devait être capitalisée à son profit jusqu'à sa majorité ; l'autre moitié devait être payée par vous à la personne qui prenait soin de cette petite fille.

— Ensuite, madame?

— Au bout de deux ans, dit Sarah sans pouvoir vaincre une légère émotion, le 28 novembre 1827, cette enfant est morte...

— Avant de continuer cet entretien, madame, je vous demanderai quel intérêt vous portez à cette affaire?

— La mère de cette petite fille est... ma sœur, monsieur[1].
J'ai là, pour preuve de ce que j'avance, l'acte de décès de cette pauvre petite, les lettres de la personne qui a pris soin d'elle l'obligation d'un de vos clients, chez lequel vous aviez placé les cinquante mille écus.

— Voyons ces papiers, madame.

Assez étonnée de ne pas être crue sur parole, Sarah tira d'un portefeuille plusieurs papiers que le notaire examina soigneusement.

— Eh bien! madame, que désirez-vous? L'acte de décès est parfaitement en règle, les cinquante mille écus ont été acquis à M. Petit-Jean, mon client, par la mort de l'enfant; c'est une des chances des placements viagers, je l'ai fait observer à la personne qui m'a chargé de cette affaire. Quant aux revenus, ils ont été exactement payés par moi jusqu'à la mort de l'enfant.

— Rien de plus loyal que votre conduite en tout ceci, monsieur, je me plais à le reconnaître. La femme à qui l'enfant a été confiée a eu aussi droit à notre gratitude, elle a eu les plus grands soins de ma pauvre petite nièce.

— Cela est vrai, madame; j'ai même été si satisfait de la conduite de cette femme, que, la voyant sans place après la mort de cet enfant, je l'ai prise à mon service, et depuis ce temps... elle y est encore...

— Madame Séraphin est à votre service, monsieur?...

— Depuis quatorze ans, comme femme de charge... et je n'ai qu'à me louer d'elle.

— Puisqu'il en est ainsi, monsieur... elle pourrait nous être d'un grand secours si... vous... vouliez bien accueillir une demande... qui vous paraîtra étrange... peut-être même... coupable au premier abord; mais quand vous saurez dans quelle intention....

[1] Nous croyons inutile de rappeler au lecteur que l'enfant dont il est question est Fleur de Marie, fille de Rodolphe et de Sarah, et que celle-ci, en parlant d'une prétendue sœur, fait un mensonge nécessaire à ses projets, ainsi qu'on va le voir. Sarah était d'ailleurs convaincue comme Rodolphe de la mort de la petite fille.

— Une demande coupable, madame!... je ne vous crois pas plus capable de la faire que moi de l'écouter.

— Je sais, monsieur, que vous êtes la dernière personne à qui on devrait adresser une pareille requête... mais je mets tout mon espoir... mon seul espoir... dans votre pitié... En tout cas, je puis compter sur votre discrétion?

— Oui, madame.

— Je continue donc. La mort de cette pauvre petite fille a jeté sa mère dans une désolation telle, que sa douleur est aussi vive aujourd'hui qu'il y a quatorze ans, et qu'après avoir craint pour sa vie, aujourd'hui nous craignons pour sa raison.

— Pauvre mère! dit M. Ferrand avec un soupir.

— Oh! oui, bien malheureuse mère, monsieur; car elle ne pouvait que rougir de la naissance de sa fille à l'époque où elle l'a perdue, tandis qu'à cette heure les circonstances sont telles que ma sœur, si son enfant vivait encore, pourrait la légitimer, s'en enorgueillir, ne plus jamais la quitter. Aussi, ce regret incessant venant se joindre à ses autres chagrins, nous craignons à chaque instant de voir sa raison s'égarer.

— Il n'y a malheureusement rien à faire à cela.

— Si, monsieur...

— Comment, madame?

— Supposez qu'on vienne dire à la pauvre mère : On a cru votre fille morte... elle ne l'est pas... la femme qui a pris soin d'elle étant toute petite pourrait l'affirmer.

— Un tel mensonge serait cruel, madame... pourquoi donner un vain espoir à cette pauvre mère?

— Mais si ce n'était pas un mensonge, monsieur? Ou plutôt si cette supposition pouvait se réaliser?

— Par un miracle? S'il ne fallait pour l'obtenir que joindre mes prières aux vôtres, je les joindrais du plus profond de mon cœur... croyez-le, madame... Malheureusement l'acte de décès est formel.

— Mon Dieu, je le sais, monsieur, l'enfant est mort; et pourtant si vouliez, le malheur ne serait pas irréparable.

— Est-ce une énigme, madame?

— Je parlerai donc plus clairement... Que ma sœur retrouve

demain sa fille, non-seulement elle renaît à la vie, mais encore elle est sûre d'épouser le père de cet enfant, aujourd'hui libre comme elle. Ma nièce est morte à six ans. Séparée de ses parents dès l'âge le plus tendre, ils n'ont conservé d'elle aucun souvenir... Supposez qu'on trouve une jeune fille de dix-sept ans, ma nièce aurait maintenant cet âge..., une jeune fille comme il y en a tant, abandonnée de ses parents; qu'on dise à ma sœur: « Voilà votre fille, car on vous a trompée; de graves intérêts ont voulu qu'on la fît passer pour morte. La femme qui l'a élevée, un notaire respectable, vous affirmeront, vous prouveront que c'est bien elle... »

Jacques Ferrand, après avoir laissé parler la comtesse sans l'interrompre, se leva brusquement, et s'écria d'un air indigné:

— Assez... assez... madame! Oh! cela est infâme!

— Monsieur!...

— Oser me proposer, à moi... à moi... une supposition d'enfant... l'anéantissement d'un acte de décès... une action criminelle, enfin! C'est la première fois de ma vie que je subis un pareil outrage... et je ne l'ai pourtant pas mérité, mon Dieu... vous le savez!

— Mais, monsieur, à qui cela fait-il du tort? Ma sœur et la personne qu'elle désire épouser sont veufs et sans enfants... tous deux regrettent amèrement la fille qu'ils ont perdue... Les tromper... mais c'est les rendre au bonheur, à la vie... mais c'est assurer le sort le plus heureux à quelque pauvre fille abandonnée... c'est donc là une noble, une généreuse action, et non pas un crime!

— En vérité..., s'écria le notaire avec une indignation croissante, j'admire combien les projets les plus exécrables peuvent se colorer de beaux semblants!...

— Mais, monsieur... réfléchissez...

— Je vous répète, madame, que cela est infâme... C'est une honte de voir une femme de votre qualité machiner de telles abominations... auxquelles votre sœur, je l'espère, est étrangère...

— Monsieur...

— Assez, madame, assez !... Je ne suis pas *galant*, moi... Je vous dirais brutalement de dures vérités...

Sarah jeta sur le notaire un de ses regards noirs, profonds, presque acérés, et lui dit froidement :

— Vous refusez ?

— Pas de nouvelle insulte, madame !...

— Prenez garde !...

— Des menaces ?...

— Des menaces... Et pour vous prouver qu'elles ne seraient pas vaines... apprenez d'abord que je n'ai pas de sœur...

— Comment, madame !...

— Je suis la mère de cet enfant...

— Vous ?...

— Moi !... J'avais pris un détour pour arriver à mon but, imaginé une fable pour vous intéresser... Vous êtes impitoyable... je lève le masque... Vous voulez la guerre... eh bien, la guerre !...

— La guerre ? parce que je refuse de m'associer à une machination criminelle ? Quelle audace !...

— Écoutez-moi, monsieur... votre réputation d'honnête homme est faite et parfaite... retentissante et immense...

— Parce qu'elle est méritée... Aussi faut-il avoir perdu la raison pour oser me faire des propositions comme les vôtres !...

— Mieux que personne, je sais, monsieur, combien il faut se défier de ces réputations de vertu farouche, qui souvent voilent la galanterie des femmes et la friponnerie des hommes...

— Vous oseriez dire, madame...

— Depuis le commencement de notre entretien, je ne sais pourquoi... je doute que vous méritiez l'estime et la considération dont vous jouissez.

— Vraiment, madame?... Ce doute fait honneur à votre perspicacité.

— N'est-ce pas ? car ce doute est fondé sur des riens... sur l'instinct, sur des pressentiments inexplicables... mais rarement ces prévisions m'ont trompée.

— Finissons cet entretien, madame...

— Avant, connaissez ma résolution... Je commence par vous

dire, de vous à moi, que je suis convaincue de la mort de ma pauvre fille... mais il n'importe, je prétendrai qu'elle n'est pas morte : les causes les plus invraisemblables se plaident... Vous êtes à cette heure dans une position telle que vous devez avoir beaucoup d'envieux, ils regarderont comme une bonne fortune l'occasion de vous attaquer... je la leur fournirai...

— Vous !

— Moi, en vous attaquant sous quelque prétexte absurde, sur une irrégularité dans l'acte de décès, je suppose... il n'importe. Je soutiendrai que ma fille n'est pas morte. Comme j'ai le plus grand intérêt à faire croire qu'elle vit encore, quoique perdu, ce procès me servira en donnant un retentissement immense à cette affaire ; une mère qui réclame son enfant est toujours intéressante ; j'aurai pour moi vos envieux, vos ennemis et toutes les âmes sensibles et romanesques.

— C'est aussi fou que méchant ! Dans quel intérêt aurais-je fait passer votre fille pour morte, si elle ne l'était pas ?

— C'est vrai, le motif est assez embarrassant à trouver ; heureusement les avocats sont là !... Mais, j'y pense, en voici un excellent : voulant partager avec votre client la somme placée en viager sur la tête de cette malheureuse enfant... vous l'avez fait disparaître...

Le notaire impassible haussa les épaules.

— Si j'avais été assez criminel pour cela, au lieu de la faire disparaître, je l'aurais tuée !

Sarah tressaillit de surprise, resta muette un moment, puis reprit avec amertume :

— Pour un saint homme, voilà une pensée de crime profondément creusée!... Aurais-je donc touché juste, en tirant au hasard ?... Cela me donne à penser... et je penserai... Un dernier mot... Vous voyez quelle femme je suis... j'écrase sans pitié tout ce qui fait obstacle à mon chemin... Réfléchissez bien... il faut que demain vous soyez décidé... Vous pouvez faire impunément ce que je vous demande... Dans sa joie, le père de ma fille ne discutera pas la possibilité d'une telle résurrection, si nos mensonges, qui le rendront si heureux, sont adroitement combinés. Il n'a d'ailleurs d'autres preuves de la mort de notre enfant que

ce que je lui en ai écrit il y a quatorze ans; il me sera facile de le persuader que je l'ai trompé à ce sujet; car alors j'avais de justes griefs contre lui... Je lui dirai que dans ma douleur j'avais voulu briser à ses yeux le dernier lien qui nous attachait encore l'un à l'autre. Vous ne pouvez donc être en rien compromis : affirmez seulement... homme irréprochable, affirmez que tout a été autrefois concerté entre vous, moi et madame Séraphin, et l'on vous croira. Quant aux cinquante mille écus placés sur la tête de ma fille, cela me regarde seule; ils resteront acquis à votre client qui doit ignorer complétement ceci; enfin vous fixerez vous-même votre récompense...

Jacques Ferrand conserva tout son sang-froid malgré la bizarrerie de cette situation si étrange et si dangereuse pour lui.

La comtesse, croyant réellement à la mort de sa fille, venait proposer au notaire de faire passer pour vivante cette enfant qu'il avait, lui, fait passer pour morte quatorze années auparavant.

Il était trop habile, il connaissait trop bien les périls de sa position pour ne pas comprendre la portée des menaces de Sarah.

Quoique admirablement et laborieusement construit, l'édifice de la réputation du notaire reposait sur le sable. Le public se détache aussi facilement qu'il s'engoue, aimant à avoir le droit de fouler aux pieds celui que naguère il portait aux nues. Comment prévoir les conséquences de la première attaque portée à la réputation de Jacques Ferrand? Si folle que fût cette attaque, son audace même pouvait éveiller les soupçons...

La perspicacité de Sarah, son endurcissement, effrayaient le notaire. Cette mère n'avait pas eu un moment d'attendrissement en parlant de sa fille; elle n'avait paru considérer sa mort que comme la perte d'un moyen d'action. De tels caractères sont impitoyables dans leurs desseins et dans leur vengeance.

Voulant se donner le temps de chercher à parer ce coup dangereux, Ferrand dit froidement à Sarah :

— Vous m'avez demandé jusqu'à demain midi, madame; c'est moi qui vous donne jusqu'à après-demain pour renoncer à un projet dont vous ne soupçonnez pas la gravité. Si d'ici là je

n'ai pas reçu de vous une lettre qui m'annonce que vous abandonnez cette criminelle et folle entreprise, vous apprendrez à vos dépens que la justice sait protéger les honnêtes gens qui refusent de coupables complicités, et qu'elle peut atteindre les fauteurs d'odieuses machinations.

— Cela veut dire, monsieur, que vous me demandez un jour de plus pour réfléchir à mes propositions? C'est bon signe, je vous l'accorde... Après-demain, à cette heure, je reviendrai ici, et ce sera entre nous... la paix... ou la guerre, je vous le répète... mais une guerre acharnée, sans merci ni pitié!

Et Sarah sortit.

. . . .

— Tout va bien, se dit-elle... Cette misérable jeune fille, à laquelle Rodolphe s'intéressait par caprice, et qu'il avait envoyée à la ferme de Bouqueval, afin d'en faire sans doute plus tard sa maîtresse, n'est plus maintenant à craindre... grâce à la borgnesse qui m'en a délivrée...

L'adresse de Rodolphe a sauvé madame d'Harville du piége où j'avais voulu la faire tomber; mais il est impossible qu'elle échappe à la nouvelle trame que je médite : elle sera donc à jamais perdue pour Rodolphe.

Alors... attristé, découragé, isolé de toute affection, ne sera-t-il pas dans une disposition d'esprit telle qu'il ne demandera pas mieux que d'être dupe d'un mensonge auquel je puis donner toutes les apparences de la réalité avec l'aide du notaire?... Et le notaire m'aidera, car je l'ai effrayé.

Je trouverai facilement une jeune fille orpheline, intéressante et pauvre, qui, instruite par moi, remplira le rôle de notre enfant si amèrement regretté par Rodolphe... Je connais la grandeur, la générosité de son cœur... Oui, pour donner un nom, un rang à celle qu'il croira sa fille, jusqu'alors malheureuse et abandonnée, il renouera nos liens que j'avais crus indissolubles... les prédictions de ma nourrice se réaliseront enfin, et j'aurai cette fois sûrement atteint le but constant de ma vie... UNE COURONNE!

. . . .

A peine Sarah venait-elle de quitter la maison du notaire,

que M. Charles Robert y entra, descendant du cabriolet le plus élégant : il se dirigea en conquérant vers le cabinet de Jacques Ferrand.

XXVIII

M. CHARLES ROBERT.

Le *commandant*, ainsi que disait madame Pipelet, entra sans façon chez le notaire, qu'il trouva d'une humeur sombre et atrabilaire, et qui lui dit brutalement :

— Je réserve les après-midi pour mes clients... quand vous voulez me parler, venez donc le matin.

— Mon cher *tabellion* (c'était une des plaisanteries de M. Robert), il s'agit d'une affaire importante... d'abord, et puis je tenais à vous rassurer par moi-même sur les craintes que vous pouviez avoir...

— Quelles craintes ?

— Vous ne savez donc pas ?

— Quoi ?

— Mon duel...

— Votre duel ?

— Avec le duc de Lucenay. Comment ! vous ignoriez... ?

— Oui.

— Ah ! bah !

— Et pourquoi ce duel ?

— Une chose excessivement grave, qui voulait du sang. Figurez-vous qu'en pleine ambassade, M. de Lucenay s'était permis de me dire en face que... j'avais la pituite !

— Que vous aviez... ?

— La pituite, mon cher tabellion ; une maladie qui doit être très-ridicule !

— Vous vous êtes battu pour cela ?

— Et pourquoi diable voulez-vous donc qu'on se batte ?...

Vous croyez qu'on peut, là... de sang-froid... s'entendre dire froidement qu'on a la pituite?... Et devant une femme charmante, encore!... devant une petite marquise... que... Enfin, suffit... ça ne pouvait se passer comme cela...

— Certainement.

— Nous autres militaires, vous comprenez... nous sommes toujours sur la hanche... Mes témoins ont été avant-hier s'entendre avec ceux du duc... J'avais très-nettement posé la question... ou un duel ou une rétractation.

— Une rétractation... de quoi?

— De la pituite, pardieu! de la pituite qu'il se permettait de m'attribuer!

Le notaire haussa les épaules.

— De leur côté, les témoins du duc disaient :

« — Nous rendons justice au caractère honorable de M. Charles Robert; mais M. de Lucenay ne peut, ne doit, ni ne veut se rétracter.

« — Ainsi, messieurs, ripostèrent mes témoins, M. de Lucenay s'opiniâtre à soutenir que M. Charles Robert a la pituite?

« — Oui, messieurs; mais il ne croit pas en cela porter atteinte à la considération de M. Robert.

« — Alors, qu'il se rétracte.

« — Non, messieurs; M. de Lucenay reconnaît M. Robert pour un galant homme; mais il prétend qu'il a la pituite. »

Vous voyez qu'il n'y avait pas moyen d'arranger une affaire aussi grave...

— Aucun... vous étiez insulté dans ce que l'homme a de plus respectable.

— N'est-ce pas? Aussi on convint du jour, de l'heure, de la rencontre, et hier matin, à Vincennes, tout s'est passé le plus honorablement du monde : j'ai donné un léger coup d'épée dans le bras au duc de Lucenay; les témoins ont déclaré l'honneur satisfait. Alors le duc a dit à haute voix : « Je ne me rétracte jamais avant une affaire; après... c'est différent; il est donc de mon devoir et de mon honneur de proclamer que j'avais faussement accusé M. Charles Robert d'avoir la pituite. Messieurs, je reconnais non-seulement que mon loyal adversaire

n'a pas la pituite, mais j'affirme qu'il est incapable de l'avoir jamais... »

Puis le duc m'a tendu cordialement la main en me disant :

« — Êtes-vous content ?

« — C'est entre nous à la vie et à la mort ! » lui ai-je répondu.

Et je lui devais bien ça... Le duc a parfaitement fait les choses... il aurait pu ne rien dire du tout, ou se contenter de déclarer que je n'avais pas la pituite... Mais affirmer que je ne l'aurais jamais... c'était un procédé très-délicat de sa part.

— Voilà ce que j'appelle du courage bien employé... Mais que voulez-vous ?

— Mon cher *garde-notes* (autre plaisanterie de M. Robert), il s'agit de quelque chose de très-important pour moi... Vous savez que, d'après nos conventions, lorsque je vous ai avancé trois cent cinquante mille francs pour achever de payer votre charge, il a été stipulé qu'en vous prévenant trois mois d'avance, je pourrais retirer de chez vous... ces fonds dont vous me payez l'intérêt...

— Après ?

— Eh bien ! dit M. Robert avec embarras, je... non... mais... c'est que...

— Quoi ?

— Vous concevez, c'est un pur caprice... l'idée de devenir seigneur terrien, cher tabellion...

— Expliquez-vous donc... vous m'impatientez !

— En un mot, on me propose une acquisition territoriale, et, si cela ne vous était pas désagréable... je voudrais, c'est-à-dire je désirerais retirer mes fonds de chez vous... et je viens vous en prévenir, selon nos conventions...

— Ah ! ah !...

— Cela ne vous fâche pas, au moins ?

— Pourquoi cela me fâcherait-il ?

— Parce que vous pourriez croire...

— Je pourrais croire...?

— Que je suis l'écho des bruits...

— Quels bruits ?...

— Non, rien ; des bêtises...

— Mais parlez donc !...

— Ce n'est pas une raison parce qu'il court sur vous de sots propos...

— Quels propos ?

— Il n'y a pas un mot de vrai là dedans... mais les méchants affirment que vous vous êtes trouvé malgré vous engagé dans de mauvaises affaires... Purs cancans, bien entendu... C'est comme lorsqu'on a dit que nous jouions à la bourse ensemble... Ces bruits sont tombés bien vite... car je veux que vous et moi nous devenions chèvres si...

— Ainsi, vous ne croyez plus votre argent en sûreté chez moi ?

— Si fait, si fait... mais j'aimerais autant l'avoir entre mes mains...

— Attendez-moi là...

M. Ferrand ferma le tiroir de son bureau et se leva.

— Où allez-vous donc, mon cher garde-notes ?

— Chercher de quoi vous convaincre de la vérité des bruits qui courent sur l'embarras de mes affaires, dit ironiquement le notaire.

Et, ouvrant la porte d'un petit escalier dérobé qui lui permettait d'aller au pavillon du fond sans passer par l'étude, il disparut.

A peine était-il sorti que le maître clerc frappa.

— Entrez, dit Charles Robert.

— M. Ferrand n'est pas là ?

— Non, mon digne *basochien* (autre plaisanterie de M. Robert).

— C'est une dame voilée qui veut parler au patron, à l'instant, pour une affaire très-pressante...

— Digne basochien, le patron va revenir tout à l'heure, je lui dirai cela. Est-elle jolie cette dame ?

— Il faudrait être malin pour le deviner ; elle a un voile noir si épais qu'on ne voit pas sa figure...

— Bon, bon ! je vais joliment la dévisager en sortant. Je vais prévenir M. Ferrand dès qu'il va rentrer.

Le clerc sortit.

— Où diable est allé le tabellion? se demanda M. Charles Robert. Me chercher sans doute l'état de sa caisse... Si ces bruits sont absurdes, tant mieux!... Après cela... bah!... ce sont peut-être de méchantes langues qui font courir ces propos-là... les gens intègres comme Jacques Ferrand ont tant d'envieux!... C'est égal, j'aime autant avoir mes fonds... j'achèterai le château dont on m'a parlé... il y a des tourelles gothiques du temps de Louis XIV, genre renaissance... tout ce qu'il y a de plus rococo... ça me donnera un petit air seigneurial qui ne sera pas piqué des vers... Ça ne sera pas comme mon amour pour cette bégueule de madame d'Harville... M'a-t-elle fait aller!... mon Dieu, m'a-t-elle fait aller!... Oh! non, je n'ai pas fait mes frais... comme dit cette stupide portière de la rue du Temple, avec sa perruque à l'enfant... Cette plaisanterie-là me coûte au moins mille écus... Il est vrai que les meubles me restent... et que j'ai de quoi compromettre la marquise... Mais voici le tabellion.

M. Ferrand revenait, tenant à la main quelques papiers qu'il remit à M. Charles Robert.

— Voici, dit-il à ce dernier, trois cent cinquante mille francs en bons du trésor... Dans quelques jours, nous réglerons nos comptes d'intérêt... Faites-moi un reçu...

— Comment!... s'écria M. Robert stupéfait. Ah çà! n'allez pas croire au moins que...

— Je ne crois rien...

— Mais...

— Ce reçu!...

— Cher garde-notes!...

— Écrivez-donc, et dites aux gens qui vous parlent de l'embarras de mes affaires, de quelle manière je réponds à ces soupçons.

— Le fait est que dès qu'on va savoir cela, votre crédit n'en sera que plus solide; mais, vraiment, reprenez cet argent, je n'en ai que faire à ce moment; je vous disais dans trois mois.

— M. Charles Robert, on ne me soupçonne pas deux fois.

— Vous êtes fâché?

— Ce reçu!

— Barre de fer, allez! dit M. Charles Robert.

Puis il ajouta en écrivant le reçu :

— Il y a une dame on ne peut pas plus voilée qui veut vous parler tout de suite, tout de suite, pour une affaire très-pressée... Je me fais une joie de la bien regarder en passant devant elle... Voilà votre reçu ; est-il en règle ?

— Très-bien ! maintenant allez-vous-en par ce petit escalier.

— Mais la dame ?

— C'est justement pour que vous ne la voyiez pas.

Et le notaire, sonnant son maître clerc, lui dit :

— Faites entrer cette dame... Adieu, M. Robert.

— Allons... il faut renoncer à la voir. Sans rancune, tabellion... Croyez bien que...

— Bien, bien ! Adieu...

Et le notaire referma la porte sur M. Charles Robert.

Au bout de quelques instants le maître clerc introduisit madame la duchesse de Lucenay, vêtue très-modestement, enveloppée d'un grand châle, et la figure complétement cachée par l'épais voile de dentelle noire qui entourait son chapeau de moire de la même couleur.

XXIX

MADAME DE LUCENAY.

Madame de Lucenay, assez troublée, s'approcha lentement du bureau du notaire, qui alla quelques pas à sa rencontre.

— Qui êtes-vous, madame... et que me voulez-vous ? dit brusquement Jacques Ferrand, dont l'humeur, déjà très-assombrie par les menaces de Sarah, s'était exaspérée aux soupçons fâcheux de M. Charles Robert. D'ailleurs la duchesse était vêtue si modestement, que le notaire ne voyait aucune raison pour ne pas la rudoyer. Comme elle hésitait à parler, il reprit durement :

— Vous expliquerez-vous enfin, madame ?

— Monsieur..., dit-elle d'une voix émue en tâchant de cacher son visage sous les plis de son voile, monsieur... peut-on vous confier un secret de la plus haute importance ?...

— On peut tout me confier, madame ; mais il faut que je sache et que je voie à qui je parle.

— Monsieur... cela, peut-être, n'est pas nécessaire... Je sais que vous êtes l'honneur, la loyauté même...

— Au fait, madame... au fait, il y a là... quelqu'un qui m'attend. Qui êtes-vous ?

— Peu vous importe mon nom, monsieur... Un... de... mes amis... de mes parents... sort de chez vous.

— Son nom ?

— M. Florestan de Saint-Remy.

— Ah ! fit le notaire ; et il jeta sur la duchesse un regard attentif et inquisiteur, puis il reprit : Eh bien ! madame ?

— M. de Saint-Remy... m'a tout dit... monsieur...

— Que vous a-t-il dit, madame?

— Tout !...

— Mais encore...

— Mon Dieu ! monsieur... vous le savez bien.

— Je sais beaucoup de choses sur M. de Saint-Remy...

— Hélas ! monsieur, une chose terrible !...

— Je sais beaucoup de choses terribles sur M. de Saint-Remy...

— Ah ! monsieur ! il me l'avait bien dit. Vous êtes sans pitié...

— Pour les escrocs et les faussaires comme lui... oui, je suis sans pitié. Ce Saint-Remy est-il votre parent ? Au lieu de l'avouer, vous devriez en rougir ! Venez-vous pleurnicher ici pour m'attendrir, c'est inutile ; sans compter que vous faites là un vilain métier pour une honnête femme... si vous l'êtes...

Cette brutale insolence révolta l'orgueil et le sang patricien de la duchesse. Elle se redressa, rejeta son voile en arrière ; alors l'attitude altière, le regard impérieux, la voix ferme, elle dit :

— Je suis la duchesse de Lucenay... monsieur...

Cette femme prit alors un si grand air, son aspect devint si imposant, que le notaire dominé, charmé, recula tout interdit,

ôta machinalement le bonnet de soie noire qui couvrait son crâne, et salua profondément.

Rien n'était, en effet, plus gracieux et plus fier que le visage et la tournure de madame de Lucenay ; elle avait alors pourtant trente ans bien sonnés, une figure pâle et un peu fatiguée ; mais aussi elle avait de grands yeux bruns étincelants et hardis, de magnifiques cheveux noirs, le nez fin et arqué, la lèvre rouge et dédaigneuse, le teint éclatant, les dents éblouissantes, la taille haute et mince, souple et pleine de noblesse, *une démarche de déesse sur les nuées*, comme dit l'immortel Saint-Simon.

Avec un œil de poudre et le grand habit du dix-huitième siècle, madame de Lucenay eût représenté au physique et au moral une de ces libertines [1] duchesses de la régence qui mettaient à la fois tant d'audace, d'étourderie et de séduisante *bonhomie* dans leurs nombreuses amours, qui s'accusaient de temps à autre de leurs erreurs avec tant de franchise et de naïveté, que les plus rigoristes disaient en souriant : Sans doute elle est bien légère, bien coupable ; mais elle est si bonne, si charmante ; elle aime ses amants avec tant de dévouement, de passion... de fidélité... tant qu'elle les aime... qu'on ne saurait trop lui en vouloir. Après tout, elle ne damne qu'elle-même, et elle fait tant d'heureux !

Sauf la poudre et les grands paniers, telle était aussi madame de Lucenay, lorsque de sombres préoccupations ne l'accablaient pas.

Elle était entrée chez le notaire en timide bourgeoise... elle se montra tout à coup grande dame altière, irritée. Jamais Jacques Ferrand n'avait de sa vie rencontré une femme d'une beauté si insolente, d'une tournure à la fois si noble et si hardie.

Le visage un peu fatigué de la duchesse, ses beaux yeux entourés d'une imperceptible auréole d'azur, ses narines roses fortement dilatées, annonçaient une de ces natures ardentes que les hommes peu platoniques adorent avec autant d'ivresse

[1] Alors *libertinage* signifiait indépendance de caractère, insouciance du qu'en dira-t-on.

que d'emportement. Quoique vieux, laid, ignoble, sordide, Jacques Ferrand était autant qu'un autre capable d'apprécier le genre de beauté de madame de Lucenay.

Sa haine et sa rage contre M. de Saint-Remy s'augmentaient de l'admiration brutale que lui inspirait sa fière et belle maîtresse; le Jacques Ferrand, rongé de toutes sortes de fureurs contenues, se disait avec rage que ce gentilhomme faussaire qu'il avait presque forcé de s'agenouiller devant lui en le menaçant des assises, inspirait un tel amour à cette grande dame, qu'elle risquait une démarche qui pouvait la perdre. A ces pensées, le notaire sentit renaître son audace un moment paralysée. La haine, l'envie, une sorte de ressentiment farouche et brûlant allumèrent dans son regard, sur son front et sur sa joue, les feux des plus honteuses, des plus méchantes passions.

Voyant madame de Lucenay sur le point d'entamer un entretien si délicat, il s'attendait de sa part à des détours, à des tempéraments.

Quelle fut sa stupeur! Elle lui parla avec autant d'assurance et de hauteur que s'il se fût agi de la chose la plus naturelle du monde, et comme si devant un homme de son espèce elle n'avait aucun souci de la réserve et des convenances qu'elle eût certainement gardées avec ses pareils à elle.

En effet, l'insolente grossièreté du notaire, en la blessant au vif, avait forcé madame de Lucenay de sortir du rôle humble et implorant qu'elle avait pris d'abord à grand'peine; revenue à son caractère, elle crut au-dessous d'elle de descendre jusqu'à la moindre réticence devant ce griffonneur d'actes.

Spirituelle, charitable et généreuse, pleine de bonté, de dévouement et de cœur, malgré ses fautes, mais fille d'une mère qui, par sa révoltante immoralité, avait trouvé moyen d'avilir jusqu'à la noble et sainte infortune de l'émigration, madame de Lucenay, dans son naïf mépris de certaines races, eût dit comme cette impératrice romaine qui se mettait au bain devant un esclave : *Ce n'est pas un homme.*

— *M'sieu* le notaire, dit donc résolûment la duchesse à Jacques Ferrand, M. de Saint-Remy est un de mes amis; il m'a confié l'embarras où il se trouve par l'inconvénient d'une dou-

ble friponnerie dont il est victime... Tout s'arrange avec de l'argent : combien faut-il pour terminer ces misérables tracasseries?...

Jacques Ferrand restait abasourdi de cette façon cavalière et délibérée d'entrer en matière.

— On demande cent mille francs..., reprit-il d'un ton bourru, après avoir surmonté son étonnement.

— Vous aurez vos cent mille francs... et vous renverrez tout de suite ces mauvais papiers à M. de Saint-Remy.

— Où sont les cent mille francs, madame la duchesse?

— Est-ce que je ne vous ai pas dit que vous les auriez, monsieur?...

— Il les faut demain avant midi, madame; sinon la plainte en faux sera déposée au parquet.

— Eh bien! donnez cette somme, je vous en tiendrai compte; quant à vous, je vous payerai bien...

— Mais, madame, il est impossible...

— Vous ne me direz pas, je crois, qu'un notaire comme vous ne trouve pas cent mille francs du jour au lendemain.

— Et sur quelles garanties, madame?

— Qu'est-ce que cela veut dire? Expliquez-vous.

— Qui me répondra de cette somme?

— Moi...

— Mais, madame...

— Faut-il vous dire que j'ai une terre de quatre-vingt mille livres de rente, à quatre lieues de Paris?... Ça peut suffire, je crois, pour ce que vous appelez des garanties?

— Oui, madame, moyennant inscription hypothécaire.

— Qu'est-ce encore que ce mot-là? Quelque formalité sans doute... Faites, monsieur, faites...

— Un tel acte ne peut être dressé avant quinze jours, et il faut le consentement de M. votre mari, madame.

— Mais cette terre m'appartient, à moi, à moi seule, dit impatiemment la duchesse.

— Il n'importe, madame; vous êtes en puissance de mari, et les actes hypothécaires sont très-longs et très-minutieux.

— Mais, encore une fois, monsieur, vous ne me ferez pas

accroire qu'il soit si difficile de trouver cent mille francs en deux heures.

— Alors, madame, adressez-vous à votre notaire habituel, à vos intendants... Quant à moi, ça m'est impossible.

— J'ai des raisons, monsieur, pour tenir ceci secret, dit madame de Lucenay avec hauteur. Vous connaissez les fripons qui veulent rançonner M. de Saint-Remy; c'est pour cela que je m'adresse à vous...

— Votre confiance m'honore infiniment, madame; mais je ne puis faire ce que vous me demandez.

— Vous n'avez pas cette somme?

— J'ai beaucoup plus que cette somme en billets de banque ou en bel et bon or... ici, dans ma caisse.

— Oh! que de paroles!... Est-ce ma signature que vous voulez?... je vous la donne, finissons...

— En admettant, madame, que vous fussiez madame de Lucenay...

— Venez dans une heure à l'hôtel de Lucenay, monsieur. Je signerai chez moi ce qu'il faudra signer.

— M. le duc signera-t-il aussi?

— Je ne comprends pas, monsieur...

— Votre signature seule est sans valeur pour moi, madame...

Jacques Ferrand jouissait avec de cruelles délices de la douloureuse impatience de la duchesse, qui, sous cette apparence de sang-froid et de dédain, cachait de pénibles angoisses.

Elle était pour le moment à bout de ressources. La veille son joaillier lui avait avancé une somme considérable sur ses pierreries, dont quelques-unes avaient été confiées à Morel le lapidaire. Cette somme avait servi à payer les lettres de change de M. de Saint-Remy, à désarmer d'autres créanciers; M. Dubreuil, le fermier d'Arnouville, était en avance de plus d'une année de fermages, et d'ailleurs le temps manquait; malheureusement encore pour madame de Lucenay, deux de ses amis, auxquels elle aurait pu recourir dans une situation extrême, étaient absents de Paris... A ses yeux, le vicomte était innocent du faux; il s'était dit et elle l'avait cru dupe de deux fripons; mais sa po-

sition n'en était pas moins terrible. Lui accusé, lui traîné en prison!... Alors même qu'il prendrait la fuite, son nom en serait-il moins déshonoré par un soupçon pareil?

A ces terribles pensées, madame de Lucenay frémissait de terreur... elle aimait aveuglément cet homme à la fois si misérable et doué de si puissantes séductions; sa passion pour lui était une de ces passions désordonnées que les femmes de son caractère et de son organisation ressentent ordinairement lorsque la première fleur de leur jeunesse est passée, et qu'elles atteignent la maturité de l'âge.

Jacques Ferrand épiait attentivement les moindres mouvements de la physionomie de madame de Lucenay, qui lui semblait de plus en plus belle et attrayante... Son admiration haineuse et contrainte augmentait d'ardeur; il éprouvait un âcre plaisir à tourmenter par ses refus cette femme qui ne pouvait avoir pour lui que dégoût et mépris.

Celle-ci se révoltait à la pensée de dire au notaire un mot qui pût ressembler à une prière : pourtant c'est en reconnaissant l'inutilité d'autres tentatives qu'elle avait résolu de s'adresser à lui, cet homme seul pouvant sauver M. de Saint-Remy. Elle reprit :

— Puisque vous possédez la somme que je vous demande, monsieur, et qu'après tout ma garantie est suffisante, pourquoi me refusez-vous?

— Parce que les hommes ont leurs caprices comme les femmes, madame.

— Mais encore, quel est ce caprice? Qui vous fait agir contre vos intérêts? Car, je vous le répète, faites les conditions, monsieur... quelles qu'elles soient, je les accepte!

— Vous accepteriez toutes les conditions, madame, dit le notaire avec une expression singulière.

— Toutes!... deux, trois, quatre mille francs... plus, si vous voulez! car, tenez, je vous le dis, ajouta franchement la duchesse d'un ton presque affectueux, je n'ai de ressource qu'en vous, monsieur, qu'en vous seul... Il me serait impossible de trouver ailleurs ce que je vous demande pour demain... et il le faut... vous entendez!... il le faut absolument... Aussi, je vous

le répète, quelle que soit la condition que vous mettiez à ce service, je l'accepte, rien ne me coûtera... rien...

La respiration du notaire s'embarrassait, ses tempes battaient, son front devenait pourpre; heureusement les verres de ses lunettes éteignaient la flamme impure de ses prunelles; un nuage ardent s'étendait sur sa pensée ordinairement si claire et si froide, sa raison l'abandonna. Dans son ignoble aveuglement, il interpréta les derniers mots de madame de Lucenay d'une manière indigne; il entrevit vaguement, à travers son intelligence obscurcie, une femme hardie comme quelques femmes de l'ancienne cour, une femme poussée à bout par la crainte du déshonneur de celui qu'elle aimait, et peut-être capable des plus abominables sacrifices pour le sauver. Cela était aussi stupide qu'infâme à penser; mais, nous l'avons dit, quelquefois Jacques Ferrand devenait tigre ou loup; alors la bête l'emportait sur l'homme.

Il se leva brusquement et s'approcha de madame de Lucenay.

Celle-ci, interdite, se leva comme lui et le regarda fort étonnée.

— Rien ne vous coûtera! s'écria-t-il d'une voix tremblante et entrecoupée en s'approchant encore de la duchesse. Eh bien! cette somme, je vous la prêterai à une condition, à une seule condition... et je vous jure que...

Il ne put achever sa déclaration.

Par une de ces contradictions bizarres de la nature humaine, à la vue des traits hideusement enflammés de M. Ferrand, aux pensées étranges et grotesques que soulevèrent ses prétentions amoureuses dans l'esprit de madame de Lucenay, qui les devina, celle-ci, malgré ses inquiétudes, ses angoisses, partit d'un éclat de rire si franc, si fou, si éclatant que le notaire recula stupéfait.

Puis, sans lui laisser le temps de prononcer une parole, la duchesse s'abandonna de plus en plus à son hilarité croissante, rabaissa son voile, et, entre deux redoublements d'éclats de rire, elle dit au notaire, bouleversé par la haine, la rage et la fureur:

— J'aime encore mieux demander franchement ce service à M. de Lucenay...

Puis elle sortit en continuant de rire si fort, que, la porte de son cabinet fermée, le notaire l'entendait encore.

Jacques Ferrand ne revint à la raison que pour maudire amèrement son imprudence. Pourtant peu à peu il se rassura en songeant qu'après tout la duchesse ne pouvait parler de cette aventure sans se compromettre gravement.

Néanmoins la journée était pour lui mauvaise. Il était plongé dans de noires pensées lorsque la porte dérobée de son cabinet s'ouvrit, et madame Séraphin entra tout émue.

— Ah, Ferrand! s'écria-t-elle en joignant les mains, vous aviez bien raison de dire que nous serions peut-être un jour perdus pour l'avoir laissée vivre!

— Qui?

— Cette maudite petite fille.

— Comment?

— Une femme borgne que je ne connaissais pas, et à qui Tournemine avait livré la petite pour nous en débarrasser, il y a quatorze ans, quand on l'a eu fait passer pour morte... Ah! mon Dieu! qui aurait cru cela?...

— Parle donc!... parle donc!...

— Cette femme borgne vient de venir... elle était en bas tout à l'heure... Elle m'a dit qu'elle savait que c'était moi qui avais livré la petite.

— Malédiction! qui a pu le lui dire?... Tournemine... est aux galères...

— J'ai tout nié en traitant cette borgnesse de menteuse. Mais bah! elle soutient qu'elle a retrouvé cette petite fille, qui est grande maintenant; qu'elle sait où elle est, et qu'il ne tient qu'à elle de tout découvrir... de tout dénoncer...

— Mais l'enfer est donc aujourd'hui déchaîné contre moi! s'écria le notaire dans un accès de rage qui le rendit hideux.

— Mon Dieu! que dire à cette femme? Que lui promettre pour la faire taire?

— A-t-elle l'air heureuse?

— Comme je la traitais de mendiante... elle m'a fait sonner son cabas... il y avait de l'argent dedans...

— Et elle sait où est maintenant cette jeune fille?

— Elle affirme le savoir...

— Et c'est la fille de la comtesse Sarah Mac-Gregor! se dit le notaire avec stupeur. Et tout à l'heure elle m'offrait tant pour dire que sa fille n'était pas morte!... Et cette fille vit... je pourrais la lui rendre!... Oui, mais ce faux acte de décès! Si on fait une enquête... je suis perdu! Ce crime peut mettre sur la voie des autres...

Après un moment de silence, il dit à madame Séraphin :

— Cette borgnesse sait où est cette jeune fille?

— Oui.

— Et cette femme doit revenir?

— Demain.

— Écris à Polidori qu'il vienne me trouver ce soir, à neuf heures.

— Est-ce que vous voudriez vous défaire de la jeune fille... et de la vieille?... Ce serait beaucoup en une fois, Ferrand!

— Je te dis d'écrire à Polidori d'être ici ce soir à neuf heures!

. . . .

A la fin de ce jour, Rodolphe dit à Murph, qui n'avait pu pénétrer chez le notaire :

— Que M. de Graün fasse partir un courrier à l'instant même... il faut que Cécily soit à Paris dans six jours...

— Encore cette infernale diablesse! l'exécrable femme du pauvre David, aussi belle qu'elle est infâme!... à quoi bon, monseigneur?

— A quoi bon, sir Walter Murph?... Dans un mois vous demanderez cela au notaire Jacques Ferrand.

XXX

DÉNONCIATION.

Le jour de l'enlèvement de Fleur de Marie par la Chouette et par le Maître d'école, un homme à cheval était arrivé, vers dix heures du soir, à la métairie de Bouqueval, venant, disait-il, de la part de M. Rodolphe, rassurer madame George sur la disparition de sa jeune protégée, qui lui serait ramenée d'un jour à l'autre. Pour plusieurs raisons très-importantes, ajoutait cet homme, M. Rodolphe priait madame George, dans le cas où elle aurait quelque chose à lui mander, de ne pas lui écrire à Paris, mais de remettre une lettre à l'exprès, qui s'en chargerait.

Cet émissaire appartenait à Sarah.

Par cette ruse, elle tranquillisait madame George et retardait ainsi de quelques jours le moment où Rodolphe apprendrait l'enlèvement de la Goualeuse.

Dans cet intervalle, Sarah espérait forcer le notaire Jacques Ferrand à favoriser l'indigne supercherie (la supposition d'enfant) dont nous avons parlé.

Ce n'était pas tout...

Sarah voulait aussi se débarrasser de madame d'Harville, qui lui inspirait des craintes sérieuses, et qu'une fois déjà elle eût perdue, sans la présence d'esprit de Rodolphe.

Le lendemain du jour où le marquis avait suivi sa femme dans la maison de la rue du Temple, Tom s'y rendit, fit facilement jaser madame Pipelet, et apprit qu'une jeune dame, sur le point d'être surprise par son mari, avait été sauvée, grâce à l'adresse d'un locataire de la maison nommé M. Rodolphe.

Instruite de cette circonstance, mais ne possédant aucune preuve matérielle des rendez-vous que Clémence avait donnés à M. Charles Robert, Sarah conçut un autre plan odieux : il se

réduisait encore à envoyer l'écrit anonyme suivant à M. d'Harville, afin d'amener une rupture complète entre Rodolphe et le marquis, ou du moins de jeter dans l'âme de ce dernier des soupçons assez violents pour qu'il défendît à sa femme de recevoir jamais le prince.

Cette lettre était ainsi conçue :

« On vous a indignement joué ; l'autre jour, votre femme, avertie que vous la suiviez, a inventé un prétexte de bienfaisance imaginaire : elle allait à un rendez-vous chez un très-*auguste personnage* qui a loué dans la maison de la rue du Temple une chambre au quatrième étage, sous le nom de *Rodolphe*. Si vous doutez de ces faits, tels bizarres qu'ils vous paraissent, allez rue du Temple, nº 17, informez-vous ; dépeignez les traits de l'*auguste personnage* dont on vous parle, et vous reconnaîtrez facilement que vous êtes le mari le plus crédule et le plus débonnaire qui ait jamais été *souverainement* trompé. Ne négligez pas cet avis... sinon l'on pourrait croire que vous êtes aussi par trop... l'*ami du prince*. »

Ce billet fut mis à la poste sur les cinq heures par Sarah, le jour de son entretien avec le notaire.

Ce même jour, après avoir recommandé à M. de Graün de hâter le plus possible l'arrivée de Cécily à Paris, Rodolphe sortit le soir pour aller faire une visite à madame l'ambassadrice de *** ; il devait ensuite se rendre chez madame d'Harville pour lui annoncer qu'il avait trouvé une *intrigue charitable* digne d'elle.

Nous conduirons le lecteur chez madame d'Harville. On verra, par l'entretien suivant, que cette jeune femme, en se montrant généreuse et compatissante envers son mari qu'elle avait jusqu'alors traité avec une froideur extrême, suivait déjà les nobles conseils de Rodolphe.

Le marquis et sa femme sortaient de table ; la scène se passait dans le petit salon dont nous avons parlé, l'expression des traits de Clémence était affectueuse et douce, M. d'Harville semblait moins triste que d'habitude.

Hâtons-nous de dire que le marquis n'avait pas encore reçu la nouvelle et infâme lettre anonyme de Sarah.

— Que faites-vous ce soir ? dit-il machinalement à sa femme.

— Je ne sortirai pas... Et vous-même, que faites-vous ?

— Je ne sais..., répondit-il avec un soupir; le monde m'est insupportable... Je passerai cette soirée... comme tant d'autres soirées... seul.

— Pourquoi seul ?... puisque je ne sors pas.

M. d'Harville regarda sa femme avec surprise.

— Sans doute... mais...

— Eh bien ?

— Je sais que vous préférez souvent la solitude, lorsque vous n'allez pas dans le monde...

— Oui, mais comme je suis très-capricieuse, dit Clémence en souriant, aujourd'hui j'aimerais beaucoup à partager ma solitude avec vous... si cela vous était agréable.

— Vraiment ? s'écria M. d'Harville avec émotion. Que vous êtes aimable, d'aller ainsi au-devant d'un désir que je n'osais vous témoigner !

— Savez-vous, mon ami, que votre étonnement a presque l'air d'un reproche ?

— Un reproche ?... oh non, non ! mais après mes injustes et cruels soupçons de l'autre jour, vous trouver si bienveillante, c'est, je l'avoue, une surprise pour moi, mais la plus douce des surprises.

— Oublions le passé, dit-elle à son mari avec un sourire d'une douceur angélique.

— Clémence, le pourrez-vous jamais ? répondit-il tristement ; n'ai-je pas osé vous soupçonner ?... Vous dire à quelles extrémités m'aurait poussé mon aveugle jalousie... mais qu'est-ce que cela, auprès d'autres torts plus grands, plus irréparables ?

— Oublions le passé, vous dis-je !... reprit Clémence en contenant une émotion pénible.

— Qu'entends-je ?... ce passé-là aussi, vous pourriez l'oublier ?...

— Je l'espère.

— Il serait vrai ! Clémence... vous seriez assez généreuse !... Mais, non, non, je ne puis croire à un pareil bonheur ; j'y avais renoncé pour toujours.

— Vous aviez tort, vous le voyez.

— Quel changement ! mon Dieu ! est-ce un rêve ?... Oh ! dites-moi que je ne me trompe pas...

— Non... vous ne vous trompez pas.

— En effet, votre regard est moins froid... votre voix presque émue... Oh ! dites ! est-ce donc bien vrai ?... Ne suis-je pas le jouet d'une illusion ?

— Non... car moi aussi j'ai besoin de pardon...

— Vous !

— Souvent n'ai-je pas été à votre égard dure, peut-être même cruelle ? Ne devais-je pas songer qu'il vous aurait fallu un rare courage, une vertu plus qu'humaine pour agir autrement que vous ne l'avez fait ?... Isolé, malheureux... comment résister au désir de chercher quelques consolations dans un mariage qui vous plaisait ?... Hélas ! quand on souffre on est si disposé à croire à la générosité des autres !... votre tort a été jusqu'ici de compter sur la mienne... Eh bien ! désormais, je tâcherai de vous donner raison.

— Oh ! parlez... parlez encore, dit M. d'Harville les mains jointes, dans une sorte d'extase.

— Nos existences sont à jamais liées l'une à l'autre... Je ferai tous mes efforts pour vous rendre la vie moins amère !

— Mon Dieu !... mon Dieu !... Clémence, est-ce vous que j'entends ?...

— Je vous en prie, ne vous étonnez pas ainsi... cela me fait mal... c'est une censure amère de ma conduite passée... Qui donc vous plaindrait ? Qui donc vous tendrait une main amie et secourable... si ce n'est moi ?... Une bonne inspiration m'est venue... j'ai réfléchi, bien réfléchi sur le passé, sur l'avenir... j'ai reconnu mes torts, et j'ai trouvé, je crois, le moyen de les réparer...

— Vos torts, pauvre femme ?

— Oui, je devais le lendemain de mon mariage en appeler à votre loyauté, et vous demander franchement de nous séparer.

— Ah ! Clémence !... pitié !... pitié !...

— Sinon, puisque j'acceptais ma position, il me fallait l'agrandir par le dévouement, au lieu d'être pour vous un reproche incessant par ma froideur hautaine et silencieuse. Je devais

tâcher de vous consoler d'un effroyable malheur, ne me souvenir que de votre infortune. Peu à peu je me serais attachée à mon œuvre de commisération, en raison même des soins, peut-être des sacrifices qu'elle m'eût coûtés ; votre reconnaissance m'eût récompensée, et alors... Mais, mon Dieu ! qu'avez-vous ?... vous pleurez !

— Oui, je pleure, je pleure avec délices. Vous ne savez pas tout ce que vos paroles remuent en moi d'émotions nouvelles... Oh ! Clémence ! laissez-moi pleurer ! Jamais plus qu'en ce moment, je n'ai compris à quel point j'ai été coupable en vous enchaînant à ma triste vie !

— Et jamais, moi, je ne me suis sentie plus décidée au pardon. Ces douces larmes que vous versez me font connaître un bonheur que j'ignorais. Courage donc, mon ami ! courage ! À défaut d'une vie radieuse et fortunée, cherchons notre satisfaction dans l'accomplissement des devoirs sérieux que le sort nous impose. Soyons-nous indulgents l'un à l'autre ; si nous faiblissons, regardons le berceau de notre fille, concentrons sur elle toutes nos affections, et nous aurons encore quelques joies mélancoliques et saintes.

— Un ange... c'est un ange !... s'écria M. d'Harville en joignant les mains et en contemplant sa femme avec une admiration passionnée. Oh ! vous ne savez pas le bien et le mal que vous me faites, Clémence ! Vous ne savez pas que vos plus dures paroles d'autrefois, que vos reproches les plus amers, hélas ! les plus mérités, ne m'ont jamais autant accablé que cette mansuétude adorable, que cette résignation généreuse... Et pourtant, malgré moi, vous me faites renaître à l'espérance. Vous ne savez pas l'avenir que j'ose entrevoir...

— Et vous pouvez avoir une foi aveugle et entière dans ce que je vous dis, Albert... Cette résolution, je la prends fermement ; je n'y manquerai jamais, je vous le jure... Plus tard même je pourrai vous donner de nouvelles garanties de ma parole...

— Des garanties ! s'écria M. d'Harville de plus en plus exalté par un bonheur si peu prévu, des garanties ! en ai-je besoin ? Votre regard, votre accent, cette divine expression de bonté qui vous embellit encore, les battements, les ravissements de mon

cœur, tout cela ne me prouve-t-il pas que vous dites vrai? Mais, vous le savez, Clémence, l'homme est insatiable dans ses vœux, ajouta le marquis en se rapprochant du fauteuil de sa femme. Vos nobles et touchantes paroles me donnent le courage, l'audace d'espérer... d'espérer le ciel, oui... d'espérer ce qu'hier encore je regardais comme un rêve insensé!...

— Expliquez-vous, de grâce!... dit Clemence un peu inquiète de ces paroles passionnées de son mari.

— Eh bien! oui..., s'écria-t-il en saisissant la main de sa femme, oui, à force de tendresse, de soins, d'amour... entendez-vous, Clémence?... à force d'amour... j'espère me faire aimer de vous!... non d'une affection pâle et tiède... mais d'une affection ardente comme la mienne... Oh! vous ne la connaissez pas cette passion!... Est-ce que j'osais vous en parler seulement?... Vous vous montriez toujours si glaciale envers moi!... Jamais un mot de bonté... jamais une de ces paroles... qui tout à l'heure m'ont fait pleurer.. qui maintenant me rendent ivre de bonheur... Et ce bonheur... je le mérite... je vous ai toujours tant aimée! et j'ai tant souffert... sans vous le dire. Ce chagrin qui me dévorait,.. c'était cela!... Oui, mon horreur du monde... mon caractère sombre, taciturne, c'était cela... Figurez-vous donc aussi... avoir dans sa maison une femme adorable et adorée, qui est la vôtre; une femme que l'on désire avec tous les emportements d'un amour contraint... et être à jamais condamné par elle à de solitaires et brûlantes insomnies... Oh! non, vous ne savez pas mes larmes de désespoir, mes fureurs insensées! Je vous assure que cela vous eût touchée... Mais, que dis-je? cela vous a touchée... vous avez deviné mes tortures, n'est-ce pas?... vous en aurez pitié?... La vue de votre ineffable beauté, de vos grâces enchanteresses, ne sera plus mon bonheur et mon supplice de chaque jour... Oui, ce trésor que je regarde comme mon bien le plus précieux... ce trésor qui m'appartient et que je ne possédais pas... ce trésor sera bientôt à moi... Oui, mon cœur, ma joie, mon ivresse, tout me le dit... n'est-ce pas, mon amie... ma tendre amie?

En disant ces mots, M. d'Harville couvrit la main de sa femme de baisers passionnés.

sition n'en était pas moins terrible. Lui accusé, lui traîné en prison!... Alors même qu'il prendrait la fuite, son nom en serait-il moins déshonoré par un soupçon pareil?

A ces terribles pensées, madame de Lucenay frémissait de terreur... elle aimait aveuglément cet homme à la fois si misérable et doué de si puissantes séductions; sa passion pour lui était une de ces passions désordonnées que les femmes de son caractère et de son organisation ressentent ordinairement lorsque la première fleur de leur jeunesse est passée, et qu'elles atteignent la maturité de l'âge.

Jacques Ferrand épiait attentivement les moindres mouvements de la physionomie de madame de Lucenay, qui lui semblait de plus en plus belle et attrayante... Son admiration haineuse et contrainte augmentait d'ardeur; il éprouvait un âcre plaisir à tourmenter par ses refus cette femme qui ne pouvait avoir pour lui que dégoût et mépris.

Celle-ci se révoltait à la pensée de dire au notaire un mot qui pût ressembler à une prière: pourtant c'est en reconnaissant l'inutilité d'autres tentatives qu'elle avait résolu de s'adresser à lui, cet homme seul pouvant sauver M. de Saint-Remy. Elle reprit:

— Puisque vous possédez la somme que je vous demande, monsieur, et qu'après tout ma garantie est suffisante, pourquoi me refusez-vous?

— Parce que les hommes ont leurs caprices comme les femmes, madame.

— Mais encore, quel est ce caprice? Qui vous fait agir contre vos intérêts? Car, je vous le répète, faites les conditions, monsieur... quelles qu'elles soient, je les accepte!

— Vous accepteriez toutes les conditions, madame, dit le notaire avec une expression singulière.

— Toutes!... deux, trois, quatre mille francs... plus, si vous voulez! car, tenez, je vous le dis, ajouta franchement la duchesse d'un ton presque affectueux, je n'ai de ressource qu'en vous, monsieur, qu'en vous seul... Il me serait impossible de trouver ailleurs ce que je vous demande pour demain... et il le faut... vous entendez!... il le faut absolument... Aussi, je vous

le répète, quelle que soit la condition que vous mettiez à ce service, je l'accepte, rien ne me coûtera... rien...

La respiration du notaire s'embarrassait, ses tempes battaient, son front devenait pourpre; heureusement les verres de ses lunettes éteignaient la flamme impure de ses prunelles; un nuage ardent s'étendait sur sa pensée ordinairement si claire et si froide, sa raison l'abandonna. Dans son ignoble aveuglement, il interpréta les derniers mots de madame de Lucenay d'une manière indigne; il entrevit vaguement, à travers son intelligence obscurcie, une femme hardie comme quelques femmes de l'ancienne cour, une femme poussée à bout par la crainte du déshonneur de celui qu'elle aimait, et peut-être capable des plus abominables sacrifices pour le sauver. Cela était aussi stupide qu'infâme à penser; mais, nous l'avons dit, quelquefois Jacques Ferrand devenait tigre ou loup; alors la bête l'emportait sur l'homme.

Il se leva brusquement et s'approcha de madame de Lucenay.

Celle-ci, interdite, se leva comme lui et le regarda fort étonnée.

— Rien ne vous coûtera! s'écria-t-il d'une voix tremblante et entrecoupée en s'approchant encore de la duchesse. Eh bien! cette somme, je vous la prêterai à une condition, à une seule condition... et je vous jure que...

Il ne put achever sa déclaration.

Par une de ces contradictions bizarres de la nature humaine, à la vue des traits hideusement enflammés de M. Ferrand, aux pensées étranges et grotesques que soulevèrent ses prétentions amoureuses dans l'esprit de madame de Lucenay, qui les devina, celle-ci, malgré ses inquiétudes, ses angoisses, partit d'un éclat de rire si franc, si fou, si éclatant que le notaire recula stupéfait.

Puis, sans lui laisser le temps de prononcer une parole, la duchesse s'abandonna de plus en plus à son hilarité croissante, rabaissa son voile, et, entre deux redoublements d'éclats de rire, elle dit au notaire, bouleversé par la haine, la rage et la fureur:

— J'aime encore mieux demander franchement ce service à M. de Lucenay...

Puis elle sortit en continuant de rire si fort, que, la porte de son cabinet fermée, le notaire l'entendait encore.

Jacques Ferrand ne revint à la raison que pour maudire amèrement son imprudence. Pourtant peu à peu il se rassura en songeant qu'après tout la duchesse ne pouvait parler de cette aventure sans se compromettre gravement.

Néanmoins la journée était pour lui mauvaise. Il était plongé dans de noires pensées lorsque la porte dérobée de son cabinet s'ouvrit, et madame Séraphin entra tout émue.

— Ah, Ferrand! s'écria-t-elle en joignant les mains, vous aviez bien raison de dire que nous serions peut-être un jour perdus pour l'avoir laissée vivre!

— Qui?

— Cette maudite petite fille.

— Comment?

— Une femme borgne que je ne connaissais pas, et à qui Tournemine avait livré la petite pour nous en débarrasser, il y a quatorze ans, quand on l'a eu fait passer pour morte... Ah! mon Dieu! qui aurait cru cela?...

— Parle donc!... parle donc!...

— Cette femme borgne vient de venir... elle était en bas tout à l'heure... Elle m'a dit qu'elle savait que c'était moi qui avais livré la petite.

— Malédiction! qui a pu le lui dire?... Tournemine... est aux galères...

— J'ai tout nié en traitant cette borgnesse de menteuse. Mais bah! elle soutient qu'elle a retrouvé cette petite fille, qui est grande maintenant; qu'elle sait où elle est, et qu'il ne tient qu'à elle de tout découvrir... de tout dénoncer...

— Mais l'enfer est donc aujourd'hui déchaîné contre moi! s'écria le notaire dans un accès de rage qui le rendit hideux.

— Mon Dieu! que dire à cette femme? Que lui promettre pour la faire taire?

— A-t-elle l'air heureuse?

— Comme je la traitais de mendiante... elle m'a fait sonner son cabas... il y avait de l'argent dedans...

— Et elle sait où est maintenant cette jeune fille?

— Elle affirme le savoir...

— Et c'est la fille de la comtesse Sarah Mac-Gregor! se dit le notaire avec stupeur. Et tout à l'heure elle m'offrait tant pour dire que sa fille n'était pas morte!... Et cette fille vit... je pourrais la lui rendre!... Oui, mais ce faux acte de décès! Si on fait une enquête... je suis perdu! Ce crime peut mettre sur la voie des autres...

Après un moment de silence, il dit à madame Séraphin :

— Cette borgnesse sait où est cette jeune fille?

— Oui.

— Et cette femme doit revenir?

— Demain.

— Écris à Polidori qu'il vienne me trouver ce soir, à neuf heures.

— Est-ce que vous voudriez vous défaire de la jeune fille... et de la vieille?... Ce serait beaucoup en une fois, Ferrand!

— Je te dis d'écrire à Polidori d'être ici ce soir à neuf heures!

. . . .

A la fin de ce jour, Rodolphe dit à Murph, qui n'avait pu pénétrer chez le notaire :

— Que M. de Graün fasse partir un courrier à l'instant même... il faut que Cécily soit à Paris dans six jours...

— Encore cette infernale diablesse! l'exécrable femme du pauvre David, aussi belle qu'elle est infâme!... à quoi bon, monseigneur?

— A quoi bon, sir Walter Murph?... Dans un mois vous demanderez cela au notaire Jacques Ferrand.

XXX

DÉNONCIATION.

Le jour de l'enlèvement de Fleur de Marie par la Chouette et par le Maître d'école, un homme à cheval était arrivé, vers dix heures du soir, à la métairie de Bouqueval, venant, disait-il, de la part de M. Rodolphe, rassurer madame George sur la disparition de sa jeune protégée, qui lui serait ramenée d'un jour à l'autre. Pour plusieurs raisons très-importantes, ajoutait cet homme, M. Rodolphe priait madame George, dans le cas où elle aurait quelque chose à lui mander, de ne pas lui écrire à Paris, mais de remettre une lettre à l'exprès, qui s'en chargerait.

Cet émissaire appartenait à Sarah.

Par cette ruse, elle tranquillisait madame George et retardait ainsi de quelques jours le moment où Rodolphe apprendrait l'enlèvement de la Goualeuse.

Dans cet intervalle, Sarah espérait forcer le notaire Jacques Ferrand à favoriser l'indigne supercherie (la supposition d'enfant) dont nous avons parlé.

Ce n'était pas tout...

Sarah voulait aussi se débarrasser de madame d'Harville, qui lui inspirait des craintes sérieuses, et qu'une fois déjà elle eût perdue, sans la présence d'esprit de Rodolphe.

Le lendemain du jour où le marquis avait suivi sa femme dans la maison de la rue du Temple, Tom s'y rendit, fit facilement jaser madame Pipelet, et apprit qu'une jeune dame, sur le point d'être surprise par son mari, avait été sauvée, grâce à l'adresse d'un locataire de la maison nommé M. Rodolphe.

Instruite de cette circonstance, mais ne possédant aucune preuve matérielle des rendez-vous que Clémence avait donnés à M. Charles Robert, Sarah conçut un autre plan odieux : il se

réduisait encore à envoyer l'écrit anonyme suivant à M. d'Harville, afin d'amener une rupture complète entre Rodolphe et le marquis, ou du moins de jeter dans l'âme de ce dernier des soupçons assez violents pour qu'il défendit à sa femme de recevoir jamais le prince.

Cette lettre était ainsi conçue :

« On vous a indignement joué ; l'autre jour, votre femme, avertie que vous la suiviez, a inventé un prétexte de bienfaisance imaginaire : elle allait à un rendez-vous chez un très-*auguste personnage* qui a loué dans la maison de la rue du Temple une chambre au quatrième étage, sous le nom de *Rodolphe*. Si vous doutez de ces faits, tels bizarres qu'ils vous paraissent, allez rue du Temple, n° 17, informez-vous; dépeignez les traits de l'*auguste personnage* dont on vous parle, et vous reconnaîtrez facilement que vous êtes le mari le plus crédule et le plus débonnaire qui ait jamais été *souverainement* trompé. Ne négligez pas cet avis... sinon l'on pourrait croire que vous êtes aussi par trop... l'*ami du prince*. »

Ce billet fut mis à la poste sur les cinq heures par Sarah, le jour de son entretien avec le notaire.

Ce même jour, après avoir recommandé à M. de Graün de hâter le plus possible l'arrivée de Cécily à Paris, Rodolphe sortit le soir pour aller faire une visite à madame l'ambassadrice de *** ; il devait ensuite se rendre chez madame d'Harville pour lui annoncer qu'il avait trouvé une *intrigue charitable* digne d'elle.

Nous conduirons le lecteur chez madame d'Harville. On verra, par l'entretien suivant, que cette jeune femme, en se montrant généreuse et compatissante envers son mari qu'elle avait jusqu'alors traité avec une froideur extrême, suivait déjà les nobles conseils de Rodolphe.

Le marquis et sa femme sortaient de table ; la scène se passait dans le petit salon dont nous avons parlé, l'expression des traits de Clémence était affectueuse et douce, M. d'Harville semblait moins triste que d'habitude.

Hâtons-nous de dire que le marquis n'avait pas encore reçu la nouvelle et infâme lettre anonyme de Sarah.

— Que faites-vous ce soir ? dit-il machinalement à sa femme.

— Je ne sortirai pas... Et vous-même, que faites-vous ?

— Je ne sais..., répondit-il avec un soupir ; le monde m'est insupportable... Je passerai cette soirée... comme tant d'autres soirées... seul.

— Pourquoi seul ?... puisque je ne sors pas.

M. d'Harville regarda sa femme avec surprise.

— Sans doute... mais...

— Eh bien ?

— Je sais que vous préférez souvent la solitude, lorsque vous n'allez pas dans le monde...

— Oui, mais comme je suis très-capricieuse, dit Clémence en souriant, aujourd'hui j'aimerais beaucoup à partager ma solitude avec vous... si cela vous était agréable.

— Vraiment ? s'écria M. d'Harville avec émotion. Que vous êtes aimable, d'aller ainsi au-devant d'un désir que je n'osais vous témoigner !

— Savez-vous, mon ami, que votre étonnement a presque l'air d'un reproche ?

— Un reproche ?... oh non, non ! mais après mes injustes et cruels soupçons de l'autre jour, vous trouver si bienveillante, c'est, je l'avoue, une surprise pour moi, mais la plus douce des surprises.

— Oublions le passé, dit-elle à son mari avec un sourire d'une douceur angélique.

— Clémence, le pourrez-vous jamais ? répondit-il tristement ; n'ai-je pas osé vous soupçonner ?... Vous dire à quelles extrémités m'aurait poussé mon aveugle jalousie... mais qu'est-ce que cela, auprès d'autres torts plus grands, plus irréparables ?

— Oublions le passé, vous dis-je !... reprit Clémence en contenant une émotion pénible.

— Qu'entends-je ?... ce passé-là aussi, vous pourriez l'oublier ?...

— Je l'espère.

— Il serait vrai ! Clémence... vous seriez assez généreuse !... Mais, non, non, je ne puis croire à un pareil bonheur ; j'y avais renoncé pour toujours.

— Vous aviez tort, vous le voyez.

— Quel changement ! mon Dieu ! est-ce un rêve ?... Oh ! dites-moi que je ne me trompe pas...

— Non... vous ne vous trompez pas.

— En effet, votre regard est moins froid... votre voix presque émue... Oh ! dites ! est-ce donc bien vrai ?... Ne suis-je pas le jouet d'une illusion ?

— Non... car moi aussi j'ai besoin de pardon...

— Vous !

— Souvent n'ai-je pas été à votre égard dure, peut-être même cruelle ? Ne devais-je pas songer qu'il vous aurait fallu un rare courage, une vertu plus qu'humaine pour agir autrement que vous ne l'avez fait ?... Isolé, malheureux... comment résister au désir de chercher quelques consolations dans un mariage qui vous plaisait ?... Hélas ! quand on souffre on est si disposé à croire à la générosité des autres !... votre tort a été jusqu'ici de compter sur la mienne... Eh bien ! désormais, je tâcherai de vous donner raison.

— Oh ! parlez... parlez encore, dit M. d'Harville les mains jointes, dans une sorte d'extase.

— Nos existences sont à jamais liées l'une à l'autre... Je ferai tous mes efforts pour vous rendre la vie moins amère !

— Mon Dieu !... mon Dieu !... Clémence, est-ce vous que j'entends ?...

— Je vous en prie, ne vous étonnez pas ainsi... cela me fait mal... c'est une censure amère de ma conduite passée... Qui donc vous plaindrait ? Qui donc vous tendrait une main amie et secourable... si ce n'est moi ?... Une bonne inspiration m'est venue... j'ai réfléchi, bien réfléchi sur le passé, sur l'avenir... j'ai reconnu mes torts, et j'ai trouvé, je crois, le moyen de les réparer...

— Vos torts, pauvre femme ?

— Oui, je devais le lendemain de mon mariage en appeler à votre loyauté, et vous demander franchement de nous séparer.

— Ah ! Clémence !... pitié !... pitié !...

— Sinon, puisque j'acceptais ma position, il me fallait l'agrandir par le dévouement, au lieu d'être pour vous un reproche incessant par ma froideur hautaine et silencieuse. Je devais

tâcher de vous consoler d'un effroyable malheur, ne me souvenir que de votre infortune. Peu à peu je me serais attachée à mon œuvre de commisération, en raison même des soins, peut-être des sacrifices qu'elle m'eût coûtés ; votre reconnaissance m'eût récompensée, et alors... Mais, mon Dieu ! qu'avez-vous ?... vous pleurez !

— Oui, je pleure, je pleure avec délices. Vous ne savez pas tout ce que vos paroles remuent en moi d'émotions nouvelles... Oh ! Clémence ! laissez-moi pleurer ! Jamais plus qu'en ce moment, je n'ai compris à quel point j'ai été coupable en vous enchaînant à ma triste vie !

— Et jamais, moi, je ne me suis sentie plus décidée au pardon. Ces douces larmes que vous versez me font connaître un bonheur que j'ignorais. Courage donc, mon ami ! courage ! A défaut d'une vie radieuse et fortunée, cherchons notre satisfaction dans l'accomplissement des devoirs sérieux que le sort nous impose. Soyons-nous indulgents l'un à l'autre ; si nous faiblissons, regardons le berceau de notre fille, concentrons sur elle toutes nos affections, et nous aurons encore quelques joies mélancoliques et saintes.

— Un ange... c'est un ange !... s'écria M. d'Harville en joignant les mains et en contemplant sa femme avec une admiration passionnée. Oh ! vous ne savez pas le bien et le mal que vous me faites, Clémence ! Vous ne savez pas que vos plus dures paroles d'autrefois, que vos reproches les plus amers, hélas ! les plus mérités, ne m'ont jamais autant accablé que cette mansuétude adorable, que cette résignation généreuse... Et pourtant, malgré moi, vous me faites renaître à l'espérance. Vous ne savez pas l'avenir que j'ose entrevoir...

— Et vous pouvez avoir une foi aveugle et entière dans ce que je vous dis, Albert... Cette résolution, je la prends fermement ; je n'y manquerai jamais, je vous le jure... Plus tard même je pourrai vous donner de nouvelles garanties de ma parole...

— Des garanties ! s'écria M. d'Harville de plus en plus exalté par un bonheur si peu prévu, des garanties ! en ai-je besoin ? Votre regard, votre accent, cette divine expression de bonté qui vous embellit encore, les battements, les ravissements de mon

cœur, tout cela ne me prouve-t-il pas que vous dites vrai? Mais, vous le savez, Clémence, l'homme est insatiable dans ses vœux, ajouta le marquis en se rapprochant du fauteuil de sa femme. Vos nobles et touchantes paroles me donnent le courage, l'audace d'espérer... d'espérer le ciel, oui... d'espérer ce qu'hier encore je regardais comme un rêve insensé!...

— Expliquez-vous, de grâce!... dit Clemence un peu inquiète de ces paroles passionnées de son mari.

— Eh bien! oui..., s'écria-t-il en saisissant la main de sa femme, oui, à force de tendresse, de soins, d'amour... entendez-vous, Clémence?... à force d'amour... j'espère me faire aimer de vous!... non d'une affection pâle et tiède... mais d'une affection ardente comme la mienne... Oh! vous ne la connaissez pas cette passion!... Est-ce que j'osais vous en parler seulement?... Vous vous montriez toujours si glaciale envers moi!... Jamais un mot de bonté... jamais une de ces paroles... qui tout à l'heure m'ont fait pleurer.. qui maintenant me rendent ivre de bonheur... Et ce bonheur... je le mérite... je vous ai toujours tant aimée! et j'ai tant souffert... sans vous le dire. Ce chagrin qui me dévorait,.. c'était cela!... Oui, mon horreur du monde... mon caractère sombre, taciturne, c'était cela... Figurez-vous donc aussi... avoir dans sa maison une femme adorable et adorée, qui est la vôtre; une femme que l'on désire avec tous les emportements d'un amour contraint... et être à jamais condamné par elle à de solitaires et brûlantes insomnies... Oh! non, vous ne savez pas mes larmes de désespoir, mes fureurs insensées! Je vous assure que cela vous eût touchée... Mais, que dis-je? cela vous a touchée... vous avez deviné mes tortures, n'est-ce pas?... vous en aurez pitié?... La vue de votre ineffable beauté, de vos grâces enchanteresses, ne sera plus mon bonheur et mon supplice de chaque jour... Oui, ce trésor que je regarde comme mon bien le plus précieux... ce trésor qui m'appartient et que je ne possédais pas... ce trésor sera bientôt à moi... Oui, mon cœur, ma joie, mon ivresse, tout me le dit... n'est-ce pas, mon amie... ma tendre amie?

En disant ces mots, M. d'Harville couvrit la main de sa femme de baisers passionnés.

Puis elle sortit en continuant de rire si fort, que, la porte de son cabinet fermée, le notaire l'entendait encore.

Jacques Ferrand ne revint à la raison que pour maudire amèrement son imprudence. Pourtant peu à peu il se rassura en songeant qu'après tout la duchesse ne pouvait parler de cette aventure sans se compromettre gravement.

Néanmoins la journée était pour lui mauvaise. Il était plongé dans de noires pensées lorsque la porte dérobée de son cabinet s'ouvrit, et madame Séraphin entra tout émue.

— Ah, Ferrand! s'écria-t-elle en joignant les mains, vous aviez bien raison de dire que nous serions peut-être un jour perdus pour l'avoir laissée vivre!

— Qui?

— Cette maudite petite fille.

— Comment?

— Une femme borgne que je ne connaissais pas, et à qui Tournemine avait livré la petite pour nous en débarrasser, il y a quatorze ans, quand on l'a eu fait passer pour morte... Ah! mon Dieu! qui aurait cru cela?...

— Parle donc!... parle donc!...

— Cette femme borgne vient de venir... elle était en bas tout à l'heure... Elle m'a dit qu'elle savait que c'était moi qui avais livré la petite.

— Malédiction! qui a pu le lui dire?... Tournemine... est aux galères...

— J'ai tout nié en traitant cette borgnesse de menteuse. Mais bah! elle soutient qu'elle a retrouvé cette petite fille, qui est grande maintenant; qu'elle sait où elle est, et qu'il ne tient qu'à elle de tout découvrir... de tout dénoncer...

— Mais l'enfer est donc aujourd'hui déchaîné contre moi! s'écria le notaire dans un accès de rage qui le rendit hideux.

— Mon Dieu! que dire à cette femme? Que lui promettre pour la faire taire?

— A-t-elle l'air heureuse?

— Comme je la traitais de mendiante... elle m'a fait sonner son cabas... il y avait de l'argent dedans...

— Et elle sait où est maintenant cette jeune fille?

— Elle affirme le savoir...

— Et c'est la fille de la comtesse Sarah Mac-Gregor! se dit le notaire avec stupeur. Et tout à l'heure elle m'offrait tant pour dire que sa fille n'était pas morte!... Et cette fille vit... je pourrais la lui rendre!... Oui, mais ce faux acte de décès! Si on fait une enquête... je suis perdu! Ce crime peut mettre sur la voie des autres...

Après un moment de silence, il dit à madame Séraphin :

— Cette borgnesse sait où est cette jeune fille?

— Oui.

— Et cette femme doit revenir?

— Demain.

— Écris à Polidori qu'il vienne me trouver ce soir, à neuf heures.

— Est-ce que vous voudriez vous défaire de la jeune fille... et de la vieille?... Ce serait beaucoup en une fois, Ferrand!

— Je te dis d'écrire à Polidori d'être ici ce soir à neuf heures!

. . . .

A la fin de ce jour, Rodolphe dit à Murph, qui n'avait pu pénétrer chez le notaire :

— Que M. de Graün fasse partir un courrier à l'instant même... il faut que Cécily soit à Paris dans six jours...

— Encore cette infernale diablesse! l'exécrable femme du pauvre David, aussi belle qu'elle est infâme!... à quoi bon, monseigneur?

— A quoi bon, sir Walter Murph?... Dans un mois vous demanderez cela au notaire Jacques Ferrand.

XXX

DÉNONCIATION.

Le jour de l'enlèvement de Fleur de Marie par la Chouette et par le Maître d'école, un homme à cheval était arrivé, vers dix heures du soir, à la métairie de Bouqueval, venant, disait-il, de la part de M. Rodolphe, rassurer madame George sur la disparition de sa jeune protégée, qui lui serait ramenée d'un jour à l'autre. Pour plusieurs raisons très-importantes, ajoutait cet homme, M. Rodolphe priait madame George, dans le cas où elle aurait quelque chose à lui mander, de ne pas lui écrire à Paris, mais de remettre une lettre à l'exprès, qui s'en chargerait.

Cet émissaire appartenait à Sarah.

Par cette ruse, elle tranquillisait madame George et retardait ainsi de quelques jours le moment où Rodolphe apprendrait l'enlèvement de la Goualeuse.

Dans cet intervalle, Sarah espérait forcer le notaire Jacques Ferrand à favoriser l'indigne supercherie (la supposition d'enfant) dont nous avons parlé.

Ce n'était pas tout...

Sarah voulait aussi se débarrasser de madame d'Harville, qui lui inspirait des craintes sérieuses, et qu'une fois déjà elle eût perdue, sans la présence d'esprit de Rodolphe.

Le lendemain du jour où le marquis avait suivi sa femme dans la maison de la rue du Temple, Tom s'y rendit, fit facilement jaser madame Pipelet, et apprit qu'une jeune dame, sur le point d'être surprise par son mari, avait été sauvée, grâce à l'adresse d'un locataire de la maison nommé M. Rodolphe.

Instruite de cette circonstance, mais ne possédant aucune preuve matérielle des rendez-vous que Clémence avait donnés à M. Charles Robert, Sarah conçut un autre plan odieux : il se

réduisait encore à envoyer l'écrit anonyme suivant à M. d'Harville, afin d'amener une rupture complète entre Rodolphe et le marquis, ou du moins de jeter dans l'âme de ce dernier des soupçons assez violents pour qu'il défendît à sa femme de recevoir jamais le prince.

Cette lettre était ainsi conçue :

« On vous a indignement joué ; l'autre jour, votre femme, avertie que vous la suiviez, a inventé un prétexte de bienfaisance imaginaire : elle allait à un rendez-vous chez un très-*auguste personnage* qui a loué dans la maison de la rue du Temple une chambre au quatrième étage, sous le nom de *Rodolphe.* Si vous doutez de ces faits, tels bizarres qu'ils vous paraissent, allez rue du Temple, nº 17, informez-vous ; dépeignez les traits de l'*auguste personnage* dont on vous parle, et vous reconnaîtrez facilement que vous êtes le mari le plus crédule et le plus débonnaire qui ait jamais été *souverainement* trompé. Ne négligez pas cet avis... sinon l'on pourrait croire que vous êtes aussi par trop... l'*ami du prince.* »

Ce billet fut mis à la poste sur les cinq heures par Sarah, le jour de son entretien avec le notaire.

Ce même jour, après avoir recommandé à M. de Graün de hâter le plus possible l'arrivée de Cécily à Paris, Rodolphe sortit le soir pour aller faire une visite à madame l'ambassadrice de *** ; il devait ensuite se rendre chez madame d'Harville pour lui annoncer qu'il avait trouvé une *intrigue charitable* digne d'elle.

Nous conduirons le lecteur chez madame d'Harville. On verra, par l'entretien suivant, que cette jeune femme, en se montrant généreuse et compatissante envers son mari qu'elle avait jusqu'alors traité avec une froideur extrême, suivait déjà les nobles conseils de Rodolphe.

Le marquis et sa femme sortaient de table ; la scène se passait dans le petit salon dont nous avons parlé, l'expression des traits de Clémence était affectueuse et douce, M. d'Harville semblait moins triste que d'habitude.

Hâtons-nous de dire que le marquis n'avait pas encore reçu la nouvelle et infâme lettre anonyme de Sarah.

— Que faites-vous ce soir ? dit-il machinalement à sa femme.

— Je ne sortirai pas... Et vous-même, que faites-vous?

— Je ne sais..., répondit-il avec un soupir; le monde m'est insupportable... Je passerai cette soirée... comme tant d'autres soirées... seul.

— Pourquoi seul?... puisque je ne sors pas.

M. d'Harville regarda sa femme avec surprise.

— Sans doute... mais...

— Eh bien?

— Je sais que vous préférez souvent la solitude, lorsque vous n'allez pas dans le monde...

— Oui, mais comme je suis très-capricieuse, dit Clémence en souriant, aujourd'hui j'aimerais beaucoup à partager ma solitude avec vous... si cela vous était agréable.

— Vraiment? s'écria M. d'Harville avec émotion. Que vous êtes aimable, d'aller ainsi au-devant d'un désir que je n'osais vous témoigner!

— Savez-vous, mon ami, que votre étonnement a presque l'air d'un reproche?

— Un reproche?... oh non, non! mais après mes injustes et cruels soupçons de l'autre jour, vous trouver si bienveillante, c'est, je l'avoue, une surprise pour moi, mais la plus douce des surprises.

— Oublions le passé, dit-elle à son mari avec un sourire d'une douceur angélique.

— Clémence, le pourrez-vous jamais? répondit-il tristement; n'ai-je pas osé vous soupçonner?... Vous dire à quelles extrémités m'aurait poussé mon aveugle jalousie... mais qu'est-ce que cela, auprès d'autres torts plus grands, plus irréparables?

— Oublions le passé, vous dis-je!... reprit Clémence en contenant une émotion pénible.

— Qu'entends-je?... ce passé-là aussi, vous pourriez l'oublier?...

— Je l'espère.

— Il serait vrai! Clémence... vous seriez assez généreuse!... Mais, non, non, je ne puis croire à un pareil bonheur; j'y avais renoncé pour toujours.

— Vous aviez tort, vous le voyez.

— Quel changement ! mon Dieu ! est-ce un rêve ?... Oh ! dites-moi que je ne me trompe pas...

— Non... vous ne vous trompez pas.

— En effet, votre regard est moins froid... votre voix presque émue... Oh ! dites ! est-ce donc bien vrai ?... Ne suis-je pas le jouet d'une illusion ?

— Non... car moi aussi j'ai besoin de pardon...

— Vous !

— Souvent n'ai-je pas été à votre égard dure, peut-être même cruelle ? Ne devais-je pas songer qu'il vous aurait fallu un rare courage, une vertu plus qu'humaine pour agir autrement que vous ne l'avez fait ?... Isolé, malheureux... comment résister au désir de chercher quelques consolations dans un mariage qui vous plaisait ?... Hélas ! quand on souffre on est si disposé à croire à la générosité des autres !... votre tort a été jusqu'ici de compter sur la mienne... Eh bien ! désormais, je tâcherai de vous donner raison.

— Oh ! parlez... parlez encore, dit M. d'Harville les mains jointes, dans une sorte d'extase.

— Nos existences sont à jamais liées l'une à l'autre... Je ferai tous mes efforts pour vous rendre la vie moins amère !

— Mon Dieu !... mon Dieu !... Clémence, est-ce vous que j'entends ?...

— Je vous en prie, ne vous étonnez pas ainsi... cela me fait mal... c'est une censure amère de ma conduite passée... Qui donc vous plaindrait ? Qui donc vous tendrait une main amie et secourable... si ce n'est moi ?... Une bonne inspiration m'est venue... j'ai réfléchi, bien réfléchi sur le passé, sur l'avenir... j'ai reconnu mes torts, et j'ai trouvé, je crois, le moyen de les réparer...

— Vos torts, pauvre femme ?

— Oui, je devais le lendemain de mon mariage en appeler à votre loyauté, et vous demander franchement de nous séparer.

— Ah ! Clémence !... pitié !... pitié !...

— Sinon, puisque j'acceptais ma position, il me fallait l'agrandir par le dévouement, au lieu d'être pour vous un reproche incessant par ma froideur hautaine et silencieuse. Je devais

tâcher de vous consoler d'un effroyable malheur, ne me souvenir que de votre infortune. Peu à peu je me serais attachée à mon œuvre de commisération, en raison même des soins, peut-être des sacrifices qu'elle m'eût coûtés ; votre reconnaissance m'eût récompensée, et alors... Mais, mon Dieu ! qu'avez-vous ?... vous pleurez !

— Oui, je pleure, je pleure avec délices. Vous ne savez pas tout ce que vos paroles remuent en moi d'émotions nouvelles... Oh ! Clémence ! laissez-moi pleurer ! Jamais plus qu'en ce moment, je n'ai compris à quel point j'ai été coupable en vous enchaînant à ma triste vie !

— Et jamais, moi, je ne me suis sentie plus décidée au pardon. Ces douces larmes que vous versez me font connaître un bonheur que j'ignorais. Courage donc, mon ami ! courage ! A défaut d'une vie radieuse et fortunée, cherchons notre satisfaction dans l'accomplissement des devoirs sérieux que le sort nous impose. Soyons-nous indulgents l'un à l'autre ; si nous faiblissons, regardons le berceau de notre fille, concentrons sur elle toutes nos affections, et nous aurons encore quelques joies mélancoliques et saintes.

— Un ange... c'est un ange !... s'écria M. d'Harville en joignant les mains et en contemplant sa femme avec une admiration passionnée. Oh ! vous ne savez pas le bien et le mal que vous me faites, Clémence ! Vous ne savez pas que vos plus dures paroles d'autrefois, que vos reproches les plus amers, hélas ! les plus mérités, ne m'ont jamais autant accablé que cette mansuétude adorable, que cette résignation généreuse... Et pourtant, malgré moi, vous me faites renaître à l'espérance. Vous ne savez pas l'avenir que j'ose entrevoir...

— Et vous pouvez avoir une foi aveugle et entière dans ce que je vous dis, Albert... Cette résolution, je la prends fermement ; je n'y manquerai jamais, je vous le jure... Plus tard même je pourrai vous donner de nouvelles garanties de ma parole...

— Des garanties ! s'écria M. d'Harville de plus en plus exalté par un bonheur si peu prévu, des garanties ! en ai-je besoin ? Votre regard, votre accent, cette divine expression de bonté qui vous embellit encore, les battements, les ravissements de mon

cœur, tout cela ne me prouve-t-il pas que vous dites vrai? Mais, vous le savez, Clémence, l'homme est insatiable dans ses vœux, ajouta le marquis en se rapprochant du fauteuil de sa femme. Vos nobles et touchantes paroles me donnent le courage, l'audace d'espérer... d'espérer le ciel, oui... d'espérer ce qu'hier encore je regardais comme un rêve insensé!...

— Expliquez-vous, de grâce!... dit Clemence un peu inquiète de ces paroles passionnées de son mari.

— Eh bien! oui..., s'écria-t-il en saisissant la main de sa femme, oui, à force de tendresse, de soins, d'amour... entendez-vous, Clémence?... à force d'amour... j'espère me faire aimer de vous!... non d'une affection pâle et tiède... mais d'une affection ardente comme la mienne... Oh! vous ne la connaissez pas cette passion!... Est-ce que j'osais vous en parler seulement?... Vous vous montriez toujours si glaciale envers moi!... Jamais un mot de bonté... jamais une de ces paroles... qui tout à l'heure m'ont fait pleurer.. qui maintenant me rendent ivre de bonheur... Et ce bonheur... je le mérite... je vous ai toujours tant aimée! et j'ai tant souffert... sans vous le dire. Ce chagrin qui me dévorait... c'était cela!... Oui, mon horreur du monde... mon caractère sombre, taciturne, c'était cela... Figurez-vous donc aussi... avoir dans sa maison une femme adorable et adorée, qui est la vôtre; une femme que l'on désire avec tous les emportements d'un amour contraint... et être à jamais condamné par elle à de solitaires et brûlantes insomnies... Oh! non, vous ne savez pas mes larmes de désespoir, mes fureurs insensées! Je vous assure que cela vous eût touchée... Mais, que dis-je? cela vous a touchée... vous avez deviné mes tortures, n'est-ce pas?... vous en aurez pitié?... La vue de votre ineffable beauté, de vos grâces enchanteresses, ne sera plus mon bonheur et mon supplice de chaque jour... Oui, ce trésor que je regarde comme mon bien le plus précieux... ce trésor qui m'appartient et que je ne possédais pas... ce trésor sera bientôt à moi... Oui, mon cœur, ma joie, mon ivresse, tout me le dit... n'est-ce pas, mon amie... ma tendre amie?

En disant ces mots, M. d'Harville couvrit la main de sa femme de baisers passionnés.

tâcher de vous consoler d'un effroyable malheur, ne me souvenir que de votre infortune. Peu à peu je me serais attachée à mon œuvre de commisération, en raison même des soins, peut-être des sacrifices qu'elle m'eût coûtés; votre reconnaissance m'eût récompensée, et alors... Mais, mon Dieu! qu'avez-vous?... vous pleurez!

— Oui, je pleure, je pleure avec délices. Vous ne savez pas tout ce que vos paroles remuent en moi d'émotions nouvelles... Oh! Clémence! laissez-moi pleurer! Jamais plus qu'en ce moment, je n'ai compris à quel point j'ai été coupable en vous enchaînant à ma triste vie!

— Et jamais, moi, je ne me suis sentie plus décidée au pardon. Ces douces larmes que vous versez me font connaître un bonheur que j'ignorais. Courage donc, mon ami! courage! A défaut d'une vie radieuse et fortunée, cherchons notre satisfaction dans l'accomplissement des devoirs sérieux que le sort nous impose. Soyons-nous indulgents l'un à l'autre; si nous faiblissons, regardons le berceau de notre fille, concentrons sur elle toutes nos affections, et nous aurons encore quelques joies mélancoliques et saintes.

— Un ange... c'est un ange!... s'écria M. d'Harville en joignant les mains et en contemplant sa femme avec une admiration passionnée. Oh! vous ne savez pas le bien et le mal que vous me faites, Clémence! Vous ne savez pas que vos plus dures paroles d'autrefois, que vos reproches les plus amers, hélas! les plus mérités, ne m'ont jamais autant accablé que cette mansuétude adorable, que cette résignation généreuse... Et pourtant, malgré moi, vous me faites renaître à l'espérance. Vous ne savez pas l'avenir que j'ose entrevoir...

— Et vous pouvez avoir une foi aveugle et entière dans ce que je vous dis, Albert... Cette résolution, je la prends fermement; je n'y manquerai jamais, je vous le jure... Plus tard même je pourrai vous donner de nouvelles garanties de ma parole...

— Des garanties! s'écria M. d'Harville de plus en plus exalté par un bonheur si peu prévu, des garanties! en ai-je besoin? Votre regard, votre accent, cette divine expression de bonté qui vous embellit encore, les battements, les ravissements de mon

cœur, tout cela ne me prouve-t-il pas que vous dites vrai? Mais, vous le savez, Clémence, l'homme est insatiable dans ses vœux, ajouta le marquis en se rapprochant du fauteuil de sa femme. Vos nobles et touchantes paroles me donnent le courage, l'audace d'espérer... d'espérer le ciel, oui... d'espérer ce qu'hier encore je regardais comme un rêve insensé!...

— Expliquez-vous, de grâce!... dit Clemence un peu inquiète de ces paroles passionnées de son mari.

— Eh bien! oui..., s'écria-t-il en saisissant la main de sa femme, oui, à force de tendresse, de soins, d'amour... entendez-vous, Clémence?... à force d'amour... j'espère me faire aimer de vous!... non d'une affection pâle et tiède... mais d'une affection ardente comme la mienne... Oh! vous ne la connaissez pas cette passion!... Est-ce que j'osais vous en parler seulement?... Vous vous montriez toujours si glaciale envers moi!... Jamais un mot de bonté... jamais une de ces paroles... qui tout à l'heure m'ont fait pleurer.. qui maintenant me rendent ivre de bonheur... Et ce bonheur... je le mérite... je vous ai toujours tant aimée! et j'ai tant souffert... sans vous le dire. Ce chagrin qui me dévorait,.. c'était cela!... Oui, mon horreur du monde... mon caractère sombre, taciturne, c'était cela... Figurez-vous donc aussi... avoir dans sa maison une femme adorable et adorée, qui est la vôtre; une femme que l'on désire avec tous les emportements d'un amour contraint... et être à jamais condamné par elle à de solitaires et brûlantes insomnies... Oh! non, vous ne savez pas mes larmes de désespoir, mes fureurs insensées! Je vous assure que cela vous eût touchée... Mais, que dis-je? cela vous a touchée... vous avez deviné mes tortures, n'est-ce pas?... vous en aurez pitié?... La vue de votre ineffable beauté, de vos grâces enchanteresses, ne sera plus mon bonheur et mon supplice de chaque jour... Oui, ce trésor que je regarde comme mon bien le plus précieux... ce trésor qui m'appartient et que je ne possédais pas... ce trésor sera bientôt à moi... Oui, mon cœur, ma joie, mon ivresse, tout me le dit... n'est-ce pas, mon amie... ma tendre amie?

En disant ces mots, M. d'Harville couvrit la main de sa femme de baisers passionnés.

sition n'en était pas moins terrible. Lui accusé, lui traîné en prison !... Alors même qu'il prendrait la fuite, son nom en serait-il moins déshonoré par un soupçon pareil ?

A ces terribles pensées, madame de Lucenay frémissait de terreur... elle aimait aveuglément cet homme à la fois si misérable et doué de si puissantes séductions ; sa passion pour lui était une de ces passions désordonnées que les femmes de son caractère et de son organisation ressentent ordinairement lorsque la première fleur de leur jeunesse est passée, et qu'elles atteignent la maturité de l'âge.

Jacques Ferrand épiait attentivement les moindres mouvements de la physionomie de madame de Lucenay, qui lui semblait de plus en plus belle et attrayante... Son admiration haineuse et contrainte augmentait d'ardeur ; il éprouvait un âcre plaisir à tourmenter par ses refus cette femme qui ne pouvait avoir pour lui que dégoût et mépris.

Celle-ci se révoltait à la pensée de dire au notaire un mot qui pût ressembler à une prière : pourtant c'est en reconnaissant l'inutilité d'autres tentatives qu'elle avait résolu de s'adresser à lui, cet homme seul pouvant sauver M. de Saint-Remy. Elle reprit :

— Puisque vous possédez la somme que je vous demande, monsieur, et qu'après tout ma garantie est suffisante, pourquoi me refusez-vous ?

— Parce que les hommes ont leurs caprices comme les femmes, madame.

— Mais encore, quel est ce caprice? Qui vous fait agir contre vos intérêts? Car, je vous le répète, faites les conditions, monsieur... quelles qu'elles soient, je les accepte !

— Vous accepteriez toutes les conditions, madame, dit le notaire avec une expression singulière.

— Toutes !... deux, trois, quatre mille francs... plus, si vous voulez ! car, tenez, je vous le dis, ajouta franchement la duchesse d'un ton presque affectueux, je n'ai de ressource qu'en vous, monsieur, qu'en vous seul... Il me serait impossible de trouver ailleurs ce que je vous demande pour demain... et il le faut... vous entendez !... il le faut absolument... Aussi, je vous

le répète, quelle que soit la condition que vous mettiez à ce service, je l'accepte, rien ne me coûtera... rien...

La respiration du notaire s'embarrassait, ses tempes battaient, son front devenait pourpre; heureusement les verres de ses lunettes éteignaient la flamme impure de ses prunelles; un nuage ardent s'étendait sur sa pensée ordinairement si claire et si froide, sa raison l'abandonna. Dans son ignoble aveuglement, il interpréta les derniers mots de madame de Lucenay d'une manière indigne; il entrevit vaguement, à travers son intelligence obscurcie, une femme hardie comme quelques femmes de l'ancienne cour, une femme poussée à bout par la crainte du déshonneur de celui qu'elle aimait, et peut-être capable des plus abominables sacrifices pour le sauver. Cela était aussi stupide qu'infâme à penser; mais, nous l'avons dit, quelquefois Jacques Ferrand devenait tigre ou loup; alors la bête l'emportait sur l'homme.

Il se leva brusquement et s'approcha de madame de Lucenay.

Celle-ci, interdite, se leva comme lui et le regarda fort étonnée.

— Rien ne vous coûtera! s'écria-t-il d'une voix tremblante et entrecoupée en s'approchant encore de la duchesse. Eh bien! cette somme, je vous la prêterai à une condition, à une seule condition... et je vous jure que...

Il ne put achever sa déclaration.

Par une de ces contradictions bizarres de la nature humaine, à la vue des traits hideusement enflammés de M. Ferrand, aux pensées étranges et grotesques que soulevèrent ses prétentions amoureuses dans l'esprit de madame de Lucenay, qui les devina, celle-ci, malgré ses inquiétudes, ses angoisses, partit d'un éclat de rire si franc, si fou, si éclatant que le notaire recula stupéfait.

Puis, sans lui laisser le temps de prononcer une parole, la duchesse s'abandonna de plus en plus à son hilarité croissante, rabaissa son voile, et, entre deux redoublements d'éclats de rire, elle dit au notaire, bouleversé par la haine, la rage et la fureur:

— J'aime encore mieux demander franchement ce service à M. de Lucenay...

Puis elle sortit en continuant de rire si fort, que, la porte de son cabinet fermée, le notaire l'entendait encore.

Jacques Ferrand ne revint à la raison que pour maudire amèrement son imprudence. Pourtant peu à peu il se rassura en songeant qu'après tout la duchesse ne pouvait parler de cette aventure sans se compromettre gravement.

Néanmoins la journée était pour lui mauvaise. Il était plongé dans de noires pensées lorsque la porte dérobée de son cabinet s'ouvrit, et madame Séraphin entra tout émue.

— Ah, Ferrand! s'écria-t-elle en joignant les mains, vous aviez bien raison de dire que nous serions peut-être un jour perdus pour l'avoir laissée vivre!

— Qui?

— Cette maudite petite fille.

— Comment?

— Une femme borgne que je ne connaissais pas, et à qui Tournemine avait livré la petite pour nous en débarrasser, il y a quatorze ans, quand on l'a eu fait passer pour morte... Ah! mon Dieu! qui aurait cru cela?...

— Parle donc!... parle donc!...

— Cette femme borgne vient de venir... elle était en bas tout à l'heure... Elle m'a dit qu'elle savait que c'était moi qui avais livré la petite.

— Malédiction! qui a pu le lui dire?... Tournemine... est aux galères...

— J'ai tout nié en traitant cette borgnesse de menteuse. Mais bah! elle soutient qu'elle a retrouvé cette petite fille, qui est grande maintenant; qu'elle sait où elle est, et qu'il ne tient qu'à elle de tout découvrir... de tout dénoncer...

— Mais l'enfer est donc aujourd'hui déchaîné contre moi! s'écria le notaire dans un accès de rage qui le rendit hideux.

— Mon Dieu! que dire à cette femme? Que lui promettre pour la faire taire?

— A-t-elle l'air heureuse?

— Comme je la traitais de mendiante... elle m'a fait sonner son cabas... il y avait de l'argent dedans...

— Et elle sait où est maintenant cette jeune fille?

— Elle affirme le savoir...

— Et c'est la fille de la comtesse Sarah Mac-Gregor! se dit le notaire avec stupeur. Et tout à l'heure elle m'offrait tant pour dire que sa fille n'était pas morte!... Et cette fille vit... je pourrais la lui rendre!... Oui, mais ce faux acte de décès! si on fait une enquête... je suis perdu! Ce crime peut mettre sur la voie des autres...

Après un moment de silence, il dit à madame Séraphin :

— Cette borgnesse sait où est cette jeune fille?

— Oui.

— Et cette femme doit revenir?

— Demain.

— Écris à Polidori qu'il vienne me trouver ce soir, à neuf heures.

— Est-ce que vous voudriez vous défaire de la jeune fille... et de la vieille?... Ce serait beaucoup en une fois, Ferrand!

— Je te dis d'écrire à Polidori d'être ici ce soir à neuf heures!

. . . .

A la fin de ce jour, Rodolphe dit à Murph, qui n'avait pu pénétrer chez le notaire :

— Que M. de Graün fasse partir un courrier à l'instant même... il faut que Cécily soit à Paris dans six jours...

— Encore cette infernale diablesse! l'exécrable femme du pauvre David, aussi belle qu'elle est infâme!... à quoi bon, monseigneur?

— A quoi bon, sir Walter Murph?... Dans un mois vous demanderez cela au notaire Jacques Ferrand.

XXX

DÉNONCIATION.

Le jour de l'enlèvement de Fleur de Marie par la Chouette et par le Maître d'école, un homme à cheval était arrivé, vers dix heures du soir, à la métairie de Bouqueval, venant, disait-il, de la part de M. Rodolphe, rassurer madame George sur la disparition de sa jeune protégée, qui lui serait ramenée d'un jour à l'autre. Pour plusieurs raisons très-importantes, ajoutait cet homme, M. Rodolphe priait madame George, dans le cas où elle aurait quelque chose à lui mander, de ne pas lui écrire à Paris, mais de remettre une lettre à l'exprès, qui s'en chargerait.

Cet émissaire appartenait à Sarah.

Par cette ruse, elle tranquillisait madame George et retardait ainsi de quelques jours le moment où Rodolphe apprendrait l'enlèvement de la Goualeuse.

Dans cet intervalle, Sarah espérait forcer le notaire Jacques Ferrand à favoriser l'indigne supercherie (la supposition d'enfant) dont nous avons parlé.

Ce n'était pas tout...

Sarah voulait aussi se débarrasser de madame d'Harville, qui lui inspirait des craintes sérieuses, et qu'une fois déjà elle eût perdue, sans la présence d'esprit de Rodolphe.

Le lendemain du jour où le marquis avait suivi sa femme dans la maison de la rue du Temple, Tom s'y rendit, fit facilement jaser madame Pipelet, et apprit qu'une jeune dame, sur le point d'être surprise par son mari, avait été sauvée, grâce à l'adresse d'un locataire de la maison nommé M. Rodolphe.

Instruite de cette circonstance, mais ne possédant aucune preuve matérielle des rendez-vous que Clémence avait donnés à M. Charles Robert, Sarah conçut un autre plan odieux : il se

réduisait encore à envoyer l'écrit anonyme suivant à M. d'Harville, afin d'amener une rupture complète entre Rodolphe et le marquis, ou du moins de jeter dans l'âme de ce dernier des soupçons assez violents pour qu'il défendît à sa femme de recevoir jamais le prince.

Cette lettre était ainsi conçue :

« On vous a indignement joué ; l'autre jour, votre femme, avertie que vous la suiviez, a inventé un prétexte de bienfaisance imaginaire : elle allait à un rendez-vous chez un très-*auguste personnage* qui a loué dans la maison de la rue du Temple une chambre au quatrième étage, sous le nom de *Rodolphe*. Si vous doutez de ces faits, tels bizarres qu'ils vous paraissent, allez rue du Temple, nº 17, informez-vous ; dépeignez les traits de l'*auguste personnage* dont on vous parle, et vous reconnaîtrez facilement que vous êtes le mari le plus crédule et le plus débonnaire qui ait jamais été *souverainement* trompé. Ne négligez pas cet avis... sinon l'on pourrait croire que vous êtes aussi par trop... l'*ami du prince.* »

Ce billet fut mis à la poste sur les cinq heures par Sarah, le jour de son entretien avec le notaire.

Ce même jour, après avoir recommandé à M. de Graün de hâter le plus possible l'arrivée de Cécily à Paris, Rodolphe sortit le soir pour aller faire une visite à madame l'ambassadrice de *** ; il devait ensuite se rendre chez madame d'Harville pour lui annoncer qu'il avait trouvé une *intrigue charitable* digne d'elle.

Nous conduirons le lecteur chez madame d'Harville. On verra, par l'entretien suivant, que cette jeune femme, en se montrant généreuse et compatissante envers son mari qu'elle avait jusqu'alors traité avec une froideur extrême, suivait déjà les nobles conseils de Rodolphe.

Le marquis et sa femme sortaient de table ; la scène se passait dans le petit salon dont nous avons parlé, l'expression des traits de Clémence était affectueuse et douce, M. d'Harville semblait moins triste que d'habitude.

Hâtons-nous de dire que le marquis n'avait pas encore reçu la nouvelle et infâme lettre anonyme de Sarah.

— Que faites-vous ce soir ? dit-il machinalement à sa femme.

— Je ne sortirai pas... Et vous-même, que faites-vous?

— Je ne sais..., répondit-il avec un soupir; le monde m'est insupportable... Je passerai cette soirée... comme tant d'autres soirées... seul.

— Pourquoi seul?... puisque je ne sors pas.

M. d'Harville regarda sa femme avec surprise.

— Sans doute... mais...

— Eh bien?

— Je sais que vous préférez souvent la solitude, lorsque vous n'allez pas dans le monde...

— Oui, mais comme je suis très-capricieuse, dit Clémence en souriant, aujourd'hui j'aimerais beaucoup à partager ma solitude avec vous... si cela vous était agréable.

— Vraiment? s'écria M. d'Harville avec émotion. Que vous êtes aimable, d'aller ainsi au-devant d'un désir que je n'osais vous témoigner!

— Savez-vous, mon ami, que votre étonnement a presque l'air d'un reproche?

— Un reproche?... oh non, non! mais après mes injustes et cruels soupçons de l'autre jour, vous trouver si bienveillante, c'est, je l'avoue, une surprise pour moi, mais la plus douce des surprises.

— Oublions le passé, dit-elle à son mari avec un sourire d'une douceur angélique.

— Clémence, le pourrez-vous jamais? répondit-il tristement; n'ai-je pas osé vous soupçonner?... Vous dire à quelles extrémités m'aurait poussé mon aveugle jalousie... mais qu'est-ce que cela, auprès d'autres torts plus grands, plus irréparables?

— Oublions le passé, vous dis-je!... reprit Clémence en contenant une émotion pénible.

— Qu'entends-je?... ce passé-là aussi, vous pourriez l'oublier?...

— Je l'espère.

— Il serait vrai! Clémence... vous seriez assez généreuse!... Mais, non, non, je ne puis croire à un pareil bonheur; j'y avais renoncé pour toujours.

— Vous aviez tort, vous le voyez.

— Quel changement ! mon Dieu ! est-ce un rêve ?... Oh ! dites-moi que je ne me trompe pas...

— Non... vous ne vous trompez pas.

— En effet, votre regard est moins froid... votre voix presque émue... Oh ! dites ! est-ce donc bien vrai ?... Ne suis-je pas le jouet d'une illusion ?

— Non... car moi aussi j'ai besoin de pardon...

— Vous !

— Souvent n'ai-je pas été à votre égard dure, peut-être même cruelle ? Ne devais-je pas songer qu'il vous aurait fallu un rare courage, une vertu plus qu'humaine pour agir autrement que vous ne l'avez fait ?... Isolé, malheureux... comment résister au désir de chercher quelques consolations dans un mariage qui vous plaisait ?... Hélas ! quand on souffre on est si disposé à croire à la générosité des autres !... votre tort a été jusqu'ici de compter sur la mienne... Eh bien ! désormais, je tâcherai de vous donner raison.

— Oh ! parlez... parlez encore, dit M. d'Harville les mains jointes, dans une sorte d'extase.

— Nos existences sont à jamais liées l'une à l'autre... Je ferai tous mes efforts pour vous rendre la vie moins amère !

— Mon Dieu !... mon Dieu !... Clémence, est-ce vous que j'entends ?...

— Je vous en prie, ne vous étonnez pas ainsi... cela me fait mal... c'est une censure amère de ma conduite passée... Qui donc vous plaindrait ? Qui donc vous tendrait une main amie et secourable... si ce n'est moi ?... Une bonne inspiration m'est venue... j'ai réfléchi, bien réfléchi sur le passé, sur l'avenir... j'ai reconnu mes torts, et j'ai trouvé, je crois, le moyen de les réparer...

— Vos torts, pauvre femme ?

— Oui, je devais le lendemain de mon mariage en appeler à votre loyauté, et vous demander franchement de nous séparer.

— Ah ! Clémence !... pitié !... pitié !...

— Sinon, puisque j'acceptais ma position, il me fallait l'agrandir par le dévouement, au lieu d'être pour vous un reproche incessant par ma froideur hautaine et silencieuse. Je devais

tâcher de vous consoler d'un effroyable malheur, ne me souvenir que de votre infortune. Peu à peu je me serais attachée à mon œuvre de commisération, en raison même des soins, peut-être des sacrifices qu'elle m'eût coûtés; votre reconnaissance m'eût récompensée, et alors... Mais, mon Dieu! qu'avez-vous?... vous pleurez!

— Oui, je pleure, je pleure avec délices. Vous ne savez pas tout ce que vos paroles remuent en moi d'émotions nouvelles... Oh! Clémence! laissez-moi pleurer! Jamais plus qu'en ce moment, je n'ai compris à quel point j'ai été coupable en vous enchaînant à ma triste vie!

— Et jamais, moi, je ne me suis sentie plus décidée au pardon. Ces douces larmes que vous versez me font connaître un bonheur que j'ignorais. Courage donc, mon ami! courage! A défaut d'une vie radieuse et fortunée, cherchons notre satisfaction dans l'accomplissement des devoirs sérieux que le sort nous impose. Soyons-nous indulgents l'un à l'autre; si nous faiblissons, regardons le berceau de notre fille, concentrons sur elle toutes nos affections, et nous aurons encore quelques joies mélancoliques et saintes.

— Un ange... c'est un ange!... s'écria M. d'Harville en joignant les mains et en contemplant sa femme avec une admiration passionnée. Oh! vous ne savez pas le bien et le mal que vous me faites, Clémence! Vous ne savez pas que vos plus dures paroles d'autrefois, que vos reproches les plus amers, hélas! les plus mérités, ne m'ont jamais autant accablé que cette mansuétude adorable, que cette résignation généreuse... Et pourtant, malgré moi, vous me faites renaître à l'espérance. Vous ne savez pas l'avenir que j'ose entrevoir...

— Et vous pouvez avoir une foi aveugle et entière dans ce que je vous dis, Albert... Cette résolution, je la prends fermement; je n'y manquerai jamais, je vous le jure... Plus tard même je pourrai vous donner de nouvelles garanties de ma parole...

— Des garanties! s'écria M. d'Harville de plus en plus exalté par un bonheur si peu prévu, des garanties! en ai-je besoin? Votre regard, votre accent, cette divine expression de bonté qui vous embellit encore, les battements, les ravissements de mon

cœur, tout cela ne me prouve-t-il pas que vous dites vrai? Mais, vous le savez, Clémence, l'homme est insatiable dans ses vœux, ajouta le marquis en se rapprochant du fauteuil de sa femme. Vos nobles et touchantes paroles me donnent le courage, l'audace d'espérer... d'espérer le ciel, oui... d'espérer ce qu'hier encore je regardais comme un rêve insensé!...

— Expliquez-vous, de grâce!... dit Clemence un peu inquiète de ces paroles passionnées de son mari.

— Eh bien! oui..., s'écria-t-il en saisissant la main de sa femme, oui, à force de tendresse, de soins, d'amour... entendez-vous, Clémence?... à force d'amour... j'espère me faire aimer de vous!... non d'une affection pâle et tiède... mais d'une affection ardente comme la mienne... Oh! vous ne la connaissez pas cette passion!... Est-ce que j'osais vous en parler seulement?... Vous vous montriez toujours si glaciale envers moi!... Jamais un mot de bonté... jamais une de ces paroles... qui tout à l'heure m'ont fait pleurer.. qui maintenant me rendent ivre de bonheur... Et ce bonheur... je le mérite... je vous ai toujours tant aimée! et j'ai tant souffert... sans vous le dire. Ce chagrin qui me dévorait... c'était cela!... Oui, mon horreur du monde... mon caractère sombre, taciturne, c'était cela... Figurez-vous donc aussi... avoir dans sa maison une femme adorable et adorée, qui est la vôtre; une femme que l'on désire avec tous les emportements d'un amour contraint... et être à jamais condamné par elle à de solitaires et brûlantes insomnies... Oh! non, vous ne savez pas mes larmes de désespoir, mes fureurs insensées! Je vous assure que cela vous eût touchée... Mais, que dis-je? cela vous a touchée... vous avez deviné mes tortures, n'est-ce pas?... vous en aurez pitié?... La vue de votre ineffable beauté, de vos grâces enchanteresses, ne sera plus mon bonheur et mon supplice de chaque jour... Oui, ce trésor que je regarde comme mon bien le plus précieux... ce trésor qui m'appartient et que je ne possédais pas... ce trésor sera bientôt à moi... Oui, mon cœur, ma joie, mon ivresse, tout me le dit... n'est-ce pas, mon amie... ma tendre amie?

En disant ces mots, M. d'Harville couvrit la main de sa femme de baisers passionnés.

Clémence, désolée de la méprise de son mari, ne put s'empêcher, dans un premier mouvement de répugnance, presque d'effroi, de retirer brusquement sa main.

Sa physionomie exprima trop clairement ses ressentiments pour que M. d'Harville pût s'y tromper.

Ce coup fut pour lui terrible.

Ses traits prirent alors une expression déchirante; madame d'Harville lui tendit vivement la main et s'écria :

— Albert, je vous le jure, je serai toujours pour vous la plus dévouée des amies, la plus tendre des sœurs... mais rien de plus!... Pardon, pardon... si malgré moi mes paroles vous ont donné des espérances... que je ne puis jamais réaliser!...

— Jamais?... s'écria M. d'Harville en attachant sur sa femme un regard suppliant, désespéré.

— Jamais!... répondit Clémence.

Ce seul mot, l'accent de la jeune femme révélaient une résolution irrévocable.

Clémence, ramenée à de nobles résolutions par l'influence de Rodolphe, était fermement décidée à entourer M. d'Harville des soins les plus touchants; mais elle se sentait incapable d'éprouver jamais de l'amour pour lui.

Une impression plus inexorable encore que l'effroi, que le mépris, que la haine, éloignait pour toujours Clémence de son mari...

C'était une répugnance... invincible.

Après un moment de douloureux silence, M. d'Harville passa la main sur ses yeux humides, et dit à sa femme avec une amertume navrante :

— Pardon... de m'être trompé... pardon de m'être ainsi abandonné à une espérance insensée...

Puis, ensuite d'un nouveau silence, il s'écria :

— Ah! je suis bien malheureux!...

— Mon ami, lui dit doucement Clémence, je ne voudrais pas vous faire de reproches; pourtant... comptez-vous donc pour rien ma promesse d'être pour vous la plus tendre des sœurs? Vous devrez à l'amitié dévouée des soins que l'amour ne pourrait vous donner... Espérez... espérez des jours meilleurs...

Jusqu'ici vous m'avez trouvée presque indifférente à vos chagrins ; vous verrez combien j'y saurai compatir, et quelles consolations vous trouverez dans mon affection...

Un valet de chambre entra et dit à Clémence :

— Son Altesse Royale monseigneur le grand-duc de Gérolstein fait demander à madame la marquise si elle peut le recevoir.

Clémence interrogea son mari du regard.

M. d'Harville, reprenant son sang-froid, dit à sa femme :

— Mais sans doute.

Le valet de chambre sortit.

— Pardon, mon ami, reprit Clémence, mais je n'avais pas défendu ma porte... Il y a d'ailleurs longtemps que vous n'avez vu le prince ; il sera heureux de vous trouver ici.

— J'aurai aussi beaucoup de plaisir à le voir, dit M. d'Harville. Pourtant, je vous l'avoue, en ce moment je suis si troublé, que j'aurais préféré recevoir sa visite un autre jour...

— Je le comprends... mais que faire?... Le voici...

Au même instant on annonçait Rodolphe.

— Je suis mille fois heureux, madame, d'avoir l'honneur de vous rencontrer, dit Rodolphe ; et je m'applaudis doublement de ma bonne fortune, puisqu'elle me procure aussi le plaisir de vous voir, mon cher Albert, ajouta-t-il en se retournant vers le marquis, dont il serra cordialement la main.

— Il y a, en effet, bien longtemps, monseigneur, que je n'ai eu l'honneur de vous présenter mes hommages.

— Et à qui la faute, monsieur l'invisible? La dernière fois que je suis venu faire ma cour à madame d'Harville, je vous ai demandé, vous étiez absent. Voilà plus de trois semaines que vous m'oubliez ; c'est très-mal...

— Soyez sans pitié, monseigneur, dit Clémence en souriant ; M. d'Harville est d'autant plus coupable qu'il a pour Votre Altesse Royale le dévouement le plus profond, et qu'il pourrait en faire douter par sa négligence.

— Eh bien! voyez ma vanité, madame ; quoi que puisse faire d'Harville, il me sera toujours impossible de douter de son affection ; mais je ne devrais pas dire cela... je vais l'encourager dans ses semblants d'indifférence.

— Croyez, monseigneur, que quelques circonstances imprévues m'ont seules empêché de profiter plus souvent de vos bontés pour moi...

— Entre nous, mon cher Albert, je vous crois un peu trop platonique en amitié; bien certain qu'on vous aime, vous ne tenez pas beaucoup à donner ou à recevoir des preuves d'attachement.

Par un manque d'étiquette dont madame d'Harville ressentit une légère contrariété, un valet de chambre entra, apportant une lettre au marquis.

C'était la dénonciation anonyme de Sarah, qui accusait le prince d'être l'amant de madame d'Harville.

Le marquis, par déférence pour le prince, repoussa de la main le petit plateau d'argent que le domestique lui présentait, et dit à demi-voix :

— Plus tard... plus tard...

— Mon cher Albert, dit Rodolphe du ton le plus affectueux, faites-vous de ces façons avec moi?

— Monseigneur...

— Avec la permission de madame d'Harville, je vous en prie... lisez cette lettre...

— Je vous assure, monseigneur, que je n'ai aucun empressement...

— Encore une fois, Albert, lisez donc cette lettre!

— Mais... monseigneur...

— Je vous en prie... je le veux...

— Puisque Son Altesse Royale l'exige..., dit le marquis en prenant la lettre sur le plateau.

— Certainement, j'exige que vous me traitiez en ami.

Puis, se tournant vers la marquise pendant que M. d'Harville décachetait la lettre fatale, dont Rodolphe ne pouvait imaginer le contenu, il ajouta en souriant :

— Quel triomphe pour vous, madame, de faire toujours céder cette volonté si opiniâtre!

M. d'Harville s'approcha d'un des candélabres de la cheminée, et ouvrit la lettre de Sarah.

XXXI

CONSEILS.

Rodolphe et Clémence causaient ensemble pendant que M. d'Harville lisait par deux fois la lettre de Sarah.

Les traits du marquis restèrent calmes; un tremblement nerveux presque imperceptible agita seulement sa main, lorsque, après un moment d'hésitation, il mit le billet dans la poche de son gilet.

— Au risque de passer encore pour un sauvage, dit-il à Rodolphe en souriant, je vous demanderai la permission, monseigneur, d'aller répondre à cette lettre... plus importante que je ne le pensais d'abord...

— Ne vous reverrai-je pas ce soir ?

— Je ne crois pas avoir cet honneur, monseigneur. J'espère que Votre Altesse Royale voudra bien m'excuser.

— Quel homme insaisissable! dit gaiement Rodolphe. N'essayerez-vous pas, madame, de le retenir?

— Je n'ose tenter ce que Votre Altesse Royale a essayé en vain.

— Sérieusement, mon cher Albert, tâchez de nous revenir dès que votre lettre sera écrite... sinon promettez-moi de m'accorder quelques moments un matin... j'ai mille choses à vous dire.

— Votre Altesse Royale me comble, dit le marquis en saluant profondément.

Et il se retira laissant Clémence avec le prince.

— Votre mari est préoccupé, dit Rodolphe à la marquise; son sourire m'a paru contraint...

— Lorsque Votre Altesse Royale est arrivée, M. d'Harville était profondément ému; il a eu grand'peine à vous le cacher.

— Je suis peut-être arrivé mal à propos?

— Non, monseigneur. Vous m'avez même épargné la fin d'un entretien pénible...

— Comment cela ?

— J'ai dit à M. d'Harville la nouvelle conduite que j'étais résolue de suivre à son égard... en lui promettant soutien et consolation.

— Qu'il a dû être heureux !

— D'abord il l'a été autant que moi ; car ses larmes, sa joie, m'ont causé une émotion que je ne connaissais pas encore... Autrefois je croyais me venger en lui adressant un reproche ou un sarcasme... Triste vengeance ! mon chagrin n'en était ensuite que plus amer... Tandis que tout à l'heure... quelle différence !... J'avais demandé à mon mari s'il sortait ; il m'avait répondu tristement qu'il passerait la soirée seul, comme cela lui arrivait souvent. Quand je lui ai offert de rester auprès de lui... si vous aviez vu son étonnement, monseigneur ! Combien ses traits, toujours sombres, sont tout à coup devenu radieux... Ah ! vous aviez bien raison... rien de plus charmant à ménager que ces surprises de bonheur !...

— Mais comment ces preuves de bonté de votre part ont-elles amené cet entretien pénible dont vous me parliez ?

— Hélas ! monseigneur, dit Clémence en rougissant, à des espérances que j'avais fait naître, parce que je pouvais les réaliser... ont succédé chez M. d'Harville des espérances plus tendres... que je m'étais bien gardée de provoquer, parce qu'il me sera toujours impossible de les satisfaire...

— Je comprends... il vous aime si tendrement...

— Autant j'avais d'abord été touchée de sa reconnaissance... autant je me suis sentie glacée, effrayée, dès que son langage est devenu passionné... Enfin, lorsque dans son exaltation il a posé ses lèvres sur sa main... un froid mortel m'a saisie, je n'ai pu dissimuler ma frayeur... Je lui portais un coup douloureux... en manifestant ainsi l'invincible éloignement que me causait son amour... Je le regrette... Mais au moins M. d'Harville est maintenant à jamais convaincu, malgré mon retour vers lui, qu'il ne doit attendre de moi que l'amitié la plus dévouée...

— Je le plains... sans pouvoir vous blâmer ; il est des susceptibilités pour ainsi dire sacrées... Pauvre Albert, si bon, si loyal pourtant ! d'un cœur si vaillant, d'une âme si ardente ! Si vous saviez combien j'ai été longtemps préoccupé de la tristesse qui le dévorait, quoique j'en ignorasse la cause... Attendons tout du temps, de la raison. Peu à peu il reconnaîtra le prix de l'affection que vous lui offrez, et il se résignera comme il s'était résigné jusqu'ici sans avoir les touchantes consolations que vous lui offrez...

— Et qui ne lui manqueront jamais, je vous le jure, monseigneur.

— Maintenant, songeons à d'autres infortunes. Je vous ai promis une *bonne œuvre*, ayant tout le charme d'un roman en action... Je viens remplir mon engagement.

— Déjà, monseigneur ? quel bonheur !

— Ah ! que j'ai été bien inspiré en louant cette pauvre chambre de la rue du Temple, dont je vous ai parlé... Vous n'imaginez pas tout ce que j'ai trouvé là de curieux, d'intéressant !... D'abord vos protégés de la mansarde jouissent du bonheur que votre présence leur avait promis, ils ont cependant encore à subir de rudes épreuves ; mais je ne veux pas vous attrister... Un jour vous saurez combien d'horribles maux peuvent accabler une seule famille...

— Quelle doit être leur reconnaissance envers vous !

— C'est votre nom qu'ils bénissent...

— Vous les avez secourus en mon nom, monseigneur !

— Pour leur rendre l'aumône plus douce... D'ailleurs, je n'ai fait que réaliser vos promesses.

— Oh ! j'irai les détromper... leur dire ce qu'ils vous doivent.

— Ne faites pas cela ! Vous le savez, j'ai une chambre dans cette maison, redoutez de nouvelles lâchetés anonymes de vos ennemis... ou des miens ;... et puis les Morel sont maintenant à l'abri du besoin... Songeons à d'autres... songeons à notre *intrigue*... Il s'agit d'une pauvre mère et de sa fille, qui, autrefois dans l'aisance, sont aujourd'hui, par suite d'une spoliation infâme... réduites au sort le plus affreux.

— Malheureuses femmes !... Et où demeurent-elles, monseigneur ?

— Je l'ignore.

— Mais comment avez-vous connu leur misère ?

— Hier je vais au Temple... Vous ne savez pas ce que c'est que le Temple, madame la marquise ?

— Non, monseigneur...

— C'est un bazar très-amusant à voir; j'allais donc faire là quelques emplettes avec ma voisine du quatrième...

— Votre voisine ?...

— N'ai-je pas ma chambre, rue du Temple ?

— Je l'oubliais, monseigneur...

— Cette voisine est une ravissante petite grisette ; elle s'appelle Rigolette ; elle rit toujours, et n'a jamais eu d'amant.

— Quelle vertu... pour une grisette !

— Ce n'est pas absolument par vertu qu'elle est sage, mais parce qu'elle n'a pas, dit-elle, le loisir d'être amoureuse ; cela lui prendrait trop de temps, car il lui faut travailler douze à quinze heures par jour pour gagner vingt-cinq sous, avec lesquels elle vit...

— Elle peut vivre de si peu ?

— Comment donc ! elle a même comme objets de luxe deux oiseaux qui mangent plus qu'elle ; sa chambrette est des plus proprettes, et sa mise des plus coquettes.

— Vivre avec vingt-cinq sous par jour ! c'est un prodige...

— Un vrai prodige d'ordre, de travail, d'économie et de philosophie pratique, je vous assure ; aussi je vous la recommande : elle est, dit-elle, très-habile couturière... En tous cas, vous ne seriez pas obligée de porter les robes qu'elle vous ferait...

— Dès demain je lui enverrai de l'ouvrage... Pauvre fille !... vivre avec une somme si minime et pour ainsi dire si inconnue à nous autres riches, que le prix du moindre de nos caprices a cent fois cette valeur !

— Vous vous intéressez donc à ma petite protégée, c'est convenu ; revenons à notre aventure. J'étais donc allé au Temple, avec mademoiselle Rigolette, pour quelques achats

estimés à vos pauvres gens de la mansarde, lorsque, fouillant par hasard dans un vieux secrétaire à vendre, je trouvai un brouillon de lettre, écrit par une femme, qui se plaignait à un tiers d'être réduite à la misère, elle et sa fille, par l'infidélité d'un dépositaire. Je demandai à la marchande d'où lui venait ce meuble. Il faisait partie d'un modeste mobilier qu'une femme, jeune encore, lui avait vendu, étant sans doute à bout de ressources... Cette femme et sa fille, me dit la marchande, semblaient être des *bourgeoises* et supporter fièrement leur détresse.

— Et vous ne savez pas leur demeure, monseigneur?

— Malheureusement, non... jusqu'à présent... Mais j'ai donné ordre à M. de Graün de tâcher de la découvrir en s'adressant, s'il le faut, à la préfecture de police. Il est probable que, dénuées de tout, la mère et la fille auront été chercher un refuge dans quelque misérable hôtel garni. S'il en est ainsi, nous avons bon espoir; car les maîtres de ces maisons y inscrivent chaque soir les étrangers qui y sont venus dans la journée.

— Quel singulier concours de circonstances!... dit madame d'Harville avec étonnement. Combien cela est attachant!...

— Ce n'est pas tout... Dans un coin du brouillon de la lettre trouvée dans le vieux meuble se trouvaient ces mots : *Écrire à madame de Lucenay*.

— Quel bonheur! Peut-être saurons-nous quelque chose par la duchesse, s'écria vivement madame d'Harville; puis elle reprit avec un soupir : Mais, ignorant le nom de cette femme, comment la désigner à madame de Lucenay?

— Il faudra lui demander si elle ne connaît pas une veuve, jeune encore, d'une physionomie distinguée, et dont la fille, âgée de seize ou dix-sept ans, se nomme Claire... Je me souviens du nom.

— Le nom de ma fille! il me semble que c'est un motif de plus de s'intéresser à ces infortunées...

— J'oubliais de vous dire que le frère de cette veuve s'est suicidé il y a quelques mois.

— Si madame de Lucenay connaît cette famille, repr

madame d'Harville en réfléchissant, de tels renseignements suffiront pour la mettre sur la voie ; dans ce cas encore le triste genre de mort de ce malheureux aura dû frapper la duchesse. Mon Dieu! que j'ai hâte d'aller la voir !... je lui écrirai un mot ce soir pour avoir la certitude de la rencontrer demain matin... Quelles peuvent être ces femmes? D'après ce que vous savez d'elles, monseigneur, elles paraissent appartenir à une classe distinguée de la société... Et se voir réduites à une telle détresse ! Ah ! pour elles la misère doit être doublement affreuse.

— Et cela par la volerie d'un notaire, abominable coquin dont je savais déjà d'autres méfaits... un certain Jacques Ferrand.

— Le notaire de mon mari ! s'écria Clémence, le notaire de ma belle-mère ! Mais vous vous trompez, monseigneur, on le regarde comme le plus honnête homme du monde.

— J'ai les preuves du contraire... Mais veuillez ne dire à personne mes doutes ou plutôt mes certitudes au sujet de ce misérable; il est aussi adroit que criminel, et, pour le démasquer, j'ai besoin qu'il croie encore quelques jours à l'impunité. Oui, c'est lui qui a dépouillé ces infortunées, en niant un dépôt qui, selon toute apparence, lui avait été remis par le frère de cette veuve.

— Et cette somme?...

— Était toute leur ressource !...

— Oh! voilà de ces crimes...

— De ces crimes, s'écria Rodolphe, de ces crimes que rien n'excuse, ni le besoin... ni la passion... Souvent la faim pousse au vol, la vengeance au meurtre... Mais ce notaire déjà riche, mais cet homme revêtu par la société d'un caractère presque sacerdotal, d'un caractère qui impose, qui force la confiance... cet homme est poussé au crime, lui, par une cupidité froide et implacable... L'assassin ne vous tue qu'une fois... et vite... avec son couteau;... lui vous tue lentement, par toutes les tortures du désespoir et de la misère où il vous plonge... Pour un homme comme ce Ferrand, le patrimoine de l'orphelin, les deniers du pauvre si laborieusement amassés... rien n'est sacré !... Vous lui confiez de l'or, cet or le

lente... il le vole... De riche et d'heureux, *la volonté* de cet homme vous fait mendiant et désolé!... A force de privations et de travaux, vous avez assuré le pain et l'abri de votre vieillesse... *la volonté* de cet homme arrache à votre vieillesse ce pain et cet abri...

Ce n'est pas tout. Voyez les effrayantes conséquences de ces spoliations infâmes... Que cette veuve dont nous parlons, madame, meure de chagrin et de détresse; sa fille, jeune et belle, sans appui, sans ressources, habituée à l'aisance, inapte, par son éducation, à gagner sa vie, se trouve bientôt entre le déshonneur et la faim!... Qu'elle s'égare, qu'elle succombe... la voilà perdue, avilie, déshonorée!... Par sa spoliation, Jacques Ferrand est donc cause de la mort de la mère, de la prostitution de la fille!... il a tué le corps de l'une, tué l'âme de l'autre; et cela, encore une fois, non pas tout d'un coup, comme les autres homicides, mais avec lenteur et cruauté.

Clémence n'avait pas encore entendu Rodolphe parler avec autant d'indignation et d'amertume; elle l'écoutait en silence, frappée de ces paroles d'une éloquence sans doute morose, mais qui révélaient une haine vigoureuse contre le mal.

— Pardon, madame, lui dit Rodolphe après quelques instants de silence, je n'ai pu contenir mon indignation en songeant aux malheurs horribles qui pourraient atteindre vos futures protégées... Ah! croyez-moi, on n'exagère jamais les conséquences qu'entraînent souvent la ruine et la misère...

— Oh! merci, au contraire, monseigneur, d'avoir, par ces terribles paroles, encore augmenté, s'il est possible, la tendre pitié que m'inspire cette mère infortunée. Hélas! c'est surtout pour sa fille qu'elle doit souffrir... Oh! c'est affreux... Mais nous les sauverons... nous assurerons leur avenir, n'est-ce pas, monseigneur? Dieu merci, je suis riche, pas autant que je le voudrais, maintenant que j'entrevois un nouvel usage de la richesse; mais, s'il le faut, je m'adresserai à M. d'Harville, je le rendrai si heureux, qu'il ne pourra se refuser à aucun de mes nouveaux *caprices,* et je prévois que j'en aurai beaucoup de ce genre. Nos protégées sont fières, m'avez-vous dit, monseigneur: je les en aime davantage; la fierté dans l'infortune

prouve toujours une âme élevée... Je trouverai le moyen de les sauver sans qu'elles croient devoir mes secours à un bienfait... Ce sera difficile... tant mieux ! Oh ! j'ai déjà mon projet ; vous verrez, monseigneur... vous verrez que l'adresse et la finesse ne me manqueront pas.

— J'entrevois déjà les combinaisons les plus machiavéliques, dit Rodolphe en souriant.

— Mais il faut d'abord les découvrir... Que j'ai hâte d'être à demain ! En sortant de chez madame de Lucenay, j'irai à leur ancienne demeure ; j'interrogerai leurs voisins, je verrai par moi-même, je demanderai des renseignements à tout le monde... Je me compromettrai s'il le faut ! Je serais si fière d'obtenir par moi-même et par moi seule le résultat que je désire !... Oh ! j'y parviendrai... cette aventure est si touchante... Pauvres femmes ! il me semble que je m'intéresse encore davantage à elles quand je songe à ma fille...

Rodolphe, ému de ce charitable empressement, souriait avec mélancolie en voyant cette femme de vingt ans, si belle, si aimante, tâchant d'oublier dans de nobles distractions les malheurs domestiques qui la frappaient ; les yeux de Clémence brillaient d'un vif éclat, ses joues étaient légèrement colorées ; l'animation de son geste, de sa parole donnait un nouvel attrait à sa ravissante physionomie.

XXXII

LE PIÉGE.

Madame d'Harville s'aperçut que Rodolphe la contemplait en silence. Elle rougit, baissa les yeux, puis les relevant avec une confusion charmante, elle lui dit :

— Vous riez de mon exaltation, monseigneur? C'est que je

suis impatiente de goûter ces douces joies qui vont animer ma vie, jusqu'à présent triste et inutile. Tel n'était pas sans doute le sort que j'avais rêvé... Il est un sentiment, un bonheur le plus vif de tous... que je ne dois jamais connaître... Quoique bien jeune encore, il me faut y renoncer! ajouta Clémence avec un soupir contraint.

Puis elle reprit :

— Mais enfin, grâce à vous, mon sauveur, toujours grâce à vous, je me serai créé d'autres intérêts; la charité remplacera l'amour... J'ai déjà dû à vos conseils de si touchantes émotions!... Vos paroles, monseigneur, ont tant d'influence sur moi!... Plus je médite, plus j'approfondis vos idées, plus je les trouve justes, grandes, fécondes. Puis, quand je songe que, non content de prendre en commisération des peines qui devraient vous être indifférentes, vous me donnez encore les avis les plus salutaires, en me guidant pas à pas dans cette voie nouvelle que vous avez ouverte à un pauvre cœur chagrin et abattu... oh! monseigneur, quel trésor de bonté renferme donc votre âme? Où avez-vous puisé tant de généreuse pitié?

— J'ai beaucoup souffert, je souffre encore : voilà pourquoi je sais le secret de bien des douleurs.

— Vous, monseigneur, vous malheureux!

— Oui, car on dirait que, pour me préparer à compatir à toutes les infortunes, le sort a voulu que je les subisse toutes... Ami, il m'a frappé dans mon ami; amant, il m'a frappé dans la première femme que j'ai aimée avec l'aveugle confiance de la jeunesse; époux, il m'a frappé dans ma femme; fils, il m'a frappé dans mon père; père, il m'a frappé dans mon enfant...

— Je croyais, monseigneur, que la grande-duchesse ne vous avait pas laissé d'enfant?

— En effet; mais avant mon mariage j'avais une fille, morte toute petite... Eh bien! si étrange que cela vous paraisse, la perte de cette enfant, que j'ai vue à peine, est le regret de toute ma vie... Plus je vieillis, plus ce chagrin devient profond! Chaque année en redouble l'amertume; on dirait qu'il grandit en raison de l'âge que devrait avoir ma fille... Maintenant elle aurait dix-sept ans!...

— Et sa mère, monseigneur, vit-elle encore? demanda Clémence, après un moment d'hésitation.

— Oh! ne m'en parlez pas!... s'écria Rodolphe, dont les traits se rembrunirent à la pensée de Sarah. Sa mère est une indigne créature, une âme bronzée par l'égoïsme et par l'ambition. Quelquefois je me demande s'il ne vaut pas mieux pour ma fille d'être morte que d'être restée aux mains de sa mère...

Clémence éprouva une sorte de satisfaction en entendant Rodolphe s'exprimer ainsi.

— Oh! je conçois alors, s'écria-t-elle, que vous regrettiez doublement votre fille!

— Je l'aurais tant aimée!.. Et puis il me semble que chez nous autres princes il y a toujours dans notre amour pour un fils une sorte d'intérêt de race et de nom, d'arrière-pensée politique... Mais une fille! une fille! on l'aime pour elle seule... Par cela même que l'on a vu, hélas! l'humanité sous ses faces les plus sinistres, quelles délices de se reposer dans la contemplation d'une âme candide et pure! de respirer son parfum virginal, d'épier avec une tendresse inquiète ses tressaillements ingénus!... La mère la plus folle, la plus fière de sa fille n'éprouve pas ces ravissements; elle lui est trop pareille pour l'apprécier, pour goûter ces douceurs ineffables... Elle appréciera bien davantage les mâles qualités d'un fils vaillant et hardi. Car enfin ne trouvez-vous pas que ce qui rend encore plus touchant peut-être l'amour d'une mère pour son fils, l'amour d'un père pour sa fille, c'est que dans ces affections il y a un être faible qui a toujours besoin de protection? Le fils protége sa mère, le père protége sa fille.

— Oh! c'est vrai, monseigneur...

— Mais, hélas! à quoi bon comprendre ces jouissances ineffables, lorsqu'on ne doit jamais les éprouver? reprit Rodolphe avec abattement.

Clémence ne put retenir une larme, tant l'accent de Rodolphe avait été profond, déchirant.

Après un moment de silence, rougissant presque de l'émotion à laquelle il s'était laissé entraîner, il dit à madame d'Harville en souriant tristement :

— Pardon, madame, mes regrets et mes souvenirs m'ont emporté malgré moi; vous m'excuserez, n'est-ce pas?

— Ah! monseigneur, croyez que je partage vos chagrins. N'en ai-je pas le droit? N'avez-vous pas partagé les miens? Malheureusement les consolations que je puis vous offrir sont vaines...

— Non, non... le témoignage de votre intérêt m'est doux et salutaire; c'est déjà presque un soulagement de dire que l'on souffre... et je ne vous l'aurais pas dit sans la nature de notre entretien. qui a réveillé en moi des souvenirs douloureux... C'est une faiblesse, mais je ne puis entendre parler d'une jeune fille sans songer à celle que j'ai perdue...

— Ces préoccupations sont si naturelles! Tenez, monseigneur, depuis que je vous ai vu, j'ai accompagné dans ses visites aux prisons une femme de mes amies qui est patronesse de l'œuvre des jeunes détenues de Saint-Lazare; cette maison renferme des créatures bien coupables. Si je n'avais pas été mère, je les aurais jugées, sans doute, avec encore plus de sévérité... tandis que je ressens pour elles une pitié douloureuse en songeant que peut-être elles n'eussent pas été perdues sans l'abandon et la misère où on les a laissées depuis leur enfance... Je ne sais pourquoi, ensuite de ces pensées, il me semble aimer ma fille davantage encore...

— Allons, courage, dit Rodolphe avec un soupir mélancolique. Cet entretien me laisse rassuré sur vous... Une voie salutaire vous est ouverte; en la suivant, vous traverserez, sans faillir, ces années d'épreuves si dangereuses pour les femmes, et surtout pour une femme douée comme vous l'êtes; votre mérite sera grand... Vous aurez encore à lutter, à souffrir... car vous êtes bien jeune, mais vous reprendrez des forces en songeant au bien que vous aurez fait... à celui que vous aurez à faire encore...

Madame d'Harville fondit en larmes.

— Au moins, dit-elle, votre appui, vos conseils ne me manqueront jamais, n'est-ce pas, monseigneur?

— De près ou de loin, toujours je prendrai le plus vif intérêt à ce qui vous touche... toujours, autant qu'il sera en moi, je

contribuerai à votre bonheur... à celui de l'homme auquel j'ai voué la plus constante amitié...

— Oh ! merci de cette promesse, monseigneur, dit Clémence en essuyant ses larmes. Sans votre généreux soutien, je le sens, mes forces m'abandonneraient... mais, croyez-moi... je vous le jure ici, j'accomplirai courageusement mon devoir.

A ces mots, une petite porte cachée dans la tenture s'ouvrit brusquement.

Clémence poussa un cri. Rodolphe tressaillit.

M. d'Harville parut, pâle, ému, profondément attendri, les yeux humides de larmes.

Le premier étonnement passé, le marquis dit à Rodolphe en lui donnant la lettre de Sarah :

— Monseigneur... voici la lettre infâme que j'ai reçue tout à l'heure devant vous... Veuillez la brûler après l'avoir lue.

Clémence regardait son mari avec stupeur.

— Oh ! c'est infâme ! s'écria Rodolphe indigné.

— Eh bien ! monseigneur... il y a quelque chose de plus lâche encore que cette lâcheté anonyme... C'est ma conduite !

— Que voulez-vous dire ?

— Tout à l'heure, au lieu de vous montrer cette lettre franchement, hardiment, je vous l'ai cachée, j'ai feint le calme pendant que j'avais la jalousie, la rage, le désespoir dans le cœur... Ce n'est pas tout... Savez-vous ce que j'ai fait, monseigneur ? Je suis allé honteusement me tapir derrière cette porte pour vous écouter... pour vous épier... oui, j'ai été assez misérable pour douter de votre loyauté, de votre honneur... Oh ! l'auteur de ces lettres sait à qui il les adresse... il sait combien ma tête est faible... Eh bien ! monseigneur, dites, après avoir entendu ce que je viens d'entendre, car je n'ai pas perdu un mot de votre entretien, car je sais quels intérêts vous attirent rue du Temple... après avoir été enfin assez bassement défiant pour me faire le complice de cette horrible calomnie en y croyant... n'est-ce pas à genoux que je dois vous demander grâce et pitié ?... Et c'est ce que je fais, monseigneur... et c'est ce que je fais, Clémence ; je n'ai plus d'espoir que dans votre générosité.

— Eh ! mon Dieu, mon cher Albert, qu'ai-je à vous pardon-

ner ? dit Rodolphe en tendant ses deux mains au marquis avec la plus touchante cordialité. Maintenant, vous savez *nos secrets*, à moi et à madame d'Harville, j'en suis ravi... je pourrai vous sermonner tout à mon aise. Me voici votre confident forcé, et, ce qui vaut encore mieux, vous voici confident de madame d'Harville ; c'est dire que vous connaissez maintenant tout ce que vous devez attendre de ce noble cœur...

— Et vous, Clémence, dit tristement M. d'Harville à sa femme, me pardonnerez-vous encore cela ?

— Oui... à condition que vous m'aiderez à assurer votre bonheur...

Et elle tendit sa main à son mari qui la serra avec émotion.

— Ma foi, mon cher marquis, s'écria Rodolphe, nos ennemis sont maladroits!... grâce à eux, nous voici plus intimes que par le passé... Vous n'avez jamais plus justement apprécié madame d'Harville... jamais elle ne vous a été plus dévouée... Avouez que nous sommes bien vengés des envieux et des méchants!... C'est toujours cela, en attendant mieux... car je devine d'où le coup est parti... et je n'ai pas l'habitude de souffrir patiemment le mal que l'on fait à mes amis... Mais ceci me regarde... Adieu, madame, voici notre *intrigue* découverte, vous ne serez plus seule à secourir vos protégés... Soyez tranquille, nous renouerons bientôt quelque mystérieuse entreprise... et le marquis sera bien fin s'il la découvre.

. . . .

Après avoir accompagné Rodolphe jusqu'à sa voiture pour le remercier encore, le marquis rentra chez lui sans revoir Clémence.

XXXIII

RÉFLEXIONS.

Il serait difficile de peindre les sentiments tumultueux et contraires dont fut agité M. d'Harville lorsqu'il se trouva seul.

Il reconnaissait avec joie l'indigne fausseté de l'accusation portée contre Rodolphe et contre Clémence, mais il était aussi convaincu qu'il lui fallait renoncer à l'espoir d'être aimé d'elle. Plus, dans sa conversation avec Rodolphe, Clémence s'était montrée résignée, courageuse, résolue au bien, plus il se reprochait amèrement d'avoir, par un coupable égoïsme, enchaîné cette malheureuse jeune femme à son sort.

Loin d'être consolé par l'entretien qu'il avait surpris, il tomba dans une tristesse, dans un accablement inexprimables.

La richesse oisive a cela de terrible, que rien ne la distrait, que rien ne la défend des ressentiments douloureux. N'étant jamais forcément préoccupée des nécessités de l'avenir ou des labeurs de chaque jour, elle demeure tout entière en proie aux grandes afflictions morales.

Pouvant posséder ce qui se possède à prix d'or, elle désire ou elle regrette, avec une violence inouïe, ce que l'or seul ne peut donner.

La douleur de M. d'Harville était désespérée, car il ne voulait après tout rien que de juste, que de *légal :* la possession... sinon l'amour de sa femme.

Or, en face des refus inexorables de Clémence, il se demandait si ce n'était pas une dérision amère que ces paroles de la loi : *La femme appartient à son mari.*

A quelle pouvoir, à quelle intervention recourir pour vaincre cette froideur, cette répugnance qui changeait sa vie en un long supplice, puisqu'il ne devait, ne pouvait, ne voulait aimer que sa femme?

Il lui fallait reconnaître qu'en cela, comme en tant d'autres incidents de la vie conjugale, la simple volonté de l'homme ou de la femme se substituait impérieusement, sans appel, sans répression possible, à la volonté souveraine de la loi.

A ces transports de vaine colère succédait parfois un morne abattement.

L'avenir lui pesait, lourd, sombre, glacé.

Il pressentait que le chagrin rendrait sans doute plus fréquentes encore les crises de son effroyable maladie.

—Oh ! s'écriait-il, à la fois attendri et désolé, c'est ma faute... c'est ma faute !... Pauvre malheureuse femme, je l'ai trompée... indignement trompée !... Elle peut... elle doit me haïr... et pourtant, tout à l'heure encore, elle m'a témoigné l'intérêt le plus touchant ; mais, au lieu de me contenter de cela... ma folle passion m'a égaré, je suis devenu tendre... j'ai parlé de mon amour... et à peine mes lèvres ont-elles effleuré sa main, qu'elle a tressailli de frayeur... Si j'avais pu douter encore de la répugnance invincible que je lui inspire, ce qu'elle a dit au prince ne m'aurait laissé aucune illusion... Oh ! c'est affreux... affreux !

Et de quel droit lui a-t-elle confié ce hideux secret ? Cela est une trahison indigne ! De quel droit ? Hélas ! du droit que les victimes ont de se plaindre de leur bourreau... Pauvre enfant... si jeune, si aimante, tout ce qu'elle a trouvé de plus cruel à dire contre l'horrible existence que je lui ai faite... c'est que *tel n'était pas le sort qu'elle avait rêvé*... et qu'elle était bien jeune pour renoncer à l'amour !... Je connais Clémence... cette parole qu'elle m'a donnée, qu'elle a donnée au prince, elle la tiendra désormais : elle sera pour moi la plus tendre des sœurs... Eh bien ! ma position n'est-elle pas encore digne d'envie ?... Aux rapports froids et contraints qui existaient entre nous vont succéder des relations affectueuses et douces... tandis qu'elle aurait pu me traiter toujours avec un mépris glacial, sans qu'il me fût possible de me plaindre.

Allons... je me consolerai en jouissant de ce qu'elle m'offre... Ne serai-je pas encore trop heureux ? Trop heureux ! oh ! que je suis faible ! que je suis lâche ! N'est-ce pas ma femme après

tout? N'est-elle pas à moi, bien à moi? La loi ne me reconnaît-elle pas mon pouvoir sur elle? Ma femme me résiste... eh bien! j'ai le droit de...

Il s'interrompit avec un éclat de rire sardonique.

— Oh! oui... la violence, n'est-ce pas? Maintenant la violence! Autre infamie... Mais que faire alors? car je l'aime moi! je l'aime comme un insensé... Je n'aime qu'elle... je ne veux qu'elle... Je veux son amour et non sa tiède affection de sœur... Oh! à la fin il faudra bien qu'elle ait pitié... elle est si bonne, elle me verra si malheureux!... Mais non, non! jamais! il est une cause d'éloignement qu'une femme ne surmonte pas. Le dégoût... oui... le dégoût... entends-tu? le dégoût!... Il faut bien te convaincre de cela : ton horrible infirmité lui fera horreur... toujours... entends-tu? toujours!... s'écria M. d'Harville dans une douloureuse exaltation.

Après un moment de farouche silence il reprit :

— Cette anonyme délation, qui accusait le prince et ma femme, part encore d'une main ennemie; et tout à l'heure avant de l'avoir entendu, j'ai pu un instant le soupçonner! Lui, le croire capable d'une si lâche trahison!... Et ma femme... l'envelopper dans le même soupçon!... Oh! la jalousie est incurable!... Et pourtant il ne faut pas que je m'abuse... Si le prince, qui m'aime comme l'ami le plus tendre, le plus généreux, engage Clémence à occuper son esprit et son cœur par des œuvres charitables; s'il lui promet ses conseils, son appui, c'est qu'elle a besoin de conseils, d'appui...

Au fait, si belle, si jeune, si entourée, sans amour au cœur qui la défende, presque excusée de ses torts par les miens, qui sont atroces, ne peut-elle pas faillir?

Autre torture! Que j'ai souffert, mon Dieu! quand je l'ai crue coupable... Quelle terrible agonie!... Mais non... cette crainte est vaine... Clémence a juré de ne pas manquer à ses devoirs... elle tiendra ses promesses... Mais à quel prix, mon Dieu!... à quel prix!... Tout à l'heure, lorsqu'elle revenait à moi avec d'affectueuses paroles, combien son sourire doux, triste, résigné, m'a fait de mal!... Combien ce retour vers son bourreau a dû lui coûter! Pauvre femme! qu'elle était belle et touchante

ami! Pour la première fois j'ai senti un remords déchirant; car jusqu'alors sa froideur hautaine l'avait assez vengée. Oh! malheureux... malheureux que je suis!...

. . . .

Après une longue nuit d'insomnie et de réflexions amères, les agitations de M. d'Harville cessèrent comme par enchantement...

Il attendit le jour avec impatience.

XXXIV

PROJETS D'AVENIR.

Dès le matin, M. d'Harville sonna son valet de chambre.

Le vieux Joseph en entrant chez son maître l'entendit, à son grand étonnement, fredonner un air de chasse, signe aussi rare que certain de la bonne humeur de M. d'Harville.

— Ah! M. le marquis, dit le fidèle serviteur attendri, quelle jolie voix vous avez... quel dommage que vous ne chantiez pas plus souvent...

— Vraiment, M. Joseph, j'ai une jolie voix? dit M. d'Harville en riant.

— M. le marquis aurait la voix aussi enrouée qu'un chathuant où qu'une crécelle, que je trouverais encore qu'il a une jolie voix.

— Taisez-vous, flatteur!

— Dame!... quand vous chantez, M. le marquis, c'est signe que vous êtes content... et alors votre voix me paraît la plus charmante musique du monde...

— En ce cas, mon vieux Joseph, apprête-toi à ouvrir tes longues oreilles.

— Que dites-vous?

— Tu pourras jouir tous les jours de cette charmante musique dont tu parais si avide.

— Vous seriez heureux tous les jours, M. le marquis! s'écria Joseph en joignant les mains avec un radieux étonnement.

— Tous les jours, mon vieux Joseph, heureux tous les jours. Oui, plus de chagrin, plus de tristesse... Je puis te dire cela, à toi, seul et discret confident de mes peines... Je suis au comble du bonheur... Ma femme est un ange de bonté... elle m'a demandé pardon de son éloignement passé, l'attribuant, le devinerais-tu?... à la jalousie!...

— A la jalousie!

— Oui, d'absurdes soupçons excités par des lettres anonymes...

— Quelle indignité!....

— Tu comprends... les femmes ont tant d'amour-propre... il n'en a pas fallu davantage pour nous séparer; mais heureusement hier soir elle s'en est franchement expliquée avec moi... Je l'ai désabusée; te dire son ravissement serait impossible, car elle m'aime, oh! elle m'aime! La froideur qu'elle me témoignait lui pesait aussi cruellement qu'à moi-même... Enfin, notre cruelle séparation a cessé... juge de ma joie.

— Il serait vrai! s'écria Joseph les yeux mouillés de larmes. Il serait donc vrai... M. le marquis, vous voilà heureux pour toujours, puisque l'amour de madame la marquise vous manquait seul... ou plutôt puisque son éloignement faisait seul votre malheur... comme vous me le disiez...

— Et à qui l'aurais-je dit, mon pauvre vieux Joseph?... Ne possédais-tu pas... un secret plus triste encore?... Mais ne parlons pas de tristesse... ce jour est trop beau... Tu t'aperçois peut-être que j'ai pleuré?... C'est qu'aussi, vois-tu, le bonheur me débordait... Je m'y attendais si peu... Comme je suis faible, n'est-ce pas?

— Allez... allez... M. le marquis, vous pouvez bien pleurer de contentement... vous avez assez pleuré de douleur. Et moi donc! tenez... est-ce que je ne fais pas comme vous?... Braves larmes!... je ne les donnerais pas pour dix années de ma vie... Je n'ai plus qu'une peur, c'est de ne pouvoir pas m'empêcher

de me jeter aux genoux de madame la marquise, la première fois que je vais la voir...

— Vieux fou, tu es aussi déraisonnable que ton maître... maintenant, j'ai une crainte aussi, moi...

— Laquelle? mon Dieu!...

— C'est que cela ne dure pas... je suis trop heureux... qu'est-ce qui me manque?

— Rien... rien, M. le marquis, absolument rien.

— C'est pour cela, je me défie de ces bonheurs si parfaits... si complets...

— Hélas! si ce n'est que cela... M. le marquis; mais non, je n'ose...

— Je t'entends... eh bien, je crois tes craintes vaines... la révolution que mon bonheur me cause est si vive, si profonde, que je suis sûr d'être à peu près sauvé!

— Comment cela?

— Mon médecin ne m'a-t-il pas dit cent fois que souvent une violente secousse morale suffisait pour donner ou pour guérir cette funeste maladie... Pourquoi les émotions heureuses seraient-elles impuissantes à nous sauver?

— Si vous croyez cela... M. le marquis, cela sera... Cela est... vous êtes guéri! mais c'est donc un jour béni que celui-ci?... Ah! comme vous le dites, monsieur, madame la marquise est un bon ange descendu du ciel, et je commence presque à m'effrayer aussi, monsieur, c'est peut-être trop de félicité en un jour; mais j'y songe... si pour vous rassurer il ne vous faut qu'un petit chagrin, Dieu merci! j'ai votre affaire.

— Comment?

— Un de vos amis a reçu très-heureusement et très à propos, voyez comme ça se trouve! a reçu un coup d'épée... bien peu grave, il est vrai, mais c'est égal, ça suffira toujours à vous chagriner assez pour qu'il y ait, comme vous le désirez, une petite tache dans ce trop beau jour. Il est vrai qu'eu égard à cela il vaudrait mieux que le coup d'épée fût plus dangereux, mais il faut se contenter de ce que l'on a.

— Veux-tu te taire!... Et de qui veux-tu parler?

— De M. le duc de Lucenay.

— Il est blessé !

— Une égratignure au bras. M. le duc est venu hier pour voir monsieur, et il a dit qu'il reviendrait ce matin lui demander une tasse de thé...

— Ce pauvre Lucenay ? Et pourquoi ne m'as-tu pas dit...?

— Hier soir je n'ai pu voir M. le marquis.

Après un moment de réflexion, M. d'Harville reprit :

— Tu as raison, ce léger chagrin satisfera sans doute la jalouse destinée... Mais il me vient une idée, j'ai envie d'improviser ce matin un déjeuner de garçons, tous amis de M. de Lucenay, pour fêter l'heureuse issue de son duel... Ne s'attendant pas à cette réunion, il sera enchanté.

— A la bonne heure ! M. le marquis. Vive la joie ! rattrapez le temps perdu... Combien de couverts ? que je donne les ordres au maître d'hôtel.

— Six personnes dans la petite salle à manger d'hiver.

— Et les invitations?

— Je vais les écrire. Un homme d'écurie montera à cheval et les portera à l'instant ; il est de bonne heure, on trouvera tout le monde... Sonne.

Joseph sonna.

M. d'Harville entra dans son cabinet et écrivit les lettres suivantes, sans autre variante que le nom de l'invité.

*Mon cher ***, ceci est une circulaire ; il s'agit d'un impromptu. Lucenay doit venir déjeuner avec moi ce matin ; il ne compte que sur un tête-à-tête ; faites-lui la très-aimable surprise de vous joindre à moi et à quelques-uns de ses amis que je fais aussi prévenir.*

A midi sans faute.

A. D'HARVILLE.

Un domestique entra.

— Faites monter quelqu'un à cheval, et que l'on porte à l'instant ces lettres, dit M. d'Harville.

Puis s'adressant à Joseph :

— Écris les adresses... *M. le vicomte de Saint-Remy*... Lu-

ceuay ne peut se passer de lui... M. d'Harville... M. de [illegible]ville... un des compagnons de voyage du duc... [illegible], son fidèle partenaire au whist... le [illegible] son ami d'enfance... As-tu écrit?...

— Oui, M. le marquis.

— Envoyez ces lettres sans perdre une minute, dit M. d'Harville... Ah! Philippe, priez M. Doublet de venir me parler.

Philippe sortit.

— Eh bien, qu'as-tu? demanda M. d'Harville à Joseph, qui le regardait avec ébahissement.

— Je n'en reviens pas, monsieur... je ne vous ai jamais vu l'air si en train, si gai... Et puis, vous qui êtes ordinairement pâle, vous avez de belles couleurs... vos yeux brillent...

— Le bonheur... mon vieux Joseph... toujours le bonheur... Ah çà! il faut que tu m'aides dans un complot... Tu vas aller t'informer auprès de mademoiselle Juliette, celle des femmes de madame d'Harville qui a soin, je crois, de ses diamants...

— Oui, M. le marquis, c'est mademoiselle Juliette qui en est chargée; je l'ai aidée, il n'y a pas huit jours, à les nettoyer.

— Tu vas lui demander le nom et l'adresse du joaillier de sa maîtresse... mais qu'elle ne dise pas un mot de ceci à la marquise!...

— Ah! je comprends, monsieur... une surprise...

— Va vite, voici M. Doublet.

En effet, l'intendant entra au moment où sortait Joseph.

— J'ai l'honneur de me rendre aux ordres de M. le marquis.

— Mon cher M. Doublet, je vais vous épouvanter, dit M. d'Harville en riant; je vais vous faire pousser d'affreux cris de détresse.

— A moi, M. le marquis?

— A vous.

— Je ferai tout mon possible pour satisfaire M. le marquis.

— Je vais dépenser beaucoup d'argent, M. Doublet, énormément d'argent.

— Qu'à cela ne tienne, M. le marquis, nous le pouvons; Dieu merci! nous le pouvons.

— Depuis longtemps je suis poursuivi par un projet de bâ-

tisse : il s'agirait d'ajouter une galerie sur le jardin, à l'aile droite de l'hôtel... Après avoir hésité devant cette folie, dont je ne vous ai pas parlé jusqu'ici, je me décide... Il faudra prévenir aujourd'hui mon architecte afin qu'il vienne causer des plans avec moi... Eh bien! M. Doublet, vous ne gémissez pas de cette dépense?

— Je puis affirmer à M. le marquis que je ne gémis pas...

— Cette galerie sera destinée à donner des fêtes; je veux qu'elle s'élève comme par enchantement : or les enchantements étant fort chers, il faudra vendre quinze ou vingt mille livres de rente pour être en mesure de fournir aux dépenses; car je veux que les travaux commencent le plus tôt possible.

— Et c'est très-raisonnable; autant jouir tout de suite... Je me disais toujours : Il ne manque rien à M. le marquis, si ce n'est un goût quelconque... Celui des bâtiments a cela de bon que les bâtiments restent... Quant à l'argent, que M. le marquis ne s'en inquiète pas. Dieu merci! il peut, s'il lui plaît, se passer cette fantaisie de galerie-là.

Joseph rentra.

— Voici, M. le marquis, l'adresse du joaillier; il se nomme M. Baudoin, dit-il à M. d'Harville.

— Mon cher M. Doublet, vous allez aller, je vous prie, chez ce bijoutier, et lui direz d'apporter ici, dans une heure, une rivière de diamants, à laquelle je mettrai environ deux mille louis... Les femmes n'ont jamais trop de pierreries, maintenant qu'on en garnit les robes... Vous vous arrangerez avec le joaillier pour le payement.

— Oui, M. le marquis. C'est pour le coup que je ne gémirai pas... Des diamants, c'est comme les bâtiments, ça reste; et puis cette surprise fera sans doute bien plaisir à madame la marquise, sans compter le plaisir que cela vous procure à vous-même. C'est qu'aussi, comme j'avais l'honneur de le dire l'autre jour, il n'y a pas au monde une existence plus belle que celle de M. le marquis.

— Ce cher M. Doublet, dit M. d'Harville en souriant, ses félicitations sont toujours d'un à-propos inconcevable...

— C'est leur seul mérite, M. le marquis, et elles l'ont peut-

être ce mérite, parce qu'elles partent du fond du cœur. Je cours chez le joaillier, dit M. Doublet, et il sortit.

Dès qu'il fut seul, M. d'Harville se promena dans son cabinet, les bras croisés sur la poitrine, l'œil fixe, méditatif. Sa physionomie changea tout à coup ; elle n'exprima plus ce contentement dont l'intendant et le vieux serviteur du marquis venaient d'être dupes, mais une résolution calme, morne, froide.

Après avoir marché quelque temps, il s'assit lourdement et comme accablé sous le poids de ses peines, il posa ses deux coudes sur son bureau, et cacha son front dans ses mains.

Au bout d'un instant il se redressa brusquement, essuya une larme qui vint mouiller sa paupière rougie, et dit avec effort :

— Allons... courage... allons.

Il écrivit alors à diverses personnes sur des objets assez insignifiants ; mais, dans ces lettres, il donnait ou ajournait différents rendez-vous à plusieurs jours de là.

Le marquis terminait cette correspondance, lorsque Joseph rentra ; ce dernier était si gai, qu'il s'oubliait jusqu'à chantonner à son tour.

— M. Joseph, vous avez une bien jolie voix, lui dit son maître en souriant.

— Ma foi, tant pis, M. le marquis, je n'y tiens pas ; ça chante si fort au dedans de moi qu'il faut bien que ça s'entende au dehors...

— Tu feras mettre ces lettres à la poste.

— Oui, M. le marquis ; mais où recevrez-vous ces messieurs tout à l'heure ?

— Ici, dans mon cabinet, ils fumeront après déjeuner, et l'odeur du tabac n'arrivera pas chez madame d'Harville.

A ce moment, on entendit le bruit d'une voiture dans la cour de l'hôtel.

C'est madame la marquise qui va sortir, elle a demandé ce matin ses chevaux de très-bonne heure, dit Joseph.

— Cours alors la prier de vouloir bien passer ici avant de sortir.

— Oui, M. le marquis.

A peine le domestique fut-il parti que M. d'Harville s'approcha d'une glace et s'examina attentivement.

— Bien, bien, dit-il d'une voix sourde, c'est cela... les joues colorées, le regard brillant... joie ou fièvre... peu importe... pourvu qu'on s'y trompe... Voyons, maintenant... le sourire aux lèvres... Il y a tant de sortes de sourires... Mais qui pourrait distinguer le faux du vrai? Qui pourrait pénétrer sous ce masque menteur? dire : Ce rire cache un sombre désespoir? cette gaieté bruyante cache une pensée de mort? Qui pourrait deviner cela? personne... heureusement... personne... Personne? Oh! si... l'amour ne s'y méprendrait pas, lui ; son instinct l'éclairerait. Mais j'entends... ma femme... Ma femme! Allons... à ton rôle, histrion sinistre...

Clémence entra dans le cabinet de M. d'Harville.

— Bonjour, Albert, mon bon frère, lui dit-elle d'un ton plein de douceur et d'affection en lui tendant la main.

Puis, remarquant l'expression souriante de la physionomie de son mari.

— Qu'avez-vous donc, mon ami? Vous avez l'air radieux!

— C'est qu'au moment où vous êtes entrée, ma chère petite sœur, je pensais à vous... De plus, j'étais sous l'impression d'une excellente résolution...

— Cela ne m'étonne pas...

— Ce qui s'est passé hier, votre admirable générosité, la noble conduite du prince, tout cela m'a donné beaucoup à réfléchir... et je me suis converti à vos idées... mais converti tout à fait... en regrettant mes velléités de révolte d'hier... que vous excuserez au moins par coquetterie, n'est-ce pas? ajouta-t-il en souriant. Car vous ne m'auriez pas pardonné, j'en suis sûr, de renoncer trop facilement à votre amour.

— Quel langage!... quel heureux changement! s'écria madame d'Harville. Ah! j'étais bien sûre qu'en m'adressant à votre cœur, à votre raison, vous me comprendriez... Maintenant, je ne doute plus de l'avenir...

— Ni moi non plus, Clémence, je vous l'assure... Oui, depuis ma résolution de cette nuit, cet avenir, qui me semblait vague et sombre, s'est singulièrement éclairci, simplifié...

— Rien de plus naturel, mon ami; maintenant nous marchons vers un même but, appuyés fraternellement l'un sur

l'autre... Au bout de notre carrière, nous nous retrouverons ce que nous sommes aujourd'hui. Ce sentiment sera inaltérable... Enfin, je veux que vous soyez heureux, et ce sera, car je l'ai mis là, dit Clémence en posant son doigt sur son front.

Puis elle reprit avec une expression charmante, en abaissant sa main sur son cœur :

— Non... je me trompe... c'est là... que cette bonne pensée veillera incessamment... pour vous... et pour moi aussi, et vous verrez, M. mon frère, ce que c'est que l'entêtement d'un cœur bien dévoué.

— Chère Clémence..., répondit M. d'Harville avec une émotion contenue.

Puis, après un moment de silence, il reprit gaiement :

— Je vous ai fait prier de vouloir bien venir ici avant votre départ, pour vous prévenir que je ne pouvais pas prendre ce matin le thé avec vous... J'ai plusieurs personnes à déjeuner... c'est une espèce d'impromptu pour fêter l'heureuse issue du duel de ce pauvre Lucenay, qui, du reste, n'a été que très-légèrement blessé par son adversaire.

Madame d'Harville rougit en songeant à la cause de ce duel : un propos ridicule, adressé devant elle par M. de Lucenay à M. Charles Robert.

Ce souvenir fut cruel pour Clémence, il lui rappelait une erreur dont elle avait honte :

Pour échapper à cette pénible impression, elle dit à son mari :

— Voyez quel singulier hasard ! M. de Lucenay vient déjeuner avec vous ; je vais, moi, peut-être très-indiscrètement m'inviter ce matin chez madame de Lucenay ; car j'ai beaucoup à causer avec elle de mes deux protégées inconnues... De là, je compte aller à la prison de Saint-Lazare avec madame de Blainval ; car vous ne savez pas toutes mes ambitions : à cette heure *j'intrigue* pour être admise dans l'œuvre des jeunes détenues.

— En vérité, vous êtes insatiable, dit M. d'Harville en souriant.

Puis il ajouta avec une douloureuse émotion qui, malgré ses efforts, se trahit quelque peu :

— Ainsi je ne vous verrai plus... d'aujourd'hui?... se hâta-t-il de dire.

— Êtes-vous contrarié que je sorte si matin? lui demanda vivement Clémence étonnée de l'accent de sa voix. Si vous le désirez, je puis remettre ma visite à madame de Lucenay.

Le marquis avait été sur le point de se trahir; il reprit du ton le plus affectueux :

— Oui, ma chère petite sœur, je suis aussi contrarié de vous voir sortir que je serai impatient de vous voir rentrer... voilà de ces défauts dont je ne me corrigerai jamais.

— Et vous ferez bien, mon ami; car j'en serais désolée.

Un timbre annonçant une visite retentit dans l'hôtel.

— Voilà sans doute un de vos convives, dit madame d'Harville. Je vous laisse... A propos, ce soir, que faites-vous? Si vous n'avez pas disposé de votre soirée, *j'exige* que vous m'accompagniez aux Italiens... peut-être maintenant la musique vous plaira-t-elle davantage?

— Je me mets à vos ordres avec le plus grand plaisir...

— Sortez-vous tantôt, mon ami? Vous reverrai-je avant dîner?

— Je ne sors pas... Vous me retrouverez... ici.

— Alors, en revenant, je viendrai savoir si votre déjeuner de garçons a été amusant.

— Adieu, Clémence.

— Adieu, mon ami... à bientôt! Je vous laisse le champ libre, je vous souhaite mille bonnes folies... Soyez bien gai!

Et, après avoir cordialement serré la main de son mari, Clémence sortit par une porte, un moment avant que M. de Lucenay entrât par une autre.

— Elle me souhaite mille bonnes folies... elle m'engage à être *gai...* Dans ce mot *adieu,* dans ce dernier cri de mon âme à l'agonie, dans cette parole de suprême et éternelle séparation, elle a compris... *à bientôt...* et elle s'en va tranquille, souriante... Allons... cela fait honneur à ma dissimulation... Par le ciel! je ne me croyais pas si bon comédien... Mais voici Lucenay...

XXXV

DÉJEUNER DE GARÇONS.

M. de Lucenay entra chez M. d'Harville.

La blessure du duc avait si peu de gravité qu'il ne portait même plus son bras en écharpe; sa physionomie était toujours goguenarde et hautaine, son agitation toujours incessante, sa manie de *tracasser* toujours insurmontable. Malgré ses travers, ses plaisanteries de mauvais goût, malgré son nez démesuré qui donnait à sa figure un caractère presque grotesque, M. de Lucenay n'était pas, nous l'avons dit, un type vulgaire, grâce à une sorte de dignité naturelle et de courageuse impertinence qui ne l'abandonnait jamais.

— Combien vous devez me croire indifférent à ce qui vous regarde, mon cher Henri! dit M. d'Harville en tendant la main à M. de Lucenay; mais c'est seulement ce matin que j'ai appris votre fâcheuse aventure...

— Fâcheuse... allons donc, marquis!... Je m'en suis donné pour mon argent, comme on dit... Je n'ai jamais tant ri de ma vie!... Cet excellent M. Robert avait l'air si solennellement déterminé à ne pas passer pour avoir la pituite... Au fait, vous ne savez pas? c'était la cause du duel. L'autre soir, à l'ambassade de ***, je lui avais demandé devant votre femme, et devant la comtesse Mac-Gregor, comme il la gouvernait sa pituite... *indè iræ;* car, entre nous, il n'avait pas cet inconvénient-là... Mais c'est égal... Vous comprenez... s'entendre dire cela devant de jolies femmes, c'est impatientant.

— Quelle folie!... Je vous reconnais bien!... Mais qu'est-ce que M. Robert?

— Je n'en sais, ma foi, rien du tout; c'est un monsieur que j'ai rencontré aux eaux; il passait devant nous dans le jardin d'hiver de l'ambassade, je l'ai appelé pour lui faire cette bête de plaisanterie; il y a répondu le surlendemain en me donnant très-

galamment un petit coup d'épée; voilà nos relations. Mais ne parlons plus de ces niaiseries... Je viens vous demander une tasse de thé.

Ce disant, M. de Lucenay se jeta et s'étendit sur un sofa; après quoi, introduisant le bout de sa canne entre le mur et la bordure d'un tableau placé au-dessus de sa tête, il commença de tracasser et de balancer ce cadre.

— Je vous attendais, mon cher Henri, et je vous ai ménagé une surprise, dit M. d'Harville.

— Ah! bah! et laquelle? s'écria M. de Lucenay en imprimant au tableau un balancement très-inquiétant.

— Vous allez finir par décrocher ce tableau, et vous le faire tomber sur la tête...

— C'est pardieu vrai!... vous avez un coup d'œil d'aigle... Mais votre suprise, dites-la donc?

— J'ai prié quelques-uns de nos amis de venir déjeuner avec nous.

— Ah! bien, par exemple, pour ça, marquis, bravo!... bravissimo!... archi-bravissimo! cria M. de Lucenay à tue-tête en frappant de grands coups de canne sur les coussins du sofa. Et qui aurons-nous? Saint-Remy?... Non, au fait il est à la campagne depuis quelques jours. Que diable peut-il manigancer à la campagne en plein hiver?

— Vous êtes sûr qu'il n'est pas à Paris?

— Très-sûr; je lui avais écrit pour lui demander de me servir de témoin... Il était absent, je me suis rabattu sur lord Douglas et sur Sézannes...

— Cela se rencontre à merveille, ils déjeunent avec nous.

— Bravo! bravo! bravo! se mit à crier de nouveau M. de Lucenay.

Puis, se tordant et se roulant sur le sofa, il accompagna cette fois ses cris inhumains d'une série de sauts de carpe à désespérer un bateleur.

Les évolutions acrobatiques du duc de Lucenay furent interrompues par l'arrivée de M. de Saint-Remy.

— Je n'ai pas eu besoin de demander si Lucenay était ici, dit gaiement le vicomte, on l'entend d'en bas!

— Comment! c'est vous, beau Sylvain! campagnard! loup-garou! s'écria le duc étonné en se redressant brusquement; on vous croyait à la campagne...

— Je suis de retour depuis hier; j'ai reçu tout à l'heure l'invitation de d'Harville, et j'accours... tout joyeux de cette bonne surprise.

Et M. de Saint-Remy tendit la main à M. de Lucenay, puis au marquis.

— Et je vous sais bon gré de cet empressement, mon cher Saint-Remy. N'est-ce pas naturel? Les amis de Lucenay ne doivent-ils pas se réjouir de l'heureuse issue de ce duel, qui, après tout, pouvait avoir des suites fâcheuses?...

— Mais, reprit obstinément le duc, qu'est-ce donc que vous avez été faire à la campagne en plein hiver, Saint-Remy? Cela m'intrigue.

— Est-il curieux! dit le vicomte en s'adressant à M. d'Harville.

Puis il répondit au duc :

— Je veux me sevrer peu à peu de Paris... puisque je dois le quitter bientôt.

— Ah! oui, cette belle imagination de vous faire attacher à la légation de France à Gérolstein... Laissez-nous donc tranquilles avec vos billevesées de diplomatie, vous n'irez jamais là... ma femme le dit et tout le monde le répète...

— Je vous assure que madame de Lucenay se trompe comme tout le monde.

— Elle vous a dit devant moi que c'était une folie...

— J'en ai tant fait dans ma vie!

— Des folies élégantes et charmantes, à la bonne heure, comme qui dirait de vous ruiner par vos magnificences de Sardanapale, j'admets ça; mais aller vous enterrer dans un trou de cour pareil... à Gérolstein!... Voyez donc la belle poussée... Ça n'est pas une folie, c'est une bêtise, et vous avez trop d'esprit pour en faire... des bêtises.

— Prenez garde, mon cher Lucenay, en médisant de cette cour allemande, vous allez vous faire une querelle avec d'Harville, l'ami intime du grand-duc régnant, qui, du reste, m'a

l'autre jour accueilli avec la meilleure grâce du monde à l'ambassade de *** où je lui ai été présenté.

— Vraiment! mon cher Henri, dit M. d'Harville, si vous connaissiez le grand-duc comme je le connais, vous comprendriez que Saint-Remy n'ait aucune répugnance à aller passer quelque temps à Gérolstein.

— Je vous crois, marquis, quoiqu'on le dise fièrement original, votre grand-duc ; mais ça n'empêche pas qu'un *beau* comme Saint-Remy, la fine fleur de la fleur des pois, ne peut vivre qu'à Paris... il n'est en toute valeur qu'à Paris.

Les autres convives de M. d'Harville venaient d'arriver, lorsque Joseph entra et dit quelques mots tout bas à son maître.

— Messieurs, vous permettez..., dit le marquis. C'est le joaillier de ma femme qui m'apporte des diamants à choisir pour elle... une surprise... Vous connaissez cela, Lucenay... nous sommes des maris de la vieille roche, nous autres...

— Ah! pardieu, s'il s'agit de surprise, s'écria le duc, ma femme m'en a fait une hier... et une fameuse encore.

— Quelque cadeau splendide?

— Elle m'a demandé... cent mille francs...

— Et comme vous êtes magnifique... vous les lui avez...

— Prêtés!... ils seront hypothéqués sur la terre d'Arnouville... les bons comptes font les bons amis... Mais c'est égal... prêter en deux heures cent mille francs à quelqu'un qui en a besoin, c'est gentil et c'est rare... N'est-ce pas, dissipateur? vous qui êtes très-connaisseur en emprunts..., dit en riant le duc à M. de Saint-Remy, sans se douter de la portée de ses paroles.

Malgré son audace, le vicomte rougit d'abord légèrement un peu, puis il reprit effrontément :

— Cent mille francs! mais c'est énorme... Comment une femme peut-elle jamais avoir besoin de cent mille francs?... Nous autres hommes, à la bonne heure.

— Ma foi, je ne sais pas ce qu'elle veut faire de cette somme-là... ma femme. D'ailleurs ça m'est égal... Des arriérés de toilette probablement... des fournisseurs impatientés et exigeants ; ça la regarde... Et puis vous sentez bien, mon cher Saint-Remy,

que, lui prêtant mon argent, il eut été du plus mauvais goût à moi de lui en demander l'emploi.

— C'est pourtant presque toujours une curiosité particulière à ceux qui prêtent, de savoir ce qu'on veut faire de l'argent qu'on leur emprunte.... dit le vicomte en riant.

— Parbleu, Saint-Remy, dit M. d'Harville, vous qui avez un si excellent goût, vous allez m'aider à choisir la parure que je destine à ma femme : votre approbation consacrera mon choix, vos arrêts sont souverains en fait de modes...

Le joaillier entra, portant plusieurs écrins dans un grand sac de peau.

— Tiens, c'est M. Baudoin, dit M. de Lucenay.

— A vous rendre mes devoirs, M. le duc.

— Je suis sûr que c'est vous qui ruinez ma femme avec vos tentations infernales et éblouissantes ? dit M. de Lucenay.

— Madame la duchesse s'est contentée de faire seulement remonter ses diamants cet hiver, dit le joaillier avec un léger embarras. Et justement, en venant chez M. le marquis, je les ai portés à madame la duchesse.

M. de Saint-Remy savait que madame de Lucenay, pour venir à son aide, avait changé ses pierreries pour des diamants faux ; il fut désagréablement frappé de cette rencontre... mais il reprit audacieusement :

— Ces maris sont-ils curieux ! ne répondez-donc pas, M. Baudoin.

— Curieux? ma foi, non, dit le duc, c'est ma femme qui paye... elle peut se passer toutes ses fantaisies... elle est plus riche que moi...

Pendant cet entretien, M. Baudoin avait étalé sur un bureau plusieurs admirables colliers de rubis et de diamants.

— Quel éclat!... et que ces pierres sont divinement taillées ! dit lord Douglas.

— Hélas ! monsieur, répondit le joaillier, j'employais à ce travail un des meilleurs lapidaires de Paris ; le malheur veut qu'il soit devenu fou, et jamais je ne retrouverai un ouvrier pareil. Ma courtière en pierreries m'a dit que c'est probablement la misère qui lui a fait perdre la tête, à ce pauvre homme.

— La misère!... Et vous confiez des diamants à des gens dans la misère!

— Certainement, monsieur, et il est sans exemple qu'un lapidaire ait jamais rien détourné, quoique ce soit un rude et pauvre état que le leur.

— Combien ce collier? demanda M. d'Harville.

— M. le marquis remarquera que les pierres sont d'une eau et d'une coupe magnifiques, presque toutes de la même grosseur.

— Voici des précautions oratoires des plus menaçantes pour votre bourse, dit M. de Saint-Remy en riant; attendez-vous, mon cher d'Harville, à quelque prix exorbitant.

— Voyons, M. Baudoin, en conscience, votre dernier mot? dit M. d'Harville.

— Je ne voudrais pas faire marchander M. le marquis... Le dernier prix sera quarante-deux mille francs.

— Messieurs! s'écria M. de Lucenay, admirons d'Harville en silence, nous autres maris... Ménager à sa femme une surprise de quarante-deux mille francs!... Diable! n'allons pas ébruiter cela, ce serait d'un exemple détestable.

— Riez tant qu'il vous plaira, messieurs, dit gaiement le marquis. Je suis amoureux de ma femme, je ne m'en cache pas; je le dis, je m'en vante!

— On le voit bien, reprit M. de Saint-Remy, un tel cadeau en dit plus que toutes les protestations du monde.

— Je prends donc ce collier, dit M. d'Harville, si toutefois cette monture d'émail noir vous semble de bon goût, Saint-Remy.

— Elle fait encore valoir l'éclat des pierreries; elle est disposée à merveille!

— Je me décide pour ce collier, dit M. d'Harville. Vous aurez, M. Baudoin, à compter avec M. Doublet, mon homme d'affaires.

— M. Doublet m'a prévenu, M. le marquis, dit le joaillier.

Et il sortit après avoir remis dans son sac, sans les compter (tant sa confiance était grande), les diverses pierreries qu'il avait apportées, et que M. de Saint-Remy avait longtemps et curieusement maniées et examinées durant cet entretien.

M. d'Harville, donnant le collier à Joseph qui avait attendu ses ordres, lui dit tout bas :

— Il faut que mademoiselle Juliette mette adroitement ces diamants avec ceux de sa maîtresse, sans que celle-ci s'en doute pour que la surprise soit plus complète.

A ce moment le maître d'hôtel annonça que le déjeuner était servi ; les convives du marquis passèrent dans la salle à manger et s'attablèrent.

— Savez-vous, mon cher d'Harville, dit M. de Lucenay, que cette maison est une des plus élégantes et des mieux distribuées de Paris ?

— Elle est assez commode, en effet, mais elle manque d'espace... Mon projet est de faire ajouter une galerie sur le jardin. Madame d'Harville désire donner quelques grands bals, et nos trois salons ne suffiraient pas... Puis je trouve qu'il n'y a rien de plus incommode que les empiétements des fêtes sur les appartements que l'on occupe habituellement, et dont elles vous exilent de temps à autre.

— Je suis de l'avis de d'Harville, dit M. de Saint-Remy ; rien de plus mesquin, de plus bourgeois que ces déménagements forcés par autorité de bals ou de concerts... Pour donner des fêtes vraiment belles sans se gêner, il faut leur consacrer un emplacement particulier ; et puis de vastes et éblouissantes salles, destinées à un bal splendide, doivent avoir un tout autre caractère que celui des salons ordinaires : il y a entre ces deux espèces d'appartements la même différence qu'entre la peinture à fresque monumentale et les tableaux de chevalet.

— Il a raison, dit M. d'Harville, quel dommage, messieurs, que Saint-Remy n'ait pas douze à quinze cent mille livres de rente ! Quelles merveilles il nous ferait admirer !

— Puisque nous avons le bonheur de jouir d'un gouvernement représentatif, dit le duc de Lucenay, le pays ne devrait-il pas voter un million par an à Saint-Remy, et le charger de représenter à Paris le goût et l'élégance française, qui décideraient ainsi du goût et de l'élégance de l'Europe... du monde ?

— Adopté ! cria-t-on en chœur.

— Et l'on prélèverait ce million annuel, en manière d'impôt,

sur ces abominables fesse-mathieu qui, possesseurs de fortunes énormes, seraient prévenus, atteints et convaincus de vivre comme des grippe-sous, ajouta M. de Lucenay.

— Et comme tels, reprit M. d'Harville, condamnés à défrayer des magnificences qu'ils devraient étaler.

— Sans compter que ces fonctions de grand prêtre, ou plutôt de grand maître de l'élégance, reprit M. de Lucenay, dévolues à Saint-Remy, auraient, par l'imitation, une prodigieuse influence sur le goût général...

— Il serait le type auquel on voudrait toujours ressembler.

— C'est clair.

— Et en tâchant de le copier, le goût s'épurerait.

— Au temps de la renaissance le goût est devenu partout excellent, parce qu'il se modelait sur celui des aristocraties, qui était exquis.

— A la grave tournure que prend la question, reprit gaiement M. d'Harville, je vois qu'il ne s'agit plus que d'adresser une pétition aux chambres pour l'établissement de la charge de grand maître de l'élégance française.

— Et comme les députés, sans exception, passent pour avoir des idées très-grandes, très-artistiques et très-magnifiques, cela sera voté par acclamation.

— En attendant la décision qui consacrera en droit la suprématie que Saint-Remy exerce en fait, dit M. d'Harville, je lui demanderai ses conseils pour la galerie que je vais faire construire; car j'ai été frappé de ses idées sur la splendeur des fêtes.

— Mes faibles lumières sont à vos ordres, d'Harville.

— Et quand inaugurerons-nous vos magnificences, mon cher?

— L'an prochain, je suppose; car je vais faire commencer immédiatement les travaux.

— Quel homme à projets vous êtes!

— J'en ai bien d'autres, ma foi... Je médite un bouleversement complet du *Val-Richer*.

— Votre terre de Bourgogne?

— Oui; il y a là quelque chose d'admirable à faire, si toutefois... Dieu me prête vie...

— Pauvre vieillard !...

— Mais n'avez-vous pas acheté dernièrement une ferme près du *Val-Richer* pour vous arrondir encore ?

— Oui, une très-bonne affaire que mon notaire m'a conseillée.

— Et quel est ce rare et précieux notaire qui conseille de si bonnes affaires ?

— M. Jacques Ferrand.

A ce nom, un léger tressaillement plissa le front de M. de Saint-Remy.

— Est-il vraiment aussi honnête homme qu'on le dit ? demanda-t-il négligemment à M. d'Harville, qui se souvint alors de ce que Rodolphe avait raconté à Clémence à propos du notaire.

— Jacques Ferrand ? quelle question ! mais c'est un homme d'une probité antique ! dit M. de Lucenay.

— Aussi respecté que respectable.

— Très-pieux... ce qui ne gâte rien.

— Excessivement avare... ce qui est une garantie pour ses clients.

— C'est enfin un de ces notaires de la vieille roche, qui vous demandent pour qui vous les prenez lorsqu'on s'avise de leur parler de reçu à propos de l'argent qu'on leur confie.

— Rien qu'à cause de cela, moi, je lui confierais toute ma fortune.

— Mais où diable Saint-Remy a-t-il été chercher ses doutes à propos de ce digne homme, d'une intégrité proverbiale ?

— Je ne suis que l'écho de bruits vagues... Du reste, je n'ai aucune raison pour nier ce phénix des notaires... Mais, pour revenir à vos projets, d'Harville, que voulez-vous donc bâtir au *Val-Richer* ? On dit le château admirable...

— Vous serez consulté, soyez tranquille, mon cher Saint-Remy, et plus tôt peut-être que vous ne pensez, car je me fais une joie de ces travaux : il me semble qu'il n'y a rien de plus attachant que d'avoir ainsi des intérêts successifs qui échelonnent et occupent les années à venir... Aujourd'hui ce projet... dans un an celui-ci... plus tard c'est autre chose... Joignez à

cela une femme charmante que l'on adore, et qui est de moitié dans tous vos goûts... dans tous vos desseins... et, ma foi... la vie se passe assez doucement...

— Je le crois pardieu bien! c'est un vrai paradis sur terre...

— Maintenant, messieurs, dit d'Harville lorsque le déjeuner fut terminé, si vous voulez fumer un cigare dans mon cabinet, vous en trouverez d'excellents.

On se leva de table, on rentra dans le cabinet du marquis; la porte de sa chambre à coucher, qui y communiquait, était ouverte. Nous avons dit que le seul ornement de cette pièce se composait de deux panoplies de très-belles armes.

M. de Lucenay, ayant allumé un cigare, suivit le marquis dans sa chambre.

— Vous voyez, je suis toujours amateur d'armes, lui dit M. d'Harville.

— Voilà, en effet, de magnifiques fusils anglais et français; ma foi, je ne saurais auxquels donner la préférence... Douglas! cria M. de Lucenay, venez donc voir si ces fusils ne peuvent rivaliser avec vos meilleurs *Manton*...

Lord Douglas, Saint-Remy et deux autres convives entrèrent dans la chambre du marquis pour examiner les armes.

M. d'Harville, prenant un pistolet de combat, l'arma, et dit en riant :

— Voici, messieurs, la panacée universelle pour tous les maux... le *spleen*... l'ennui...

Et il approcha, en plaisantant, le canon de ses lèvres.

— Ma foi! moi je préfère un autre spécifique, dit Saint-Remy; celui-là n'est bon que dans les cas désespérés.

— Oui, mais il est si prompt, dit M. d'Harville. Zest! et c'est fait; la volonté n'est pas plus rapide... Vraiment c'est merveilleux!

— Prenez donc garde, d'Harville, ces plaisanteries-là sont toujours dangereuses; un malheur est si vite arrivé, dit M. de Lucenay, voyant le marquis approcher encore le pistolet de ses lèvres.

— Parbleu... mon cher, croyez-vous que s'il était chargé je jouerais ce jeu-là?

— Sans doute, mais c'est toujours imprudent...

— Tenez, messieurs, voilà comme on s'y prend : on introduit délicatement le canon entre ses dents... et alors...

— Mon Dieu ! que vous êtes donc bête, d'Harville... quand vous vous y mettez, dit M. de Lucenay en haussant les épaules.

— On approche le doigt de la détente..., ajouta M. d'Harville.

— Est-il enfant... est-il enfant... à son âge !

— Un petit mouvement sur la gâchette..., reprit le marquis, et l'on va droit... chez les âmes...

Avec ces mots, le coup partit...

M. d'Harville s'était brûlé la cervelle.

. . . .

Nous renonçons à peindre la stupeur, l'épouvante des convives de M. d'Harville.

Le lendemain, on devait lire dans un journal :

« Hier un événement aussi imprévu que déplorable a mis en « émoi tout le faubourg Saint-Germain. Une de ces imprudences « qui amènent chaque année de si funestes accidents, a causé un « affreux malheur. Voici les faits que nous avons recueillis et « dont nous pouvons garantir l'authenticité :

« M. le marquis d'Harville, possesseur d'une fortune im« mense, âgé à peine de vingt-six ans, cité pour l'élévation de « son caractère et la bonté de son cœur, marié depuis peu « d'années à une femme qu'il idolâtrait, avait réuni quelques« uns de ses amis à déjeuner ; en sortant de table, on passa « dans la chambre à coucher de M. d'Harville, où se trouvaient « plusieurs armes de prix. En faisant examiner à ses convives « quelques fusils, M. d'Harville prit en plaisantant un pistolet « qu'il ne croyait pas chargé, et l'approcha de ses lèvres... Dans « sa sécurité, il pesa sur la gâchette... le coup partit !... et le « malheureux jeune homme tomba mort, la tête horriblement « fracassée !... Que l'on juge de l'effroyable consternation des « amis de M. d'Harville, auxquels, un instant auparavant, plein « de jeunesse, de bonheur et d'avenir, il faisait part de différents « projets ! Enfin, comme si toutes les circonstances de ce dou« loureux événement devaient le rendre plus cruel encore par « de pénibles contrastes, le matin même M. d'Harville, voulant

« ménager une surprise à sa femme, avait acheté une parure « d'un grand prix qu'il lui destinait... Et c'est au moment où « peut-être jamais la vie ne lui avait paru plus riante et plus « belle, qu'il tombe victime d'un effroyable accident...

« En présence d'un pareil malheur, toutes réflexions sont « inutiles, on ne peut que rester anéanti devant les arrêts im-« pénétrables de la Providence. »

. . . .

Nous citons le journal, afin de consacrer, pour ainsi dire, la croyance générale qui attribua la mort du mari de Clémence à une fatale et déplorable imprudence.

Est-il besoin de dire que M. d'Harville emporta seul dans la tombe le mystérieux secret de sa mort volontaire?...

Oui, volontaire et calculée et méditée avec autant de sang-froid que de générosité... afin que Clémence ne pût concevoir le plus léger soupçon sur la véritable cause de ce suicide.

Ainsi les projets dont M. d'Harville avait entretenu son intendant et ses amis, ses heureuses confidences à son vieux serviteur, la surprise que le matin même il avait ménagée à sa femme, tout cela était autant de piéges tendus à la crédulité publique.

Comment supposer qu'un homme si préoccupé de l'avenir, si jaloux de plaire à sa femme, pût songer à se tuer?...

Sa mort fut donc attribuée et ne pouvait qu'être attribuée à une imprudence.

Quant à sa résolution, un incurable désespoir l'avait dictée.

En se montrant à son égard aussi affectueuse, aussi tendre qu'elle s'était montrée jadis froide et hautaine; en revenant noblement à lui, Clémence avait éveillé dans le cœur de son mari de douloureux remords.

La voyant si mélancoliquement résignée à cette longue vie sans amour, passée auprès d'un homme atteint d'une incurable et effrayante maladie, bien certain, d'après la solennité des paroles de Clémence, qu'elle ne pourrait jamais vaincre la répugnance qu'il lui inspirait, M. d'Harville s'était pris d'une profonde pitié pour sa femme et d'un effrayant dégoût de lui-même et de la vie...

Dans l'exaspération de sa douleur, il se dit :

— Je n'aime, je ne puis aimer [illegible] au monde... c'est la mienne... Sa [illegible] le [illegible] augmenterait encore [illegible] s'il [illegible] l'augmenter...

Et cette femme, [illegible] la [illegible] tenir...

Elle a le droit de me [illegible]...

Je l'ai, par une [illegible] mon détestable sort...

Je m'en repens... [illegible]

La délivrer des liens [illegible]

Ma mort seule peut briser ces liens... [illegible]

Et voilà pourquoi M. d'Harville [illegible] douloureux sacrifice.

Si le divorce eût existé, ce malheureux se serait-il suicidé?

Non!

Il pouvait réparer en partie le mal qu'il avait fait, rendre sa femme à la liberté, lui permettre de trouver le bonheur dans une autre union...

L'inexorable immutabilité de la loi rend donc souvent certaines fautes irremédiables, ou, comme dans ce cas, ne permet de les effacer que par un nouveau crime.

XXXVI

SAINT-LAZARE.

Nous croyons devoir prévenir les plus timorés de nos lecteurs que la prison de Saint-Lazare, spécialement destinée aux voleuses et aux prostituées, est journellement visitée par plusieurs femmes dont la charité, dont le nom, dont la position sociale commandent le respect de tous.

Ces femmes, élevées au milieu des splendeurs de la fortune,

ces femmes, à bon droit comptées parmi la société la plus choisie, viennent chaque semaine passer de longues heures auprès des misérables prisonnières de Saint-Lazare ; épiant dans ces âmes dégradées la moindre aspiration vers le bien, le moindre regret d'un passé criminel, elles encouragent les tendances meilleures, fécondent le repentir, et, par la puissante magie de ces mots, *devoir, honneur, vertu*, elles retirent quelquefois de la fange une de ces créatures abandonnées, avilies, méprisées.

Habituées aux délicatesses, à la politesse exquise de la meilleure compagnie, ces femmes courageuses quittent leur hôtel séculaire, appuient leurs lèvres au front virginal de leurs filles pures comme les anges du ciel, et vont dans de sombres prisons braver l'indifférence grossière ou les propos criminels de ces voleuses ou de ces prostituées...

Fidèles à leur mission de haute moralité, elles descendent vaillamment dans cette boue infecte, posent la main sur tous ces cœurs gangrenés, et, si quelque faible battement d'honneur leur révèle un léger espoir de salut, elles disputent et arrachent à une irrévocable perdition l'âme malade dont elles n'ont pas désespéré.

Les lecteurs timorés auxquels nous nous adressons calmeront donc leur susceptibilité en songeant qu'ils n'entendront et ne verront, après tout, que ce que voient et entendent chaque jour les femmes vénérées que nous venons de citer.

Sans oser établir un ambitieux parallèle entre leur mission et la nôtre, pourrons-nous dire que ce qui nous soutient aussi dans cette œuvre longue, pénible, difficile, c'est la conviction d'avoir éveillé quelques nobles sympathies pour les infortunes probes, courageuses, imméritées, pour les repentirs sincères, pour l'honnêteté simple, naïve, et d'avoir inspiré le dégoût, l'aversion, l'horreur, la crainte salutaire de tout ce qui était absolument impur et criminel ?

Nous n'avons pas reculé devant les tableaux les plus hideusement vrais, pensant que, comme le feu... la vérité morale purifie tout.

Notre parole a trop peu de valeur, notre opinion trop peu d'autorité pour que nous prétendions enseigner ou réformer.

Notre unique espoir est d'appeler l'attention des penseurs et des gens de bien sur de grandes misères sociales, dont on peut déplorer, mais non contester la réalité.

Pourtant... parmi les heureux du monde, quelques-uns, révoltés de la crudité de ces douloureuses peintures, ont crié à l'exagération, à l'invraisemblance, à l'impossibilité... pour n'avoir pas à plaindre (nous ne disons pas à secourir) tant de maux.

Cela se conçoit.

L'égoïste gorgé d'or ou bien repu veut avant tout digérer tranquille... L'aspect des pauvres frissonnant de faim et de froid lui est particulièrement importun... il préfère cuver sa richesse ou sa bonne chère, les yeux à demi ouverts aux visions voluptueuses d'un ballet d'Opéra.

Le plus grand nombre, au contraire, des riches et des heureux ont généreusement compati à certains malheurs qu'ils ignoraient; quelques personnes même nous ont su gré de leur avoir indiqué le bienfaisant emploi d'aumônes nouvelles.

Nous avons été puissamment soutenu, encouragé par de pareilles adhésions.

Cet ouvrage, que nous reconnaissons sans difficulté pour un *livre mauvais*, au point de vue de l'art... mais que nous maintenons n'être pas un MAUVAIS LIVRE au point de vue moral... cet ouvrage, disons-nous, n'aurait-il eu dans sa carrière éphémère que le dernier résultat dont nous avons parlé, que nous serions très-fier, très-honoré de notre œuvre.

Quelle plus glorieuse récompense pour nous que les bénédictions de quelques pauvres familles qui auront dû un peu de bien-être aux pensées que nous avons soulevées!

Cela dit à propos de la nouvelle pérégrination où nous engageons le lecteur, après avoir, nous l'espérons, apaisé ses scrupules, nous l'introduirons à Saint-Lazare, immense édifice d'un aspect imposant et lugubre, situé rue du Faubourg Saint-Denis.

Ignorant le terrible drame qui se passait chez elle, madame d'Harville s'était rendue à la prison, après avoir obtenu quelques renseignements de madame de Lucenay au sujet des deux malheureuses femmes que la cupidité du notaire Jacques Ferrand plongeait dans la détresse.

Madame de Blinval, une des patronesses de l'œuvre des jeunes détenues, n'ayant pu ce jour-là accompagner Clémence à Saint-Lazare, celle-ci y était venue seule. Elle fut accueilli avec empressement par le directeur et par plusieurs dames inspectrices, reconnaissables à leurs vêtements noirs et au ruban bleu à médaillon d'argent qu'elles portaient en sautoir.

Une de ces inspectrices, femme d'un âge mûr, d'une figure grave et douce, resta seule avec madame d'Harville dans un petit salon attenant au greffe.

On ne peut s'imaginer ce qu'il y a souvent de dévouement ignoré, d'intelligence, de commisération, de sagacité, chez ces femmes respectables qui se consacrent aux fonctions modestes et obscures de surveillantes des détenues.

Rien de plus sage, de plus praticable que les notions d'ordre, de travail, de devoir qu'elles donnent aux prisonnières, dans l'espoir que ces renseignements survivront au séjour de la prison...

Tour à tour indulgentes et fermes, patientes et sévères, mais toujours justes et impartiales, ces femmes, sans cesse en contact avec les détenues, finissent, au bout de longues années, par acquérir une telle science de la physionomie de ces malheureuses, qu'elles les jugent presque toujours sûrement du premier coup d'œil, et qu'elles les classent à l'instant selon leur degré d'immoralité.

Madame Armand, l'inspectrice qui était restée seule avec madame d'Harville, possédait à un point extrême cette prescience presque divinatrice du caractère des prisonnières; ses paroles, ses jugements avaient dans la maison une autorité considérable.

Madame Armand dit à Clémence :

— Puisque madame la marquise a bien voulu me charger de lui désigner celles de nos détenues qui, par une meilleure conduite ou par un repentir sincère, pourraient mériter son intérêt, je crois pouvoir lui recommander une infortunée que je crois plus malheureuse encore que coupable; car je ne crois pas me tromper en affirmant qu'il n'est pas trop tard pour sauver cette jeune fille... une malheureuse enfant de seize ou dix-sept ans tout au plus.

— Et qu'a-t-elle fait pour être emprisonnée?

— Elle est coupable de s'être trouvée aux Champs-Élysées le soir... Comme il est défendu à ses pareilles, sous des peines très-sévères, de fréquenter, soit le jour, soit la nuit, certains lieux publics... et que les Champs-Élysées sont au nombre des promenades interdites, on l'a arrêtée...

— Et elle vous semble intéressante?...

— Je n'ai jamais vu des traits plus réguliers, plus candides. Imaginez-vous, madame la marquise, une figure de vierge... Ce qui donnait encore à sa physionomie une expression plus modeste, c'est qu'en arrivant ici elle était vêtue comme une paysanne des environs de Paris.

— C'est donc une fille de campagne?

— Non, madame la marquise. Les inspecteurs l'ont reconnue; elle demeurait dans une horrible maison de la Cité, dont elle était absente depuis deux ou trois mois; mais comme elle n'a pas demandé sa radiation des registres de la police, elle reste soumise au pouvoir exceptionnel qui l'a envoyée ici.

— Mais peut-être avait elle quitté Paris pour tâcher de se réhabiliter?

— Je le pense, madame; c'est ce qui m'a tout de suite intéressée à elle. Je l'ai interrogée sur le passé, je lui ai demandé si elle venait de la campagne, lui disant d'espérer, dans le cas où, comme je le croyais, elle voudrait revenir au bien...

— Qu'a-t-elle répondu?

— Levant sur moi ses grands yeux mélancoliques et pleins de larmes, elle m'a dit avec un accent de douceur angélique :

« — Je vous remercie, madame, de vos bontés... mais je ne puis rien dire sur le passé; on m'a arrêtée, j'étais dans mon tort, je ne me plains pas.

« — Mais d'où venez-vous? Où êtes-vous restée depuis votre départ de la Cité? Si vous êtes allée à la campagne chercher une existence honorable, dites-le, prouvez-le; nous ferons écrire à M. le préfet pour obtenir votre liberté; on vous rayera des registres de la police, et on encouragera vos bonnes résolutions.

« — Je vous en supplie, madame, ne m'interrogez pas, je ne pourrais vous répondre, a-t-elle repris.

« — Mais en sortant d'ici, voulez-vous donc retourner dans cette affreuse maison?

« — Oh! jamais! s'est-elle écriée.

« — Que ferez-vous donc alors?

« — Dieu le sait! » a-t-elle répondu en laissant retomber sa tête sur sa poitrine.

— Cela est étrange! Et elle s'exprime...?

— En très-bons termes, madame; son maintien est timide, respectueux, mais sans bassesse; je dirai plus : malgré la douceur extrême de sa voix et de son regard, il y a parfois dans son accent, dans son attitude, une sorte de tristesse fière qui me confond... Si elle n'appartenait pas à la malheureuse classe dont elle fait partie, je croirais presque que cette fierté annonce une âme qui a la conscience de son élévation.

— Mais c'est tout un roman! s'écria Clémence, intéressée au dernier point, et trouvant, ainsi que le lui avait dit Rodolphe, que rien n'était souvent plus *amusant* à faire que le bien. Et quels sont ses rapports avec les autres prisonnières? Si elle est douée de l'élévation d'âme que vous lui supposez, elle doit bien souffrir au milieu de ses misérables compagnes!

— Mon Dieu, madame la marquise, pour moi qui observe par état et par habitude, tout dans cette jeune fille est un sujet d'étonnement. A peine ici depuis trois jours... elle possède déjà une sorte d'influence sur les autres détenues.

— En si peu de temps?

— Elles éprouvent pour elle non-seulement de l'intérêt, presque du respect...

— Comment! ces malheureuses...

— Ont quelquefois un instinct d'une singulière délicatesse pour reconnaître, deviner même les nobles qualités des autres... Seulement elles haïssent souvent les personnes dont elles sont obligées d'admettre la supériorité.

— Et elles ne haïssent pas cette pauvre jeune fille?

— Bien loin de là, madame; aucune d'elles ne la connaissait avant son entrée ici. Elles ont été d'abord frappées de sa beauté; ses traits, bien que d'une pureté rare, sont pour ainsi dire voilés par une pâleur touchante et maladive; ce mélanco-

lique et doux visage leur a d'abord inspiré plus d'intérêt que de jalousie. Ensuite elle est très-silencieuse, autre sujet d'étonnement pour ces créatures qui, pour la plupart, tâchent toujours de s'étourdir à force de bruit, de paroles et de mouvements. Enfin, quoique digne et réservée, elle s'est montrée compatissante, ce qui a empêché ses compagnes de se choquer de sa froideur. Ce n'est pas tout... Il y a ici, depuis un mois, une créature indomptable surnommée *la Louve*, tant son caractère est violent, audacieux et bestial; c'est une fille de vingt ans, grande, virile, d'une figure assez belle, mais dure; nous sommes souvent forcées de la mettre au cachot pour vaincre sa turbulence. Avant-hier, justement, elle sortait de cellule, encore irritée de la punition qu'elle venait de subir; c'était l'heure du repas: la pauvre fille dont je vous parle ne mangeait pas; elle dit tristement à ses compagnes :

« — Qui veut mon pain?

« — Moi! dit d'abord la Louve.

« — Moi! » dit ensuite une créature presque contrefaite, appelée Mont-Saint-Jean, qui sert de risée, et quelquefois, malgré nous, de souffre-douleur aux autres détenues, quoiqu'elle soit grosse de plusieurs mois... La jeune fille donna d'abord son pain à cette dernière, à la grande colère de la Louve.

« — C'est moi qui t'ai d'abord demandé ta ration! s'écria-t-elle furieuse.

« — C'est vrai, mais cette pauvre femme est enceinte, elle en a plus besoin que vous, » répondit la jeune fille.

La Louve néanmoins arracha le pain des mains de Mont-Saint-Jean, et commença de vociférer en agitant son couteau. Comme elle est très-méchante et très-redoutée, personne n'osa prendre le parti de la pauvre Goualeuse, quoique toutes les détenues lui donnassent raison intérieurement.

— Comment dites-vous ce nom, madame?

— La Goualeuse... c'est le nom ou plutôt le surnom sous lequel a été écrouée ici ma protégée, et qui, je l'espère, sera bientôt la vôtre, madame la marquise... Presque toutes ont ainsi des noms d'emprunt.

— Celui-ci est singulier...

— Il signifie, dans leur hideux langage, *la Chanteuse;* car cette jeune fille a, dit-on, une très-jolie voix; je le crois sans peine, car son accent est enchanteur...

— Et comment a-t-elle échappé à cette vilaine Louve?

— Rendue plus furieuse encore par le sang-froid de la Goualeuse, elle courut à elle l'injure à la bouche, son couteau levé; toutes les prisonnières jetèrent un cri d'effroi... Seule, la Goualeuse, regardant sans crainte cette redoutable créature, lui sourit avec amertume, en lui disant de sa voix angélique :

« — Oh! tuez-moi, tuez-moi, je le veux bien... et ne me faites pas trop souffrir! »

Ces mots, m'a-t-on rapporté, furent prononcés avec une simplicité si navrante, que presque toutes les détenues en eurent les larmes aux yeux.

— Je le crois bien, dit madame d'Harville, péniblement émue.

— Les plus mauvais caractères, reprit l'inspectrice, ont heureusement quelquefois de bons revirements. En entendant ces mots empreints d'une résignation déchirante, la Louve, remuée, a-t-elle dit plus tard, jusqu'au fond de l'âme, jeta son couteau par terre, le foula aux pieds et s'écria :

« — J'ai eu tort de te menacer, la Goualeuse, car je suis plus forte que toi; tu n'as pas eu peur de mon couteau, tu es brave... J'aime les braves; aussi maintenant, si l'on voulait te faire du mal, c'est moi qui te défendrais. »

— Quel caractère singulier!

— L'exemple de la Louve augmenta encore l'influence de la Goualeuse, et aujourd'hui, chose à peu près sans exemple, presque aucune des prisonnières ne la tutoie, la plupart la respectent, et s'offrent même à lui rendre tous les petits services qu'on peut se rendre entre prisonnières. Je me suis adressée à quelques détenues de son dortoir, pour savoir la cause de la déférence qu'elles lui témoignent.

« — C'est plus fort que nous, m'ont-elles répondu, on voit bien que ce n'est pas une *personne comme nous autres.*

« — Mais qui vous l'a dit?

« — On ne nous l'a pas dit, cela se voit.

« — Mais encore, à quoi ?

« — A mille choses. D'abord, hier, avant de se coucher, elle s'est mise à genoux et a fait sa prière ; pour qu'elle prie, comme a dit la Louve, il faut bien qu'elle *en ait le droit.* »

— Quelle observation étrange !

— Ces malheureuses n'ont aucun sentiment religieux, et elles ne se permettraient pourtant jamais ici un sacrilége ou une impiété ; vous verrez, madame, dans toutes nos salles, des espèces d'autels où la statue de la Vierge est entourée d'offrandes et d'ornements faits par elles-mêmes. Chaque dimanche, il se brûle un grand nombre de cierges en *ex voto.* Celles qui vont à la chapelle s'y comportent parfaitement ; mais généralement l'aspect des lieux saints leur impose ou les effraye. Pour revenir à la Goualeuse, ses compagnes me disaient encore :

« — On voit *qu'elle n'est pas comme nous autres,* à son air doux, à sa tristesse, à la manière dont elle parle... Et puis enfin, reprit brusquement la Louve, qui assistait à cet entretien, il faut bien qu'elle ne soit pas des nôtres ; car ce matin... dans le dortoir, sans savoir pourquoi... *nous étions honteuses de nous habiller devant elle...* »

— Quelle bizarre délicatesse au milieu de tant de dégradation ! s'écria madame d'Harville.

— Oui, madame, devant les hommes et entre elles la pudeur leur est inconnue, et elles sont péniblement confuses d'être vues à demi vêtues par nous ou par des personnes charitables qui, comme vous, madame la marquise, visitent les prisons. Ainsi ce profond instinct de pudeur que Dieu a mis en nous se révèle encore, même chez ces créatures, à l'aspect des seules personnes qu'elles puissent respecter.

— Il est au moins consolant de retrouver quelques bons sentiments naturels plus forts que la dépravation !

— Sans doute, car ces femmes sont capables de dévouements qui, honnêtement placés, seraient très-honorables... Il est encore un sentiment sacré pour elles qui ne respectent rien, ne craignent rien : c'est la maternité ; elles s'en honorent, elles s'en réjouissent ; il n'y a pas de meilleures mères, rien ne leur

coûte pour garder leur enfant auprès d'elles ; elles s'imposent, pour l'élever, les plus pénibles sacrifices ; car, ainsi qu'elles disent, ce petit être est le seul *qui ne les méprise pas*.

— Elles ont donc un sentiment profond de leur abjection ?

— On ne les méprise jamais autant qu'elles se méprisent elles-mêmes... Chez quelques-unes dont le repentir est sincère, cette tache originelle du vice reste ineffaçable à leurs yeux, lors même qu'elles se trouvent dans une condition meilleure ; d'autres deviennent folles, tant l'idée de leur abjection première est chez elles fixe et implacable. Aussi, madame, je ne serais pas étonnée que le chagrin profond de la Goualeuse ne fût causé par un remords de ce genre.

— Si cela est, en effet, quel supplice pour elle ! un remords que rien ne peut calmer !

— Heureusement, madame, pour l'honneur de l'espèce humaine, ces remords sont plus fréquents qu'on ne le croit ; la conscience vengeresse ne s'endort jamais complétement, ou plutôt, chose étrange ! quelquefois on dirait que l'âme veille pendant que le corps est assoupi ; c'est une observation que j'ai faite de nouveau cette nuit à propos de ma protégée.

— De la Goualeuse ?

— Oui, madame.

— Et comment donc cela ?

— Assez souvent, lorsque les prisonnières sont endormies, je vais faire une ronde dans les dortoirs... Vous ne pouvez vous imaginer, madame, combien les physionomies de ces femmes diffèrent d'expression pendant qu'elles dorment. Bon nombre d'entre elles que j'avais vues dans le jour insouciantes, moqueuses, effrontées, hardies, me semblaient complétement changées lorsque le sommeil dépouillait leurs traits de toute exagération de cynisme ; car le vice, hélas ! a son orgueil. Oh ! madame, que de tristes révélations sur ces visages alors abattus, mornes et sombres ; que de tressaillements ! que de soupirs douloureux involontairement arrachés par quelque rêve empreint sans doute d'une inexorable réalité !... Je vous parlais tout à l'heure, madame, de cette fille surnommée la Louve, créature indomptée, indomptable. Il y a quinze jours environ,

elle m'injuria brutalement devant toutes les détenues ; je haussai les épaules ; mon indifférence exaspéra sa rage... alors, pour me blesser sûrement, elle s'imagina de me dire je ne sais quelles ignobles injures sur ma mère... qu'elle avait souvent vue venir me visiter ici...

— Ah ! quelle horreur !...

— Je l'avoue, toute stupide qu'était cette attaque, elle me fit mal... La Louve s'en aperçut, et triompha. Ce soir-là, vers minuit, j'allai faire une inspection dans les dortoirs ; j'arrivai près du lit de la Louve, qui ne devait être mise en cellule que le lendemain matin ; je fus frappée, je dirais presque de la douceur de sa physionomie, comparée à l'expression dure et insolente qui lui était habituelle ; ses traits semblaient suppliants, pleins de tristesse et de contrition ; ses lèvres étaient à demi ouvertes, sa poitrine oppressée ; enfin, chose qui me parut incroyable... car je la croyais impossible, deux larmes... deux grosses larmes coulaient des yeux de cette femme au caractère de fer !... Je la contemplais en silence depuis quelques minutes, lorsque j'entendis prononcer ces mots : *Pardon... pardon !... sa mère !...* J'écoutai plus attentivement, mais tout ce que je pus saisir au milieu d'un murmure presque inintelligible, fut mon nom... *madame Armand...* prononcé avec un soupir.

— Elle se repentait pendant son sommeil d'avoir injurié votre mère...

— Je l'ai cru... et cela m'a rendue moins sévère. Sans doute, aux yeux de ses compagnes, elle avait voulu, par une déplorable vanité, exagérer encore sa grossièreté naturelle ; peut-être un bon instinct la faisait se repentir pendant son sommeil.

— Et le lendemain vous témoigna-t-elle quelque regret de sa conduite passée ?

— Aucun ; elle se montra comme toujours, grossière, farouche et emportée ; je vous assure pourtant, madame, que rien ne dispose plus à la pitié que ces observations dont je vous parle. Je me persuade, illusion peut-être, que pendant leur sommeil ces infortunées redeviennent meilleures, ou plutôt redeviennent elles-mêmes, avec tous leurs défauts, il est vrai, mais parfois aussi avec quelques bons instincts non plus dissi-

mulés par une détestable forfanterie de vice. De tout ceci j'ai été amenée à croire que ces créatures sont généralement moins méchantes qu'elles n'affectent de le paraître; agissant d'après cette conviction, j'ai souvent obtenu des résultats impossibles à réaliser si j'avais complétement désespéré d'elles.

Madame d'Harville ne pouvait cacher sa surprise de trouver tant de bon sens, tant de haute raison joints à des sentiments d'humanité si élevés, si pratiques chez une obscure inspectrice de filles perdues.

— Mon Dieu, madame, reprit Clémence, vous avez une telle manière d'exercer vos tristes fonctions, qu'elles doivent être pour vous des plus intéressantes. Que d'observations, que d'études curieuses, mais surtout que de bien vous pouvez, vous devez faire !

— Le bien est très-difficile à obtenir : ces femmes ne restent ici que peu de temps; il est donc difficile d'agir très-efficacement sur elles; il faut se borner à semer... dans l'espoir que quelques-uns de ces bons germes fructifieront un jour... Parfois cet espoir se réalise.

— Mais il vous faut, madame, un grand courage, une grande vertu pour ne pas reculer devant l'ingratitude d'une tâche qui vous donne de si rares satisfactions !

— La conscience de remplir un devoir soutient et encourage; puis quelquefois on est récompensé par d'heureuses découvertes : ce sont çà et là quelques éclaircies dans des cœurs que l'on aurait crus tout d'abord absolument ténébreux.

— Il n'importe; les femmes comme vous doivent être bien rares, madame.

— Non, non, je vous assure; ce que je fais, d'autres le font et avec plus de succès et d'intelligence que moi... Une des inspectrices de l'autre quartier de Saint-Lazare, destiné aux prévenues de différents crimes, vous intéresserait bien davantage... Elle me racontait ce matin l'arrivée d'une jeune fille prévenue d'infanticide. Jamais je n'ai rien entendu de plus déchirant... Le père de cette malheureuse, un honnête artisan lapidaire, est devenu fou de douleur en apprenant la honte de sa fille; il paraît que rien n'est plus affreux que la misère de toute cette

famille logée dans une misérable mansarde de la rue du Temple.

— La rue du Temple! s'écria madame d'Harville étonnée, quel est le nom de cet artisan?

— Sa fille s'appelle Louise Morel...

— C'est bien cela...

— Elle était au service d'un homme respectable, M. Jacques Ferrand, notaire.

— Cette pauvre famille m'avait été recommandée, dit Clémence en rougissant, mais j'étais loin de m'attendre à la voir frappée de ce nouveau coup si terrible... Et Louise Morel?

— Se dit innocente : elle jure que son enfant était mort... et il paraît que ses paroles ont l'accent de la vérité. Puisque vous vous intéressez à sa famille, madame la marquise, si vous étiez assez bonne pour daigner la voir, cette marque de votre bonté calmerait son désespoir, qu'on dit effrayant.

— Certainement je la verrai; j'aurai ici deux protégées au lieu d'une... Louise Morel et la Goualeuse... car tout ce que vous me dites de cette pauvre fille me touche à un point extrême... Mais que faut-il faire pour obtenir sa liberté? Ensuite je la placerais, je me chargerais de son avenir...

— Avec les relations que vous devez avoir, madame la marquise, il vous sera très-facile de la faire sortir de prison du jour au lendemain ; cela dépend absolument de la volonté de M. le préfet de police... La recommandation d'une personne considérable serait décisive auprès de lui... Mais me voici bien loin, madame, de l'observation que j'avais faite sur le sommeil de la Goualeuse. Et à ce propos je dois vous avouer que je ne serais pas étonnée qu'au sentiment profondément douloureux de sa première abjection se joignît un autre chagrin... non moins cruel.

— Que voulez-vous dire, madame?

— Peut-être me trompé-je... mais je ne serais pas étonnée que cette jeune fille, sortie par je ne sais quel événement de la dégradation où elle était d'abord plongée, eût éprouvé... éprouvât peut-être un amour honnête... qui fût à la fois son bonheur et son tourment...

— Et pour quelles raisons croyez-vous cela?

— Le silence obstiné qu'elle garde sur l'endroit où elle a passé les trois mois qui ont suivi son départ de la Cité, me donne à penser qu'elle craint de se faire réclamer par les personnes chez qui peut-être elle avait trouvé un refuge.

— Et pourquoi cette crainte ?

— Parce qu'il lui faudrait avouer un passé qu'on ignore sans doute.

— En effet, ses vêtements de paysanne...

— Puis une dernière circonstance est venue renforcer mes soupçons. Hier soir, en allant faire mon inspection dans le dortoir, je me suis approchée du lit de la Goualeuse; elle dormait profondément; au contraire de ses compagnes, sa figure était calme et sereine; ses grands cheveux blonds, à demi détachés sous sa cornette, tombaient en profusion sur son cou et sur ses épaules. Elle tenait ses deux petites mains jointes et croisées sur son sein, comme si elle se fût endormie en priant... Je contemplais depuis quelques moments avec attendrissement cette angélique figure, lorsque à voix basse et avec un accent à la fois respectueux, triste et passionné... elle prononça un nom...

— Et ce nom?

Après un moment de silence, madame Armand reprit gravement :

— Bien que je considère comme sacré ce que l'on peut surprendre pendant le sommeil, vous vous intéressez si généreusement à cette infortunée, madame, que je puis vous confier ce secret... Ce nom était *Rodolphe.*

— Rodolphe! s'écria madame d'Harville, en songeant au prince.

Puis réfléchissant qu'après tout, Son Altesse Royale le grand-duc de Gérolstein ne pouvait avoir aucun rapport avec le *Rodolphe* de la pauvre Goualeuse, elle dit à l'inspectrice, qui semblait étonnée de son exclamation :

— Ce nom m'a surpris, madame, car, par un hasard singulier... un de mes parents le porte aussi; mais tout ce que vous m'apprenez de la Goualeuse m'intéresse de plus en plus... Ne pourrai-je pas la voir aujourd'hui... tout à l'heure ?...

— Si, madame, je vais, si vous le désirez, la chercher... Je pourrai m'informer aussi de Louise Morel, qui est dans l'autre quartier de la prison.

— Je vous en serai très-obligée, madame, répondit madame d'Harville, qui resta seule. C'est singulier, dit-elle, je ne puis me rendre compte de l'impression étrange que m'a causée ce nom de Rodolphe... En vérité, je suis folle! entre *lui*... et une créature pareille, quels rapports peuvent exister?

Puis, après un moment de silence, la marquise ajouta:

— Il avait raison!... combien tout cela m'intéresse!... L'esprit, le cœur s'agrandissent lorsqu'on les applique à de si nobles occupations!... Ainsi qu'il le dit, il semble que l'on participe un peu au pouvoir de la Providence en secourant ceux qui le méritent... Et puis, ces excursions dans un monde que nous ne soupçonnons même pas sont si attachantes... si *amusantes*, comme *il* se plaît à le dire! Quel roman me donnerait ces émotions touchantes, exciterait à ce point ma curiosité?... Cette pauvre Goualeuse, par exemple, d'après ce qu'on vient de me dire, m'inspire une pitié profonde, je me laisse aveuglément aller à cette commisération; car la surveillante a trop d'expérience pour se tromper à l'égard de notre protégée... Et cette autre infortunée... la fille de l'artisan... que le prince a si généreusement secouru en mon nom!... Pauvres gens! leur misère affreuse lui a servi de prétexte pour me sauver... J'ai échappé à la honte, à la mort peut-être... par un mensonge hypocrite; cètte tromperie me pèse, mais je l'expierai à force de bienfaisance... Cela me sera si facile!... il est si doux de suivre les nobles conseils de Rodolphe!... c'est encore l'aimer que de lui obéir!... Oh! je le sens avec ivresse... son souffle seul anime et féconde la nouvelle vie qu'il m'a créée pour la consolation de ceux qui souffrent... j'éprouve une adorable jouissance à n'agir que par lui, à n'avoir d'autres idées que les siennes... Car je l'aime... oh! oui, je l'aime!... et toujours il ignorera cette éternelle passion de ma vie...

. . . .

Pendant que madame d'Harville attend la Goualeuse, nous conduirons le lecteur au milieu des détenues.

XXXVII

MONT-SAINT-JEAN.

Deux heures sonnaient à l'horloge de la prison de Saint-Lazare.

Au froid qui régnait depuis quelques jours avait succédé une température douce, tiède, presque printanière ; les rayons du soleil se reflétaient dans l'eau d'un grand bassin carré, à margelles de pierre, situé au milieu d'une cour plantée d'arbres et entourée de hautes murailles noirâtres, percées de nombreuses fenêtres grillées ; des bancs de bois étaient scellés çà et là dans cette vaste enceinte pavée, qui servait de promenade aux détenues.

Le tintement d'une cloche annonçant l'heure de la récréation, les prisonnières débouchèrent en tumulte par une porte épaisse et guichetée qu'on leur ouvrit.

Ces femmes, uniformément vêtues, portaient des cornettes noires et de longs sarraux d'étoffe de laine bleue, serrés par une ceinture à boucle de fer. Elles étaient là deux cents prostituées condamnées pour contraventions aux ordonnances particulières qui les régissent et les mettent en dehors de la loi commune.

Au premier abord, leur aspect n'avait rien de particulier ; mais, en les observant plus attentivement, on reconnaissait sur presque toutes ces physionomies les stigmates presque ineffaçables du vice, et surtout de l'abrutissement qu'engendrent l'ignorance et la misère.

A l'aspect de ces rassemblements de créatures perdues, on ne peut s'empêcher de songer avec tristesse que beaucoup d'entre elles ont été pures et honnêtes au moins pendant quelque temps. Nous faisons cette restriction, parce qu'un grand nombre ont été viciées, corrompues, dépravées, non pas seulement dès

leur jeunesse, mais dès leur plus *tendre enfance*... mais dès *leur naissance*, si cela se peut dire, ainsi qu'on le verra plus tard...

On se demande donc avec une curiosité douloureuse quel enchaînement de causes funestes a pu amener là celles de ces misérables qui ont connu la pudeur et la chasteté.

Tant de pentes diverses inclinent à cet égout!...

C'est rarement la passion de la débauche pour la débauche, mais le délaissement, mais le mauvais exemple, mais l'éducation perverse, mais surtout la faim, qui conduisent tant de malheureuses à l'infamie, car les classes pauvres payent seules à la *civilisation* cet impôt de l'âme et du corps.

. . . .

Lorsque les détenues se précipitèrent en courant et en criant dans le préau, il était facile de voir que la seule joie de sortir de leurs ateliers ne les rendait pas si bruyantes. Après avoir fait irruption par l'unique porte qui conduisait à la cour, cette foule s'écarta et fit cercle autour d'un être informe, qu'on accablait de huées.

C'était une petite femme de trente-six à quarante ans, courte, ramassée, contrefaite, ayant le cou enfoncé entre des épaules inégales. On lui avait arraché sa cornette, et ses cheveux, d'un blond, ou plutôt d'un jaune blafard, hérissés, emmêlés, nuancés de gris, retombaient sur son front bas et stupide. Elle était vêtue d'un sarrau bleu comme les autres prisonnières, et portait sous son bras droit un petit paquet enveloppé d'un mauvais mouchoir à carreaux, troué. Elle tâchait, avec son coude gauche, de parer les coups qu'on lui portait.

Rien de plus tristement grotesque que les traits de cette malheureuse; c'était une ridicule et hideuse figure, allongée en museau, ridée, tannée, sordide, d'une couleur terreuse, percée de deux narines et de deux petits yeux rouges bridés et éraillés; tour à tour colère ou suppliante, elle grondait, elle implorait, mais on riait encore plus de ses plaintes que de ses menaces.

Cette femme était le jouet des détenues.

Une seule chose aurait dû pourtant la garantir de ces mauvais traitements... elle était grosse.

Mais sa laideur, son imbécillité et l'habitude qu'on avait de la regarder comme une victime vouée à l'amusement général, rendaient ses persécutrices implacables malgré leur respect ordinaire pour la maternité.

Parmi les ennemies les plus acharnées de *Mont-Saint-Jean* (c'était le nom du souffre-douleur), on remarquait la Louve.

La Louve était une grande fille de vingt ans, leste, virilement découplée, et d'une figure assez régulière; ses rudes cheveux noirs se nuançaient de reflets roux; l'ardeur du sang couperosait son teint; un duvet brun ombrageait ses lèvres charnues; ses sourcils châtains, épais et drus, se rejoignaient entre eux, au-dessus de ses grands yeux fauves; quelque chose de violent, de farouche, de bestial, dans l'expression de la physionomie de cette femme; une sorte de rictus habituel, qui, retroussant surtout sa lèvre supérieure lors de ses accès de colère, laissait voir ses dents blanches et écartées, expliquait son surnom de la Louve.

Néanmoins, on lisait sur ce visage plus d'audace et d'insolence que de cruauté; en un mot, on comprenait que, plutôt viciée que foncièrement mauvaise, cette femme fût encore susceptible de quelques bons mouvements, ainsi que l'inspectrice venait de le raconter à madame d'Harville.

— Mon Dieu! mon Dieu! qu'est-ce que je vous ai donc fait? criait Mont-Saint-Jean en se débattant au milieu de ses compagnes. Pourquoi vous acharnez-vous après moi?...

— Parce que ça nous amuse.

— Parce que tu n'es bonne qu'à être tourmentée...

— C'est ton état.

— Regarde-toi... tu verras que tu n'as pas le droit de te plaindre...

— Mais vous savez bien que je ne me plains qu'à la fin... je souffre tant que je peux...

— Eh bien! nous te laisserons tranquille si tu nous dis pourquoi tu t'appelles Mont-Saint-Jean.

— Oui, oui, raconte-nous ça.

— Eh! je vous l'ai dit cent fois, c'est un ancien soldat que j'ai aimé dans les temps, et qu'on appelait ainsi, parce qu'il avait

été blessé à la bataille de Mont-Saint-Jean... J'ai gardé son nom; là... maintenant êtes-vous contentes? Quand vous me ferez répéter toujours la même chose!

— S'il te ressemblait, il était frais ton soldat!

— Ça devait être un invalide...

— Un restant d'homme...

— Combien avait-il d'œils de verre?

— Et de nez de fer-blanc?

— Il fallait qu'il ait les deux jambes et les deux bras de moins, avec ça, sourd et aveugle... pour vouloir de toi...

— Je suis laide, un vrai monstre... je le sais bien, allez. Dites-moi des sottises, moquez-vous de moi tant que vous voudrez... ça m'est égal; mais ne me battez pas, je ne vous demande que ça.

— Qu'est-ce que tu as dans ce vieux mouchoir? dit la Louve.

— Oui!... oui!... qu'est-ce qu'elle a là?

— Qu'elle nous le montre!

— Voyons! voyons!

— Oh non, je vous en supplie!... s'écria la misérable en serrant de toutes ses forces son petit paquet entre ses mains.

— Il faut lui prendre...

— Oui, arrache-lui... la Louve!

— Mon Dieu! faut-il que vous soyez méchantes, allez... Mais laissez donc ça... laissez-donc ça!...

— Qu'est-ce que c'est?

— Eh bien! c'est un commencement de layette pour mon enfant... je fais ça avec les vieux morceaux de linge dont personne ne veut et que je ramasse; ça vous est égal, n'est-ce pas?

— Oh! la layette du petit à Mont-Saint-Jean! C'est ça qui doit être farce!

— Voyons!

— La layette... la layette!

— Elle aura pris mesure sur le petit chien de la gardienne... bien sûr...

— A vous, à vous, la layette! cria la Louve en arrachant le paquet des mains de Mont-Saint-Jean.

Le mouchoir presque en lambeaux se déchira, bon nombre

de rognures d'étoffe de toutes couleurs et de vieux morceaux de linge à demi façonnés voltigèrent dans la cour, et furent foulés aux pieds par les prisonnières qui redoublèrent de huées et d'éclats de rire.

— Que ça de guenilles !

— On dirait le fond de la hotte d'un chiffonnier !

— En voilà des échantillons de vieilles loques !

— Quelle boutique !...

— Et pour coudre tout ça...

— Il y aura plus de fil que d'étoffe...

— Ça fera des broderies !

— Tiens, rattrape-les maintenant tes haillons... Mont-Saint-Jean !

— Faut-il être méchant, mon Dieu! faut-il être méchant! s'écriait la pauvre créature en courant çà et là après les chiffons qu'elle tâchait de ramasser, malgré les bourrades qu'on lui donnait. Je n'ai jamais fait de mal à personne, ajouta-t-elle en pleurant, je leur ai offert, pour qu'elles me laissent tranquille, de leur rendre tous les services qu'elles voudraient, de leur donner la moitié de ma ration, quoique j'aie bien faim ! Eh bien ! non, non, c'est tout de même... Mais qu'est-ce qu'il faut donc que je fasse pour avoir la paix ?... Elles n'ont pas seulement pitié d'une pauvre femme enceinte ! Faut être plus sauvage que des bêtes !... J'avais eu tant de peine à ramasser ces petits bouts de linge! Avec quoi voulez-vous que je fasse la layette de mon enfant, puisque je n'ai de quoi rien acheter ? A qui ça fait-il du tort de ramasser ce que personne ne veut plus, puisqu'on le jette ?...

Mais tout à coup Mont-Saint-Jean s'écria avec un accent d'espoir :

— Oh ! puisque vous voilà... la Goualeuse... je suis sauvée... Parlez-leur pour moi... elles vous écouteront, bien sûr, puisqu'elles vous aiment autant qu'elles me haïssent.

La Goualeuse, arrivant la dernière des détenues, entrait alors dans le préau.

Fleur de Marie portait le sarrau bleu et la cornette noire des prisonnières ; mais, sous ce grossier costume, elle était encore charmante. Pourtant depuis son enlèvement de la ferme de

Bouqueval (enlèvement dont nous expliquerons plus tard l'issue), ses traits semblaient profondément altérés ; sa pâleur, autrefois légèrement rosée, était mate comme la blancheur de l'albâtre ; l'expression de sa physionomie avait aussi changé ; elle était alors empreinte d'une sorte de dignité triste.

Fleur de Marie sentait qu'accepter courageusement les douloureux sacrifices de l'expiation, c'est presque atteindre à la hauteur de la réhabilitation.

— Demandez-leur donc grâce pour moi, la Goualeuse, reprit Mont-Saint-Jean implorant la jeune fille, voyez comme elles traînent dans la cour tout ce que j'avais rassemblé avec tant de peine pour commencer la layette de mon enfant... Quel beau plaisir ça peut-il leur faire ?

Fleur de Marie ne dit mot, mais elle se mit à ramasser activement un à un, sous les pieds des détenues, tous les chiffons qu'elle put recueillir.

Une prisonnière retenait méchamment sous son sabot une sorte de brassière de grosse toile bise ; Fleur de Marie toujours baissée leva sur cette femme son regard enchanteur et lui dit de sa voix douce :

— Je vous en prie, laissez-moi reprendre cela, au nom de cette pauvre femme qui pleure...

La détenue recula son pied.

La brassière fut sauvée ainsi que presque tous les autres hail lons, que la Goualeuse *conquit* ainsi pièce à pièce.

Il lui restait à récupérer un petit bonnet d'enfant que deux détenues se disputaient en riant. Fleur de Marie leur dit :

— Voyons, soyez tout à fait bonnes... rendez-lui ce petit bonnet...

— Ah ! bien oui... c'est donc pour un arlequin au maillot, ce bonnet ! il est fait d'un morceau d'étoffe grise, avec des pointes en futaine vertes et noires, et une doublure de toile de matelas.

Ceci était exact.

Cette description du bonnet fut accueillie avec des huées et des rires sans fin.

— Moquez-vous-en, mais rendez-le-moi, disait Mont-Saint-

Jean, et surtout ne le traînez pas dans le ruisseau comme le reste... Pardon de vous avoir fait ainsi salir les mains pour moi, la Goualeuse, ajouta Mont-Saint-Jean d'une voix reconnaissante.

— A moi le bonnet d'arlequin! dit la Louve, qui s'en empara et l'agita en l'air comme un trophée.

— Je vous supplie, donnez-le-moi, dit la Goualeuse.

— Non! C'est pour rendre à Mont-Saint-Jean?

— Certainement!

— Ah! bah! ça en vaut bien la peine... une pareille guenille!

— C'est parce que Mont-Saint-Jean, pour habiller son enfant, n'a que des guenilles... que vous devriez avoir pitié d'elle, la Louve, dit tristement Fleur de Marie en étendant la main vers le bonnet.

— Vous ne l'aurez pas, reprit brutalement la Louve; ne faudrait-il pas toujours vous céder, à vous, parce que vous êtes la plus faible?... Vous abusez de cela, à la fin!...

— Où serait le mérite de me céder... si j'étais la plus forte?... répondit la Goualeuse avec un demi-sourire plein de grâce.

— Non, non... vous voulez encore m'entortiller avec votre petite voix douce... vous ne l'aurez pas!

— Voyons, la Louve... ne soyez pas méchante...

— Laissez-moi tranquille, vous m'ennuyez...

— Je vous en prie!...

— Tiens! ne m'impatiente pas... j'ai dit non, c'est non! s'écria la Louve tout à fait irritée.

— Ayez donc pitié d'elle... voyez comme elle pleure!

— Qu'est-ce que ça me fait, à moi!... tant pis pour elle!... elle est notre souffre-douleur...

— C'est vrai... c'est vrai... il ne fallait pas lui rendre ses loques, murmuraient les détenues, entraînées par l'exemple de la Louve, tant pis pour Mont-Saint-Jean!...

— Vous avez raison, tant pis pour elle! dit Fleur de Marie avec amertume, elle est votre souffre-douleur... elle doit se résigner... ses gémissements vous amusent... ses larmes vous font

rire... il vous faut bien passer le temps à quelque chose !... On la tuerait sur place, qu'elle n'aurait rien à dire... Vous avez raison, la Louve... cela est juste !... Cette pauvre femme ne fait de mal à personne, elle ne peut pas se défendre, elle est seule contre toutes... vous l'accablez... cela est surtout bien brave et bien généreux !

— Nous sommes donc des lâches? s'écria la Louve, emportée par la violence de son caractère et par son impatience de toute contradiction, répondras-tu? Sommes-nous des lâches, hein? reprit-elle de plus en plus irritée.

Des rumeurs menaçantes pour la Goualeuse commencèrent à se faire entendre.

Les détenues, offensées, se rapprochèrent et l'entourèrent en vociférant, oubliant ou plutôt se révoltant contre l'ascendant que la jeune fille avait jusqu'alors pris sur elles.

— Elles nous appelle lâches!

— De quel droit vient-elle nous blâmer?

— Est-ce qu'elle est plus que nous?

— Nous avons été trop bonnes enfants pour elle...

— Et maintenant elle veut prendre des *airs*... avec nous.

— Si ça nous plaît de faire la misère à Mont-Saint-Jean, qu'est-ce qu'elle a à dire?

— Puisque c'est comme ça, tu seras encore plus battue qu'auparavant, entends-tu, Mont-Saint-Jean?

— Tiens, voilà pour commencer, dit l'une en lui donnant un coup de poing.

— Et si tu te mêles encore de ce qui ne te regarde pas, la Goualeuse, on te traitera de même.

— Oui... oui !...

— Ça n'est pas tout! s'écria la Louve; il faut que la Goualeuse nous demande pardon de nous avoir appelées lâches! C'est vrai... si on la laissait faire... elle finirait par nous manger la laine sur le dos; nous sommes bien bêtes aussi... de ne pas nous apercevoir de ça!

— Qu'elle nous demande pardon!

— A genoux!

— A deux genoux!

— Ou nous allons la traiter comme Mont-Saint-Jean, sa protégée.

— A genoux! à genoux!

— Ah! nous sommes des lâches!

— Répète-le donc, hein!

Fleur de Marie ne s'émut pas de ces cris furieux; elle laissa passer la tourmente; puis, lorsqu'elle put se faire entendre, promenant sur les prisonnières son beau regard calme et mélancolique, elle répondit à la Louve, qui vociférait de nouveau:

— Ose donc répéter que nous sommes des lâches!

— Vous? Non, non... c'est cette pauvre femme dont vous avez déchiré les vêtements, que vous avez battue, traînée dans la boue : c'est elle qui est lâche... Ne voyez-vous pas comme elle pleure, comme elle tremble en vous regardant? Encore une fois, c'est elle qui est lâche... puisqu'elle a peur de vous...

L'instinct de Fleur de Marie la servait parfaitement. Elle eût invoqué la justice, le devoir, pour désarmer l'acharnement stupide et brutal des prisonnières contre Mont-Saint-Jean, qu'elle n'eût pas été écoutée. Elle les émut en s'adressant à ce sentiment de générosité naturelle qui jamais ne s'éteint tout à fait, même dans les masses les plus corrompues.

La Louve et ses compagnes murmurèrent encore, mais elles se sentaient, elles s'avouaient lâches.

Fleur de Marie ne voulut pas abuser de ce premier triomphe, et continua :

— Votre souffre-douleur ne mérite pas de pitié, dites-vous; mais, mon Dieu! son enfant en mérite, lui! Hélas! ne ressent-il pas les coups que vous donnez à sa mère? Quand elle vous crie grâce, ce n'est pas pour elle... c'est pour son enfant! Quand elle vous demande un peu de votre pain, si vous en avez de trop, parce qu'elle a plus faim que d'habitude, ce n'est pas pour elle... c'est pour son enfant!... Quand elle vous supplie, les larmes aux yeux, d'épargner ces haillons qu'elle a eu tant de peine à rassembler, ce n'est pas pour elle... c'est pour son enfant! Ce pauvre petit bonnet de pièces et de morceaux doublé de toile à matelas, dont vous vous moquez tant, est bien risible... peut-être; pourtant, à moi, rien qu'à le voir, il me donne envie de pleurer.

je vous l'avoue... Moquez-vous de nous deux Mont-Saint-Jean, si vous voulez.

Les détenues ne rirent pas.

La Louve regarda même tristement le petit bonnet qu'elle tenait encore à la main.

— Mon Dieu, reprit Fleur de Marie en essuyant ses yeux du revers de sa main blanche et délicate, je sais que vous n'êtes pas méchantes... Vous tourmentez Mont-Saint-Jean par désœuvrement, non par cruauté... Mais vous oubliez qu'ils sont deux... elle et son enfant... Elle le tiendrait entre ses bras, qu'il la protégerait contre vous... Non-seulement vous ne la battriez pas, de peur de faire du mal à ce pauvre innocent... mais, s'il avait froid, vous donneriez à sa mère tout ce que vous pourriez pour le couvrir, n'est-ce pas, la Louve?

— C'est vrai... Un enfant, qui est-ce qui n'en aurait pas pitié?...

— C'est tout simple ça.

— S'il avait faim, vous vous ôteriez le pain de la bouche pour lui, n'est-ce pas, la Louve?

— Oui, et de bon cœur... je ne suis pas plus méchante qu'une autre.

— Ni nous non plus...

— Un pauvre petit innocent!

— Qui est-ce qui aurait le cœur de vouloir lui faire mal?

— Faudrait être des monstres!

— Des sans-cœur!

— Des bêtes sauvages!

— Je vous le disais bien, reprit Fleur de Marie, que vous n'étiez pas méchantes; vous êtes bonnes, votre tort c'est de ne pas réfléchir que Mont-Saint-Jean, au lieu d'avoir son enfant dans les bras pour vous apitoyer... l'a dans son sein... voilà tout...

— Voilà tout, reprit la Louve avec exaltation, non ça n'est pas tout. Vous avez raison, la Goualeuse, nous étions des lâches... et vous êtes brave d'avoir osé nous le dire... et vous êtes brave de n'avoir pas tremblé après nous l'avoir dit. Voyez-vous... nous avons beau dire et beau faire, nous débattre contre

ça, que *vous n'êtes pas une créature comme nous autres...* faut toujours finir par en convenir... Ça me vexe... mais ça est... Tout à l'heure encore nous avons eu tort... vous étiez plus courageuse que nous...

— C'est vrai qu'il lui a fallu du courage à cette blondinette pour nous dire comme ça nos vérités en face...

— Oh ! mais, c'est que ces yeux bleus tout doux, tout doux, une fois que ça s'y met...

— Ça devient de vrais petits lions.

— Pauvre Mont-Saint-Jean ! elle lui doit une fière chandelle !

— Après tout, c'est que c'est vrai, quand nous battons Mont-Saint-Jean nous battons son enfant.

— Je n'avais pas pensé à cela.

— Ni moi non plus.

— Mais la Goualeuse, elle, pense à tout.

— Et battre un enfant... c'est affreux !

— Pas une de nous n'en serait capable.

Rien de plus mobile que les passions populaires ; rien de plus brusque, de plus rapide que leur retour du mal au bien et du bien au mal.

Quelques simples et touchantes paroles de Fleur de Marie avaient opéré une réaction subite en faveur de Mont-Saint-Jean, qui pleurait d'attendrissement.

Tous les cœurs étaient émus, parce que, nous l'avons dit, les sentiments qui se rattachent à la maternité sont toujours vifs et puissants chez les malheureuses dont nous parlons.

Tout à coup la Louve, violente et exaltée en toute chose, prit le petit bonnet qu'elle tenait à la main, en fit une sorte de bourse, fouilla dans sa poche, en tira vingt sous, les jeta dans le bonnet, et s'écria en le présentant à ses compagnes :

— Je mets vingt sous pour acheter de quoi faire une layette au petit de Mont-Saint-Jean. Nous taillerons et nous coudrons tout nous-mêmes, afin que la façon ne lui coûte rien...

— Oui... oui...

— C'est ça !... cotisons-nous !...

— J'en suis !

— Fameuse idée !

— Pauvre femme !

— Elle est laide comme un monstre... mais elle est mère comme une autre...

— La Goualeuse avait raison. au fait c'est à pleurer toutes les larmes de son corps que de voir cette malheureuse layette de haillons.

— Je mets dix sous.

— Moi trente.

— Moi vingt.

— Moi, quatre sous... je n'ai que ça.

— Moi, je n'ai rien... mais je vends ma ration de demain pour mettre à la masse... qui me l'achète ?...

— Moi, dit la Louve, je mets dix sous pour toi... mais tu garderas ta ration et Mont-Saint-Jean aura une layette comme une princesse.

Exprimer la surprise, la joie de Mont-Saint-Jean, serait impossible ; son grotesque et laid visage, inondé de larmes, devenait presque touchant... Le bonheur, la reconnaissance y rayonnaient.

Fleur de Marie aussi était bien heureuse, quoiqu'elle eût été obligée de dire à la Louve, quand celle-ci lui tendit le petit bonnet :

— Je n'ai pas d'argent... mais je travaillerai tant qu'on voudra...

— Oh ! mon bon petit ange du paradis ! s'écria Mont-Saint-Jean en tombant aux genoux de la Goualeuse, et en tâchant de lui prendre la main pour la baiser ; qu'est-ce que je vous ai donc fait pour que vous soyez aussi charitable pour moi... et toutes ces *dames* aussi ? C'est-il bien possible, mon bon Dieu sauveur !... une layette pour mon enfant ; une bonne layette... tout ce qu'il lui faudra ? Qui aurait jamais cru cela pourtant !... J'en deviendrai folle, c'est sûr... Moi qui tout à l'heure étais *le pâtiras* de tout le monde !... En un rien de temps... parce que vous leur avez dit... quelque chose... de votre chère petite voix de séraphin... voilà que vous les retournez de mal à bien... voilà qu'elles m'aiment à cette heure. Et moi aussi je les aime... Elles sont si bonnes ; j'avais tort de me fâcher... Étais-je donc

bête... et injuste... et ingrate!... Tout ce qu'elles me faisaient... c'était pour rire... elles ne me voulaient pas de mal... c'était pour mon bien... en voilà bien la preuve... Oh! maintenant on m'assommerait sur la place, que je ne dirais pas ouf... J'étais par trop susceptible aussi!...

— Nous avons quatre-vingt-huit francs et sept sous, dit la Louve en finissant de compter le montant de la collecte qu'elle enveloppa dans le petit bonnet... Qui est-ce qui sera la trésorière jusqu'à ce qu'on ait employé l'argent?... Faut pas le donner à Mont-Saint-Jean, elle est trop sotte.

— Que la Goualeuse garde l'argent, cria-t-on tout d'une voix.

— Si vous m'en croyez, dit Fleur de Marie, vous prierez l'inspectrice, madame Armand, de se charger de cette somme et de faire les emplettes nécessaires à la layette; et puis, qui sait? madame Armand sera sensible à la bonne action que vous avez faite... et peut-être demandera-t-elle qu'on ôte quelques jours de prison à celles qui sont bien notées... Eh bien! la Louve, ajouta Fleur de Marie en prenant sa compagne par le bras, est-ce que vous ne vous sentez pas plus contente que tout à l'heure... quand vous jetiez au vent les pauvres haillons de Mont-Saint-Jean?

La Louve ne répondit pas d'abord.

A l'exaltation généreuse qui avait un moment animé ses traits succédait une sorte de défiance farouche.

Fleur de Marie la regardait avec surprise, ne comprenant rien à ce changement subit.

— La Goualeuse... venez... j'ai à vous parler, dit la Louve d'un air sombre.

Et se détachant du groupe des détenues, elle emmena brusquement Fleur de Marie près du bassin à margelles de pierre creusé au milieu du préau. Un banc était tout près.

La Louve et la Goualeuse s'y assirent et se trouvèrent ainsi presque isolées de leurs compagnes.

XXXVIII

LA LOUVE ET LA GOUALEUSE.

Nous croyons fermement à l'influence de certains caractères dominateurs, assez sympathiques aux masses, assez puissants sur elles, pour leur imposer le bien ou le mal.

Les uns, audacieux, emportés, indomptables, s'adressant aux mauvaises passions, les soulèveront comme l'ouragan soulève l'écume de la mer; mais, ainsi que tous les orages, ces orages seront aussi furieux qu'éphémères: à ces funestes effervescences succéderont de sourds ressentiments de tristesse, de malaise, qui empireront les plus misérables conditions. Le déboire d'une violence est toujours amer, le réveil d'un excès toujours pénible.

La Louve, si l'on veut, personnifiera cette influence funeste.

D'autres organisations, plus rares, parce qu'il faut que leurs généreux instincts soient fécondés par l'intelligence, et que chez elles l'esprit soit au niveau du cœur; d'autres, disons-nous, inspireront le bien, ainsi que les premiers inspirent le mal. Leur action salutaire pénétrera doucement les âmes, comme les tièdes rayons du soleil pénètrent les corps d'une chaleur vivifiante... comme la fraîche rosée d'une nuit d'été imbibe la terre aride et brûlante.

Fleur de Marie, si l'on veut, personnifiera cette influence bienfaisante.

La réaction en bien n'est pas brusque comme la réaction en mal; ses effets se prolongent davantage. C'est quelque chose d'onctueux, d'ineffable, qui peu à peu détend, calme, épanouit les cœurs les plus endurcis, et leur fait goûter une sensation d'une inexprimable sérénité.

Malheureusement le charme cesse...

Après avoir entrevu de célestes clartés, les gens pervers re-

tombent dans les ténèbres de leur vie habituelle; le souvenir des suaves émotions qui les ont un moment surpris s'efface peu à peu... Parfois pourtant ils cherchent vaguement à se les rappeler, de même que nous essayons de murmurer les chants dont notre heureuse enfance a été bercée.

Grâce à la bonne action qu'elle leur avait inspirée, les compagnes de la Goualeuse venaient de connaître la douceur passagère de ces ressentiments, aussi partagés par la Louve... Mais celle-ci, pour des raisons que nous dirons bientôt, devait rester moins longtemps que les autres prisonnières sous cette bienfaisante impression.

Si l'on s'étonne d'entendre et de voir Fleur de Marie, naguère si passivement, si douloureusement résignée, agir, parler avec courage et autorité, c'est que les nobles enseignements qu'elle avait reçus pendant son séjour à la ferme de Bouqueval, avaient rapidement développé les rares qualités de cette nature excellente.

Fleur de Marie comprenait qu'il ne suffisait pas de pleurer un passé irréparable, et qu'on ne se réhabilitait qu'en faisant le bien ou en l'inspirant.

. . . .

Nous l'avons dit, la Louve s'était assise sur un banc de bois à côté de la Goualeuse.

Le rapprochement de ces deux jeunes filles offrait un singulier contraste.

Les pâles rayons d'un soleil d'hiver les éclairaient, le ciel pur se pommelait çà et là de petites nuées blanches et floconneuses; quelques oiseaux, égayés par la tiédeur de la température, gazouillaient dans les branches noires des grands marronniers de la cour, deux ou trois moineaux plus effrontés que les autres venaient boire et se baigner dans un petit ruisseau où s'écoulait le trop-plein du bassin; des mousses vertes veloutaient les revêtements de pierre des margelles; entre leurs assises disjointes poussaient çà et là quelques touffes d'herbe et de plantes pariétaires épargnées par la gelée.

Cette description d'un bassin de prison semblera puérile, mais Fleur de Marie ne perdait pas un de ces détails; les yeux

tristement fixés sur ce petit coin de verdure et sur cette eau limpide, où se réfléchissait la blancheur mobile des nuées courant sur l'azur du ciel... où se brisaient avec un miroitement lumineux les rayons d'or d'un beau soleil... elle songeait en soupirant aux magnificences de la nature qu'elle aimait, qu'elle admirait si poétiquement, et dont elle était encore privée.

— Que voulez-vous me dire? demanda la Goualeuse à sa compagne qui, assise auprès d'elle, restait sombre et silencieuse.

— Il faut que nous ayons une explication! s'écria durement la Louve; ça ne peut pas durer ainsi.

— Je ne vous comprends pas... la Louve.

— Tout à l'heure dans la cour, à propos de Mont-Saint-Jean, je m'étais dit : Je ne veux plus céder à la Goualeuse... et pourtant je viens encore de vous céder...

— Mais...

— Mais je vous dis que ça ne peut pas durer...

— Qu'avez-vous contre moi, la Louve?

— J'ai... que je ne suis plus la même depuis votre arrivée ici... non... je n'ai plus ni cœur, ni force, ni hardiesse...

Puis, s'interrompant, la Louve releva tout à coup la manche de sa robe, et montrant à la Goualeuse son bras blanc, nerveux et couvert d'un duvet noir, elle lui fit remarquer, sur la partie intérieure de ce bras, un tatouage indélébile représentant un poignard bleu à demi enfoncé dans un cœur rouge; au-dessous de cet emblème on lisait ces mots :

Mort aux lâches!
Martial.
P. L. V. (pour la vie).

— Voyez-vous cela? s'écria la Louve.

— Oui... cela est sinistre et me fait peur, dit la Goualeuse en détournant la vue.

— Quand Martial, mon amant, m'a écrit, avec une aiguille rougie au feu, ces mots sur le bras : *Mort aux lâches!* il me croyait brave ; s'il savait ma conduite depuis trois jours, il me planterait son couteau dans le corps comme ce poignard est

planté dans ce cœur... et il aurait raison, car il a écrit là... *Mort aux lâches!* et je suis lâche!

— Qu'avez-vous fait de lâche?

— Tout...

— Regrettez-vous votre bonne pensée de tout à l'heure?

— Oui!

— Ah! je ne vous crois pas...

— Je vous dis que je la regrette, moi, car c'est encore une preuve de ce que vous pouvez sur nous toutes. Est-ce que vous n'avez pas entendu Mont-Saint-Jean, quand elle était à genoux... à vous remercier?...

— Qu'a-t-elle dit?...

— Elle a dit, en parlant de nous, que d'un *rien vous nous tourniez de mal en bien*. Je l'aurais étranglée quand elle a dit ça... car, pour notre honte... c'était vrai. Oui, en un rien de temps, vous nous changez du blanc au noir : on vous écoute, on se laisse aller à ses premiers mouvements... et on est votre dupe comme tout à l'heure...

—Ma dupe... pour avoir secouru généreusement cette pauvre femme!

— Il ne s'agit pas de tout ça, s'écria la Louve avec colère, je n'ai jusqu'ici courbé la tête devant personne... La Louve est mon nom, et je suis bien nommée... plus d'une femme porte mes marques... plus d'un homme aussi... Il ne sera pas dit qu'une petite fille comme vous me mettra sous ses pieds...

— Moi!... et comment?

— Est-ce que je le sais, comment?... Vous arrivez ici... vous commencez d'abord par m'offenser...

— Vous offenser?...

— Oui... vous demandez qui veut votre pain... la première, je réponds : *Moi!*... Mont-Saint-Jean ne vous le demande qu'ensuite... et vous lui donnez la préférence... Furieuse de cela, je m'élance sur vous, mon couteau levé.

— Et je vous dis : Tuez-moi si vous voulez... mais ne me faites pas trop souffrir..., reprit la Goualeuse... Voilà tout.

— Voilà tout?... oui, voilà tout!... et pourtant ces seuls mots-là m'ont fait tomber mon couteau des mains... m'ont fait

vous demander pardon... à vous qui m'aviez offensée... est-ce que c'est naturel?... Tenez, quand je reviens dans mon bon sens, je me fais pitié à moi-même... Et le soir de votre arrivée ici, lorsque vous vous êtes mise à genoux pour votre prière, pourquoi, au lieu de me moquer de vous, et d'ameuter tout le dortoir, pourquoi ai-je dit : Faut la laisser tranquille... Elle prie, c'est qu'elle en a le droit... Et le lendemain, pourquoi, moi et les autres, avons-nous eu honte de nous habiller devant vous?

— Je ne le sais pas... la Louve.

— Vraiment! reprit cette violente créature avec ironie; vous ne le savez pas! C'est sans doute, comme nous vous l'avons dit quelquefois en plaisantant, que vous êtes d'une autre espèce que nous. Vous croyez peut-être cela?

— Je ne vous ai jamais dit que je le croyais.

— Non, vous ne le dites pas... mais vous faites tout comme.

— Je vous en prie, écoutez-moi...

— Non, ça m'a été trop mauvais de vous écouter... de vous regarder. Jusqu'ici je n'avais jamais envié personne. Eh bien! deux ou trois fois je me suis surprise... faut-il être bête et lâche!... je me suis surprise à envier votre figure de Sainte-Vierge, votre air doux et triste... Oui, j'ai envié jusqu'à vos cheveux blonds et à vos yeux bleus, moi qui ai toujours détesté les blondes, vu que je suis brune... Vouloir vous ressembler... moi, la Louve!... moi!... Il y a huit jours j'aurais *marqué* celui qui m'aurait dit ça... Ce n'est pourtant pas votre sort qui peut tenter; vous êtes chagrine comme une Madeleine. Est-ce naturel, dites?

— Comment voulez-vous que je me rende compte des impressions que je vous cause?

— Oh! vous savez bien ce que vous faites... avec votre air de ne pas y toucher.

— Mais quel mauvais dessein me supposez-vous?

— Est-ce que je sais, moi? C'est justement parce que je ne comprends rien à tout cela que je me défie de vous. Il y a autre chose : jusqu'ici j'avais été toujours gaie ou colère... mais jamais *songeuse*... et vous m'avez rendue *songeuse*. Oui, il y a des mots

que vous dites, qui, malgré moi, m'ont remué le cœur et m'ont fait songer à toutes sortes de choses tristes.

— Je suis fâchée de vous avoir peut-être attristée, la Louve... mais je ne me souviens pas de vous avoir dit...

— Eh! mon Dieu, s'écria la Louve en interrompant sa compagne avec une impatience courroucée, ce que vous faites est quelquefois aussi émouvant que ce que vous dites!... Vous êtes si maligne!...

— Ne vous fâchez pas, la Louve... expliquez-vous...

— Hier, dans l'atelier de travail, je vous voyais bien... vous aviez la tête et les yeux baissés sur l'ouvrage que vous cousiez; une grosse larme est tombée sur votre main... Vous l'avez regardée pendant une minute... et puis vous avez porté votre main à vos lèvres comme pour la baiser et l'essuyer, cette larme; est-ce vrai?

— C'est vrai, dit la Goualeuse en rougissant.

— Ça n'a l'air de rien... mais dans cet instant-là vous aviez l'air si malheureux, si malheureux, que je me suis sentie tout écœurée, toute sens dessus dessous!... Dites donc, est-ce que vous croyez que c'est amusant? Comment! j'ai toujours été dure comme roc pour ce qui me touche... personne ne peut se vanter de m'avoir vue pleurer... et il faut qu'en regardant seulement votre petite frimousse je me sente des lâchetés plein le cœur!... Oui, car tout ça c'est de pures lâchetés; et la preuve, c'est que depuis trois jours je n'ai pas osé écrire à Martial, mon amant, tant j'ai une mauvaise conscience... Oui, votre fréquentation m'affadit le caractère, il faut que ça finisse... j'en ai assez; ça tournerait mal... Je m'entends... Je veux rester comme je suis... et ne pas me faire moquer de moi...

— Et pourquoi se moquerait-on de vous?

— Pardieu! parce qu'on me verrait faire la bonne et la bête, moi qui faisais trembler tout le monde ici! Non, non, j'ai vingt ans, je suis aussi belle que vous dans mon genre; je suis méchante... on me craint, c'est ce que je veux... Je me moque du reste... Crève qui dit le contraire!...

— Vous êtes fâchée contre moi, la Louve?

— Oui, vous êtes pour moi une mauvaise connaissance; si ça

continuait, dans quinze jours, au lieu de m'appeler la Louve, on m'appellerait... *la Brebis*. Merci!... ça n'est pas moi qu'on châtrera jamais comme ça... Martial me tuerait... Finalement je ne veux plus vous fréquenter; pour me séparer tout à fait de vous, je vais demander à être changée de salle; si on me refuse, je ferai un mauvais coup pour me remettre en haleine et pour qu'on m'envoie au cachot jusqu'à ma sortie... Voilà ce que j'avais à vous dire, la Goualeuse.

Fleur de Marie comprit que sa compagne, dont le cœur n'était pas complétement vicié, se débattait, pour ainsi dire, contre de meilleures tendances. Sans doute, ces vagues aspirations vers le bien avaient été éveillées chez la Louve par la sympathie, par l'intérêt involontaire que lui inspirait Fleur de Marie.

Heureusement pour l'humanité, de rares mais éclatants exemples prouvent, nous le répétons, qu'il est des âmes d'élite, douées presque à leur insu d'une telle puissance d'attraction, qu'elles forcent les êtres les plus réfractaires à entrer dans leur sphère et à tendre plus ou moins à s'assimiler à elles.

Les résultats prodigieux de certaines missions, de certains apostolats, ne s'expliquent pas autrement.

Dans un cercle infiniment borné, telle était la nature des rapports de Fleur de Marie et de la Louve; mais celle-ci, par une contradiction singulière, ou plutôt par une conséquence de son caractère intraitable et pervers, se défendait de tout son pouvoir contre la salutaire influence qui la gagnait... de même que les caractères honnêtes luttent énergiquement contre les influences mauvaises.

Si l'on songe que le vice a souvent un orgueil infernal, l'on ne s'étonnera pas de voir la Louve faire tous ses efforts pour conserver sa réputation de créature indomptable et redoutée, et pour ne pas devenir de *louve... brebis*, ainsi qu'elle le disait.

Pourtant ces hésitations, ces colères, ces combats, mêlés çà et là de quelques élans généreux, révélaient chez cette malheureuse des symptômes trop favorables et trop significatifs pour que Fleur de Marie abandonnât l'espoir qu'elle avait un moment conçu.

Oui, pressentant que la Louve n'était pas absolument perdue, elle aurait voulu la sauver comme on l'avait sauvée elle-même.

« La meilleure manière de prouver ma reconnaissance à mon bienfaiteur, pensait la Goualeuse, c'est de donner à d'autres qui peuvent encore les entendre, les nobles conseils qu'il m'a donnés. »

Prenant timidement la main de sa compagne, qui la regardait avec une sombre défiance, Fleur de Marie lui dit :

— Je vous assure, la Louve... que vous vous intéressez à moi... non parce que vous êtes lâche, mais parce que vous êtes généreuse... les braves cœurs sont les seuls qui s'attendrissent sur le malheur des autres.

— Il n'y a ni générosité, ni courage là dedans, dit brutalement la Louve ; c'est de la lâcheté... D'ailleurs je ne veux pas que vous me disiez que je me suis attendrie... ça n'est pas vrai...

— Je ne le dirai plus, la Louve ; mais puisque vous m'avez témoigné de l'intérêt... vous me laisserez vous en être reconnaissante, n'est-ce pas ?

— Je m'en moque pas mal !... Ce soir je serai dans une autre salle que vous... ou seule au cachot, et bientôt je serai dehors, Dieu merci !

— Et où irez-vous en sortant d'ici ?

— Tiens... chez moi donc, rue *Pierre-Lescot*... Je suis dans mes meubles.

— Et Martial, dit la Goualeuse, qui espérait de continuer l'entretien en parlant à la Louve d'un objet intéressant pour elle, et Martial, vous serez bien contente de le revoir ?

— Oui... oh, oui !... répondit-elle avec un accent passionné. Quand j'ai été arrêtée, il relevait de maladie... une fièvre qu'il avait eue, parce qu'il demeure toujours sur l'eau... Pendant dix-sept jours et dix-sept nuits, je ne l'ai pas quitté d'une minute, j'ai vendu la moitié de mon *bazar* pour payer le médecin et les drogues, tout... Je peux m'en vanter, et je m'en vante... si mon homme vit, c'est à moi qu'il le doit... J'ai encore hier fait brûler un cierge pour lui... C'est des bêtises... mais c'est égal, on a vu quelquefois de très-bons effets de ça pour la convalescence...

— Et où est-il maintenant? Que fait-il?

— Il demeure toujours près du pont d'Asnières, sur le bord de l'eau.

— Sur le bord de l'eau?

— Oui, il est établi là avec sa famille, dans une maison isolée. Il est toujours en guerre avec les gardes-pêche, et une fois qu'il est dans son bateau, avec son fusil à deux coups, il ne ferait pas bon de l'approcher, allez! dit orgueilleusement la Louve.

— Quel est donc son état?

— Il pêche en fraude, la nuit; et puis, comme il est brave comme un lion, quand un poltron veut faire chercher querelle à un autre, il s'en charge, lui... Son père a eu des *malheurs* avec la justice. Il a encore sa mère, deux sœurs et un frère... Autant vaudrait pour lui... ne pas l'avoir ce frère-là... car c'est un scélérat qui se fera guillotiner un jour ou l'autre... ses sœurs aussi... Enfin, n'importe, c'est à eux leur cou...

— Et où l'avez-vous connu, Martial?

— A Paris. Il avait voulu apprendre l'état de serrurier... un bel état, toujours du fer rouge... et du feu autour de soi... du danger, quoi!... ça lui convenait; mais, comme moi, il avait mauvaise tête, ça n'a pas pu marcher avec ses bourgeois; alors il s'en est retourné auprès de ses parents, et il s'est mis à marauder sur la rivière. Il vient me voir à Paris, et moi, dans le jour, je vais le voir à Asnières : c'est tout près... ça serait plus loin que j'irais tout de même, quand ça serait sur les genoux et sur les mains.

— Vous serez bien heureuse d'aller à la campagne... vous, la Louve!... dit la Goualeuse en soupirant, surtout si vous aimez, comme moi, à vous promener dans les champs.

— J'aimerais bien mieux me promener dans les bois, dans les grandes forêts, avec mon homme...

— Dans des forêts?... vous n'auriez pas peur?

— Peur! Ah bien oui, peur! Est-ce qu'une louve a peur? Plus la forêt serait déserte et épaisse, plus j'aimerais ça. Une hutte isolée où j'habiterais avec Martial, qui serait braconnier; aller avec lui, la nuit, tendre des piéges au gibier;... et puis, si les gardes venaient pour nous arrêter, leur tirer des coups de

fusil, nous deux mon homme, en nous cachant dans les broussailles, ah ! dame... c'est ça qui serait bon !...

— Vous avez donc déjà habité des bois, la Louve ?

— Jamais.

— Qui vous a donc donné ces idées-là ?

— Martial.

— Comment ?

— Il était braconnier dans la forêt de Rambouillet. Il y a un an, il a *censé* tiré sur un garde qui avait tiré sur lui... gueux de garde ! Enfin ça n'a pas été prouvé en justice, mais Martial a toujours été obligé de quitter le pays... Alors il est venu à Paris pour apprendre l'état de serrurier ; c'est là où je l'ai connu... Comme il avait trop mauvaise tête pour s'arranger avec son bourgeois, il a mieux aimé retourner à Asnières près de ses parents, et marauder sur la rivière ; c'est moins assujettissant... Mais il regrette toujours les bois ; il y retournera un jour ou l'autre. A force de me parler du braconnage et des forêts, il m'a fourré ces idées-là dans la tête... et maintenant il me semble que je suis née pour ça. Mais c'est toujours de même... ce que veut votre homme, vous le voulez... Si Martial avait été voleur... j'aurais été voleuse... Quand on a un homme, c'est pour être comme son homme.

— Et vos parents, la Louve, où sont-ils ?

— Est-ce que je sais, moi ?...

— Il y a longtemps que vous ne les avez vus ?

— Je ne sais pas seulement s'ils sont morts ou en vie.

— Ils étaient donc méchants pour vous ?

— Ni bons ni méchants : j'avais, je crois bien, onze ans quand ma mère s'en est allée d'un côté avec un soldat ; mon père, qui était journalier, a amené dans notre grenier une maîtresse à lui, avec deux garçons qu'elle avait, un de six ans, et un de mon âge. Elle était marchande de pommes à la brouette. Ça n'a pas été trop mal dans les commencements ; mais ensuite, pendant qu'elle était à sa charretée, il venait chez nous une écaillère avec qui mon père faisait des traits à l'autre... qui l'a su... Depuis ce temps-là, y avait presque tous les soirs à la maison des batteries si enragées que ça nous en donnait la petite

mort, à moi et aux deux garçons avec qui je couchais; car notre logement n'avait qu'une pièce, et nous avions un lit pour nous trois... dans la même chambre que mon père et sa maîtresse. Un jour, c'était justement le jour de sa fête à elle, la Sainte-Madeleine, voilà-t-il pas qu'elle lui reproche de ne pas la lui avoir souhaitée, sa fête! De raisons en raisons, mon père a fini par lui fendre la tête d'un coup de manche à balai. J'ai joliment cru que c'était fini. Elle est tombée comme un plomb, la mère Madeleine; mais elle avait la vie dure et la tête aussi. Après ça, elle le rendait bien à mon père; une fois, elle l'a mordu si fort à la main, que le morceau lui est resté dans les dents. Faut dire que ces massacres-là, c'était comme qui dirait les jours des *grandes eaux* à Versailles; les jours ouvrables, les batteries étaient moins voyantes; il y avait des *bleus*, mais pas de rouge...

— Et cette femme était méchante pour vous?

— La mère Madeleine? non, au contraire, elle n'était que vive; sauf ça, une brave femme... mais à la fin mon père en a eu assez; il lui a abandonné le peu de meubles qu'il y avait chez nous, et il n'est plus revenu. Il était Bourguignon, faut croire qu'il sera retourné au pays. Alors j'avais quinze ou seize ans...

— Et vous êtes restée avec l'ancienne maîtresse de votre père?

— Où est-ce que je serais allée? Alors elle s'est mise avec un couvreur qui est venu habiter chez nous. Des deux garçons de la mère Madeleine, il y en a un, le plus grand, qui s'est noyé à l'île des Cygnes; l'autre est entré en apprentissage chez un menuisier.

— Et que faisiez-vous chez cette femme?

— Je tirais sa charrette avec elle, je faisais la soupe, j'allais porter à manger à son homme; et quand il rentrait gris, ce qui lui arrivait plus souvent qu'à son tour, j'aidais la mère Madeleine à le rouer de coups pour en avoir la paix, car nous habitions toujours la même chambre... Il était méchant comme un âne rouge quand il était dans le vin, il voulait tout tuer. Une fois, si nous ne lui avions pas arraché sa hachette, il n-rait assassinées toutes les deux. La mère Madeleine a eu

part un coup sur l'épaule, qui a saigné comme une vraie boucherie.

— Et comment êtes-vous devenue... ce que nous sommes? dit Fleur de Marie en hésitant.

— Le fils de Madeleine, le petit Charles, qui s'est depuis noyé à l'île des Cygnes, avait été... avec moi... à peu près depuis le temps que lui, sa mère et son frère, étaient venus loger chez nous, quand nous étions deux enfants... quoi!... Après lui le couvreur... Ça m'était égal; mais j'avais peur d'être mise à la porte par la mère Madeleine, si elle s'apercevait de quelque chose. Ça est arrivé; comme elle était bonne femme, elle m'a dit :

« — Puisque c'est ainsi, tu as seize ans, tu n'es propre à rien, tu es trop mauvaise tête pour te mettre en place ou pour apprendre un état; tu vas venir avec moi te faire inscrire à la police; à défaut de tes parents, je répondrai de toi, ça te fera toujours un sort autorisé par le gouvernement; t'auras rien à faire qu'à nocer; je serai tranquille sur toi, et tu ne me seras plus à charge. Qu'est-ce que tu dis de cela, ma fille?

« — Ma foi, au fait, vous avez raison, que je lui ai répondu, je n'avais pas songé à ça. »

Nous avons été *au bureau des mœurs,* elle m'a recommandée dans une maison, et c'est depuis ce temps-là que je suis inscrite. J'ai revu la mère Madeleine... il y a de ça un an; j'étais à boire avec mon homme, nous l'avons invitée; elle nous a dit que le couvreur était aux galères. Depuis je ne l'ai pas rencontrée, elle; je ne sais plus qui, dernièrement, soutenait qu'elle avait été apportée à la Morgue, il y a trois mois; si ça est, ma foi, tant pis! car c'était une brave femme, la mère Madeleine... elle avait le cœur sur la main et pas plus de fiel qu'un pigeon.

Fleur de Marie, quoique plongée jeune dans une atmosphère de corruption, avait depuis respiré un air si pur, qu'elle éprouva une oppression douloureuse à l'horrible récit de la Louve.

Et si nous avons eu le triste courage de le faire, ce récit, c'est qu'il faut bien qu'on sache que, si hideux qu'il soit, il est encore mille fois au-dessous d'innombrables réalités.

Oui, l'ignorance et la misère conduisent souvent les classes

pauvres à ces effrayantes dégradations humaines et sociales...

Oui, il est une foule de tanières où enfants et adultes, filles et garçons, légitimes ou bâtards, gisant pêle-mêle sur la même paillasse, comme des bêtes dans la même litière, ont continuellement sous les yeux d'abominables exemples d'ivresse, de violences, de débauches et de meurtres...

Oui, et trop fréquemment encore... L'INCESTE !... vient ajouter une horreur de plus à ces horreurs...

Les riches peuvent entourer leurs vices d'ombre et de mystère, et respecter la sainteté du foyer domestique. Mais les artisans les plus honnêtes, occupant presque toujours une seule chambre avec leur famille, sont forcés, faute de lit et d'espace, de faire coucher leurs enfants ensemble, *frères et sœurs...* à quelques pas d'eux... *maris et femmes.*

Si l'on frémit déjà des fatales conséquences de telles nécessités, presque toujours inévitablement imposées aux artisans pauvres, mais probes, que sera-ce donc lorsqu'il s'agira d'artisans dépravés par l'ignorance ou par l'inconduite?

Quels épouvantables exemples ne donneront-ils pas à de malheureux enfants abandonnés ou plutôt excités, dès leur plus tendre jeunesse, à tous les penchants brutaux, à toutes les passions animales! Auront-ils seulement l'idée du devoir, de l'honnêteté, de la pudeur?

Ne seront-ils pas aussi étrangers aux lois sociales que les sauvages du nouveau monde?

Pauvres créatures corrompues en naissant, qui, dans les prisons où les conduisent souvent le vagabondage et le délaissement, sont déjà flétries par cette grossière et terrible métaphore : GRAINES DE BAGNE !...

Et la métaphore a raison.

Cette sinistre prédiction s'accomplit presque toujours : galères ou lupanar, chaque sexe a son avenir...

Nous ne voulons justifier ici aucun débordement.

Que l'on compare seulement la dégradation volontaire d'une femme pieusement élevée au sein d'une famille aisée, qui ne lui aurait donné que de nobles exemples ; que l'on compare, disons-nous, cette dégradation à celle de la Louve, créature pour ainsi

dire élevée dans le vice, par le vice et pour le vice, à qui l'on montre, non sans raison, la prostitution comme un état protége par le gouvernement! Ce qui est vrai.

Il y a un bureau où cela s'enregistre, se certifie et se parafe;

Un bureau où souvent la mère vient autoriser la prostitution de sa fille, le mari la prostitution de sa femme...

Cet endroit s'appelle le *Bureau des mœurs!*

Ne faut-il pas qu'une société ait un vice d'organisation bien profond, bien incurable à l'endroit des lois qui régissent la condition de l'homme et de la femme, pour que le pouvoir... LE POUVOIR... cette grave et morale abstraction, soit obligé non-seulement de tolérer, mais de réglementer, mais de légaliser, mais de protéger, pour la rendre moins dangereuse, cette vente du corps et de l'âme, qui, multipliée par les appétits effrénés d'une population immense, atteint chaque jour à un chiffre presque incommensurable!

. . . .

XXXIX

CHATEAUX EN ESPAGNE.

La Goualeuse, surmontant l'émotion que lui avait causée la triste confession de sa compagne, lui dit timidement :

— Écoutez-moi sans vous fâcher...

— Voyons... dites... j'espère que j'ai assez bavardé; mais, au fait, c'est égal, puisque c'est la dernière fois que nous causerons ensemble...

— Êtes-vous heureuse, la Louve?

— Comment?

— De la vie que vous menez?

— Ici, à Saint-Lazare?

— Non... chez vous... quand vous êtes libre?

— Oui, je suis heureuse...

— Toujours?

— Toujours...

— Vous ne voudriez pas changer votre sort contre un autre?

— Contre quel sort? Il n'y a pas d'autre sort pour moi.

— Dites-moi, la Louve, reprit Fleur de Marie après un moment de silence, est-ce que vous n'aimez pas à faire quelquefois des châteaux en Espagne?... C'est si amusant... en prison!

— A propos de quoi... des châteaux en Espagne?

— A propos de Martial.

— De mon homme?

— Oui...

— Ma foi, je n'en ai jamais fait.

— Laissez-moi en faire un... pour vous et pour Martial...

— Bah! à quoi bon?...

— A passer le temps...

— Eh bien! voyons ce château en Espagne.

— Figurez-vous, par exemple, qu'un hasard comme il en arrive quelquefois vous fasse rencontrer une personne qui vous dise : Abandonnée de votre père et de votre mère, votre enfance a été entourée de si mauvais exemples, qu'il faut vous plaindre autant que vous blâmer d'être devenue...

— D'être devenue quoi?

— Ce que vous et moi... nous sommes devenues..., répondit la Goualeuse d'une voix douce.

Et elle continua :

— Supposez que cette personne vous dise encore : Vous aimez Martial... il vous aime... vous et lui quittez une vie mauvaise; au lieu d'être sa maîtresse... soyez sa femme.

La Louve haussa les épaules.

— Est-ce qu'il voudrait de moi pour sa femme?

— Excepté le braconnage, il n'a commis, n'est-ce pas, aucune autre action coupable?

— Non... il est braconnier sur la rivière comme il l'était dans les bois, et il a raison. Tiens, est-ce que les poissons ne sont pas, comme le gibier, à qui peut les prendre? Où donc est la marque de leur propriétaire?

— Eh bien ! supposez qu'ayant renoncé à son dangereux métier de maraudeur de rivière, il veuille devenir tout à fait honnête homme ; supposez qu'il inspire, par la franchise de ses bonnes résolutions, assez de confiance à un bienfaiteur inconnu pour que celui-ci lui donne une place... voyons... c'est toujours un château en Espagne... lui donne une place... de garde-chasse, par exemple... à lui qui était braconnier, ça serait dans ses goûts, j'espère ;... c'est le même état... mais *en bien*...

— Ma foi, oui, c'est toujours vivre dans les bois.

— Seulement, on ne lui donnerait cette place qu'à la condition qu'il vous épouserait et qu'il vous emmènerait avec lui.

— M'en aller avec Martial ?

— Oui, vous seriez si heureuse, disiez-vous, d'habiter ensemble au fond des forêts ! N'aimeriez-vous pas mieux, au lieu d'une mauvaise hutte de braconnier, où vous vous cacheriez tous deux comme des coupables, avoir une honnête petite chaumière dont vous seriez la ménagère active et laborieuse ?

— Vous vous moquez de moi... est-ce que c'est possible ?

— Qui sait ? le hasard !... D'ailleurs c'est toujours un château en Espagne...

— Ah ! comme ça, à la bonne heure.

— Dites donc, la Louve, il me semble déjà vous voir établie dans votre maisonnette, en pleine forêt, avec votre mari, et deux ou trois enfants... Des enfants... quel bonheur ! n'est-ce pas ?

— Des enfants de mon homme ?... s'écria la Louve avec une passion farouche, oh ! oui ; ils seraient fièrement aimés ceux-là...

— Comme ils vous tiendraient compagnie dans votre solitude ! Puis, quand ils seraient grands, ils commenceraient à vous rendre bien des services : les plus petits ramasseraient des branches mortes pour votre chauffage ; le plus grand irait dans les herbes de la forêt faire pâturer une vache ou deux qu'on vous donnerait, pour récompenser votre mari de son activité ; car, ayant été braconnier, il n'en serait que meilleur garde-chasse...

— Au fait... c'est vrai... Tiens, c'est amusant, ces châteaux en Espagne. Dites-m'en donc encore, la Goualeuse !

— On serait très-content de votre mari... vous auriez de son

maître quelques douceurs... une basse-cour, un jardin ; mais dame! aussi, il vous faudrait courageusement travailler, la Louve! et cela du matin au soir.

— Oh! si ce n'était que ça, une fois auprès de mon homme, l'ouvrage ne me ferait pas peur, à moi... j'ai de bons bras...

— Et vous auriez de quoi les occuper, je vous en réponds... Il y a tant à faire... tant à faire!... c'est l'étable à soigner, les repas à préparer, les habits de la famille à raccommoder; c'est un jour le blanchissage, un autre jour le pain à cuire, ou bien encore la maison à nettoyer du haut en bas, pour que les autres gardes de la forêt disent : Oh! il n'y a pas une ménagère comme la femme de Martial; de la cave au grenier sa maison est un miracle de propreté... et des enfants toujours si bien soignés! C'est qu'aussi elle est fièrement laborieuse, madame Martial...

— Dites donc, la Goualeuse, c'est vrai, je m'appellerais madame Martial..., reprit la Louve avec une sorte d'orgueil; madame Martial!...

— Ce qui vaudrait mieux que de vous appeler *la Louve*, n'est-ce pas?

— Bien sûr j'aimerais mieux le nom de mon homme que le nom d'une bête... Mais, bah!... bah!... *louve* je suis née... *louve* je mourrai...

— Qui sait?... qui sait?... ne pas reculer devant une vie bien dure, mais honnête, ça porte bonheur... Ainsi, le travail ne vous effrayerait pas?...

— Oh! pour ça, non; ce n'est pas mon homme et trois ou quatre mioches à soigner qui m'embarrasseraient, allez!

— Et puis aussi tout n'est pas labeur, il y a des moments de repos; l'hiver, à la veillée, pendant que les enfants dorment, et que votre mari fume sa pipe en nettoyant ses armes ou en caressant ses chiens, écoutez donc... vous pouvez prendre un peu de bon temps.

— Bah! bah! du bon temps... rester les bras croisés! Ma foi, non; j'aimerais mieux raccommoder le linge de la famille, le soir, au coin du feu; ça n'est déjà pas si fatigant... L'hiver, les jours sont si courts!

Aux paroles de Fleur de Marie, la Louve oubliait de plus en plus le présent pour ces rêves d'avenir... aussi vivement intéressée que précédemment la Goualeuse, lorsque Rodolphe lui avait parlé des douceurs rustiques de la ferme de Bouqueval.

La Louve ne cachait pas les goûts sauvages que lui avait inspirés son amant. Se souvenant de l'impression profonde, salutaire, qu'elle avait ressentie aux riantes peintures de Rodolphe, à propos de la vie des champs, Fleur de Marie voulait tenter le même moyen d'action sur la Louve, pensant avec raison que si sa compagne se laissait assez émouvoir au tableau d'une existence rude, pauvre et solitaire, pour désirer ardemment une vie pareille... cette femme mériterait intérêt et pitié.

Enchantée de voir sa compagne l'écouter avec curiosité, la Goualeuse reprit en souriant :

— Et puis, voyez-vous... *madame Martial*... laissez-moi vous appeler ainsi... qu'est-ce que cela vous fait?...

— Tiens, au contraire, ça me flatte...

Puis la Louve haussa les épaules en souriant aussi, et reprit :

— Quelle bêtise de jouer *à la madame!* Sommes-nous enfants!... C'est égal... allez toujours... c'est amusant... Vous dites donc?...

— Je dis, madame Martial, qu'en parlant de votre vie, l'hiver, au fond des bois, nous ne songeons qu'à la pire des saisons.

— Ma foi, non, ça n'est pas la pire... Entendre le vent siffler la nuit dans la forêt, et de temps en temps hurler les loups, bien loin... bien loin... je ne trouverais pas ça ennuyeux, moi, pourvu que je sois au coin du feu avec mon homme et mes mioches, ou même toute seule sans mon homme, s'il était à faire sa ronde; oh! un fusil ne me fait pas peur à moi... Si j'avais mes enfants à défendre... je serais bonne là... allez!... la Louve garderait bien ses louveteaux!

— Oh! je vous crois... vous êtes très-brave, vous... mais moi, poltronne, je préfère le printemps à l'hiver... Oh! le printemps, madame Martial, le printemps! quand verdissent les feuilles, quand fleurissent les jolies fleurs des bois, qui sentent si bon, si bon, que l'air est embaumé... C'est alors que vos en-

fants se rouleraient gaiement dans l'herbe nouvelle, et puis la forêt serait si touffue qu'on apercevrait à peine votre maison au milieu du feuillage. Il me semble que je la vois d'ici... il y a devant la porte un berceau de vigne que votre mari a plantée et qui ombrage le banc de gazon où il dort durant la grande chaleur du jour, pendant que vous allez et venez, en recommandant aux enfants de ne pas réveiller leur père... Je ne sais pas si vous avez remarqué cela, mais dans le fort de l'été, sur le midi, il se fait dans les bois autant de silence que pendant la nuit... On n'entend ni les feuilles remuer, ni les oiseaux chanter...

— Ça, c'est vrai, répéta presque machinalement la Louve, qui, oubliant de plus en plus la réalité, croyait presque voir se dérouler à ses yeux les riants tableaux que lui présentait l'imagination poétique de Fleur de Marie... de Fleur de Marie, si instinctivement amoureuse des beautés de la nature.

Ravie de la profonde attention que lui prêtait sa compagne, la Goualeuse reprit en se laissant elle-même entraîner au charme des pensées qu'elle évoquait :

— Il y a une chose que j'aime presque autant que le silence des bois, c'est le bruit des grosses gouttes de pluie d'été tombant sur les feuilles ; aimez-vous cela aussi ?

— Oh oui !... j'aime bien aussi la pluie d'été.

— N'est-ce pas ? lorsque les arbres, la mousse, l'herbe, tout est bien trempé, quelle bonne odeur fraîche ! Et puis, comme le soleil, en passant à travers les arbres, fait briller toutes ces gouttelettes d'eau qui pendent aux feuilles après l'ondée ! Avez-vous aussi remarqué cela ?

— Oui... mais je m'en souviens parce que vous me le dites à présent... Comme c'est drôle pourtant ! vous racontez si bien, la Goualeuse, qu'on semble tout voir, tout voir, à mesure que vous parlez... Et puis, dame ! je ne sais pas comment vous expliquer cela... mais, tenez, ce que vous dites... ça sent bon... ça rafraîchit... comme la pluie d'été... dont nous parlons.

Ainsi que le beau, que le bien, la poésie est souvent *contagieuse*.

La Louve, cette nature brute et farouche, devait subir en tout l'influence de Fleur de Marie.

Celle-ci reprit en souriant :

— Il ne faut pas croire que nous soyons seules à aimer la pluie d'été. Et les oiseaux donc? Comme ils sont contents, comme ils secouent leurs plumes, en gazouillant joyeusement... pas plus joyeusement pourtant que vos enfants... vos enfants libres, gais et légers comme eux. Voyez-vous, à la tombée du jour, les plus petits courir à travers bois au-devant de l'aîné, qui ramène les deux génisses du pâturage ; ils ont bien vite reconnu le tintement lointain des clochettes, allez !...

— Dites donc, la Goualeuse, il me semble voir le plus petit et le plus hardi, qui s'est fait mettre, par son frère aîné qui le soutient, à califourchon sur le dos d'une des vaches...

— Et l'on dirait que la pauvre bête sait quel fardeau elle porte, tant elle marche avec précaution... Mais voilà l'heure du souper : votre aîné, tout en menant pâturer son bétail, s'est amusé à remplir pour vous un panier de belles fraises des bois, qu'il a rapportées au frais, sous une couche épaisse de violettes sauvages.

— Fraises et violettes... c'est ça qui doit encore être un baume !... Mais mon Dieu ! mon Dieu ! où diable allez-vous donc chercher ces idées-là, la Goualeuse?

— Dans les bois où mûrissent les fraises, où fleurissent les violettes... il n'y a qu'à regarder et à ramasser, madame Martial... Mais parlons ménage... voici la nuit, il faut traire vos laitières, préparer le souper sous le berceau de vigne ; car vous entendez aboyer les chiens de votre mari, et bientôt la voix de leur maître, qui, tout harassé qu'il est, rentre en chantant... Et comment n'avoir pas envie de chanter, quand, par une belle soirée d'été, le cœur satisfait, on regagne la maison où vous attendent une bonne femme et de beaux enfants?... N'est-ce pas, madame Martial?

— C'est vrai, on ne peut faire autrement que de chanter, dit la Louve, devenant de plus en plus *songeuse*.

— A moins qu'on ne pleure d'attendrissement, reprit Fleur de Marie, émue elle-même. Et ces larmes-là sont aussi douces que des chansons... Et puis, quand la nuit est venue tout à fait, quel bonheur de rester sous la tonnelle, à jouir de la sérénité

d'une belle soirée... à respirer l'odeur de la forêt!... à écouter babiller ses enfants... à regarder les étoiles... Alors, le cœur est si plein, si plein... qu'il faut qu'il déborde par la prière... Comment ne pas remercier celui à qui l'on doit la fraîcheur du soir, la senteur des bois, la douce clarté du ciel étoilé?... Après ce remercîment ou cette prière, on va dormir paisiblement jusqu'au lendemain, et on remercie encore le Créateur... car cette vie pauvre, laborieuse, mais calme et honnête, est celle de tous les jours...

— De tous les jours!... répéta la Louve, la tête baissée sur sa poitrine, le regard fixe, le sein oppressé, car c'est vrai, le bon Dieu est bon de nous donner de quoi vivre si heureux avec si peu...

— Eh bien, dites maintenant, reprit doucement Fleur de Marie, dites, ne devrait-il pas être béni comme Dieu celui qui vous donnerait cette vie paisible et laborieuse, au lieu de la vie misérable que vous menez dans la boue des rues de Paris?...

Ce mot de *Paris* rappela brusquement la Louve à la réalité...

Il venait de se passer dans l'âme de cette créature un phénomène étrange.

Peinture naïve d'une condition humble et rude, ce simple récit, tour à tour éclairé des douces lueurs du foyer domestique, doré par quelques joyeux rayons de soleil, rafraîchi par la brise des grands bois ou parfumé de la senteur des fleurs sauvages, ce récit avait fait sur la Louve une impression plus profonde, plus saisissante que ne l'auraient faite les exhortations d'une moralité transcendante.

Oui, à mesure que parlait Fleur de Marie, la Louve avait désiré d'être ménagère infatigable, vaillante épouse, mère pieuse et dévouée...

Inspirer, même pendant un moment, à une femme violente, immorale, avilie, l'amour de la famille, le respect du devoir, le goût du travail, la reconnaissance envers le Créateur, et cela seulement en lui promettant ce que Dieu donne à tous, le soleil du ciel et l'ombre des forêts... ce que l'homme doit à qui travaille, un toit et du pain, n'était-ce pas un beau triomphe pour Fleur de Marie?

Le moraliste le plus sévère, le prédicateur le plus fulminant, auraient-ils obtenu davantage en faisant gronder dans leurs prédications menaçantes toutes les vengeances humaines, toutes les foudres divines?

La colère douloureuse dont se sentit transportée la Louve, en revenant à la réalité, après s'être laissé charmer par la rêverie nouvelle et salutaire où, pour la première fois, l'avaient plongée les paroles de Fleur de Marie, prouvait l'influence de ses paroles sur sa malheureuse compagne.

Plus les regrets de la Louve étaient amers, en retombant de ce consolant mirage dans l'horreur de sa position, plus le triomphe de la Goualeuse était manifeste.

Après un moment de silence et de réflexion, la Louve redressa brusquement la tête, passa la main sur son front, et se evant menaçante, courroucée :

— Vois-tu... vois-tu que j'avais raison de me défier de toi et de ne pas vouloir t'écouter... parce que ça tournerait mal pour moi! Pourquoi m'as-tu parlé ainsi? Pour te moquer de moi, pour me tourmenter! Et cela, parce que j'ai été assez bête pour te dire que j'aurais aimé à vivre au fond des bois avec mon homme!... Mais qui es-tu donc?... Pourquoi me bouleverser ainsi?... Tu ne sais pas ce que tu as fait, malheureuse! Maintenant, malgré moi, je vais toujours penser à cette forêt, à cette maison, à ces enfants, à tout ce bonheur que je n'aurai jamais... jamais!... Et si je ne peux pas oublier ce que tu viens de dire, moi, ma vie va donc être un supplice, un enfer... et cela, par ta faute... oui, par ta faute!...

— Tant mieux! oh! tant mieux! dit Fleur de Marie.

— Tu dis tant mieux? s'écria la Louve, les yeux menaçants.

— Oui, tant mieux;... car si votre misérable vie d'à présent vous paraît un enfer, vous préférerez celle dont je vous ai parlé.

— Et à quoi bon la préférer, puisqu'elle n'est pas faite pour moi? A quoi bon regretter d'être une fille des rues, puisque je dois mourir fille des rues? s'écria la Louve de plus en plus irritée en saisissant dans sa forte main le petit poignet de Fleur de Marie. Réponds... réponds!... Pourquoi es-tu venue me faire désirer ce que je ne peux pas avoir?

— Désirer une vie honnête et laborieuse, c'est être digne de cette vie, je vous l'ai dit, reprit Fleur de Marie sans chercher à dégager sa main.

— Eh bien ! après, quand j'en serais digne, qu'est-ce que cela prouve? A quoi ça m'avancera-t-il?

— A voir se réaliser ce que vous regardez comme un rêve, dit Fleur de Marie d'un ton si sérieux, si convaincu, que la Louve, dominée de nouveau, abandonna la main de la Goualeuse et resta frappée d'étonnement.

— Écoutez-moi, la Louve, reprit Fleur de Marie d'une voix pleine de compassion : me croyez-vous assez méchante pour éveiller chez vous ces pensées, ces espérances, si je n'étais pas sûre, en vous faisant rougir de votre condition présente, de vous donner les moyens d'en sortir?...

— Vous? vous pourriez cela?...

— Moi... non ;... mais quelqu'un qui est bon, grand, puissant comme Dieu.

— Puissant comme Dieu !...

— Écoutez encore, la Louve... Il y a trois mois, comme vous j'étais une pauvre créature perdue.. abandonnée... Un jour, celui dont je vous parle avec des larmes de reconnaissance (et Fleur de Marie essuya ses pleurs), un jour celui-là est venu à moi... il n'a pas craint, tout avilie, toute méprisée que j'étais, de me dire de consolantes paroles... les premières que j'aie entendues!... Je lui avais raconté mes souffrances, mes misères, ma honte, sans lui rien cacher, ainsi que vous m'avez tout à l'heure raconté votre vie, la Louve... Après m'avoir écoutée avec bonté, il ne m'a pas blâmée, il m'a plainte ;... il ne m'a pas reproché mon abjection, il m'a vanté la vie calme et pure que l'on menait aux champs.

— Comme vous tout à l'heure...

— Alors, cette abjection m'a paru d'autant plus affreuse que l'avenir qu'il me montrait me semblait plus beau !

— Comme moi, mon Dieu!

— Oui, et ainsi que vous je disais : A quoi bon, hélas! me faire entrevoir ce paradis, à moi qui suis condamnée à l'enfer?... Mais j'avais tort de désespérer... car celui dont je vous parle est

comme Dieu, souverainement juste, souverainement bon, et incapable de faire luire un faux espoir aux yeux d'une pauvre créature qui ne demandait à personne ni pitié, ni bonheur, ni espérance.

— Et pour vous... qu'a-t-il fait?

— Il m'a traitée en enfant malade; j'étais, comme vous, plongée dans un air corrompu, il m'a envoyée respirer un air salubre et vivifiant; je vivais aussi parmi des êtres hideux et criminels; il m'a confiée à des êtres faits à son image... qui ont épuré mon âme, élevé mon esprit... car, comme Dieu encore, à tous ceux qui l'aiment et le respectent, il donne une étincelle de sa céleste intelligence... Oui, si mes paroles vous émeuvent, la Louve, si mes larmes font couler vos larmes, c'est que son esprit et sa pensée m'inspirent! Si je vous parle de l'avenir plus heureux que vous obtiendriez par le repentir, c'est que je puis vous promettre cet avenir en son nom, quoiqu'il ignore à cette heure l'engagement que je prends! Enfin, si je vous dis : Espérez!... c'est qu'il entend toujours la voix de ceux qui veulent devenir meilleurs... car Dieu l'a envoyé sur terre pour faire croire à la Providence...

En parlant ainsi, la physionomie de Fleur de Marie devint radieuse, inspirée; ses joues pâles se colorèrent un moment d'un léger incarnat, ses beaux yeux bleus brillèrent doucement; elle rayonnait alors d'une beauté si noble, si touchante, que la Louve, déjà profondément émue de cet entretien, contempla sa compagne avec une respectueuse admiration, et s'écria :

— Mon Dieu !... où suis-je? Est-ce que je rêve? je n'ai jamais rien entendu, rien vu de pareil... ça n'est pas possible!... Mais qui êtes-vous donc aussi? Oh! je disais bien que vous étiez tout autre que nous!... Mais alors, vous qui parlez si bien... vous qui pouvez tant, vous qui connaissez des gens si puissants... comment se fait-il que vous soyez ici... prisonnière avec nous?... Mais... mais... c'est donc pour nous tenter! Vous êtes donc pour le bien... comme le démon pour le mal?

Fleur de Marie allait répondre, lorsque madame Armand vint l'interrompre et la chercher pour la conduire auprès de madame d'Harville.

La Louve restait frappée de stupeur ; l'inspectrice lui dit :

— Je vois avec plaisir que la présence de la Goualeuse dans la prison vous a porté bonheur à vous et à vos compagnes... Je sais que vous avez fait une quête pour cette pauvre Mont-Saint-Jean ; cela est bien... cela est charitable, la Louve. Cela vous sera compté... J'étais bien sûre que vous valiez mieux que vous ne vouliez le paraître... En récompense de votre bonne action, je crois pouvoir vous promettre qu'on fera abréger de beaucoup les jours de prison qu'il vous reste à subir...

Et madame Armand s'éloigna, suivie de Fleur de Marie.

. . . .

L'on ne s'étonnera pas du langage presque éloquent de Fleur de Marie, si l'on songe que cette nature, si merveilleusement douée, s'était rapidement développée, grâce à l'éducation et aux enseignements qu'elle avait reçus à la ferme de Bouqueval.

Puis la jeune fille était surtout forte de son *expérience*.

Les sentiments qu'elle avait éveillés dans le cœur de la Louve avaient été éveillés en elle par Rodolphe, lors de circonstances à peu près semblables.

Croyant reconnaître quelques bons instincts chez sa compagne, elle avait tâché de la ramener à l'honnêteté en lui prouvant (selon la théorie de Rodolphe appliquée à la ferme de Bouqueval) qu'il était de son *intérêt* de devenir honnête, et en lui montrant sa réhabilitation sous de riantes et *attrayantes* couleurs...

Et, à ce propos, répétons que l'on procède d'une manière incomplète et, ce nous semble, intelligente et inefficace, pour inspirer aux classes pauvres et ignorantes l'horreur du mal et l'amour du bien.

Afin de les détourner de la voie mauvaise, incessamment on les menace des vengeances divines et humaines ; incessamment on fait bruire à leurs oreilles un cliquetis sinistre : clefs de prison, carcans de fer, chaînes de bagne, et enfin, au loin, dans une pénombre effrayante, à l'extrême horizon du crime, on leur montre le coupe-tête du bourreau, étincelant aux lueurs des flammes éternelles.

On le voit, la part de l'intimidation est incessante, formidable, terrible...

A qui fait le mal... captivité, infamie, supplice...

Cela est juste; mais à qui fait le bien, la société décerne-t-elle dons honorables, distinctions glorieuses?

Non.

Par de bienfaisantes rémunérations, la société encourage-t-elle à la résignation, à l'ordre, à la probité, cette masse immense d'artisans voués à tout jamais au travail, aux privations, et presque toujours à une misère profonde?

Non.

En regard de l'échafaud où monte le grand coupable, est-il un pavois où monte le grand homme de bien?

Non.

Étrange, fatal symbole! on représente la Justice aveugle, portant d'une main un glaive pour punir, de l'autre des balances où se pèsent l'accusation et la défense.

Ceci n'est pas l'image de la justice.

C'est l'image de la loi, ou plutôt de l'homme qui condamne ou absout selon sa conscience.

La Justice tiendrait d'une main une épée, de l'autre une couronne; l'une pour frapper les méchants, l'autre pour récompenser les bons.

Le peuple verrait alors que, s'il est de terribles châtiments pour le mal, il est d'éclatants triomphes pour le bien; tandis qu'à cette heure, dans son naïf et rude bon sens, il cherche en vain le *pendant* des tribunaux, des geôles, des galères et des échafauds.

Le peuple voit bien une *justice criminelle* (*sic*), composée d'hommes fermes, intègres, éclairés, toujours occupés à rechercher, à découvrir, à punir les scélérats.

Il ne voit pas de *justice vertueuse* [1], composée d'hommes

[1] Quelques jours après avoir écrit ces lignes, nous relisions le *Mémorial de Sainte-Hélène*, ce livre immortel qui nous semble un sublime traité de philosophie pratique; nous avons remarqué ce passage, qui nous avait jusqu'alors échappé :

« Aussi un de mes rêves (*c'est l'empereur qui parle*), nos grands événe-

fermes, intègres, éclairés, toujours occupés à rechercher, à récompenser les gens de bien.

Tout lui dit : Tremble!...

Rien ne lui dit : Espère!...

Tout le menace...

Rien ne le console.

L'État dépense annuellement beaucoup de millions pour la stérile punition des crimes. Avec cette somme énorme, il entretient prisonniers et geôliers, galériens et argousins, échafauds et bourreaux.

Cela est nécessaire, soit.

Mais combien dépense l'État pour la rémunération si salutaire, si féconde, des gens de bien?

Rien...

Et ce n'est pas tout.

Ainsi que nous le démontrerons lorsque le cours de ce récit nous conduira aux prisons d'hommes, combien d'artisans d'une irréprochable probité seraient au comble de leurs vœux s'ils étaient certains de jouir un jour de la condition matérielle des prisonniers, toujours assurés d'une bonne nourriture, d'un bon lit, d'un bon gîte!

Et pourtant, au nom de leur dignité d'honnêtes gens rudement et longuement éprouvés, n'ont-ils pas le droit de prétendre à jouir du même bien-être que les scélérats, ceux-là qui, comme Morel le lapidaire, auraient pendant vingt ans vécu laborieux, probes, résignés au milieu de la misère et des tentations?

Ceux-là ne méritent-ils pas assez de la société pour qu'elle

ments de guerre accomplis et soldés, de retour à l'intérieur, en repos et respirant, eût été de chercher une douzaine de vrais bons philanthropes, de ces braves gens ne vivant que pour le bien, n'existant que pour le pratiquer; je les eusse disséminés dans l'empire qu'ils eussent parcouru en secret pour me rendre compte à moi-même; ils eussent été les ESPIONS DE LA VERTU; ils seraient venus me trouver directement; ils eussent été mes confesseurs, mes directeurs spirituels, et mes décisions avec eux eussent été mes bonnes œuvres secrètes. Ma grande occupation, lors de mon entier repos, eût été, du sommet de ma puissance, de m'occuper à fond d'améliorer la condition de toute la société; j'eusse prétendu descendre jusqu'aux *jouissances individuelles*. (*Mémorial*, tome V, p. 109, édition 1824.)

se donne la peine de les chercher et, sinon de les récompenser, à la glorification de l'humanité, du moins de les soutenir dans la voie pénible et difficile qu'ils parcourent vaillamment?

Le grand homme de bien, si modeste qu'il soit, se cache-t-il donc plus obscurément que le voleur ou l'assassin?... Et ceux-ci ne sont-ils pas toujours découverts par la justice criminelle?

Hélas! c'est une utopie, mais elle n'a rien que de consolant.

Supposez, par la pensée, une société organisée de telle sorte qu'elle ait pour ainsi dire les assises *de la vertu*, comme elle a les assises *du crime*.

Un ministère public signalant les nobles actions, les dénonçant à la reconnaissance de tous, comme on dénonce aujourd'hui les crimes à la vindicte des lois.

Voici deux exemples, deux *justices :* que l'on dise quelle est la plus féconde en enseignements, en conséquences, en résultats positifs :

Un homme a tué un autre homme pour le voler;

Au point du jour on dresse sournoisement la guillotine dans un coin désert de Paris, et on coupe le cou de l'assassin, devant la lie de la populace, qui rit du juge, du patient et du bourreau.

Voilà le dernier mot de la société.

Voilà le plus grand crime que l'on puisse commettre contre elle, voilà le plus grand châtiment... voilà l'enseignement le plus terrible, le plus salutaire qu'elle puisse donner au peuple...

Le seul... car rien ne sert de contre-poids à ce billot dégouttant de sang.

Non... la société n'a aucun spectacle doux et bienfaisant à opposer à ce spectacle funèbre.

Continuons notre utopie...

N'en serait-il pas autrement, si presque chaque jour le peuple avait sous les yeux l'exemple de quelques grandes vertus hautement glorifiées et MATÉRIELLEMENT rémunérées par l'État?

Ne serait-il pas sans cesse encouragé au bien, s'il voyait sou-

vent un tribunal auguste, imposant, vénéré, évoquer devant lui, aux yeux d'une foule immense, un pauvre et honnête artisan, dont on raconterait la longue vie probe, intelligente et laborieuse, et auquel on dirait :

« Pendant vingt ans vous avez plus qu'aucun autre travaillé,
« souffert, courageusement lutté contre l'infortune; votre fa-
« mille a été élevée par vous dans des principes de droiture et
« d'honneur... vos vertus supérieures vous ont hautement dis-
« tingué, soyez glorifié et récompensé... Vigilante, juste et
« toute-puissante, la société ne laisse jamais dans l'oubli ni
« le mal ni le bien... A chacun elle paye selon ses œuvres...
« l'État vous assure une pension suffisante à vos besoins. Envi-
« ronné de la considération publique, vous terminerez dans le
« repos et dans l'aisance une vie qui doit servir d'enseignement
« à tous... et ainsi sont et seront toujours exaltés ceux qui,
« comme vous, auront justifié, pendant beaucoup d'années,
« d'une admirable persévérance dans le bien... et fait preuve
« de rares et grandes qualités morales... Votre exemple encou-
« ragera le plus grand nombre à vous imiter... l'espérance
« allégera le pénible fardeau que le sort leur impose durant une
« longue carrière. Animés d'une salutaire émulation, ils lutte-
« ront d'énergie dans l'accomplissement des devoirs les plus
« difficiles, afin d'être un jour distingués entre tous et rému-
« nérés comme vous... »

Nous le demandons : lequel de ces deux spectacles, du meurtrier égorgé, du grand homme de bien récompensé, réagira sur le peuple d'une façon plus salutaire, plus féconde?

Sans doute beaucoup d'esprits *délicats* s'indigneront à la seule pensée de ces ignobles *rémunérations matérielles* accordées à ce qu'il y a au monde de plus éthéré : LA VERTU !

Ils trouveront contre ces tendances toutes sortes de raisons plus ou moins philosophiques, platoniques, théologiques, mais surtout *économiques,* telles que celles-ci :

— Le bien porte en soi sa récompense...

— La vertu est une chose sans prix...

— La satisfaction de la conscience est la plus noble des récompenses.

Et enfin cette objection triomphante et sans réplique :

— LE BONHEUR ÉTERNEL QUI ATTEND LES JUSTES DANS L'AUTRE VIE DOIT UNIQUEMENT SUFFIRE POUR L'ENCOURAGER AU BIEN.

A cela nous répondrons que la société, pour intimider et punir les coupables, ne nous paraît pas exclusivement se reposer sur la vengeance divine qui les atteindra certainement dans l'autre vie.

La société prélude au jugement dernier par des jugements humains...

En attendant l'heure inexorable des archanges aux armures d'hyacinthe, aux trompettes retentissantes et aux glaives de flamme, elle se contente modestement... de gendarmes.

Nous le répétons :

Pour terrifier les méchants on matérialise, ou plutôt on réduit à des proportions humaines, perceptibles, visibles, les effets anticipés du courroux céleste...

Pourquoi n'en serait-il pas de même des effets de la rémunération divine à l'égard des gens de bien?

. . . .

Mais oublions ces utopies, folles, absurdes, stupides, impraticables comme de véritables utopies qu'elles sont.

La société est si bien comme elle est! Interrogez plutôt tous ceux qui, la jambe avinée, l'œil incertain, le rire bruyant, sortent d'un joyeux banquet!

XL

LA PROTECTRICE.

L'inspectrice entra bientôt avec la Goualeuse dans le petit salon où se trouvait Clémence; la pâleur de la jeune fille s'était légèrement colorée ensuite de son vif entretien avec la Louve.

— Madame la marquise, touchée des excellents renseigne-

ments que je lui ai donnés sur vous, dit madame Armand à Fleur de Marie, désire vous voir, et daignera peut-être vous faire sortir d'ici avant l'expiration de votre peine.

— Je vous remercie, madame, répondit timidement Fleur de Marie à madame Armand, qui la laissa seule avec la marquise.

Celle-ci, frappée de l'expression candide des traits de sa protégée, de son maintien rempli de grâce et de modestie, ne put s'empêcher de se souvenir que la Goualeuse avait, en dormant, prononcé le nom de *Rodolphe*, et que l'inspectrice croyait la pauvre prisonnière en proie à un amour profond et caché.

Quoique parfaitement convaincue qu'il ne pouvait être question du grand-duc Rodolphe, Clémence reconnaissait que du moins, quant à la beauté, la Goualeuse était digne de l'amour d'un prince...

A l'aspect de sa protectrice, dont la physionomie, nous l'avons dit, respirait une bonté charmante, Fleur de Marie se sentit sympathiquement attirée vers elle.

— Mon enfant, lui dit Clémence, en louant beaucoup la douceur de votre caractère et la sagesse exemplaire de votre conduite, madame Armand se plaint de votre peu de confiance envers elle.

Fleur de Marie baissa la tête sans répondre.

— Les habits de paysanne dont vous étiez vêtue lorsqu'on vous a arrêtée, votre silence au sujet de l'endroit où vous demeuriez avant d'être amenée ici, prouvent que vous nous cachez certaines circonstances...

— Madame...

— Je n'ai aucun droit à votre confiance, ma pauvre enfant, je ne voudrais pas vous faire de question importune; seulement on m'assure que si je demandais votre sortie de prison, cette grâce pourrait m'être accordée. Avant d'agir je désirerais causer avec vous de vos projets, de vos ressources pour l'avenir. Une fois libérée... que ferez-vous? Si, comme je n'en doute pas, vous êtes décidée à suivre la bonne voie où vous êtes entrée, ayez confiance en moi, je vous mettrai à même de gagner honorablement votre vie...

La Goualeuse fut émue jusqu'aux larmes de l'intérêt que lui témoignait madame d'Harville.

Après un moment d'hésitation, elle lui dit :

— Vous daignez, madame, vous montrer pour moi si bienveillante, si généreuse, que je dois peut-être rompre le silence que j'ai gardé jusqu'ici sur le passé... un serment m'y forçait.

— Un serment ?

— Oui, madame, j'ai juré de taire à la justice et aux personnes employées dans cette prison, par suite de quels événements j'ai été conduite ici ; pourtant... si vous vouliez, madame, me faire une promesse...

— Laquelle ?

— Celle de me garder le secret, je pourrais, grâce à vous, madame, sans manquer pourtant à mon serment, rassurer des personnes respectables qui, sans doute, sont bien inquiètes de moi.

— Comptez sur ma discrétion, je ne dirai que ce que vous m'autoriserez à dire.

— Oh ! merci, madame, je craignais tant que mon silence envers mes bienfaiteurs ne ressemblât à de l'ingratitude !...

Le doux accent de Fleur de Marie, son langage presque choisi, frappèrent madame d'Harville d'un nouvel étonnement.

— Je ne vous cache pas, lui dit-elle, que votre maintien, vos paroles, tout m'étonne au dernier point. Comment, avec une éducation qui paraît distinguée, avez-vous pu...?

— Tomber si bas ? n'est-ce pas, madame ? dit la Goualeuse avec amertume. C'est qu'hélas ! cette éducation, il y a bien peu de temps que je l'ai reçue. Je dois ce bienfait à un protecteur généreux, qui, comme vous, madame... sans me connaître... sans même avoir les favorables renseignements qu'on vous a donnés sur moi, m'a prise en pitié...

— Et ce protecteur... quel est-il ?

— Je l'ignore, madame...

— Vous l'ignorez ?

— Il ne se fait connaître, dit-on, que par son inépuisable bonté ; grâce au ciel, je me suis trouvée sur son passage...

— Et où l'avez-vous rencontré ?

— Une nuit... dans la Cité, madame, dit la Goualeuse en baissant les yeux, un homme voulait me battre, ce bienfaiteur inconnu m'a courageusement défendue; telle a été ma première rencontre avec lui.

— C'était donc un homme... du peuple?

— La première fois que je l'ai vu, il en avait le costume et le langage... mais plus tard...

— Plus tard?

— La manière dont il m'a parlé, le profond respect dont l'entouraient les personnes auxquelles il m'a confiée, tout m'a prouvé qu'il avait pris par déguisement l'extérieur d'un de ces hommes qui fréquentent la Cité...

— Mais dans quel but?

— Je ne sais...

—Et le nom de ce protecteur mystérieux, le connaissez-vous?

— Oh! oui, madame, dit la Goualeuse avec exaltation, Dieu merci! car je puis sans cesse bénir, adorer ce nom... Mon sauveur s'appelle M. Rodolphe, madame...

Clémence devint pourpre.

— Et n'a-t-il pas d'autre nom?... demanda-t-elle vivement à Fleur de Marie.

— Je l'ignore, madame... Dans la ferme où il m'avait envoyée, on ne le connaissait que sous le nom de M. Rodolphe.

— Et son âge?

— Il est jeune encore, madame...

— Et beau?

— Oh! oui... beau, noble... comme son cœur...

L'accent reconnaissant, passionné de Fleur de Marie, en prononçant ces mots, causa une impression douloureuse à madame d'Harville.

Un invincible, un inexplicable pressentiment lui disait qu'il s'agissait du prince.

Les remarques de l'inspectrice étaient fondées, pensait Clémence... La Goualeuse aimait Rodolphe... c'était son nom qu'elle avait prononcé pendant son sommeil....

Dans quelles circonstances étranges le prince et cette malheureuse s'étaient-ils rencontrés?

Pourquoi Rodolphe était-il allé déguisé dans la Cité?

La marquise ne put résoudre ces questions.

Seulement elle se souvint de ce que Sarah lui avait autrefois méchamment et faussement raconté des prétendues excentricités de Rodolphe, de ses amours étranges... N'était-il pas, en effet, bizarre qu'il eût retiré de la fange cette créature d'une ravissante beauté, d'une intelligence peu commune?...

Clémence avait de nobles qualités, mais elle était femme, et elle aimait profondément Rodolphe, quoiqu'elle fût décidée à ensevelir ce secret au plus profond de son cœur...

Sans réfléchir qu'il ne s'agissait sans doute que d'une de ces actions généreuses que le prince était accoutumé de faire dans l'ombre ; sans réfléchir qu'elle confondait peut-être avec l'amour un sentiment de gratitude exalté; sans réfléchir enfin que, ce sentiment eût-il été plus tendre, Rodolphe pouvait l'ignorer, la marquise, dans un premier moment d'amertume et d'injustice, ne put s'empêcher de regarder la Goualeuse comme sa rivale.

Son orgueil se révolta en reconnaissant qu'elle rougissait, qu'elle souffrait malgré elle d'une rivalité si abjecte.

Elle reprit donc d'un ton sec, qui contrastait cruellement avec l'affectueuse bienveillance de ses premières paroles :

— Et comment se fait-il, mademoiselle, que votre protecteur vous laisse en prison? Comment vous trouvez-vous ici?

— Mon Dieu! madame, dit timidement Fleur de Marie, frappée de ce brusque changement de langage, vous ai-je déplu en quelque chose?...

— Et en quoi pouvez-vous m'avoir déplu? demanda madame d'Harville avec hauteur.

— C'est qu'il me semble... que tout à l'heure... vous me parliez avec plus de bonté, madame...

— En vérité, mademoiselle, ne faut-il pas que je pèse chacune de mes paroles?... Puisque je consens à m'intéresser à vous... j'ai le droit, je pense, de vous adresser certaines questions...

A peine ces mots étaient-ils prononcés, que Clémence, pour plusieurs raisons, en regretta la dureté.

D'abord par un louable retour de générosité, puis parce



qu'elle songea qu'en brusquant *sa rivale* elle n'en apprendrait rien de ce qu'elle désirait savoir.

En effet, la physionomie de la Goualeuse, un moment ouverte et confiante, devint tout à coup craintive.

De même que la sensitive, à la première atteinte, referme ses feuilles délicates et se replie sur elle-même... le cœur de Fleur de Marie se serra douloureusement.

Clémence reprit doucement, pour ne pas éveiller les soupçons de sa protégée par un revirement trop subit :

— En vérité, je vous le répète, je ne puis comprendre qu'ayant autant à vous louer de votre bienfaiteur, vous soyez ici prisonnière... Comment, après être sincèrement revenue au bien, avez-vous pu vous faire arrêter la nuit, dans une promenade qui vous était interdite?... Tout cela, je vous l'avoue, me semble extraordinaire... Vous parlez d'un serment qui vous a jusqu'ici imposé le silence... mais ce serment même est si étrange!...

— J'ai dit la vérité, madame...

— J'en suis certaine... il n'y a qu'à vous voir, qu'à vous entendre pour vous croire incapable de mentir; mais ce qu'il y a d'incompréhensible dans votre situation augmente, irrite encore mon impatiente curiosité; c'est seulement à cela que vous devez attribuer la vivacité de mes paroles de tout à l'heure. Allons... je l'avoue... j'ai eu tort, car bien que je n'aie d'autre droit à vos confidences que mon vif désir de vous être utile, vous m'avez offert de me dire ce que vous n'avez dit à personne, et je suis très-touchée, croyez-moi, pauvre enfant, de cette preuve de votre foi dans l'intérêt que je vous porte... Aussi, je vous le promets, en gardant scrupuleusement votre secret, si vous me le confiez... je ferai mon possible pour arriver au but que vous vous proposez.

Grâce à ce *replâtrage* assez habile (qu'on nous passe cette trivialité), madame d'Harville regagna la confiance de la Goualeuse, un moment effarouchée.

Fleur de Marie, dans sa candeur, se reprocha même d'avoir mal interprété les mots qui l'avaient blessée.

— Pardonnez-moi, madame, dit-elle à Clémence, j'ai sans

doute eu tort de ne pas vous dire tout de suite ce que vous désiriez savoir ; mais vous m'avez demandé le nom de mon sauveur... malgré moi je n'ai pu résister au bonheur de parler de lui...

— Rien de mieux... cela prouve combien vous lui êtes reconnaissante... Mais par quelle circonstance avez-vous quitté les honnêtes gens chez lesquels il vous avait placée sans doute? Est-ce à cet événement que se rapporte le serment dont vous m'avez parlé?

— Oui, madame; mais, grâce à vous, je crois maintenant pouvoir, tout en restant fidèle à ma parole, rassurer mes bienfaiteurs sur ma disparition...

— Voyons, ma pauvre enfant, je vous écoute.

— Il y a trois mois environ, M. Rodolphe m'avait placée dans une ferme située à quatre ou cinq lieues d'ici...

— Il vous y avait conduite... lui-même?

— Oui, madame... il m'avait confiée à une dame aussi bonne que vénérable... que j'aimai bientôt comme ma mère... Elle et le curé du village, à la recommandation de M. Rodolphe, s'occupèrent de mon éducation...

— Et monsieur... Rodolphe venait-il souvent à la ferme?

— Non, madame... il y est venu trois fois pendant le temps que j'y suis restée.

Clémence ne put cacher un tressaillement de joie.

— Et quand il venait vous voir, cela vous rendait bien heureuse... n'est-ce pas?

— Oh! oui, madame!... c'était pour moi plus que du bonheur... c'était un sentiment mêlé de reconnaissance, de respect, d'admiration, et même d'un peu de crainte...

— De la crainte!...

— De lui à moi... de lui aux autres... la distance est si grande!...

— Mais... quel est donc son rang?

— J'ignore s'il a un rang, madame.

— Pourtant, vous parlez de la distance qui existe entre lui... et les autres...

— Oh! madame,.. ce qui le met au-dessus de tout le monde,

c'est l'élévation de son caractère... c'est son inépuisable générosité pour ceux qui souffrent... c'est l'enthousiasme qu'il inspire à tous... Les méchants mêmes ne peuvent entendre son nom sans trembler... ils le respectent autant qu'ils le redoutent... Mais, pardon, madame, de parler encore de lui... je dois me taire... je vous donnerais une idée incomplète de celui que l'on doit se borner à adorer en silence... Autant vouloir exprimer par des paroles la grandeur de Dieu!

— Cette comparaison...

— Est peut-être sacrilége, madame... Mais est-ce offenser Dieu, que de lui comparer celui qui m'a donné la conscience du bien et du mal, celui qui m'a retirée de l'abîme... celui enfin à qui je dois une vie nouvelle?

— Je ne vous blâme pas, mon enfant; je comprends toutes les nobles exagérations. Mais comment avez-vous abandonné cette ferme où vous deviez vous trouver si heureuse?

— Hélas!... cela n'a pas été volontairement, madame!

— Qui vous y a donc forcée?

— Un soir, il y a quelques jours, dit Fleur de Marie, tremblant encore à ce récit, je me rendais au presbytère du village, lorsqu'une méchante femme, qui m'avait tourmentée pendant mon enfance... et un homme, son complice... qui était embusqué avec elle dans un chemin creux, se jetèrent sur moi, et, après m'avoir bâillonnée, m'emportèrent dans un fiacre.

— Et... dans quel but?

— Je ne le sais pas, madame. Mes ravisseurs obéissaient, je crois, à des personnes puissantes.

— Quelles furent les suites de cet enlèvement?

— A peine le fiacre était-il en marche, que la méchante femme, qui s'appelle la Chouette, s'écria :

« — J'ai là du vitriol, je vais en frotter le visage de la Goualeuse pour la défigurer. »

— Quelle horreur!... Malheureuse enfant!... Et qui vous a sauvée de ce danger?

— Le complice de cette femme... un aveugle, nommé le Maître d'école.

— Il a pris votre défense?

cela, car je l'ai empêchée d'être défigurée par toi, la Chouette, et noyée chez Bras-Rouge ; mais si, après avoir juré de ne pas parler, elle avait le malheur de le faire, nous mettrions la ferme de Bouqueval à feu et à sang. »

Puis, s'adressant à moi, le Maître d'école ajouta :

« — Décide-toi ; fais le serment que je te demande ; tu en seras quitte pour aller deux mois en prison, sinon je t'abandonne à la Chouette, qui te mènera dans la cave de Bras-Rouge, où tu seras noyée. Voyons, décide-toi... Je sais que si tu fais le serment, tu le tiendras. »

— Et vous avez juré ?

— Hélas ! oui, madame, tant je craignais d'être défigurée par la Chouette ou d'être noyée par elle dans une cave... cela me paraissait affreux... Une autre mort m'eût paru moins effrayante... je n'aurais peut-être pas cherché à y échapper...

— Quelle idée sinistre, à votre âge !... dit madame d'Harville en regardant la Goualeuse avec surprise. Une fois sortie d'ici, remise aux mains de vos bienfaiteurs, ne serez-vous pas bien heureuse ?... Votre repentir n'aura-t-il pas effacé le passé ?

— Est-ce que le passé s'efface ? Est-ce que le passé s'oublie ? Est-ce que le repentir tue la mémoire, madame ? s'écria Fleur de Marie d'un ton si désespéré, que Clémence tressaillit.

— Mais toutes les fautes se rachètent, malheureuse enfant !

— Et le souvenir de la souillure... madame, ne devient-il pas de plus en plus terrible, à mesure que l'âme s'épure, à mesure que l'esprit s'élève ? Hélas ! plus vous montez... plus l'abîme dont vous sortez vous paraît profond...

— Ainsi, vous renoncez à tout espoir de réhabilitation, de pardon ?

— De la part des autres... non, madame ; vos bontés prouvent que l'indulgence ne manque jamais aux remords.

— Vous serez donc la seule impitoyable envers vous ?...

— Les autres pourront ignorer, pardonner, oublier ce que j'ai été... Moi... madame, je ne pourrai jamais l'oublier...

— Et quelquefois vous désirez mourir ?

— Quelquefois ! dit la Goualeuse en souriant avec amertume.

Puis elle reprit, après un moment de silence :

— Quelquefois... oui, madame...

— Pourtant... vous craigniez d'être défigurée par cette horrible femme, vous teniez donc à votre beauté, pauvre petite? Cela annonce que la vie a encore quelque attrait pour vous. Courage donc, courage!...

— C'est peut-être une faiblesse de penser cela ; mais si j'étais belle... comme vous le dites, madame... je voudrais mourir belle, en prononçant le nom de mon bienfaiteur...

Les yeux de madame d'Harville se remplirent de larmes.

Fleur de Marie avait dit ces derniers mots si simplement ; ses traits angéliques, pâles, abattus, son douloureux sourire, étaient tellement d'accord avec ses paroles, qu'on ne pouvait douter de la réalité de son funeste désir.

Madame d'Harville était douée de trop de délicatesse pour ne pas sentir ce qu'il y avait d'inexorable, de fatal dans cette pensée de la Goualeuse :

Je n'oublierai jamais ce que j'ai été...

Idée fixe, incessante, qui devait dominer, torturer la vie de Fleur de Marie.

Clémence, honteuse d'avoir un instant méconnu la générosité toujours si désintéressée du prince, regrettait aussi de s'être laissé entraîner à un mouvement de jalousie absurde contre la Goualeuse, qui exprimait avec une naïve exaltation sa reconnaissance envers son protecteur.

Chose étrange, l'admiration que cette pauvre prisonnière ressentait si vivement pour Rodolphe augmentait peut-être encore l'amour profond que Clémence devait toujours lui cacher.

Elle reprit, pour fuir ces pensées :

— J'espère qu'à l'avenir vous serez moins sévère pour vous-même. Mais parlons de votre serment : maintenant je m'explique votre silence... Vous n'avez pas voulu dénoncer ces misérables?

— Quoique le Maître d'école eût pris part à mon enlèvement, il m'avait deux fois défendue... j'aurais craint d'être ingrate envers lui.

— Et vous vous êtes prêtée aux desseins de ces monstres?

— Oui, madame... j'étais si effrayée! La Chouette alla chercher Bras-Rouge; il me conduisit au corps de garde, disant qu'il

m'avait trouvée rôdant autour de son cabaret ; je ne l'ai pas nié ; on m'a arrêtée, et l'on m'a conduite ici.

— Mais vos amis de la ferme doivent être en proie à une inquiétude mortelle ?

— Hélas ! madame, dans mon premier mouvement d'épouvante, je n'avais pas réfléchi que mon serment m'empêcherait de les rassurer... maintenant cela me désole... mais je crois, n'est-ce pas ? que sans manquer à ma parole je puis vous prier d'écrire à madame George, à la ferme de Bouqueval, de n'avoir aucune inquiétude à mon égard, sans lui apprendre pourtant où je suis, car j'ai promis de le taire...

— Mon enfant, ces précautions deviendront inutiles, si à ma recommandation on vous fait grâce ; demain vous retournerez à la ferme, sans avoir trahi pour cela votre serment ; plus tard vous consulterez vos bienfaiteurs, pour savoir jusqu'à quel point vous engage cette promesse arrachée par la menace.

— Vous croyez, madame... que, grâce à vos bontés... je puis espérer de sortir bientôt d'ici ?

— Vous méritez tant d'intérêt, que je réussirai, j'en suis sûre, et je ne doute pas qu'après-demain vous ne puissiez aller vous-même rassurer vos bienfaiteurs...

— Mon Dieu, madame, comment ai-je pu mériter tant de bontés de votre part ? Comment les reconnaître ?...

— En continuant de vous conduire comme vous faites... Je regrette seulement de ne pouvoir rien faire pour votre avenir, c'est un bonheur que vos amis se sont réservé...

Madame Armand entra tout à coup d'un air consterné.

— Madame la marquise, dit-elle à Clémence avec hésitation, je suis désolée du message que j'ai à remplir auprès de vous.

— Que voulez-vous dire, madame ?...

— M. le duc de Lucenay est en bas... il vient de chez vous, madame.

— Mon Dieu, vous m'effrayez ! Qu'y a-t-il ?...

— Je l'ignore, madame ; mais M. de Lucenay est chargé pour vous, dit-il, d'une nouvelle... aussi triste qu'imprévue... il a appris, chez madame la duchesse sa femme, que vous étiez ici, et i est venu en toute hâte...

— Une triste nouvelle !... se dit madame d'Harville.

Puis tout à coup elle s'écria avec un accent déchirant :

— Ma fille... ma fille... peut-être !... Oh ! parlez, madame !...

— J'ignore, madame...

— Oh ! de grâce, de grâce, madame, conduisez-moi auprès de M. de Lucenay ! s'écria madame d'Harville en sortant, tout éperdue, suivie de madame Armand.

— Pauvre mère ! dit tristement la Goualeuse en suivant Clémence du regard. Oh ! non... c'est impossible !... au moment même où elle vient de se montrer si bienveillante pour moi, un tel coup la frapper ! Non, non, encore une fois, c'est impossible !...

. . . .

XLI

UNE INTIMITÉ FORCÉE.

Nous conduirons le lecteur dans la maison de la rue du Temple, le jour du suicide de M. d'Harville, vers les trois heures du soir.

M. Pipelet ; seul dans la loge, travailleur consciencieux et infatigable, s'occupait de restaurer la botte qui lui était plus d'une fois *tombée des mains* lors de la dernière et audacieuse incartade de Cabrion.

La physionomie du chaste portier était abattue et beaucoup plus mélancolique que de coutume.

Ainsi qu'un soldat, dans l'humiliation de sa défaite, passe tristement la main sur la cicatrice de ses blessures, souvent M. Pipelet poussait un profond soupir, s'interrompait de travailler, et promenait un doigt tremblant sur la cassure transversale dont son vénérable chapeau tromblon avait été sillonné par la main insolente de Cabrion.

Alors tous les chagrins, toutes les inquiétudes, toutes les craintes d'Alfred se réveillaient en songeant aux inconcevables et incessantes poursuites du *rapin*.

M. Pipelet n'avait pas un esprit très-étendu, très-élevé; son imagination n'était pas des plus vives ni des plus poétiques, mais il possédait un sens très-droit, très-solide et très-logique.

Malheureusement, par une conséquence naturelle de la rectitude de son jugement, ne pouvant comprendre l'excentrique et folle portée de ce qu'en langage d'atelier on appelle *une charge*, M. Pipelet s'efforçait de trouver des motifs raisonnables, possibles, à la conduite exorbitante de Cabrion, et il se posait à ce sujet une foule de questions insolubles.

Aussi quelquefois, nouveau Pascal, se sentait-il saisi de vertige à force de sonder l'abîme sans fond que le génie infernal du peintre avait creusé sous ses pas...

Que de fois, blessé dans ses épanchements, il avait été forcé de se replier sur lui-même, grâce au pyrrhonisme effréné de madame Pipelet, qui, ne s'arrêtant qu'aux faits et dédaignant d'approfondir les causes, considérait grossièrement la conduite incompréhensible de Cabrion à l'égard d'Alfred comme une simple *farce!*

M. Pipelet, homme sérieux et grave, ne pouvait admettre une telle interprétation; il gémissait de l'aveuglement de sa femme; sa dignité d'homme se révoltait à cette pensée, qu'il pouvait être le jouet d'une combinaison aussi vulgaire : *une farce!...* Il était absolument convaincu que la conduite inouïe de Cabrion cachait quelque complot ténébreux dissimulé sous une frivole apparence.

Nous l'avons dit, c'est à résoudre ce funeste problème que l'homme au chapeau tromblon épuisait incessamment sa puissante dialectique.

— Je porterais plutôt ma tête sur l'échafaud, disait cet homme austère, qui, dès qu'il les touchait, agrandissait immensément les questions, je porterais ma tête sur l'échafaud plutôt que d'admettre que, dans l'unique intention de faire une plaisanterie stupide, Cabrion s'acharne si opiniâtrément contre moi; on ne fait *une farce* que pour la galerie. Or, dans sa der-

nière entreprise, cette créature malfaisante n'avait aucun témoin ; il a agi seul, et dans l'ombre, comme toujours ; il s'est clandestinement introduit dans la solitude de ma loge pour déposer sur mon front indigné son hideux baiser. Et cela ! je le demanderais à toute personne désintéressée, dans quel but ? Ce n'était pas par bravade... personne ne le voyait ; ce n'était pas par plaisir... les lois de la nature s'y opposent ; ce n'était pas par amitié..., je n'ai qu'un ennemi au monde, c'est lui. Il faut donc reconnaître qu'il y a là un mystère que ma raison ne peut pénétrer ! Alors, où tend ce plan diabolique, concerté de longue main et poursuivi avec une persistance qui m'épouvante ? Voilà ce que je ne puis comprendre : c'est l'impossibilité où je suis de soulever ce voile qui peu à peu me mine et me consume.

Telles étaient les réflexions pénibles de M. Pipelet au moment où nous le présentons au lecteur.

L'honnête portier venait même de raviver ses plaies toujours saignantes, en portant mélancoliquement la main à la cassure de son chapeau, lorsqu'une voix perçante, partant d'un des étages supérieurs de la maison, fit retentir ces mots dans la cage sonore de l'escalier.

— Vite, vite, M. Pipelet, montez... dépêchez-vous !

— Je ne connais pas cet organe, dit Alfred, après un moment d'audition réfléchie, et il laissa tomber sur ses genoux son avant-bras *chaussé* de la botte qu'il réparait.

— M. Pipelet, dépêchez-vous donc ! répéta la voix, d'un ton pressant.

— Cet organe m'est complétement étranger. Il est mâle, il m'appelle lui... voilà ce que je puis affirmer... Ça n'est pas une raison suffisante pour que j'abandonne ma loge... La laisser seule... la déserter en l'absence de mon épouse... jamais ! s'écria héroïquement Alfred. Jamais !

— M. Pipelet, reprit la voix, montez donc vite... madame Pipelet se trouve mal !...

— Anastasie !... s'écria Alfred en se levant de son siége ; puis il y retomba en se disant à lui-même : Enfant que je suis... c'est impossible, mon épouse est sortie il y a une heure : oui, mais ne peut-elle pas être rentrée sans que je l'aie aperçue ?

Ceci serait peu régulier; mais je dois déclarer que cela peut être.

— M. Pipelet, montez donc, j'ai votre femme entre les bras!

— On a mon épouse entre les bras! dit M. Pipelet en se levant brusquement.

— Je ne puis pas délacer madame Pipelet tout seul, ajouta la voix.

Ces mots firent un effet magique sur Alfred; il devint pourpre; sa chasteté se révolta.

— L'organe mâle et inconnu parle de délacer Anastasie! s'écria-t-il, je m'y oppose! je le défends!

Et il se précipita hors de sa loge; mais sur le seuil il s'arrêta.

M. Pipelet se trouvait dans une de ces positions horriblement critiques et éminemment dramatiques, souvent exploitées par les poëtes. D'un côté le devoir le retenait dans sa loge; d'un autre côté sa pudique et conjugale susceptibilité l'appelait aux étages supérieurs de la maison.

Au milieu de ces perplexités terribles, la voix reprit :

— Vous ne venez pas, M. Pipelet?... Tant pis... je coupe les cordons et je ferme les yeux!...

Cette menace décida M. Pipelet.

— *Môsieurrr...*, s'écria-t-il d'une voix de stentor en sortant éperdument de la loge. Au nom de l'honneur, je vous adjure, *môsieurrr*, de ne rien couper, de laisser mon épouse intacte!... Je monte...

Et Alfred s'élança dans les ténèbres de l'escalier, en laissant dans son trouble la porte de sa loge ouverte.

A peine l'eut-il quittée, que tout à coup un homme y entra vivement, prit sur la table le marteau du savetier, sauta sur le lit, et au moyen de quatre pointes fichées d'avance à chaque coin d'un épais carton qu'il tenait à la main, cloua ce carton dans le fond de l'obscure alcôve de M. Pipelet, puis il disparut.

Cette opération fut faite si prestement que le portier, s'étant souvenu presque au même instant qu'il avait laissé la porte de sa loge ouverte, redescendit précipitamment, la ferma, emporta la clef et remonta sans pouvoir soupçonner que quelqu'un était entré chez lui. Après cette mesure de précaution, Alfred s'é-

lança de nouveau au secours d'Anastasie en criant de toutes ses forces :

— *Mósieurrr*, ne coupez rien... je monte... me voici... je mets mon épouse sous la sauvegarde de votre délicatesse !

Le digne portier devait tomber d'étonnement en étonnement...

A peine avait-il de nouveau gravi les premières marches de l'escalier, qu'il entendit la voix d'Anastasie, non pas à l'étage supérieur, mais dans l'allée.

Cette voix, plus glapissante que jamais, s'écriait :

— Alfred ! comment ! tu laisses la loge seule?... Où es-tu donc, vieux coureur ?

A ce moment, M. Pipelet allait poser son pied droit sur le palier du premier étage ; il resta pétrifié, la tête tournée vers le bas de l'escalier, la bouche béante, les yeux fixes, le pied levé.

— Alfred ! cria de nouveau madame Pipelet.

— Anastasie est en bas... elle n'est donc pas en haut, occupée à se trouver mal?... se dit M. Pipelet, fidèle à son argumentation logique et serrée. Mais alors... cet organe mâle et inconnu qui me menaçait de la délacer, quel est-il?... C'est donc un imposteur?... Il se fait donc un jeu cruel de mon inquiétude?... Quel est son dessein?... Il se passe ici quelque chose d'extraordinaire... Il n'importe : *Fais ton devoir, avienne que pourra...* Après avoir été répondre à mon épouse, je remonterai pour éclaircir ce mystère et vérifier cet organe.

M. Pipelet descendit fort inquiet et se trouva face à face avec sa femme.

— C'est toi ! lui dit-il.

— Eh bien ! oui, c'est moi ; qui veux-tu que ça *soye ?*

— C'est toi, ma vue ne m'abuse point !

— Ah çà ! qu'est-ce que tu as encore à faire tes gros yeux en boules de loto? Tu me regardes comme si tu allais me manger...

— C'est que ta présence me révèle qu'il se passe ici des choses... des choses...

— Quelles choses? Voyons, donne-moi la clef de la loge ; pourquoi la laisses-tu seule? Je reviens du bureau des diligences

de Normandie, où j'étais allée en fiacre porter la malle de M. Bradamanti, qui ne veut pas qu'on sache qu'il part ce soir, et qui ne se fie pas à ce petit gueux de Tortillard... et il a raison!

En disant ces mots, madame Pipelet prit la clef que son mari tenait à la main, ouvrit la loge et y précéda son mari.

A peine le couple était-il rentré qu'un personnage, descendant légèrement l'escalier, passa rapidement et inaperçu devant la loge.

C'était l'organe mâle qui avait si vivement excité les inquiétudes d'Alfred.

M. Pipelet s'assit lourdement sur sa chaise et dit à sa femme d'une voix émue :

— Anastasie... je ne me sens pas dans mon assiette accoutumée; il se passe ici des choses... des choses...

— Voilà que tu rabâches encore; mais il s'en passe partout des choses! Qu'est-ce que tu as? Voyons... Ah çà! mais tu es tout en eau... tout en nage... mais tu viens donc de faire un effort?... il ruisselle... ce vieux chéri!

— Oui, je ruisselle... et j'en ai le droit... (et M. Pipelet passa la main sur son visage baigné de sueur), car il se passe ici des choses à vous renverser...

— Qu'est-ce qu'il y a encore? Tu ne peux jamais te tenir en repos... il faut toujours que tu trottes comme un chat maigre, au lieu de rester tranquille sur ta chaise à garder la loge.

— Anastasie, vous êtes injuste... en disant que je trotte comme un chat maigre. Si je trotte... c'est pour vous.

— Pour moi?

— Oui... pour vous épargner un outrage dont nous eussions tous les deux gémi et rougi... j'ai déserté un poste que je considère comme aussi sacré que la guérite du soldat...

— On voulait me faire un outrage, à moi?

— Ce n'était pas à vous... puisque l'outrage dont on vous menaçait devait s'accomplir là-haut, et que vous étiez sortie... mais...

— Que le diable m'emporte si je comprends rien à ce que tu me chantes là! Ah çà! est-ce que décidément tu perds la boule?... Tiens, vois-tu... je finirai par croire que tu as des absences... un coup de marteau... et ça par la faute de ce gredin de Cabrion,

que Dieu confonde!... Depuis sa farce de l'autre jour je ne te reconnais plus ; tu as l'air tout ahuri... Cet être-là sera donc toujours ton cauchemar?

A peine Anastasie avait-elle prononcé ces mots qu'il se passa une chose étrange.

Alfred se tenait assis, le visage tourné du côté du lit.

La loge était éclairée par la clarté blafarde d'un jour d'hiver et par une lampe. A la lueur de ces deux lumières douteuses, M. Pipelet, au moment où sa femme prononça le nom de *Cabrion,* crut voir apparaître dans l'ombre de l'alcôve la figure immobile et narquoise du peintre.

C'était lui, son chapeau pointu, ses longs cheveux, son visage maigre, son rire satanique, sa barbe en pointe et son regard fascinateur...

Un moment M. Pipelet crut rêver; il passa sa main sur ses yeux... se croyant le jouet d'une illusion...

Ce n'était pas une illusion.

Rien de plus réel que cette apparition...

Chose effrayante, on ne voyait pas de corps... mais seulement une tête, dont la carnation vivante se détachait de l'obscurité de l'alcôve.

A cette vue M. Pipelet se renversa brusquement en arrière, sans prononcer une parole; il leva le bras droit vers le lit, et désigna cette terrible vision d'un geste si épouvanté, que madame Pipelet se retourna pour chercher la cause d'un effroi qu'elle partagea bientôt, malgré sa *crânerie* habituelle.

Elle recula de deux pas, saisit avec force la main d'Alfred, et s'écria :

— Cabrion!

— Oui!... murmura M. Pipelet d'une voix éteinte et caverneuse en fermant les yeux.

La stupeur des deux époux faisait le plus grand honneur au talent de l'artiste qui avait admirablement peint sur carton les traits de Cabrion.

Sa première surprise passée, Anastasie, intrépide comme une lionne, courut au lit, y monta, et, non sans un certain saisissement, arracha le carton du mur où il avait été cloué.

L'amazone couronna cette vaillante entreprise en poussant comme un cri de guerre son exclamation favorite :

— Et allllez donc !...

Alfred, les yeux toujours fermés, les mains tendues en avant, restait immobile, ainsi qu'il avait habitué dans les circonstances critiques de sa vie. L'oscillation convulsive de son chapeau tromblon révélait seule de temps à autre la violence contenue de ses émotions intérieures.

— Ouvre donc l'œil, vieux chéri, dit madame Pipelet triomphante, ça n'est rien... c'est une peinture... le portrait de ce scélérat de Cabrion !... Tiens, regarde comme je le trépigne!

Et Anastasie, dans son indignation, jeta la peinture à terre et la foula aux pieds en s'écriant :

— Voilà comme je voudrais l'arranger en chair et en os, le gredin.

Puis, ramassant le portrait :

— Vois, maintenant il porte mes marques... regarde donc!

Alfred secoua négativement la tête sans dire un mot, et en faisant signe à sa femme d'éloigner de lui cette image détestée.

— A-t-on vu un effronté pareil !... Ça n'est pas tout... il y a écrit au bas, en lettres rouges : *Cabrion à son bon ami Pipelet, pour la vie*, dit la portière en examinant le carton à la lumière.

— *Son bon ami... pour la vie !*... murmura Alfred ; et il leva les mains au ciel comme pour le prendre à témoin de cette nouvelle et outrageante ironie.

— Mais, à propos ; comment ça se fait-il ? dit Anastasie, ce portrait n'y était pas ce matin quand j'ai fait le lit, bien sûr... Tu avais tout à l'heure emporté la clef de la loge avec toi, personne n'a donc pu y entrer pendant ton absence? Comment donc, encore une fois, ce portrait se trouve-t-il ici ?... Ah çà, est-ce que par hasard ça serait toi qui l'aurais mis là, vieux chéri?

A cette monstrueuse hypothèse, Alfred bondit sur son siége ; il ouvrit des yeux furieux, menaçants.

— Moi... moi... accrocher dans mon alcôve le portrait de cet être malfaisant qui, non content de me persécuter de son odieuse présence, me poursuit encore la nuit en rêve, le jour en pein-

ture!... Mais vous voulez donc me rendre fou, Anastasie... fou à lier!...

— Eh bien! après? Quand pour avoir la paix tu te serais raccommodé... avec Cabrion pendant mon absence... où serait le grand mal?

— Moi... raccommodé avec... O mon Dieu!... vous l'entendez!...

— Et alors... il t'aurait donné son portrait... en gage de bonne amitié... Si ça est... ne t'en défends pas...

— Anastasie!

— Si ça est, il faut convenir que tu es capricieux comme une jolie femme...

— Mon épouse!...

— Mais enfin il faut bien que ça soit toi qui aies accroché ce portrait?

— Moi!... Oh! mon Dieu! mon Dieu!...

— Mais... qui est-ce, alors?

— Vous, madame...

— Moi!..

— Oui, s'écria M. Pipelet avec égarement, c'est vous, j'ai besoin de croire que c'est vous. Ce matin, ayant le dos tourné au lit, je ne me serai aperçu de rien.

— Mais... vieux chéri...

— Je vous dis qu'il faut que ça soit vous... sinon je croirai que c'est le diable... puisque je n'ai pas quitté la loge, et que lorsque je suis monté en haut pour répondre à l'appel de l'organe mâle, j'avais la clef: la porte était bien fermée, c'est vous qui l'avez ouverte... Niez cela!

— C'est ma foi vrai!

— Vous avouez donc...?

— J'avoue que je n'y comprends rien... C'est une farce, et elle est joliment faite... faut être juste.

— Une farce! s'écria M. Pipelet, emporté par une indignation délirante. Ah! vous y voilà encore, une farce! Je vous dis, moi, que tout cela cache quelque drame abominable... il y a quelque chose là-dessous... c'est un coup monté... un complot... On dissimule l'abîme sous des fleurs... on tente de m'étourdir pour

m'empêcher de voir le précipice où l'on veut me plonger... Il ne me reste plus qu'à me mettre sous la protection des lois... Heureusement Dieu protége la France.

Et M. Pipelet se dirigea vers la porte.

— Où vas-tu donc, vieux chéri?

— Chez M. le commissaire... déposer ma plainte... et ce portrait, comme preuve des persécutions dont on m'accable.

— Mais de quoi te plaindras-tu?

— De quoi je me plaindrai? Comment! mon ennemi le plus acharné trouvera moyen par des procédés... frauduleux... de me forcer à avoir son portrait chez moi, jusque dans mon lit nuptial! et les magistrats ne me prendront pas sous leur égide? Donnez-moi... ce portrait, Anastasie... donnez-le-moi... pas du côté de la peinture... cette vue me révolte! Le traître ne pourra pas nier... Il y a de sa main : *Cabrion à son bon ami Pipelet, pour la vie...* Pour la vie!... Oui, c'est bien cela... C'est pour avoir ma vie, sans doute, qu'il me poursuit... et il finira par l'avoir... Je vais vivre dans des alarmes continuelles, je croirai que cet être infernal... est là... toujours là... sous le plancher, dans la muraille... au plafond! la nuit, qu'il me regarde dormir aux bras de mon épouse... le jour, qu'il est debout derrière moi, toujours avec son sourire satanique... Et qui me dit qu'en ce moment même il n'est pas ici... tapi quelque part, comme un insecte venimeux? Voyons! y es-tu, monstre? y es-tu?... s'écria M. Pipelet en accompagnant cette imprécation furibonde d'un mouvement de tête circulaire, comme s'il eût voulu interroger du regard toutes les parties de la loge.

— J'y suis, bon ami! dit affectueusement la voix bien connue de Cabrion.

Ces paroles semblaient sortir du fond de l'alcôve, grâce à un simple effet de ventriloquie; car l'infernal rapin se tenait en dehors de la porte de la loge, jouissant des moindres détails de cette scène; pourtant après avoir prononcé ces dernfers mots, il s'esquiva prudemment, non sans laisser, ainsi qu'on le verra plus tard, un nouveau sujet de colère, d'étonnement et de méditation à sa victime.

Madame Pipelet, toujours courageuse et sceptique, visita

le dessous du lit, les derniers recoins de la loge, sans rien découvrir, explora l'allée sans être plus heureuse dans ses recherches, pendant que M. Pipelet, atterré par ce dernier coup, était retombé assis sur sa chaise, dans un état d'accablement désespéré.

— Ça n'est rien, Alfred, dit Anastasie, qui se montrait toujours très-*esprit fort*, le gredin était caché près de la porte, et pendant que nous cherchions d'un côté, il se sera sauvé de l'autre. Patience, je l'attraperai un jour, et alors... gare à lui! Il mangera mon manche à balai!

La porte s'ouvrit, et madame Séraphin, femme de charge du notaire Jacques Ferrand, entra dans la loge.

— Bonjour, madame Séraphin, dit madame Pipelet, qui, voulant cacher à une étrangère ses chagrins domestiques, prit tout à coup un air gracieux et avenant; qu'est-ce qu'il y a pour votre service?

— D'abord dites-moi donc ce que c'est que votre nouvelle enseigne?

— Notre nouvelle enseigne?

— Le petit écriteau...

— Un petit écriteau?

— Oui, noir avec des lettres rouges, qui est accroché au-dessus de la porte de votre allée.

— Comment! dans la rue?...

— Mais oui, dans la rue, juste au-dessus de votre porte.

— Ma chère madame Séraphin, je donne ma langue aux chiens, je n'y comprends rien du tout; et toi, vieux chéri?

Alfred resta muet.

— Au fait, c'est M. Pipelet que ça regarde, dit madame Séraphin, il va m'expliquer ça, lui.

Alfred poussa une sorte de gémissement sourd, inarticulé, en agitant son chapeau tromblon.

Cette pantomime signifiait qu'Alfred se reconnaissait incapable de rien expliquer aux autres, étant suffisamment préoccupé d'une infinité de problèmes plus insolubles les uns que les autres.

— Ne faites pas attention, madame Séraphin, reprit Ana-

stasie, ce pauvre Alfred a sa crampe au pylore, ça le rend tout chose... Mais qu'est-ce que c'est donc que cet écriteau dont vous parlez... peut-être celui du rogomiste d'à côté?

— Mais non, mais non, je vous dis que c'est un petit écriteau accroché tout juste au-dessus de votre porte.

— Allons, vous voulez rire...

— Pas du tout, je viens de le voir en entrant, il y a dessus écrit en grosses lettres : PIPELET ET CABRION FONT COMMERCE D'AMITIÉ ET AUTRES. *S'adresser au portier.*

— Ah, mon Dieu !... il y a cela écrit... au-dessus de notre porte, entends-tu, Alfred?

M. Pipelet regarda madame Séraphin d'un air égaré; il ne comprenait pas, il ne voulait pas comprendre.

— Il y a cela... dans la rue... sur un écriteau ?... reprit madame Pipelet, confondue de cette nouvelle audace.

— Oui, puisque je viens de le lire. Alors je me suis dit : « Quelle drôle de chose ! M. Pipelet est cordonnier de son état, et il apprend aux passants, par une affiche, qu'il fait *commerce d'amitié* avec un M. Cabrion... Qu'est-ce que cela signifie?... Il y a quelque chose là-dessous... ça n'est pas clair. Mais comme il y a sur l'écriteau : *Adressez-vous au portier*, madame Pipelet va m'expliquer cela... » Mais regardez donc, s'écria tout à coup madame Séraphin en s'interrompant, votre mari a l'air de se trouver mal... Prenez donc garde, il va tomber à la renverse !...

Madame Pipelet reçut Alfred dans ses bras, à demi pâmé.

Ce dernier coup avait été trop violent ; l'homme au chapeau tromblon perdit à peu près connaissance en murmurant ces mots :

— Le malheureux ! il m'a publiquement affiché !

— Je vous le disais, madame Séraphin, Alfred a sa crampe au pylore... sans compter un polisson déchaîné qui le mine à coups d'épingle... Ce pauvre vieux chéri n'y résistera pas ! Heureusement j'ai là une goutte d'absinthe, ça va peut-être le remettre sur ses pattes...

En effet, grâce au remède infaillible de madame Pipelet, Alfred reprit peu à peu ses sens ; mais, hélas ! à peine renais-

sait-il à la vie qu'il fut soumis à une nouvelle et cruelle épreuve.

Un personnage d'un âge mûr, honnêtement vêtu, et d'une physionomie si candide ou plutôt si niaise qu'on ne pouvait supposer la moindre arrière-pensée ironique à ce type du *gobe-mouche* parisien, ouvrit la partie mobile et vitrée de la porte, et dit d'un air singulièrement *intrigué :*

— Je viens de voir écrit sur un écriteau placé au-dessus de cette allée : *Pipelet et Cabrion font commerce d'amitié et autres. Adressez-vous au portier.* Pourriez-vous, s'il vous plaît, me faire l'honneur de m'enseigner ce que cela veut dire, vous qui êtes le portier de la maison ?

— Ce que cela veut dire ! s'écria M. Pipelet d'une voix tonnante en donnant enfin cours à ses ressentiments si longtemps comprimés, cela veut dire que M. Cabrion est un infâme imposteur... *môssieur !*

Le gobe-mouche, à cette explosion soudaine et furieuse, recula d'un pas.

Alfred exaspéré, le regard flamboyant, le visage pourpre, était sorti à demi corps de sa loge, et appuyait ses deux mains crispées au panneau inférieur de la porte, pendant que les figures de madame Séraphin et d'Anastasie se dessinaient vaguement sur le second plan, dans la demi-obscurité de la loge.

— Apprenez, *môssieur !* cria M. Pipelet, que je n'ai aucun commerce avec ce gueux de Cabrion, et celui d'amitié encore moins que tout autre !

— C'est vrai... et il faut que vous soyez depuis bien longtemps en bocal, vieux cornichon que vous êtes, pour venir faire une telle demande ! s'écria aigrement la Pipelet en montrant sa mine hargneuse au-dessus de l'épaule de son mari.

— Madame ! dit sentencieusement le gobe-mouche en reculant d'un autre pas, les affiches sont faites pour être lues ; vous affichez, je lis ; je suis dans mon droit, et vous n'êtes pas dans le vôtre en me disant une grossièreté !

— Grossièreté vous-même... grigou ! riposta Anastasie en montrant les dents.

— Vous êtes une manante !

— Alfred, ton tire-pied, que je prenne mesure de son mu-

seau... pour lui apprendre à venir faire le farceur à son âge... vieux paltoquet !...

— Des injures, quand on vient vous demander les renseignements que vous indiquez sur votre affiche !... ça ne se passera pas comme ça, madame !

— Mais, *môssieur...!* s'écria le malheureux portier.

— Mais, monsieur, reprit le gobe-mouche exaspéré, faites amitié, tant qu'il vous plaira, avec votre M. Cabrion, mais, corbleu ! ne l'affichez pas en grosses lettres au nez des passants ! Sur ce, je me vois dans l'obligation de vous prévenir que vous êtes un fier malotru, et que je vais déposer ma plainte chez le commissaire.

Et le gobe-mouche s'en alla courroucé.

— Anastasie, dit M. Pipelet d'une voix dolente, je n'y survivrai pas, je le sens, je suis frappé à mort... je n'ai pas l'espoir de lui échapper. Tu le vois, mon nom est publiquement accolé à celui de ce misérable... Il ose afficher que je fais commerce d'amitié avec lui, et le public le croit; j'en informe... je le dis... je le communique... c'est monstrueux, c'est énorme, c'est une idée infernale; mais il faut que ça finisse... la mesure est comblée... il faut que lui ou moi succombions dans cette lutte !

Et, surmontant son apathie habituelle, M. Pipelet, déterminé à une vigoureuse résolution, saisit le portrait de Cabrion et s'élança vers la porte.

— Où vas-tu, Alfred ?

— Chez le commissaire... Je vais enlever en même temps cet infâme écriteau; alors, cet écriteau et ce portrait à la main, je crierai au commissaire : « Défendez-moi ! vengez-moi ! délivrez-moi de Cabrion ! »

— Bien dit, vieux chéri, remue-toi, secoue-toi; si tu ne peux pas enlever l'écriteau, dis au rogomiste de t'aider et de te prêter sa petite échelle. Gueux de Cabrion ! Oh ! si je le tenais et si je le pouvais, je le mettrais frire dans ma poêle, tant je voudrais le voir souffrir... Oui, il y a des gens que l'on guillotine qui ne l'ont pas autant mérité que lui. Le gredin ! je voudrais le voir en Grève, le scélérat !

Alfred fit preuve dans cette circonstance d'une longanimité sublime. Malgré ses terribles griefs contre Cabrion, il eut encore la générosité de manifester quelques sentiments pitoyables à l'égard du rapin.

— Non, dit-il, non, quand même je le pourrais, je ne demanderais pas sa tête!

— Moi, si... si... si, tant pis. Et... alllllez donc! s'écria la féroce Anastasie.

— Non, reprit Alfred, je n'aime pas le sang, mais j'ai le droit de réclamer la reclusion perpétuelle de cet être malfaisant; mon repos l'exige... ma santé le commande... la loi doit m'accorder cette réparation... sinon... je quitte la France... ma belle France! Voilà ce qu'on y gagnera.

Et Alfred, abîmé dans sa douleur, sortit majestueusement de la loge, comme une de ces imposantes victimes de la fatalité antique.

XLII

CÉCILY.

Avant de faire assister le lecteur à l'entretien de madame Séraphin et de madame Pipelet, nous le préviendrons qu'Anastasie, sans suspecter le moins du monde la vertu et la dévotion du notaire, blâmait extrêmement la sévérité qu'il avait déployée à l'égard de Louise Morel et de Germain; naturellement la portière enveloppait madame Séraphin dans la même réprobation; mais, en habile politique, madame Pipelet, pour des raisons que nous dirons plus bas, dissimulait son éloignement pour la femme de charge sous l'accueil le plus cordial.

Après avoir formellement désapprouvé l'indigne conduite de Cabrion, madame Séraphin reprit :

— Ah çà! que devient donc M. Bradamanti (*Polidori*)? Hier soir je lui écris, pas de réponse; ce matin je viens pour le

trouver, personne... J'espère qu'à cette heure j'aurai plus de bonheur.

Madame Pipelet feignit la contrariété la plus vive.

— Ah! par exemple, s'écria-t-elle, faut avoir du guignon!

— Comment?

— M. Bradamanti n'est pas encore rentré.

— C'est insupportable!

— Hein, est-ce tannant, ma pauvre madame Séraphin!

— Moi qui ai tant à lui parler!

— Si ça n'est pas comme un sort!

— D'autant plus qu'il faut que j'invente des prétextes pour venir ici; car si M. Ferrand se doutait jamais que je connais un charlatan, lui qui est si dévot... si scrupuleux... vous jugez... quelle scène!

— C'est comme Alfred : il est si bégueule, si bégueule, qu'il s'effarouche de tout...

— Et vous ne savez pas quand il rentrera, M. Bradamanti?

— Il a donné rendez-vous à quelqu'un pour six ou sept heures du soir; car il m'a priée de dire à la personne qu'il attend de repasser s'il n'était pas encore rentré... Revenez dans la soirée, vous serez sûre de le trouver.

Et Anastasie ajouta mentalement :

— Compte là-dessus; dans une heure il sera en route pour la Normandie.

— Je reviendrai donc ce soir, dit madame Séraphin d'un air contrarié.

Puis elle ajouta :

— J'avais autre chose à vous dire, ma chère madame Pipelet... Vous savez ce qui est arrivé à cette drôlesse de Louise, que tout le monde croyait si honnête?

— Ne m'en parlez pas, répondit madame Pipelet en levant les yeux avec componction, ça fait dresser les cheveux sur la tête.

— C'est pour vous dire que nous n'avons plus de servante, et que si par hasard vous entendiez parler d'une jeune fille bien sage, bien bonne travailleuse, bien honnête, vous seriez très-*aimable* de me l'adresser. Les excellents sujets sont si difficiles

à rencontrer qu'il faut se mettre en quête de vingt côtés pour les trouver...

— Soyez tranquille, madame Séraphin... Si j'entends parler de quelqu'un, je vous préviendrai... Écoutez donc, les bonnes places sont aussi rares que les bons sujets.

Puis Anastasie ajouta, toujours mentalement :

— *Plus souvent* que je t'enverrai une pauvre fille pour qu'elle crève de faim dans ta baraque! Ton maître est trop avare et trop méchant; dénoncer du même coup cette pauvre Louise et ce pauvre M. Germain!

— Je n'ai pas besoin de vous dire, reprit madame Séraphin, combien notre maison est tranquille ; il n'y a qu'à gagner pour une jeune fille à être en place chez nous, et il a fallu que cette Louise fût un mauvais sujet incarné pour avoir mal tourné, malgré les bons et saints conseils que lui donnait M. Ferrand...

— Bien sûr... Aussi fiez-vous à moi ; si j'entends parler d'une jeunesse comme il vous la faut, je vous l'adresserai tout de suite...

— Il y a encore une chose, reprit madame Séraphin : M. Ferrand tiendrait, autant que possible, à ce que cette servante n'eût pas de famille, parce qu'ainsi, vous comprenez, n'ayant pas d'occasion de sortir, elle risquerait moins de se déranger ; de sorte que, si par hasard cela se trouvait, monsieur préférerait une orpheline, je suppose... d'abord parce que ça serait une bonne action, et puis parce que, je vous l'ai dit, n'ayant ni tenants ni aboutissants, elle n'aurait aucun prétexte pour sortir. Cette misérable Louise est une fière leçon pour monsieur... allez... ma pauvre madame Pipelet! C'est ce qui maintenant le rend si difficile sur le choix d'une domestique. Un tel esclandre dans une pieuse maison comme la nôtre... quelle horreur! Allons, à ce soir ; en montant chez M. Bradamanti, j'entrerai chez la mère Burette...

— A ce soir, madame Séraphin, et vous trouverez M. Bradamanti pour sûr.

Madame Séraphin sortit.

— Est-elle acharnée après Bradamanti! dit madame Pipelet ; qu'est-ce qu'elle peut lui vouloir? Et lui, est-il acharné à ne

pas la voir avant son départ pour la Normandie !... J'avais une fière peur qu'elle ne s'en allât pas, la Séraphin, d'autant plus que M. Bradamanti attend la dame qui est déjà venue hier soir; je n'ai pas pu bien la voir, mais cette fois-ci je vas joliment tâcher de la dévisager... ni plus ni moins que l'autre jour la particulière de ce commandant de deux liards... Il n'a pas remis les pieds ici ! Pour lui apprendre, je vas lui brûler son bois... Oui, je le brûlerai, tout ton bois!... Freluquet manqué... va donc ! avec tes mauvais douze francs, et ta robe de chambre de ver luisant... Ça t'a servi à grand'chose... Mais qu'est-ce que c'est que cette dame de M. Bradamanti ? une bourgeoise ou une femme du commun ? Je voudrais bien savoir, car je suis curieuse comme une pie... ça n'est pas ma faute, le bon Dieu m'a faite comme ça. Qu'il s'arrange !... voilà mon caractère. Tiens... une idée... et fameuse encore, pour savoir son nom, à cette dame ! Il faudra que j'essaye... Mais, qui est-ce qui vient là ?... Ah ! c'est mon roi des locataires... Salut, M. Rodolphe ! dit madame Pipelet en se mettant *au port d'arme,* le revers de sa main gauche à sa perruque.

C'était en effet Rodolphe ; il ignorait encore la mort de M. d'Harville.

— Bonjour, madame Pipelet, dit-il en entrant. Mademoiselle Rigolette est-elle chez elle ? J'ai à lui parler.

— Elle, ce pauvre petit chat, est-ce qu'elle n'y est pas toujours ? Et son travail, donc ! Est-ce qu'elle chôme jamais ?

— Et comment va la femme de Morel ? Reprend-elle un peu courage ?

— Oui, M. Rodolphe ; dame ! grâce à vous ou au protecteur dont vous êtes l'agent, elle et ses enfants sont si heureux maintenant ! Ils sont comme des poissons dans l'eau ; ils ont du feu, de l'air, de bons lits, une bonne nourriture, une garde pour les soigner, sans compter mademoiselle Rigolette qui, tout en travaillant comme un petit castor, et sans avoir l'air de rien, ne les perd pas de l'œil, allez !... Et puis il est venu de votre part un médecin nègre voir la femme de Morel... Eh, eh, eh ! dites donc, M. Rodolphe, je me suis dit à moi-même : « Ah çà ! mais c'est donc le médecin des charbonniers, ce moricaud-là ? il peut leur

tâter le pouls sans se salir les mains ! » C'est égal, la couleur n'y fait rien ; il paraît qu'il est fameux médecin, tout de même ! Il a ordonné une potion à la femme Morel, qui l'a soulagée tout de suite.

— Pauvre femme ! elle doit être toujours bien triste...

— Oh oui ! M. Rodolphe... que voulez-vous ?... avoir son mari fou... et puis sa Louise en prison... Voyez-vous, sa Louise, c'est son crève-cœur ! Pour une famille honnête... c'est terrible... Et quand je pense que tout à l'heure la mère Séraphin, la femme de charge du notaire, est venue ici dire des horreurs de cette pauvre fille... Si je n'avais pas eu un goujon à lui faire avaler, à la Séraphin, ça ne se serait pas passé comme ça... mais pour le quart d'heure j'ai filé doux... Est-ce qu'elle n'a pas eu le front de venir me demander si je ne connaîtrais pas une jeunesse pour remplacer Louise chez ce grigou de notaire ? Sont-ils roués et avares !... Figurez-vous qu'ils veulent une orpheline pour servante, si ça se rencontre. Savez-vous pourquoi, M. Rodolphe ? C'est censé parce qu'une orpheline, n'ayant pas de parents, n'a pas occasion de sortir pour les voir, et qu'elle est bien plus tranquille. Mais ça n'est pas ça, c'est une frime... La vérité vraie est qu'ils voudraient empaumer une pauvre fille qui ne tiendrait à rien de rien, parce que n'ayant personne pour la conseiller, ils la grugeraient sur ses gages tout à leur aise... Pas vrai, M. Rodolphe ?

— Oui... oui..., répondit celui-ci d'un air préoccupé.

Apprenant que madame Séraphin cherchait une orpheline pour remplacer Louise comme servante auprès de M. Ferrand, Rodolphe entrevoyait dans cette circonstance un moyen peut-être certain d'arriver à la punition du notaire. Pendant que madame Pipelet parlait, il modifiait donc peu à peu le rôle qu'il avait jusqu'alors dans sa pensée destiné à Cécily, principal instrument du juste châtiment qu'il voulait infliger au bourreau de Louise Morel.

— J'étais bien sûre que vous penseriez comme moi, reprit madame Pipelet ; oui, je le répète, ils ne veulent chez eux une jeunesse isolée que pour rogner ses gages ; aussi, plutôt mourir que de leur adresser quelqu'un. D'abord je ne connais per-

sonne... mais je connaîtrais n'importe qui, que je l'empêcherais bien d'entrer jamais dans une pareille baraque. N'est-ce pas, M. Rodolphe, que j'aurais raison?

— Madame Pipelet, voulez-vous me rendre un grand service?

— Dieu de Dieu! M. Rodolphe... faut-il me jeter en travers du feu, friser ma perruque avec de l'huile bouillante? Aimez-vous mieux que je morde quelqu'un?... Parlez... je suis toute à vous... moi et mon cœur nous sommes vos esclaves... excepté pour ce qui serait de faire des traits à Alfred...

— Rassurez-vous, madame Pipelet... voilà de quoi il s'agit... J'ai à placer une jeune orpheline... elle est étrangère... elle n'était jamais venue à Paris, et je voudrais la faire entrer chez M. Ferrand...

— Vous me suffoquez!... Comment! dans cette baraque, chez ce vieil avare?...

— C'est toujours une place... Si la jeune fille dont je vous parle ne s'y trouve pas bien, elle en sortira plus tard... mais au moins elle gagnera tout de suite de quoi vivre... et je serai tranquille sur son compte...

— Dame! M. Rodolphe, ça vous regarde, vous êtes prévenu... Si, malgré ça, vous trouvez la place bonne... vous êtes le maître... Et puis aussi, faut être juste, par rapport au notaire, s'il y a du contre, il y a du pour... Il est avare comme un chien, dur comme un âne, bigot comme un sacristain, c'est vrai... mais il est honnête homme comme il n'y en a pas... Il donne peu de gages... mais il les paye rubis sur l'ongle... La nourriture est mauvaise... mais elle est tous les jours la même chose... Enfin, c'est une maison où il faut travailler comme un cheval, mais c'est une maison on ne peut pas plus embêtante... où il n'y a jamais de risque qu'une jeune fille prenne des *allures*... Louise, c'est un hasard!

— Madame Pipelet, je vais confier un secret à votre honneur.

— Foi d'Anastasie Pipelet, née Galimard, aussi vrai qu'il y a un Dieu au ciel... et qu'Alfred ne porte que des habits verts... je serai muette comme une tanche...

— Il ne faudra rien dire à M. Pipelet!...

— Je le jure sur la tête de mon vieux chéri... si le motif est honnête...

— Ah! madame Pipelet!

— Alors nous lui en ferons voir de toutes les couleurs; il ne saura rien de rien; figurez-vous que c'est un enfant de six mois, pour l'innocence et la malice.

— J'ai confiance en vous. Écoutez-moi donc.

— C'est entre nous à la vie, à la mort, mon roi des locataires... Allez votre train.

— La jeune fille dont je vous parle a fait une faute...

— Connu!... si je n'avais pas à quinze ans épousé Alfred, j'en aurais peut-être commis des cinquantaines... des centaines de faute! Moi, telle que vous me voyez... j'étais un vrai salpêtre déchaîné, nom d'un petit bonhomme! Heureusement Pipelet m'a éteinte dans sa vertu... sans ça... j'aurais fait des folies pour les hommes. C'est pour vous dire que si votre jeune fille n'en a commis qu'une *de* faute... il y a encore de l'espoir.

— Je le crois aussi. Cette jeune fille était servante, en Allemagne, chez une de mes parentes; le fils de cette parente a été le complice de la faute; vous comprenez?

— Alllllez donc!... je comprends... comme si je l'aurais faite la faute!

— La mère a chassé la servante; mais le jeune homme a été assez fou pour quitter la maison paternelle et pour amener cette pauvre fille à Paris.

— Que voulez-vous?... ces jeunes gens...

— Après le coup de tête sont venues les réflexions, réflexions d'autant plus sages, que le peu d'argent qu'il possédait était mangé. Mon jeune parent s'est adressé à moi; j'ai consenti à lui donner de quoi retourner auprès de sa mère, mais à condition qu'il laisserait ici cette fille et que je tâcherais de la placer.

— Je n'aurais pas mieux fait pour mon fils... si Pipelet s'était plu à m'en accorder un...

— Je suis enchanté de votre approbation; seulement, comme la jeune fille n'a pas de répondants et qu'elle est étrangère, il est très-difficile de la placer... Si vous vouliez dire à madame Séraphin qu'un de vos parents, établi en Allemagne, vous a

adressé et recommandé cette jeune fille, le notaire la prendrait peut-être à son service, j'en serais doublement satisfait. Cécily, elle s'appelle ainsi, Cécily n'ayant été qu'égarée, se corrigerait certainement dans une maison aussi sévère que celle du notaire... C'est pour cette raison surtout que je tiendrais à la voir, cette jeune fille, entrer chez M. Jacques Ferrand; je n'ai pas besoin de vous dire que présentée par vous... personne si respectable...

— Ah! M. Rodolphe...

— Si estimable...

— Ah! mon roi des locataires...

— Que cette jeune fille, enfin, recommandée par vous, serait certainement acceptée par madame Séraphin, tandis que présentée par moi...

— Connu!... c'est comme si je présentais un petit jeune homme! Eh bien! tope... ça me chausse... allez donc!... enfoncée la Séraphin! Tant mieux, j'ai une dent contre elle; je vous réponds de l'affaire, M. Rodolphe! je lui ferai voir des étoiles en plein midi, je lui dirai que depuis je ne sais combien de temps j'ai une cousine établie en Allemagne, une Galimard; que je viens de recevoir la nouvelle qu'elle est défunte, comme son mari, et que leur fille, qui est orpheline, va me tomber sur le dos d'un jour à l'autre.

— Très-bien... Vous conduirez vous-même Cécily chez M. Ferrand sans en reparler davantage à madame Séraphin. Comme il y a vingt ans que vous n'avez vu votre cousine, vous n'aurez rien à répondre, si ce n'est que depuis son départ pour l'Allemagne, vous n'aviez eu d'elle aucune nouvelle.

— Ah çà! mais si la jeunesse ne baragouine que l'allemand?

— Elle parle parfaitement français; je lui ferai sa leçon; ne vous occupez de rien, sinon de la recommander très-instamment à madame Séraphin, ou plutôt, j'y songe, non... car elle soupçonnerait peut-être que vous voulez lui forcer la main... Vous le savez, souvent il suffit qu'on demande quelque chose pour qu'on vous refuse...

— A qui le dites-vous?... C'est pour ça que j'ai toujours rem

barré les enjôleurs. S'ils ne m'avaient rien demandé... je ne dis pas...

— Cela arrive toujours ainsi... Ne faites donc aucune proposition à madame Séraphin, et voyez-la venir... Dites-lui seulement que Cécily est orpheline, étrangère, très-jeune, très-jolie, qu'elle va être pour vous une bien lourde charge, et que vous ne ressentez pour elle qu'une très-médiocre affection, vu que vous étiez brouillée avec votre cousine, et que vous ne concevez rien *au cadeau* qu'elle vous fait là...

— Dieu de Dieu! que vous êtes malin!... Mais soyez tranquille, à nous deux nous faisons la paire. Dites donc, M. Rodolphe, comme nous nous entendons bien... nous deux!... Quand je pense que si vous aviez été de mon âge dans le temps où j'étais un vrai salpêtre... ma foi, je ne sais pas... et vous?

— Chut!... Si M. Pipelet...

— Ah bien oui! Pauvre cher homme, il pense bien à la gaudriole! Vous ne savez pas... une nouvelle infamie de ce Cabrion?... Mais je vous dirai cela plus tard... Quant à votre jeune fille, soyez calme... je gage que j'amène la Séraphin à me demander de placer ma parente chez eux.

— Si vous y réussissez, ma chère madame Pipelet, il y a cent francs pour vous. Je ne suis pas riche, mais...

— Est-ce que vous vous moquez du monde, M. Rodolphe? Est-ce que vous croyez que je fais ça par intérêt, Dieu de Dieu!... C'est de la pure amitié... Cent francs!

— Mais jugez donc que si j'avais longtemps cette jeune fille à ma charge, cela me coûterait bien plus que cette somme... au bout de quelques mois...

— C'est donc pour vous rendre service que je prendrai les cent francs, M. Rodolphe; mais c'est un fameux quine à la loterie pour nous que vous soyez venu dans la maison. Je puis le crier sur les toits, vous êtes le roi des locataires... Tiens, un fiacre!... C'est sans doute la petite dame de M. Bradamanti... Elle est venue hier, je n'ai pas pu bien la voir... Je vas lanterner à lui répondre pour la bien dévisager; sans compter que j'ai inventé un moyen pour savoir son nom... Vous allez me voir *travailler*... ça nous amusera.

— Non, non, madame Pipelet, peu m'importent le nom et a figure de cette dame, dit Rodolphe en se reculant dans le fond de la loge.

— Madame! cria Anastasie en se précipitant au-devant de la personne qui entrait, où allez-vous, madame?

— Chez M. Bradamanti, dit la femme, visiblement contrariée d'être ainsi arrêtée au passage.

— Il n'y est pas...

— C'est impossible, j'ai rendez-vous avec lui.

— Il n'y est pas...

— Vous vous trompez...

— Je ne me trompe pas du tout..., dit la portière en manœuvrant toujours habilement afin de distinguer les traits de cette femme. M. Bradamanti est sorti, bien sorti, très-sorti... c'est-à-dire... excepté pour une dame...

— Eh bien! c'est moi... vous m'impatientez... laissez-moi passer.

— Votre nom, madame?... je verrai bien si c'est le nom de la personne que M. Bradamanti m'a dit de laisser entrer. Si vous ne portez pas ce nom-là... il faudra que vous me passiez sur le corps pour monter...

— Il vous a dit mon nom! s'écria la femme avec autant de surprise que d'inquiétude.

— Oui, madame...

— Quelle imprudence! murmura la jeune femme.

Puis, après un moment d'hésitation, elle ajouta impatiemment, à voix basse, et comme si elle eût craint d'être entendue :

— Et bien! je me nomme madame d'Orbigny.

A ce nom, Rodolphe tressaillit.

C'était le nom de la belle-mère de madame d'Harville.

Au lieu de rester dans l'ombre, il s'avança, et, à la lueur du jour et de la lampe, il reconnut facilement cette femme, grâce au portrait que Clémence lui en avait plus d'une fois tracé.

— Madame d'Orbigny? répéta madame Pipelet, c'est bien ça le nom que m'a dit M. Bradamanti; vous pouvez monter, madame.

La belle-mère de madame d'Harville passa rapidement devant la loge.

— Et allllez donc! s'écria la portière d'un air triomphant, enfoncée la bourgeoise!... Je sais son nom, elle s'appelle d'Orbigny... Pas mauvais le moyen, hein, M. Rodolphe? Mais qu'est-ce que vous avez donc? vous voilà tout pensif!

— Cette dame est déjà venue voir M. Bradamanti? demanda Rodolphe à la portière.

— Oui. Hier soir, dès qu'elle a été partie, M. Bradamanti est tout de suite sorti, afin d'aller probablement retenir sa place à la diligence pour aujourd'hui; car hier, en revenant, il m'a priée d'accompagner ce matin sa malle jusqu'au bureau des voitures, parce qu'il ne se fiait pas à ce petit gueux de Tortillard.

— Et où va M. Bradamanti? le savez-vous?

— En Normandie... route d'Alençon.

Rodolphe se souvint que la terre des Aubiers, qu'habitait M. d'Orbigny, était située en Normandie.

Plus de doute, le charlatan se rendait auprès du père de Clémence, nécessairement dans de sinistres intentions!

— C'est son départ, à M. Bradamanti, qui va joliment *ostiner* la Séraphin! reprit madame Pipelet. Elle est comme une enragée pour voir M. Bradamanti, qui l'évite le plus qu'il peut; car il m'a bien recommandé de lui cacher qu'il partait ce soir à six heures; aussi, quand elle va revenir, elle trouvera visage de bois! Je profiterai de ça pour lui parler de votre jeunesse. A propos, comment donc qu'elle s'appelle... *Cicé?...*

— Cécily...

— C'est comme qui dirait Cécile avec un *i* au bout. C'est égal, faudra que je mette un morceau de papier dans ma tabatière pour me rappeler ce diable de nom-là... *Cici... Caci... Cécily*, bon, m'y voilà.

— Maintenant, je monte chez mademoiselle Rigolette, dit Rodolphe à madame Pipelet en sortant de la loge.

— Et en redescendant, M. Rodolphe, est-ce que vous ne direz pas bonjour à ce pauvre vieux chéri? Il a bien du chagrin, allez! il vous contera cela... Ce monstre de Cabrion... a encore fait des siennes...

— Je prendrai toujours part aux chagrins de votre mari, madame Pipelet...

Et Rodolphe, singulièrement préoccupé de la visite de madame d'Orbigny à Polidori, monta chez mademoiselle Rigolette.

XLIII

LE PREMIER CHAGRIN DE RIGOLETTE.

La chambre de Rigolette brillait toujours de la même propreté coquette; la grossse montre d'argent, placée sur la cheminée dans un cartel de buis, marquait quatre heures; la rigueur du froid ayant cessé, l'économe ouvrière n'avait pas allumé son poêle.

A peine de la fenêtre apercevait-on un coin de ciel bleu à travers la masse irrégulière de toits, de mansardes et de hautes cheminées, qui de l'autre côté de la rue formait l'horizon.

Tout à coup un rayon de soleil, pour ainsi dire égaré, glissant entre deux pignons élevés, vint pendant quelques instants empourprer d'une teinte resplendissante les carreaux de la chambre de la jeune fille.

Rigolette travaillait assise à côté de la croisée, le doux clair-obscur de son charmant profil se détachait alors sur la transparence lumineuse de la vitre comme un camée d'une blancheur rosée sur un fond vermeil.

De brillants reflets couraient sur sa noire chevelure, tordue derrière sa tête, et nuançaient d'une couleur d'ambre l'ivoire de ses petites mains laborieuses, qui maniaient l'aiguille avec une incomparable agilité.

Les longs plis de sa robe brune, sur laquelle tranchait la dentelure d'un tablier vert, cachaient à demi son fauteuil de paille; ses deux jolis pieds, toujours parfaitement chaussés, s'appuyaient au rebord d'un tabouret placé devant elle.

Ainsi qu'un grand seigneur s'amuse quelquefois par caprice à cacher les murs d'une chaumière sous d'éblouissantes draperies, un moment le soleil couchant illumina cette chambrette de mille feux chatoyants, moira de reflets dorés les rideaux de perse grise et verte, fit étinceler le poli des meubles de noyer, miroiter le carrelage du sol comme du cuivre rouge, et entoura d'un grillage d'or la cage des oiseaux de la grisette.

Mais hélas! malgré la joyeuseté provoquante de ce rayon de soleil, les deux canaris mâle et femelle voletaient d'un air inquiet, et, contre leur habitude, ne chantaient pas.

C'est que, contre son habitude aussi, Rigolette ne chantait pas...

Tous trois ne gazouillaient guère les uns sans les autres. Presque toujours le chant frais et matinal de celle-ci donnait l'éveil aux chansons de ceux-là, qui, plus paresseux, ne quittaient pas leur nid de si bonne heure.

C'étaient alors des défis, des luttes de notes claires, sonores, perlées, argentines, dans lesquelles les oiseaux ne remportaient pas toujours l'avantage.

Rigolette ne chantait plus... parce que, pour la première fois de sa vie, elle éprouvait un *chagrin*.

Jusqu'alors, l'aspect de la misère des Morel l'avait souvent affectée, mais de tels tableaux sont trop familiers aux classes pauvres pour leur causer des ressentiments très-durables.

Après avoir presque chaque jour secouru ces malheureux autant qu'elle le pouvait, sincèrement pleuré avec eux et sur eux, la jeune fille se sentait à la fois émue et satisfaite,... émue de ces infortunes... satisfaite de s'y être montrée pitoyable.

Mais ce n'était pas là un *chagrin*.

Bientôt la gaieté naturelle du caractère de Rigolette reprenait son empire... Et puis, sans égoïsme, mais par un simple fait de comparaison, elle se trouvait si heureuse dans sa petite chambre, en sortant de l'horrible réduit des Morel, que sa tristesse éphémère se dissipait bientôt.

Cette mobilité d'impression était si peu entachée de personnalité que, par un raisonnement d'une touchante délicatesse, la grisette regardait presque comme un devoir de faire la part des

plus malheureux qu'elle, pour pouvoir jouir sans scrupule d'une existence bien précaire, sans doute, et entièrement acquise par son travail, mais qui, auprès de l'épouvantable détresse de la famille du lapidaire, lui paraissait presque luxueuse.

— Pour chanter sans remords, lorsqu'on a auprès de soi des gens si à plaindre, disait-elle naïvement, il faut leur avoir été aussi charitable que possible.

Avant d'apprendre au lecteur la cause du *premier chagrin* de Rigolette, nous désirons le rassurer et l'édifier complétement sur la *vertu* de cette jeune fille.

Nous regrettons d'employer le mot de *vertu,* mot grave, pompeux, solennel, qui entraîne presque toujours avec soi des idées de sacrifice douloureux, de lutte pénible contre les passions, d'austères méditations sur la fin des choses d'ici-bas.

Telle n'était pas la vertu de Rigolette.

Elle n'avait ni lutté, ni médité.

Elle avait travaillé, ri et chanté.

Sa sagesse, ainsi qu'elle le disait simplement et sincèrement à Rodolphe, dépendait surtout d'une question de *temps*... Elle n'avait pas le *loisir* d'être amoureuse.

Avant tout, gaie, laborieuse, ordonnée, l'ordre, le travail, la gaieté l'avaient, à son insu, défendue, soutenue, sauvée.

On trouvera peut-être cette morale légère, facile et joyeuse; mais qu'importe la cause, pourvu que l'effet subsiste?

Qu'importe la direction des racines de la plante, pourvu que sa fleur s'épanouisse pure, brillante et parfumée?...

A propos de notre *utopie* sur les encouragements, les secours, les récompenses que la société devrait accorder aux artisans remarquables par d'éminentes qualités sociales, nous avons parlé de cet ESPIONNAGE DE LA VERTU, un des projets de l'empereur.

Supposons cette féconde pensée du grand homme réalisée...

Un de ces *vrais philanthropes,* chargés par lui de *rechercher le bien,* a découvert Rigolette.

Abandonnée, sans conseils, sans appui, exposée à tous les dangers de la pauvreté, à toutes les séductions dont la jeunesse et la beauté sont entourées, cette charmante fille est restée

pure; sa vie honnête, laborieuse, pourrait servir d'enseignement et d'exemple.

Cette enfant ne méritera-t-elle pas, non une récompense, non un secours, mais quelques touchantes paroles d'approbation, d'encouragement, qui lui donneront la conscience de sa valeur, qui la rehausseront à ses propres yeux, qui *l'obligeront* même pour l'avenir?

Car elle saura qu'on la suit d'un regard plein de sollicitude et de protection dans la voie difficile où elle marche avec tant de courage et de sérénité.

Car elle saura que si un jour *le manque d'ouvrage* ou *la maladie* menaçait de rompre l'équilibre de cette vie pauvre et occupée qui repose tout entière sur *le travail* et sur *la santé*, un léger secours dû à ses mérites passés lui viendrait en aide...

L'on se récriera sans doute sur l'impossibilité de cette surveillance tutélaire dont seraient entourées les personnes *particulièrement dignes d'intérêt par leurs excellents antécédents...*

Il nous semble que la société a déjà résolu ce problème.

N'a-t-elle pas imaginé *la surveillance de la haute police* à vie ou à temps, dans le but d'ailleurs fort utile de contrôler incessamment la conduite des *personnes dangereuses signalées par leurs détestables antécédents?*

Pourquoi la société n'exercerait-elle pas aussi une SURVEILLANCE DE HAUTE CHARITÉ MORALE?

. . . .

Mais descendons de la sphère des utopies et revenons à la cause du premier chagrin de Rigolette.

Sauf Germain, candide et grave jeune homme, les *voisins* de la grisette avaient pris tout d'abord son originale familiarité, ses offres de *bon voisinage*, pour des agaceries très-significatives; mais ces messieurs avaient été obligés de reconnaître, avec autant de surprise que de dépit, qu'ils trouveraient dans Rigolette un aimable et gai compagnon pour leurs récréations dominicales, une voisine serviable et *bonne enfant*, mais non pas une maîtresse.

Leur surprise et leur dépit, très-vifs d'abord, cédèrent peu à peu devant la franche et charmante humeur de la grisette, et

puis, ainsi qu'elle l'avait judicieusement dit à Rodolphe, ses voisins étaient fiers le dimanche d'avoir au bras une jolie fille qui leur *faisait honneur* de plus d'une manière (Rigolette se souciait peu des apparences), et qui ne leur coûtait que le partage de modestes plaisirs, dont sa présence et sa gentillesse doublaient le prix.

D'ailleurs la chère fille se contentait si facilement... Dans les jours de pénurie elle dînait si bien et si gaiement avec un beau morceau de galette chaude, où elle mordait de toutes les forces de ses petites dents blanches. Après quoi elle s'amusait tant d'une promenade sur les boulevards ou dans les passages !...

Si nos lecteurs ressentent quelque peu de sympathie pour Rigolette, ils conviendront qu'il aurait fallu être bien sot ou bien barbare pour refuser, une fois par semaine, ces modestes distractions à une si gracieuse créature, qui, du reste, n'ayant pas le droit d'être jalouse, n'empêchait jamais ses sigisbées de se consoler de ses rigueurs auprès de *belles* moins *cruelles*.

François Germain seul ne fonda aucune folle espérance sur la familiarité de la jeune fille; fut-ce instinct du cœur ou délicatesse d'esprit, il devina, dès le premier jour, tout ce qu'il pouvait y avoir de ravissant dans la camaraderie singulière que lui offrait Rigolette.

Ce qui devait fatalement arriver arriva.

Germain devint passionnément amoureux de sa voisine, sans oser lui dire un mot de cet amour.

Loin d'imiter ses prédécesseurs qui, bien convaincus de la vanité de leurs poursuites, s'étaient consolés par d'autres amours, sans pour cela vivre en moins bonne intelligence avec leur voisine, Germain avait délicieusement joui de son intimité avec la jeune fille, passant auprès d'elle, non-seulement le dimanche, mais toutes les soirées où il n'était pas occupé. Durant ces longues heures, Rigolette s'était montrée, comme toujours, rieuse et folle; Germain, tendre, attentif, sérieux, souvent même un peu triste.

Cette tristesse était son seul inconvénient; car ses manières, naturellement distinguées, ne pouvaient se comparer aux ridi-

cules prétentions de M. Giraudeau, le commis voyageur, ou aux turbulentes excentricités de Cabrion; mais M. Giraudeau par son intarissable loquacité, et le peintre par son hilarité non moins intarissable, l'emportaient sur Germain dont la douce gravité imposait un peu à sa voisine.

Rigolette n'avait donc eu jusqu'alors de préférence marquée pour aucun de ses trois amoureux... Mais comme elle ne manquait pas de jugement, elle trouvait que Germain réunissait seul toutes les qualités nécessaires pour rendre heureuse une femme *raisonnable*.

Ces antécédents posés, nous dirons pourquoi Rigolette était chagrine, et pourquoi ni elle ni ses oiseaux ne chantaient pas.

Sa ronde et fraîche figure avait un peu pâli; ses grands yeux noirs, ordinairement gais et brillants, étaient légèrement battus et voilés; ses traits révélaient une fatigue inaccoutumée. Elle avait employé à travailler une grande partie de la nuit.

De temps à autre, elle regardait tristement une lettre placée tout ouverte sur une table auprès d'elle; cette lettre venait de lui être adressée par Germain, et contenait ce qui suit :

« Prison de la Conciergerie.

« Mademoiselle,

« Le lieu d'où je vous écris vous dira l'étendue de mon malheur. Je suis incarcéré comme voleur... Je suis coupable aux yeux de tout le monde, et j'ose pourtant vous écrire!

« C'est qu'il me serait affreux de croire que vous me regardez aussi comme un être criminel et dégradé. Je vous en supplie, ne me condamnez pas avant d'avoir lu cette lettre... Si vous me repoussiez... ce dernier coup m'accablerait tout à fait!

« Voici ce qui s'est passé :

« Depuis quelque temps, je n'habitais plus rue du Temple; mais je savais par la pauvre Louise que la famille Morel, à laquelle vous et moi nous nous intéressions tant, était de plus en plus misérable. Hélas! ma pitié pour ces pauvres gens m'a perdu! Je ne m'en repens pas, mais mon sort est bien cruel!

« Hier, j'étais resté assez tard chez M. Ferrand, occupé d'écri-

tures pressées. Dans la chambre où je travaillais, se trouvait un bureau ; mon patron y serrait chaque jour la besogne que j'avais faite. Ce soir-là il paraissait inquiet, agité ; il me dit :

« — Ne vous en allez pas que ces comptes ne soient terminés, vous les déposerez dans le bureau dont je vous laisse la clef. Et il sortit.

« Mon ouvrage fini, j'ouvris le tiroir pour l'y serrer ; machinalement mes yeux s'arrêtèrent sur une lettre déployée où je lus le nom de *Jérôme Morel*, le lapidaire.

« Je l'avoue, voyant qu'il s'agissait de cet infortuné, j'eus l'indiscrétion de lire cette lettre ; j'appris ainsi que l'artisan devait être le lendemain arrêté pour une lettre de change de treize cents francs, à la poursuite de M. Ferrand, qui, sous un nom supposé, le faisait emprisonner.

« Cet avis était de l'agent d'affaires de mon patron. Je connaissais assez la situation de la famille Morel pour savoir quel horrible coup lui porterait l'incarcération de son seul soutien... Je fus aussi désolé qu'indigné. Malheureusement je vis dans le même tiroir une boite ouverte, renfermant de l'or ; il y avait deux mille francs... A ce moment, j'entendis Louise monter l'escalier ; sans réfléchir à la gravité de mon action, profitant de l'occasion que le hasard m'offrait, je pris treize cents francs. J'attendis Louise au passage, je lui mis l'argent dans la main, et lui dis : On doit arrêter votre père demain au point du jour pour treize cents francs ; les voici, sauvez-le, mais ne dites pas que c'est de moi que vous tenez cet argent... M. Ferrand est un méchant homme.

« Vous le voyez, mademoiselle, mon intention était bonne, mais ma conduite coupable ; je ne vous cache rien... Maintenant voici mon excuse :

« Depuis longtemps, à force d'économies, j'avais réalisé et placé chez un banquier une petite somme de quinze cents francs. Il y a huit jours, il me prévint que le terme de son obligation envers moi étant arrivé, il tenait mes fonds à ma disposition, dans le cas où je ne les lui laisserais pas.

« Je possédais donc plus que je ne prenais au notaire, je pouvais le lendemain toucher mes quinze cents francs ; mais le

caissier du banquier n'arriverait pas chez son patron avant midi, et c'est au point du jour qu'on devait arrêter Morel... Il me fallait donc mettre celui-ci en mesure de payer de très-bonne heure, sinon, lors même que je serais allé dans la journée le tirer de prison, il n'en eût pas moins été arrêté et emmené aux yeux de sa femme, que ce dernier coup pouvait achever. De plus, les frais considérables de l'arrestation auraient encore été à la charge du lapidaire. Vous comprenez, n'est-ce pas? que tous ces malheurs n'arrivaient pas si je prenais les treize cents francs que je croyais pouvoir remettre le lendemain matin dans le bureau, avant que M. Ferrand se fût aperçu de quelque chose. Malheureusement je me suis trompé!

« Je sortis de chez M. Ferrand. N'étant plus sous l'impression d'indignation et de pitié qui m'avait fait agir..., je réfléchis à tout le danger de ma position : mille craintes vinrent alors m'assaillir; je connaissais la sévérité du notaire, il pouvait après mon départ revenir fouiller dans son bureau... s'apercevoir du *vol;* car, à ses yeux, aux yeux de tous... c'est un *vol.*

« Ces idées me bouleversèrent; quoiqu'il fût tard, je courus chez le banquier pour le supplier de me rendre mes fonds à l'instant. J'aurais motivé cette demande extraordinaire, je serais ensuite retourné chez M. Ferrand remplacer l'argent que j'avais pris.

« Le banquier, par un funeste hasard, était depuis deux jours à Belleville, dans une maison de campagne où il faisait faire des plantations; j'attendis le jour avec une angoisse croissante; enfin j'arrivai à Belleville... Tout se liguait contre moi : le banquier venait de repartir à l'instant pour Paris; j'y accours, j'ai enfin mon argent, je me présente chez M. Ferrand... tout était découvert!...

« Mais ce n'est là qu'une partie de mes infortunes; maintenant le notaire m'accuse de lui avoir volé quinze mille francs en billets de banque, qui étaient, dit-il, dans le tiroir du bureau avec les deux mille francs en or. C'est une accusation indigne, un mensonge infâme! Je m'avoue coupable de la première soustraction; mais, par tout ce qu'il y a de sacré au monde, je vous jure, mademoiselle, que je suis innocent de la seconde... Je n'ai

vu aucun billet de banque dans ce tiroir : il n'y avait que deux mille francs en or, sur lesquels j'ai pris les treize cents que je rapportais.

« Telle est la vérité, mademoiselle : je suis sous le coup d'une accusation accablante, et pourtant j'affirme que vous devez me savoir incapable de mentir... Mais me croirez-vous ?... Hélas ! comme m'a dit M. Ferrand, celui qui a volé une faible somme peut en voler une plus forte, et ses paroles ne méritent aucune confiance.

« Je vous ai toujours vue si bonne et si dévouée pour les malheureux, mademoiselle, je vous sais si loyale et si franche, que votre cœur vous guidera, je l'espère, dans l'appréciation de la vérité... Je ne demande rien de plus... Ajoutez foi à mes paroles, et vous me trouverez aussi à plaindre qu'à blâmer ; car, je le répète, mon intention était bonne ; des circonstances impossibles à prévoir m'ont perdu.

« Ah ! mademoiselle Rigolette... je suis bien malheureux !... Si vous saviez au milieu de quelles gens je suis destiné à vivre jusqu'au jour de mon jugement !

« Hier on m'a conduit dans un lieu qu'on appelle le dépôt de la préfecture de police. Je ne saurais vous dire ce que j'ai éprouvé lorsque, après avoir monté un sombre escalier, je suis arrivé devant une porte à guichet de fer que l'on a ouverte et qui s'est bientôt refermée sur moi.

« J'étais si troublé, que je ne distinguai d'abord rien. Un air chaud, nauséabond m'a frappé au visage ; j'ai entendu un grand bruit de voix mêlé çà et là de rires sinistres, d'accents de colère et de chansons grossières ; je me tenais immobile près de la porte, regardant les dalles de grès de cette salle, n'osant ni avancer, ni lever les yeux, croyant que tout le monde m'examinait.

« On ne s'occupait pas de moi : un prisonnier de plus ou de moins inquiète peu ces gens-là ; enfin je me suis hasardé à lever la tête. Quelles horribles figures, mon Dieu ! Que de vêtements en lambeaux ! Que de haillons souillés de boue ! Tous les dehors de la misère et du vice. Ils étaient là quarante ou cinquante assis, debout ou couchés sur des bancs scellés dans le mur,

vagabonds, voleurs, assassins, enfin tous ceux qui avaient été arrêtés dans la nuit ou dans la journée.

« Lorsqu'ils se sont aperçus de ma présence, j'ai éprouvé une triste consolation en voyant qu'ils reconnaissaient que je n'étais pas des leurs. Quelques-uns me regardèrent d'un air insolent et moqueur, puis ils se mirent à parler entre eux, à voix basse, je ne sais quel langage hideux que je ne comprenais pas. Au bout d'un moment, le plus audacieux vint me frapper sur l'épaule et me demander de l'argent pour payer ma *bien-venue*.

« J'ai donné quelques pièces de monnaie, espérant acheter ainsi le repos : cela ne leur a pas suffi, ils ont exigé davantage, j'ai refusé. Alors plusieurs m'ont entouré en m'accablant d'injures et de menaces; ils allaient se précipiter sur moi, lorsque heureusement, attiré par le tumulte, un gardien est entré; je me suis plaint à lui : il a exigé que l'on me rendît l'argent que j'avais donné, et m'a dit que, si je voulais, je serais, pour une modique somme, conduit à ce qu'on appelle *la pistole*, c'est-à-dire que je pourrais être seul dans une cellule. J'acceptai avec reconnaissance et je quittai ces bandits au milieu de leurs menaces pour l'avenir; car nous devions, disaient-ils, nous retrouver, et alors je resterais sur la place.

« Le gardien me mena dans une cellule où je passai le reste de la nuit.

« C'est de là que je vous écris ce matin, mademoiselle Rigolette; tantôt, après mon interrogatoire, je serai conduit à une autre prison qu'on appelle *la Force*, où je crains de retrouver plusieurs de mes compagnons du *dépôt*.

« Le gardien, intéressé par ma douleur et par mes larmes, m'a promis de vous faire parvenir cette lettre, quoique de telles complaisances lui soient très-sévèrement défendues.

« J'attends, mademoiselle Rigolette, un dernier service de votre ancienne amitié, si toutefois vous ne rougissez pas maintenant de cette amitié...

« Dans le cas où vous voudriez bien m'accorder ma demande, la voici :

« Vous recevrez avec cette lettre une petite clef et un mot pour

le portier de la maison que j'habite, boulevard Saint-Denis, n° 11. Je le préviens que vous pouvez disposer comme moi-même de tout ce qui m'appartient, et qu'il doit exécuter vos ordres... Il vous conduira dans ma chambre. Vous aurez la bonté d'ouvrir mon secrétaire avec la clef que je vous envoie; vous trouverez une grande enveloppe renfermant différents papiers que je vous prie de me garder; l'un d'eux vous était destiné, ainsi que vous le verrez par l'adresse... D'autres ont été écrits *à propos de vous*, et cela dans des temps bien heureux... Ne vous en fâchez pas... vous ne deviez jamais les connaître.

« Je vous prie aussi de prendre le peu d'argent qui est dans ce meuble, ainsi qu'un sachet de satin, renfermant une petite cravate de soie orange, que vous portiez lors de nos dernières promenades du dimanche, et que vous m'avez donnée le jour où j'ai quitté la rue du Temple.

« Je voudrais enfin qu'à l'exception d'un peu de linge que vous m'enverriez à *la Force*, vous fissiez vendre les meubles et les effets que je possède : acquitté ou condamné, je n'en serai pas moins flétri et obligé de quitter Paris... Où irai-je?... Quelles seront mes ressources? Dieu le sait!...

« Madame Bouvard, la marchande du Temple qui m'a déjà vendu et acheté plusieurs objets, se chargerait peut-être du tout; c'est une honnête femme; cet arrangement vous épargnerait beaucoup d'embarras, car je sais combien votre temps est précieux...

« J'avais payé mon terme d'avance, je vous prie donc de vouloir bien seulement donner une petite gratification au portier. Pardon, mademoiselle, de vous importuner de tous ces détails, mais vous êtes la seule personne au monde à laquelle j'ose et je puisse m'adresser.

« J'aurais pu réclamer ce service d'un des clercs de M. Ferrand, avec lequel je suis assez lié; mais j'aurais craint son indiscrétion au sujet de divers papiers; plusieurs vous concernent, comme je vous l'ai dit; quelques autres ont rapport à de tristes événements de ma vie.

« Ah! croyez-moi, mademoiselle Rigolette, si vous me l'accordez, cette dernière preuve de votre ancienne affection sera

ma seule consolation dans le grand malheur qui m'accable; malgré moi j'espère que vous ne me refuserez pas.

« Je vous demande aussi la permission de vous écrire quelquefois... Il me serait si doux, si précieux, de pouvoir épancher dans un cœur bienveillant la tristesse qui m'accable!...

« Hélas! je suis seul au monde; personne ne s'intéresse à moi... Cet isolement m'était déjà bien pénible, jugez maintenant!...

« Et je suis honnête pourtant... et j'ai la conscience de n'avoir jamais nui à personne, d'avoir toujours, même au péril de ma vie, témoigné de mon aversion pour ce qui était mal... ainsi que vous le verrez par les papiers que je vous prie de garder, et que vous pouvez lire... Mais quand je dirai cela, qui me croira? M. Ferrand est respecté par tout le monde, sa réputation de probité est établie depuis longtemps, il a un juste grief à me reprocher... il m'écrasera... je me résigne d'avance à mon sort.

« Enfin, mademoiselle Rigolette, si vous *me croyez*, vous n'aurez, je l'espère, aucun mépris pour moi... vous me plaindrez, et vous penserez quelquefois à un ami sincère; alors, si je vous fais bien... bien pitié, peut-être vous pousserez la générosité jusqu'à venir un jour... *un dimanche* (hélas! que de souvenirs ce mot me rappelle!) jusqu'à venir un *dimanche* affronter le parloir de ma prison.

« Mais non, non, vous revoir dans un pareil lieu... je n'oserais jamais... Pourtant, vous êtes si bonne... que...

« Je suis obligé d'interrompre cette lettre et de vous l'envoyer ainsi avec la clef et le petit mot pour le portier, que je vais écrire à la hâte : le gardien vient m'avertir que je vais être conduit devant le juge... Adieu... adieu... mademoiselle Rigolette... ne me repoussez pas... je n'ai d'espoir qu'en vous, qu'en vous seule!...

« François Germain.

« *P. S.* Si vous me répondez, adressez votre lettre à la prison de la Force. »

On comprend maintenant la cause du premier chagrin de Rigolette.

Son cœur excellent s'était profondément ému d'une infortune dont elle n'avait eu jusqu'alors aucun soupçon. Elle croyait aveuglément à l'entière véracité du récit de Germain, ce fils infortuné du Maître d'école...

Assez peu rigoriste, elle trouvait même que son ancien voisin s'exagérait énormément sa faute. Pour sauver un malheureux père de famille, il avait pris de l'argent qu'il savait pouvoir rendre. Cette action, aux yeux de la grisette, n'était que généreuse.

Par une de ces contradictions naturelles aux femmes, et surtout aux femmes de sa classe, cette jeune fille, qui jusqu'alors n'avait éprouvé pour Germain, comme pour ses autres voisins, qu'une joyeuse et cordiale amitié, ressentit pour lui une vive préférence.

Dès qu'elle le sut malheureux... injustement accusé et prisonnier, son souvenir effaça celui de ses anciens rivaux.

Chez Rigolette ce n'était pas encore de l'amour, c'était une affection vive, sincère, remplie de commisération et de dévouement résolu : sentiment très-nouveau pour elle en raison même de l'amertume qui s'y joignait.

Telle était la situation *morale* de Rigolette, lorsque Rodolphe entra dans sa chambre, après avoir discrètement frappé à la porte.

XLIV

AMITIÉ.

— Bonjour, ma voisine, dit Rodolphe à Rigolette; je ne vous dérange pas ?

— Non, mon voisin ; je suis au contraire très-contente de vous voir, car j'ai beaucoup de chagrin !

— En effet, je vous trouve pâle; vous semblez avoir pleuré!

— Je crois bien que j'ai pleuré!... Il y a de quoi... Pauvre Germain!... Tenez, lisez.

Et Rigolette remit à Rodolphe la lettre du prisonnier.

— Si ce n'est pas à fendre le cœur! Vous m'avez dit que vous vous intéressiez à lui... voilà le moment de le montrer, ajouta-t-elle, pendant que Rodolphe lisait attentivement. Faut-il que ce vilain M. Ferrand soit acharné après tout le monde!... D'abord ç'a été contre Louise, maintenant c'est contre Germain. Oh! je ne suis pas méchante... mais il arriverait quelque bon malheur à ce notaire, que j'en serais contente!... Accuser un si honnête garçon de lui avoir volé quinze mille francs!... Germain... lui!... la probité en personne, et puis si rangé, si doux, si triste... Va-t-il être à plaindre, mon Dieu!... au milieu de tous ces scélérats... dans sa prison!... Ah! M. Rodolphe... d'aujourd'hui je commence à voir que tout n'est pas couleur de rose dans la vie...

— Et que comptez-vous faire, ma voisine?

— Ce que je compte faire? mais tout ce que Germain me demande, et cela le plus tôt possible... Je serais déjà partie, sans cet ouvrage très-pressé que je finis, et que je vais porter tout à l'heure rue Saint-Honoré, en me rendant à la chambre de Germain chercher les papiers dont il me parle... J'ai passé une partie de la nuit à travailler, pour gagner quelques heures d'avance. Je vais avoir tant de choses à faire en dehors de mon ouvrage... qu'il faut que je me mette en mesure... D'abord madame Morel voudrait que je pusse voir Louise dans sa prison... C'est peut-être très-difficile, mais enfin je tâcherai... Malheureusement je ne sais pas seulement à qui m'adresser...

— J'avais songé à cela...

— Vous, mon voisin?

— Voici une permission.

— Quel bonheur! Est-ce que vous ne pourriez pas m'en avoir une aussi pour la prison de ce malheureux Germain?... Ça lui ferait tant de plaisir!

— Je vous donnerai aussi les moyens de voir Germain.

— Oh! merci, M. Rodolphe.

— Vous n'aurez donc pas peur d'aller dans sa prison?

— Bien sûr, le cœur me battra très-fort la première fois... Mais c'est égal. Est-ce que, quand Germain était heureux, je ne le trouvais pas toujours prêt à aller au-devant de toutes mes volontés? à me mener au spectacle ou promener? à me faire la lecture le soir, à m'aider à arranger mes caisses de fleurs, à cirer ma chambre? Eh bien! il est dans la peine, c'est à mon tour maintenant; un pauvre petit rat comme moi ne peut pas grand'chose... je le sais... mais enfin tout ce que je pourrai, je le ferai... il peut y compter... il verra si je suis bonne amie! Tenez, M. Rodolphe, il y a une chose qui me désole... c'est sa défiance... Me croire capable de le mépriser!... moi! je vous demande un peu pourquoi? Ce vieil avare de notaire l'accuse d'avoir volé... qu'est-ce que ça me fait?... je sais bien que ça n'est pas vrai. La lettre de Germain ne m'aurait pas prouvé clair comme le jour qu'il est innocent, que je ne l'aurais pas cru coupable; il n'y a qu'à le voir, qu'à le connaître, pour être sûr qu'il est incapable d'une vilaine action. Il faut être aussi méchant que M. Ferrand pour soutenir des faussetés pareilles.

— Bravo, ma voisine... j'aime votre indignation!

— Oh! tenez... je voudrais être homme pour pouvoir aller trouver ce notaire... et lui dire : « Ah! vous soutenez que Germain vous a volé; eh bien, tenez, voilà pour vous! vieux menteur, il ne vous volera pas cela, toujours! Et pan! pan! pan!... je le battrais comme plâtre...

— Vous avez une justice très-expéditive, dit Rodolphe en souriant de l'animation de Rigolette.

— C'est que ça révolte aussi... et, comme dit Germain dans sa lettre, tout le monde sera du parti de son patron contre lui, parce que son patron est riche, considéré... et que Germain n'est qu'un pauvre jeune homme sans protection... à moins que vous ne veniez à son secours, M. Rodolphe, vous qui connaissez des personnes si bienfaisantes... Est-ce qu'il n'y aurait pas à faire quelque chose?

— Il faut qu'il attende son jugement... Une fois acquitté, comme je le crois, de nombreuses preuves d'intérêt lui seront *données*, je vous l'assure... Mais, écoutez, ma voisine, je sais

par expérience qu'on peut compter sur votre discrétion...

— Oh ! oui, M. Rodolphe... je n'ai jamais été bavarde.

— Eh bien ! il faut que personne ne sache, et que Germain lui-même ignore que des amis veillent sur lui... car il a des amis...

— Vraiment ?

— De très-puissants, de très-dévoués.

— Ça lui donnerait tant de courage de le savoir !

— Sans doute ; mais il ne pourrait peut-être pas s'en taire. Alors M. Ferrand, effrayé, se mettrait sur ses gardes, sa défiance s'éveillerait, et, comme il est très-adroit, il deviendrait difficile de l'atteindre : ce qui serait fâcheux, car il faut non-seulement que l'innocence de Germain soit reconnue, mais que son calomniateur soit démasqué.

— Je vous comprends, M. Rodolphe.

— Il en est de même de Louise, je vous apportais cette permission de la voir, afin que vous la priiez de ne parler à personne de ce qu'elle m'a révélé... elle saura ce que cela signifie.

— Cela suffit, M. Rodolphe.

— En un mot, que Louise se garde de se plaindre dans sa prison de la méchanceté de son maître, c'est très-important... Mais elle devra ne rien cacher à un avocat qui viendra de ma part s'entendre avec elle pour sa défense ; faites-lui bien toutes ces recommandations.

— Soyez tranquille, mon voisin, je n'oublierai rien... j'ai bonne mémoire... Mais je parle de bonté !... c'est vous qui êtes bon et généreux !... Quelqu'un est-il dans la peine, vous vous trouvez tout de suite là !...

— Je vous l'ai dit, ma voisine, je ne suis qu'un pauvre commis marchand ; mais quand, en *flânant* de côté et d'autre, je trouve de braves gens qui méritent protection, j'en instruis une personne bienfaisante qui a toute confiance en moi, et on les secourt... Ça n'est pas plus malin que ça.

— Et où logez-vous, maintenant que vous avez cédé votre chambre aux Morel ?

— Je loge... en garni.

— Oh! que je détesterais ça !... Être où a été tout le monde, c'est comme si tout le monde avait été chez vous.

— Je n'y suis que la nuit, et alors...

— Je conçois... c'est moins désagréable... Ce que c'est que de nous pourtant, M. Rodolphe !... Mon *chez-moi* me rendait si heureuse ; je m'étais arrangé une petite vie si tranquille, que je n'aurais jamais cru possible d'avoir un chagrin... et vous voyez pourtant!... Non, je ne peux pas vous dire le coup que le malheur de Germain m'a porté. J'ai vu les Morel et d'autres encore bien à plaindre, c'est vrai ; mais enfin la misère est la misère ; entre pauvres gens on s'y attend, ça ne surprend pas, et l'on s'entr'aide comme on peut. Aujourd'hui c'est l'un, demain c'est l'autre. Quant à soi, avec du courage et de la gaieté, on se tire d'affaire. Mais voir un pauvre jeune homme, honnête et bon, qui a été votre ami pendant longtemps, le voir accusé de vol et emprisonné pêle-mêle avec des scélérats!... ah! dame, M. Rodolphe, vrai, je suis sans force contre ça, c'est un malheur auquel je n'avais jamais pensé, ça me bouleverse...

Et les grands yeux de Rigolette se voilèrent de larmes.

— Courage ! courage ! votre gaieté reviendra quand votre ami sera acquitté...

— Oh ! il faudra bien qu'il le soit, acquitté... Il n'y aura qu'à lire aux juges la lettre qu'il m'a écrite... ça suffira, n'est-ce pas, M. Rodolphe ?

— En effet, cette lettre simple et touchante a tout le caractère de la vérité ; il faudra même que vous m'en laissiez prendre copie, cela sera nécessaire à la défense de Germain.

— Certainement, M. Rodolphe. Si je n'écrivais pas comme un vrai chat, malgré les leçons qu'il m'a données, ce bon Germain, je vous proposerais de vous la copier... mais mon écriture est si grosse, si de travers, et puis il y a tant, tant... de fautes !...

— Je vous demanderai de me confier seulement la lettre jusqu'à demain.

— La voilà, mon voisin ; mais vous y ferez bien attention, n'est-ce pas ?... J'ai brûlé tous les billets doux que M. Cabrion et M. Giraudeau m'écrivaient dans les commencements de notre

connaissance, avec des cœurs enflammés et des colombes sur le haut du papier, quand ils croyaient que je me laisserais prendre à leurs cajoleries; mais cette pauvre lettre de Germain, je la garderai soigneusement, et les autres aussi, s'il m'en écrit... Car enfin, n'est-ce pas, M. Rodolphe, ça prouve en ma faveur, qu'il me demande ces petits services?

— Sans doute, cela prouve que vous êtes la meilleure petite amie qu'on puisse désirer. Mais, j'y songe... Au lieu d'aller tout à l'heure, seule, chez Germain, voulez-vous que je vous accompagne?

— Avec plaisir, mon voisin. La nuit vient, et le soir j'aime autant ne pas être toute seule dans les rues, sans compter qu'il faut que je porte de l'ouvrage près le Palais-Royal... Mais, d'aller si loin, ça va vous fatiguer et vous ennuyer peut-être?

— Pas du tout... nous prendrons un fiacre...

— Vraiment! Oh! comme ça m'amuserait d'aller en voiture si je n'avais pas de chagrin! Et il faut que j'en aie du chagrin, car voilà la première fois depuis que je suis ici que je n'ai pas chanté de la journée... Mes oiseaux en sont tout interdits... Pauvres petites bêtes!... ils ne savent pas ce que cela signifie: deux ou trois fois *Papa Crétu* a chanté un peu pour m'agacer; j'ai voulu lui répondre, ah bien oui! au bout d'une minute je me suis mise à pleurer... *Ramonette* a recommencé, mais je n'ai pas pu lui répondre davantage.

— Quels singuliers noms vous avez donnés à vos oiseaux! Papa Crétu? Ramonette?

— Dame! M. Rodolphe, mes oiseaux font la joie de ma solitude, ce sont mes meilleurs amis, je leur ai donné le nom des braves gens qui ont fait la joie de mon enfance et qui ont été aussi mes meilleurs amis; sans compter, pour achever la ressemblance, que papa Crétu et Ramonette étaient gais et chantaient comme les oiseaux du bon Dieu.

— Ah! maintenant... en effet... je me souviens... vos parents adoptifs s'appelaient ainsi...

—Oui, mon voisin, ces noms sont ridicules pour des oiseaux, je le sais, mais ça ne regarde que moi... Tenez, c'est encore à ce sujet-là que j'ai vu que Germain avait bien bon cœur.

— Comment donc?

— Certainement : M. Giraudeau et M. Cabrion... M. Cabrion surtout, étaient toujours à faire des plaisanteries sur les noms de mes oiseaux; appeler un serin *Papa Crétu*, voyez donc! M. Cabrion n'en revenait pas, et il partait de là pour faire des gorges chaudes à n'en plus finir...

« — Si c'était un coq, disait-il, à la bonne heure, vous pourriez l'appeler *Crétu*. C'est comme le nom de la serine : *Ramonette*, ça ressemble à *Ramona*. »

Enfin il m'a si fort impatientée, que j'ai été deux dimanches sans vouloir sortir avec lui pour lui apprendre... et je lui ai dit très-sérieusement que s'il recommençait ses moqueries qui me faisaient de la peine, nous n'irions plus jamais ensemble.

— Quelle courageuse résolution!

— Ça m'a coûté... allez, M. Rodolphe, moi qui attendais mes sorties du dimanche comme le Messie : j'avais le cœur bien gros de rester toute seule, par un temps superbe; mais c'est égal, j'aimais encore mieux sacrifier mon dimanche que de continuer à entendre M. Cabrion se moquer de ce que je respectais. Après ça, certainement que, sans l'idée que j'y attachais, j'aurais préféré donner d'autres noms à mes oiseaux... Tenez, il y a surtout un nom que j'aurais aimé à l'adoration... celui de *Colibri*... Eh bien! je m'en suis privée, parce que jamais je n'appellerai les oiseaux que j'aurai autrement que Crétu et Ramonette, sinon il me semblerait que je sacrifie, que j'oublie mes bons parents adoptifs, n'est-ce pas, M. Rodolphe?

— Vous avez raison, mille fois raison... Et Germain ne se moquait pas de ces noms, lui?

— Au contraire... seulement, la première fois, ils lui ont semblé drôles, ainsi qu'à tout le monde : c'était tout simple; mais quand je lui ai expliqué mes raisons... comme je les avais pourtant expliquées à M. Cabrion, les larmes lui sont venues aux yeux. De ce jour-là je me suis dit : M. Germain est un bien bon cœur; il n'a contre lui que sa tristesse. Et voyez-vous, M. Rodolphe, ça m'a porté malheur de lui reprocher sa tristesse... Alors je ne comprenais pas qu'on pût être triste... main-

tenant je ne le comprends que trop... Mais voilà mon paquet fini, mon ouvrage prêt à emporter : voulez-vous me donner mon châle, mon voisin? Il ne fait pas assez froid pour prendre un manteau, n'est-ce pas?

— Nous allons en voiture et je vous ramènerai...

— C'est vrai, nous irons et nous reviendrons plus vite; ce sera toujours ça de temps de gagné.

— Mais, j'y songe, comment allez-vous faire? Votre travail va souffrir de vos visites aux prisons?

— Oh que non! que non... j'ai fait mon compte... D'abord j'ai les dimanches à moi; j'irai voir Louise et Germain ces jours-là, ça me servira de promenade et de distraction; ensuite, dans la semaine, je retournerai à la prison une ou deux autres fois; chacune me prendra trois bonnes heures, n'est-ce pas? Eh bien! pour me trouver à mon aise, je travaillerai une heure de plus par jour, je me coucherai à minuit au lieu de me coucher à onze heures, ça me fera un gain tout clair de sept ou huit heures par semaine que je pourrai dépenser pour aller voir Louise et Germain... Vous voyez, je suis plus riche que je n'en ai l'air, ajouta Rigolette en souriant.

— Et vous ne craignez pas que cela vous fatigue?

— Bah! je m'y ferai; on se fait à tout... et puis ça ne durera pas toujours.

— Voilà votre châle, ma voisine... Je ne serai pas aussi indiscret qu'hier, je n'approcherai pas trop mes lèvres de ce cou charmant...

— Ah! mon voisin! hier, c'était hier, on pouvait rire... mais aujourd'hui c'est différent... prenez garde de me piquer!

— Allons!... l'épingle est tordue.

— Eh bien! prenez-en une autre... là, sur la pelote... Ah! j'oubliais; voulez-vous être bien gentil, mon voisin?

— Ordonnez, ma voisine.

— Taillez-moi une bonne plume... bien grosse... pour que je puisse, en rentrant, écrire à ce pauvre Germain que ses commissions sont faites... Il aura ma lettre demain de bonne heure à sa prison, ça lui fera un bon réveil...

—Et où sont vos plumes?...

— Là, sur la table... le canif est dans le tiroir... Attendez, je vais vous allumer ma bougie, car il commence à n'y plus faire clair.

— Ça ne sera pas de refus pour tailler la plume...

— Et puis il faut que je puisse attacher mon bonnet.

Rigolette fit petiller une allumette chimique, et alluma un bout de bougie dans un petit bougeoir bien luisant.

— Diable !... de la bougie... ma voisine... quel luxe !

— Pour ce que j'en brûle, ça me coûte une idée plus cher que la chandelle, et c'est bien plus propre...

— Pas plus cher ?

— Mon Dieu ! non. J'achète ces bouts de bougie à la livre, et une demi-livre me fait presque mon année.

— Mais, dit Rodolphe en taillant soigneusement la plume, pendant que la grisette nouait son bonnet devant son miroir, je ne vois pas de préparatifs pour votre dîner ?

— Je n'ai pas l'ombre de faim... J'ai pris une tasse de lait ce matin... j'en prendrai une ce soir... avec un peu de pain... j'en aurai bien assez.

— Vous ne voulez pas venir sans façon dîner avec moi, en sortant de chez Germain ?

— Je vous remercie, mon voisin ; j'ai le cœur trop gros ; une autre fois... avec plaisir... Tenez, la veille du jour où ce pauvre Germain sortira de prison... je m'invite, et après vous me mènerez au spectacle. Est-ce dit ?

— C'est dit, ma voisine ; je vous assure que je n'oublierai pas cet engagement... Mais, aujourd'hui vous me refusez ?

— Oui, M. Rodolphe, je vous serais une compagnie trop maussade, sans compter que ça me prendrait beaucoup de temps. Pensez donc... c'est surtout maintenant qu'il ne faut pas que je fasse la paresseuse... et que je dépense un quart d'heure mal à propos.

— Allons, je renonce à ce plaisir... pour aujourd'hui...

— Tenez, voilà mon paquet, mon voisin ; passez devant, je fermerai la porte.

— Voici une plume excellente... Maintenant, votre paquet...

— Prenez garde de le chiffonner.... c'est du pou-de-soie... ça

garde le pli... tenez-le à votre main... comme ça... légèrement... Bien... passez... je vous éclairerai.

Et Rodolphe descendit, précédé de Rigolette.

Au moment où le voisin et la voisine passèrent devant la loge du portier, ils virent M. Pipelet qui, les bras pendants, s'avançait vers eux du fond de l'allée; d'une main il tenait l'enseigne qui annonçait au public qu'il faisait *commerce d'amitié* avec Cabrion, de l'autre main il tenait le portrait du damné peintre.

Le désespoir d'Alfred était si écrasant, que son menton touchait à sa poitrine et qu'on n'apercevait que le fond immense de son chapeau tromblon.

En le voyant venir ainsi, la tête baissée, vers Rodolphe et Rigolette, on eût dit un bélier ou un brave champion breton se préparant au combat...

Anastasie parut bientôt sur le seuil de sa loge et s'écria à l'aspect de son mari :

— Eh bien ! vieux chéri... te voilà donc !... Qu'est-ce qu'il t'a dit, le commissaire ? Alfred !... Alfred !... mais fais donc attention, tu vas *poquer* dans mon roi des locataires... qui te crève les yeux... Pardon, M. Rodolphe... c'est ce gueux de Cabrion qui l'abrutit de plus en plus... Il le fera bien sûr tourner en bourrique... ce vieux chéri ! Alfred ! mais réponds donc.

A cette voix chère à son cœur, M. Pipelet releva la tête ; ses traits étaient empreints d'une sombre amertume.

— Qu'est-ce qu'il t'a dit le commissaire ? reprit Anastasie.

— Anastasie, il faudra rassembler le peu que nous possédons, serrer nos amis dans nos bras, faire nos malles... et nous expatrier... de Paris... de la France... de ma belle France ! car, sûr maintenant de l'impunité, le monstre est capable de me poursuivre partout... dans toute l'étendue des départements du royaume...

— Comment ! le commissaire ?

— Le commissaire ! s'écria M. Pipelet avec une indignation courroucée, le commissaire !... il m'a ri au nez...

— A toi... un homme d'âge, qui as l'air si respectable que tu en paraîtrais bête comme une oie si on ne connaissait pas tes vertus ?...

— Eh bien ! malgré cela, lorsque j'eus respectueusement déposé par-devant lui mon amas de plaintes et de griefs contre cet infernal Cabrion... ce magistrat, après avoir regardé en riant... oui, en riant... et, j'ose le dire, en riant indécemment... l'enseigne et le portrait que j'apportais comme pièces justificatives, ce magistrat m'a répondu :

« — Mon brave homme, ce Cabrion est un très-drôle de corps, c'est un mauvais farceur ; ne faites pas attention à ses plaisanteries. Je vous conseille, moi, tout bonnement d'en rire, car il y a vraiment de quoi !

« — D'en rire, *môssieur !* me suis-je écrié, d'en rire !... mais le chagrin me dévore... mais ce gueux-là empoisonne mon existence... il m'affiche, il me fera perdre la raison... Je demande qu'on l'enferme, qu'on l'exile... au moins de ma rue. »

A ces mots, le commissaire a souri et m'a obligeamment montré la porte... J'ai compris ce geste du magistrat... et me voici.

— Magistrat de rien du tout !... s'écria madame Pipelet.

— Tout est fini, Anastasie... tout est fini... plus d'espoir ! Il n'y a plus de justice en France... je suis atrocement sacrifié !...

Et pour péroraison, M. Pipelet lança de toutes ses forces l'enseigne et le portrait au fond de l'allée...

Rodolphe et Rigolette avaient, dans l'ombre, un peu souri du désespoir de M. Pipelet.

Après avoir adressé quelques mots de consolation à Alfred, qu'Anastasie calmait de son mieux, le *roi des locataires* quitta la maison de la rue du Temple avec Rigolette, et tous deux montèrent en fiacre pour se rendre chez François Germain.

XLV

LE TESTAMENT.

François Germain demeurait boulevard Saint-Denis, nº 11. Nous rappellerons au lecteur, qui l'a sans doute oublié, que madame Mathieu, la courtière en diamants dont nous avons parlé à propos de Morel le lapidaire, logeait dans la même maison que Germain.

Pendant le long trajet de la rue du Temple à la rue Saint-Honoré, où demeurait la maitresse couturière à qui Rigolette avait d'abord voulu rapporter son ouvrage, Rodolphe pût apprécier davantage encore l'excellent naturel de la jeune fille. Ainsi que les caractères instinctivement bons et dévoués, elle n'avait pas la conscience de la délicatesse, de la générosité de sa conduite, qui lui semblait fort simple.

Rien n'eût été plus facile à Rodolphe que de libéralement assurer le présent et l'avenir de Rigolette, et de la mettre ainsi à même d'aller charitablement consoler Louise et Germain, sans qu'elle se préoccupât du *temps* que ces visites dérobaient à son travail, son unique ressource; mais le prince craignait d'affaiblir le mérite du dévouement de la grisette en le rendant trop facile; bien décidé à récompenser les qualités rares et charmantes qu'il avait découvertes en elle, il voulait la suivre jusqu'au terme de cette nouvelle et intéressante épreuve.

Est-il besoin de dire que, dans le cas où la santé de la jeune fille se fût le moins du monde altérée par le surcroît de travail qu'elle s'imposait vaillamment pour consacrer quelques heures chaque semaine à la fille du lapidaire et au fils du Maître d'école, Rodolphe fût à l'instant venu au secours de sa protégée?

Il étudiait avec autant de bonheur que d'émotion ce caractère si naturellement heureux et si peu habitué au chagrin, que çà et là un éclair de gaieté venait l'illuminer encore.

Au bout d'une heure environ, le fiacre, de retour de la rue Saint-Honoré, s'arrêta boulevard Saint-Denis, nº 11, devant une maison de modeste apparence.

Rodolphe aida Rigolette à descendre; celle-ci entra chez le portier, et lui communiqua les intentions de Germain, sans oublier la gratification promise. Grâce à l'aménité de son caractère, le fils du Maître d'école était partout aimé. Le *confrère* de M. Pipelet fut consterné d'apprendre que la maison perdait un locataire si honnête et si tranquille... Telles furent ses expressions.

La grisette, munie d'une lumière, rejoignit son compagnon, le portier ne devant monter que quelque temps après pour recevoir ses dernières instructions.

La chambre de Germain était située au quatrième étage. En arrivant devant la porte, Rigolette dit à Rodolphe, en lui donnant la clef :

— Tenez, mon voisin... ouvrez; la main me tremble trop... Vous allez vous moquer de moi; mais, en pensant que ce pauvre Germain ne reviendra plus jamais ici... il me semble que je vais entrer dans la chambre d'un mort...

— Soyez donc raisonnable, ma voisine, n'ayez pas de ces idées-là !

— J'ai tort, mais c'est plus fort que moi...

Et elle essuya une larme.

Sans être aussi ému que sa compagne, Rodolphe éprouvait néanmoins une impression pénible en pénétrant dans ce modeste réduit.

Sachant de quelles détestables obsessions les complices du Maître d'école avaient poursuivi et poursuivaient peut-être encore Germain, il pressentait que cet infortuné avait dû passer de bien tristes heures dans cette solitude.

Rigolette posa la lumière sur une table.

Rien de plus simple que l'ameublement de cette chambre de garçon, composée d'une couchette, d'une commode, d'un secrétaire de noyer, de quatre chaises de paille et d'une table; des rideaux de coton blanc drapaient les fenêtres et l'alcôve; pour tout ornement on voyait sur la cheminée une carafe et un verre.

A l'affaissement du lit qui n'était pas défait, on s'apercevait que Germain avait dû s'y jeter quelques instants tout habillé, pendant la nuit qui avait précédé son arrestation.

— Pauvre garçon! dit tristement Rigolette en examinant avec intérêt l'intérieur de la chambre, on voit bien qu'il ne m'a plus pour voisine... C'est rangé, mais ça n'est pas soigné; il y a de la poussière partout, les rideaux sont enfumés, les vitres sont ternes, le carreau n'est pas ciré... Ah! quelle différence!... rue du Temple, ça n'était pas plus beau, mais c'était plus gai, parce que tout brillait de propreté, comme chez moi...

— C'est qu'aussi vous étiez là... pour donner vos avis.

— Mais voyez donc! s'écria Rigolette en montrant le lit, il ne s'est pas couché l'autre nuit, tant il était inquiet! Tenez, ce mouchoir qu'il a laissé là, il a été tout trempé de larmes. Ça se voit bien...

Et elle le prit en ajoutant :

— Germain a gardé une petite cravate de soie orange que je lui ai donnée quand nous étions heureux; moi je garderai ce mouchoir en souvenir de ses malheurs; je suis sûre qu'il ne s'en fâchera pas...

— Au contraire, il sera très-heureux de ce témoignage de votre affection.

— Maintenant songeons aux choses sérieuses : je ferai tout à l'heure un paquet du linge que je trouverai dans la commode, afin de le lui porter en prison; la mère Bouvard, que j'enverrai ici demain, s'arrangera du reste... Je vais d'abord ouvrir le secrétaire pour y prendre les papiers et l'argent que Germain me prie de lui garder.

— Mais j'y songe, dit Rodolphe, Louise Morel m'a remis hier les treize cents francs en or que Germain lui avait donnés pour acquitter la dette du lapidaire, que j'avais déjà payée; j'ai cet argent, il appartient à Germain, puisqu'il a remboursé le notaire; je vais vous le remettre, vous le joindrez à celui dont vous allez être dépositaire.

— Comme vous voudrez, M. Rodolphe; pourtant, j'aimerais presque autant ne pas avoir chez moi une si grosse somme, il y a tant de voleurs maintenant!... Des papiers, à la bonne

heure... on n'a rien à craindre, mais de l'argent... c'est dangereux...

— Vous avez peut-être raison, ma voisine, voulez-vous que je me charge de cette somme? Si Germain a besoin de quelque chose, vous me le ferez savoir tout de suite; je vous laisserai mon adresse et je vous enverrai ce qu'il vous demandera.

— Tenez, mon voisin, je n'aurais pas osé vous prier de nous rendre ce service; cela vaut bien mieux; je vous remettrai aussi ce qui proviendra de la vente des effets... Voyons donc ces papiers, dit la jeune fille en ouvrant le secrétaire et plusieurs tiroirs. Ah! c'est probablement cela!... Voici une grosse enveloppe. Ah mon Dieu!... voyez donc, M. Rodolphe, comme c'est triste ce qu'il y a d'écrit dessus.

Et elle lut d'une voix émue :

Dans le cas où je mourrais de mort violente ou autrement, je prie la personne qui ouvrira ce secrétaire de porter ces papiers chez mademoiselle Rigolette, couturière, rue du Temple, nº 17.

— Est-ce que je puis décacheter cette enveloppe, M. Rodolphe?

— Sans doute; Germain ne vous annonce-t-il pas qu'il y a parmi les papiers qu'elle contient une lettre qui vous est particulièrement adressée?

La jeune fille rompit le cachet, plusieurs écrits s'y trouvaient renfermés; l'un d'eux portant cette suscription : *A Mademoiselle Rigolette,* contenait ces mots :

« Mademoiselle, lorsque vous lirez cette lettre je n'existerai plus... Si, comme je le crains, je meurs de mort violente en tombant dans un guet-apens semblable à celui auquel j'ai dernièrement échappé, quelques renseignements joints ici sous le titre de : *Notes sur ma vie,* pourront mettre sur la trace de mes assassins...

— Ah! M. Rodolphe, dit Rigolette en s'interrompant, je ne m'étonne plus maintenant de ce qu'il était si triste!... Pauvre Germain! toujours poursuivi de pareilles idées!...

— Oui, il a dû être bien affligé; mais ses plus mauvais jours sont passés... croyez-moi...

— Hélas! je le désire, M. Rodolphe; mais pourtant être en prison... accusé de vol...

— Soyez tranquille, une fois son innocence reconnue, au lieu de retomber dans l'isolement... il retrouvera des amis... vous d'abord, puis une mère bien-aimée, dont il a été séparé depuis son enfance.

— Sa mère!... Il a encore sa mère?

— Oui... Elle le croyait perdu pour elle. Jugez de sa joie, lorsqu'elle le reverra... mais absous de l'indigne accusation portée contre lui. J'avais donc raison de vous dire que ses plus mauvais jours étaient passés. Ne lui parlez pas de sa mère. Je vous confie ce secret, parce que vous vous intéressez si généreusement à Germain, qu'il faut au moins qu'à votre dévouement ne se joignent pas de trop cruelles inquiétudes sur son sort à venir.

— Je vous remercie, M. Rodolphe, vous pouvez être tranquille, je garderai votre secret...

Et Rigolette continua de lire la lettre de Germain.

« Si vous voulez, mademoiselle, jeter un coup d'œil sur ces notes, vous verrez que j'ai été toute ma vie bien malheureux... excepté pendant le temps que j'ai passé auprès de vous... Ce que je n'aurais jamais osé vous dire, vous le trouverez écrit dans une espèce de *mémento* intitulé : *Mes seuls jours de bonheur*...

« Presque chaque soir, en vous quittant, j'épanchais ainsi les consolantes pensées que votre affection m'inspirait, et qui seules adoucissaient l'amertume de ma vie... Ce qui était amitié chez vous, était de l'amour chez moi... Je vous ai caché que je vous aimais ainsi... jusqu'à ce moment où je ne suis plus pour vous qu'un triste souvenir... Ma destinée était si malheureuse, que je ne vous aurais jamais parlé de ce sentiment; quoique sincère et profond, il vous eût porté malheur...

« Il me reste un dernier vœu à former, et j'espère que vous voudrez bien l'accomplir.

« J'ai vu avec quel courage admirable vous travaillez, et combien il vous fallait d'ordre, de sagesse, pour vivre du modique salaire que vous gagnez si péniblement; souvent, sans vous

le dire, j'ai tremblé en pensant qu'une maladie, causée peut-être par l'excès du labeur, pouvait vous réduire à une position si affreuse que je ne pouvais l'envisager sans frémir... Il m'est bien doux de penser que je pourrai du moins vous épargner en grande partie les tourments, et peut-être... les misères que votre insouciante jeunesse ne prévoit pas, heureusement. »

— Que veut-il dire, M. Rodolphe? dit Rigolette étonnée.

— Continuez... nous allons voir...

Rigolette reprit :

« Je sais de combien peu vous vivez et de quelle ressource vous serait, en des temps difficiles, la plus modique somme ; je suis bien pauvre, mais, à force d'économie, j'ai mis de côté quinze cents francs placés chez un banquier ; c'est tout ce que je possède. Par mon testament que vous trouverez ici, je me permets de vous les léguer ; acceptez cela d'un ami, d'un bon frère... qui n'est plus. »

— Ah ! M. Rodolphe ! dit Rigolette en fondant en larmes et donnant la lettre au prince, cela me fait trop de mal... Bon Germain ! s'occuper ainsi de mon avenir !... Ah ! quel cœur, mon Dieu ! quel cœur excellent !

— Digne et brave jeune homme ! reprit Rodolphe avec émotion. Mais calmez-vous, mon enfant ; Dieu merci, Germain n'est pas mort, ce testament anticipé aura du moins servi à vous apprendre combien il vous aimait... combien il vous aime...

— Et dire, M. Rodolphe, reprit Rigolette en essuyant ses larmes, que je ne m'en étais jamais doutée ! Dans les commencements de notre voisinage, M. Giraudeau et M. Cabrion me parlaient toujours de leur *passion enflammée*, comme ils disaient ; mais, voyant que ça ne les menait à rien, ils s'étaient déshabitués de me dire de ces choses-là ; Germain, au contraire, ne m'avait jamais parlé d'amour. Quand je lui ai proposé d'être bons amis, il a franchement accepté, et depuis nous avons vécu en vrais camarades. Mais tenez... je peux bien vous avouer cela maintenant, M. Rodolphe, certainement je n'étais pas fâchée que Germain ne m'eût pas dit, comme les autres, qu'il m'aimait d'amour...

— Mais, enfin, vous en étiez... étonnée?

— Oui, M. Rodolphe, je pensais que c'était sa tristesse... qui le rendait ainsi...

— Et vous lui en vouliez un peu... de cette tristesse?...

— C'était son seul défaut, dit naïvement la grisette; mais maintenant je l'excuse... je m'en veux même de la lui avoir reprochée...

— D'abord parce que vous savez qu'il avait malheureusement beaucoup de sujets de chagrin, et puis... peut-être parce que vous voilà certaine que, malgré cette tristesse... il vous aimait d'amour? ajouta Rodolphe en souriant.

— C'est vrai... Être aimée d'un si brave jeune homme, ça flatte le cœur... n'est-ce pas, M. Rodolphe?

— Et un jour, peut-être, vous partagerez cet amour?

— Dame! M. Rodolphe, c'est bien tentant; ce pauvre Germain est si à plaindre! Je me mets à sa place... Si, au moment où je me croyais abandonnée, méprisée de tout le monde, une personne, bien amie, venait à moi encore plus tendre que je ne l'espérais, je serais si heureuse!

Après un moment de silence, Rigolette reprit avec un soupir :

— D'un autre côté... nous sommes si pauvres tous les deux que ça ne serait peut-être pas raisonnable... Tenez, M. Rodolphe, je ne veux pas penser à cela, je me trompe peut-être; ce qu'il y a de sûr, c'est que je ferai pour Germain tout ce que je pourrai, tant qu'il restera en prison. Une fois libre, il sera toujours temps de voir si c'est de l'amour ou de l'amitié que j'aurai pour lui; alors, si c'est de l'amour... que voulez-vous, mon voisin?... ça sera de l'amour... Jusque-là ça me gênerait de savoir à quoi m'en tenir. Mais il se fait tard, M. Rodolphe; voulez-vous rassembler ces papiers pendant que je vais faire un paquet du linge?... Ah! j'oubliais le sachet renfermant la petite cravate orange que je lui ai donnée. Il est dans ce tiroir, sans doute. Oui, le voilà... Oh! voyez donc comme il est joli, ce sachet, et tout brodé!... Pauvre Germain, il l'a gardée comme une relique, cette petite cravate!... Je me rappelle bien la dernière fois où je l'ai mise, et quand je la lui ai donnée. Il a été si content, si content!...

A ce moment on frappa à la porte de la chambre.

— Qui est là? demanda Rodolphe.

— On voudrait parler à *mame* Mathieu, répondit une voix grêle et enrouée, avec l'accent qui distingue la plus basse populace. (Madame Mathieu était la courtière en diamants dont nous avons parlé.)

Cette voix, singulièrement accentuée, éveilla quelques vagues souvenirs dans la pensée de Rodolphe. Voulant les éclaircir, il prit la lumière et alla lui-même ouvrir la porte.

Il se trouva face à face avec un des habitués du tapis franc de l'ogresse, qu'il reconnut sur-le-champ, tant l'empreinte du vice était fatalement, profondément marquée sur cette physionomie imberbe et juvénile : c'était *Barbillon*.

Barbillon, le faux cocher de fiacre qui avait conduit le Maître d'école et la Chouette au chemin creux de Bouqueval; Barbillon, l'assassin du mari de cette malheureuse laitière qui avait ameuté contre la Goualeuse les laboureurs de la ferme d'Arnouville.

Soit que ce misérable eût oublié les traits de Rodolphe, qu'il n'avait vu qu'une fois au tapis franc de l'ogresse, soit que le changement de costume l'empêchât de reconnaître *le vainqueur du Chourineur*, il ne manifesta aucun étonnement à son aspect.

— Que voulez-vous? lui dit Rodolphe.

— C'est une lettre pour *mame* Mathieu... Faut que je lui remette à elle-même, répondit Barbillon.

— Ce n'est pas ici qu'elle demeure; voyez en face, dit Rodolphe.

— Merci, bourgeois; on m'avait dit la porte à gauche, je me suis trompé.

Rodolphe ne se souvenait pas du nom de la courtière en diamants, que Morel le lapidaire n'avait prononcé qu'une ou deux fois. Il n'avait donc aucun motif de s'intéresser à la femme auprès de laquelle Barbillon venait comme messager. Néanmoins, quoiqu'il ignorât les crimes de ce bandit, sa figure avait un tel caractère de perversité, qu'il resta sur le seuil de la porte, curieux de voir la personne à qui Barbillon apportait cette lettre.

A peine Barbillon eut-il frappé à la porte opposée à celle de Germain, qu'elle s'ouvrit, et que la courtière, grosse femme de cinquante ans environ, y parut, tenant une chandelle à la main.

— Mame Mathieu? dit Barbillon.

— C'est moi, mon garçon.

— Voici une lettre, il y a réponse...

Et Barbillon fit un pas pour entrer chez la courtière; mais celle-ci lui fit signe de ne pas avancer, décacheta la lettre tout en tenant son flambeau, lut et répondit d'un air satisfait :

— Vous direz que c'est bon, mon garçon; j'apporterai ce qu'on demande, j'irai à la même heure que l'autre fois; bien des compliments... à cette dame...

— Oui, ma bourgeoise... N'oubliez pas le commissionnaire...

— Va demander à ceux qui t'envoient, ils sont plus riches que moi...

Et la courtière ferma sa porte.

Rodolphe rentra chez Germain, voyant Barbillon descendre rapidement l'escalier.

Le brigand trouva sur le boulevard un homme d'une mine basse et féroce, qui l'attendait devant une boutique.

Quoique plusieurs personnes pussent l'entendre, mais non le comprendre, il est vrai, Barbillon semblait si satisfait qu'il ne put s'empêcher de dire à son compagnon :

— Viens *pitancher l'eau d'aff*, Nicolas; *la birbasse fauche dans le point* à mort... elle *aboulera* chez la Chouette; la mère Martial nous aidera à lui *pesciller d'esbrouffe ses durailles d'orphelin*, et après nous *trimballerons le refroidi* dans ton *passelance* [1].

— *Esbignons-nous* [2] alors; faut que je sois à Asnières de bonne heure; je crains que mon frère Martial se doute de quelque chose.

Et les deux bandits, après avoir tenu cette conversation

[1] Viens *boire l'eau-de-vie*, Nicolas; *la vieille donne dans le piége* à mort; elle *viendra* chez la Chouette; la mère Martial nous aidera *à lui prendre de force ses pierreries*, et après nous *emporterons le cadavre dans ton bateau*.

[2] Dépêchons-nous.

inintelligible pour ceux qui auraient pu les écouter, se dirigèrent vers la rue Saint-Denis.

. . . .

Quelques moments après, Rigolette et Rodolphe sortirent de chez Germain, remontèrent en fiacre et arrivèrent rue du Temple.

Le fiacre s'arrêta.

Au moment où la portière s'ouvrit, Rodolphe reconnut, à la lueur des quinquets du rogomiste, son fidèle Murph qui l'attendait à la porte de l'allée.

La présence du squire annonçait toujours quelque événement grave ou inattendu, car lui seul savait où trouver le prince.

— Qu'y a-t-il? lui demanda vivement Rodolphe, pendant que Rigolette rassemblait plusieurs paquets dans la voiture.

— Un grand malheur, monseigneur!

— Parle, au nom du ciel...

— M. le marquis d'Harville...

— Tu m'effrayes!...

— Il avait donné ce matin à déjeuner à plusieurs de ses amis... Tout s'était passé à merveille... lui surtout n'avait jamais été plus gai, lorsqu'une fatale imprudence...

— Achève... achève donc!

— En jouant avec un pistolet qu'il ne croyait pas chargé...

— Il s'est blessé grièvement?

— Monseigneur!...

— Eh bien?...

— Quelque chose de terrible!

— Que dis-tu?

— Il est mort!...

— D'Harville! ah, c'est affreux! s'écria Rodolphe avec un accent si déchirant que Rigolette, qui descendait alors du fiacre avec ses paquets, s'écria :

— Mon Dieu!... qu'avez-vous, M. Rodolphe?

— Une bien triste nouvelle que je viens d'apprendre à mon ami, mademoiselle, dit Murph à la jeune fille, car le prince, accablé, ne pouvait répondre.

— C'est donc un bien grand malheur? dit Rigolette toute tremblante.

— Un bien grand malheur, répondit le squire.

— Ah ! c'est épouvantable ! dit Rodolphe après quelques minutes de silence.

Puis se ressouvenant de Rigolette, il lui dit :

— Pardon, mon enfant... si je ne vous accompagne pas chez vous... Demain... je vous enverrai mon adresse et un permis pour entrer à la prison de Germain... Bientôt je vous reverrai.

— Ah ! M. Rodolphe, je vous assure que je prends bien part au chagrin qui vous arrive... Je vous remercie de m'avoir accompagnée... A bientôt, n'est-ce pas?

— Oui, mon enfant, à bientôt!

— Bonsoir, M. Rodolphe, ajouta tristement Rigolette, qui disparut dans l'allée, avec les différents objets qu'elle rapportait de chez Germain.

Le prince et Murph montèrent dans le fiacre qui les conduisit rue Plumet.

Aussitôt Rodolphe écrivit à Clémence le billet suivant :

« Madame,

« J'apprends à l'instant le coup inattendu qui vous frappe et qui m'enlève un de mes meilleurs amis ; je renonce à vous peindre ma stupeur, mon chagrin.

« Il faut pourtant que je vous entretienne d'intérêts étrangers à ce cruel événement... Je viens d'apprendre que votre belle-mère, à Paris depuis quelques jours sans doute, repart ce soir pour la Normandie emmenant avec elle Polidori.

« C'est vous dire le péril qui sans doute menace monsieur votre père. Permettez-moi de vous donner un conseil que je crois salutaire. Après l'affreux malheur de ce matin, on ne comprendra que trop votre besoin de quitter Paris pendant quelque temps... Ainsi, croyez-moi, partez, partez à l'instant pour les Aubiers, afin d'y arriver sinon avant votre belle-mère, du moins en même temps qu'elle. Soyez tranquille, madame : de près comme de loin je veille sur vous... les abominables projets de votre belle-mère seront déjoués...

« Adieu, madame, je vous écris ces mots à la hâte... J'ai l'âme brisée quand je songe à cette soirée d'hier où je l'ai quitté, *lui*... plus tranquille, plus heureux qu'il ne l'avait été depuis longtemps...

« Croyez, madame, à mon dévouement profond et sincère.

« RODOLPHE. »

Suivant les avis du prince, madame d'Harville, trois heures après avoir reçu cette lettre, était en route avec sa fille pour la Normandie.

Une voiture de poste, partie de l'hôtel de Rodolphe, suivait la même route.

Malheureusement, dans le trouble où la plongèrent cette complication d'événements et la précipitation de son départ, Clémence oublia de faire savoir au prince qu'elle avait rencontré Fleur de Marie à Saint-Lazare...

On se souvient peut-être que, la veille, la Chouette était venue menacer madame Séraphin de dévoiler l'existence de la Goualeuse, affirmant savoir (et elle disait vrai) où était alors cette jeune fille.

On se souvient encore qu'après cet entretien le notaire Jacques Ferrand, craignant la révélation de ses criminelles menées, se crut un puissant intérêt à faire disparaître la Goualeuse, dont l'existence, une fois connue, pouvait le compromettre dangereusement.

Il avait donc fait écrire à Bradamanti, un de ses complices, de venir le trouver pour tramer avec lui une nouvelle machination, dont Fleur de Marie devait être la victime.

Bradamanti, occupé des *intérêts* non moins pressants de la belle-mère de madame d'Harville, qui avait de sinistres raisons pour emmener le charlatan auprès de M. d'Orbigny, Bradamanti, trouvant sans doute plus d'avantage à servir son ancienne amie, ne se rendit pas à l'invitation du notaire, et partit pour la Normandie sans voir madame Séraphin.

L'orage grondait sur Jacques Ferrand; dans la journée, la Chouette était venue réitérer ses menaces, et pour prouver qu'elles n'étaient pas vaines, elle avait déclaré au notaire que la

petite fille, autrefois abandonnée par madame Séraphin, était alors prisonnière à Saint-Lazare sous le nom de la Goualeuse, et que s'il ne donnait pas dix mille francs dans trois jours, cette jeune fille recevrait des papiers qui lui apprendraient qu'elle avait été dans son enfance confiée aux soins de Jacques Ferrand.

Selon son habitude, ce dernier nia tout avec audace et chassa la Chouette comme une effrontée menteuse, quoiqu'il fût convaincu et effrayé de la dangereuse portée de ses menaces.

Grâce à ses nombreuses relations, le notaire trouva moyen de s'assurer dans la journée même (pendant l'entretien de Fleur de Marie et de madame d'Harville) que la Goualeuse était en effet prisonnière à Saint-Lazare, et si parfaitement citée pour sa bonne conduite, qu'on s'attendait à voir cesser sa détention d'un moment à l'autre.

Muni de ces renseignements, Jacques Ferrand, ayant mûri un projet diabolique, sentit que, pour l'exécuter, le secours de Bradamanti lui était de plus en plus indispensable; de là les vaines instances de madame Séraphin pour rencontrer le charlatan.

Apprenant, le soir même, le départ de ce dernier, le notaire, pressé d'agir par l'imminence de ses craintes et du danger, se souvint de la famille Martial, ces pirates d'eau douce établis près du pont d'Asnières, chez lesquels Bradamanti lui avait proposé d'envoyer Louise Morel pour s'en défaire impunément.

Ayant absolument besoin d'un complice pour accomplir ses sinistres desseins contre Fleur de Marie, le notaire prit les pré cautions les plus habiles pour n'être pas compromis dans le cas où un nouveau crime serait commis, et le lendemain du départ de Bradamanti pour la Normandie, madame Séraphin se rendit en hâte chez Martial.

FIN DU TOME DEUXIÈME.


Stanford University Libraries
3 6105 005 489 427

